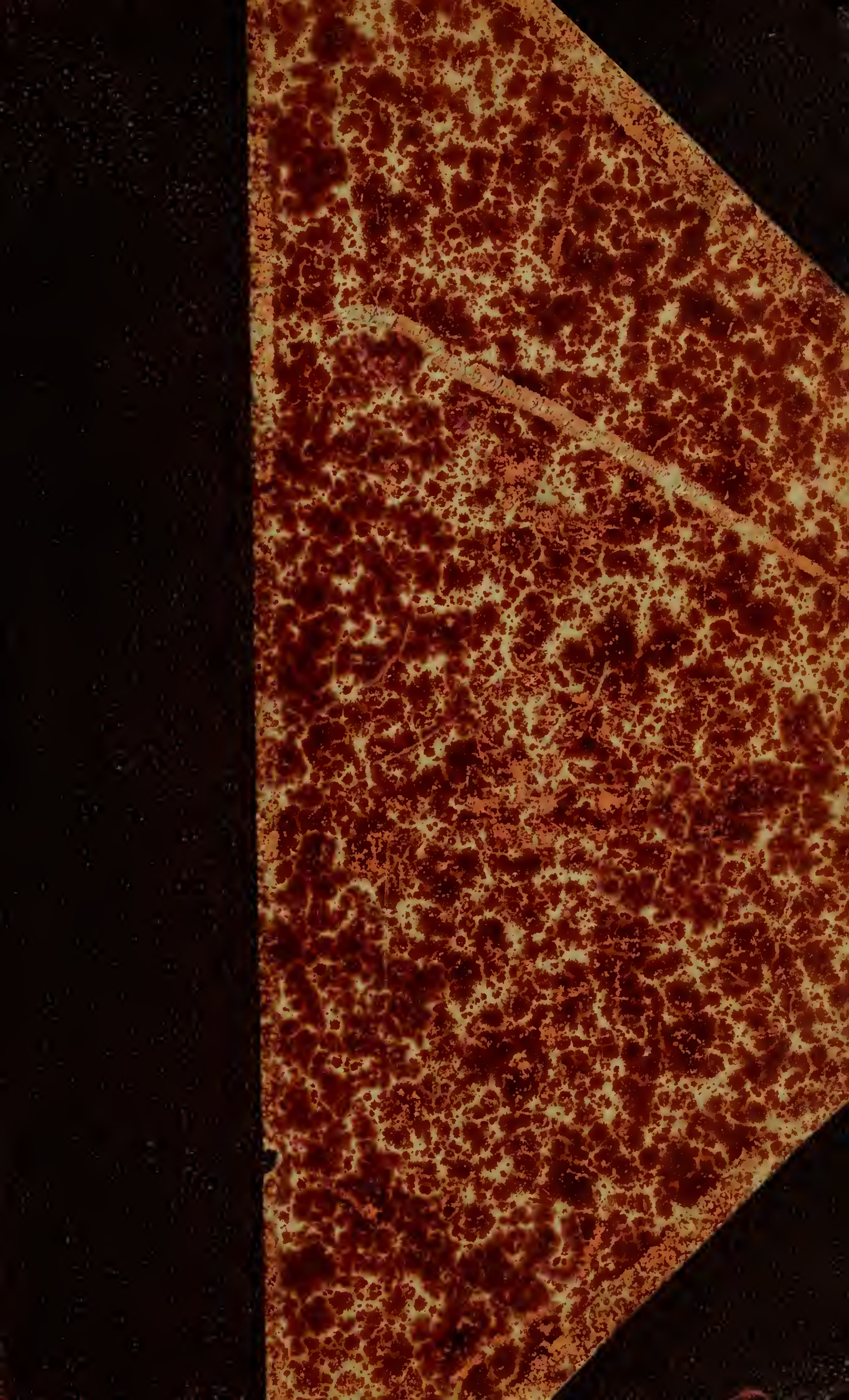



A. LAST

HISTOIRE

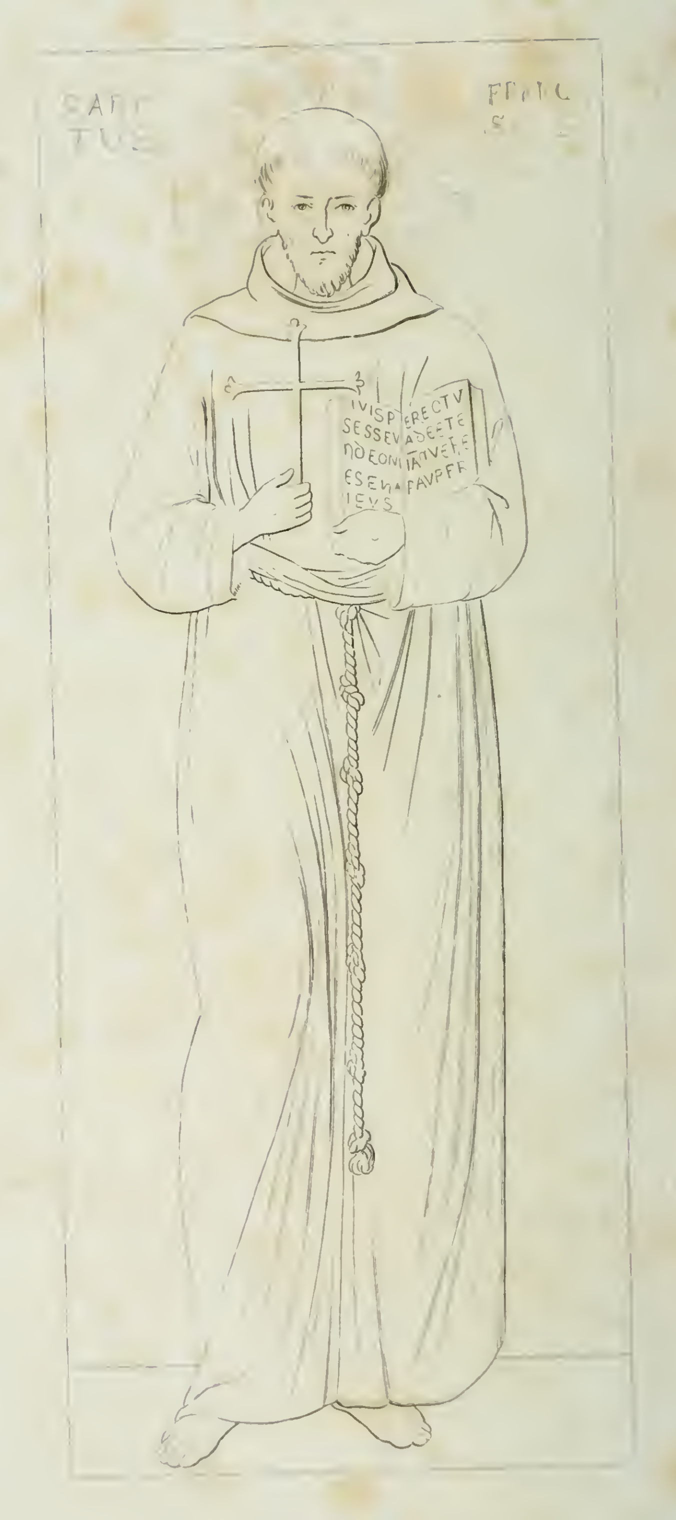
DE

SAINT FRANÇOIS

D'ASSISE

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri diebus istis novissimis in servo suo Francisco omnibus vere humilibus, et sanctæ paupertatis amicis, qui super effluentem in eo Dei misericordiam venerantes, ipsius erudiuntur exemplo, impietatem et secularia desideria funditus abnegare Christo conformiter vivere, et ad beatam spem desiderio indefesso sitire. In ipsum namque ut vere pauperculum et contritum, tanta Deus excelsus benignitatis condescensione respexit, quod non solum de mundialis conversationis pulvere suscitavit egenum, verum etiam Evangelicæ perfectionis professorem, ducem, atque præconem effectum, in lucem dedit credentium : ut testimonium perhibendo de lumine, viam lucis et pacis ad corda fidelium Domino præpararet Hic etenim quasi stella matutina in medio nebulæ, claris vitæ micans et doctrinœ fulgoribus, sedentes in tenebris et umbra mortis irradiatione præfulgida direxit in lucem, et tanquam arcus refulgens inter nebulas gloriæ signum in se Dominici fœderis repræsentans, pacem et salutem evangelizavit hominibus, existens et ipse angelus veræ pacis, secundum imitatoriam quoque similitudinem præcursoris destinatus a Deo, ut viam parans in deserto altissimæ paupertatis, tam exemplo quam verbo pœnitentiam prædicaret..... Hunc Dei nuntium, amabilem Christo, imitabilem nobis, et admirabilem mundo, servum Dei fuisse Franciscum, indubitabili fide colligimus, si culmen in eo eximiæ sanctitatis advertimus, qui inter homines vivens imitator fuit puritatis angelicæ, qui et positus est perfectis Christi sectatoribus in exemplum.

S. Bonaventura, *Prologus*.



HISTOIRE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(1182-1226)

PAR

E. CHAVIN DE MALAN

PRÊTRE

SIXIÈME ÉDITION

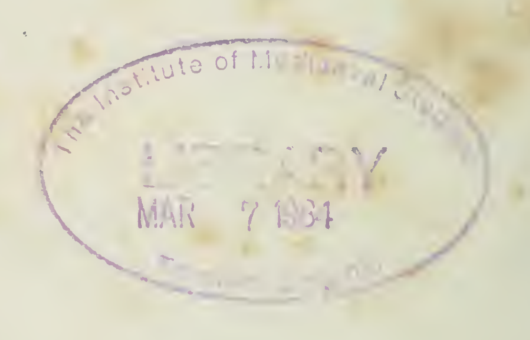
PARIS

LIBRAIRIE AMBROISE BRAY

BRAY ET RETAUX, SUCCESSEURS

— 82, RUE BONAPARTE, 82 —

1869



APPROBATIONS ÉPISCOPALES

LETTRE DE MONSEIGNEUR DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

de l'Académie française

MONSIEUR,

Je viens de commencer l'HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, et, avant de l'achever, je veux acquitter la dette de mon cœur envers vous. Comme chrétien et comme prêtre, je vous dois une profonde reconnaissance, car vous procurez à mon âme de véritables délices. Je n'ai jamais rien lu qui m'ait charmé à ce point. Quel bonheur que celui de revoir, de retrouver chaque jour un si admirable Saint, de l'étudier de près, de vivre avec lui ! c'est le bonheur que me donne votre livre ; que Dieu vous en récompense, moi je ne puis que vous en remercier.

Au milieu de mes nombreuses et quelquefois pénibles occupations, ce m'est une grande douceur que de prévoir l'heure avancée du jour, où, délivré des affaires, je pourrai faire en paix ma lecture spirituelle, et passer quelques moments au treizième siècle avec saint François d'Assise et avec vous.

Tout à vous bien fraternellement en Notre-Seigneur.

F. DUPANLOUP.

LETTRE DE MONSEIGNEUR DE MARGUERIE, ÉVÊQUE D'AUTUN

MONSIEUR,

En lisant votre admirable HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, comment ne pas aimer un saint qui porta l'amour de Jésus-Christ jusqu'à cette sublime folie de la croix dont se glorifiait le grand apôtre? Comment ne pas chérir ces ardents religieux qui étonnaient le monde par le spectacle de leurs vertus et de leur charité, et ne pas désirer de voir revivre ces merveilles? Comment aussi ne pas bénir et aimer le savant écrivain qui nous révèle, avec un parfum de foi antique et une onction si attachante de style, tous les secrets du cœur si aimant de saint François, et les merveilles de sa charité, qui fut son génie, et qui a donné naissance à un Ordre si illustre dans l'Église de Dieu?

Continuez, Monsieur, à révéler au monde tout ce qu'il y a de grand et de touchant dans la vie de ces hommes, la gloire de leur siècle et les bienfaiteurs de la société, en même temps qu'ils ont été les plus nobles appuis de l'édifice de l'Église.

L'hagiographie, dépouillée de cette sécheresse rationaliste qui en faisait disparaître tout le charme, reprend sous votre pinceau toute la grâce naïve de la légende, sans cesser d'avoir pour base une saine critique, garantie par vos consciencieuses recherches dans les monuments contemporains.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très-distingués et très-affectueux.

† FRÉDÉRIC, Évêque d'Autun.

LETTRE DE MONSEIGNEUR PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS

MONSIEUR,

Je viens de lire l'HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, et j'éprouve le besoin de vous dire, non pas seulement que j'en suis satisfait et ravi, mais que cette lecture m'a pénétré de reconnaissance envers Dieu, qui, dans un siècle desséché par le matérialisme, suscite des âmes aussi pénétrées de la lumière de la foi et de la charité de Notre-Seigneur que l'est la vôtre. On ne pouvait pas réunir plus d'érudition consciencieuse à plus d'intelligence dans les choses de Dieu. Je vous remercie du bien que vous m'avez fait. Il y a dans votre récit un charme de simplicité naïve dont je croyais le secret perdu. Cette lecture fait profondément admirer le Saint, mais elle fait aussi aimer l'auteur, et c'est pour cela, mon cher Monsieur, que je vous adresse mes félicitations affectueuses.

† PIERRE-LOUIS, Évêque d'Arras.

INTRODUCTION

Renovabitur ut aquilæ juventus tua.
PSALM. 102.

Ce livre est un livre de science et de piété ; il est, je le sais, fort étranger aux préoccupations politiques et commerciales de notre époque, et beaucoup de lecteurs le rejetteront à cause de son seul titre. Dieu l'a pourtant béni par le succès ; dans l'espace de dix années il a eu quatre éditions françaises, et il a été traduit dans toutes les langues littéraires de l'Europe. Je remercie mes amis inconnus d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne, de l'hospitalité intellectuelle qu'ils ont donnée à mes travaux ; je remercie avant tout mon pays, la France, où j'ai reçu l'accueil le plus gracieux, les encouragements les plus nobles. C'est pour acquitter la dette de mon cœur que j'ai réuni, en tête de cette Introduction, comme une sanction et une récompense, les témoignages publics de plusieurs Évêques, mes pères et mes juges dans la Foi.

C'est un devoir et un honneur pour un Prêtre de ne publier un livre où il a renfermé son âme et sa foi qu'avec l'approbation de l'Église. C'est aussi ce qui établit l'autorité traditionnelle des travaux du sacerdoce catholique, et la plus stable garantie des peuples chrétiens.

Quand l'étude n'est pas une humble et persévérante prière, elle est un délassement futile ; quand la science n'est pas un acte de foi et un enseignement, elle est funeste ou bien vaniteuse comme une peine d'enfance. La science est sainte et les livres sont saints ; ils sont les témoins de la doctrine et les missionnaires de la vérité ; nous devons aimer la science à cause de la vérité ; nous devons respecter les livres qui renferment et qui portent la vérité, car la vérité c'est Dieu. Beaucoup de livres viennent, chaque jour, frapper à notre porte comme des voyageurs qui sollicitent une place à notre foyer. Nous ne devons ouvrir notre cœur qu'à ceux qui sont bons, qui sont vrais et qui peuvent nous apprendre quelque chose.

L'auteur de l'Imitation dit, quelque part, ces belles et touchantes paroles : « Si vous ouvrez un livre, pensez aussitôt à cet homme juste, le vieillard Siméon, prenant dans ses bras l'Enfant-Jésus pour le baiser ; et quand vous aurez lu, fermez le livre, en rendant à Dieu des actions de grâces pour le trésor caché que vous avez trouvé dans son champ[1]. » Tous ceux qui lisent doivent

1 Sic accipe librum in manibus tuis ad legendum, sicut Symeon justus puerum Jesum in ulnas suas, ad portandum et osculandum, et postquam legisti, claude librum, et gratias age de omni verbo ex ore Dei, quia invenisti in agro dominico thesaurum occultum.

THOMAS A KEMPIS, Doctrinale juvenum, cap. V.

donc lire avec respect, avec conscience, avec une humble soumission ; lire comme l'Église lit, lire en priant. L'Église interrompt ses lectures dans le sanctuaire pour s'écrier de temps en temps : « Mais vous, Seigneur, ayez pitié de nous ! » Et cela est plus nécessaire à notre temps qu'à aucune autre époque. Dans tous les genres d'études, la vérité est obstruée par l'erreur ; le mensonge, par suite d'une longue et audacieuse conjuration, domine tranquillement les meilleurs esprits, et la vérité, réduite aux plus humbles proportions, réclame en vain ses droits à l'empire du monde[1].

Dans nos âmes, la lumière chrétienne brille, mais elle brille au milieu des ténèbres ; et, si nous ne tenons pas bien haut et bien ferme le flambeau de la foi, les ténèbres, à la moindre défaillance, l'environneront et l'étoufferont. Vous suivez encore d'un regard effrayé les brillantes étoiles que nous avons vu tomber et s'éteindre. Je le dis pour les plus forts comme pour les plus faibles, il ne faut pas s'imaginer qu'il suffit de croire avoir le cœur pur, et que, par là, on soit en état de lire les choses les plus mauvaises. La force chrétienne consiste à se croire faible ; et il faut souvent s'adresser à Dieu, afin qu'il corrige lui-même les mauvaises impressions de la parole humaine.

Ceux qui ont consacré leur vie à la science sont obligés de se redire souvent que l'étude est une pénitence et un travail ; il faut donc la faire comme une œuvre sainte, c'est-à-dire fidèlement, exactement, persévéramment. La fidélité consiste à s'appliquer autant

1 Diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Psalm. II.

que l'on peut, aux mêmes heures, aux mêmes études, afin d'honorer Dieu par l'ordre de nos études aussi bien que par nos études mêmes. L'exactitude consiste à faire les choses aussi bien que nous les pouvons faire, en considérant que c'est pour Dieu que nous les faisons, et que la vérité et la science méritent bien toute notre application.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie d'étude soit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve sérieuse trouveront, au contraire, que la vie d'étude est très-pénible ; car il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité, la solitude, la soumission, parce qu'il n'y a rien qui nous laisse plus avec nous-mêmes. La vie active nous emporte hors de nous. Et puis, d'ailleurs, le langage des livres est toujours un peu mort ; il est destitué d'action et de mouvement ; il n'a rien qui pique notre amour-propre, rien qui nous parle de nous-mêmes, rien d'animé où nous puissions nous mirer avec plaisir. Aussi la vie d'étude, si elle n'est pas soutenue par la foi, par un but noble et élevé, tourne vite à la langueur et au dégoût. Mais l'étude sérieuse, calme, dévouée à la gloire de Dieu, ouvre devant nous un refuge et une espérance ; avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids ; on sert l'Église de Jésus-Christ, on use saintement sa vie. Il faut que chacun, dans l'ordre où la Providence l'a placé, travaille à la restauration de la science, et combatte par son exemple l'affaissement moral qui est la maladie de la génération actuelle.

Un jour, en lisant un de ces pieux livres, remplis jusqu'aux bords des plus doux parfums de la poésie catholique, j'ai trouvé ces lignes, qui expriment bien les

motifs de mon travail : « Ce qu'ayant toujours désiré, veoir du temps de cette mienne briève et pénible pérégrination terrestre, et craignant d'être reprins et puni de nostre Dieu, comme étant serviteur inutile, paresseux, et non fidèle dispensateur de ce qu'il lui a plu me communiquer de ses dons, grâces et talents, j'ay toujours taché, par son ayde et bonté, cheminant selon ma vocation, lisant, enseignant et escrivant, d'avancer à mon petit pouvoir icelle tant nécessaire restauration de la science historique (FLEURS DES SAINTS). » — Voilà tout ce que je me suis proposé en étudiant une des existences les plus radieuses et les plus populaires du moyen âge ; et je suis sûr de trouver parmi mes lecteurs des hommes intelligents qui comprendront et sauront apprécier tout ce qu'il y a de grave et de digne dans la contemplation de ces grandes figures monastiques.

Reprenant, après douze années, cette Histoire de saint François d'Assise, écrite avec l'infatigable ardeur de ma jeunesse, j'ai voulu la relire lentement dans les humbles loisirs que me laisse ma charge pastorale, j'ai voulu la remettre en harmonie avec la dignité de mon âge et de mon caractère, j'ai voulu la rendre vraiment utile, et apposer sur cette édition nouvelle la marque profonde de la maturité et de l'expérience.

Je dois l'avouer, au milieu de cette vaste solitude qu'étendent autour de moi la tristesse et le malheur, j'ai ressenti le charme infini, irrésistible de mes premières études ; j'ai revécu ces deux belles années de ma vie pendant lesquelles j'ai fait sur saint François d'Assise, avec un amour tout filial et de grandes privations, de longues recherches dans les monuments et les livres.

Le passé renaissait ; j'évoquais dans mon imagination ces saints personnages du treizième siècle avec lesquels je m'entretenais. Je reconstruisais pièce à pièce toute leur existence ; je les retrouvais dans mon Bréviaire, ils offraient à Dieu mes prières ; je les revoyais dans les cloîtres mystérieux de l'Appennin, dans les pauvres chapelles des montagnes, sous les ombrages de la forêt, dans les basiliques toutes resplendissantes des merveilles de l'art. Eux toujours ! eux partout !.... Ah ! je l'avoue, douloureux est à mon cœur le moment où j'écris ces lignes, car il m'avertit qu'il faut quitter ces douces images, tous ces hommes admirables qui, pendant si longtemps, ont été les compagnons assidus de ma vie laborieuse, et je pleure en disant à mon livre un dernier adieu !

Depuis plus de vingt années, je travaille à une histoire complète des institutions monastiques, et j'avais détaché de cet arbre immense et divin quelques fleurs belles et odoriférantes, saint François d'Assise, du treizième siècle, sainte Catherine de Sienne, du quatorzième siècle, pour les offrir à mes fidèles lecteurs ; car je n'osais prétendre à la popularité et au succès. Comme ce vieillard des Puritains de Walter-Scott (old mortality), qui passa toute sa vie à renouveler les inscriptions funéraires de ses aïeux, j'étais resté longtemps penché sur ces tombes saintes et pourtant méconnues. Plus je travaillais, plus je devenais timide et hésitant.

Écrire la vie d'un saint est une chose difficile ; la science ne suffit pas. Il faut s'associer, par une sympa-

thie forte et profonde, aux pensées, aux espérances, à la foi ardente et dévouée de générations depuis longtemps éteintes ; il faut respirer l'atmosphère de poésie chrétienne au sein de laquelle elles ont vécu ; car il faut toujours juger une époque d'après les idées qui lui étaient propres, c'est le seul moyen de la comprendre et de l'apprécier avec exactitude Il faut tâcher, par la prière, par la pratique persévérante de l'humilité, d'obtenir du ciel un reflet de sainteté. Un homme qui ne connaîtrait pas pratiquement les voies de la vie spirituelle ne peut pas écrire la vie d'un saint ; c'est comme si l'aveugle voulait juger les effets de la lumière ; il lui manque un Sens que Dieu donne pour connaître le vrai Dieu, et être son vrai Fils[1]. Une femme qui s'était trouvée mêlée aux événements politiques et aux intrigues scandaleuses, Anne de Gonzague, fut touchée de la grâce par un songe admirable, un de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges. Elle crut que, marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge ; elle s'en approcha pour lui demander s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident ; il lui répondit qu'il était aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière, qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté. Je ne puis, dit-il, m'en former une idée ; je ne laisse pas de croire qu'il est d'une beauté ravissante.... Mon aveuglement doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-

1 Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus. S. Joan., cap. v.

admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre, ni imaginer. — Anne se sentit éclairée ; transportée de joie, elle embrassa le pauvre aveugle dont le discours lui découvrait une plus belle lumière que celle dont il était privé. Elle pleura ; elle fit pénitence, et Bossuet vint jeter sur sa tombe des consolations éloquentes. Beaucoup de nos écrivains modernes, même les plus distingués, manquent d'un Sens ; la vie des saints est pour eux une folie sublime, un rêve, une poésie ; ils n'y voient jamais la miraculeuse action de Dieu.

L'histoire profane est bien véritablement le poëme épique de la divine Providence, et sous la trame des événements purement naturels, l'œil attentif perçoit le fil mystérieux qui rattache toutes choses à cette main invisible qui pèse sur nous et nous mène. Dans l'histoire de l'Église, l'élément surnaturel apparaît sans cesse dans toute sa réalité, et il brille comme aux jours évangéliques de ce merveilleux éclat qui nous force à crier : MIRACLE. Et c'est là précisément une des plus fermes espérances de notre foi, une des plus nobles prérogatives de notre nature.

L'amour du merveilleux est un reste de notre grandeur originaire. L'homme était fait pour contempler les merveilles de la divinité, et jusqu'à ce qu'il les voie, il se porte par un mouvement intime, à tout ce qui semble en être des traces. Ainsi, à côté de la poésie qu'on appelle primitive, et qui est vraiment la poésie populaire, car elle chante ce qui est au fond de toutes les âmes, ce qui erre sur toutes les lèvres, on trouve tou-

jours un récit naïf qui porte le même caractère traditionnel, et qui s'adresse à toutes les intelligences simples du peuple. Dans l'antiquité classique, nous trouvons Homère et Hérodote ; Niebuhr rattache les premiers récits de Tite-Live à quelques chants populaires perdus, auxquels il donne le nom de SAGA, prenant cette expression scandinave dans un sens général[1]. Au moyen âge, les préoccupations toutes religieuses ont donné un autre sujet à l'insatiable amour du merveilleux : les bornes positives de l'histoire n'ont pu le contenir ; il a débordé de toutes parts, il a formé autour de la véritable histoire des saints comme une auréole poétique. Le christianisme a eu ses Sagas, qu'on est convenu d'appeler légendes, poésies légendaires. La légende a toujours un fonds vrai, une donnée historique, et ce serait une maladresse bien grande à un écrivain de la rejeter sans une sérieuse étude ; car là est la vie du moyen âge, là est une grande partie de la symbolique de l'art.

Vous demandez encore pourquoi tant de miracles dans la vie des saints ? Ouvrez l'Évangile et lisez : « En vérité, en vérité, je vous l'affirme, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes, parce que je vais à mon Père ; et tout ce que vous lui demanderez en mon nom, je le ferai. Ceux qui croiront, voici les miracles qu'ils feront ensuite : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; s'ils prennent quelque breuvage mortel, ils n'en ressentiront aucun mal ; ils mettront les mains sur les malades, et les malades seront guéris[2]. »

1 Histoire romaine, tome I.
2 S. Jean, chap. XIV. — S. Marc, chap. XVI.

— Et n'allez pas croire que cette promesse ne regardait que le temps des Apôtres, et que les miracles n'ont été nécessaires que pour l'établissement de la foi. Quel droit avez-vous de restreindre les paroles du Fils de Dieu? Croyez-vous entendre l'Écriture mieux que les docteurs de l'Église? Comment prouverez-vous que depuis le temps des Apôtres il ne se soit jamais trouvé de conjonctures où le bien de la religion ait demandé qu'il se fît des miracles? Ils étaient nécessaires pour les infidèles, chez qui l'Évangile a été prêché en différents siècles, comme pour les idolâtres grecs et romains, à qui il fut d'abord annoncé. L'Église en a besoin pour confondre les hérétiques successivement soulevés contre ses dogmes et pour affermir la foi de ses enfants; toujours ils ont été nécessaires pour manifester l'éminence de la vertu, pour faire glorifier Dieu, convertir les pécheurs, ranimer la piété, nourrir et fortifier l'espérance des biens éternels. Quelques personnes, même pieuses, répondent inconsidérément : Ces miracles ne sont point des articles de foi ; l'Église n'oblige pas à les croire. A la vérité, il faut distinguer la foi dans les mystères qui sont fondés sur l'autorité divine, à laquelle il faut se soumettre, et la foi dans les miracles des vies des saints qui sont appuyés sur des témoignages humains ; mais nous soutenons que la foi dans les mystères conduit nécessairement à la foi dans les miracles prouvés de la vie des saints. En effet, si nous croyons avec une foi ferme et inébranlable ce que Dieu, par sa bonté infinie, a voulu faire pour le salut de tous les hommes, et ce qu'il continue tous les jours dans l'Eucharistie, ne nous persuaderons-nous pas aisément qu'il aura des marques extra-

ordinaires de sa bienveillance pour ses plus fidèles serviteurs? Et, du reste, est-ce qu'on ne croit dans le monde que ce qui est de foi? En niant les miracles, vous niez ce que les Pères attestent comme l'ayant vu ou en étant bien informés. Ainsi vous devez nécessairement conclure qu'ils avaient une trop grande crédulité ou qu'ils trompaient le peuple. Refuser de croire des merveilles transmises jusqu'à nous par une tradition constante et universellement reçue, c'est donner atteinte à toute la tradition. Que peut on penser des saints, si l'on traite de chimères les grâces miraculeuses qu'ils certifient que Dieu leur a faites, si on attribue au hasard l'accomplissement de leurs prédictions? Que deviennent même leurs vertus héroïques? Quel jugement formera-t-on de leurs actes? Paraîtront-ils plus croyables sur un point que sur l'autre? Quand on prononce qu'il n'y a point eu de miracles depuis le temps des Apôtres, il faut donc dire, par une suite inévitable, que l'Église, qui fonde la canonisation sur les miracles, emploie des faussetés dans un acte religieux si solennel, et que le culte public n'est qu'une idolâtrie incertaine. Or, entre cela et l'hérésie, je ne vois pas de distance; car de grands principes de religion nous apprennent qu'en ces occasions l'Église reçoit du Saint-Esprit une assistance particulière qui fait qu'elle ne se trompe point et ne peut se tromper [1]. Combien je plains ces hommes que Bossuet flétrit par ces sévères paroles: « Ils sont contents pourvu qu'ils se montrent plus déliés observateurs que les autres, et ils trouvent de meilleur sens de ne pas

1 MELCHIOR CANO, de Locis Theologicis, lib. v., quæst. v. Louvain, 1564.

croire tant de merveilles[1]. » Cette aversion du merveilleux, qui vient de la faiblesse de l'esprit, est une maladie grave qui peut avoir des suites funestes.

Nous ne prétendons pas le moins du monde qu'il faille admettre inconsidérément tout ce qui se trouve dans les vies des saints, et par cela seul que cela s'y trouve ; mais nous disons que les faits se prouvent par le témoignage et non par le raisonnement. La tâche de l'historien est donc de discuter les témoignages, et il doit le faire avec simplicité, avec science, et dans une entière soumission à l'autorité de l'Église. Voilà les règles de la véritable critique historique. Ainsi, distinguer le vrai du faux, la lumière de ses rayons et de son reflet, voilà ce qui constitue la science du moyen âge. Tout admettre sans examen serait plus coupable encore que de tout rejeter.

La Réforme avait produit de telles calomnies que les savants catholiques crurent qu'il était nécessaire de faire des concessions à l'opinion publique trompée ; et une fois entrés dans cette route périlleuse, la vérité s'obscurcit et s'altéra. Les plus beaux monuments littéraires du siècle de Louis XIV sont incomplets quand ils ne sont pas faux. On a défiguré les faits, travesti les meilleures intentions, mutilé les textes des auteurs anciens, et l'antiquité chrétienne, si pure et si courageuse, se trouve avec stupeur complice des lâchetés du présent. Je ne veux pas citer les noms de Launoy, de Baillet et de tous ces écrivains douteux et presque schismatiques, aujourd'hui dédaignés avec une sorte de

1 Première instruction sur le Nouveau-Testament de Trévoux, page 21.

rancune, mais je prononcerai avec une respectueuse tristesse les noms de Fleury, de Lenain de Tillemont et de leur savante école.

Le mal a été universel. L'Espagne a oublié les délicieux récits de Ribadeneyra; l'Italie, la noble et douce Italie, où tout chrétien aime à aller effeuiller le plus frais rameau de ses jours, l'Italie a été envahie par le criticisme; la science y apparaît à la surface pédantesque et païenne; mais heureusement dans le peuple se sont perpétuées les saines traditions, et il lit encore avec amour des écrivains admirables comme Jacobelii, don Silvano Razzi et Brocchi [1].

Un homme qui a le sentiment vrai de la littérature chrétienne ne négligera pas les récits populaires. Et, pour approfondir à ce point de vue le sujet qui nous occupe, remarquons que toute l'histoire de saint François d'Assise s'est résumée pour le peuple dans une œuvre charmante, mais anonyme, intitulée : les Petites Fleurs de saint François [2] (Fioretti di san Francesco). Elles ressemblent vraiment aux fleurs qui ne disent pas le nom du jardinier, mais qui annoncent la saison. Tout, dans ce livre, respire la foi naïve du moyen âge, et, pour peindre cette époque, il est peut-être plus vrai que la vérité, parce qu'il s'est fait peu à peu et comme le travail de tout un siècle. La vie et les miracles de saint François d'Assise, attestés par tous les contemporains et par saint Bonaventure, à qui personne n'aurait le courage de donner un démenti, appartiennent à

1 Le premier a donné les vies des Saints de l'Ombrie; les deux autres les vies des Saints de Toscane.

2 1 vol. in-12 chez Bray et Retaux.

l'histoire. Après avoir lu ce volume que je vous offre, vous y croirez, non que l'Église en ait jamais fait un article de foi, mais parce que la critique ne permet point de mépriser des témoins désintéressés et compétents. A mesure que le souvenir de saint François s'éloigne, les imaginations qui ne veulent pas s'en détacher se plaisent à raviver cette image chérie par de nouveaux traits. Le prodige s'ajoute au prodige, sans mensonge, et seulement par ce besoin que nous avons de croire et d'admirer. Un idéal divin rayonne d'un bout à l'autre du récit purement historique, et en rehausse tous les personnages. La légende dessine merveilleusement cette figure mortifiée, mais pleine de grâce et de force, du pénitent d'Assise. Autour de lui se groupent ses disciples avec une grande variété de caractères. C'est frère Léon, son compagnon préféré, qu'il nommait la petite Brebis de Dieu; c'est Bernard le Théologien, dont l'intelligence avait le vol de l'aigle; c'est saint Antoine de Padoue, entraînant les populations suspendues à sa parole, et, quand les hommes fermaient les oreilles, descendant au bord de la mer et prêchant aux poissons; c'est enfin la douce figure de sainte Claire, qui tempère pour ainsi dire l'austérité de ces peintures monastiques.

Ces récits légendaires franciscains sont aimables, mais sous leurs fleurs, se cache toujours une doctrine mâle, faite pour des hommes libres. Vous vous moquez de la puérilité des légendes, et vous dites dédaigneusement qu'elles servent tout au plus à populariser les vertus du cloître. Lisez dans ce volume la légende de saint Louis et du frère Egidius, se rencontrant à

Pérouse, après de pénibles pélerinages, se tenant longuement embrassés, se séparant sans se dire un mot, et vous y reconnaîtrez le type de cette fraternité chrétienne qui ne met pas de barrière entre l'âme d'un roi et celle d'un mendiant. Quand saint François reçoit sainte Claire au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, la fait asseoir à ses côtés et rompt le pain avec elle en présence de ses disciples, ne riez pas, car c'est une des premières marques de respect public pour les femmes, dans un pays où pesa longtemps sur elles la dureté des lois romaines. Lorsque saint François, s'entretenant avec frère Léon, et demandant où est la joie parfaite, ne la trouve ni dans la science, ni dans la prédication, ni dans les miracles, mais dans le pardon des injures, ne riez pas, car vous avez la main sur la plaie de cette nation italienne, si inspirée, si éloquente, qui sut tout, excepté pardonner, et qui devait périr par ses discordes. Vous souriez au récit de la paix que fit le saint entre la ville de Gubbio et le loup de la montagne voisine, et vous n'apercevez pas une admirable leçon de charité donnée aux justes en faveur des pauvres pécheurs. Vous ne voyez pas que le loup voleur et homicide, mais docile après tout, qui pose sa patte dans la main de saint François, et qui tient sa promesse de ne faire mal à personne, représente bien le peuple du moyen âge, terrible dans ses emportements, mais de qui l'Église ne désespère pas, dont elle prit la main meurtrière dans ses mains divines, jusqu'à ce qu'elle lui eût inspiré cette horreur du sang, le plus beau et le plus incontestable caractère des mœurs modernes.

Chez toutes les nations, le génie populaire a remanié

pour ainsi dire l'histoire afin de lui donner un tour plus pathétique et plus merveilleux. L'Italie, suivant la belle expression de Machiavel, paraît véritablement née pour ressusciter les choses mortes[1]; et le siècle qui nous occupe, le siècle d'Innocent III, est le point de départ de sa grandeur, le premier retentissement de sa renommée littéraire.

Saint François d'Assise est l'Orphée du moyen âge. Il prêche à toutes créatures, et partout il dompte la férocité des bêtes et la dureté des hommes. Les hommes sont instruits par la prédication, mais la prédication, c'est de la prose, et si éloquente qu'elle devienne, elle n'est après tout que le langage de la raison. Or la raison n'est pas la plus grande puissance de l'homme : sa puissance souveraine, c'est son cœur. La raison peut se contenter d'une forme exacte et lumineuse ; l'amour ne se contente pas si facilement. Il est inquiet de sa nature; rien ne le satisfait, mais aussi rien ne lui coûte. Il ajoute à la parole de la raison sa propre langue, qui est la poésie et le chant. Voyez l'Église, cette fiancée éternelle du Christ, pour tout dire à son époux, elle chante; elle donne même à la poésie, à la musique, la première place dans son culte, elle l'établit dans le sanctuaire, tandis que l'éloquence reste dans la chaire plus près de la porte et de la foule.

Saint François d'Assise a éprouvé l'impuissance de la parole ordinaire pour exprimer tout ce qui remuait son âme, et, au treizième siècle, il créa la poésie ita-

1 Questa provincia pare nata a resuscitare le cose morte. Arte della Guerra, lib. VIII.

lienne, il chanta Dieu et la nature : Dieu, qui était son père et son ami, la nature, où lui apparaissait le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie, et qui a des charmes si vifs pour toutes les âmes saintes. François a passé sa vie à prier, à errer, à chanter, à mendier ; il a toujours mangé le pain d'autrui comme Homère, comme Dante, comme le Tasse et Camoens, comme tous ces pauvres illustres à qui Dieu n'a donné ni toit, ni repos dans ce monde, et qu'il a voulu garder à son service, errants et voyageurs, pour visiter les peuples, les consoler et souvent les instruire. Aussi le monde ne s'est pas mépris sur la mission de saint François d'Assise, et en voyant cet homme environné d'un si brillant prestige, il l'a salué comme un autre Christ, en tout conforme au premier. Écoutons les témoignages des siècles de foi sur ce grand serviteur de Dieu et les commencements héroïques de l'Ordre séraphique par excellence. « François, par la plénitude des dons spirituels, a fait briller la lumière de l'Évangile, dissipé les erreurs, éclairé les sages du monde, et rempli toute la terre de biens célestes[1]. » « François et Dominique sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont en la présence du Seigneur ; en eux se trouve l'onction de la charité et du dévouement ; ils éclairent le monde par leur doctrine ; ce sont les deux chérubins remplis de sagesse qui couvrent le propitiatoire, les deux séraphins brûlants d'amour, qui se crient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, et remplissent de sa gloire toute la

1 Luc Tudel. adversus Albigens, lib. II, cap. II.

terre par leurs prédications et par leurs exemples [1]. »

« Les Frères-Mineurs, qui sont en effet, par le mépris du monde, par le dépouillement et par l'habit, les plus petits et les plus humbles de tous les religieux de ce temps, s'efforcent de ramener la pauvreté et l'humilité de la primitive Église. Ils puisent avec tant d'ardeur dans la source de l'Évangile, qu'ils en accomplissent non-seulement les préceptes, mais encore les conseils, et imitent parfaitement la vie des apôtres. Ils renoncent à leurs biens et ne possèdent quoi que ce soit; en sorte qu'il n'y a ni maison, ni église, ni terres, ni bestiaux, ni aucune autre chose, pas même de lieux où reposer la tête, dont on puisse dire que cela leur appartient. Nus, ils suivent Jésus-Christ nu, renoncent à eux-mêmes, portent leur croix, veillent exactement sur leur propre conduite, et ne cessent point d'avancer dans le chemin de la perfection. On les envoie prêcher deux à deux, et, dans leurs voyages, ils ne portent ni sac, ni pain, ni argent, ni chaussures. Si on les invite à manger, ils mangent ce qu'ils trouvent, si on leur donne quelque chose pour aumône, ils n'en gardent rien pour le lendemain. Leur prédication, et encore plus leur exemple, inspire le mépris du monde : les riches laissant leurs villas, leurs terres et tous leurs biens, se réduisent à l'habit de Frère-Mineur, c'est-à-dire à une pauvre tunique et à une corde pour ceinture. Ils se sont tellement multipliés en peu de temps, qu'il n'y a point de province en la chrétienté où ils n'aient de leurs Frères, qui représentent au monde, comme dans un miroir très-

1 S. Antonin, Chronic., part. III, tit. XXIII, cap. I.

pur, le mépris de ses vanités. Ils ne refusent l'entrée de leur Ordre à personne : ils reçoivent d'autant plus facilement, qu'ils se reposent sur la Providence divine du soin de leur subsistance. Le Seigneur donne à ses serviteurs en ce monde le centuple d'une manière si sensible, que ceux-là s'estiment heureux dont ils veulent bien recevoir l'hospitalité et les aumônes. Les Sarrasins mêmes admirant leur humilité et leur perfection, les reçoivent avec joie, et leur fournissent les choses nécessaires quand ils vont chez eux prêcher l'Evangile avec intrépidité [1]. »

« Il y eut beaucoup d'hommes qui, touchés de compassion, renoncèrent à toutes les vanités du siècle, et imitèrent François par un désir ardent d'acquérir la perfection que Jésus-Christ a enseignée, et l'Ordre prenant de jour en jour de tels accroissements, s'étendit jusqu'aux extrémités du monde. La pauvreté, qu'ils portaient comme le seul fonds de leurs dépenses, les mettait en état d'obéir promptement, d'entreprendre toutes sortes de voyages, et de supporter les fatigues. Comme ils ne possédaient rien sur la terre, il n'y avait rien de terrestre non plus qui les attachât et qu'ils appréhendassent de perdre. En assurance partout, exempts de crainte et de soins, ils vivaient dans une grande paix intérieure. Le matin, ils attendaient tranquillement le gîte du soir, et ne s'inquiétaient pas pour le lendemain. A la vérité, ils avaient souvent à souffrir d s mépris et des outrages ; mais l'amour de Jésus-Christ et de son Evangile les avait rendus si patients, qu'ils se plaisaient mieux où on

1 Jacob. de Vitry, Hist. occidentale, cap. XXXII.

les maltraitait que dans les lieux où l'éclat de leurs vertus les faisait aimer et honorer[1]. » Je pourrais facilement agrandir ce tableau avec les traits magnifiques épars dans les divers historiens de l'époque ; mais je préfère résumer toutes les opinions par cet admirable chant de Guittone d'Arezzo : « O François ! le monde « était aveugle, et tu lui as rendu la lumière ; il était lé- « preux, tu l'as purifié ; il était mort, tu l'as ressuscité ; « il était descendu au fond de l'abîme et tu l'as élevé « dans le ciel, ô François [2] ! »

Recherchons maintenant qu'elle place tient l'Ordre de Saint-François dans l'histoire générale du chistianisme. Le monde ancien a méconnu le Créateur ; le monde moderne méconnaît le Rédempteur. Tous deux restent comme opprimés par la force de la grandeur de l'un et de l'autre[3]. La vérité, aux yeux du monde, est enveloppée de ténèbres aussi bien que de lumières. Le Christ demeure caché dans sa propre splendeur. Lumière du monde, il a paru dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point compris. Il a été vu sur la terre d'Israël, il a conversé avec les hommes ; il était dans le monde son ouvrage, et le monde ne l'a point remarqué ; il est venu dans la maison de Jacob, et les siens ne l'ont point reçu. Par son corps naturel, Jésus-Christ n'a été vu et n'a agi que dans une petite province de l'Empire, la Judée.

1 S. Bonaventura, cap. IV.

2 Cieco era il mundo ; tu failo visare :
Lebroso ; hailo mundato :
Morto ; l'hai suscitato :
Sceso ad inferno ; failo al ciel montare.
CANZONE A S. FRANCESCO.

3 Vis magnitudinis et honoribus objecit et ignotum. TERTULL. in Apolog.

Pour agir sur le monde entier, il a pris le corps mystique de l'Église ; il y respire à l'aise, et tous ses désirs s'y étendent en pleine liberté. Oh ! alors, comme le Christ a grandi par sa croix et par la plénitude des saintes actions des chrétiens. Soleil radieux, il court à pas de géant par tout l'univers, et dès les premiers jours de sa marche triomphale, la gentilité se voit solitaire dans les pays où elle régnait. Il marche, et les dieux des nations s'enfuient ; ils s'accrochent à l'extérieur des temples chrétiens, où l'art les a changés en ornements grotesques.

Jésus-Christ se manifeste dans l'Église par les divers Ordres religieux. C'est par eux que le monde voit l'Évangile toujours vivant dans l'accomplissement fidèle des plus minimes conseils. Les institutions monastiques naissent au cénacle et se développent au milieu des persécutions. Dieu conduisit alors quelques âmes généreuses dans la solitude pour leur parler au cœur ; il les cacha dans le désert, car le monde corrompu par l'erreur et ensanglanté par les supplices, n'était pas digne de les voir. Mais quand l'humanité se fut apprivoisée avec Jésus-Christ, comme parle Tertullien, quand les loups vinrent habiter avec les agneaux, saint Basile, en Orient, saint Benoît, en Occident, rassemblèrent les saintes phalanges monastiques sous la discipline de la vie commune. Il faut remarquer qu'ils bâtirent toujours ces paradis terrestres loin du tumulte des villes, pour représenter naïvement par cette retraite la mort au siècle et la mortification des sens, qui est la base de la vie chrétienne.

Ces deux arbres plantés dans la vigne du Seigneur ont

produit des fruits excellents. Une foule innombrable est sortie de Babylone pour s'en nourrir. Mille voyageurs, battus de la tempête du siècle, se sont jetés sous leur abri et y ont trouvé le repos. La vocation divine y a amené des princes, des savants, des guerriers, pour faire connaître à toute la terre que la mortification est une loi générale : aussi l'Église, dans ces beaux jours, vivait sainte et glorieuse ; elle ne connaissait point d'autre gain que celui des âmes, ni d'autre négociation que la rédemption des captifs, époque des grands combats et des triomphes, où les mystères de Jésus-Christ étaient gardés avec tendresse. Mais l'Église a son côté humain et faible ; c'est par là qu'elle est attaquée et que son éclat peut diminuer et s'obscurcir. Vers le douzième siècle, les bêtes féroces entrèrent en foule dans le bercail pour dévorer le troupeau. L'alliance éternelle paraissait prête à se rompre ; la discipline avait perdu sa vigueur. Alors, Dieu dressa dans le sanctuaire deux chandeliers brillants : il suscita saint François d'Assise et saint Dominique. Ils se dépouillèrent pour mettre devant les yeux de tous la sainte pauvreté du Christ ; ils dressèrent leurs tentes au milieu des villes, et leur prédication étouffa le tumulte des passions ; ils plantèrent la croix du Sauveur, et pratiquèrent excellemment la folie de la croix. Saint François d'Assise représente l'amour de la croix ; il a eu son calvaire sur l'Alvernia, afin de recevoir la plénitude du mystère de la Rédemption et de la répandre ensuite par le monde.

Il fallait réaliser cette parole de saint Paul : « Le « monde, avec la sagesse humaine, n'ayant pas connu « Dieu par les ouvrages de sa sagesse, il a plu à Dieu de

« sauver, par la folie de la prédication, ceux qui croi-« raient en lui[1]. » Dieu indigné contre la raison humaine, qui ne l'avait pas voulu connaître par les ouvrages de sa sagesse, ne veut plus désormais qu'il y ait de salut pour elle que par la folie. Ainsi, deux desseins, deux ouvrages de Dieu forment toute la suite de son œuvre dans le monde, et apparaissent diamétralement opposés entre eux : l'ouvrage de la sagesse, l'ouvrage de la folie. La création primitive était l'ouvrage de la sagesse. Dieu se contenta de se montrer ; la proportion infinie de la mesure, du nombre et du poids était une image de sa beauté éternelle[2]. Mais voilà que la raison humaine méconnaît son auteur, et, dès les premiers jours, l'irrévocable dessein de Dieu fut de perdre la sagesse des sages[3]. Pour reconquérir l'âme humaine, pour la racheter, toute mesure est brisée ; il faut que l'infini descende au fini ; il faut que le créateur s'unisse à la créature. Alors Dieu nous apparaît s'avançant par des démarches insensées ; il saute les montagnes et les collines, du ciel à la crèche, de la crèche, par divers bonds, sur la croix, de la croix au tombeau et au fond des enfers, et de là au plus haut des cieux. Tout est sans ordre, tout est sans mesure. Aussi, dès les premiers jours du christianisme, la société des fidèles mettait toute sa gloire à aimer Celui que ses docteurs lui présentaient comme impudent de la bonne sorte et heureusement insensé, le Christ Jésus.[4] !

1 In Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum ; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.

S. Paul, I Corinth., I, 21.

2 Omnia in numero, pondere et mensura. Sap. XI.

3 Perdam sapientiam sapientium I Corinth., I, 19.

4 Bene impudentem et feliciter stultum. Tertullian.

Pour accomplir l'œuvre de la rédemption, il faut que, par les mêmes démarches que l'infini s'est joint au fini, le fini s'élève à l'infini. Le fini doit se libérer et s'affranchir de toutes les règles de prudence qui le resserrent en lui-même, afin de se perdre dans l'infini [1]. Et cette imitation, cette conformité des saints, de tout homme qui veut être sauvé, avec Jésus-Christ, paraît un égarement et une folie. « C'est pour cela, dit saint Paul, que « s'il y a quelqu'un parmi vous qui paraisse sage selon « le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage. » Malheur donc à celui qui veut être trop sage, et qui détruit selon son pouvoir le déshonneur nécessaire de notre foi[2]! Eh bien ! voilà ce que saint François d'Assise est venu rappeler aux hommes par sa vie conforme à celle du Christ. Ayant considéré ces grands et vastes chemins du monde qui mènent à la perdition, il s'attacha avec amour à cette illustre, cette généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme. Il a été donné en scandale à l'univers ; car l'Évangile écrit dans les livres, et celui que le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des saints, déplaisent également à la fausse prudence du monde.

La Croix c'est le dénûment le plus complet, la pauvreté la plus haute. La nature, ou pour parler plus chrétiennement, Dieu, le père commun des hommes, a donné dès l'origine des choses, un droit égal à tous ses enfants sur tout ce dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature ; mais l'insatiable

1 Bossuet.
2 Necessarium dedecus Fidei. Tertul., de Carne Christi N° 5.

désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès. De là aussi cette grande diversité de conditions : les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. Ce n'est qu'après le péché qu'on entendit retentir dans le monde cette parole froide et mortelle : LE MIEN, LE TIEN[1]. Alors on inventa ce mot : PAUVRETÉ, pour exprimer, non point un mal particulier, mais un abîme de tous les maux, et l'assemblage de toutes les misères qui affligent la vie humaine. La pauvreté est un mal général, parce que les richesses ayant tiré de leur côté la joie, l'affluence, l'applaudissement, la faveur, il ne reste à la pauvreté que la tristesse et le désespoir, le mépris et la servitude ; comme un soldat armé, elle entre dans l'âme de l'homme pour ravager sa vie entière[2]. Le pauvre est le rebut du monde, qui, ne trouvant pas de quoi soulager sa misère, s'écrie : « O Seigneur ! on vous abandonne « le pauvre[3] ! » Et Dieu, dans son infinie miséricorde, a pris la pauvreté pour la pierre angulaire de l'édifice du monde : « Bienheureux les pauvres, c'est à eux qu'ap« partient le royaume de Dieu ! » Et les disciples bien-aimés du Sauveur, ne se fiant point aux richesses, ont pratiqué les conseils de la pauvreté évangélique. Ce détachement des biens de la terre est le fondement de la vie des saints. Mais ce n'était point encore assez : Jésus-

1 Voir S. Jean Chrysostôme, Homélie de S Philog., n° 1, tome I, p. 493, et Bossuet.

2 Pauperies quasi vir armatus. Proverb. VI.

3 Tibi derelictus est pauper. Psalm. IX.

Christ n'avait pas encore une armée de pauvres entièrement dévoués à son service. C'est au treizième siècle qu'il était réservé de voir cette merveille ; c'est François d'Assise qui inaugura cette chevalerie dans l'Église. Le succès de cette généreuse entreprise fut vraiment prodigieux. Au chapitre général de 1219, dix ans après la réunion des douze premiers disciples, plus de cinq mille Frères-Mineurs des différentes provinces vinrent camper dans la vallée de Spolète.

Ramener les esprits à la simplicité de la foi par la folie de la prédication, placer la pauvreté sur un trône et la saluer dame et maîtresse du monde, telle a été la mission spéciale de François dans l'Église.

Cependant saint Dominique remuait la terre par sa divine éloquence ; l'Ordre de saint Augustin répandait le feu de la charité de ce tendre et amoureux docteur ; l'Ordre du Carmel élevait le glaive du zèle pastoral. Plus tard, d'autres Ordres religieux viennent successivement garder les trésors du sanctuaire : saint François de Paule et ses Frères-Minimes représentent l'humilité et la servitude de Jésus-Christ ; les Théatins, les merveilles de la divine Providence, qui nourrit toute créature ; saint Félix de Valois et saint Jean de Dieu, la charité de Jésus-Christ envers les malades et les captifs. Les saintes congrégations de femmes peignent les doux mystères de la Vierge ; l'illustre famille de Fontevrault conservait, dans sa hiérarchie extraordinaire, le souvenir vivant de la maternité de Marie et de la soumission que le bien-aimé disciple lui a rendue. Saint François de Sales paraît, dans les derniers jours, et il veut que l'Ordre qu'il établit dans l'Église suive avec hon-

neur les moindres vestiges de la très-sainte Vierge sur les chemins de la Judée, et rapporte pour son profit les ineffables tressaillements de la visite à sainte Élisabeth. Saint Ignace de Loyola marche avec son intrépide chevalerie entre les plus vaillants et les plus sages; Dieu lui donne un zèle universel pour l'Église ; il combat partout avec une vraie science de la foi, et reprend les ruines du temple dès les fondements par la sainte éducation de la jeunesse.

Saint Bruno renouvelle les miracles du désert; il laisse bien loin les humbles et paisibles colombes, et il grimpe au sommet de la montagne avec ses aigles qui fixent perpétuellement le soleil de la vérité dans les plus affectueuses contemplations. Toute la discipline des Chartreux est faite pour nourrir l'esprit d'oraison ; ils sont la vive image des prières du Sauveur ; ils ne peuvent s'appuyer sur la terre, mais ils doivent rester toujours suspendus sur leurs ailes puissantes ; ils ne conversent que parmi les mystères; le cœur de Jésus-Christ est le Lieu de leur repos ; ils habitent le sanctuaire ; ils vivent des festins de Dieu ; ils cheminent à la clarté du chandelier d'or ; ils sont l'autel des parfums de l'Église. Si les Ordres actifs sont comme le char triomphal de Jésus-Christ, qui le porte par toute la terre par la doctrine, la charité et la prédication, les Ordres contemplatifs se tiennent prosternés devant le trône de Dieu, et présentent aux prophètes le feu de l'autel qui doit purifier leurs lèvres, et plus on s'approche de ce feu, plus on se sent embrasé des saints désirs de la prière. En un mot, tous les Ordres monastiques sont comme les ornements de l'architecture du temple et l'auréole de la majesté de l'Église.

Mais il ne faut pas bâtir le temple sur un autre plan que le plan de Salomon, et donner à la maison de Dieu d'autres fondements que ceux qu'il a établis. L'Église a été bâtie sur les Apôtres et sur la hiérarchie ecclésiastique. Le sacerdoce, dans sa plénitude et sa triple hiérarchie des évêques, des prêtres, des diacres, forme la constitution de l'Église. Ceux-là sont les époux et les chefs ; les religieux de tous Ordres sont leurs amis qui doivent se réjouir d'entendre leurs voix. Il est vrai que tous ces grands morts du siècle font une excellente partie du corps de Jésus-Christ ; si le sacerdoce est la base et la structure, l'Ordre monastique contribue à l'achèvement. Un Néron quelconque peut couper les bras et les pieds ; il ne tranchera jamais les têtes. Les arcs-boutants du temple peuvent être ruinés, mais les colonnes ne peuvent être ébranlées. Je vous accorde que, dans certaines époques calamiteuses de l'histoire, les Ordres monastiques ont communiqué intimement avec Dieu, et que la vigoureuse splendeur du sanctuaire semble s'être réfugiée dans le cloître, tandis que Héli ne veillait que faiblement sur ses enfants ; oui, mais Héli est toujours le grand-prêtre qui porte sur sa poitrine la doctrine et la vérité.

Laissons au clergé la succession du degré apostolique que saint Jérôme y reconnaît avec toute l'antiquité[1]. Souvenons-nous que, sans le sacerdoce, nous ne serions pas nés en Jésus-Christ[2]. C'est dans les eaux du Jourdain ecclésiastique que la colombe divine est descendue sur

1 Absit ut de his quidquam sinistrum loquar, qui apostolico gradui succedentes. S. Hieronym, ad Héliodor.

2 Per quos et nos Christiani sumus. S. Hieronym.

nos têtes ; c'est dans le sanctuaire ecclésiastique que mûrit notre froment des élus. Laissons, laissons donc la verge florissante à Aaron, laissons-lui la couronne d'or sur la tête, et la lame d'or sur le front. Que le sceptre de David soit au sacerdoce catholique, et que chacun s'humilie sous son pouvoir.

La part des institutions monastiques reste belle et merveilleuse encore. Là sont les grandes victoires sur le monde, et la vraie science des saints ; là est la charité ardente qui porte les missionnaires de la vérité jusqu'aux extrémités du monde pour y bâtir Jérusalem avec leur sang ; là sont toutes les grâces multiformes du ciel ; là sont représentés les mystères serets de l'âme de Jésus-Christ ; là le christianisme paraît dans toute sa vérité, dans toute son étendue, dans toute sa magnificence.

C'est un des plus beaux spectacles que l'homme puisse contempler ici-bas que celui de l'Église de Jésus-Christ renouvelant sa jeunesse comme celle de l'aigle. Voilà ce que j'ai voulu vous représenter ; tel a été l'objet de mes persévérants travaux. Je les livre sans crainte à votre jugement, car un Prêtre a d'autres ambitions que les ambitions littéraires. En écrivant les pages que vous allez lire, j'ai voulu, avant tout, vous encourager et vous consoler, en vous montrant l'héritage sacré des nobles et impérissables croyances qui ont soutenu, encouragé et consolé nos aïeux.

Dôle, jeudi-saint, 1855.

HISTOIRE

DE

S. FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE I

1182-1206

NAISSANCE DE FRANÇOIS — SA JEUNESSE — SA CONVERSION

Justum deduxit Dominus per vias rectas,
et ostendit illi regnum Dei.
BREVIARIUM ROMANUM.

Quand on a quitté Rome, en se dirigeant vers le nord, après avoir traversé l'austère solitude de la campagne romaine et passé le Tibre un peu au delà de Civita-Castellana, on s'engage dans un pays montueux, qui va s'élevant en amphithéâtre des bords du Tibre jusqu'au sommet de l'Apennin. Cette contrée se nomme l'Ombrie. Elle a toutes les agrestes beautés des Alpes ; les cîmes sourcilleuses, les forêts, les ravins où se précipitent des cascades retentissantes, avec un climat assez doux et tempéré, avec toute la richesse d'une végétation méridionale qui mêle au chêne et au sapin l'olivier et la vigne ; nature aimable et grandiose qui n'inspire qu'une ad-

miration sans terreur. De vieilles villes comme Narni, Terni, Amelia, Spoleto sont suspendues aux rochers ou se reposent dans les vallons, encore crénelées et toutes pleines de souvenirs classiques et religieux. Chacune est fière de quelque saint dont elle conserve les restes, ou d'un artiste chrétien dont elle garde les ouvrages. Au cœur du pays s'ouvre une vallée plus large et mieux cultivée que les autres; l'horizon y a plus d'étendue, et les montagnes qui la bordent se dessinent harmonieusement sur l'azur du ciel. Les deux entrées de ce paradis terrestre, arrosé par des eaux abondantes, sont défendues par les deux villes de Pérouse au nord, et de Foligno au midi. A l'occident, est la petite cité de Bevagna, où naquit Properce, le poëte des voluptés délicates; à l'orient, sur un coteau qui domine tout le paysage, s'élève Assise, où devait naître le chantre d'un meilleur amour.

Pierre Bernardone Moriconi et sa femme Picca vivaient simplement dans la cité d'Assise; leur fortune consistait en un commerce étendu, surtout en France. Dieu dans sa miséricorde les avait choisis pour donner au monde l'être séraphique qui devait l'illuminer de sa sainteté et de sa gloire. Cet enfant de bénédiction naquit en 1182, sous le pontificat de Lucius III. Dieu se plut à annoncer sa naissance par des présages merveilleux et à la rendre conforme à la naissance de son Fils dans le temps.

Sainte Hildegarde avait vu en esprit l'Eglise de Jésus-Christ représentée par une très-belle femme, dont le visage était triste et couvert de poussière. Elle disait à Dieu : Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, et moi je n'ai personne pour me consoler et me secourir; je n'ai pas même un bâton sur lequel je puisse m'appuyer[1]. Aussitôt Dieu suscita le pauvre François pour soutenir son Église. Picca souffrait depuis plusieurs jours de grandes douleurs; un pèlerin vint avertir qu'elle ne serait délivrée que dans une

1 Epist. S. Hildegard, Biblioth. Veterum Patrum, t. xv, p. 657. Cologne, 1622, in-folio.

étable, et que son enfant devait naître sur la paille. Ce conseil parut étrange ; mais il fut suivi, et la mère accoucha heureusement [1]. Ce fut une fête dans le ciel et sur la terre : quelques âmes pieuses entendirent les anges chanter pendant la nuit des hymnes de paix et de joie sur une humble petite chapelle de la plaine au bord du grand chemin. Elle prit dès lors le nom de Notre-Dame-des-Anges, et devint plus tard un sanctuaire fort célèbre. Un homme du peuple fut son précurseur ; il parcourait les rues d'Assise en criant : La paix et le bien ! la paix et le bien ! Il se tut dans les premières années de François [2]. Au baptême, un inconnu se présenta pour le tenir sur les fonts ; il le pressait dans ses bras avec tendrese : c'était un ange envoyé de Dieu [3]. L'enfant reçut, selon le désir de sa mère, le nom de Jean, apôtre bien-aimé, qui, appuyé sur le cœur de Jésus, pénétra si avant dans les mystérieuses profondeurs de l'amour et de la grâce. Ce saint nom était un heureux présage. Pierre Bernardone, qui voyageait alors en France pour les affaires de son commerce, eut à son retour une grande joie, apprenant qu'un fils lui était né. Pour perpétuer le souvenir de ce voyage béni, il donna au petit Jean le surnom de FRANÇOIS, nom qu'il a toujours porté depuis, qu'il a sanctifié et rendu éternellement glorieux. L'obscur marchand était loin de penser que ce nom, de son invention, serait invoqué par l'Église et porté par des rois. N'y aurait-il pas dans les noms quelque chose de secret, de

1 Wadding. Annales Minorum. — Cette étable a été plus tard changée en chapelle qu'on appela SAN FRANCESCO IL PICCOLO, Saint-François-le-Petit. Sur sa porte on lit cette inscription latine en caractères fort anciens :

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum,
In quo natus Franciscus mundi speculum.

« Cette chapelle a été l'étable du bœuf et de l'âne où est né François, le miroir du monde. »

2 Præcursorem habuit hominem, scilicet qui ferventer per Assisium pergens, dicebat : Pax et bonum ! Pax et bonum ! Barthelemi de Pise. Liber Conformitatum. Fruct. x, part. 2.

3 Cum seraphicus Franciscus baptizaretur, adfuit angelus vestitu et incessu gravis, qui ultro elevando e sacro fonte infantulo se obtulit. Wadding. Annales Minorum, t. I, in-folio.

divin; un mystère, une harmonie que nous comprendrons un jour ?

Picca eut pour son François l'amour ineffable d'une jeune mère pour son premier-né ; elle le nourrit elle-même ; elle entoura son berceau de sa piété, de son dévouement, de ses affectueuses caresses ; et tout ce qu'on remarqua plus tard de bon, de généreux dans saint François, il le tenait de sa mère. Nous n'avons pas de détails sur sa première jeunesse ; elle fut toute cachée dans la maison paternelle. C'est que toutes les jeunesses se ressemblent : c'est dans la vie une époque de foi, d'espérance et d'amour ; c'est cette candeur, cette simplicité, cette naïveté, toutes ces vertus douces et innocentes auxquelles il faut bien revenir plus tard pour être heureux. Le royaume du ciel est promis aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent.

Devenu un peu grand, sa mère le confia à de pieux ecclésiastiques de la paroisse de Saint-George, qui lui enseignèrent les éléments de la doctrine chrétienne et des sciences humaines. On a trop souvent représenté saint François tel qu'il se dépeignait lui-même, comme un homme sans culture et sans savoir. Il lui resta de ces courtes études assez de latin pour entendre facilement les livres saints et un singulier respect pour les belles-lettres. Il le portait si loin que, s'il rencontrait sur son chemin quelque lambeau d'écriture, il le relevait avec soin, de peur de fouler aux pieds le nom de Dieu ou quelque passage qui traitât des choses divines. Et comme un de ses disciples lui demandait un jour pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des païens : « Mon fils, répondit-il, c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le nom glorieux du Seigneur. » Et complétant sa pensée, il ajouta : « Ce qu'il y a de bien dans ces écrits n'appartient pas au paganisme ni à l'humanité, mais à Dieu seul qui est l'auteur de tout bien [1]. » Et, en effet,

1 Bonum quoque quod ibi est, non pertinet ad paganos, neque ad alios homines, sed ad solum Deum, cujus est Bonum. — Thomas de Celano, cap. x.

toutes les littératures sacrées et profanes que sont-elles autre chose que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles?

Toutefois, l'éducation littéraire de saint François se fit moins par les études classiques, que par la langue française, déjà considérée en Italie « comme la plus délectable de toutes, » et la gardienne des traditions chevaleresques qui polissaient la rudesse du moyen âge. Il avait un secret penchant pour ce pays de France, auquel il devait son nom ; il en aimait la langue ; bien qu'il s'y exprimât avec difficulté, il la parlait avec ses frères. S'il empruntait l'idiome de nos pères, s'il se nourrissait de leur poésie, il y trouvait des sentiments de courtoisie, de générosité, qui passaient dans son cœur et dans sa conduite.

François aidait son père dans le commerce, et s'adonnait à ce genre d'occupation qui rapportait de gros bénéfices [1]. Pierre Bernardone était un homme dur, intéressé, avare ; François était au contraire compatissant, très-miséricordieux, et surtout prodigue à l'excès [2]. Tout ce qu'il gagnait, il le dépensait largement ; il était l'âme de ces compagnies joyeuses qui se formaient alors dans toute l'Italie, sous le nom de CORTI et qui popularisaient le gai savoir, les habitudes romanesques, les plaisirs délicats des Provençaux. Il donnait de grands repas à ses amis, et le soir, au sortir de table, après avoir bien bu et bien mangé, tous par bandes parcouraient les rues paisibles d'Assise, chantant des chansons populaires qu'ils entrecoupaient par des jeux et par de bruyantes vociférations [3]. François aimait les beaux vêtements et tout ce qui était splendide et rare. Son père lui

1 Hic postquam fuit adultus, et subtilis ingenii factus, artem patris id est negociationem exercuit. Vita a Tribus Sociis, cap. I.

2 Sed dissimiliter valde, quoniam ipse liberalior valde et hilarior. A Tribus Sociis.

3 Deditus jocis et cantibus, civitatem Assisii die noctuque circumiens, sibi similibus est associátus. A Tribus Sociis.

reprochait ses grandes dépenses, disant qu'on le prendrait plutôt pour le fils d'un prince que pour le fils d'un marchand [1]. Mais on ne le contraignait pas davantage, et pour de semblables choses on aurait craint de l'affliger [2]. L'amour le plus tendre inspirait sa mère, et Pierre Bernardone se consolait de cette prodigalité, d'abord parce qu'il était fort riche, et peut-être bien aussi par un secret orgueil de voir son fils le plus distingué des jeunes hommes d'Assise et leur patron ; car la générosité de son caractère le portait partout où il y avait une gloire à acquérir, un exploit aventureux à tenter ; et les habitants d'Assise, dans leur affectueuse admiration, l'avaient surnommé la Fleur des jeunes gens [3].

Les occasions de dévouement ne manquaient pas alors en Italie. Le morcellement de toutes ces petites républiques, dont quelques-unes ont été si glorieuses et si puissantes, avait établi une grande divergence d'intérêts, et entretenait dans les âmes une incroyable activité. Assise et Pérouse étaient deux villes rivales et ennemies, souvent en querelle et en guerre. La jeunesse de ces deux villes se plaisait surtout à faire des courses armées et à se surprendre réciproquement C'est dans une de ces sorties que François fut fait prisonnier avec quelques-uns de ses concitoyens. Son courage ne fut point abattu par ce revers, et, dans sa captivité, il conserva la force et la joie de son âme. Un jour que ses compagnons étaient accablés de tristesse, l'un d'eux lui reprocha sa gaîté et son contentement dans la prison. Que pensez-vous de moi ? leur dit-il ; un jour vous me verrez honoré de toute la terre [4].

1 Ut non eorum filius, sed cujusdam magni principis videretur. A Tribus Sociis.

2 Quia tamen divites erant parentes ejus, et ipsum tenerrime diligebant, tolerabant eum, in talibus ipsum turbare nolentes. A Tribus Sociis.

3 Seraphicus Franciscus a primis annis maxime fuit dilectus... Unde cives Assisiates eum vocabant juvenum Florem. Walding, Annales Minorum, t. I.

4 Propter quod unus de sociis suis reprehendit eum tanquam insanum, quia scilicet lætabatur in carcere constitutus. Ad quem Franciscus viva voce respondit : Quod putatis de me ? adhuc adorabor per totum mundum. A Tribus Sociis.

Un des soldats qui étaient avec eux ayant insulté un des jeunes Assisiens, tous l'abandonnèrent ; François seul continua à lui parler, et exhorta ses amis au pardon. Enfin, après une année, la paix s'étant rétablie, nos prisonniers revinrent à Assise.

Dieu alors dans sa miséricorde envoya une maladie à François, qui, sans cela, se serait peut-être laissé emporter à la violence et à l'impétuosité de ses passions. Les maladies sont presque toujours des préparations à la grâce : l'âme peut alors reprendre tout son empire sur le corps affaibli. Nous nous réjouissions dans l'espérance des folles joies de la terre, de ses plaisirs, de ses richesses, et voilà que Dieu ferme devant nous le chemin avec une haie d'épines, élève entre le monde et notre âme un mur, et nous ne pouvons plus reconnaître les sentiers du crime et du péché [1]. Dans sa convalescence, dès qu'il put marcher appuyé sur un bâton, il sortit dans la campagne pour reprendre un peu de force ; du haut des terrasses d'Assise, il considérait les riants paysages qu'elles dominent ; mais il ne put trouver aucun plaisir ni aucune consolation dans la beauté et les charmes de la nature [2]. Dès ce jour, il devint petit à ses propres yeux ; il sentit du dégoût pour les objets qu'il aimait le plus ; il méprisa ce qu'il estimait, et sa conduite passée lui parut une folie [3]. Mais peu à peu des projets de grandeur et de gloire remplirent de nouveau son esprit ; la vie aventureuse des armes avait surtout beaucoup d'attraits pour son âme élevée et énergique [4]. Il apprit qu'un chevalier pauvre en biens matériels, mais riche

1 Ecce ego sepiam viam tuam spinis, et sepiam eam maceria, et semitas suas non inveniet. Osée, cap. II.

2 Die quadam, baculo sustentatus, foras exivit, et circa adjacentem planitiem cœpit curiosus intueri : sed pulchritudo agrorum, amœnitas, et quidquid visu pulchrum est, in nullo potuit eum delectare. Thomas de Celano, lib, I, cap. I

3 Ab ea itaque die cœpit seipsum vilescere sibi, et in contemptu quodam habere, quæ prius in admiratione habuerat et amore. Thomas de Celano, lib. I, cap. I.

4 Inanis gloriæ vento inflatus... quia non modicum audax. Thomas de Celano, lib I, cap. I.

en dévouement et en courage, se disposait à aller dans le royaume de Naples pour servir et combattre sous la bannière de Gautier de Brienne, qui défendait vigoureusement contre l'empereur les droits d'Alberia, sa femme, fille aînée de Tancrède, roi de Sicile, mort depuis quelques années. Gautier avait de nombreuses et chaudes sympathies dans les villes italiennes ; on l'appelait partout le CONTE GENTILE, pour marquer sa vaillance, sa loyauté, toutes les vertus de son âme. D'ailleurs son opposition à l'Empire d'Allemagne donnait à sa cause une couleur nationale. François fit tout ce qu'il put pour aider ce pauvre chevalier qui voulait se dévouer à un si généreux parti, et il conçut le vif désir de suivre aussi l'expédition [1]. Un songe mystérieux le confirma dans ce projet. Pendant son sommeil, il vit un grand palais rempli d'armes, et aux murs étaient suspendus des boucliers éclatants [2]. François, qui jusqu'alors n'avait vu dans la maison paternelle que d'immenses magasins de draps, fut transporté d'admiration. Il demanda : A qui sont ces armes et ce palais enchanté ? Une voix lui répondit : Tout cela est destiné à toi et à tes soldats [3].

Le matin, il se leva tout joyeux; n'ayant pas encore l'intelligence de ces avertissements secrets et symboliques, il prit à la lettre sa vision, se diposa sérieusement à partir, et faisant ses adieux à sa famille et à ses amis, il disait tout triomphant : Je suis assuré de devenir un grand prince [4]. Mais obligé de s'arrêter à Spolète à cause d'une maladie, pendant une nuit de demi-sommeil, il entendit une voix qui lui demandait quel était son but et son ambition. François exposa franche-

1 Quo audito, Franciscus ad eumdem cum illo aspirat, ut a quodam COMITE GENTILI miles fiat A Tribus Sociis.

2 In quoddam spatiosum et amœnum palatium, plenum militaribus armis, scilicet splendentibus clypeis, cæterisque apparatibus ad murum pendentibus, ad militiæ decorem spectantibus. A Tribus Sociis.

3 Interrogavit cujus essent hæc arma, et palatium sic amœnum ? et responsum est illi, hæc omnia cum palatio sua esse, militumque suorum. A Tribus Sociis.

4 Scio me magnum principem affuturum. A Tribus Sociis.

ment ses désirs. Cette voix, qui n'était autre que la voix de Celui qui se tient toujours à la porte du cœur et qui frappe, reprit : « François, lequel des deux peut te faire plus de bien : le maître ou le serviteur? — Le maître, répondit-il aussitôt. — Eh bien donc, reprit la voix, pourquoi abandonnes-tu le maître pour le serviteur, le seigneur pour le vassal ? — O mon Dieu! que voulez-vous que je fasse ? s'écria François. — Retourne dans ta ville; là il te sera dit ce que tu dois faire; car il faut comprendre autrement la vision que tu as eue[1]. »

Dès le matin, il reprit le chemin d'Assise, pour y attendre tranquillement les ordres du Seigneur. Ses amis le choisirent de nouveau pour le maître de leur société et l'ordonnateur de leurs réjouissances[2]. Un jour, après un repas somptueux, toute la bande joyeuse parcourait la ville en chantant; François marchait un peu à l'écart, portant le bâton du roi de la fête[3]; ses compagnons s'aperçurent qu'il ne chantait pas, et que son esprit méditatif était loin du plaisir ; ils lui demandèrent en riant le sujet d'une si profonde rêverie : « Pourquoi donc ne fais-tu pas comme nous ? Sans doute tu penses à prendre femme ? — Vous l'avez dit, répondit-il; je prendrai une femme si noble, si riche et si belle, qu'il n'y en aura point de semblable au monde [4]. » L'esprit de Dieu venait de se répandre en lui par une communication pleine de douceur, mais intime et forte. Il s'entretint dès lors plus fréquemment avec Dieu dans l'oraison; Jésus-Christ daigna se montrer à lui sur la croix.

1 Revertere, inquit, in terram tuam, et tibi dicetur quid sis facturus ; nam visionem quam vidisti, oportet te aliter intelligere. A Tribus Sociis.

2 A sociis suis eligitur in dominum, ut secundum voluntatem suam faceret expensas. A Tribus Sociis.

3 Cumque refecti de domo exissent, sociique simul eum præcederent, euntes per civitatem cantando, ipse portans baculum quasi dominus, parum retroibat post illos. A Tribus Sociis.

4 ... Forsitan uxorem accipere cogitasti ? quibus ille viva voce respondit : Verum dixistis ; quia nobiliorem ac ditiorem et pulchriorem sponsam, quam unquam videratis, accipere cogitavi. A Tribus Sociis.

L'âme de François fut toute pénétrée d'amour, et sa charité pour les pauvres devint merveilleuse. Il aurait voulu employer à leur soulagement tout ce qu'il avait et sa propre personne; il se dépouillait pour les revêtir; il partageait entre eux ses vêtements [1].

Cette miséricordieuse tendresse, cette compassion qu'il ressentait à la vue des pauvres et qu'il conserva toute sa vie, n'était pas seulement naturelle ; dès sa jeunesse, la grâce y avait mêlé quelque chose de divin, qui s'augmenta tellement avec l'âge, qu'il semblait s'être tout transformé en amour. Si le père aime ses enfants, saint François était le père, le patriarche des pauvres, suivant l'expression de saint Bonaventure ; on eût dit qu'il les avait tous renfermés dans son cœur, ou que son cœur s'était épanché par l'amour dans tous les pauvres. Un jour que, selon sa coutume, pendant l'absence de son père, il faisait préparer sur la table une grande quantité de pains, car il avait pris la résolution de ne jamais refuser l'aumône à aucun pauvre, sa mère lui demanda pourquoi ces provisions : C'est, lui répondit-il, pour tous les pauvres qui sont dans mon cœur. Et la dame Picca le contemplait avec amour [2]. Mais toutes ces bonnes œuvres ne répondaient pas à l'idée qu'il s'était formée de la perfection. Il aurait voulu se retirer dans un pays lointain pour y pratiquer au grand jour la pauvreté volontaire, qu'il avait embrassée dans son cœur. C'est alors qu'il résolut d'aller à Rome visiter ces deux Pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux. Après avoir fait sa prière dans ce saint lieu, il remarqua que les uns offraient peu et que les autres ne donnaient rien du tout. Il dit : « Pourquoi les offrandes au prince des apôtres sont-elles si petites ? » et pre-

1 Pauperibus etiam mendicantibus non solum sua, verum etiam seipsum cupiebat impendere, aliquando vestimenta exuens, aliquando dissuens, aliquando scindens ad largiendum eis. S. Bonaventura, cap. I.

2 Ita nunc cor suum totum erat, ut pauperes videret, vel audiret, quibus eleemosynam elargiretur... mater multum super his in corde suo admirans. A Tribus Sociis, cap. I.

nant dans son aumônière une poignée d'argent, il la jeta avec bruit par l'ouverture de l'autel [1]. Au sortir de l'église, il se joignit à une troupe de pauvres, et donna son habit au plus nécessiteux, dont il prit les haillons, et il resta tout le jour sur les degrés du portique, demandant l'aumône en français [2]. « Ainsi, s'écrie notre grand Bossuet, il se mêle parmi les pauvres qu'il sait être les frères et les bien-aimés du Sauveur ; il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle mon maître l'appelle ; il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable ; il se durcit le front contre cette lâche et molle pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ah ! qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique [3] ! »

De retour à Assise, François eut à soutenir ces assauts violents que le démon livre toujours à une âme convertie à Dieu. Les plaisirs de ses premières années, cette vie libre et joyeuse de sa jeunesse, ses beaux vêtements, son luxe, ses projets de grandeurs, d'ambition, tous ces fantômes d'une imagination de vingt ans passaient et repassaient dans son esprit pour y laisser des souvenirs et des regrets [4] ; mais il resta inébranlable à ces séductions intérieures comme à celles du dehors ; il priait avec larmes et mortifiait ses sens avec une grande attention. Dieu, par des communications intimes, le consolait et le fortifiait. François se promenait, en médi-

1 Cum princeps apostolorum sit magnifice honorandus, cur isti tam parvas oblationes in ecclesia faciunt ubi corpus ejus quiescit ? Sicque cum magno favore manum ad bursam ponit, et plenam denariis traxit, eosque per fenestram altaris projiciens, tantum sonum fecit, quod de tam magnifica oblatione omnes astantes plurimum sunt mirati. A Tribus Sociis, cap. I.

2 Atque stans in gradibus ecclesiæ cum aliis pauperibus, eleemosynam gallice postulabat. A Tribus Sociis, cap. I.

3 Bossuet, Panégyrique de S. François d'Assise.

4 Cogitationes variæ sibi invicem succedebant, et ipsarum importunitas eum duriter perturbabat. Thomas de Celano, cap. I.

tant, dans la campagne, car l'homme dans toutes ses douleurs, a un besoin inné d'entrer en communication directe avec la nature ; il se dirigea vers la vieille église de Saint-Damian pour y faire sa prière. Prosterné devant le crucifix, il prononça trois fois, avec une grande dévotion, ces belles paroles, que depuis il répéta souvent : « Grand Dieu, plein de « gloire, et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de « m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit, de me « donner une foi pure, une ferme espérance et une parfaite « charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, « qu'en toutes choses je n'agisse jamais que selon vos lu« mières et conformément à votre sainte volonté [1]. » Et les yeux baignés de larmes, il regardait très-amouresuement le crucifix. Alors il entendit par trois fois ces paroles prophétiques ; « François, va, répare ma maison, que tu vois tomber tout en ruine [2]. » Il ne les comprit pas d'abord, et les prit dans le sens matériel. En sortant, il trouva Pierre, prêtre de cette église ; il lui dit : « Je vous en prie, maître, achetez de l'huile avec cet argent, et entretenez une lampe devant le crucifix [3]. » Il partit aussitôt pour aller vendre à Foligno plusieurs pièces d'étoffes ; il vendit même son cheval et apporta tout le produit de cet heureux négoce aux pieds du pauvre prêtre de Saint-Damian pour la restauration de son église [4]. Il se prosternait à ses pieds et baisait ses mains avec dévotion. Le prêtre ne pouvait en croire ses yeux sur un changement si subit, et, craignant d'être trompé, refusa de recevoir l'argent ; mais il céda au désir que François lui témoignait de demeurer avec lui. Pierre Bernardone, apprenant cette résolution de son fils, et surtout regrettant au fond de son cœur

1 Chalippe, Vie de S. François, liv. I.

2 Corporeis audivit auribus ter dicentem ; Francisce, vade, et repara domum meam, quæ, ut cernis, tota destruitur. S. Bonaventura, cap. II.

3 Rogo te, Domine, ut emas oleum, et facias continue ardere lampadem coram illo crucifixo. A Tribus Sociis, cap. I.

4 Ibique venditis quæ portaverat, equum cui tunc insederat, felix mercator, assumpto pretio dereliquit. S. Bonaventura, cap. II.

l'argent que François voulait consacrer à la restauration de l'église, fut transporté d'une grande colère. Avec quelques-uns de ses amis, il vint à Saint-Damian ; mais François, nouveau chevalier encore peu aguerri au combat, s'enfuit et se cacha dans une caverne, qui n'était connue que d'un domestique, dont il recevait les choses nécessaires à la vie. Là il priait continuellement avec une grande abondance de larmes, pour obtenir la grâce d'être délivré de ceux qui le poursuivaient et d'accomplir ce que Dieu lui avait inspiré [1].

Ainsi il passa un mois; il fit réflexion que c'était en Dieu seul qu'il devait mettre son espérance, sans compter sur ses propres forces, et cette pensée le remplit d'un courage intérieur qui releva son âme abattue. Il bannit toute crainte et rentra dans sa ville d'Assise avec intrépidité [2]. Les habitants, le voyant tout changé et son visage maigre et défait, l'appelèrent fou ; on le couvrit de boue ; on lui jeta des pierres : on le poursuivit partout avec de grandes huées. Mais François était sourd et insensible à toutes ces injures, et dans son cœur il rendait à Dieu des actions de grâces, de porter ainsi devant les hommes les marques de la folie de la croix [3]. Cependant Bernardone, averti que son fils est l'objet de la risée publique, vient à lui comme un loup se jette sur une brebis, il ne garde plus aucune mesure, il le frappe rudement en lui faisant de vifs reproches, l'entraîne dans sa maison, et le renferme dans un endroit obscur [4]. Il chercha par ses discours et par ses menaces à détourner François de sa résolution ; mais le généreux prisonnier resta inébranlable, et en devint même plus décidé et plus courageux. Les yeux de son

1 Occulte orans jugiter lacrymarum imbre perfusus, ut Dominus liberaret eum a persecutione nociva, et ut pia vota ipsius benigno favore compleret. A tribus Sociis, cap. II.

2 Fovea relicta, iter arripuit versus Assisium, impiger, festinus et lætus. A Tribus Sociis, cap. II.

3 Sed miles Christi his omnibus ut surdus pertransiens, nulla fractus aut mutatus injuria, Deo gratias referebat. A Tribus Sociis, cap. II.

4 Nulla enim moderatione servata currit tanquam lupus ad ovem. A Tribus Sociis, cap. II.

âme étaient sans cesse ouverts sur ces paroles de l'Évangile : Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient [1].

Sa mère souffrait de tous les mauvais traitements faits à son fils chéri ; elle blâmait la dureté de son mari. Aussi, pendant qu'il était absent pour les affaires de son commerce, elle ouvrit la prison de François, et essaya par ses paroles, ses caresses et toutes ces merveilleuses ressources de l'amour, de le détourner du projet qu'il avait formé de quitter sa famille et le monde ; mais, voyant tous ses efforts inutiles, elle le laissa aller en liberté [2]. François revint à Saint-Damian en bénissant Dieu. Pierre Bernardone, à son retour, fit à sa femme de sanglants reproches, et alla rechercher son fils : Celui-ci, fortifié intérieurement et rempli d'un courage surhumain, se présenta bravement à son père, lui disant d'une voix assurée ; « Je compte pour rien vos coups et votre prison ; c'est avec bonheur que je souffre pour le nom de Jésus-Christ. » Le père, voyant qu'il n'y avait rien à espérer, ne pensa plus qu'à se faire rendre l'argent de l'étoffe et du cheval. L'ayant trouvé sur la petite fenêtre où François l'avait

1 S. Matthieu, c. v.

2 Mater ejus factum viri non approbans, et inflexibilem filii constantiam emolliri posse non sperans, à vinculis absolutum abire permisit. S. Bonaventura, cap. II.

Un jor que estoit hors son père,
Grant pitiè ot de li sa mère;
Moult doucement le blandissoit
Savor se elle le porroit
Fere sa volonté changier.
(Chroniques Mss.)

Gabriel de Mata, dans son Cavaliere Assisio, met des plaintes fort touchantes dans la bouche de la dame Picca. Cant. IV. I, p. 42. Enfin :

La triste madre ya desesperada
De poder ablandar tan duro pecho :
Despues de auer el suyo alli arrojada
En una mar de lagrimas desecho :
Temiendo que la yra apassionada
Del padre no le acaue con despecho :
De la prision le sacca libremente
Porque quando alli buelua lehalle ausente.

jeté lors du refus du prêtre, sa colère s'apaisa un peu. Mais son avarice ne fut pas satisfaite ; il soupçonna François d'avoir d'autres sommes en réserve, et porta ses plaintes aux magistrats de la ville. Il voulait d'ailleurs arracher à François une renonciation à tout ce qu'il pouvait espérer de son patrimoine.

Cité devant les magistrats par un héraut, François répondit : « Grâce à Dieu, je suis entré dans la pleine liberté de ses serviteurs ; je n'ai rien à traiter avec les magistrats [1]. » Ceux-ci respectèrent sa conversion et sa persévérance. D'ailleurs, les juridictions étaient très-distinctes, et ils ne voulurent rien entreprendre sur les droits de l'évêque et de l'Église. Ils dirent au père : « Puisqu'il est entré au service de Dieu, il n'est plus sous notre pouvoir [2]. » Bernardone s'adressa alors à Vido Secundi, évêque d'Assise, homme discret et sage. Il fit appeler François, qui répondit : « J'irai trouver le seigneur évêque, qui est le père et le maître des âmes. » Et l'évêque le reçut avec une grande bonté. Il lui dit : « Votre père est grandement irrité contre vous ; si vous voulez servir Dieu, rendez-lui l'argent que vous avez : peut-être a-t-il été injustement acquis; Dieu ne veut pas que vous employiez au profit de l'Église ce qui peut calmer la fureur de votre père. Mon fils, ayez confiance en Dieu, agissez franchement, ne craignez pas, il sera votre aide, et pour le bien de son Église, il vous donnera tout ce qui est nécessaire. Encouragé par ces paroles de l'évêque, et comme enivré de Dieu, François se leva et dit : « Maître, je lui rendrai tout ce qui est à lui, et même mes vêtements. » Et il se déshabilla ; puis, déposant tout devant l'évêque : « Écoutez et comprenez, dit-il : jusqu'à présent, j'ai appelé Pierre Bernardone mon père ; désormais, je puis dire hardiment : Notre Père, qui êtes aux cieux, en qui j'ai mis mon trésor et la foi de mon espérance [3]. » Tous les

1 Dixit se per Dei gratiam jam factum liberum, et consulibus amplius non teneri. A Tribus Sociis, cap. II.

2 Ex quo servitium Dei est aggressus, de potestate nostra exivit. A Tribus Sociis.

3 Insuper ex admirando fervore, spiritu ebrius, totus coram omnibus

assistants furent émus jusqu'aux larmes, et maudirent la rapacité impitoyable de Pierre Bernardone. L'Évêque, ravi de la plus tendre admiration, ouvrit ses bras et son cœur à François ; il le couvrit de son manteau. Il comprit que ce dépouillement renfermait un grand mystère ; aussi il se montra toujours son protecteur et son ami le plus dévoué. François revêtit l'habit d'un serviteur de l'évêque. Or, il était dans sa vingt-cinquième année, lorsqu'en 1206 il renonça ainsi publiquement à toutes les choses de la terre.

« Oh ! la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce mar-« chand ! O homme, non tant incapable d'avoir des richesses, « que digne de n'en avoir pas, digne d'être écrit dans le livre « des pauvres évangéliques, et de vivre dorénavant sur le « fonds de la Providence ! Enfin, il a rencontré cette pauvreté « si ardemment désirée, en laquelle il avait mis son trésor ; « plus on lui ôte, plus on l'enrichit. Que l'on a bien fait de le « dépouiller entièrement de ses biens, puisque aussi bien on « voulait lui ravir ce qu'il estimait de plus beau dans toutes « ses possessions, qui était le pouvoir de les répandre abon-« damment sur les pauvres. Il a trouvé un père qui ne l'em-« pêchera pas de donner, ni ce qu'il gagnera par le travail de « ses mains, ni ce qu'il pourra obtenir de la charité des fidèles. « Heureux de n'avoir plus rien dans le siècle, son habit même « lui venant d'aumône ! Heureux de n'avoir d'autre bien que « Dieu, de n'attendre rien que de lui, de ne recevoir rien que « pour l'amour de lui[1] ! »

denudatur, dicens ad patrem : Usque nunc vocavi te Patrem in terris, amodo autem secure dicere possum : Pater noster, qui es in cœlis, apud quem omnem thesaurum reposui et omnem spei fiduciam collocavi. S. Bonaventura, cap. II.

[1] Bossuet.

CHAPITRE II

1206

SAINT FRANÇOIS SE DÉVOUE AU SERVICE DES LÉPREUX
LES LÉPREUX AU MOYEN AGE

Celui-là est vraiment grand qui a une grande charité.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Dégagé de tous les liens qui le retenaient au monde, entré, selon son désir, dans la vraie liberté des enfants de Dieu, François alla tout d'abord dans la solitude pour y être plus près de son bien-aimé et écouter plus attentivement sa voix[1]. C'est le premier besoin qu'éprouve l'âme chrétienne en sortant des agitations de la vie mondaine et après les douleurs de l'enfantement spirituel. Il parcourait les bois et les montagnes chantant, en langue française, les louanges de Dieu et les jubilations de son cœur. Des voleurs lui demandèrent : « Qui es-tu ? — Je suis le héraut du grand Roi, » leur répondit-il avec un accent prophétique[2]; mais ils le battirent rudement et le jetèrent dans une fosse remplie de neige, lui disant avec moquerie : « Reste là maintenant, chétif hé-

1 Solutus exinde mundi contemptor, securus et liber secretum solitudinis petiit, ut solus et silens superne audiret allocutionis arcanum. S. Bonaventura, cap. II.

2 ... Laudes Domino linguâ Francorum vir Dei Franciscus decantaret cum jubilo... prophetica voce respondit : Præco sum magni Regis. S. Bonaventura, cap. II.

raut de Dieu. » Lorsqu'ils se furent éloignés, François sortit de la fosse, tout joyeux d'avoir souffert, et il recommença à chanter d'une voix plus haute. Il arriva ainsi à la porte d'un monastère, où il reçut l'aumône comme un mendiant ; il y passa quelques jours employé aux plus vils offices de la cuisine. De là il vint à Gubbio, où un de ses anciens amis le reconnut ; il lui donna l'hospitalité, une tunique courte, une ceinture de cuir, des souliers, un bâton; c'était le costume ordinaire des ermites. Sous cet habit de pénitence, ce pauvre du Christ, tout à fait amateur de l'humilité, se dévoua au service des lépreux. Cette dévotion était, comme nous le verrons, la dévotion particulière du moyen âge.

François fit alors ses délices d'habiter les léproseries, servant avec soin les malades, allant au devant de tous leurs désirs, leur témoignant la plus grande compassion. Il lavait leurs pieds, pansait leurs plaies, en essuyait la pourriture et les baisait très-amoureusement. Ainsi ce médecin évangélique donnait au corps les soins que plus tard il devait donner, avec tant d'efficacité, aux âmes malades[1]. Dieu bénit cette charité. Il rencontra sur son chemin un pauvre homme de la vallée de Spolète, dont la bouche et les joues étaient rongées d'un horrible chancre, et qui voulait baiser ses pieds par un humble respect. François l'en empêcha, le baisa au visage, et le malade fut guéri. « Je ne sais, dit saint Bonaventure, si l'on doit plus admirer la merveilleuse guérison ou la courageuse humilité du baiser[2]. » Déjà dans le monde il s'était exercé à ce genre de dévouement, malgré sa répugnance naturelle. Dieu, pour l'encourager dans ce saint exercice, lui avait dit : « François, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses tout ce

1 Lavabat ipsorum pedes, ligabat ulcera... osculabatur etiam ex miranda devotione... evangelicus medicus mox futurus. S. Bonaventura, cap. II.

2 Nescio quod horum magis sit merito admirandum an humilitatis profunditas in osculo tam benigno, an virtutis præclaritas in miraculo tam stupendo. S. Bonaventura, cap. II.

que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraye point ; car, si les choses qui te plaisaient doivent te devenir amères, celles qui te déplaisaient te paraîtront douces et agréables[1]. » Dans ses premières méditations sur la vie véritablement chrétienne, l'esprit de Dieu lui faisait comprendre que cette vie de l'âme sous l'idée d'un trafic commence par le mépris du monde, et sous l'idée d'une milice, par la victoire de soi-même. François mit en pratique ces divines leçons ; et la première victoire qu'il remporta sur lui-même fut de surmonter par la charité le dégoût profond que lui inspiraient les lépreux. Dieu l'en récompensa d'une façon tout à fait admirable. Comme il passait à cheval dans la plaine d'Assise, il aperçut un lépreux qui venait à lui. D'abord il en fut saisi d'horreur, mais se faisant violence, il descendit de cheval, et alla donner l'aumône au pauvre malade en lui baisant la main. Un instant après, il parcourut des yeux la plaine toute découverte et il ne vit plus personne[2]. Alors il bénit Dieu dans son cœur ; car il savait que souvent notre Sauveur Jésus-Christ avait pris la forme d'un lépreux pour apparaître à ses saints sur la terre[3]; et un peu avant sa mort, il déclara que dès ce jour ce qui lui avait paru le plus amer au service des lépreux s'était changé en douceur pour l'âme et pour le corps.

Lorsque les Frères-Mineurs furent établis, le bienheureux patriarche voulait que ceux de ses enfants qui n'avaient point d'études ni de talent pour la prédication, s'employassent à servir leurs frères, et allassent dans les hôpitaux rendre aux lépreux les plus vils offices, avec autant d'humilité que d'amour[4]. Lui-même leur donnait l'exemple, et devant eux

1 Vita a Tribus Sociis, cap. I.

2 Statim autem equum ascendens, et se circumquaque convertens, cum campus pateret undique liber leprosum illum minime vidit. S. Bonaventura, cap. I.

3 Lisez les belles légendes de saint Julien, de saint Léon IX, Pape, et celle de Martyrius, dans les Homélies de saint Grégoire-le-Grand.

4 Ord'nava che i frati del suo ordine andando, e stando per il mondo, servissero a' leprosi per amor di Christo. Fioretti di S. Francesco, cap. XXIV.

faisait les lits et pansait les plaies. Quand on demandait à entrer dans son Ordre, il ne manquait pas d'avertir qu'il faudrait soigner les lépreux, et il faisait subir une épreuve. Il renvoyait les postulants qui ne pouvaient se résoudre à faire de telles fonctions ; et ceux qui s'y soumettaient volontiers, il les embrassait avec tendresse, disant : O mon frère, aimons et soignons les lépreux : ce sont les frères chrétiens par excellence [1].

Un de ses disciples, frère Jacques-le-Simple, du comté de Pérouse, se distingua entre tous les autres par son zèle dans cet exercice de charité : on l'appelait l'Économe et le Médecin des lépreux [2]. François lui avait recommandé d'une manière toute particulière un lépreux dont tout le corps n'était qu'une plaie. Jacques en prit tant de soin que les forces lui revinrent un peu, et croyant que l'air contribuerait à le guérir, il le mena un jour au couvent de Sainte-Marie-des-Anges. François trouva cette action indiscrète. « Vous ne devez pas, dit-il à Jacques, conduire ainsi les frères chrétiens, cela ne convient ni à eux ni à vous : je souhaite bien que vous les serviez dans l'hôpital, mais je ne voudrais pas que vous les en fissiez sortir : il y a beaucoup de gens qui ne peuvent en supporter la vue. » Le lépreux entendant ainsi réprimander son bienfaiteur, en eut grande peine. François s'en aperçut ; il se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon. Il voulut, par pénitence, manger à la porte du couvent, dans la même écuelle que le lépreux ; puis, l'ayant embrassé, il le renvoya content [3].

Il guérit dans l'hôpital un lépreux si impatient et si emporté, qu'il chargeait d'injures et de coups les Frères-Mineurs qui le servaient. Il allait même jusqu'à blasphémer contre

1 Humiliter autem et caritative exercentes libenter amplectebatur, quibus ut majorem adderet animum et gratiores redderet leprosos, FRATRES CHRISTIANOS eos vocabat. Wadding, Annales Minorum, t. I, p. 142.

2 Præ cæteris claruit in hoc ministerio Jacobus Simplex e comitatu Perusii, qui ob continuam circa leprosos curam vocabatur Œconomus et Medicus leprosorum. Wadding, Annales Minorum, t. I, p. 142.

3 Chalippe, Vie de S. François, liv. V.

Dieu et contre sa sainte Mère. Les frères ne purent supporter toutes ces horreurs, ils l'abandonnèrent. Saint François s'offrit au malade pour le servir. « Que Dieu vous donne la paix, ô mon frère, lui dit-il ; prenez patience : les maladies sont envoyées de Dieu pour la santé de l'âme, et quand on les souffre avec résignation, elles ont une grande vertu. — Que puis-je recevoir de Dieu, qui m'a ôté la paix et tout bien ? répondit le lépreux en murmurant. Comment puis-je supporter avec patience une douleur continuelle ! Dieu m'a oublié, et les frères ne m'ont pas soigné comme ils le devaient. » François, reconnaissant qu'il était agité par l'esprit du mal, se retira pour prier. Lorsqu'il revint, il trouva le malade un peu calmé ; il lui demanda ce que l'on pourrait faire de plus agréable pour son service : « Je veux que tu me laves tout le corps, car je ne peux plus en supporter moi-même l'infection, » répondit le lépreux. François fit promptement chauffer de l'eau avec des herbes aromatiques : il le déshabilla et se mit à le laver, pendant qu'un autre frère versait de l'eau. Où ce serviteur de Dieu mettait la main, la lèpre disparaissait ; et en même temps que le corps se guérissait à l'extérieur, la grâce de Dieu agissait intérieurement, et les larmes, cette eau du cœur [1], lavaient son âme. Après quelque temps d'une rigoureuse pénitence, le lépreux mourut. Il apparut à François priant dans la forêt, et lui dit d'une voix douce et joyeuse: « Me reconnais-tu ? Je suis ce lépreux que notre Sauveur a guéri par tes mérites. Aujourd'hui je vais dans la gloire éternelle rendre grâces à Dieu ; car un grand nombre d'âmes seront sauvées à cause de toi. » Il monta au ciel, et François resta rempli de consolation [2]. C'est ainsi que Dieu récompen-

1 Expression de nos vieux romans de chevalerie.

2 ... Dove toccava il Santo con le sue mani si partiva la lepra dall' infermo, e rimaneva la sua carne perfettamente sana... si che, mentre che il corpo di mondava di fuori dalla lepra, l'anima si mondava dal peccato dentro per la contrittione... Mi riconosci tu ?... il leproso disse con soave et allegra voce : Io son quel leproso che fù sanato da Christo per li tuoi meriti, e hoggi me ne vado alla gloria di vita eterna, di che rendo gratie a Dio, ed a te ; percioche per te molte anime si salveranno nel mondo...

sait l'amour dévoué de saint François pour les pauvres frères chrétiens, les lépreux.

La lèpre, après les croisades, avait pris un caractère sacré aux yeux de l'Église et des fidèles ; on la regardait généralement comme une marque toute spéciale de l'attention divine[1]. Cette maladie mystérieuse et inaccessible à la science humaine, était en vénération parmi les chrétiens du moyen âge[2]. Le Christ avait été annoncé au monde comme un lépreux frappé de Dieu et humilié[3], et nous voyons dans l'Évangile que quand sainte Marie-Madeleine vint répandre des parfums sur les pieds de Jésus, il avait un lépreux pour hôte : le lépreux Lazare était présenté comme le symbole de l'âme sainte. En un mot, le Christ avait tant aimé les lépreux, que les saints ont toujours travaillé à acquérir et à conserver au fond de leur cœur la même affection, à montrer dans leurs œuvres le même dévouement. Un ordre de chevalerie sortit tout armé de la charité catholique pour soigner les lépreux de Jérusalem et de l'Orient ; il avait un lépreux pour grand-maître. En Occident, nous pouvons recueillir de précieux et touchants exemples de l'amour pour les lépreux. La comtesse Sybille de Flandre, qui avait accompagné son mari, Théodorik, dans la Terre-Sainte, obtint comme une grâce de rester à Jérusalem, dans l'hospice de Saint-Jean l'Aumônier, pour y soigner les lépreux. Notre saint Louis avait pour eux une amitié toute fraternelle, et le roi d'Angle-

E dette queste parole se n'ando al cielo, e Francesco rimase molto consolato. Fioretti, cap. XXIV.

1 Voyez l'excellent ouvrage allemand de M. Clément Brentano sur les Sœurs de la Charité, et la gracieuse production de M. le comte Xavier de Maistre, intitulée : le Lépreux de la cité d'Aoste.

2 On trouve des considérations sur le symbolisme mystique de la lèpre dans le livre de Hraban Maur contre les Juifs, cap. LXVII et LXVIII, publié par D. Martène dans son trésor des Anecdotes. On peut lire aussi un beau sermon de S. Bernard pour le temps de Pâques, t. I, p. 903, édition Mabillon ; et le pauvre Henri, poème allemand du treizième siècle, composé par Hartmann von der Aue.

3 Et nos putavimus eum quasi Leprosum percussum a Deo et humiliatum. Isaïe, chap. LIII.

terre, Henri III, visitait souvent leurs hôpitaux. Sainte Marie d'Oignies se consacra à leur service. Qui ne sait les beaux exemples de la charité de cette jeune Élisabeth de Hongrie, la franciscaine, humble sur le trône, patiente dans les afflictions, et n'ayant aimé de la grandeur que le pouvoir de soulager les pauvres ? Qui ne sait aussi le sublime dévouement de notre sainte Catherine de Sienne? Elle fut atteinte de la lèpre en soignant et en ensevelissant une lépreuse ; mais bientôt ses mains devinrent blanches et pures comme celles d'un nouveau-né. Et sainte Odile d'Alsace, sainte Judith de Pologne, saint Edmond de Cantorbéry n'ont-ils pas été des miracles d'amour pour les pauvres malades du bon Dieu ?

En un mot, l'Église se déclara toujours l'amie et la protectrice des lépreux ; mais sa charité était prudente. Elle prit tout d'abord des moyens efficaces pour empêcher une contagion funeste. « Qu'on ait une très-grande compassion pour « les malheureux, disent les Pères du concile de Lavaur [1], « qu'on les embrasse avec une charité fraternelle les infortu- « nés qui, par l'ordre de Dieu, sont rongés de la lèpre ; mais « comme cette maladie est contagieuse, voulant prévenir le « danger, nous ordonnons que les lépreux soient séquestrés « du reste des fidèles, qu'ils n'entrent dans aucun lieu public, « les églises, les marchés, les places, les hôtelleries ; que leur « vêtement soit uni, leur barbe et leurs cheveux rasés ; ils « auront une sépulture particulière, et porteront toujours un « signal auquel on puisse les reconnaître. »

Le soin des lépreux était spécialement confié aux évêques[2]. Le Pape Grégoire II ordonne à saint Boniface de ne pas priver les fidèles lépreux de la divine Eucharistie [3]. On ne vou-

1 Concilium Vaurense, can. 21.

2 Troisième concile de Lyon, année 583, canon 6. — Voir pour les conciles et les lettres des Papes la magnifique collection du P. Labbe, jésuite.

3 Epist. XIII, cap. X. — Le concile de Worms, année 868, canon 31, prescrit la même chose. On traitait comme les lépreux ceux qui étaient attaqués du mal royal. Voir la douzième lettre du Pape Zacharie à Boniface.

lait pas leur ôter même les consolations humaines ; un lépreux n'était pas séparé de sa femme ; ce lien intime du mariage qui de deux corps n'en fait qu'un était regardé comme aussi indissoluble que l'union sacrée et mystique du Christ et de l'Église [1].

Le cérémonial de la séparation des lépreux était une des plus touchantes liturgies ecclésiastiques. Le prêtre, après avoir célébré la messe pour les infirmes [2], mettait un surplis et une étole, donnait de l'eau bénite au lépreux ; puis il le conduisait à la léproserie. Il l'exhortait en bonne patience et charité, en l'exemple de Jésus-Christ et des saints : « Mon « frère, cher pauvre du bon Dieu, pour avoir à souffrir moult « tristesse, tribulation, maladie, meselerie et autre adversité « du monde, on parvient au royaume de Paradis, où il n'y a « nulle maladie, ne nulle adversité, mais sont tous purs et « nets, sans ordures et sans quelconque tache d'ordure, plus « resplendissants que le soleil, où que vous irez, si Dieu « plaît ; mais que vous soyez bon chrétien, et que vous « portiez patiemment cette adversité, Dieu vous en donne la « grâce ! car, mon frère, telle séparation n'est que corpo- « relle ; quant à l'esprit, qui est le principal, vous toujours « autant que vous fûtes oncques et aurez part et portion à « toutes les prières de notre mère sainte Église, comme si « personnellement étiez tous les jours assistant au service « divin avec les autres. Et quant à vos petites nécessités, « les gens de bien y pourvoiront, et Dieu ne vous délaissera « point. Seulement prenez garde et ayez patience : Dieu de- « meure avec vous. Amen. [3]» Après cette allocution conso-

1 Voir un décret du Pape Alexandre III. Une lettre de ce Pape à l'évêque de Lincoln nous apprend que l'on donnait des coadjuteurs aux curés qui étaient atteints de la lèpre.

2 Reginald, archevêque de Reims, défend de donner à cette cérémonie un appareil funèbre. Ancien manuscrit de saint Albin d'Angers, publié par D. Martène. De Antiquis Ecclesiæ ritibus, t. III. Cette précaution est remplie de délicatesse.

3 La dernière partie de cette allocution est tirée d'un Rituel de Reims, publié en 1585.

lante, le prêtre avait à remplir la partie pénible de son ministère ; il prononçait les terribles défenses légales :

1° Je te défends que jamais tu n'entres en église ou moustier, en foire, en moulin, en marchier, ni en compagnie de gens.

2° Je te défends que tu ne voises point hors de ta maison sans ton habit de ladre, afin qu'on te connaisse et que tu ne voises point deschaux.

3° Je te défends que jamais tu ne laves tes mains et autre chose d'entour toi en rivage, ne en fontaine, ne que tu ne boives ; et se tu veux de l'eau pour boire, puise en ton baril et en ton escuelle.

4° Je te défends que tu ne touches à chose que tu marchandes ou achètes, jusqu'à tant qu'elle soit tienne.

5° Je te défends que tu n'entres point en taverne. Se tu veulz du vin, soit que tu l'achètes ou que on te le donne, fais-le entonner en ton baril.

6° Je te défends que tu ne habites à autre femme que la tienne.

7° Je te défends que se tu vas sur les chemins, et tu encontres aucune personne qui parle à toi, tu te mettes au-dessous du vent avant que tu respondes.

8° Je te défends que tu ne voises point par étroite ruelle, afin que tu encontres aucune personne, qu'elle ne puisse pisvaloir de toi.

9° Je te défends que se tu passes par aucun passaige, tu ne touches point au puits, ne à la corde, se tu n'as mis tes gants.

10° Je te défends que tu ne touches à enfants, ne leur donnes aucune chose.

11° Je te défends que tu ne boives, ne manges à autres vaisseaux que aux tiens.

12° Je te défends le boire et le mangier avec compaignie, sinon avec meseaux.

Alors le prêtre prenait de la terre du cimetière, et la répandant sur la tête du malade, il disait : Meurs au monde, renais à Dieu !... O Jésus, mon rédempteur, vous m'avez

formé de terre, vous m'avez revêtu d'un corps; faites-moi revivre au dernier jour [1].

Ces paroles sont pénibles pour un homme qui a vécu au milieu de la société, et qui voit ainsi ses plus saintes affections rompues, ses plus nobles espérances détruites. Aussi le Lépreux restait sans mouvement, sa vie disparaissait: il avait alors quelque chose de la placidité du trépas chrétien. Le peuple chantait : Tous mes os ont été agités, mon âme a été troublée ; ALLELUIA. Seigneur, fais-nous miséricorde et donne-nous la santé. — Le prêtre lisait l'évangile des Dix Lépreux ; puis, après avoir bénit l'habit et le pauvre mobilier de la léproserie [2], il lui présentait ainsi chaque chose. En lui donnant l'habit que l'on appelait Housse, il disait : « Mon frère, recevez cet habit, et le vestez en signe d'hu-« milité, sans lequel désormais je vous défends de sortir « hors de votre maison. Au nom du Père, et du Fils, et du « Saint-Esprit. »

En lui donnant le baril :

« Prenez ce baril pour recevoir ce qu'on vous donnera pour boire, et vous défends, sous peine de désobéissance, de boire aux rivières, fontaines et puits communs, ne de vous y laver en quelque manière que ce soit, ne vos draps, chemises, et toutes autres choses qui auraient touché votre corps. »

En lui donnant la cliquette [3] :

« Prenez cette cliquette, en signe qu'il vous est défendu de parler à personne, sinon à vos semblables, si ce n'est par nécessité, et si avez besoin de quelque chose, la demanderez au son de cette cliquette, en vous tirant loin des gens et au dessous du vent. »

En lui donnant les gants :

« Prenez ces gants, par lesquels il vous est défendu de

1 Ex rituali Ecclesiæ Catalaunensis D. Martène, t. III, p. 542, in-4°.

2 D. Martène. De Antiquis Ecclesiæ ritibus, t. III, p. 536.

3 Le mot cliquette, féminin, passa au mot cliquet, masculin, dont on a fait loquet Glossaire de Ducange, au mot CLIQUETUS.

toucher chose aucune à main nue, sinon ce qui vous appartient, et ne doit venir entre les mains des autres. »

En lui donnant la pannetière :

« Recevez cette pannetière, pour y mettre ce qui vous sera élargi par les gens de bien, et aurez souvenance de prier Dieu pour vos bienfaiteurs. »

Un lépreux devait avoir une tartarelle, des souliers, des chausses, une robe de camelin, une housse, un chaperon de camelin, deux paires de drapeaux, un baril, un entonnoir, une courroie, un coutel, une escuelle de bois, un lit étoffé de coutte, un coussin et une couverture, deux paires de draps à lit, une hache, un écrin fermant à clef, une table, une selle, une lumière, une paelle, une aiguière, des escuelles à mangier, un bassin, un pot à mettre cuire la chair. Tous ces objets grossiers étaient bénits et sanctifiés par les prières de l'Église. Le prêtre, prenant le lépreux par son vêtement, l'introduisait alors dans sa cellule. Il disait : Voici mon repos à jamais, je l'habiterai ; elle est l'objet de mes désirs [1].

Puis, en face de la porte, on plantait une croix de bois, à laquelle on attachait un tronc pour recevoir l'aumône que le pèlerin fidèle déposait en échange des prières du malade solitaire. Le prêtre, le premier, y déposait son offrande ; tout le peuple suivait son exemple.

Après cette cérémonie, mêlée de tristesse et d'espérance, les fidèles retournaient à l'église, précédés de la grande croix processionnale. Alors tous se prosternaient, et le prêtre, élevant la voix, criait vers Dieu cette touchante prière[2]: « O Dieu tout-puissant ! qui, par la patience de ton Fils unique, a brisé l'orgueil de l'antique ennemi, donne à ton serviteur la patience nécessaire pour supporter pieusement et patiemment les maux dont il est accablé. Amen. » Tout le peuple répondait : « Amen, ainsi soit-il. »

Ainsi les pauvres malades du bon Dieu étaient séparés de

1 Rituale ecclesiæ Catalaunensis.
2 Rituale Remense, 1585.

la société. Heureux s'ils possédaient la vertu et la résignation ; car alors ils étaient dans tout le pays considérés comme des personnages très-élevés dans l'ordre moral. Exilé sur la terre, privé de toutes les illusions qui embellissent la vie commune, de tous les appuis humains qui la soutiennent, l'état habituel du lépreux était une humble et douce tristesse. Mais nous qui n avons plus la foi, nous ne pouvons pas comprendre tout ce que la pitié céleste a fait pour la souffrance : elle a posé des bienfaits jusqu'à la dernière limite du malheur. La religion et la nature sont des trésors de jouissances sublimes pour les membres de la famille humaine que le monde a déshérités. Au moyen âge, on honorait un lépreux comme un confesseur de la foi[1] ; on prévenait des noms les plus affectueux[2] cet homme que le ciel consolait mystérieusement. L'ami souverainement fidèle n'abandonnait pas le pauvre mesel, et lui faisait éprouver une joie silencieuse, sans mélange de trouble ; tant il est vrai que le bonheur n'est que là où se trouve quelque chose du ciel !

1 On lit dans l'ancien Rituel de Reims, publié en 1585, que pour les funérailles d'un lépreux on ne doit pas chanter la messe des confesseurs : Nec debet dici missa : Os justi meditabitur sapientiam, ut pro Confessore, quemadmodum hactenus fieri solebat in aliquibus locis.

2 On les appelait les malades du bon Dieu, les chers pauvres du bon Dieu, les bonnes gens, etc. A Pâques seulement, les lépreux pouvaient sortir de leur tombeau en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons vu une tombe de lépreux dans une petite église près de Dijon. C'est là où l'on peut se faire une juste idée du costume et d'une partie du mobilier de ces malheureux. M. Maillard de Chambure, trop tôt enlevé à la science archéologique, en a fait placer aux archives de Bourgogne un dessin très-grand et très-exact.

CHAPITRE III

1206-1212

SAINT FRANÇOIS RESTAURE LES ÉGLISES DE SAINT-DAMIAN DE SAINT-PIERRE ET DE SAINTE-MARIE-DES-ANGES — SON MARIAGE AVEC LA SAINTE-PAUVRETÉ — SÉJOUR A RIVO-TORTO — INNOCENT III APPROUVE LA RÈGLE DE SAINT-FRANÇOIS — DÉTAILS SUR SES PREMIERS DISCIPLES — ÉTABLISSEMENT A SAINTE-MARIE-DES-ANGES

Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te, quid ergo erit nobis ? Jesus autem dixit illis... Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut matrem, aut uxorem, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

S. Matth., xix.

La voix du crucifix retentissait toujours aux oreilles de François. Il voulut obéir à l'ordre de restaurer l'église de Saint-Damian. Fortifié par la pratique humble et persévérante de la charité chrétienne dans l'hôpital des lépreux de Gubbio, il revint à Assise, et mit la main à l'œuvre, sans tourner la tête en arrière, sans rappeler à son souvenir les tristes et désolantes scènes de la persécution paternelle. Il entra dans sa patrie comme autrefois les prophètes entraient dans les villes de Juda : il s'en allait publiant dans les rues les grandeurs de Dieu, les misères de l'Église, et disant avec simplicité : « Qui me donnera une pierre aura une récompense ; qui m'en donnera deux en aura deux ; qui m'en donnera

trois en aura trois [1].» Plusieurs le croyant fou, le méprisèrent et se moquèrent de lui ; d'autres étaient émus jusqu'aux larmes, le voyant si subitement passé de la vanité du siècle à l'ivresse de l'amour divin [2]. François méprisait la dérision, et travaillait assidûment à la restauration matérielle de l'église, avant de travailler à sa restauration spirituelle, bien autrement importante.

On vit alors ce jeune homme, d'une nature fine et délicate, porter les pierres et les autres matériaux de la maçonnerie, et servir comme un manœuvre [3]. Il répara encore une vieille église de Saint-Pierre, située hors d'Assise, et la petite chapelle de la Porziuncula, où les anges avaient chanté sa naissance. Il faisait toutes ces choses d'abord pour satisfaire sa dévotion à la très-sainte Mère de Dieu et au Prince des apôtres, pour se mortifier et occuper saintement ses bras ; mais aussi il entrevoyait que ces églises pauvres et obscures deviendraient un jour le berceau d'une grande famille et des sanctuaires vénérés, et il mettait à cette œuvre l'amour et la douce joie de l'oiseau qui prépare à ses petits un nid dans la solitude. « Aidez-moi, disait-il en français aux ouvriers de Saint-Damian ; un jour, dans ce lieu, il y aura un monastère de pauvres dames d'une très-sainte vie qui glorifieront le Père céleste dans toute la sainte Église [4]. » Ces trois temples matériels étaient la figure des trois édifices spirituels qu'il devait bâtir. Ainsi, passant de ce qui tombe sous les sens à ce qui n'est aperçu que de l'esprit, et s'élevant toujours à de

1 Qui mihi dederit unum lapidem, unam habebit mercedem ; qui autem duos dederit, duas habebit mercedes ; qui vero tres totidem mercedes habebit. Vita a Tribus Sociis : cap. II.

2 Alii vero pietate commoti movebantur ad lacrymas videntes eum de tanta lascivia et sæculi vanitate ad tantam ebrietatem divini amoris tam cito venisse. A Tribus Sociis, cap. II.

3 Ipse enim, qui tam delicatus erat in domo paterna, propriis humeris lapides ferebat. A Tribus Sociis, cap. II.

4 Venite et adjuvate me in opere ecclesiæ Sancti Damiani quæ futura est monasterium dominarum quarum fama et vita in universali Ecclesia glorificabitur Pater noster cœlestis. A Tribus Sociis, cap. II.

plus hautes pensées, il fut en état de donner à l'Église de Jésus-Christ trois grandes milices de triomphateurs [1]. Le prêtre de Saint-Damian avait compassion du pieux ouvrier, et lui préparait son repas à la fin de ses journées de pénible labeur. François accepta cette charité pendant quelques jours, mais bientôt il se fit à lui-même cette réflexion : Partout où tu iras, trouveras-tu un prêtre qui ait pour toi autant de bonté ? Ce n'est pas là la pauvre vie que tu as voulu choisir ; mais il te faut aller de porte en porte avec un plat pour mettre tout ce qui te sera élargi par la charité. C'est ainsi que tu dois vivre pour l'amour de Celui qui est né pauvre, qui a vécu pauvrement, que l'on a attaché nu sur la croix, et qui après sa mort a été mis dans un tombeau étranger [2]. Le lendemain il alla mendier sa nourriture et s'assit dans la rue pour manger. Devant ce mélange dégoûtant, son cœur et sa main se retirèrent ; mais le père des pauvres se réconforta intérieurement, et se reprochant ce reste de délicatesse, il mangea avec plaisir[3]. Il dit au bon prêtre de Saint-Damian : « Ne prenez plus soin de ma nourriture, j'ai trouvé un excellent économe et un très-habile cuisinier, qui sait fort bien assaisonner les viandes. »

Cependant Pierre Bernardone était fort irrité de voir son fils devenu mendiant dans cette ville d'Assise où il aurait pu vivre riche et honoré ; aussi lorsqu'il le rencontrait, il le maudissait en l'accablant d'injures. Le cœur de François était grandement affligé de la haine de sa famille. Il alla trouver un homme très-pauvre et très-abject qui mendiait aussi, et il lui dit : Tu es mon père, viens avec moi, nous partagerons

1 Ut non solum a sensibilibus ad intelligibilia, a minoribus ad majora, ordinato progressu conscenderet : verum etiam ut quid esset facturus in posterum, sensibili foris opere mysterialiter præsignaret. S. Bonaventura, cap. II.

2 Vita a Tribus Sociis, cap. II.

3 Quando autem voluit comedere illa diversa cibaria simul posita, horruit primo... tandem vincens seipsum, cœpit comedere, et visum est illiquod, in comedendo electuarium aliquod nunquam fuerat sic delectatus. A Tribus Sociis, cap. II.

nos aumônes. Lorsque tu verras mon père Bernardone me maudire, je te dirai : Bénissez-moi, père, et tu me béniras. Cela fut ainsi. Il disait tout joyeux à Bernardone : « Croyez-vous que Dieu puisse me donner un autre père de qui je reçoive des bénédictions pour vos malédictions [1] ? » Un jour qu'il priait dans une église, tremblant de froid avec son pauvre habit d'ermite, Angelo, son jeune frère unique, dit à un de ses amis : Va dire à François de te vendre pour un denier de sueur. François rempli d'une joie céleste répondit en français : Cette sueur, je la vendrai bien cher à Dieu[2]. Il passa ainsi dans la pauvreté, l'humiliation et les durs travaux du corps les années 1206 et 1207. Enfin l'année suivante, assistant à la messe des Apôtres dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, ces paroles de l'Évangile frappèrent son esprit d'une façon toute spéciale : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton [3]. » Ce fut pour lui comme une apparition de la riche et belle pauvreté évangélique. Voilà ce que je cherche, s'écriait-il, voilà ce que je souhaite de tout mon cœur [4] ; et aussitôt il jeta sa bourse et son bâton, quitta ses souliers, prit une tunique grossière et rude de couleur gris-cendré, et une corde pour ceinture, et il alla prêcher la pénitence à ses concitoyens.

Dès ce jour, l'Ordre des Frères-Mineurs était fondé (1208). Cette innombrable famille franciscaine, qui a renouvelé la face de l'Église et du monde, est née de l'union de François avec la pauvreté. Dieu a béni ce saint mariage ; il leur a dit : « Allez ! croissez et multipliez. » Et cette parole féconde a reçu un merveilleux accomplissement.

1 Non credis, quod Deus potest mihi dare patrem benedicentem mihi contra maledictiones tuas ? Vita a Tribus Sociis, cap. II.

2 Dicas Francisco, quod saltem unam nummatam de sudore vendat tibi. Quod audiens vir Dei in fervore spiritus gallice respondit : Ego Domino meo care vendam sudorem istum. A Tribus Sociis, cap. II.

3 S. Matthieu, cap. X.

4 Hoc, inquit, est quod cupio totis viribus adimplere. A Tribus Sociis, cap. II.

Ce mariage a été célébré par les trois grandes puissances de la terre : la poésie, l'éloquence et l'art ; par Dante, Bossuet et Giotto.

Le vieux poëte de la Divine Comédie s'écrie dans une extase du Paradis :

« Entre Tupino et la rivière qui s'écoule de la colline choisie par le bienheureux Ubaldo, descend d'une haute montagne une côte fertile.

« A l'endroit d'où Pérouse reçoit le froid et le chaud par la porte du soleil, et sur l'autre revers, pleurent sous un joug pesant Nocera et Gualdo.

« Au point où cette côte adoucit sa pente naquit au monde un soleil comme celui-ci sort du Gange.

« Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assise, car ce nom ne dirait pas assez ; mais il faudrait l'appeler Orient.

« Il n'était pas encore très-loin de son lever, lorsqu'il commença à faire sentir à la terre quelques bienfaits de sa grande vertu.

« Car, tout jeune, il résista à son père pour l'amour de cette femme à laquelle, comme à la mort, nul n'ouvre la porte avec plaisir.

« Et devant la cour spirituelle, et devant son père, il s'unit à elle, et puis de jour en jour il l'aima plus vivement.

« Elle, veuve de son premier mari pendant mille et cent ans et plus, délaissée et obscure, avait attendu jusqu'à celui-ci sans être recherchée de personne.

« Il ne lui servit de rien qu'on eût dit d'elle que celui qui avait fait trembler le monde au son de sa voix l'avait trouvée sans peur avec Amyclas.

« Et il ne lui servit de rien d'avoir été si fidèle et si hardie, que lorsque Marie resta au pied de la croix, elle y monta avec le Christ.

« Mais afin que je ne continue pas avec trop de mystère, François et la pauvreté sont les deux amants qu'il faut reconnaître dans mes paroles diffuses.

« Leur concorde et leurs joyeux visages, leur amour, leur admiration et leurs doux regards étaient la cause de saintes pensées.

« Aussi le vénérable Bernard se déchaussa le premier pour courir après tant de paix, et même en courant il lui sembla qu'il n'allait pas assez vite.

« O richesse ignorée ! ô bien véritable ! Égidius et Sylvestre se déchaussent pour suivre l'époux, tant l'épouse leur plaît.

« Puis ce père et ce maître s'en va avec elle, et avec cette famille que ceignait déjà l'humble cordon.

« Et aucune faiblesse d'âme ne lui fit baisser le regard, quoiqu'il fût fils de Bernardone, et qu'il parût vivre dans le dédain.

« Mais il exposa royalement sa règle austère à Innocent, et il obtint de lui la première confirmation de son ordre.

« Lorsque la pauvre famille s'accrut après lui, dont la vie admirable devrait être chantée au milieu de la gloire du ciel,

« La sainte volonté de cet archimandrite reçut une seconde couronne du Saint-Esprit par les mains d'Honorius.

« Et lorsque, par la soif du martyre, il annonça en présence du superbe soudan, le Christ et les autres qui le suivirent,

« Comme il trouva les peuples encore trop rebelles à la conversion, pour ne pas rester oisif, il revint recueillir le fruit de ce qu'il avait semé en Italie.

« Dans un âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno, il reçut du Christ les derniers stigmates que ses membres portèrent deux années.

« Quand il plut à celui qui l'avait choisi pour un si grand bien de l'appeler à la récompense dont il s'était rendu digne par son humilité,

« Il recommanda à ses frères, comme à des héritiers légitimes, la femme qu'il avait tant chérie, et leur ordonna de l'aimer fidèlement.

« Et son âme sainte voulut se détacher du sein de la pauvreté pour revenir dans son royaume, et elle ne demanda pas d'autre bière pour son corps [1]. »

Notre grand Bossuet, qui a reculé les bornes de l'éloquence et qui, des hauteurs de la foi, laissait tomber de sublimes enseignements, continue ainsi le chant du Dante :

« Ce petit enfant de Bethléem, c'est ainsi que François appelle mon Maître, ce Jésus qui, étant si riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par son indigence, comme dit l'apôtre saint Paul ; ce roi pauvre qui, venant au monde, n'y trouve point d'habit plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disait-il, si basse que soit ton extraction selon le jugement des hommes, je t'estime depuis que mon Maître t'a épousée. Et certes, il avait raison, chrétiens : si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine ; on en murmure quelque temps, mais enfin on la reconnaît ; elle est ennoblie par le mariage du prince ; sa noblesse passe à sa maison ; ses parents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont les héritiers du royaume. Ainsi, après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres depuis ce temps-là sont les confidents du Sauveur, et les premiers ministres de ce royaume spirituel qu'il est venu établir sur la terre. Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait à un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres, ses bons amis ; il leur dit avec une incroyable consolation de son âme : O pauvres ! que vous êtes heureux ! parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu. Heureux donc mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-

1 Voir le texte dans les NOTES.

être été dans l'Église ! Avec quel excès de zèle ne l'a-t-il point embrassée [1] ! »

Lorsqu'on entre dans l'église basse d'Assise, on s'arrête, saisi d'admiration et d'un pieux respect, devant une grande fresque de la voûte. Qui pourrait raconter toutes les merveilles de cette sublime composition ? Le Christ est là, debout, avec ce calme radieux qui illuminait sa face divine pendant les quarante derniers jours de sa vie sur la terre ; il présente à l'humble François la main d'une jeune fille, et François lui met au doigt l'anneau nuptial, gage d'une éternelle alliance. Cette belle fiancée est couronnée de roses et de lumière ; ses yeux sont doux et sa bouche riante ; mais son visage est amaigri et son vêtement grossier est en lambeaux ; ses pieds sont déchirés et sanglants. Elle marche dans les épines et sur les pierres aigües d'un chemin âpre et difficile. Un chien aboie contre elle et les enfants du siècle l'outragent ; ils lui jettent des pierres avec des injures, ils l'accablent de malédictions et de coups..... C'est la très-sainte pauvreté chrétienne.... Et les chœurs des anges tressaillent d'allégresse et sont en adoration profonde devant cette mystérieuse union. Un ange de la justice chasse les avares et ces moines dégénérés qui caressent avec complaisance des sacs d'or ; un ange de la miséricorde fait entrer dans le doux bonheur de la pauvreté le jeune homme riche qui distribue ses biens aux pauvres. Et au-dessus de tout ce tableau saint et pacifiant, les anges du sacrifice et de l'offrande présentent à Dieu les maisons, les richesses et les vêtements quittés pour son amour.

Bientôt attirés par la suave odeur des vertus de François, quelques disciples embrassèrent la pénitence avec une affection courageuse [2]. Arrêtons-nous un instant à esquisser le portrait de ces premiers apôtres de la réforme religieuse du

1 Bossuet. Panégyrique de saint François d'Assise.

2 Un ancien poète dit en partant de Zénon : Esurire docet et invenit discipulos, ce qui convient encore bien mieux à saint François.

monde par la pauvreté et l'abnégation. Un homme riche et honoré dans Assise, nommé Bernard de Quintavalle, voulut éprouver si le détachement de François pour tous les biens du monde venait de la sainteté ou de la petitesse d'esprit. Il le pria de recevoir l'hospitalité dans sa maison, et suivant l'usage du temps ils couchèrent dans la même chambre. Bernard feignant de dormir, observait attentivement François, qui, à genoux, les bras étendus en croix, et répandant des armes brûlantes d'amour, disait sans cesse ces paroles : Mon Dieu et mon tout [1]. C'est là véritablement un homme de Dieu, dit Bernard à son propre cœur [2] ! Et il se reprocha sa paresse à pratiquer la vertu et son amour pour les richesses périssables. Quelques jours après, la grâce ayant merveilleusement agi dans son âme, il dit à François : « Si un esclave avait reçu de son maître un trésor, et qu'il n'en eût pas besoin, que devrait-il faire ? — Il devrait le rendre au maître, répondit François. — Ainsi donc, reprit Bernard, je rendrai au Seigneur les biens de la terre qu'il m'a élargis. — Ce que vous proposez est sérieux, dit François, il faut consulter Dieu ; allons à l'église, entendons la sainte messe, et après la prière l'Esprit-Saint nous indiquera la route qu'il faut suivre. [3]»

Or, Pierre de Catane, autre habitant d'Assise, vint le même jour demander à François le privilége de sa pauvreté ; ils allèrent tous trois à l'église. Il y avait alors dans le peuple une manière fort en usage de consulter la volonté divine ; en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité, on ouvrait trois fois de suite le livre des saints Évangiles sur l'autel, et le premier verset qui tombait sous les yeux devenait un oracle

1 Totus ignitus indicibilibus lacrymis, facie et manibus in cœlum protensis, hæc verba frequenter repetebat . DEUS MEUS ET OMNIA. Petrus Rodulphius. Historia Seraphica, page 58, in-folio.

2 Vere hic homo est a Deo. Thomas de Celano, cap. IV.

3 Ergo, inquit Bernardus, temporalia quæ mihi concessit Dominus, illi reddam ? Cui Franciscus : Arduum sane id est, quod percunctaris, Bernarde, explorandum est consilium a Deo ; eamus ad ecclesiam, audiamus missam, et oratione præmissa, a Domino quid futurum sit indicabitur. Petrus Rodulphius : Historia Seraphica, page 58.

infaillible. Dieu se plaisait souvent à bénir cette simple et naïve confiance [1]. A la première ouverture du livre, François lut : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres [2]; à la deuxième : Ne portez rien en voyage [3] ; à la troisième : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive [4]. Voilà, dit François à ses compagnons, voilà la règle que nous devons suivre ; voilà le conseil de Dieu ; allez et exécutez ce que vous venez d'entendre [5]. Ils allèrent, ils vendirent leur bien et en distribuèrent le prix aux pauvres.

François avec ses deux fils vint habiter une petite cabane déserte, dans la plaine de Rivo-Torto, ainsi nommée à cause du ruisseau sinueux qui y coule. Pierre de Catane devint dans la suite premier vicaire général du saint fondateur ; après une vie pleine de vertus et de travaux il mourut. Les miracles qui s'opéraient sur son tombeau troublaient la retraite des religieux. François dit alors à son bien-aimé fils : Frère Pierre, vous m'obéissiez toujours ponctuellement pendant votre vie : j'entends maintenant que vous m'obéissiez de même. Ceux qui viennent à votre tombeau nous incommodent fort ; ils sont cause que notre pauvreté est blessée, et que le silence n'est point gardé ; je vous commande par la sainte obéissance de cesser de faire des miracles [6]. Ainsi dans la famille de François on était obéissant jusque dans la mort.

Bernard de Quintavalle fut chargé de plusieurs missions

1 S. Thomas, secunda secundæ, quest. XCXV, art. 8.

2 S. Matth., cap. XIX.

3 S. Marc, cap. VI.

4 S. Matth., cap. XVI.

5 Fratres, hæc est vita et regula nostra, et omnium qui voluerint nostræ societati conjungi : ite igitur, et sicut audistis, implete. Vita a Tribus Sociis, cap. III.

6 Walding Annales Minorum, tome III. — Ottavio, évêque d'Assise. Lumi Serafici di Porziuncula, page 41. Saint Bernard cessa de faire des miracles sur l'ordre de Goswin, abbé de Citeaux, Vita sancti Bernardi, lib. VII, cap. XXVIII, tome II, édit. Mabillon.

importantes, c'est lui qui établit les Frères-Mineurs dans la savante Bologne ; c'était une chose difficile d'élever la pauvreté et la folie de la Croix contre l'orgueilleuse sagesse des savants et des docteurs. Il fut reçu par les insultes et les moqueries du peuple ; des enfants tiraient son capuce et sa robe et lui jetaient de la boue et des pierres ; d'autres hommes plus fiers et tout aussi déraisonnables laissaient tomber sur lui ce rire méprisant, plus cruel cent fois que les injures, et Bernard restait calme cependant, et son visage conservait la placidité de la patience parfaite[1]. Un célèbre docteur de l'Université voyant tant de vertu, tant de constance, se dit à lui-même : Il est impossible que cet homme ne soit pas un saint ; et s'approchant de Bernard, il lui demanda qui il était et ce qu'il était venu chercher à Bologne. Pour toute réponse Bernard lui présenta la règle de saint François. Le docteur la lut, et frappé de tant de perfection, il dit à ses amis qui l'entouraient : Vraiment, c'est la plus parfaite constitution qu'on ait jamais vue ; de tels hommes sont saints ; maudits soient ceux qui les maudissent. Et il dit à Bernard : Si vous voulez une maison où vous puissiez servir Dieu, je vous la donnerai de tout mon cœur. Bernard accepta ; mais après quelques jours, se voyant prévenu du respect général, il retourna auprès de Saint François, et lui dit : Père, tout est prêt dans la cité de Bologne, envoyez-y des frères. Saint-François eut une grande joie et remercia Dieu qui propageait ainsi les pauvres disciples de la Croix, et il envoya des frères à Bologne et dans toute la Lombardie[2]. Nous retrouverons Bernard en mission en Espagne où les anges du ciel lui aidaient à traverser les fleuves[3]. Lorsqu'il avait bien combattu dans la vie active, Dieu le consolait, le fortifiait intérieure-

1 Sempre patientissimo, con volto allegro non si lamentava, ne si turbava. Fioretti di S. Francesco, cap. IV.

2 Et ando da Francesco, e disse gli : Padre, il luogo é appresso la città di Bologna, mendate gli delli Frati. . all' hora S Francesco, ringratio Dio, che comminciava a dilatare i poveri discepoli della Croce, Fioretti, cap. VI.

3 Disse l'angelo : Passiamo insieme, e non dubitare. E pigliatolo per mano in un batter d'occhio lo passo di là dal fiume. Fioretti, cap. III.

ment dans la contemplation : en célébrant la messe, il était ravi en esprit dans le ciel, et souvent dans les forêts de l'Apennin les frères et les voyageurs le voyaient en extase dans un entretien intime avec Dieu [1].

Sept jours après que François eut reçu ses deux premiers disciples, Ægidius, autre habitant d'Assise, conçut le dessein d'imiter ses amis, mais il ignorait le lieu de leur retraite. En sortant de la ville, après avoir entendu la messe dans l'église de Saint-Georges, et trouvant trois chemins ouverts devant lui, il adressa à Dieu cette prière : Seigneur, Père saint, je vous conjure par votre miséricorde, si je dois persévérer dans cette sainte vocation, de conduire mes pas pour me faire arriver où demeurent vos serviteurs. Et il prit instinctivement un des trois chemins. Bientôt il aperçut François en oraison dans le bois ; il alla se jeter à ses pieds, lui demandant la grâce d'être reçu en sa compagnie. François connut intérieurement la foi et la pureté d'Ægidius, et il lui dit : Mon cher frère, vous demandez que Dieu vous agrée pour être son serviteur et son chevalier ; ce n'est pas là une petite grâce : c'est comme si l'empereur venait à Assise, et qu'il voulût y choisir un favori ; chacun dirait dans son cœur : Plaise à Dieu que ce soit moi. Voilà de quelle manière Dieu vous a choisi[2]. Puis il le présenta à Pierre et à Bernard, en leur disant : Voici un bon frère que Dieu nous a envoyé. Après un pauvre repas et une conférence spirituelle, François partit avec son nouveau disciple pour aller chercher à Assise de quoi le vêtir. En chemin ils rencontrèrent une femme qui leur demanda l'aumône. François se tourna du côté d'Ægidius avec un visage angélique, et lui dit : « Mon frère, donnons à cette pauvre femme pour l'amour de Dieu le manteau que vous portez. » Ægidius le donna aussitôt, et il vit cette aumône s'élever jusqu'au ciel [3].

1 Stava solo sulle cime d' monti altissimi contemplando le cose celesti. Fioretti, cap. XXVII.

2 Wadding Annales Minorum.

3 Visum est ei, quod eleemosyna illa in cœlum ascendisset. Vita a Tribus Sociis, cap. III.

Dès lors la vie du saint père Ægidius, au témoignage de saint Bonaventure qui l'avait vu et connu, fut plus angélique qu'humaine [1]. Saint François l'aimait cordialement pour sa grande perfection en toutes vertus, pour sa promptitude à bien faire, et parce qu'il se mirait souvent en lui ; rappelant ses anciens souvenirs de chevalerie, il disait aux autres disciples : C'est un de mes chevaliers de la Table-Ronde[2]. Ægidius, grand ami de la pauvreté, pénétra bien avant dans les secrets de la contemplation. Un jour, en présence de Grégoire IX, il fut ravi en extase ; revenu à lui, il dit au Pontife : « Saint père, gardez purs les yeux de votre esprit, le droit, pour contempler continuellement les choses du ciel et les infinies perfections de Dieu ; le gauche, pour juger sainement les affaires du monde que vous devez diriger. » Le Pape en demeura fort édifié et resta enamouré de ce glorieux saint comme étant vrai et parfait ami de Dieu [3]. » Dans son ivresse d'amour pour le Créateur, il parcourait la campagne, embrassant les pierres et les arbres, et pleurant beaucoup. S'entretenant avec saint Bonaventure, maître général de l'Ordre des Mineurs, il lui dit : Dieu vous a fait de grandes grâces à vous autres savants ; mais nous, pauvres ignorants, que ferons-nous pour nous sauver ? Saint Bonaventure répondit : Quand Notre-Seigneur n'aurait donné aux hommes que son amour, cela suffirait. — Mon père, reprit Ægidius, un ignorant peut-il autant aimer Dieu qu'un savant ? — Une vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un maître en théologie, répondit saint Bonaventure. A ces paroles [4], Ægidius courut dans le jardin, et se tournant du côté de la ville, il criait bien fort : Femme

1 Sanctus pater Ægidius... quemadmodum et ego ipse osculata fide conspexi : ut magis censeretur inter homines vitam angelicam agere, quam humanam. S. Bonaventura, cap. III.

2 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. VII, chap. V.

3 Chroniques des Frères-Mineurs, chap. XII.

4 Vita B. Ægidii. Acta Sanctorum, 23 avril. Petrus Rodulphius, Hist. Seraph., p. 63. Vetula, paupercula, simplex et idiota, diligas Dominum Deum tuum, et poteris esse major quam frater Bonaventura.

pauvre, chétive et ignorante, aime Dieu et Jésus-Christ, et tu seras plus grande que frère Bonaventure.

Dieu, pour récompenser la sainte vie d'Ægidius, répandait dans son âme les plus éclatantes lumières de la science divine. On raconte qu'un Frère-Prêcheur doutant de la très-pure virginité de la mère de Dieu, alla consulter Ægidius, qui lui dit en l'abordant : Mon Frère Prêcheur, elle est vierge avant son enfantement, elle est vierge dans son enfantement, elle est vierge après l'enfantement ; et en disant ces paroles, il frappa trois fois la terre de son bâton, et il en sortit trois beaux lis[1]. Une touchante et pieuse tradition raconte que saint Louis allant en pèlerinage au tombeau glorieux de saint François, en passant à Pérouse, voulut voir frère Ægidius. Une vision intérieure révéla aussitôt au Frère que ce pèlerin n'était autre que le saint roi de France. Dès qu'ils se virent, ils se jetèrent à genoux et s'embrassèrent avec une inexprimable tendresse. Ils demeurèrent longtemps en silence, confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion intime, et appuyés sur le cœur l'un de l'autre ; puis ils se levèrent ; le roi continua son voyage, et le frère retourna dans sa cellule. Mais les autres religieux ayant su que ce pèlerin était le roi, firent à Ægidius de grands reproches sur sa grossièreté. Ah ! répondit-il, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui nous n'avons pu parler, car dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine sagesse m'a révélé tout son cœur et lui a révélé tout le mien, et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu[2].

1 Vita B. Ægidii, apud Bolland. Chroniques, chap. XVI.

2 Non vi maravigliate dicio percioche nè io a lui, nè lui a me hà potuto dir parola, perche tosto che noi fussimo abbracciati, la luce della Sapienza mi rivelò e manifestò il suo cuore, e a lui il mio, etc. Fioretti, cap. XXXIII.

Ægidius fut plusieurs fois chargé par les supérieurs d'instruire les frères dans la science spirituelle. C'est avec un pieux respect que nous avons recueilli quelques fragments de ces saintes instructions, qui, jetées dans le champ du monde, ont produit des fleurs remplies des plus suaves aromes et des fruits qui ont été la nourriture de plusieurs générations de saints. Assis au milieu des Frères, sous les grands chênes de l'Apennin, Ægidius disait:

« ...Trois choses sont excellemment utiles, celui qui les possède ne peut tomber dans le mal. La première est de rester dans la paix au milieu des tribulations; la seconde est de nous humilier dans tout ce que nous faisons, dans tout ce que nous recevons; la troisième est de constamment aimer le bien éternel que nous ne pouvons voir avec les yeux de notre corps. Tout ce qui est méprisé et laissé par les hommes charnels est aimé et reçu de Dieu et des saints; l'homme est si malheureux que souvent il aime les choses méprisables. Le saint repentir, la sainte humilité, la sainte charité, la sainte dévotion, la sainte joie, voilà ce qui rend l'âme parfaite et heureuse... Dieu est si grand que toutes les paroles des sages de l'antiquité et des saints docteurs sont moindres qu'une pointe d'aiguille comparée à la terre et à la création universelle. L'Écriture sainte balbutie en parlant de Dieu, comme une mère balbutie pour se faire comprendre de son petit enfant... Tant que l'homme vit, il ne doit jamais désespérer de la miséricorde de Dieu, attendu qu'il n'y a arbre tant épineux et mal dressé soit-il que les hommes ne puissent embellir; à plus forte raison ne peut-il y avoir si grand pécheur au monde que Dieu ne le puisse orner de sa grâce et de ses vertus... Voilà la véritable voie du salut: se réjouir du bien d'autrui, s'attrister de son mal. Le travail profitable audessus de tous les travaux est de s'appliquer à la piété et à la bénignité; tout ce qui se fait sans amour et sans dévouement n'est pas agréable à Dieu et à ses saints...

«... On ne saurait parvenir à la connaissance de Dieu que par le moyen de l'humilité... Le mal et la mort sont entrés

dans le monde, parce que l'ange dans le ciel et Adam sur la terre ont levé trop haut la tête; et le salut nous est arrivé par l'humble inclination de la Vierge et des autres saints. Plût à Dieu que nous ayons sans cesse sur les épaules un pesant fardeau qui pût contraindre notre dure tête de s'abaisser, de s'humilier! Par l'humilité l'homme trouve la grâce de Dieu et la paix avec les hommes. Si un roi voulait envoyer sa fille en quelque pays lointain, il ne lui ferait pas monter un cheval rétif et furieux, mais une douce haquenée qui irait un amble aisé et sûr; de même Dieu, comme souverain roi, ne donne pas sa grâce aux superbes, mais seulement aux humbles... La sainte crainte de Dieu chasse hors de l'homme la mauvaise crainte, et garde dans l'âme ces biens infinis que nous ne pouvons concevoir par la pensée et exprimer par la parole. Celui qui supporterait avec patience, pour l'amour de Dieu, toutes les afflictions, obtiendrait de grandes grâces; il serait le maître de ce monde, et aurait déjà un pied dans l'autre...

«... Si quelqu'un disait à un fort pauvre homme : Ami, je vous prête ma maison afin que vous vous en serviez pendant trois jours à gagner un inestimable trésor, que ne ferait pas ce pauvre? Ce que nous avons en emprunt de notre Dieu, c'est notre corps, et tout ce que nous pouvons faire pendant notre vie est comme trois jours. Or, si le grain de froment ne se pourrit, il ne peut fructifier. Il faut donc le faire pourrir pour qu'il germe, qu'il soit battu en son temps et recueilli dans les greniers éternels... L'homme ne peut se contenter des choses de la terre; il soupire sans cesse après les choses du ciel; car il n'a pas été créé pour ce qui est bas, mais pour ce qui est haut et suprême: le corps a été fait pour l'âme, et ce monde pour l'autre... La peine des tentations est semblable au travail du laboureur; la terre est couverte de chardons et d'épines: avant d'y faire un bon labour, il faut la défricher. A la vue d'un travail long, pénible, et dont il ne voit pas immédiatement les fruits, il est découragé quelquefois. Ainsi, premièrement, il faut unir et

aplanir toutes les mottes; il n'en voit pas le fruit. Deuxièmement, il faut couper et brûler les racines et broussailles; il n'en voit pas le fruit. Troisièmement, il ouvre la terre avec le soc; quatrièmement, il laboure pour la deuxième fois et fait des sillons; cinquièmement, il sème le grain; sixièmement, il arrache les mauvaises herbes quand le blé commence à pousser; septièmement il fait moissonner le blé, le sépare de la paille avec beaucoup de sueur et de peine, le faisant battre, vanner, cribler; huitièmement enfin, il porte le grain dans ses greniers, et pour la joie qu'il a de voir le fruit de ses labeurs, il se propose d'en supporter encore de plus grands, pour la seule joie qu'il a de sa cueillette. Or il en est ainsi dans les tentations et travaux qu'on endure en ce monde pour le fruit et contentement spirituel que l'on doit recueillir dans l'éternité [1].»

Ces hommes dévoués ne purent rester ainsi longtemps dans la retraite, et ils firent un essai de vie active. Bernard et Pierre allèrent dans la Romagne; François et Ægidius dans la marche d'Ancône, pour instruire les peuples et les édifier. Ces premières courses apostoliques mirent au grand jour les vertus héroïques de ces pauvres du Christ. Quand ils manquaient des choses nécessaires, ils s'en félicitaient comme du trésor qu'ils avaient acheté aux prix de toutes leurs richesses; quand ils étaient insultés, maltraités, leur âme surabondait de joie. Après avoir fait quelque bien, ils revinrent à Rivo-Torto pour retremper leurs forces dans la prière et le recueillement.

De nouveaux disciples se joignirent à François. Sabbatini fut le quatrième; nous n'avons sur sa vie aucun détail certain; il était une de ces âmes bonnes et droites qui s'enveloppent d'humilité et que le regard de Dieu seul suit avec amour dans leur pèlerinage sur la terre[2]. Le cinquième apôtre fut Morico, religieux de l'Ordre des Porte-Croix. Malade dans l'hôpital de

1 Bolland. Acta Sanctorum, 23 avril., pag. 227-237, in-folio.

2 Vir bonus et rectus ita cum Deo ambulavit in omnibus operibus suis. Petrus Rodulphus, Hist. Serap., pag. 66. Sabbatini mourut à Rome; il est enterré dans l'église de Sainte-Marie in Ara-cœli.

Saint-Sauveur d'Assise et abandonné de tous les médecins, il demanda les prières de François, qui pria pour lui et lui envoya par deux frères quelques mies de pain trempées dans l'huile de la lampe de Sainte-Marie-des-Anges, avec ces paroles : « La puissance de Jésus-Christ non-seulement rendra par ce remède à notre cher frère Morico une parfaite santé, mais encore le fera devenir un généreux soldat qui entrera dans notre milice et y persévérera. » Et le malade guéri vint à Rivo-Torto [1]. Le sixième disciple, nommé Jean de Capella, s'attacha aux biens temporels, abandonna la sainte pauvreté et finit comme Judas [2]. Philippe Longo fut le septième enfant de cette sainte famille, homme pur et savant dans la science du ciel ; il devint le premier visiteur des Pauvres-Dames [3].

Nous n'avons pas de détails sur Constancius, Barbari, Bernard, Vigilantius; mais le onzième, le prêtre Sylvestre, fut un des plus illustres pauvres de Jésus-Christ. Il avait vendu des pierres à François pour l'église de Saint-Damien, et s'en était fait payer la valeur; lorsqu'il vit l'or que Bernard de Quintavalle distribuait aux pauvres, il s'approcha et dit: « François, vous ne m'avez pas bien payé les pierres que je vous ai vendues [4].» Le serviteur de Dieu prit de l'argent dans le sac et lui en donna à pleines mains, disant: « Seigneur prêtre, en avez-vous assez pour le paiement complet [5] ? « Sylvestre répondit: « J'ai ce qu'il me faut,» et il s'en alla content. Après peu de jours, revenant par son souvenir sur les paroles et le désintéressement de François, il disait en lui-même : «N'est-il pas bien misérable que moi, vieillard, je recherche avec ardeur les biens temporels, tandis que, pour l'amour de Dieu,

1 Petrus Rodulphus, pag, 66.

2 Qui alter Judas Iscariotes se laqueo suspendit Petrus Rodulphius, p. 67.

3 Primus visitator Pauperum Dominarum... Dominus dignatus est tangere labia ejus calculo munditiæ. Petrus Rodulphius, pag. 67.

4 Francisce, non bene solvisti mihi pro lapidibus quos emisti a me. Vita a Tribus Sociis, cap. III.

5 Habes adhuc plenam solutionem, domine sacerdos ? Vita a Tribus Sociis, cap. III.

ce jeune homme les méprise ?» Et la nuit suivante il vit dans son sommeil une croix d'or sortant de la bouche de François et touchant au ciel, et les bras s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre [1]. Il reconnut que François était un véritable ami de Dieu, et il lui demanda la grâce d'être au nombre de ses disciples. Dès lors il passa sa vie dans l'exercice de la contemplation, parlant avec Dieu comme un ami parle à son ami.

Les temps héroïques de Rivo-Torto ont un attrait irrésistible pour l'historien et pour l'âme chrétienne qui considèrent comme le berceau d'une grande et merveilleuse institution cette humble cabane si délabrée, si étroite, qu'on avait été obligé d'écrire sur les poutres le nom de chaque frère, afin qu'ayant sa place désignée, il pût vaquer à ses exercices sans distraire et déranger son voisin[2]. Au mois de septembre 1209, l'empereur Othon IV passait auprès de la cabane, allant à Rome se faire sacrer et couronner par le Pape Innocent III ; François lui envoya par deux frères ce message prophétique: « La gloire dont tu es environné ne durera pas longtemps[3]. » Tout le monde sait la malheureuse histoire de ce prince, traître à ses serments et à l'Église.

Cependant François puisait dans la prière et la pénitence le courage de l'apôtre et la sagesse du législateur; dans ses communications avec Dieu, il disait : « Il n'y a rien sur la terre, ô mon Dieu ! que je ne sois prêt à abandonner de bon cœur; rien de si pénible et de si rude que je ne veuille endurer avec joie; rien que je n'entreprenne suivant les forces de mon corps et de mon âme pour la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ; et je veux, autant qu'il me sera possible, exciter et porter tous les autres à aimer Dieu de tout leur cœur, par-dessus toutes choses [4].»

1 Contuebatur post hoc crucem quandam auream ex aure procedentem Francisci, cujus summitas cœlos tangebat, cujusque brachia protensa in latum usque ad mundi fines videbantur extendi. S. Bonaventura, cap. III.

2 Wadding.

3 Vincent de Beauvais. Miroir historial, liv. XXX, chap. XCIX.

4 Nihil est in hoc mundo, quod non volo libenter dimittere propter

Un jour, après une longue prière, il rassembla ses frères, et il leur dit : « Prenez courage, réjouissez-vous dans le Seigneur ; que votre petit nombre ne vous attriste point, que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment pas ; car Dieu m'a montré clairement que par sa bénédiction il répandra dans toutes les parties du monde cette famille dont il est le père. Je voudrais passer sous silence ce que j'ai vu ; mais l'amour m'oblige à vous en faire part : j'ai vu une grande multitude venant à nous pour prendre le même habit et pour mener la même vie ; j'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de notre côté et se hâtaient fort. Les Français viennent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands courent, toutes les nations s'ébranlent, et voilà que le bruit de ceux qui vont et viennent pour exécuter les ordres de la sainte obéissance retentit encore à mes oreilles [1]... Considérons, mes frères, quelle est notre vocation : ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde ; c'est encore pour le salut de beaucoup d'autres ; c'est afin que nous allions exhorter tout le monde, plus par l'exemple que par la parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Nous paraissons méprisables et insensés ; mais ne craignez point, prenez courage, et ayez cette confiance que notre Sauveur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d'une manière efficace. Gardons-nous bien, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour un léger intérêt. Si nous trouvons de l'argent, n'en faisons pas plus d'estime que de la poussière de la route. Ne jugeons point et ne méprisons point les riches, qui vivent dans la mollesse et portent des ornements de vanité; Dieu est leur

amorem et honorem Domini mei Jesu Christi ; nihil est etiam tam durum in hac vita, quod non volo gratanter sustinere propter ejus charitatem, faciendo propter ejus honorem omnia quæ ego potero juxta meas vires corporis et animæ. Revelationum S. Birgittæ liber VII, cap. XX. Romæ, 1556, in-folio.

1 Et ecce adhuc sonitus eorum in auribus meis, euntium et redeuntium secundum obedientiæ sanctæ mandatum. Thomas de Celano, cap. IV.

maître, comme le nôtre; il peut les appeler et les justifier. Allez donc annoncer la pénitence pour la rémission des péchés et la paix ; vous trouverez des hommes fidèles, doux et pleins de charité, qui recevront avec joie vous et vos paroles; d'autres, infidèles, orgueilleux et impies, qui vous blâmeront et se déclareront contre vous. Mettez-vous bien dans l'esprit de supporter tout avec une humble patience ; ne craignez pas : dans peu de temps, beaucoup de sages et de nobles viendront se joindre à vous pour prêcher aux rois, aux princes et aux peuples. Soyez donc patients dans la tribulation, fervents dans la prière, courageux dans le travail, et le royaume de Dieu, qui est éternel, sera votre récompense [1]. »

Après ces prophétiques paroles, il fit le partage de leur route en forme de croix vers les quatre parties du monde ; il embrassa et bénit chacun de ses frères par cette nouvelle formule d'obédience : Jetez le fardeau de vos misères dans le sein du Seigneur, et il vous nourrira [2]. Ils partaient, nouveaux chevaliers de Jésus-Christ, allant au midi et au nord chercher des tournois spirituels, pour y vaincre les âmes en champ clos avec les armes invincibles de la chasteté, de l'espérance et de l'amour [3]. Et certes, ils ont combattu un bon combat, ils ont remporté de grandes victoires sur l'égoïsme du monde, et Dieu et les hommes les ont honorés d'un solennel triomphe. Lorsque ces dévoués missionnaires de la paix arrivaient dans un bourg ou dans une ville, ils prêchaient avec candeur ce que le Saint-Esprit leur inspirait. A ceux qui leur deman-

1 Vita a Tribus Sociis, cap III.

2 Jacta super Dominum curam tuam, et ipse enutriet te. Hoc verbum dicebat quoties ad obedientiam fratres aliquos transmittebat. Thomas de Celano, cap. IV.

3 Noz frères si departi sunt
Cum noviau chevalier, s'en vont,
Qui vont por tornéemant querre,
Par le pais et par la terre.
(Chronique Mss.)

Voir aussi El Cavallero Assisio, poëme espagnol par Gabriel de Mata, Ire part., chant III.

daient : Qui êtes-vous ? ils répondaient : Nous sommes des pénitents venus d'Assise [1]. Ils partageaient leurs aumônes avec les pauvres ; partout où ils trouvaient une église, ils s'y prosternaient, en disant cette prière que François leur avait enseignée : « Nous vous adorons, ô Seigneur Jésus-Christ ! ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre, et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte croix [2].

François, revenu à Rivo-Torto, désira ardemment voir tous ses enfants rassemblés autour de lui, afin d'affermir son institution par des règlements particuliers. Il pria le Seigneur, qui rassemblait autrefois le peuple d'Israël dispersé parmi les nations, de réunir sa petite famille, et l'Esprit de Dieu inspira à chacun l'idée du retour [3].

C'était une grande réjouissance que les embrassements de la réunion : tous faisaient le récit sincère et humble de ce qui leur était arrivé ; ce qu'ils disaient surtout avec un incroyable plaisir, c'étaient les insultes et les mauvais traitements qu'ils avaient soufferts dans la mission [4]. Ils recommençaient alors leur vie de prière et de pénitence. François leur dit un jour : « Je vois, mes frères, que le Seigneur par sa bonté veut étendre notre association. Allons donc à notre mère la sainte Église romaine, faisons connaître au Souverain-pontife ce que Dieu a daigné commencer par notre ministère, afin que nous poursuivions nos travaux selon sa volonté et sous ses ordres [5]. »

Il écrivit alors une constitution en vingt-trois chapitres ;

1 Simpliciter tamen confitebantur quod erant viri pœnitentiales de civitate Assisii oriundi. Vita a Tribus Sociis, cap. III.

2 Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi propter omnes ecclesias quæ sunt in universo mundo, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum. Vita a Tribus Sociis, cap. III.

3 Per eum orabat hoc fieri qui dispersiones congregabat Israelis. S. Bonaventura, cap. III.

4 Reversi discipuli de prædicatione referebant hilariter quæ in illa missione ludibria et verbera experti fuerant. Wadding.

5 Vita a Tribus Sociis, cap. IV.

nous l'étudierons plus tard : il suffit de dire ici que c'était la grande charte de la pauvreté ; car, outre les trois vœux ordinaires, il y avait une renonciation expresse à toute possession et l'engagement de vivre d'aumônes.

Tous prirent le chemin de Rome, sous la conduite de Bernard de Quintavalle qu'ils avaient choisi pour le guide et le maître du voyage. Ils s'en allaient joyeux et confiants, charmant la longueur de la route par la prière et de pieux entretiens [1]. Passant à Rieti, François vit un chevalier nommé Angelo Tancrède : il ne le connaissait point. Cependant il l'aborde et lui dit : « Angelo, il y a assez longtemps que vous portez le baudrier, l'épée et les éperons ; il faut maintenant que vous ayez pour baudrier une grosse corde, pour épée la croix de Jésus-Christ, pour éperons la poussière et la boue. Suivez-moi ; je vous ferai chevalier de Jésus-Christ. » Angelo le suivit. Ainsi fut complété ce nombre mystérieux et symbolique de douze disciples qui établit une nouvelle conformité entre notre Sauveur Jésus-Christ et François, son parfait imitateur.

Le grand Pape Innocent III, qui a ajouté tant de gloire aux anciennes gloires de l'Église, occupait la chaire de saint Pierre lorsque les enfants de François et de la pauvreté arrivèrent à Rome. Ils furent reçus par leur vieil ami l'évêque d'Assise, qui s'y trouvait alors. Il eut une grande peine, croyant que ces hommes évangéliques voulaient quitter son diocèse, nourri par leurs prédications et édifié par leurs exemples ; mais, lorsqu'il apprit le sujet véritable de leur voyage, il les recommanda avec instance au cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, qui les aida de sa puissante influence. Innocent III se promenait au palais de Latran, sur une terrasse élevée appelée le Miroir, lorsqu'il vit un homme chétif et pauvre qui vint l'entretenir de l'établissement d'une nouvelle institution religieuse fondée sur la pauvreté. Il le rebuta : mais pendant la nuit, il vit en songe croître à ses pieds peu à peu une palme

1 Gaudentes igitur ibant, et verba Domini loquebantur. A Tribus Sociis, cap. IV.

qui devint un très-bel arbre. Il admira, mais ne comprit pas le sens de cette vision : une lumière divine lui apprit que la palme représentait le pauvre qu'il avait rebuté la veille. Il fit chercher ce pauvre, et on lui amena François. Il le reçut, au milieu des cardinaux, écouta l'exposition de ses projets, et s'estima heureux de pouvoir donner à l'Église de vrais pauvres, plus dépouillés et plus soumis que les faux pauvres de Lyon, dont l'orgueil avait troublé le monde [1]. Cependant quelques cardinaux trouvant cette pauvreté excessive et au-dessus des forces humaines, firent au Pape quelques objections ; l'évêque de Sabine se leva et dit: « Si nous refusons la demande de ce pauvre, sous prétexte que sa règle est nouvelle et trop difficile, prenons garde de rejeter l'Évangile même, puisque la règle qu'il veut faire approuver est conforme à ce que l'Évangile enseigne ; car, de dire que la perfection évangélique contienne quelque chose de déraisonnable et d'impossible, c'est blasphémer contre Jésus-Christ, auteur de l'Évangile [2]. » Innocent fut frappé de cette raison, et dit à François : « Mon fils, priez Jésus-Christ qu'il nous fasse connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser vos pieux désirs [3]. »

Le serviteur de Dieu alla se mettre en prière ; il revint bientôt et dit : « Saint-Père, il y avait une fille très-belle mais pauvre qui demeurait dans un désert. Un roi la vit, et fut si charmé de sa beauté, qu'il la prit pour épouse. Il demeura quelques années avec elle et en eut des enfants, qui avaient tous les traits de leur père et la beauté de leur mère ; puis il revint à sa cour. La mère éleva ses enfants avec grand soin, et dans la suite elle leur dit : Mes enfants, vous êtes nés d'un grand roi, allez le trouver, et il vous donnera tout ce qui vous convient. Et les enfants vinrent auprès du roi ; il leur dit en

1 Bossuet. Histoire des Variations, liv. XI, n° 83.

2 S. Bonaventura, cap. III.

3 Ora fili, ad Christum, ut suam nobis per te voluntatem ostendat, qua certius cognita, tuis piis desideriis securius annuamus. S. Bonaventura, c. III.

voyant leur beauté : De qui êtes-vous fils ? et ils répondirent : Nous sommes les enfants de cette pauvre femme qui habite au désert. Et le roi les embrassant avec une grande joie : Ne craignez rien, vous êtes mes fils. Si des étrangers se nourrissent de ma table, combien aurai-je plus de soin de mes enfants ! Ce roi, très-Saint-Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette fille si belle, c'est la pauvreté, qui étant rejetée et méprisée partout, se trouvait dans ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois descendant du ciel et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde ; les apôtres, les anachorètes, les cénobites, et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Cette bonne mère les a envoyés au Roi du ciel, son Père, avec la marque de sa pauvreté royale, aussi bien que de son humilité et de son obéissance. Ce grand roi les a reçus avec bonté, promettant de les nourrir et leur disant : Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, moi qui élargis à toute créature ce qui lui est nécessaire, combien plus volontiers soignerai-je mes enfants ! Si le Roi du ciel promet à ceux qui l'imitent de les faire régner éternellement, avec combien plus d'assurance doit-on croire qu'il leur donnera ce qu'il donne toujours et avec tant de libéralité aux bons et aux méchants [1]. » Véritablement c'est cet homme qui soutiendra l'Église de Jésus-Christ par ses œuvres et par sa doctrine ! s'écria Innocent [2] ; et il raconta que la nuit précédente il avait vu pendant son sommeil un pauvre soutenir la basilique du Latran prête à s'écrouler. François s'agenouilla, promit une obéissance dévouée, reçut la bénédiction apostolique et l'approbation verbale de son institution, et après avoir visité avec ses disciples le tombeau des saints apôtres, ils reprirent tous ensemble le chemin d'Assise, passant par la vallée de Spolète pour y évangéliser la paix.

1 Vita a Tribus Sociis, cap. IV.

2 Vere hic est ille vir religiosus et sanctus, per quem sublevabitur et sustentabitur Ecclesia Dei ! Vita a Tribus Sociis, cap. IV.

Une des journées de marche avait été longue et fatiguante ; les frères se mirent sur le bord du chemin pour se reposer un peu, mais la faim les pressait et ils n'avaient pas de quoi manger. Alors la Providence divine vint assister les pauvres de Jésus-Christ. Lorsque tout secours humain leur manquait, un homme leur apporta un pain [1]. Ils passèrent quelques jours à côté de la ville d'Orta dans une église abandonnée d'où ils sortaient pour prêcher, et ils revinrent à la sainte et pauvre demeure de Rivo-Torto, où François les instruisait solidement sur la prière et la mortification.

Bientôt par un acte solennel l'abbé des Bénédictins du Monte-Subazio, pressé par l'évêque d'Assise, donna à François et à sa congrégation l'église de Sainte-Marie-des-Anges ou de la Porziuncula ; il appartient à cet Ordre illustre, fils aîné du Christ, de protéger tous les dévouements et tous les généreux efforts ; il a pris les pauvres Mineurs sur son sein pour les réchauffer, et il leur a assuré sur la terre une retraite indépendante. François entrevit les glorieuses destinées de cette humble chapelle, et il s'écria : « C'est ici un lieu saint qui devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes ; il sera pour nous un monument éternel de la bonté de Dieu [2]. » Et chaque année, en signe de reconnaissance, il envoyait à Monte-Subazio un petit panier de muges, espèce de poisson qui se trouve en abondance dans la rivière de Chiasco qui coule auprès de Sainte-Marie-des-Anges [3].

Voilà donc la pauvre famille franciscaine qui peut respirer à l'aise, elle a une place au soleil. Fort de l'approbation du Souverain-Pontife, François, ne craint plus rien au monde ; il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux ; gonfalonier du Christ crucifié, il lève hautement l'étendard de la pauvreté ; il commence à exercer

1 Sane cum omnis via deesset, qua possent sibi de victu necessario providere, statim affuit providentia Dei, S. Bonaventura, cap. IV.

2 Wadding.

3 Chalippe, Vie de S. François, liv. I.

dans le monde un nouveau genre de négoce, il établit le plus beau et le plus riche commerce dont on se puisse jamais aviser. Il disait partout et à tous : « O vous qui désirez cette perle unique de l'Évangile, venez, associons-nous, afin de trafiquer pour le ciel ; vendez vos biens, donnez-les aux pauvres ; venez avec moi libres de tous soins terrestres ; venez, nous ferons pénitence ; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en pauvreté. » Et chaque soir il rentrait triomphant à Sainte-Marie-des-Anges, entouré de ses nouvelles conquêtes spirituelles. Le nombre des disciples de la pauvreté croissait admirablement. Au milieu de tous nous devons faire une connaissance spéciale avec les frères Rufin, Léon, Masséo de Marignan et Juniperus ; leur vie nous initiera à bien des secrets de l'âme de François.

« Dieu a embelli et enrichi les premiers Frères Mineurs des claires et excellentes vertus de frère Rufin, comme un arc resplendissant parmi les nuées, avec la gaie variété de ses belles couleurs, et comme une rose vermeille, à cause de sa fervente charité, et comme un lis blanc pour sa pureté, rendant une très-agréable odeur en l'Église de Dieu. » Il était d'Assise. Dans les premiers temps de sa conversion, François lui commanda d'aller, dépouillé de ses vêtements, prêcher dans une église d'Assise. Il obéit. Le peuple disait : « C'est un de ces hommes qui, à force d'abstinence, se sont rendus fous [1], » et on ne daigna pas même l'écouter. François vint bientôt le rejoindre, il prêcha, et tout le peuple fondit en larmes au souvenir de la passion de Jésus-Christ. C'est par la pratique de l'humble obéissance que Rufin acquit une si grande force sur lui-même et sur le démon qui avouait, par la bouche d'un possédé, que la vertu de Rufin le tourmentait comme raisin au pressoir [2].

1 Li fanciulli, e gli huomini cominciorno a ridere, e dicevano : Hora, ecco costoro fanno tanta astinenza, e penitenza, che diventano stolti, e fuori di se. Fioretti, cap. XXIX.

2 Chronique des Frères Mineurs, liv. VI, chap. II.

Frère Léon a quelque chose du caractère de saint Jean. Il était le confesseur, l'ami intime de François ; ils ne se quittaient pas, voyageaient ensemble, priaient ensemble, pleuraient ensemble; ils ont toujours vécu appuyés l'un sur l'autre. François appelait très-amoureusement Léon la petite brebis de Dieu, la pecorella di Dio. Un jour allant de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges par un froid très-rigoureux, François dit à Léon : « Fasse Dieu que les Frères-Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté : néanmoins, fais bien attention que ce n'est point là la joie parfaite. » Un peu plus loin il dit : « O Léon ! quand les frères rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets, et ressusciteraient les morts de quatre jours, ce n'est point là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « O frère Léon ! si les Frères-Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui de discernement des cœurs, ce n'est pas là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « O Léon ! petite brebis de Dieu, si les Frères-Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes, de tous les animaux, des arbres, des pierres, de l'eau, ce n'est pas là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « O frère Léon ! quand les Frères-Mineurs convertiraient par leurs prédications tous les peuples infideles à la foi chrétienne, ce n'est point là la joie parfaite. » Et il continua à parler ainsi l'espace de plusieurs milles. Enfin Léon étonné lui demanda : « O père je te prie, au nom de Dieu, dis-moi donc où est la joie parfaite ? » François répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges bien mouillés, bien crottés, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, le portier nous dira : qui êtes-vous ? — Nous répondrons : Nous sommes deux de vos frères. — Vous mentez, dira-t-il ; vous êtes deux fainéants, deux vagabonds, qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres. Et il nous laissera à la porte pendant la nuit, à la neige et au froid. Si nous

souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure, si même nous pensons humblement et charitablement que le portier nous connaît bien pour ce que nous sommes, et que c'est par la permission de Dieu qu'il parle ainsi contre nous, crois que c'est là une joie parfaite. Si nous continuons de frapper à la porte et que le portier vienne nous donner de grands soufflets et nous dire : Partirez-vous d'ici, faquins, allez à l'hôpital, il n'y a rien à manger ici pour vous. Si nous endurons patiemment ces choses et que nous lui pardonnons de tout notre cœur et avec charité, crois que c'est là une joie parfaite. Si enfin, dans cette extrémité, la faim, le froid, la nuit, nous contraignent de faire instance avec des larmes et des cris pour entrer dans le couvent, et que le portier irrité sorte avec un gros bâton noueux, nous prenne par le capuce, nous jette dans la neige et nous donne tant de coups qu'il nous couvre de plaies, si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, ô Léon ! crois bien que c'est là la parfaite allégresse ; car entre tous les dons du Saint-Esprit que Jésus-Christ a accordés et accordera à ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir pour l'amour de Dieu [1]. » En vérité, les conversations des hommes du treizième siècle et surtout des saints sont si rares que je me laisse aller avec bonheur à les écouter.

Dans les commencements de l'Ordre, François voyageant encore avec son frère Léon, et n'ayant point de Bréviaire pour réciter l'office, quand vint l'heure de matines, François dit : « Frère Léon, nous n'avons pas de livres, mais pourtant il faut chanter les louanges de Dieu ; nous ferons ainsi : je dirai : O frère François ! tu as commis tant de péchés dans le monde, que tu mérites d'être précipité dans l'enfer ; et toi, frère Léon, tu répondras : Il est vrai que tu mérites d'être au fond de l'enfer. » Et frère Léon dit avec la simplicité d'une

1 Fioretti di S. Francesco, cap. VII.

colombe : « Volontiers, mon père. » Mais au lieu de répondre comme François le voulait, il dit au contraire : « Dieu fera par vous tant de bien que vous irez en paradis. » François le reprit : « Il ne faut pas dire ainsi, frère Léon, mais quand je dirai : O frère François ! tu as fait tant de choses iniques, contre Dieu que tu es digne de toutes ses malédictions, tu répondras ; il est vrai que tu mérites d'être au nombre des maudits. » Mais Léon dit : « O frère François ! Dieu te fera grâce, et tu seras béni entre les bénis. » François étonné de ce que Léon répondait tout le contraire de ce qu'il lui disait, lui commanda par la sainte obéissance de répéter ses paroles. Je dirai : « O frère François, misérable frère François ! après tant de crimes que tu as commis contre le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, penses-tu qu'il ait pitié de toi ? En vérité, tu ne mérites pas qu'il te pardonne. Frère Léon tu répondras aussitôt : il est vrai, tu ne mérites pas miséricorde. » Léon répondit : « Dieu te fera miséricorde, et te comblera de grâces. » Alors François lui dit avec une douce colère : « Pourquoi as-tu eu la hardiesse de transgresser le précepte de l'obéissance et de répondre tant de fois autrement que je ne l'ai ordonné ? — Mon très-cher père, répondit Léon, Dieu le sait, j'ai toujours voulu répéter les paroles que tu m'as prescrites. — Cette fois au moins, reprit François, réponds comme je t'enseignerai. Je dirai : O frère François ! petit homme misérable, penses-tu bien que Dieu te fasse miséricorde ? Et tu répondras ces mêmes paroles. » Il chanta ce verset avec une grande effusion de larmes, et frère Léon dit : « Tu recevras de Dieu une grande miséricorde ; tu seras exalté et glorifié éternellement, parce que celui qui s'humilie sera élevé. Je ne puis pas dire autrement : c'est Dieu qui parle par ma bouche [1]. » O merveilleuse humilité des saints ! qu'êtes-vous devenue ?.... Léon ne fut pas séparé de François même dans

[1] Rispose fra Leone, et disse : Anzi gran misericordia riceverai da Dio e esalteratti e glorificheratti in eterno ; imperoche chi se humilia sarà esaltato, e io non posso altro dire, perchioche Dio parla per la bocca mia. Fioretti, cap. VIII. Tout ce chapitre est admirable de style.

la mort ; son corps fut déposé au pied de l'autel de son ami canonisé et glorifié.

Masseo de Marignan fut aussi un prodige d'humilité. Saint François lui dit un jour en présence des autres frères : « Masseo, ceux-ci ont reçu de Dieu plus que vous le don de la contemplation ; c'est pourquoi, afin qu'ils y vaquent plus librement, il est juste que vous, qui paraissez plus propre aux offices extérieurs, ayez soin de la porte et de la cuisine ; et le temps qui pourra vous rester, vous l'emploierez à la quête. Prenez bien garde surtout que les gens du monde qui viendront ne troublent point le repos de vos frères : contentez les de quelques bonnes paroles de Dieu ; que les autres ne soient pas obligés de paraître. Allez et faites tout cela pour avoir le mérite de la sainte obéissance. » Masseo baissant la tête et tirant son capuce, se soumit à l'ordre de son supérieur. Pendant plusieurs jours, il s'acquitta fidèlement de tout ce qu'on lui avait prescrit. Ses compagnons, qui connaissaient sa vertu et l'amour qu'il avait pour l'oraison, eurent des remords de le voir si accablé, et prièrent leur père commun de partager le travail entre eux tous. Il y acquiesça, fit venir Masseo et lui dit : « Mon frère, vos compagnons veulent leur part des charges. » Masseo répondit : « Père, je regarde comme venant de Dieu tout ce que vous m'avez imposé. » Saint François eut une grande joie dans son cœur en voyant cette charité d'une part et cette humilité de l'autre ; il leur fit une instruction sur ces deux très-saintes vertus, et distribua les offices avec sa bénédiction [1]. Masseo accompagnait souvent saint François dans ses courses apostoliques ; il était à la pacification de Sienne [2]. Lorsqu'en priant il ne pouvait plus contenir dans son âme les transports de l'amour,

1 All'hora S. Francesco vedendo la carita di coloro, e l'humilita di fra Masseo fece loro una predica maravigliosa della santissima humilita. Fioretti, cap. XI.

2 In quell'hora alquanti huomini di Siena combattevano insieme, e già erano morti due di loro ; giungendo S. Francesco, predico aloro si divotamente, et santamente, che gli pacifico. Fioretti cap. X.

il poussait des gémissements semblables à ceux de la colombe [1].

Juniperus était un homme d'une très-sainte vie ; aussi François disait, faisant allusion à son nom : je voudrais avoir une forêt de pareils genévriers. Il était d'une candeur et d'une simplicité admirables. Quelques-uns de ses amis étant venus à sa rencontre hors des portes de Rome pour lui faire honneur, il trouva des enfants qui se jouaient ensemble de cette façon : « ils avaient mis une grande pièce de bois au travers d'un mur, aux deux bouts de laquelle étaient assis deux garçons à chevauchons, lesquels, par un égal contrepoids, se haussaient et baissaient alternativement. Frère Juniperus se fit donner l'une des deux places, et se mit à jouer avec l'enfant qui était demeuré sur l'autre extrémité. Ses amis étant arrivés là, ne laissèrent pas de le saluer fort révéremment, sachant assez sa coutume ; mais lui, demeurant constant et ferme dans sa résolution, ne fit pas semblant de les voir ni ouïr, tant il se montrait attentif à ce jeu, et persévéra si longtemps et si résolûment que, leur faisant perdre patience, il les contreignit enfin de s'en retourner à leurs maisons fort mal contents et édifiés de l'incivilité et folie de leur ami, qui par après s'écoula secrètement dans son couvent, fort aise d'avoir ainsi évité la vaine gloire de cette rencontre [2]. Sainte Claire avait pour Juniperus une amitié de sœur ; elle l'appelait, à cause de cette simplicité, le jouet de Jésus-Christ. Nous le retrouverons au lit de cette illustre mourante.

Ainsi un an après la fondation de l'Ordre, François avait déjà réuni un grand nombre de disciples dévoués ; il comprit bientôt toute l'importance de réformer la société des femmes par les mêmes moyens.

1 Quand'egli orava faceva un giubilo, conforme a quello d' una colomba. Fioretti, cap. XXXI.

2 Chroniques des Frères Mineurs, liv. IV, chap. XXXIII.

CHAPITRE IV

1212

SAINT FRANÇOIS ÉTABLIT LA RELIGION DES PAUVRES-DAMES
SAINTE CLAIRE — DESTINÉES
DU SECOND ORDRE — SAINTE COLLETTE

Ave, mater humilis,
Ancilla crucifixi,
Clara virgo nobilis.
Discipula Francisci,
Ad cœlestem gloriam
Fac nos proficisci. Amen.

ANTIENNE A S. CLAIRE.

Cette nouvelle vigne de Jésus-Christ commença à étendre ses branches, à pousser des fleurs d'une odeur très-agréable et à produire en abondance des fruits de gloire. Claire apparut alors au monde comme la plus belle plante du jardin de l'Époux céleste et comme la brillante étoile de l'aurore de cette sainte institution [1]. La femme du chevalier Sciffi, Ortolana d'Assise, fut la pieuse jardinière qui planta cette fleur tendre et odoriférante dans l'Église. Ortolana avait consacré sa vie à toutes les œuvres de miséricorde ; dans son amour ardent pour Jésus-Christ, elle avait entrepris de longs pèlerinages ; et comme les croisades avaient ouvert le grand chemin de Jérusalem, elle était allée visiter les lieux consacrés par la

1 Virgo Deo charissima Clara, ipsarum plantula prima, tanquam flos vernans et candidus, odorem dedit, et tanquam stella præfulgida radiavit. S. Bonaventura, cap. IV.

vie du Sauveur. Pendant sa grossesse, priant Dieu de lui donner une heureuse délivrance, elle entendit ces paroles : « Femme, ne craignez pas, vous accoucherez sans danger d'une lumière qui illuminera le monde [1]. » L'enfant fut nommée Clara au baptême. Sa première jeunesse fut humble et cachée, charitable et pure.

Claire ayant eu le bonheur d'entendre les saintes instructions de François, désira se mettre sous sa conduite pour entrer dans la voie de la perfection et du renouvellement spirituel. Accompagnée d'une femme sage et discrète, sa parente, Bonna Guelfucio, elle allait secrètement à Sainte-Marie-des-Anges s'entretenir avec celui qui devait être son père sur la terre et son ami éternel dans le ciel [2]; et parmi les épanchements d'une sainte familiarité, François répandait dans son âme le désir de la vie religieuse et pauvre et des joies ineffables de l'union avec l'Époux divin des âmes chastes et fidèles. Or, le dimanche des Rameaux fut le jour choisi de Dieu pour séparer Claire de la vie contagieuse, de peur que le miroir de son âme angélique ne fût terni dans les chemins poudreux du monde [3]. Elle se rendit dans l'église avec des habits très-magnifiques, et on y vit comme un présage de sa gloire. Toutes les dames, selon la coutume italienne, étaient allées recevoir des mains de l'évêque des palmes bénites. Claire, dans sa pudeur virginale, resta prosternée à sa place ; le pontife alors descendit les degrés du sanctuaire, et s'approchant d'elle, il lui mit une palme dans la main [4]. La nuit

1 Ne paveas, mulier, quia quoddam lumen salva parturies quod ipsum mundum clarius illustrabit. Vita S. Claræ, cap. I, apud Surium.

2 Visitaua o sancto a sancta donzela, et ella mais mindamente ao sancto verao, ordenado diseretamente os tempos de suas visiaçoes, porque sen sancto poposito nao podesse dos homes ser entendido, nem por nouas publicas murmurado et impedido. Marc de Lisbonne. Chronicon, cap. III. Da familiaridade que sancta Clara tene com o benaventurado padre sancto Francisco. Ce chapitre est fort beau.

3 Protinus ne speculum illibatæ mentis mundanus pulvis ulterius inquinet. Vit. Clar., cap, IV.

4 Pontifex per gradus descendens, usque ad eam accederet, et palmam suis in manibus poneret. Vit. Clar., cap. IV.



suivante, toujours pompeusement parée, elle sortit par une porte secrète de la maison paternelle, et vint à Sainte-Marie-des-Anges, où les religieux qui célébraient les saintes veilles reçurent avec des cierges ardents en leurs mains cette vierge sage qui, avec une lampe remplie de l'huile de l'amour, cherchait son Époux et Rédempteur, Jésus-Christ. Devant l'autel de Marie immaculée, François lui coupa les cheveux en signe de renonciation aux vanités de la terre, et la revêtit de l'habit de pénitence. Tout ce qu'elle avait apporté de précieux fut distribué aux pauvres.

« Il n'eût pas été à propos, dit un ancien auteur, que l'Ordre nouveau de la fleurissante virginité eût été ailleurs commencé qu'au palais angélique de cette très-grande dame, laquelle avait été auparavant seule mère et vierge, et par conséquent plus digne que toutes les autres créatures. C'est en ce même lieu que la noble chevalerie des pauvres de Jésus-Christ, les Frères-Mineurs, eut son commencement sous le valeureux capitaine saint François, afin qu'on cogneût évidemment que la Mère de Dieu engendroit en cette sienne demeure l'une et l'autre Religion [1]. » François, dont le zèle était toujours dirigé par l'esprit de sagesse, conduisit Claire dans un monastère de religieuses de Saint-Benoît, à Saint-Paul d'Assise. Là elle eut à soutenir les rudes assauts de sa famille affligée ; mais Dieu fut sa force et la rendit victorieuse dans ce combat de paroles d'amitié, de menaces et de haine [2]. Bientôt elle fut établie à Saint-Damian, cette église que François avait restaurée à la sueur de son front [3]. Claire s'enferma dans ce saint lieu pour l'amour de son céleste Époux ; elle y

1 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. VII.

2 Et post pugnas verborum, videntes constantiam ejus votis acquiescunt. S. Antonin Chronicon, part. III, pag 743.

3 Aujourd'hui Saint-Damian est habité par les Riformati (Récollets) qui édifient le pays par leur austère régularité Ce monastère a subi peu de changements depuis le douzième siècle. Il est bien doux pour le pèlerin de reposer dans ces petites cellules si humbles, si recueillies, et de rompre le pain de l'hospitalité dans le même réfectoire et sur la même table où mangeaient sainte Claire et ses sœurs.

7

emprisonna pour toujours son corps, afin de le séparer de la turbulente tempête du monde. Cette douce colombe argentée fit son nid dans les petites cellules de l'humble demeure, et y enfanta la nombreuse postérité des Pauvres-Dames. Sa fécondité fut inépuisable ; et dans ces grandes secousses morales données au monde, on voyait se réaliser les paroles, du vieux prophète, « Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas ; chante des cantiques de louanges ; pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants : l'Épouse abandonnée est devenue plus féconde que celle qui a un époux. Étends l'enceinte de ton pavillon, développe les voiles de tes tentes ; tu pénétreras à droite et à gauche ; ta postérité héritera des nations et remplira les villes désertes..... Toi, si longtemps pauvre, si longtemps battue par la tempête et sans consolation, je te donnerai des fondements de saphirs, je te parerai de rubis, je bâtirai tes tours de jaspe ; tes portes seront ornées de ciselures ; ton enceinte, de pierres choisies [1]. » Et cet édifice, bâti sur les vertus humbles et pures, plus solides et plus précieuses mille fois que le saphir et le jaspe, s'éleva jusqu'au ciel, étendit son ombre protectrice sur la terre, et la paix et la sainteté se répandirent à grands flots sur tous ceux qui s'y abritèrent.

Claire avait laissé dans la maison paternelle une jeune sœur, nommée Agnès, qu'elle aimait tendrement. Quelques jours après sa retraite, Agnès vint se jeter dans ses bras, disant : « Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous. » Claire lui répondit, en l'embrassant avec une grande effusion de joie : « Très-douce sœur, je rends grâces à Dieu de ce qu'il a exaucé mon plus ardent désir [2]. » Les parents, furieux, vinrent avec quelques chevaliers, leurs amis, rechercher Agnès ; dans toute la brutalité des mœurs de cette époque, lorsqu'elles n'étaient pas adoucies par la piété, un de ces chevaliers la prit par les cheveux, lui donna de grands coups et la traîna hors

1 Isaïe, 54.

2 Gratias ago Deo, dulcissima soror, quod me de te sollicitam exaudivit. Vita Clar., cap. XVI.

de la maison[1]; mais Dieu la délivra miraculeusement. Elle revint auprès de sa sœur désolée, et le bienheureux François alla les consoler. Il donna le saint habit de pénitence à Agnès, lui laissant son nom en mémoire du très-doux Agneau qui a été immolé pour les péchés du monde. Pendant les trois premières années, la famille de Claire crût merveilleusement; elle eut la consolation de voir Béatrix, la plus jeune de ses sœurs, se consacrer à Dieu; et Ortolana, devenue veuve, alla rejoindre à Saint-Damian les trois plantes qu'elle avait jadis soignées avec une si amoureuse sollicitude.

Bientôt cette armée de femmes pieuses, avec des reines et des princesses à sa tête, sous le nom de Pauvres Clarisses, alla dresser ses tentes dans toute l'Europe. Lorsque François voulait établir une communauté de vierges saintes, il envoyait une des anciennes de Saint-Damian planter la croix avec l'amour de la pauvreté évangélique dans la nouvelle colonie. Ainsi il envoya Agnès à Florence. Ce fut une bien cruelle séparation que celle de ces pieuses sœurs. La lettre d'Agnès à Claire, et à toutes les vierges de Saint-Damian, où elle avait été élevée et nourrie spirituellement, nous a été conservée; nous l'avons recueillie comme un débris des communications intimes entre ces âmes du treizième siècle, si grandes et si dévouées :

« A SA MÈRE VÉNÉRABLE, A SA MAITRESSE DANS LE CHRIST, LA BIEN-AIMÉE CLAIRE, ET A TOUTE SA COMMUNAUTÉ, AGNÈS, HUMBLE SERVANTE DE JÉSUS.

« La condition des choses créées est de ne jamais demeurer dans le même état ; aussi lorsqu'on se croit dans le bonheur, on est plongé dans un abîme de maux. Sachez donc, ma mère, qu'il y a au fond de mon cœur une grande tribulation et une immense tristesse ; combien je souffre d'être séparée de vous, de vous, auprès de qui je croyais vivre et mourir ! Ce malheur commencé, je ne sais quand il finira ; il est une

1 Irruit in eam miles unus animo efferato, et pugnis, calcibusque non parcens, eam per capillos abstrahere conabatur. Vit. Clar., cap. XVI.

de ces choses qui se déroulent sans cesse et dont on ne voit pas le bout ; il est comme une grande ombre qui croît indéfiniment sans décliner ; il est comme un poids sur mon âme et je ne puis l'écarter. Je croyais que ceux qui étaient unis dans le ciel par la même foi et la même conversation, auraient sur la terre la même vie et la même mort : qu'un même tombeau renfermerait le même sang et la même nature ; mais j'ai été trompée ; je suis abandonnée, et mon âme déborde de tristesse. O mes sœurs très-douces, ayez pitié de moi ; pleurez avec moi, et priez Dieu de ne pas vous faire souffrir ainsi ! Comprenez qu'il n'est pas de douleur semblable à cette douleur ; une douleur qui me crucifie sans cesse, une langueur qui toujours me torture, une ardeur qui toujours me dévore ; les afflictions me pressent de toutes parts ; de grâce ! aidez-moi par vos pieuses prières, afin que Dieu me donne la force de les supporter. O ma mère, que ferai-je ? que dirai-je ? Moi, qui n'espère jamais revoir ni vous, ni mes sœurs. Oh ! si je pouvais exprimer ma pensée selon mon désir ! Oh ! si je pouvais ouvrir là devant vous, dans cette lettre, ma longue douleur ! Mon cœur est brûlé intérieurement par le feu de l'affliction. Je gémis et je pleure. Je cherche une consolation et je n'en trouve pas. J'enfante douleur sur douleur, et je succombe sous le poids de la pensée que jamais je ne vous reverrai. Personne ici ne pourrait comprendre ma peine.

« Une seule chose me console, et vous pouvez vous réjouir avec moi, c'est la grande union qui règne dans notre communauté ; on m'y a promis obéissance avec respect et dévouement. Toutes se recommandent à Dieu et à vous. Pensez à nous, et regardez-les ainsi que moi comme des filles et des sœurs qui toujours seront sincèrement disposées à suivre vos avis, à exécuter vos ordres. Le seigneur pape a acquiescé à mes désirs relativement à l'affaire particulière que vous savez. Priez le frère Élie de ma part, de nous visiter et de nous consoler plus souvent. Adieu[1]. »

1 Wadding, t. II, p. 15.

Cependant Claire instruisait ses filles par ses discours remplis des sucs les plus doux de la doctrine céleste, et par l'exemple incessant de toutes les vertus chrétiennes. Sa modestie était si grande au milieu de cet empire des âmes qu'on ne la vit qu'une fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux [1]. Élue abbesse ou supérieure, elle fut la servante des servantes de Dieu ; elle soigna les malades et s'employa aux plus vils offices du monastère [2]. Ses mortifications étaient extrêmes ; elle ne porta jamais de chaussures ; toute vêtue de son habit d'étoffe grossière, elle prenait quelques heures de sommeil sur du sarment sec ; elle se riait des souffrances corporelles ; et la joie divine qui surabondait dans son âme rayonnait alors sur sa figure tranquille [3]. Elle s'asseyait sur son lit de douleurs, et filait du lin d'une grande délicatesse, et avec cette toile très-fine, elle fit cinquante paires de corporaux qu'elle envoya dans des bourses de soie et de pourpre aux pauvres églises de la vallée de Spolète et des montagnes d'Assise, témoignant ainsi sa profonde vénération pour le très-saint sacrement de l'autel [4].

Une nuit de Noël, qu'elle était malade et alitée, toutes les religieuses étant à l'église pour chanter avec les anges les joies de l'avénement du Sauveur, seule avec ses souffrances, Claire dit en soupirant : « O mon Dieu, voyez comme je suis délaissée ! » Et aussitôt celui pour lequel il n'y a point de distance ouvrit miraculeusement les oreilles de la malade, et elle entendit les frères chantant l'office dans l'église Sainte-Marie-des-Anges ; et au matin, lorsque ses filles vinrent la

1 Giuseppe di Madrid. Vita di S. Chiara. Rome, 1832, p. 187.

2 Inter Christi ancillas servire libentius quam serviri. Vita Clar., cap VIII.

3 Deridere videretur angustias corporales .. sancta lætitia, quæ interius abundabat, exterius redundabat Vit. Clar., cap. XII.

4 Et sedens filabat delicatissimos pannos, de quibus ultra quinquaginta paria corporalium faciens, et ea sericis vel purpureis thecis includens per plana et montana Assisii variis Ecclesiis destinabat. Vit. Clar., cap XXIII, apud Surium.

voir, elle s'écria : « Béni soit mon Seigneur Jésus-Christ, qui ne m'a point délaissée dans mon abandon ! [1]»

Les prières d'une âme si unie à Dieu étaient toutes puissantes, et les historiens en rapportent deux preuves prodigieuses entre toutes. L'empereur Frédéric II, ce tyran impie et cruel, avait rassemblé des rives orientales de l'Adriatique les débris de l'ancienne race sarrasine, et il leur avait donné en Italie l'ancienne forteresse de Nocera Dei Mori. Ces ennemis du Christ et de son Église descendaient dans la vallée de Spolète, restée fidèle au Saint-Siège, et ils lui faisaient boire le calice de leur colère [2]. Un jour, ils portèrent leurs ravages jusqu'aux portes d'Assise, et entourèrent de leurs cris et de leur fureur le monastère de Saint-Damian. Le cœur des Pauvres-Dames fondit d'épouvante : elles se réfugièrent auprès du lit de leur mère, malade[3]. Claire se lève, prend l'ostensoir d'ivoire et d'argent, où était la sainte hostie, la place sur le seuil de la porte, à la vue de l'ennemi, et, prosternée la face contre terre, elle dit, avec abondance de larmes à son bien-aimé Jésus : « Voulez-vous, ô mon Dieu ! livrer entre les mains des infidèles vos servantes sans défense que j'ai nourries dans votre saint amour ? Protégez-les, ô mon Dieu ! puisque moi, leur mère, je ne puis rien dans un si grand péril. » Alors elle entendit comme la voix argentine d'un petit enfant qui disait : « Je vous protégerai toujours. — Mon Seigneur, continua Claire, si telle est votre sainte volonté, conservez cette ville d'Assise qui nous nourrit pour votre amour. » Dieu répondit : « Cette ville souffrira beaucoup, mais ma grâce la défendra. » Alors Claire, relevant la tête, dit à ses filles tremblantes : « Mes bien-aimées, ayez une ferme foi

1 Et ecce repente mirabilis ille concentus, qui in ecclesia sancti Franscisci fiebat, suis cœpit auribus intonare... Mane ad eam venientibus filiabus, dixit Clara : Benedictus Dominus Christus, qui me, vobis relinquentibus, non reliquit. Vit. Clar., cap. XIX. Fioretti, cap. XXIV.

2 Vallis Spoletana de calice iræ frequentius imbibebat. S. Antonin. Chronicon, part III, p. 745.

3 Liquescunt dominarum corda timoribus, et ad matrem referunt flectus suos. S Antonin.

dans le Christ ; j'ai l'assurance qu'il ne nous arrivera aucun mal[1]. » Et les Sarrasins prirent la fuite. C'est en mémoire de ce prodige que les artistes chrétiens présentent à notre vénération sainte Claire portant le saint sacrement.

Une autre fois, un des principaux capitaines de l'empereur Frédéric, Vitalis de Aversa, homme ambitieux de gloire, amena ses troupes assiéger Assise. Il ravagea les alentours, coupa les arbres, et jura qu'il ne partirait que lorsqu'il se serait rendu maître de la ville. Claire voyant toutes ces choses, eut une grande douleur; elle dit à ses filles : « Chères sœurs, nous recevons chaque jour de cette ville ce qui nous est nécessaire; il serait impie de ne pas la secourir selon notre pouvoir dans cette extrémité. » Toutes ensemble se répandent de la cendre sur la tête, et vont demander à Dieu, de toutes les forces de leur affection, la délivrance de la ville. Elles furent exaucées: un secours inespéré vint repousser Vitalis de Aversa, qui mourut peu de temps après[2].

Afin de suivre la religion des Pauvres-Dames dans les principales phases de ses destinées, nous interrompons un instant la suite chronologique. Il y a dans l'histoire un ordre moral plus élevé et plus important que l'ordre de la chronologie matérielle.

François, après en avoir conféré avec le cardinal Ugolini, son ami, voulut rendre durable une institution si importante et si utile : il en recueillit les ferventes traditions, et les consigna dans une sainte règle divisée en douze chapitres. Nous allons l'étudier avec quelques détails.

« Celle qui, divinement inspirée, se présentera pour suivre la vie religieuse, sera reçue par l'abbesse, si la plus grande partie des sœurs y consentent, et avec la permission

1 Quæ impadiva corde, se infirmam ad ostium duci jubet, et ante hostes poni, præcedente eam capsa argentea, intra ebur inclusa, in qua sancta sanctorum devotissime servabantur, sacratissimum scilicet corpus Christi. Vit. Clar., cap. XIV.

2 Carissimæ filiæ, multa bona ab ista civitate quotidie suscipimus, quamobrem impium est si in tanta necessitate, prout possumus, non succurramus. S. Antonin.

du cardinal protecteur. Mais avant de lui donner l'habit, elle sera fort diligemment examinée sur la foi catholique et les saints sacrements de l'Église. » Le monastère ne devait point s'embrouiller dans les affaires temporelles de la postulante. Lorsque celle ci aura vendu ses biens et distribué l'argent aux pauvres, on lui coupera les cheveux, selon l'usage, et on lui donnera trois tuniques et un manteau. Alors elle ne pourra plus sortir du monastère sans une très-grande nécessité. Elle se souviendra de porter toujours les habits les plus pauvres et les plus vils, en mémoire du très-doux Enfant-Jésus, qui, venant au monde, fut enveloppé par sa mère dans de pauvres langes et couché dans la crèche [1]. Les religieuses, comme marque d'attachement à la sainte Église de Rome, réciteront en commun le Bréviaire romain. Les jeûnes étaient fréquents, rigoureux; l'abbesse pouvait en dispenser les malades et les faibles [2].

La partie la plus importante d'une législation est celle qui concerne le pouvoir. Dans les institutions religieuses il n'y a rien qui puisse favoriser l'ambition, ou les excès de l'orgueil despotique.

« Dans l'élection de l'abbesse, on gardera la forme canonique. Les religieuses feront leur possible pour avoir le général des Frères-Mineurs ou le provincial, afin qu'elles demeurent dans la plus parfaite concorde, ne fassent l'élection que pour l'utilité commune, et ne choisissent qu'une religieuse professe. Si une religieuse non professe est élue, on ne lui obéira que lorsqu'elle aura fait profession suivant la forme de notre pauvreté. Si quelque temps après l'élection de l'abbesse, les sœurs la reconnaissent indigne ou incapable de cette charge, pour le bien du service de Dieu et de leur monastère, qu'elles en élisent une autre le plus tôt possible. Que l'abbesse soit la première en vertu et en saintes mœurs plutôt qu'en di-

1 Prima regula sanctimonialum S. Claræ. — S. Francisci opuscula, t. II, cap. II, p. 33 et seq.

2 Regula, cap. III.

gnité, afin que les sœurs, excitées par son exemple, lui obéissent plus par amour que par crainte; qu'elle console les affligées et soit toujours la première à l'office divin. Elle assemblera toutes ses religieuses en chapitre au moins une fois la semaine pour la coulpe, et aussi pour délibérer des affaires de la maison, parce que souvent Dieu communique et donne son esprit au moindre d'une communauté [1].

Le silence était strict et n'était rompu que pendant une heure dans le jour; mais, à l'infirmerie, les religieuses pouvaient toujours parler discrètement pour le service et la récréation des malades [2]. « Les sœurs auxquelles Dieu a donné la grâce du travail pourront le faire d'une manière honnête, convenable à leur profession et pour le profit commun; elles apporteront au chapitre le produit de leur travail[3]. »

Les derniers chapitres règlent les pénitences que l'on doit infliger, les rapports avec le monde, les devoirs de la portière, comment l'abbesse doit visiter les religieuses, et les visites du provincial. Mais ce qu'on remarque par-dessus tout dans cette règle, c'est l'amour de la pauvreté, c'est le dévouement à l'abnégation absolue. « Que les religieuses ne se puissent rien approprier; qu'elles servent Dieu en ce monde comme pèlerines et étrangères en toute pauvreté et humilité, faisant chercher l'aumône avec confiance. Il ne faut pas qu'elles en rougissent: Notre-Seigneur Jésus-Christ se fit pauvre pour nous en ce monde. C'est cette sublimité de la très-haute pauvreté qui vous institue, ô mes sœurs très-douces, héritières du royaume céleste[4]! » Tout cela n'est pas encore capable de satisfaire l'ardente affection de Claire pour la pauvreté: un jour qu'elle s'entretenait avec le pape Grégoire IX, car les plus grands personnages venaient chercher auprès de

1 Regula, cap. IV.
2 Regula, cap. V.
3 Regula, cap. VII.
4 Regula, cap. VIII.

cette humble vierge des lumières et des consolations, le saint pontife la suppliait de modérer son zèle et de daigner posséder quelques biens, à cause du malheur des temps et aussi parce qu'une sévère clôture lui interdisait d'aller, comme les Frères-Mineurs, implorer la charité des fidèles, et la réduisait à l'attendre au hasard. « Si c'est votre vœu qui vous gêne, dit-il, nous vous en délierons. — Saint Père, répondit-elle, je serai heureuse d'être absoute de mes péchés; mais je ne veux pas d'absolution pour ne point suivre les conseils de Dieu[1].» A force de prières et de sollicitations, elle obtint d'Innocent IV le privilége de la pauvreté perpétuelle, le seul qui n'ait jamais été demandé au Saint-Siége, et afin qu'une nouvelle et extraordinaire faveur répondît à cette nouvelle et inaccoutumée demande, le pape écrivait de sa propre main la première lettre de ce privilége [2], que nous mettons ici comme un monument unique dans les annales de l'Église:

« INNOCENT, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, A SA BIEN-AIMÉE FILLE EN JÉSUS-CHRIST, CLAIRE, ET AUX AUTRES SŒURS DU MONASTÈRE DE SAINT-DAMIAN D'ASSISE, SALUT ET APOSTOLIQUE BÉNÉDICTION.

Puisque vous désirez vous consacrer à Dieu seul, renoncer à toutes les choses temporelles, vendant vos biens et en distribuant le prix aux pauvres, pour suivre dans le dénûment absolu le PAUVRE divin, qui est la voie, la vérité et la vie, rien ne pourra vous arracher à cette sainte résolution; car la main gauche de l'Époux céleste est sous votre tête pour soutenir la grande faiblesse de votre corps, que vous avez soumis à la loi de l'Esprit avec une grande ferveur de charité

1 Nequaquam a Christi sequela in perpetuum absolvi desidero. Vit. Clar., cap. IX.

2 Et ut insolitæ petitioni favor insolitus arrideret, pontifex ipse cum hilaritate magna petiti privilegii primam notulam sua manu conscripsit. Vit. Clar., cap. IX.

et le Seigneur, qui nourrit les petits oiseaux, qui a vêtu la terre de verdure et de fleurs, saura bien vous nourrir et vous vêtir jusqu'au jour où il se donnera lui-même à vous pour aliment éternel, quand, de sa droite victorieuse, il vous embrassera dans sa gloire et sa béatitude. Comme vous nous avez demandé le privilége de la très-haute pauvreté, nous vous octroyons par ces présentes de ne pouvoir être contraintes par qui que ce soit à prendre, avoir, ni retenir des possessions temporelles. Si quelques-unes des sœurs ne peuvent garder cette règle, qu'elles ne demeurent pas avec vous, mais qu'elles aillent habiter un autre monastère; que personne, à ce sujet, n'ose troubler votre communauté. Si quelque personne ecclésiastique ou séculière, sachant cette notre constitution, est assez téméraire pour y attenter; si, après avertissements, elle ne répare sa faute, qu'elle soit privée de ses offices, dignités, honneurs, et de la communion des fidèles. Mais ceux qui vous aimeront toutes en Jésus-Christ et votre ordre, et spécialement le monastère de Saint-Damian qu'ils aient la sainte paix de Dieu, et, qu'au jour du jugement, ils trouvent la récompense de la béatitude éternelle. [1]

Après quatorze ans d'une sainte union, François était mort, et Claire, avec le secours de Dieu et des Frères-Mineurs gouvernait, instruisait et protégeait son Ordre des Pauvres-Dames. Les dernières années de sa vie furent livrées aux plus cruelles infirmités; sa mort fut précieuse devant Dieu et devant les hommes. Elle était âgée de soixante ans[2]. Mais elle avait achevé sa course, elle soupirait après la dissolution de son corps, et le Christ avait hâte de rappeler dans la patrie éternelle la pauvre pèlerine [3]. Sa maladie devenait chaque jour plus grave, plus mortelle. Le pape Innocent IV, qui habitait alors Pérouse, vint à Saint-Damian avec ses car-

1 Giuseppe di Madrid. Vita di S. Chiara. Rome, 1832, p. 124.

2 Née en 1194.

3 Accelerat Christus pauperem peregrinam superni regni palatio sublimare. Vit. Clar., cap. XXVI.

dinaux; arrivé auprès du lit de la glorieuse malade, il approcha la main de ses lèvres, afin qu'elle pût la baiser. Elle lui demanda humblement de baiser aussi ses pieds apostoliques. Le pape posa son pied sur un escabeau de bois: elle l'embrassa dessus et dessous avec une inexprimable tendresse [1]. Puis, d'un visage angélique, elle demanda au Souverain-Pontife la rémission de tous ses péchés; il répondit : « Plût à Dieu que j'eusse besoin d'un tel pardon! » et il lui donna l'absolution parfaite et la grâce de sa bénédiction. Tous les assistants se retirèrent, car le matin elle avait reçu le saint viatique de la main du ministre provincial. Alors elle éleva ses mains et ses yeux au ciel, et dit à ses sœurs : « Mes filles, louez Dieu du grand bénéfice qu'il lui a plu de me faire aujourd'hui; le ciel et la terre ne suffiraient pas pour le reconnaître; j'ai reçu mon Seigneur et mon Dieu, et j'ai mérité de voir son vicaire! [2]»

Toutes les sœurs, qui allaient être orphelines, avaient l'âme percée d'une très-grande douleur ; rien ne pouvait les arracher du lit de leur mère mourante. Agnès surtout, sa toute dévouée sœur Agnès, qui était venue de Florence pour l'embrasser une dernière fois, lui disait en sanglotant et dans l'ivresse de sa douleur : « Claire, pourquoi donc me laissez-vous ainsi abandonnée ? — Bonne Agnès, répondait Claire, puisqu'il plaît à Dieu que je parte, demeurez ici joyeuse et ne pleurez plus : car je vous assure que vous viendrez bientôt me rejoindre, et le Seigneur vous donnera une très-grande consolation avant de mourir [3]. » Pendant son agonie de plusieurs jours, elle ne cessa d'être unie à Dieu. Elle dit au frère Reinaldus, qui l'exhortait à la patience : « Frère bien cher,

1 Ascenso ligneo scabello curialis Dominus digniter pedem accommodat : super quem illa sursum et deorsum inculcans oscula, vultum reverenter acclinat. Vit. Clar. Bolland., tom II, August., pag. 764.

2 Laudate Dominum, filiolæ meæ, quia tale beneficium mihi est dignatus tribuere. Vit. Clar., apud Bolland.

3 Inter quas Agnes virgo devota, lacrymarum inebriata salsugine, sororem efflagitat, ne, se relicta, discedat. Vit. Clar., apud Bolland.

depuis que j'ai connu la grâce de mon Dieu, par le moyen de son serviteur saint François, aucune peine ne m'a été importune, nulle pénitence ne m'a semblé difficile, ni aucune maladie fâcheuse [1]. » Enfin elle dicta son testament, où elle laisse en héritage la sublime pauvreté [2].

Claire voulut ensuite que les Frères-Mineurs lui parlassent de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour enflammer son courage. Apercevant entre autres le très familier serviteur de Dieu Juniperus, elle lui demanda en souriant : « Ne savez-vous rien de nouveau de Dieu [3] ? » Juniperus, ouvrant la bouche pour lui répondre, il sortit de la fournaise de son cœur enflammé une infinité d'étincelles de paroles si sublimes, que cette sainte vierge en reçut beaucoup de consolation [4]. Angelo exhortait les sœurs désolées, et le très-simple frère Léon ne cessait de baiser le lit de la pauvre mourante [5], qui se disait à elle-même : « Va, mon âme, va sûrement, tu as un bon guide pour faire ce voyage ; car celui qui est ton créateur t'a sanctifiée et a toujours veillé sur toi avec l'amour d'une mère pour son enfant. Vous, ô Seigneur, soyez béni de ce que vous m'avez créée [6] ! » Une des sœurs lui ayant demandé ce qu'elle voulait : Je parle à ma bienheureuse âme, lui répondit-elle ; et se tournant vers Agnès, elle dit : « Ne voyez-vous pas le Roi de gloire, ô ma fille ? » Agnès regarda du côté de la porte et elle vit entrer une grande procession de vierges vêtues de blanc avec des couronnes d'or sur leur tête.

1 Postquam Domini mei Jesu Christi gratiam per illum servum suum Franciscum agnovi, nulla pœna modesta, nulla pœnitentia gravis, nulla mihi, frater carissime, infirmitas dura fuit. Vit. Clar., apud Bolland., pag. 764.

2 Wadding, ann. 1253.

3 Nova hilaritate perfusa, quærit si aliquid novi de Domino haberet ad manum ? Vit. Clar., apud Bolland.

4 Qui aperiens os suum de fornace fervidi cordis flammentes verborum scintillas emittit. Vit. Clar., apud. Bolland.

5 Leo recedentis lectulum osculatur. Vit. Clar.

6 Vade secura, quia bonum habes conductum itineris. Vade, quoniam qui te creavit, sanctificavit ; et custodiens te semper, velut mater filium tenero amore dilexit. Vit. Clar., apud Bolland.

Mais l'une d'elles paraissait plus belle, plus somptueuse et plus brillante, car elle portait une couronne impériale garnie de pierreries, et de son visage sortait une lumière éclatante ; elle s'approcha du lit de Claire, et ces deux âmes célestes s'unirent dans un baiser très-doux [1]. Or, le lendemain, onzième jour d'août, Claire entra dans la gloire éternelle [2]. Ses obsèques furent un triomphe ; les habitants d'Assise, accompagnés d'une troupe de chevaliers armés, gardèrent les saintes reliques, et, après l'office solennel et le discours du cardinal d'Ostie sur les vanités de la terre, les religieux portèrent le corps dans l'église de Saint-George d'Assise, où avait d'abord été déposé celui de saint François. Le pape voulait faire célébrer l'office des saintes Vierges, et le peuple chantait cette antienne, que nous répétons ici du fond de notre cœur :

Nous vous saluons, mère d'humilité,
Servante du Crucifié,
Claire, noble vierge,
Disciple de François,
A la céleste gloire
Faites-nous parvenir. Amen [3].

Deux ans après, le cardinal d'Ostie, qui avait hérité de l'amour de son oncle Grégoire IX pour les Frères-Mineurs, étant pape sous le nom d'Alexandre IV, proposa Claire à la vénération des fidèles, et l'inscrivit solennellement au catalogue des saints : « Claire, entre toutes les clartés, qui a illuminé la terre par ses vertus et par ses miracles..... Claire qui, dans le champ de la Foi, a planté et cultivé la vigne de la pauvreté, cette vigne qui a donné de si beaux fruits de vertu..... Claire, la princesse des pauvres, la duchesse des humbles..... que notre mère l'Église se réjouisse donc d'avoir donné naissance à cette fille

1 Et ecce in vestibus albis turba ingreditur virginum, quæ omnes aurea serta suis capitibus deferebant. Graditur inter eas una præclarior cæteris... procedit ad lectulum, ubi sponsa filii decubat, et amantissime se super eam inclinans, amplexum dulcissimum præstat. Vit. Clar., apud Bolland.

2 Année 1253.

3 Voir dans les NOTES les liturgies en l'honneur de sainte Claire.

qui, à son tour, a enfanté une famille innombrable de parfaites servantes de Jésus-Christ [1]. »

Cependant l'Ordre des pauvres-Dames se répandait dans le monde. Agnès de Bohême l'établit en Allemagne [2]. La bienheureuse Isabelle de France, sœur de saint Louis, ayant refusé l'alliance de Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, se consacra à Dieu sous la règle de sainte Claire. Elle fit bâtir dans le bois de Longchamp, près de Paris, un monastère qu'elle nomma admirablement de l'Humilité de Notre-Dame. Alexandre IV approuva, en 1258, les modifications que saint Bonaventure, avec cinq autres de ses frères, avait faites à la règle primitive de sainte Claire. Urbain IV, par une bulle de 1263, ajouta quelques nouvelles constitutions à la demande d'Isabelle et du saint roi son frère. Les religieuses qui adoptèrent ces institutions, furent appelées Urbanistes. Beaucoup de communautés conservèrent jalousement le privilége de la pauvreté perpétuelle, car l'esprit de sainte Claire vivait dans ses disciples et ses amies : dans Agnès d'Assise, jeune fille simple comme une colombe, qui raconte dans le procès de la canonisation, qu'ayant essayé le cilice de Claire, elle ne put en souffrir l'âpreté ; souvent Dieu lui permettait de voir l'Enfant-Jésus faisant des caresses enfantines à Claire-la-Sainte [3] ; et dans cette sœur Françoise qui mérita de voir Jésus-Enfant dans l'hostie ; et dans cette sœur Christine, pieuse confidente de Claire, qui l'accompagnait dans ses visites à saint François et assistait à leurs saintes conversations.

Mais, comme toutes les choses humaines, l'Ordre des Pauvres-

1 Clara claris præclara meritis, magnæ in cœlo claritate gloriæ, ac in terra miraculorum sublimium clare claret... Hæc profecto in arvo fidei plantavit, et coluit vineam paupertatis, de qua fructus salutis pingues et divites colliguntur... Hæc fuit pauperum primiceria, ducissa humilium... Gaudeat itaque mater Ecclesia quod talem genuit et educavit filiam... Bulla canonisationis.

2 Et multæ filiæ ducum, comitum, baronum, et aliorum nobilium de Alamania, mundum deserentes, exemplo beatæ Claræ et Agnetis, Sponso cœlesti sunt junctæ. Liber Conformitatum, pag. 85, in-folio, 1590.

3 Wadding, Annales Minorum, tom. I.

Dames perdit avec le temps sa vigueur primitive; il gisait dans le relâchement, lorsque Dieu, qui sait renouveler les institutions comme les plantes, fit naître dans notre France celle qui devait rendre à la sainte pauvreté tout l'éclat de sa gloire [1], comme il fit naître en Espagne cette mère spirituelle de l'Eglise, qui donna une nouvelle vie aux fleurs fanées du Carmel [2]. L'histoire de la réforme des Ordres religieux et de la réforme intérieure de l'Église du quinzième au dix-septième siècle, est une des plus importantes et des moins connues. Dieu révéla à Collette qu'elle était appelée à la restauration des Pauvres-Dames et même des Frères-Mineurs. Le bienheureux Henry de Balma, son confesseur, vit en songe une grande vigne en friche et sans fruits qu'une jeune vierge commençait à cultiver avec beaucoup de travail ; il fit part de cette vision à Collette qui lui fit connaître les avertissements surnaturels qu'elle aussi recevait de Dieu. Un jour elle aperçut dans sa cellule un bel arbre, dont les fruits d'or et d'azur exhalaient une odeur céleste, et au pied croissaient de nombreux rejetons. Craignant d'être trompée par l'esprit de mensonge, elle arracha ces arbres et les jeta dehors, mais les arbres repoussaient aussitôt[3]. Et Dieu lui manifesta que ce grand arbre était sa figure; qu'elle introduirait pour le service de l'Église une multitude d'âmes religieuses en divers royaumes et fonderait plusieurs monastères. Comme son humilité lui faisait toujours alléguer des excuses, Dieu la rendit trois jours aveugle, puis trois jours muette, et une voix intérieure lui disait sans cesse : Obéissez à ce que Dieu requiert de vous. A ce signe irrésistible, elle se

1 Ordo jacet Claræ, clarum cui lumen ademptum,
Clarior exurgit, regula sancta viget.
Office de S. Collette dans le brév. des Frères Mineurs.

2 Dans le premier temple du monde, à Saint-Pierre, au milieu des Pères de l'Église, on voit la statue de sainte Thérèse avec cette inscription : Sancta Teresa mater spiritualis.

3 In ejus inclusorio sane angusto derepente crevit arbor quædam valde speciosa, foliis optime compositis, et floribus instar auri rutilantibus e quibus odor fundebatur gratissimus mireque confortans. Surius, mars, p. 74, in-fol.

soumit [1]. Elle écrit tout ce que Dieu lui inspire pour la réformation de l'Ordre ; elle met ces papiers dans un sac à sa ceinture, et avec l'aide d'une pieuse veuve, elle traverse la France à pied, arrive à Nice où Benoît XIII résidait à cause du schisme ; elle fait profession à ses pieds de l'institut de sainte Claire, et le pape l'établit abbesse et supérieure générale de tout l'Ordre.

Cette jeune et faible femme se mit à l'œuvre avec un incroyable courage ; elle parcourut la France, la Savoie, l'Allemagne, la Flandre, faisant refleurir partout les vertus religieuses [2]. Nous ne pouvons pas aujourd'hui, avec nos belles grandes routes et nos chemins de fer, nous représenter toutes les difficultés d'une pareille entreprise, surtout pour une femme. Les provinces de France étaient ravagées et désolées par des partis ennemis et incessamment en guerre. Dans ce déchaînement de toutes les mauvaises passions, il n'y avait ni garantie morale, ni sécurité, ni paix ; mais Dieu gardait Collette comme la prunelle de son œil, il la délivra toujours miraculeusement du danger. Elle avait aussi une admirable constance qu'elle savait opposer à toutes les difficultés de sa sainte entreprise [3]. Et certes elles étaient grandes et nombreuses les oppositions ; sans parler de toutes celles qui surgissaient en détail de la partie basse de ces cœurs qu'elle venait couper et trancher au vif, des prêtres portèrent contre elle l'accusation d'hérésie : elle prêchait le radicalisme de la pauvreté, du dévouement, de l'abnégation absolue, elle devait nécessairement se rattacher à l'hérésie des Hussites [4]. Les habitants de Corbie allèrent

1 Cui humiliter diu reluctans, linguæ oculorumque usu deperdito, tandem voluntati divinæ sese subjicere coacta est. Breviarium Minorum.

2 Quod utique fiebat opera Coletæ virginis, quemadmodum satis testantur monasteria in diversis regionibus Germania, Francia, Burgundia, Sabaudia et aliis ea agente instructa, vel reformata non modo fæminarum, sed etiam virorum. Surius, mars, pag. 76.

3 Ingruentes difficultates admirabili constantia superavit. Breviar. Minor.

4 Annales tertii ordinis S. Francisci. Auctore P. de Vernon, IIe part., in-fol.

même jusqu'à douter de sa vertu : aussi on les croirait depuis ce temps sous le poids d'une malédiction. Que sont devenues les gloires et les prospérités de cette antique ville abbatiale ?

Mais Dieu se complaisait dans l'âme de sa fille bien-aimée, et il l'ornait des plus beaux dons de sa grâce et de sa puissance ; Collette lisait dans le passé et dans l'avenir, elle pénétrait bien avant dans la profondeur des mystères de la foi, et en parlait d'une façon admirable ; elle ne s'écartait en rien de la très-haute pauvreté [1] ; ses prières efficaces faisaient naître les miracles : elle avait surtout une très-grande confiance dans la récitation des Litanies des saints [2]. Dieu se communiquait à elle dans les extases de ses ferventes prières, et à l'autel il lui donnait lui-même la sainte communion [3]. Son corps remarquable de beauté et de grâce répandait une très-agréable odeur ; elle ne permettait rien à ses sens que selon les règles d'une modestie angélique. Sa conversation la plus familière était avec les enfants, à cause de leur innocence : c'est aussi pour cela que les agneaux et les tourterelles lui plaisaient beaucoup. Les oiseaux si naturellement purs s'apprivoisaient auprès d'elle ; toute la nature l'aimait [4]. En un mot, grande en œuvres et en paroles, elle régna pendant sa vie sur la terre, comme elle règne glorieuse dans le ciel. Olivier de La Marche, gentilhomme bourguignon, qui a recueilli avec sincérité dans ses Mémoires toutes les opinions de son époque, résume ainsi la vie de sainte Collette :

« En celui temps, régnoit une moult sainte et dévote femme, religieuse de Sainte-Claire au pays de Bourgoigne,

1 Paupertatis semper studiosissima .. gaudet egestatis duros sentire dolores... Dono etiam prophetiæ illustris, abdita fidei mysteria divinitus edocta ita penetravit ut de his altissime dissereret. Brevarium Minorum.

2 In omnibus rebus duris et adversis, in negotiis arduis semper confugiendum censebat ad preces humiles, dicebatque tum per seipsam, tum per sorores, Litanias quibus fidebat plurimum, et singulari devotione afficiebatur. Surius, Mars, pag. 80.

3 Respondit illa humiliter : Dominum Jesum suis manibus ipsi pretiosissimum corpus suum obtulisse. Surius, mars, pag. 89.

4 De Vernon, Annales Tertii Ordinis.

nommée sœur Collette. Cette femme alloit par toute la chrétienté, menant moult sainte vie, et édifiant maisons et églises de la religion de saint François et de sainte Claire. Et ai été acertené que par son pourchas et par sa peine elle avait édifié de son temps trois cent quatre-vingts églises [1]. »

Qu'il me soit permis de rappeler en terminant ce chapitre un de mes plus doux souvenirs d'enfance. J'aimais à Auxonne à visiter le couvent désert dont un ange avait tracé le plan en 1412. Aussi les bonnes religieuses n'ont jamais voulu qu'il soit agrandi. Collette habita cinq ans cette humble maison ; elle a laissé un parfum de vertus qu'on respire encore. Elle écrivait à sa bien-aimée fille en Dieu, sœur Loyse Basende, cette touchante lettre que nous conservons comme un fragment précieux :

Jésus, Maria.

« Ma très-chiere et bien aimée fille en Nostre-Seigneur, tant humblement et chierement comment je puis, je me recommande à vous et à vos bonnes prières devant Nostre-Seigneur, en vous chierement priant que vous soyez toujours bonne fille, dévote, humble, patiante et obédiante à vos prellas, et à toutes vos bonnes sœurs pour l'amour de Nostre-Seigneur, qui pour vous fut obédiant jusques à la mort ; et croyez toujours ce bon consèle de vost bonnes sœurs. Car je vous ay laissiés au couvent d'Auxonne pour vostre salut, car c'est ung bon couvent, et say de vrai qu'il y at de bonnes religieuses, et mettez parfaitement vostre cuer en Dieu. Car, nous qui avons quitté le monde, ne nous doit jamais chaloir de parents, ne de amis, senon pour prier Dieu pour leur salut, et me recommande très-humblement à vostre mère, quant elle vous venra voir, à nostre mère l'abbesse et à tous mes bonnes sœurs. Je prie le Saint-Esprit qu'il vous ait à sa sainte garde, en accomplissant tous vos bons désirs. Amen.

« Sœur Collette. »

1 Mémoires d'Olivier de La Marche. Édition de 1785.

C'est avec des paroles si simples, si naïves qu'elle gouvernait son Ordre.

Étant petit écolier dans le vieux monastère des Bénédictins de Vaux, près de Poligny, mon plus grand bonheur était de venir le jeudi prier pour ce que j'aimais le plus au monde, ma pauvre famille, devant le tombeau de sainte Collette[1]. Elle est là, au milieu de ses filles chéries, modèles de toutes les vertus et de la parfaite abnégation. J'aimais à aller m'asseoir sur la montagne pour lire la vie de la Sainte, et à me transporter en esprit dans la glorieuse histoire des siècles catholiques. Si je laissais errer mes regards dans la vallée, ils tombaient sur le couvent des Clarisses, où sainte Collette fit jaillir une source ; je voyais dans le jardin de pauvres religieuses cultivant les chétifs légumes, leur nourriture quotidienne ; plus loin étaient les débris gothiques d'une belle église de Dominicains ; au fond de la vallée, le prieuré de Notre-Dame-de-Vaux, et à l'horizon, s'élevait la tour de Notre-Dame-du-Mont-Roland, bâtie par un vieux chevalier, intrépide serviteur de la sainte Vierge. C'est ainsi, ô bienheureuse Collette ! que votre nom et votre amour reposent dans la plus douce partie de mon cœur. Combien j'aime à revenir sur tout ce passé calme et sanctifiant ! O sainte Collette ! priez pour moi !

Reprenons le cours de notre récit, après avoir profondément adoré les vues saintes et mystérieuses de la Providence divine dans l'établissement et la rapide propagation de l'Ordre des Mineurs, qui embrassait et unissait, dans l'amour de la pauvreté, les hommes et les femmes, les Frères et les Sœurs, et préparait ainsi la réforme morale de la société.

1 Son corps a été transporté de Gand à Poligny en 1783.

CHAPITRE V

1212-1215

DOULEURS DE FRANÇOIS ET DANS L'AME ET DANS LE CORPS — SON APOSTOLAT EN ITALIE — PRODIGIEUX ACCROISSEMENT DE SON ORDRE — SES INSTRUCTIONS A SAINTE MARIE-DES-ANGES — SES LETTRES A TOUS LES CHRÉTIENS — SON VOYAGE EN ESPAGNE — APPROBATION SOLENNELLE DE L'ORDRE AU QUATRIÈME CONCILE DE LATRAN

Beatus vir, qui inventus est sine macula : et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecuniæ thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ? Fecit enim mirabilia in vita sua.

ECCLESIASTIC., XXXI.

Après l'établissement des deux Ordres, François éprouva d'indicibles douleurs et dans l'âme et dans le corps. Lorsqu'au milieu d'une grande entreprise le génie s'arrête et jette un regard sur le passé et sur l'avenir, sur ce qu'il a fait et sur ce qui lui reste à faire, il y a toujours un moment de tristesse qui faisait suer le sang à notre Sauveur Jésus dans le jardin des Oliviers ; et si un rayon de l'espérance divine ne brille pas au fond de l'âme, on s'arrête saisi par le froid du doute, et on meurt. Voilà pourquoi tant de grandes choses restent inachevées ; voilà pourquoi il y aura peu d'élus : le salut, c'est la persévérance.

François hésita entre la vie contemplative et la vie active. La plupart de ses disciples étaient des hommes grossiers,

sans lettres, ne connaissant pas la sainte Écriture et les secrètes profondeurs de la théologie : ils ne pouvaient opposer à l'orgueil que la folie de la croix. Dieu mit ce doute dans l'âme de son serviteur, dit saint Bonaventure, afin que sa vocation apostolique lui fût révélée du ciel, et aussi pour le rendre encore plus humble, en l'abandonnant à la seule faiblesse humaine [1].

François assembla ses frères et il leur dit : « Mes frères, que me conseillez-vous ? Lequel des deux jugez-vous le meilleur, que je vaque à l'oraison ou que j'aille prêcher ? Je suis un homme simple qui ne sais pas bien parler ; j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. D'ailleurs, on gagne beaucoup en priant, c'est la source des grâces ; et en prêchant, on ne fait que distribuer aux autres ce que Dieu a communiqué. La prière purifie notre cœur et nos affections, nous unit au seul vrai et souverain bien avec une grande vigueur de vertu. La prédication rend poudreux les pieds de l'homme spirituel ; c'est un emploi qui distrait et qui dissipe, et mène au relâchement de la discipline. Enfin, dans l'oraison, nous parlons à Dieu, nous l'écoutons, et nous conversons avec les anges comme si nous menions une vie angélique. Dans la prédication, il faut avoir beaucoup de condescendance pour les hommes, et, vivant parmi eux, voir et entendre, parler et penser en quelque sorte comme eux, d'une manière tout humaine. Mais il y a une chose qui paraît l'emporter sur tout cela devant Dieu : c'est que le Fils unique, qui est dans le sein du Père, et la souveraine sagesse, est descendu du ciel pour sauver les âmes, pour instruire les hommes par son exemple et par sa parole, pour les racheter de son sang et pour leur faire de ce sang précieux un bain et un breuvage. Tout ce qu'il avait, il l'a donné libéralement et sans réserve pour notre salut. Or, étant obligé de faire toutes choses selon le modèle qui nous est montré en sa

1 Deo melius providente, ut prædicationis meritum per supernum manifestaretur oraculum, et servi Christi humilius servaretur. S. Bonavent., c. XII.

personne, comme sur une haute montagne, il paraît plus conforme à la volonté de Dieu que j'interrompe mon repos pour aller travailler au dehors[1]. »

Pour sortir de cette fâcheuse incertitude, il envoya deux de ses religieux, Philippe et Masseo, au frère Silvestre, prêtre, qui était alors sur la montagne d'Assise continuellement occupé à la prière, pour lui demander de consulter Dieu sur ce doute. Il donna la même commission à Claire, lui recommandant d'y employer aussi ses filles, et en particulier celle qui paraissait la plus pure et la plus simple. Quand les deux religieux revinrent, François les reçut avec beaucoup de respect et de tendresse ; il leur lava les pieds, les embrassa et leur fit donner à manger. Puis il les mena dans le bois, où il se mit à genoux, la tête nue et baissée, les mains croisées sur la poitrine, et il dit : « Apprenez-moi ce que mon Seigneur Jésus-Christ me commande de faire. » Masseo répondit : « Mon très-cher frère et mon père, Silvestre et Claire ont reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ précisément la même réponse : Allez et prêchez. Ce n'est pas seulement pour votre salut que Dieu vous a appelé ; c'est aussi pour le salut des hommes ; et il mettra ses paroles dans votre bouche. » Aussitôt il se lève, et comme les prophètes antiques d'Israël, saisi de l'esprit de Dieu et embrasé d'amour, il marche en s'écriant : « Allons au nom du Seigneur[2]. » Ainsi, pour me servir de la comparaison symbolique des vieux auteurs du moyen âge, François embrassa avec une grande effusion de tendresse ses deux épouses chéries, Lia et Rachel. Rachel, d'une admirable beauté, mais stérile, est l'image de la vie contemplative ; Lia, quoique moins belle, était plus forte et surtout d'une inépuisable fécondité, elle représentait la vie active, qui n'est qu'un long travail pour enfanter à Dieu des enfants éternels[3].

1 S. Bonaventura, cap. XII.

2 Ibat autem cum tanto fervore, ut divinum exequeretur imperium, tamque celeriter percurrebat, ac si facta manu Dei super eum, novam induisset e cœlo virtutem. S. Bonaventura, cap. XII.

3 Voir Richard de Saint-Victor : de Præparatione animi ad contemplationem. Dante, Purgat. cant. XXVII, ad finem.

La première prédication de François après avoir revêtu cette nouvelle force apostolique fut à Bevagna. Un miracle vint confirmer sa parole ; il guérit une jeune fille aveugle, et il convertit un grand nombre de pécheurs, dont plusieurs se joignirent à lui et devinrent apôtres de la pénitence et de la paix[1]. Tant d'âmes gagnées à la vie chrétienne en un seul lieu lui firent naître le désir d'aller prêcher la foi dans l'Orient et d'y mourir pour Jésus-Christ. Mais ne voulant rien faire sans la permission du Souverain-Pontife, il partit pour Rome, prêchant et faisant des miracles partout où il passait. C'était encore le grand pape Innocent III qui gouvernait l'Église. François lui exposa le merveilleux accroissement de son Ordre, la sainte vie de ses frères et son généreux projet de régénérer le vieux monde oriental, et d'aller prêcher l'Évangile chez les peuples encore assis à l'ombre de la mort ; et à ces paroles, l'âme vigoureuse d'Innocent tressaillit de bonheur.

François prêcha à Rome avec beaucoup de succès ; il y acquit deux excellents disciples, le Romain Zacharie et l'Anglais Guillaume. C'est dans ce voyage qu'il fit connaissance d'une femme illustre par sa piété, Jacqueline de Settesoli ; semblable à ces saintes femmes de Jérusalem qui suivaient le Sauveur avec amour et répandaient des parfums sur ses pieds divins, la dame de Settesoli se consacra au service des pauvres Frères-Mineurs ; ce fut elle qui les établit à Rome.

Revenu à Sainte-Marie-des-Anges, François donna ses dernières instructions, et laissant Pierre de Catane pour supérieur, il partit pour le Levant, accompagné d'un seul frère. A Ascoli, il prêcha et gagna trente disciples, tant clercs que laïques. Il s'embarqua dans un navire qui faisait voile en Syrie ; poussé en Esclavonie par des vents contraires, il attendit quelques jours dans l'espérance de trouver un autre vaisseau, mais aucun ne se présenta. Il fut reçu comme un pauvre par

1 S. Bonaventura, cap. XII.

des matelots qui allaient à Ancône. A peine débarqué, il continua à répandre la parole de Dieu comme une précieuse semence, et elle produisit une ample moisson. Un très-célèbre poëte de cette époque, un troubadour lauréat de Frédéric II, que sa supériorité avait excellemment fait nommer le Roi des vers, entra un jour dans l'église d'un monastère du bourg de San-Severino où le serviteur de Dieu prêchait sur le mystère de la croix. Dieu ouvrit les yeux du poëte ; il vit deux épées lumineuses croisées à travers la poitrine de François, et il connut que c'était là le saint homme dont on publiait de si grandes choses ; transpercé par le glaive de la parole divine, il renonça à toutes les vanités du monde et embrassa l'institut des Mineurs. François le voyant passer si parfaitement des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ, le nomma frère Pacifique [1]. Quand saint François improvisait des cantiques en langue vulgaire, il chargeait frère Pacifique de les arranger en un rhythme exact, donnant ainsi un grand exemple de respect pour ces règles éternelles de l'art, dont les bons esprits ne se dispensent jamais. De son côté, l'ancien troubadour apprenait de saint François à chercher les véritables sources de la poésie ailleurs que dans les réminiscences de la mythologie classique, mais au vif du cœur humain, dans ce fonds inépuisable de la conscience remuée par la foi et par le repentir. Frère Pacifique devint plus tard ministre provincial en France ; mais au milieu des plus austères devoirs, on reconnaît le poëte, ne fût-ce qu'à l'éclat des visions qui le poursuivaient. Il vit un jour le ciel ouvert, et au milieu un siége vide ; et une voix lui dit que ce siége avait été celui d'un ange tombé, mais que Dieu le réservait au pauvre d'Assise dont le front paraissait marqué du signe symbolique du TAU [2].

1 Propter quod videns ipsum vir sanctus ab inquietudine sæculi ad Christi pacem perfecte conversum, fratrem Pacificum appellavit. S. Bonaventura, cap. IV. — Petrus Rodulphius, Historia Seraphica, 126.

2 On voit son tombeau dans l'église des Frères-Mineurs de Venise,

C'est à la même époque que l'archevêque de Milan, Henri Satalas, établit les Frères-Mineurs dans sa ville où ils s'étaient acquis une grande estime par leurs vertus et par leurs prédications, et que les Ulbadini de Florence donnèrent à François un très-antique couvent, autrefois bâti pour les religieux de saint Basile, au milieu d'un bois à quelques lieues de la ville. François vint y installer ses frères, visita les établissements de la Toscane en évangélisant ce pays, et revint à Sainte-Marie-des-Anges. C'était à la fin d'octobre. Le repos qu'il prit après tant de fatigues, fut de s'appliquer à l'instruction de ses disciples et à la prière, surtout à l'oraison mentale, qui n'est autre chose, dit celle qui nourrit l'Église de sa doctrine céleste [1], que traiter d'amitié avec Dieu demeurant seul à seul à s'entretenir dans le secret avec le bien-aimé. « Un religieux, disait François à ses frères, doit désirer principalement d'avoir l'esprit d'oraison. Je crois que sans cela on ne saurait obtenir de Dieu des grâces particulières, ni faire de grands progrès dans son service. Lorsqu'on se sent triste et troublé, il faut aussitôt recourir à l'oraison, et se tenir là devant le Père céleste, jusqu'à ce qu'il rende la joie du salut : car la tristesse et le trouble rouillent l'âme, si on ne la purifie pas par les larmes. O mes frères, ayez intérieurement et extérieurement la sainte joie que Dieu donne. Quand son serviteur s'applique à l'avoir et à la conserver cette joie spirituelle, qui vient de la pureté du cœur, de la ferveur de l'oraison et des autres pratiques de vertu, les démons ne peuvent lui faire aucun mal, et ils disent : On ne saurait nuire à ce serviteur de Dieu, nous ne trouvons aucune entrée chez lui, il a toujours de la joie en tribulation comme en prospérité. Mais ils sont bien contents quand ils peuvent la lui ôter, ou la diminuer au moins ; car, s'ils parviennent à mettre en lui un peu du leur, ils feront bientôt d'un cheveu une poutre,

avec cette inscription : In hoc sepulchro depositum fuit corpus B. Pacifici ord. Frat. Minorum, anno 1432, die 21 julii.

1 Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur. Oraison de sainte Thérèse.

en y ajoutant toujours quelque chose, à moins qu'on ne s'efforce de détruire leur ouvrage par la vertu de la prière et du repentir. C'est au démon et à ses membres à être dans la tristesse, mais pour nous il faut toujours nous réjouir dans le Seigneur. » Un autre jour, assis au milieu de ses disciples, il les entretenait de ce sacrifice de louange, fruit des lèvres et du cœur, de la prière vocale dont nous avons incessamment besoin pour aider notre mémoire et notre intelligence et pour ranimer notre ferveur [1]. Il paraphrasa ains' l'Oraison dominicale :

« Notre Père très-heureux et très-saint, notre Créateur, notre Rédempteur et notre Consolateur. Qui êtes aux cieux : dans les anges, dans les saints ; qui les illuminez afin qu'ils vous connaissent, et qui les embrasez de votre amour ; car, Seigneur, vous êtes la lumière et l'amour qui habitez en eux, et qui les remplissez de béatitude : vous êtes le bien souverain et éternel, de qui viennent tous les biens, et sans vous il n'y en a aucun. Que votre nom soit sanctifié : pour cela faites-vous connaître à nous par des lumières vives ; que nous puissions découvrir quelle est l'étendue de vos bienfaits, la durée de vos promesses, la sublimité de votre Majesté, et la profondeur de vos jugements. Que votre règne arrive : afin que vous régniez en nous par votre grâce, et que vous nous fassiez parvenir à votre royaume, où vous êtes vu clairement et parfaitement aimé, où l'on est heureux en votre compagnie, et où l'on jouit de vous éternellement. Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel : afin que nous vous aimions de tout notre cœur, ne nous occupant que de vous ; de toute notre âme, vous désirant toujours ; de tout notre esprit, rapportant à vous toutes nos vues, cherchant votre gloire en toutes choses ; de toutes nos forces, employant à votre service pour votre amour tout ce qu'il y a de puissance dans nos corps et dans nos âmes, sans en faire aucun autre usage : que nous aimions notre prochain comme

1 Voir saint Augustin, Epist. ad Probam., 121, édit. Gaume.

nous-mêmes, faisant nos efforts pour attirer tous les hommes à votre amour, ayant de la joie du bien qui leur arrive, comme si c'était à nous ; compatissant à leurs maux, et n'offensant personne en quoi que ce soit. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : c'est votre Fils bien-aimé Notre-Seigneur Jésus-Christ : nous vous le demandons, afin de nous rappeler l'amour qu'il nous a témoigné, et ce qu'il a dit, fait et enduré pour nous, de nous en donner l'intelligence et de nous le faire révérer. Remettez-nous nos dettes ; par votre ineffable miséricorde, par la vertu de la passion de votre Fils bien-aimé, par les mérites et l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, et de tous vos élus. Comme nous les remettons nous-mêmes à nos débiteurs : ce qui ne serait pas tout à fait remis de notre part, faites-nous la grâce, Seigneur, de le remettre entièrement, afin que, pour l'amour de vous, nous aimions sincèrement nos ennemis, et nous intercédions pour eux auprès de vous avec ferveur ; que nous ne rendions à personne le mal pour le mal, et qu'en vous nous tâchions de faire du bien à tous. Et ne nous induisez point en tentation : cachée, manifeste, subite, mortelle. Mais délivrez-nous du mal : passé, présent et à venir. Ainsi soit-il [1]. »

François, dans ses pieuses exhortations, insistait par-dessus tout sur l'humilité et la pratique de la pauvreté, ces deux bases inébranlables de tout l'édifice spirituel. « Le Fils de Dieu s'est abaissé du sein de son Père jusqu'à nous pour nous enseigner l'humilité par ses exemples et par ses paroles ; ce qu'il y a de relevé aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu. L'homme n'est que ce qu'il est devant Dieu et rien de plus [2]. C'est une folie de se glorifier des applaudissements humains... Heureux le serviteur qui se trouve aussi humble parmi ses frères, inférieurs comme lui, qu'en présence de ses supérieurs ! Heureux le serviteur qui ne se

1 S. Francisci opera, part. I, p. 17.

2 Quantum homo est in oculos Dei, tantum est, et non plus. S. Bonavent., cap. VI.

croit pas meilleur, quand les hommes le comblent de louanges, que lorsqu'il paraît à leurs yeux, simple, vil, abject et méprisable ! Heureux le serviteur qui souffre avec douleur qu'on le reprenne, qui reconnaît humblement sa faute, et en fait pénitence, qui est assez humble pour recevoir, sans s'excuser, la réprimande et la honte d'une faute dont il n'est pas coupable ! Heureux le serviteur qui n'a point souhaité l'élévation où il se trouve, et qui désire toujours être sous les pieds des autres ! Malheur au religieux qui a été élevé à une place d'honneur et qui n'a pas la volonté d'en descendre [1] ! » Nous ne nous étonnerons plus si, comme une leçon perpétuelle, François a voulu que ses Frères portassent le nom de Mineurs, et les supérieurs le glorieux titre de Ministres. Mais il déployait toute l'ardeur de son âme en parlant de sa très-chère pauvreté.

« O mes Frères! la pauvreté est le trésor caché dans le champ de l'Évangile, le fondement et la base de notre Ordre, la voie spéciale du salut, le soutien de l'humilité, la mère du renoncement à soi-même, le principe de l'obéissance, la mort de l'amour-propre, la destruction de la vanité et de la cupidité, la racine de la perfection, dont les fruits sont cachés, mais très-abondants. La pauvreté est une vertu descendue du ciel qui agit en nous, et qui nous met en état de mépriser tout ce qu'il y a de périssable: elle détruit tous les obstacles qui empêchent l'âme de s'unir parfaitement à son Dieu. Par l'humilité et l'amour, elle fait que les personnes dont elle est aimée, deviennent agiles comme de purs esprits, et prennent leur vol vers le ciel, pour converser avec les anges en vivant sur la terre. C'est un bien si excellent et si parfait que nous, vases vils et abjects, nous ne méritons pas de le contenir.»

Alors son amour débordait de toutes parts et, ses paroles bondissaient dans les transports de l'hymne et de la prière : «Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de votre très-chère

1 S. Francisci opera, part. I, p. 15.

Pauvreté... Ayez pitié de moi et de ma dame la Pauvreté, car je l'aime avec tant d'ardeur, que je ne puis trouver de repos sans elle, et vous savez, ô mon Dieu, que c'est vous qui m'avez donné ce grand amour. Elle est assise dans la poussière du chemin et ses amis passent devant elle avec mépris. Voyez l'abaissement de cette reine, ô Seigneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour en faire votre épouse, et pour avoir d'elle, par elle et en elle des enfants parfaits. Elle était dans l'humilité du sein de votre mère; elle était dans la crèche; comme un écuyer fidèle, elle s'est tenue toute armée dans le grand combat que vous avez combattu pour notre rédemption. Dans votre passion, seule, elle ne vous a pas abandonné. Marie, votre Mère, s'est arrêtée au pied de la croix, mais la Pauvreté est montée avec vous, elle vous a serré plus fort contre son sein. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont percé vos mains et vos pieds; et lorsque vous mouriez de soif, cette épouse attentive vous faisait présenter du fiel... Vous êtes mort dans l'ardeur de ses embrassements...; elle ne vous a point quitté, ô Seigneur Jésus, elle n'a permis à votre corps de reposer que dans un tombeau étranger. C'est elle qui vous a réchauffé au fond du sépulcre, et qui vous en a fait sortir glorieux. Aussi vous l'avez couronnée dans le ciel; et vous voulez qu'elle marque les élus du signe de la rédemption. Oh! qui n'aimerait pas la dame Pauvreté au-dessus de toutes les autres! O très-pauvre Jésus! la grâce que je vous demande est de me donner le privilége de la pauvreté; je souhaite ardemment d'être enrichi de ce trésor; je vous prie qu'à moi et aux miens il soit propre à jamais de ne pouvoir rien posséder en propre sous le ciel pour la gloire de votre nom, et de ne subsister pendant cette misérable vie que de ce qui nous sera élargi en aumône[1].»

[1] O Domine Jesu, ostende mihi semitas tuæ dilectissimæ Paupertatis... Sedet fidelissima consortia, dum ab bellum nostræ redemptionis accederes, te est comitata fideliter, et in ipso passionis conflictu individuus

François se montra toujours jaloux de garder ce privilége, il s'était déclaré le chevalier de la Pauvreté, aussi Dieu le récompensait par des visions célestes. Sur la route de Sienne, trois femmes très-pauvres, parfaitement ressemblantes par la taille et par le visage, et qui paraissaient de même âge, se présentèrent à lui, et le saluèrent avec ces paroles: Que la dame Pauvreté soit la bien-venue! Ce salut le remplit de joie, car on ne pouvait lui faire plus de plaisir en le saluant, que de nommer sa très-chère sainte pauvreté. La vision disparut, et les compagnons de François ne doutèrent point qu'elle ne signifiât quelque chose de mystérieux. « En effet, dit saint Bonaventure, ces trois femmes qui avaient tant de ressemblance, représentaient assez bien la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, qui forment la beauté de la perfection évangélique, et qui se trouvaient dans le saint homme au même degré d'éminence; et les paroles de la salutation montraient qu'il avait choisi la pauvreté comme sa prérogative spéciale, et le principal sujet de sa gloire[1]. » Cependant les douleurs récentes de son âme, les rudes fatigues de son corps, la prodigieuse et incessante activité de son esprit, affaiblirent François, et il tomba dans une grave maladie. C'était une fièvre languissante qui ruinait ses forces. L'inquiétude de son zèle augmentait encore son mal; dans l'ardeur de sa charité, qui s'étendait jusqu'aux extrémités du monde, il adressa cette lettre à tous les chrétiens.

« A TOUS LES CHRÉTIENS, CLERCS, RELIGIEUX, LAIQUES, HOMMES ET FEMMES, QUI SONT PAR TOUTE LA TERRE.

« O qu'heureux et bénis sont ceux qui aiment Dieu, et qui accomplissent bien ce que Jésus-Christ ordonne dans l'Évan-

armiger astitit... In hujus igitur sponsæ strictis amplexibus animam amisisti... O quis non diligat dominam Paupertatem hanc præ omnibus ! —... Postulo ut mihi et meis in æternum sit proprium, pauperrime Jesu, propter nomen tuum nihil posse sub cœlo proprium possidere. S. Francisci opera, part. I, p. 19.

1 Evangelicæ perfectionis formositas... satis convenienter ostenditur

gile: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et votre prochain comme vous-même! Aimons Dieu et adorons-le avec une grande pureté d'esprit et de cœur: car c'est là ce qu'il demande par-dessus toutes choses. Il a dit que les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, et que c'est en esprit et en vérité que doivent l'adorer ceux qui l'adorent. Je vous salue en Notre-Seigneur[1].»

Quelques jours après, il dicta une lettre beaucoup plus longue, véritable instruction théologique. D'abord, il expose le mystère de l'Incarnation, l'institution de l'Eucharistie, la mort de Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice pour nous sur la croix, parce qu'il veut nous sauver tous, et qu'il nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Il engage ensuite à garder les commandements de Dieu par des motifs de crainte, d'espérance et d'amour. Il exhorte à fréquenter les églises et inspire un grand respect pour les prêtres. Il recommande la prière, le jeûne, l'aumône, la confession, toutes les œuvres de pénitence et la communion. Il parle aussi de l'amour du prochain, de l'administration de la justice, du bon gouvernement et de la soumission à l'autorité légitime ; enfin, après avoir fait connaître les misères du corps, qui n'est que pourriture, et le bonheur de l'âme, qui a de merveilleux rapports avec les trois personnes divines, il termine par ce morceau, qui sans doute est un fragment de ses prédications :

« Le corps est malade, la mort approche, les amis viennent et disent : Mettez ordre à vos affaires, car vous êtes en danger ; et voilà sa femme, ses enfants, ses amis qui font semblant de pleurer. Il les regarde et pleure aussi. Il dit : Mon âme, mon corps, ma fortune, je mets tout entre vos mains. Mais malheureux et maudit, selon la parole du prophète, qui

in viro Dei pari forma perfecte fulsisse : licet gloriari prælegerit in privilegio paupertatis. S. Bonaventura, cap. VII.

1 S. Francisci opera, part. I, p. 1.

met son salut et sa confiance en de telles mains. La famille fait venir un prêtre ; il dit au malade : Voulez vous recevoir la pénitence de tous vos péchés ? — Je le veux bien. — Voulez-vous restituer ce que vous avez pris injustement à autrui, et donner de votre bien pour satisfaire à la justice de Dieu ? — Non, dit le malade. — Pourquoi non ? reprend le prêtre. — Je laisse mes parents maîtres de tout mon bien... Alors il commence à perdre la parole et meurt dans ce déplorable état. Or, tout le monde doit savoir qu'en quelque endroit et de quelque manière qu'un homme meure en état de péché mortel, et sans avoir satisfait à la justice de Dieu, comme il le pouvait, il est dépouillé de tout, et le démon enlève son âme avec des douleurs qui ne peuvent être connues que de celui qui les souffre : elle est tourmentée dans l'enfer, tandis que les vers rongent son corps ; et ses amis et ses parents se partagent ses biens en disant : Maudit soit cet homme, qui aurait pu acquérir davantage et nous laisser beaucoup plus ! Ainsi l'amour du monde qui passe a perdu son corps et son âme. — Moi, frère François, votre plus petit serviteur, tout prêt à baiser vos pieds, je vous prie et vous conjure, par la charité, qui est Dieu même, de recevoir et de mettre en pratique humblement et avec amour ces paroles de Notre-Seigneur Jéus-Christ et toutes les autres qui sont sorties de sa bouche. Que tous ceux entre les mains de qui elles tomberont, et qui en comprendront le sens, les envoient aux autres afin qu'ils en profitent. S'ils persévèrent jusqu'à la fin dans le bon usage qu'ils en doivent faire, qu'ils soient bénis du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.[1] »

Voilà de quelle manière François exerçait son zèle pendant sa maladie. Aussitôt qu'il fut mieux, dans le mois d'avril, il partit avec Bernard de Quintavalle et quelques autres frères pour aller, par l'Espagne, à Maroc, prêcher l'Évangile au Mira-ma-Molin et à ses sujets. C'est sous ce nom, qui signifie

1 S. Francisci opera, part. I, p. 3.

prince des croyants, que les chefs mahométans de l'Afrique étaient désignés et dans leur empire et parmi les nations chrétiennes de l'Occident [1]. Ils traversèrent l'Italie et les Alpes en prêchant la pénitence et la paix, faisant des miracles, gagnant des disciples et fondant des couvents. Sa sainteté jetait dès lors un si merveilleux éclat, qu'un acte de donation de cette époque commence par ces mots : « Nous accordons à un homme nommé François, que tout le monde regarde comme un saint, etc[2]. » Aucun obstacle ne put arrêter nos missionnaires. François, malgré la faiblesse de son corps, marchait vite ; il courait devant ses disciples, tant le désir de la mort le pressait [3]. Après avoir passé à pied dans les provinces méridionales de la France, ils entrèrent en Espagne par la Navarre. François alla d'abord à Burgos présenter à Alphonse IX de Castille, père de la reine Blanche, ses projets ; il en reçut l'autorisation d'établir son Ordre dans ses États. On lui donna près de Burgos une petite église de Saint-Michel, où il mit quelques frères, et alla fonder un couvent dans une maison de Logrono, de la Vieille Castille, que le père d'un jeune homme qu'il avait guéri miraculeusement lui avait donnée. Les Espagnols, toujours prêts à toute espèce de dévouement, entrèrent en foule dans l'Ordre, et les couvents se multiplièrent [4]. Mais au moment où il se disposait à passer en Afrique, une violente maladie l'arrêta. Il sacrifia ses désirs à la volonté de Dieu, et résolut de retourner en Italie attendre un moment plus favorable, et conduire son troupeau.

1 Reges, penes quos tum de republica, tum de rebus sacris gentis instituto arbitrium erat, Miramamolini vocati sunt, quæ vox credentium principem significat. Mariana, de Rebus Hispaniæ, lib. VI, cap. XI.

2 Wadding, t. I, p 157.

3 Tanto namque desiderio ferebatur, ut quamvis esset imbecillis corpore, peregrinationis suæ præcurreret comitem, et ad exequendum propositum festinus, et tanquam spiritu ebrius advolaret. S. Bonaventura, cap. IX.

4 Franciscus vir celebrior inter cæteros,.. venit in Hispaniam atque in ultimam penetravit Lusitaniam Multa ei ordini domicilia tota provincia brevi excitata : Barcinone, Cæsar-Augusta, aliisque in urbibus et municipiis Hispaniæ. Mariana, de Rebus Hispaniæ, lib. XII, cap. VIII.

Il laissa en Espagne un long et impérissable souvenir de ses vertus. En traversant la France, il ne s'arrêta pas dans le Languedoc, récemment ravagé par les erreurs et les armes des Albigeois : c'était le champ destiné du Seigneur aux travaux de saint Dominique. Toute la fervente congrégation d'Assise eut une grande joie de son retour. Son séjour à Sainte-Marie-des-Anges fut rempli comme d'ordinaire par l'oraison et les soins spirituels et matériels de l'Ordre. Il blâma fortement Pierre de Catane, son vicaire général, qui avait bâti une grande maison pour les hôtes. Il la trouvait trop somptueuse, car partout il voulait voir reluire la sainte pauvreté : c'était là son luxe et sa magnificence. Il disait à ceux de ses disciples qu'il envoyait faire une fondation :

« Voici comment il faut bâtir : les Frères doivent premièrement examiner le terrain, et voir combien d'arpents leur suffisent, faisant beaucoup d'attention à la sainte pauvreté qu'ils ont volontairement promis à Dieu de garder, et au bon exemple qu'il leur convient de donner en cela. Ensuite, s'adressant à l'évêque du lieu, ils lui diront : Seigneur, un homme nous a donné, pour l'amour de Dieu et le salut de son âme, une place propre à bâtir un couvent. Comme vous êtes le pasteur de tout le troupeau qui vous est confié, et que, pour tous les Frères-Mineurs qui sont maintenant dans votre diocèse, aussi bien que pour ceux qui y demeureront dans la suite, vous êtes un protecteur et un père plein de bonté, nous vous demandons de faire en cet endroit-là une demeure simple et pauvre, avec la bénédiction de Dieu et la vôtre. Ensuite, ils creuseront un grand fossé, et, au lieu de murailles, ils planteront une bonne haie, comme une marque de pauvreté et d'humilité. Que la maison ne soit faite que de bois et de terre, avec des cellules où ils puissent prier et travailler, tant pour fuir l'oisiveté que pour garder les bienséances de leur profession. L'église doit être petite : car il ne faut pas que, sous prétexte d'y prêcher, ni pour quelque raison que ce puisse être, ils en fassent bâtir de grandes et de belles. Ils donneront

meilleur exemple au peuple en prêchant dans les autres églises, et montreront mieux par là qu'ils sont véritablement humbles. Lorsque des prélats, des clercs, des religieux des autres Ordres, ou des séculiers viendront les voir, une maison pauvre et des cellules étroites seront pour eux une instruction plus édifiante que des discours bien préparés[1]. »

L'Ordre des Mineurs, qui a eu des monuments d'une si belle architecture, ne s'est jamais éloigné de la pauvreté et de la simplicité. François résolut d'aller à Rome, où se rassemblait le quatrième concile de Latran pour l'extinction des hérésies, la réformation de la discipline, la réunion des princes chrétiens, et le recouvrement de la Terre-Sainte[2]. C'était en 1215 ; Innocent III déclara devant tous les pères du concile que, depuis cinq ans, il avait approuvé l'Ordre et la règle de François d'Assise, quoiqu'il n'eût pas donné de bulle expresse, et il renouvela solennellement cette approbation. François, soutenu et fortifié par les paroles et la protection du Souverain-Pontife, se sentit comme embrasé d'une nouvelle ardeur ; par des lettres de Rome, il convoqua, à Sainte-Marie-des-Anges, pour la fête de la Pentecôte, tous ses frères dispersés dans le monde et lui-même, évangélisant Ancône, Macerata, Ascoli, Camerino, Monte-Casale, Fabriano, Assise et les environs, il revint à sa chère Porziuncula pour s'y retremper dans l'amour de sa famille et dans la prière.

1 Barthélemy de Pise, lib. I, Conform. XII, cap. XXIII.
2 Epist. Innocent III. — Chronic. Ursperg. ad ann. 1215.

CHAPITRE VI

1216-1219

PREMIER CHAPITRE GÉNÉRAL A SAINTE-MARIE-DES-ANGES — INSTRUCTIONS DE SAINT FRANÇOIS — RENCONTRE DE SAINT FRANÇOIS ET DE SAINT DOMINIQUE — UNION DES DEUX ORDRES — LE CARDINAL UGOLINI — SECOND CHAPITRE GÉNÉRAL — CINQ MILLE FRÈRES-MINEURS Y ASSISTENT — LETTRES D'HONORIUS III — LETTRES DE SAINT FRANÇOIS

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël ! — Ut valles nemorosæ, ut horti juxta fluvios irrigui, ut tabernacula quæ fixit Dominus, quasi cedri prope aquas.

NUMER. XXIV.

Or, le trentième jour de mai, fête de la Pentecôte, le soleil se levant sur les montagnes de l'Apennin, illuminait de ses rayons l'humble chapelle de Sainte-Marie-des-Anges, où étaient réunis dans leur premier chapitre général les pauvres Frères-Mineurs. Chacun exposa simplement le fruit de ses missions, ses souffrances et ses joies, et ce qu'il croyait le plus expédient pour continuer le bien commencé. Les anges du ciel furent sans cesse occupés à offrir à Dieu tant de dévouement et d'amour, et à apporter des grâces et des consolations. François établit des ministres provinciaux, à qui il donna le pouvoir d'admettre dans l'Ordre, pouvoir que jusqu'alors il s'était réservé. Jean de Strachia fut envoyé dans la Lombardie, Benoît d'Arezzo dans la Marche d'Ancône, Daniel Toscan dans la Calabre. Augustin d'Assise dans la terre de

Labour, Élie de Cortone dans la Toscane ; des ouvriers évangéliques furent choisis pour différentes nations : Bernard de Quintavalle et plusieurs autres pour l'Espagne ; Jean Bonelli, Florentin, avec trente compagnons pour la Provence ; Jean de Penna et soixante de ses frères pour la haute et basse Allemagne [1]. François prit pour son partage Paris et ce qu'on appelait proprement la France et les Pays-Bas. Outre l'affection naturelle qu'il avait pour la France, dont il parlait la langue, il aimait Paris à cause de sa célèbre et savante Université, et aussi parce qu'il avait appris que cette ville avait une grande dévotion envers l'Eucharistie. En effet, quelques années plus tard, un Français, Urbain IV, devait instituer dans l'Église une fête solennelle du Saint-Sacrement [2]. Dans toutes les occasions, François s'efforçait d'inspirer au peuple un profond respect pour ce dogme générateur de toute piété, de tout dévouement. Il disait :

« Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité de vos pensées et cherchez-vous le mensonge ? Pourquoi ne reconnaissez-vous pas la vérité et ne croyez-vous pas au Fils de Dieu ? Lui-même, le Très-Haut, nous assure que ce qui est consacré à l'autel par les mains du prêtre est son très-saint corps et son très-saint sang, parce qu'il a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, qui fait le Testament nouveau. Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle. » Ce qu'il a dit, il le fait. Tous les jours, du haut de son trône, il vient à nous sous de viles espèces, comme il s'est abaissé pour venir dans le sein de la Vierge ; tous les jours il descend sur l'autel entre les mains du prêtre. De même qu'il s'est montré aux saints apôtres dans une véritable chair, ainsi se montre-t-il à nous dans le pain consacré. En le voyant des yeux du corps, ils le considéraient des yeux de la foi, et

1 Chalippe, Vie de saint François, liv. II.
2 Voir la magnifique bulle : Transiturus de hoc mundo ad Patrem (1262), dans le Bullarium de Cherubini, t. I, p. 94.

croyaient qu'il était leur Seigneur et leur Dieu ; il faut aussi que, voyant sensiblement les espèces du pain et du vin, nous croyions fermement que c'est Jésus-Christ vivant et véritable. En cette manière, il est toujours avec les fidèles. Voilà, dit-il, que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles. Ceux qui ont vu Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son humanité et n'ont pas cru qu'il fût le véritable Fils de Dieu sont condamnés ; et ceux qui, voyant le pain et le vin consacrés par le prêtre, ne croient pas que ce soit véritablement le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ seront condamnés [1]. » Dans ses missions, il donnait l'exemple au peuple ; on le voyait mettre de l'ordre dans les pauvres églises de la campagne, fournir du linge et faire des pains dans des petits fers fort artistement travaillés. A la messe, lorsqu'on était à la consécration, il se prosternait, disant à Dieu : « Père céleste, mon Seigneur et mon Dieu, jetez les yeux sur la face glorieuse de votre Christ et ayez pitié de moi et des autres pécheurs pour lesquels votre Fils béni, Notre-Seigneur, a daigné mourir, et qui a voulu demeurer avec nous dans le saint sacrement de l'autel pour notre salut et notre consolation [2]. »

François avait même dicté cette instruction, qu'il faisait lire dans les chapitres généraux et distribuer à tous les prêtres de son Ordre :

« Écoutez-moi, vous tous qui êtes mes maîtres, mes enfants et mes frères. Ouvrez l'oreille de votre cœur et obéissez à la voix du Fils de Dieu. Gardez ses commandements et pratiquez ses conseils dans un esprit de perfection. Louez-le, parce qu'il est bon, et exaltez-le dans vos œuvres. Le Seigneur notre Dieu se présente à nous comme à ses enfants ; c'est pourquoi, mes frères, je vous conjure tous avec le plus de charité que je puis, et en baisant vos pieds, de traiter avec toute sorte de révérence et d'honneur le corps et le sang de

1 S. Francisci opera, part I, pag. 12.
2 S. Francisci opera, part. I, pag. 19.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel toutes choses sur la terre et dans le ciel ont été pacifiées et réconciliées avec Dieu. Je prie aussi par Notre-Seigneur tous mes frères qui sont prêtres, aussi bien que ceux qui aspirent au sacerdoce et qui le recevront, que toutes les fois qu'ils voudront célébrer la messe, ils le fassent avec une grande pureté ; qu'ils offrent le véritable sacrifice du très-saint corps et du très-saint sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec une profonde vénération, par de saints motifs, sans aucune vue d'intérêt, sans y être porté par la crainte de déplaire, ni par le désir de plaire à personne; mais que toute leur volonté se tourne uniquement, avec le secours de la grâce, vers le Dieu très-grand, à qui seul ils doivent désirer de plaire, parce que c'est lui seul qui opère dans ce sacrifice comme il lui plaît. Car il dit : Faites ceci en mémoire de moi ; si quelqu'un fait autrement, il est traître comme Judas.

« Mes frères, qui êtes prêtres, souvenez-vous qu'il est écrit dans la loi de Moïse que, par l'ordre de Dieu, les transgresseurs de ces cérémonies matérielles étaient mis à mort. Combien seront plus rigoureux les supplices de celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura pollué le sang de l'alliance par lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit-Saint ? Car l'homme impur foule aux pieds l'Agneau de Dieu, puisque, dit l'Apôtre, il mange indignement le pain sacré, sans discerner Jésus-Christ d'avec les autres viandes. Cependant Dieu dit par le prophète : Maudit soit l'homme qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence et tromperie ! Et aux prêtres qui ne veulent pas mettre ces vérités dans leur cœur il dit : Je maudirai vos bénédictions. Écoutez-moi bien, mes frères, si l'on vénère, comme il est juste, la bienheureuse vierge Marie, parce qu'elle a porté le Fils de Dieu dans ses très-saintes entrailles, si saint Jean-Baptiste a tremblé en approchant du Christ, et n'osait pas lui toucher le haut de la tête pour le baptiser, si le sépulcre où il a reposé quelques jours inspire tant de vénération, combien juste, saint et digne doit être celui qui touche de ses mains et qui distribue aux fidèles le corps immortel et éter-

nellement victorieux et glorifié de Jésus qui rassasie les anges de sa vue ! Mes frères qui êtes prêtres, considérez quelle est votre dignité et soyez saints, parce que le Seigneur est saint. Comme dans ce mystère il vous a honorés par dessus tous les autres, aimez-le aussi, honorez-le dans ce mystère. C'est une grande misère et une déplorable faiblesse qu'ayant Jésus présent d'une manière si merveilleuse, d'autres choses de la terre nous occupent. Que tout homme soit dans l'étonnement, que tout le monde tremble, que le ciel tressaille, lorsque le Christ, Fils du Dieu vivant, est sur l'autel entre les mains du prêtre. O grandeur admirable ! ô bonté surprenante ! ô humble excellence ! le maître de l'univers, Dieu et Fils de Dieu, s'abaisse jusqu'à se cacher pour notre salut sous la faible espèce du pain. Voyez, mes frères, l'humilité de Dieu ; répandez devant lui vos cœurs ; abaissez-vous, afin qu'il vous élève; ne retenez-rien de vous-même ; afin que celui qui se donne tout à vous reçoive aussi de vous tout ce que vous êtes [1].»

Enfin, avant de se séparer chacun pour aller où la volonté de Dieu l'appelait, François fit cette paternelle exhortation : « Au nom du Seigneur, marchez deux à deux modestement et avec humilité, gardant un silence très-exact depuis le matin jusqu'après tierce, et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende parmi vous aucune parole oiseuse et inutile. Quoique vous soyez en voyage, il faut que votre conduite soit aussi humble et aussi honnête que si vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule ; car, quelque part que nous soyons, et en quelque endroit que nous allions, nous avons toujours notre cellule avec nous : notre frère le corps est notre cellule, et l'âme est l'ermite qui y demeure pour contempler Dieu et le prier ; si une âme religieuse ne demeure pas en repos dans la cellule du corps, les cellules extérieures ne lui serviront guère. Comportez-vous de telle sorte au milieu du monde que quiconque vous verra ou vous entendra soit touché de dévotion et loue le Père céleste, à qui toute gloire appar-

1 S. Francisci opera, part. I, page 7.

tient. Annoncez la paix à tous : mais que la paix soit encore plus au fond de votre cœur que sur vos lèvres. Ne donnez occasion à personne ni de colère ni de scandale ; au contraire, par votre douceur, portez tout le monde à la bénignité, à l'union, à la concorde. Nous sommes appelés pour guérir les blessés, consoler les affligés et ramener les errants. Plusieurs vous paraissent être les membres du diable qui seront un jour disciples de Jésus-Christ [1]. » Il bénit ses enfants, et ils se dispersèrent dans le monde, comme les apôtres sortant du Cénacle.

François, avant de partir pour sa mission de France, voulut en recommander le succès aux saints apôtres. Il alla donc à Rome. Dieu, dans ses éternels desseins, avait préparé ce voyage pour unir deux grandes âmes, saint François et saint Dominique. Une merveilleuse correspondance était déjà établie entre ces deux hommes, dont les doctrines offraient au ciel et à la terre d'admirables harmonies, et qui pourtant ne se connaissaient pas. Tous deux habitaient Rome au temps du quatrième concile de Latran ; mais il ne paraît pas que le nom de l'un ait jamais frappé l'oreille de l'autre. Une nuit, Dominique étant en prière, selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde et sa mère qui lui présentait deux hommes pour l'apaiser. Il se reconnut pour l'un des deux ; mais il ne savait qui était l'autre, et le regardant attentivement, l'image lui en demeura présente. Le lendemain, dans une église, on ignore laquelle, il aperçut sous un froc de mendiant la figure qui lui avait été montrée la nuit précédente, et, courant à ce pauvre, il le serra dans ses bras avec une sainte effusion entrecoupée de ces paroles : « Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi ; tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous [2]. » Et dès lors ils furent unis d'une sainte et inaltérable amitié ; leur zèle se partagea

1 Vita a Tribus Sociis. cap. IV.
2 Gérard de Frachet, Vie des Frères-Prêcheurs, liv I, dans la Vie de saint Dominique de Lacordaire.

le monde à régénérer et à sauver. « C'est une chose admirable, dit un ancien auteur, de voir deux hommes pauvres, mal vêtus, sans puissance parmi les hommes, partager entre eux le monde et entreprendre de le vaincre [1]. Et ils l'ont vaincu par la science et l'amour, qui furent réconciliés dans leurs embrassements. François et son Ordre, embrasés de l'ardeur des séraphins, répandirent à grands flots l'amour dans le monde ; Dominique et ses enfants, revêtus de la splendeur des chérubins, y propagèrent et y défendirent la vérité [2]. Il nous reste deux monuments impérissables de l'union de ces deux Ordres : le premier, ce sont ces touchantes cérémonies célébrées en commun le jour de la fête des deux patriarches, ces chants en leur honneur, ces parfums brûlés sur leurs tombeaux [3] ; le second est cette magnifique lettre adressée à tous les religieux des deux Ordres par Humbert, maître-général des Frères-Prêcheurs, et par saint Bonaventure, général des Mineurs.

« A NOS FRÈRES BIEN-AIMÉS EN JÉSUS-CHRIST, LES FRÈRES-MINEURS ET LES FRÈRES-PRÊCHEURS RÉPANDUS PAR TOUT L'UNIVERS.

« Le Sauveur du monde, qui aime tous les hommes et ne veut la mort d'aucun de ses enfants, a pris différents moyens dans les diverses époques, pour réparer la ruine primitive du genre humain : dans ces derniers jours, il a suscité nos deux Ordres pour le ministère du salut. Nous le croyons indubitablement, c'est lui qui a appelé et enrichi de ses dons les plus précieux cette troupe innombrable d'hommes dévoués qui doivent sauver la terre par la parole et par l'exemple. Pour la gloire de Dieu et non pour la nôtre, ils sont deux grands flambeaux qui illuminent d'une clarté céleste ceux qui sont assis à

1 Ferdinand Castillo, apud Wadding, ann. 1276.
2 Dante, Paradiso, cant. XI.
3 Lacordaire. Vie de saint Dominique, chap. 7.

l'ombre de la mort ; ils sont deux chérubins remplis de science, qui lisent dans leurs âmes les mêmes pensées et les mêmes désirs ; étendant leurs ailes sur le peuple, ils le protégent et le nourrissent de vérités salutaires ; ils sont les deux mamelles de l'Épouse qui nourrit et allaite les petits enfants ; ils sont les deux fils du Dominateur de la terre ; ils se tiennent prêts à exécuter toutes ses volontés ; ils sont les deux témoins de Jésus-Christ, vêtus des habits symboliques, ils prêchent et rendent témoignage à la vérité ; ils sont ces deux étoiles brillantes qui ont, suivant l'oracle des sibylles, l'apparence de quatre animaux, et qui, dans ces derniers jours ont crié au monde l'humilité et la pauvreté volontaire.

« Qui pourrait compter tous les mystérieux et symboliques rapports des nombres avec ces deux Ordres sacrés ? La divine sagesse, qui a produit toutes choses avec nombre, n'a pas voulu seulement un Ordre, mais deux, afin qu'ils aient une société mutuelle pour le service de l'Église et pour leur avantage propre ; ils se réchaufferont dans un même amour, ils s'aideront et s'encourageront ; leur zèle sera double et la force de l'un suppléera à ce qui manquera à l'autre, et le double témoignage qu'ils rendront à la vérité sera plus imposant. Voyez, ô nos très-chers frères, voyez combien abondante doit être la sincérité de notre dilection, nous que notre mère l'Église a enfantés en même temps, nous que l'éternelle charité a envoyés deux à deux pour travailler au salut des hommes, comment nous reconnaîtront-ils, si ce n'est à notre affectueuse union ? comment pourrons-nous répandre la charité dans les âmes, si, entre nous, elle est faible et languissante ? comment résisterons-nous aux persécutions, si nous sommes déchirés intérieurement ? Combien grand, combien fort doit être l'amour qui nous unit, puisqu'il a été incommensurable entre le bienheureux François et le bienheureux Dominique, et entre nos anciens Pères ! Ils se regardaient comme des anges de Dieu ; ils se recevaient réciproquement, comme s'ils avaient reçu le Christ ; ils se rendaient des honneurs, ils se réjouissaient de leurs progrès spirituels, ils se donnaient de saintes

louanges, ils s'aidaient en toutes choses, et évitaient avec soin les haines scandaleuses.

« Quels grands avantages ont retiré de cette union nos deux Ordres et le peuple ! quelle grande gloire en a été rendue à Dieu ! Voilà ce qui faisait frémir l'antique ennemi ; comme un lion en fureur, il cherche à briser cette ancienne charité. O vous qui êtes bénis de Dieu ! prenez garde qu'il ne puisse dire dans son orgueil : J'ai prévalu contre eux, parce que, s'éloignant des vestiges de leurs ancêtres, ils n'ont plus marché dans les voies de la dilection et de l'amour. Que le démon nous trouve toujours prêts à défendre cette très-précieuse charité qui nous a été léguée par nos Pères. Pour cela, il faut implorer le secours du Tout-Puissant ; il faut prendre garde d'ailleurs de ne pas suivre chacun ce qui nous paraît utile, mais qui pourrait troubler nos frères : il faut que toujours la loi d'amour règle nos actions ; il ne faut pas que, pour les défauts de quelques-uns, la haine apparaisse victorieuse de la dilection fraternelle. Que le désir de passer d'un Ordre dans un autre ne nous force pas à troubler la tranquillité ; mais que chacun confirme et encourage son frère à rester dans sa vocation. Que les protecteurs et les bienfaiteurs de l'un et l'autre Ordre soient bénis en commun ; qu'un Ordre ne cherche pas à enlever à l'autre ses couvents, ni ce qui peut lui être élargi en aumône ou en héritage ; qu'il n'y ait aucune espèce de jalousie dans le ministère de la prédication. Sans cela, où est la charité ? Qu'un Ordre n'exalte pas d'une manière outrageante ses grands hommes et ses priviléges ; que les frères évitent par-dessus tout de dévoiler au public les misères et les défauts des autres : cela n'est jamais utile ; mais bien plutôt qu'ils avertissent charitablement les coupables. Un frère ne doit jamais croire légèrement le mal qu'on lui dit de son frère...

« Nous vous supplions par la charité, qui est Dieu même, de faire avec soin tout ce qui pourra entretenir la paix, la mutuelle concorde dans le Seigneur et l'indissoluble unité. Sachez que chacun de nous désire de tout son cœur et veut

pleinement que cela soit exécuté par vous. Les transgresseurs seront punis comme ennemis de l'unité et de la paix.

« Nous avons regardé comme un devoir de notre paternité de vous écrire ces choses, puisque nous ne pouvions vous les dire de vive voix [1]. »

Ces deux grandes familles ne se sont écartées en rien de ces pieux enseignements ; elles ont prié ensemble, elles ont travaillé ensemble, elles ont souffert ensemble, et leur sang s'est plusieurs fois mêlé dans les mêmes supplices. Aussi, après deux siècles, Sixte IV s'écriait dans son admiration : « Ces deux Ordres, comme les deux premiers fleuves du paradis des délices, ont arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile ; ce sont les deux séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses que Dieu, ouvrier suprême, a conféré au genre humain, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile [2]. »

François arrive à Florence au mois de janvier 1217 ; il voulait dire adieu au cardinal Ugolini qui y était légat. Le cardinal le détourna de son voyage en France. « Votre Ordre ne fait que de naître, dit-il ; vous savez les oppositions qu'il a éprouvées à Rome ; vous y avez encore des ennemis cachés. Votre présence est nécessaire pour maintenir votre ouvrage. » Le saint homme répondit : « J'ai envoyé plusieurs de mes frères en des pays éloignés. Si je demeure en repos dans le couvent sans prendre part à leurs travaux, ce sera une honte pour moi, et ces pauvres religieux, qui souffrent la faim et

1 Petrus Rodulphius, Hist. Seraph., lib. II, p. 307.
2 Bullarium romanum, edit. Cherubini, p. 361, t. I, in-folio.

la soif chez des étrangers, auront occasion de murmurer ; au lieu que s'ils apprennent que je travaille autant qu'eux, ils supporteront plus volontiers leurs fatigues, et je pourrai plus aisément engager les autres à de pareilles missions. — Pourquoi, mon frère, reprit le cardinal, avez-vous exposé vos disciples à de si longs voyages et à tant de maux ? Cela est bien dur. — François répondit : Seigneur, vous pensez que Dieu n'a envoyé les Frères-Mineurs que pour nos provinces ; mais, je vous le dis en vérité, il les a choisis et envoyés pour le bien et le salut de tous les hommes. Ils iront chez les infidèles et chez les païens ; ils y seront bien reçus, et ils gagneront à Dieu un grand nombre d'âmes [1]. » Ces raisons graves et sérieuses, surtout l'opposition formée à Rome contre son institut, déterminèrent François à rester en Italie. Il envoya en France frère Pacifique-le-Poëte, Ange et Albert de Pise, et il revint à Sainte-Marie-des-Anges. Il vit dans son sommeil une poule qui tâchait de rassembler ses poussins sous ses ailes pour les défendre du milan ; mais elle ne pouvait les couvrir tous et plusieurs restaient exposés, lorsqu'un autre grand oiseau qui parut étendit ses ailes et les abrita. A son réveil, François pria Dieu de lui expliquer ce que cela signifiait, et il apprit que la poule le représentait lui-même, que les poussins étaient ses enfants, que l'oiseau à grandes ailes était l'image du cardinal qu'il devait demander pour protecteur [2]. Il dit alors à ses frères : « L'Église romaine est la mère de toutes les Églises et la souveraine de tous les Ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui leur veulent du mal, et qu'elle procure partout aux enfants de Dieu la liberté pleine et entière de s'avancer tranquillement

1 Domine, vos putatis quod solummodo propter istas provincias Dominus miserit Minores ; sed dico vobis in veritate, quod dominus eos elegerit, et miserit propter profectum et salutem animarum totius mundi. Et non solum in terris fidelium, sed et infidelium et paganorum benigne recipientur, et multas animas Deo lucrabuntur. Barthél. de Pise Liber aureus. Lib. II, conform. 6.

2 Vita a Tribus Sociis, cap. IV.

dans la voie du salut éternel. Quand ils seront sous sa protection, il n'y aura plus d'ennemis qui s'opposent à eux, ni qui les inquiètent, on ne verra parmi eux aucun enfant de Bélial qui ravage impunément la vigne du Seigneur. La sainte Église aura du zèle pour la gloire de notre pauvreté ; elle ne souffrira pas que l'humilité, qui est si honorable, soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. C'est elle qui rendra indissolubles parmi nous les liens de la charité et de la paix. Sous ses yeux, la sainte observance évangélique fleurira toujours toute pure ; elle ne laissera jamais affaiblir, pas même pour un peu de temps, ces pratiques sacrées qui répandent une odeur vivifiante. Que les enfants de cette sainte Église soient bien reconnaissants des douces faveurs qu'ils recevront de leur mère, qu'ils embrassent ses pieds avec une profonde vénération, et qu'ils lui soient à jamais inviolablement attachés [1]. »

François partit pour Rome, où il trouva le cardinal Ugolini revenu de sa légation de Florence. Il y avait un an (1216) qu'Innocent III s'était couché glorieusement dans son tombeau et qu'un Romain, le cardinal Censio Savelli, homme savant [2] et d'une grande intégrité de mœurs, avait été élu et consacré à Pérouse, sous le nom d'Honorius III [3]. Ugolini conseilla à François de prêcher devant le pape et les cardinaux pour se les rendre favorables. Il suivit cet avis et prépara soigneusement un discours ; mais en présence du pape il oublia tout ce qu'il avait appris, et il ne put dire un seul mot. Il s'humilia profondément, invoqua le Saint-Esprit, et les paroles coulèrent en abondance avec tant de force et d'efficacité, que son illustre auditoire en fut vivement touché ; on connut que ce n'était pas lui qui parlait, mais l'Esprit de Dieu qui parlait en lui [4].

1 Wadding.

2 Honorius III est auteur de l'Ordo romanus, imprimé dans le Museum italicum de D. Mabillon, t. II, p. 167, et du Liber Censuum Ecclesiæ romanæ, imprimé dans Muratori, Antiquitates ital. medii ævi, t. V. p. 851.

3 Sandini, Vitæ Pontificum romanorum, t. II, p. 499 et sequent. Ferrare, 1754, in-8°.

4 Verum cum hoc veridica humilitate narrasset, conferens se ad Spiri-

Honorius III, que Dieu avait destiné à soutenir et à protéger les deux saintes familles qui grandissaient alors dans l'Église, accorda à François le cardinal Ugolini pour protecteur.

Arrêtons-nous un instant devant l'imposante figure de cet illustre vieillard. De la noble maison des comtes de Segni, et neveu d'Innocent III, il était décoré d'une beauté de corps peu commune, d'une vaste intelligence et d'une âme qui fut féconde en chauds mouvements jusqu'à son dernier jour. Profondément versé dans la connaissance des arts et du droit, il publia cinq livres de Décrétales qui devinrent la base de la jurisprudence civile et ecclésiastique [1]. Son éloquence était admirable, nourrie de l'Écriture sainte et ornée des grâces de la diction antique. Plein de miséricorde pour les faibles et les pauvres, son caractère était d'une force indomptable lorsqu'il s'agissait des droits de la vérité et de l'Église [2]. Enfin, après bien des combats et des triomphes, il mourut presque centenaire sur le trône pontifical. François s'était attaché au cardinal Ugolini comme un fils s'attache à son père, comme un petit enfant s'attache au sein de sa mère. Confiant et tranquille, il s'endormit sur le sein de sa clémente protection [3]; et dans sa vénération profonde et prophétique, il lui écrivit plusieurs fois en ces termes : « Au très-révérend père et seigneur Ugolini, futur évêque de tout le monde et père des nations [4]. » En effet, la sollicitude d'Ugolini pour ses pupilles

tus sancti gratiam invocandam, tam efficacibus subito cœpit verbis affluere, tamque potenti virtute illorum mentes virorum sublimium ad compunctionem inflectere, ut aperte clareret, quod non ipse, sed Spiritus Domini, loquebatur. S. Bonaventura, cap. XII.

1 Sandini, t. II, pag. 503.

2 Forma decorus et pervenustus aspectu, perspicacis ingenii et fidelis memoriæ prærogativa dotatus, liberalium artium atque utriusque juris peritia eminenter instructus.... doctor, zelator fidei, rectitudo justitiæ, solatium miserorum, religionis plantator. Mss. Vatican. apud Raynaldi, ann. 1227.

3 Adhæserat ei namque S. Franciscus, tanquam filius patri, et unicus matri suæ, securus in sinu clementiæ suæ dormiens et requiescens. Thomas de Celano, part. I, cap. IX.

4 Vita a Tribus Sociis, cap IV.

s'étendait à tout : il assistait aux chapitres généraux ; il prenait leur parti en toutes circonstances; il réglait les différentes constitutions des trois Ordres, et même, en écrivant à sainte Claire et aux Pauvres-Dames de Saint-Damian, son cœur, ému de tant de dévouement, fondait en larmes. Lorsqu'il venait à Sainte-Marie-des-Anges, il se conformait à la vie des Frères et se faisait pauvre avec eux. « Oh ! combien de fois l'a t-on vu quitter humblement les marques de sa dignité, se revêtir d'un vil habit, et, les pieds nus, se joindre aux religieux et leur parler du ciel [1] ! » Nous retrouverons ce vieil ami gravant le nom de François au livre des saints avec l'infaillibilité du pontife suprême.

L'année 1218 fut partagée entre le séjour que fit François à Sainte-Marie-des-Anges et plusieurs courses apostoliques dans l'Italie moyenne. Enfin, dans le mois de mai 1219, les Frères-Mineurs arrivèrent en foule de toutes les parties du monde pour assister au second chapitre général convoqué pour le vingt-sixième jour, fête de la Pentecôte. Ils étaient réunis plus de CINQ MILLE [2]. Dieu avait voulu, en quelque sorte, représenter par le rapide établissement de cet Ordre religieux la merveilleuse propagation de l'Évangile. « Les apôtres, dit saint Augustin, étaient comme des nuées obscures d'où sortaient des éclairs et des foudres; avec leur pauvreté et leur simplicité, ils brillaient dans l'univers; par leurs puissantes vertus et leurs admirables actions, ils renversèrent tout ce qui s'opposait à l'empire de Jésus-Christ [3]. » Et dans tous les âges de la vie de l'humanité sur la terre, jamais les âmes généreuses ne pourront résister au dévouement simple et humble. Le petit couvent de Sainte-Marie-des-Anges ne put suffire; on dressa dans la campagne, non loin du Chiascio, des

1 Thoma de Celano, cap. II, liv. II.

2 Multiplicatis jam fratribus, cœpit eos... in loco Sanctæ-Mariæ de Portiuncula ad generale capitulum convocare..., ubi licet omnium necessariorum esset penuria, fratrumque multitudo ULTRA QUINQUE MILLIA conveniret. S. Bonaventura, cap. IV.

3 S. Augustin, Enarratio in Psalm.

cabanes faites avec des nattes de jonc et de paille, et cette armée de Jésus-Christ campa ainsi autour de son chef... « Que tes pavillons sont beaux ! ô Israël ! — Que tes tentes sont belles ! ô Jacob !... » Le cardinal Ugolini vint présider le chapitre. Tous les Frères furent à sa rencontre sur la route de Pérouse ; il officia pontificalement le jour de la Pentecôte, et voulut le soir visiter les rangs de cette sainte armée du Seigneur. Il les trouva rassemblés par groupes de cent, ou de soixante, au moins; ils s'entretenaient des choses divines, de leur salut et de la conquête du monde. Le saint cardinal, pleurant de joie à la vue d'un spectacle si nouveau et si loin des pensées humaines, dit à François : « O Frère ! en vérité voici le camp du Seigneur. » François, transporté de reconnaissance pour Dieu qui avait ainsi multiplié sa famille, et qui du grain de sénevé avait fait jaillir un si grand arbre, laissa tomber de son cœur ces paroles brûlantes : « Nous avons promis de grandes choses; on nous en a promis de plus grandes; gardons les unes, soupirons après les autres. Le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la gloire est infinie ; beaucoup d'appelés, peu d'élus: tous recevront ce qu'ils auront mérité. Par-dessus tout, ô mes frères ! aimons la sainte Église ; prions pour son exaltation, et n'abandonnons jamais la pauvreté. N'est-il pas écrit « Charge le Seigneur du soin de ta vie, et lui-même te nourrira. »

Pour subvenir aux nécessités de cette troupe sainte, il n'y avait pas de vivres; elle était là sous le soleil comme les oiseaux qui attendent sans inquiétude leur nourriture de chaque jour de cette Providence quotidienne qui soutient toute créature laborieuse; et, certes, elle ne leur manqua pas. Les chevaliers et le peuple des environs apportèrent à la Portiuncula toutes les provisions nécessaires. Des prêtres et des jeunes hommes, venus par curiosité, disaient, en voyant tant d'abnégation, de joie, de tranquillité, de concorde : « Voilà qui montre bien que le chemin du ciel est étroit, et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous

nous flattons de faire notre salut en jouissant de la vie, et en prenant toutes nos aises, et ces bons frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre de même; on meurt cependant comme on a vécu. » Et ils vinrent au nombre de plus de cinq cents se jeter aux pieds de François, lui demandant à entrer dans sa famille [1]. Pendant toute la durée du chapitre, François donna les plus sages instructions sur la vigueur de la règle et sur la vie spirituelle; on fit trois statuts importants et qui eurent la plus grande influence sur les destinées de l'Ordre :

1° Tous les samedis, on célébrera une messe solennelle en l'honneur de la bienheureuse vierge MARIE IMMACULÉE ; ce statut est la base sur laquelle Dieu a placé une des plus grandes lumières de l'Église, Jean Duns Scot, *doctor subtilis.*

2° Il sera fait une mention expresse de saint Pierre et de saint Paul dans les oraisons PROTEGE NOS, DOMINE, et EXAUDI NOS, DEUS. Ainsi l'ordre de Saint-François se dévoue à l'Église romaine, la mère et la maîtresse du monde.

3° La pauvreté fut recommandée dans les bâtiments. Les Frères-Mineurs restèrent presque toujours dans le beau en restant dans le simple. Mais ce qui préoccupa par-dessus tout, ce furent les missions. On dressa les plans d'une grande campagne ; il ne s'agissait rien moins que de la conquête du monde. Honorius III, qui était alors à Viterbe, donna cette lettre apostolique, afin qu'elle soit comme un passeport et une garantie pour les p vres Mineurs :

« HONORIUS, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, AUX ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES, ABBÉS, DOYENS, ARCHIDIACRES ET AUTRES SUPÉRIEURS ECCLÉSIASTIQUES.

« Comme nos chers fils, le frère François et ses compagnons, ont renoncé aux vanités du monde et embrassé un

1 Chalippe, liv. II.

genre de vie que l'Église romaine a justement approuvé, et vont à l'exemple des apôtres, annoncer la parole de Dieu en divers endroits, nous vous prions tous, vous exhortons en Notre-Seigneur, et vous enjoignons par ces lettres apostoliques de recevoir en qualité de catholiques et de fidèles les frères de cet Ordre, porteurs de ces présentes, qui s'adresseront à vous, de leur être favorables et de les traiter avec bonté pour l'honneur de Dieu et par considération pour nous. Donné le troisième des ides de juin, l'an troisième de notre pontificat [1]. »

Fort de la puissance même du Souverain-Pontife, et soutenu par plusieurs cardinaux, François fut rempli d'un immense courage ; il envoya ses frères dans les différentes contrées du monde. L'obédience était ainsi conçue, comme on peut le voir au mont Alvernia : « Moi, frère François d'Assise, ministre-« général, je vous commande par obéissance, à vous frère « Ange de Pise, d'aller en Angleterre, et d'y faire l'office de « ministre provincial. Adieu. »

Chacun des chefs de mission portait, outre la lettre du Pape, trois lettres circulaires de François. La première, adressée à tous les prêtres, renferme de pieuses instructions sur l'Eucharistie ; la deuxième, adressée à toutes les puissances temporelles, était ainsi conçue :

« A toutes les puissances, gouverneurs, consuls, juges, magistrats qui sont par toute la terre, et à tous autres qui recevront ces lettres, le frère François, votre petit et chétif serviteur en Notre-Seigneur, vous salue tous et vous souhaite la paix.

« Considérez attentivement que le jour de la mort approche. C'est pourquoi je vous prie avec tout le respect que je puis de ne point oublier Dieu dans l'embarras des affaires du monde, et de ne point violer ses commandements ; car tous ceux qui s'éloignent du Seigneur sont maudits, et il les oubliera. Au jour de la mort, on leur ôtera tout ce qu'ils sem-

1 Wadding.

blaient avoir ; plus ils auront été sages et puissants en ce monde, plus ils seront tourmentés en enfer. Je vous conseille donc, ô maîtres ! de faire, avant tout, une véritable pénitence, de recevoir humblement et avec amour le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en mémoire de sa Passion, de rapporter à Dieu l'honneur qu'il vous a fait de vous confier la conduite de son peuple, et de faire avertir tous les soirs par quelque signal qu'il faut honorer Dieu tout-puissant et qu'il faut lui rendre grâces. »

Enfin la troisième lettre, dernier monument du chapitre général, s'adressait à tous les supérieurs de l'Ordre en ces termes :

« Sachez qu'il est devant Dieu des choses hautes et sublimes que les hommes regardent quelquefois comme viles et abjectes ; qu'il en est, au contraire, que les hommes estiment beaucoup et qui sont très-méprisables aux yeux de Dieu. Je vous prie de donner aux évêques et aux autres ecclésiastiques les lettres qui traitent du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de bien retenir ce que nous vous avons recommandé touchant ce mystère. Faites copier et distribuer au plus tôt les autres lettres que je vous adresse pour les gouverneurs, consuls et magistrats, où ils sont avertis de veiller à ce que les louanges de Dieu soient célébrées publiquement. Je vous salue en Notre-Seigneur [1]. »

1 S. Francisci opera, part. I, pap. 10 et 11.

CHAPITRE VII

1219-1220

MISSION DE SAINT FRANÇOIS EN ORIENT. — SON RETOUR EN ITALIE. — SES PRÉDICATIONS

> O vere beatum virum, cujus caro etsi tyrannico ferro non ceditur, occisi tamen agni similitudine non privatur! O vere ac plane beatum, cujus animam etsi gladius persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit!
>
> S. BONAVENTURA.

Le désir et l'amour de la mort pour Jésus-Christ pressaient intérieurement François de réaliser sa mission en Orient, afin d'y jeter la semence de la vérité, et la féconder de ses sueurs et de son sang. Au douzième siècle, alors que les croisades, par un acte de foi sublime, avaient repoussé le sensualisme et le matérialisme mahométants, sauvé l'Europe et ouvert devant les nations occidentales de nouvelles voies aux progrès de l'intelligence et de l'industrie ; alors, dis-je, tout ce qui portait un cœur généreux et dévoué voulut aller combattre et mourir dans les lieux à jamais consacrés par la vie du Sauveur Jésus. Innocent III avait au concile de Latran représenté d'une manière forte et touchante le déplorable état où étaient réduits les chrétiens d'Orient, et annoncé une nouvelle croisade, qu'il alla lui-même prêcher en Toscane, où il mourut, exténué des fatigues de son glorieux pontificat. Ho-

norius III, qui avait hérité de son zèle et de sa puissance, exécuta ce grand et généreux projet ; mais au lieu d'aller directement en Palestine, comme on avait fait jusqu'alors, on suivit le plan stratégique d'Innocent III, et on porta la guerre en Égypte, sanctuaire de la puissance mahométane. Les croisés formèrent le siége de Damiette [1].

C'est au milieu des longueurs et des vicissitudes de cette entreprise capitale, que François arriva en Égypte. Il avait laissé à Saint-Jean-d'Acre et en Chypre dix autres de ses compagnons. La discorde régnait alors au camp des croisés : les chevaliers méprisaient souverainement les hommes de pied ; ils ne se contentaient pas de les flétrir de noms injurieux [2], ils dissimulaient encore les dangers et ne voulaient pas convenir de leur bravoure. Les hommes de pied répondaient en accusant les cavaliers de lâcheté [3]. Une émulation séditieuse animait les uns et les autres, et, afin de montrer qui aurait plus de valeur, ils contraignirent le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, à livrer bataille. Cette décision affligea profondément François. Il savait que Dieu, qui bénit le dévouement, envoie au contraire la confusion et la honte sur les hommes dispersés dans la haine ; il dit au frère Illuminé, le seul qui l'avait suivi : « Le Seigneur m'a fait connaître que les chré-« tiens auront du désavantage dans cette bataille. Si je le dis « hautement, je passerai pour un fou ; si je ne le dis pas, ma « conscience en sera chargée. Que vous en semble ? — Mon « frère, répondit Illuminé, peu vous importe le jugement des « hommes. D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vous

1 Jac Vitry, Histor orient , lib. III, ann. 1218, apud Bongars.

2 Ils les appelaient roturiers, routiers, tuffes; termulans , hochebos, brigands ; Boulainvilliers, Essai sur la noblesse de France, p. 74. Foucher de Chartres raconte comme un événement très-malheureux, que des chevaliers se trouvèrent réduits à l'état de fantassins après la perte de leurs chevaux. Gesta peregrinantium Francorum, n. 20, ap. Bongars, t. I.

3 Pedites equitibus improperabant ignaviam ; equites pericula peditum, quando contra Sarracenos egrediebantur, dissimulabant .. ; discordia inter eos facta fuit. Jac. Vitry, lib. III, ann. 1219, ap. Bongars, t. II.

« regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et « craignez Dieu plus que tout le monde [1]. » Et le héraut du Christ donna aux croisés des avis salutaires, prédisant les malheurs du combat. Mais la passion enivrait les esprits, et les paroles du saint furent prises pour des rêveries. La bataille fut livrée le vingt-neuvième jour d'août, par une chaleur excessive : les chrétiens perdirent six mille hommes, tant morts que prisonniers. Cette perte fit comprendre qu'on n'aurait pas dû mépriser la sagesse du pauvre [2]; car l'âme de l'homme pur découvre quelquefois mieux la vérité que sept sentinelles posées sur des hauteurs pour tout observer [3].

Cependant François, après avoir passé de longues heures dans la prière, se lève avec un visage rayonnant de confiance, et il prend le chemin du camp des infidèles en chantant ces paroles du prophète : « Maintenant, Seigneur, que vous êtes avec moi, je ne craindrai aucun mal, quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort [4]. » On lui représenta le danger d'une telle entreprise et l'ordre du Soudan qui promettait un pesant d'or à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien ; mais rien ne put arrêter cet intrépide chevalier de Jésus-Christ. Deux brebis qu'il rencontra d'abord lui causèrent une grande joie ; il dit à son compagnon : « Frère, ayez confiance au Seigneur, la parole de l'Évangile s'accomplit en nous : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups [5]. » En effet, un peu plus loin une bande de Sarrasins se jeta sur eux, comme des loups sur des brebis. Ces infidèles les chargèrent de coups et d'insultes, et, bien ga-

1 Si belli fuerit attentatus ingressus, ostendit mihi Dominus non prospere cedere christianis .. Respondit socius : Frater, pro minimo tibi sit ut ab hominibus judiceris, quia non modo incipis fatuus reputari... S. Bonaventura, cap. XI.

2 In quo evidenter innotuit quod spernanda non erat sapientia pauperis. S. Bonaventura, cap XI.

3 Ecclesiast. XXXVII, 18.

4 Psalm. 22.

5 Cum iter cepisset, obvias habuit oviculas duas, quibus visis exhilaratus vir sanctus dixit ad socium... S. Bonaventura, cap. IX.

rottés, il les conduisirent au Soudan, qui leur demanda par qui, pourquoi et comment ils étaient envoyés. François répondit avec tout le courage de son cœur : « Ce ne sont point « les hommes ; c'est le Dieu très-haut qui m'envoie pour « montrer, à vous et à votre peuple, le chemin du salut et « vous annoncer l'Évangile de la vérité [1]. » Il prêcha alors avec une merveilleuse ferveur et une force admirable un seul Dieu en trois personnes, et Jésus-Christ, Sauveur du monde ; c'était l'accomplissement de ces paroles : « Je vous donnerai ma bouche et ma sagesse ; à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer [2]. » Le Soudan, frappé d'un si beau dévouement, l'écouta volontiers et l'engagea avec instance à demeurer avec lui. François dit : « Je resterai avec « vous si vous et votre peuple vous vous convertissez pour « l'amour de Jésus-Christ. Si vous hésitez à quitter la loi de « Mahomet pour la loi du Christ, ordonnez qu'un grand feu « soit allumé, et j'entrerai dedans avec vos prêtres, afin que « vous voyiez par là quelle est la foi qu'il faut suivre en toute « vérité et en toute certitude [3]. — Je ne crois pas, répondit « le Soudan, qu'aucun de nos prêtres voulût entrer dans le « feu, ni souffrir quelque tourment pour sa foi. » Il fit cette réponse, car il avait vu s'esquiver en secret et promptement un des plus considérables et des plus anciens imans [4]. François

1 Se missum non ab homine, sed a Deo ; ut ei et populo suo viam salutis ostenderet, et annuntiaret evangelium veritatis. Marino Sanuto, Secreta fidelium crucis, lib. III, part. XI, cap VIII, ap. Bongars. Marino Sanuto, célèbre voyageur du treizième siècle, présenta son livre à Jean XXII, avec quatre cartes géographiques fort importantes ; c'est le premier ouvrage d'économie politique et commerciale que nous ayons. Là on peut voir combien plus tôt et combien mieux le commerce se serait développé sous l'influence immédiate du christianisme.

2 Luc. 21.

3 ... Quod si hæsitas propter fidem Christi legem dimittere Mahumeti, jube ignem accendi permaximum et ego cum sacerdotibus tuis ignem ingrediar ; ut sic cognoscas, quæ fides verior et certior sit tenenda. Marino Sanuto.

4 Viderat enim statim quemdam de presbyteris suis virum authenticum et longævum, hoc audito verbo, de suis conspectibus aufugisse. S. Bonaventura, cap. IX.

reprit : « Si vous me promettez d'embrasser la religion chré-« tienne, j'entrerai seul dans le feu ; si je suis brûlé, qu'on « l'impute à mes péchés ; sinon, vous reconnaîtrez le Christ, « sagesse et puissance de Dieu, vrai Dieu Seigneur. » Le Soudan lui avoua qu'il n'osait accepter ce parti, de crainte d'un mouvement dans le peuple [1]. Il offrit à François de riches présents ; cet amant de la pauvreté les méprisa comme de la boue ; mais craignant que quelques-uns des siens, touchés par les paroles du saint homme, ne se convertissent et ne passassent à l'armée des chrétiens, il le fit conduire en sûreté et avec honneur au camp devant Damiette. « O bienheureux homme ! s'écrie saint Bonaventure, qui, bien que son corps n'ait pas été déchiré par le fer du tyran, n'a pas perdu la ressemblance avec l'Agneau divin immolé ! O bienheureux homme ! qui n'a pas succombé sous le glaive, et qui pourtant a reçu la palme du martyre ! »

Écoutons Bossuet, célébrant cette croisade de François :

« .... Il court au martyre comme un insensé ; ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur ; il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Évangile ; il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi ! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François ! Au contraire, ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde ; ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François, indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais, étrange et merveilleuse insensibilité ! ils ne lui témoignent pas moins de déférence, et le brave athlète de Jésus-Christ voyant qu'il ne pouvait mériter qu'ils lui donnassent la mort : « Sortons d'ici, mon frère, disait-il à son compagnon ; fuyons, fuyons bien

1 Marino Sanuto.

loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre maître ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs même parmi les peuples les plus infidèles ? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence, ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix. »

François, après avoir prêché aux croisés la concorde et la pénitence, vint dans la Palestine et à Antioche ; partout il faisait des conquêtes spirituelles. Tous les religieux d'un célèbre monastère de la Montagne-Noire embrassèrent son institut [1], et l'évêque d'Acre, Jacques de Vitry, écrivant à ses amis de Lorraine sur la prise de Damiette, s'exprime ainsi : « Maître Reyner, prieur de Saint-Michel, est entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs ; cette religion se répand fort dans le monde, parce qu'elle imite exactement la forme de la primitive Église et la vie des apôtres. Le maître des Mineurs s'appelle frère François, homme tellement aimable, qu'il est vénéré de tous les hommes, même des infidèles [2]. »

L'apostolat de François en Orient ne fut pas sans fruits ; les Frères-Mineurs y sont restés comme une éternelle protestation du Catholicisme. Dieu avait dit à son serviteur : « Parcours présentement toute l'étendue de cette terre, parce que je te la donnerai [3]. » Et comme les promesses de Dieu ne passent pas, on croirait que le résultat final des croisades a été d'établir les pauvres Franciscains gardiens du tombeau de Jésus-Christ et protecteurs des fidèles pèlerins. Car leur habit grossier est tellement imprégné des parfums de la vertu et de

1 Wadding, ann 1219 no 66 et seq.
2 Epistola ad Lotharing., ap. Bongars, pag. 149.
3 Genes., 3.

l'esprit de sacrifice, qu'il commande aux Turcs le respect et presque l'amour [1].

De retour en Italie, François parcourut les villes de Padoue, de Bergamo, de Brescia, de Crémone, de Mantoue, évangélisant la paix et établissant des maisons de pauvres Mineurs. A sept siècles de distances, il est difficile de nous faire une idée un peu juste, un peu complète, du résultat actif et enthousiaste des prédications de François. Elles produisaient sur les âmes l'effet de torches ardentes jetées sur des gerbes de blé [2] ; la grâce de Dieu et cette parole, voilà les seules causes de la merveilleuse propagation de l'Ordre : car la parole de l'homme, soutenue de la puissance de Dieu, est la plus grande force qui soit sous le soleil. Il s'en allait par les villes et par les bourgades de l'Italie, comme autrefois le Christ dans la Judée : faisant des miracles et évangélisant de toute son âme et de toutes ses forces, avec une incroyable liberté, une sainte hardiesse ; ne faisait-il pas ce qu'il disait [3] ?

Lorsqu'il arriva à Bologne-la-Savante, le concours des étudiants et des habitants fut immense ; on ne pouvait faire un pas dans les rues [4]. Un empereur n'aurait pas eu le triomphe de cet homme petit, chétif, pauvrement vêtu. Arrivé sur la grande place, il prêcha cette multitude avec une si grande élévation d'esprit, qu'on croyait entendre un ange et non un homme. Non-seulement beaucoup se convertirent à une vie de mortification et de pénitence, mais deux étudiants de la

1 Voir Quaresmo, Elucidatorium Terræ Sanctæ : Description de la Terre-Sainte par le frère Eugène, Paris, 1646. C'est un des meilleurs itinéraires que nous ayons. Et encore : Transmarina peregrinatio ad sepulcrum Domini, par Erhardum Reliwich de Trajecto inferiori, in civitate Moguntina, anno 1486 ; et l'Itinéraire de Chateaubriand.

2 Erat enim verbum ejus velut ignis ardens. S. Bonaventura, cap. XII.

3 Ipse vero per diversas regiones progrediens, evangelizabat ardenter, Domino cooperante... Et quoniam primo sibi suaserat opere quod aliis suadebat sermone. S. Bonaventura, cap. XII.

4 Tanta hominum ejus visendi cupidorum concursatione exceptus est, ut per vias incessus esset ablatus. Sigonius, de Episcopis Bononiensibus, ad ann. 1220. Bologne, 1586, in-4o.

Marche-d'Ancône, Pellegrini Fallerone et Rigeri de Modène entrèrent dans sa famille, et pour confirmer sa prédication, il guérit un enfant aveugle [1]. Voici un acte authentique que Sigonius a tiré des archives de l'église de Spalatro : « Moi, Thomas, citoyen de Spalatro et archidiacre de l'Église cathédrale de la même ville, étudiant à Bologne l'an 1220, j'ai vu, le jour de l'Assomption de la Mère de Dieu, saint François prêcher dans la place, devant le Petit-Palais, où presque toute la ville était assemblée. Il partagea ainsi son sermon : les Anges, les hommes, les démons. Il parla de ces êtres intelligents si bien et avec tant d'exactitude, que beaucoup de gens de lettres qui l'écoutaient admirèrent un tel discours dans la bouche d'un homme simple. Il ne suivit point la manière ordinaire des prédicateurs ; mais, comme un orateur populaire, il ne parla que de l'extinction des inimitiés et de la nécessité de faire des traités de paix et d'union. Son habit était sale et déchiré, sa personne chétive, son visage défait ; mais Dieu donnait une si grande efficacité à ses paroles, qu'un grand nombre d'hommes nobles, dont la fureur cruelle et effrénée avait répandu beaucoup de sang, se réconcilièrent. L'affection et la vénération pour le Saint étaient si universelles et allaient si loin, que les hommes et les femmes couraient à lui en foule, et que l'on s'estimait heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe [2]. »

La prédication populaire, tel a été le but saintement atteint par l'Ordre des pauvres Mineurs, qui, sans cesse mêlés au peuple, y infiltraient les idées chrétiennes. Dès les premiers temps de l'Ordre, François prépara ses disciples à exercer cette mission ; il leur disait : « ue les ministres de la parole de

1 Sigonius, p. 112.

2 Fuit autem exordium sermonis ejus, angeli, homines, dæmones. De his autem spiritibus rationabilibus ita bene, et districte proposuit, ut multis litteratis qui aderant, fieret admirationi non modicæ sermo hominis idiotæ ; non tamen ipse modum prædicantis tenuit, sed quasi concionantis tota verborum ejus materia discurrebat ad extinguendas inimicitias... Sigonius, pag. 113, in-4°.

Dieu s'appliquent uniquement aux exercices spirituels, sans que rien les en détourne ; car, puisqu'ils sont choisis du grand Roi pour déclarer ses volontés au peuple, il faut qu'ils apprennent dans le secret de la prière ce qu'ils doivent annoncer dans leurs sermons, et qu'ils soient intérieurement échauffés pour pouvoir prononcer des paroles qui embrasent les cœurs. Ceux qui profitent de leurs propres lumières et qui goûtent les vérités qu'ils prêchent sont bien dignes de louanges; d'autres font pitié : ils vendent leur travail pour l'huile d'une vaine approbation..... C'est une chose déplorable que l'état d'un prédicateur qui cherche par ses discours non le salut des âmes, mais sa propre gloire, ou qui détruit par sa conduite ce qu'il établit par sa doctrine. Un pauvre frère simple et sans parole, qui, par ses bons exemples, porte les autres à bien vivre, doit lui être préféré. Celle qui était stérile s'est vue mère de beaucoup d'enfants, et celle qui avait beaucoup d'enfants s'est trouvée stérile. La stérile représente ce pauvre frère, lequel, n'exerçant point le ministère qui donne des enfants à l'Église, ne laissera pas d'en avoir plusieurs au jour du jugement, parce qu'alors Jésus-Christ, le souverain juge, lui attribuera avec honneur ceux qu'il convertit par ses prières intimes. Celle qui avait beaucoup d'enfants et qui s'est trouvée stérile est la figure du prédicateur vain qui n'a que des paroles. Il se réjouit maintenant d'avoir engendré beaucoup d'enfants à Jésus-Christ; mais alors il se trouvera les mains vides, et reconnaîtra qu'ils ne lui appartiennent pas.

« Plusieurs mettent toute leur application à acquérir de la science, s'écartant de l'humilité et de l'oraison, se répandant et se dissipant au dedans et au dehors. Quand ils ont prêché et qu'ils apprennent que quelques-uns en ont été édifiés et touchés, ils s'élèvent et s'enflent de ce succès, sans faire réflexion que Dieu l'a accordé aux prières et aux larmes de quelques pauvres frères humbles et simples. Ce sont là, mes véritables frères, mes chevaliers de la Table-Ronde qui se cachent dans des lieux solitaires pour mieux vaquer à l'oraison, et dont la sainteté bien connue de Dieu est quelquefois

inconnue aux hommes. Un jour ils seront présentés par les anges au Seigneur, qui leur dira : Mes enfants bien-aimés, voilà les âmes qui ont été sauvées par vos prières, par vos larmes, par vos bons exemples. Recevez le fruit des travaux de ceux qui n'y ont employé que leur science. Parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup. Ils entreront ainsi dans la joie du Seigneur, chargés du fruit de leurs vertus, tandis que les autres paraîtront nus et vides devant Dieu, ne portant que des marques de confusion et de douleur. »

Ainsi les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs ont renouvelé la parole de Dieu, qui se traînait languissante dans des formes vieillies. Trois siècles après, la Compagnie de Jésus et des Clercs-Réguliers vint donner une autre allure à la prédication; de nos jours elle fera encore des miracles, car l'esprit souffle où il veut et comment il veut, et toutes les forces de la terre ne peuvent le retenir en captivité.

CHAPITRE VIII

1220

L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS REÇOIT LA COURONNE DU MARTYRE — MARTYRS DE MAROC — SEPT AUTRES FRÈRES, ENVOYÉS CHEZ LES MAURES, Y SONT MARTYRISÉS EN 1221

Quæ vox, quæ poterit lingua retexere,
Quæ tu martyribus munera præparas?
Rubri nam fluido sanguine laureis
Ditantur bene fulgidis.

BREVIARIUM ROMANUM.

Dans le grand chapitre général de 1219, nous avons vu François partager à ses disciples tout le monde à conquérir; il avait pris pour lui l'Asie par la voie des croisades, et nous l'avons suivi dans sa mission. Frère Égidius et quelques autres, remplis de la même charité et du même dévouement, étaient allés en Afrique; mais, malgré eux, ils revinrent bientôt en Italie. Six frères furent désignés pour aller prêcher la foi aux Maures d'Espagne et de Maroc. Or, ces religieux s'appelaient Berardo, Pietro, Otton, Ajuto, Accursio, Vitale. François les bénit, leur donna ses dernières instructions avec le baiser d'adieu, et ils partirent, n'emportant pour tout viatique que leur Bréviaire et la grâce de Jésus-Christ. Frère Vital, conducteur de cette troupe sainte, tomba malade en Aragon; se sentant trop faible pour un si rude combat, il désigna frère Bérard pour le remplacer dans le commandement. En effet, Vital après de longues douleurs

tressaillit d'allégresse, apprenant le triomphe de ses frères, et par un dernier effort d'amour, il rompit ses liens et retourna à Dieu[1].

Les cinq religieux arrivèrent en Portugal ; à Coïmbre, Uraca, femme du roi Alfonse II, les reçut comme des envoyés du ciel. A Alenquer, ils eurent le bonheur de se trouver en famille dans le couvent établi par saint François, lors de sa mission en Espagne. Séville fut la première ville sous la domination des Maures, où ils prêchèrent l'Évangile. Ils étaient logés chez un chrétien, ils passèrent huit jours dans la prière et les œuvres de pénitence, demandant à Dieu la force du martyre. Leur hôte les détourna de leur projet, dans la crainte où il était de voir entraver le commerce des marchands chrétiens au milieu des infidèles. Nos chevaliers de Jésus-Christ ne l'écoutèrent seulement pas et abandonnèrent aussitôt sa maison. Pleins de valeur, ils allèrent à l'assaut, « à savoir, à la mosquée des Maures, où ayant trouvé leurs ennemis en armes, faisant oraison à leur prophète, ils commencèrent à les frapper et charger du couteau tranchant de la parole de Dieu, preschant et louant la foy de Jésus[2]. » Mais à leur habit étrange, et à leur langage plus étrange encore, on les chassa, les traitant comme fous. Ce commencement d'opprobre doubla leur sainte ferveur ; il se présentèrent dans une autre mosquée plus grande, d'où ils furent rudement repoussés. Alors ils se dirent les uns aux autres: « Souvenons-nous de ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ: Petit troupeau, ne craignez point, car il plaît à votre Père que vous possédiez son royaume. Allons, abattons le chef, pour nous rendre la victoire des membres plus facile et plus aisée ; allons courageusement et joyeusement lui prêcher la parole de Jésus-Christ, le baptême et la rémission des péchés. » Ils vinrent donc au palais du chef des Maures de Séville, se dirent les envoyés du Roi des rois, et ils y prê-

1 Wadding.

2 Les Chroniques des Frères-Mineurs, in-8o, t. II, p. 11.

chèrent Jésus Christ et la nullité de la foi en Mahomet. Le chef maure irrité ordonna qu'ils fussent chassés et mis à mort: mais sur quelques observations de son fils, et aussi dans les intérêts de sa conquête, il révoqua cette première sentence et les fit enfermer dans une tour [1].

La vérité qui n'est jamais captive les conforta intérieurement; ils montèrent au haut de la tour et prêchèrent la parole de Dieu à tous ceux qui passaient dans la rue. On les enferma alors dans une basse fosse, et après cinq jours, le chef maure les fit comparaître de nouveau devant lui; il leur promit grâce et faveur, les tenta même par l'appât des richesses et de l'or, s'ils voulaient embrasser la loi de Mahomet. Les généreux confesseurs répondirent: « Prince, plût à Dieu que vous voulussiez vous faire grâce à vous-même. Traitez-nous comme vous voudrez. Il ne tient qu'à vous de nous ôter la vie, mais nous sommes sûrs que la mort nous fera jouir de l'immortalité glorieuse. » Ils s'embarquèrent pour Maroc sur un vaisseau qui portait en Afrique plusieurs chrétiens mécontents. Cette perpétuelle migration de chrétiens chez les Mahométans au treizième siècle a servi au développement industriel et commercial, mais aussi elle mélangea les races et rendit plus difficile la réaction chrétienne et nationale de l'Espagne. Nos confesseurs de la foi furent reçus avec un grand respect par Pedro de Portugal, qui s'était retiré à Maroc à cause de quelques discussions avec Alfonse II, son frère. Ce prince les engagea à reposer un peu leurs corps exténués de fatigue. Leurs visages étaient si pâles et si maigres que la peau semblait collée aux os; leurs yeux étaient profondément enfoncés et leurs épaules courbées par la mortification. Mais ils étaient remplis d'un courage surhumain et d'une joie immense. Il les engagea surtout à modérer leur zèle, à agir avec prudence, afin de ne pas s'exposer à voir renouveler les persécutions qu'ils avaient endurées à Séville. Peut-on arrêter le cerf qui court se désaltérer aux sources

1 Bolland. Act. Sanctorum, 10 januar., p. 66.

pures de la montagne? Peut-on éteindre dans l'âme de l'apôtre cette soif brûlante du sacrifice et de la mort? L'amour est plus fort que la mort. Ces glorieux missionnaires sortirent le lendemain à l'aurore, et s'arrêtèrent dans les rues les plus fréquentées pour y prêcher la foi de Jésus-Christ.

Un jour, Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses frères, monté sur un char, instruisait le peuple : le chef mahométan passa; il allait selon la coutume orientale visiter les tombeaux de ses ancêtres. Bérard continua à parler avec une grande véhémence; il fut pris pour un fou, et le roi ordonna que ces hommes fussent reconduits dans le pays des chrétiens. Le Portugais Pédro leur donna des guides pour Ceuta où ils devaient s'embarquer. Mais ils échappèrent à la surveillance de ces conducteurs, et revinrent prêcher à Maroc. Le roi les fit jeter dans un cachot où ils furent privés de toute nourriture ; la grâce de Dieu les sustentait intérieurement. Et après vingt jours on les mit en liberté, craignant d'avoir offensé Dieu à leur égard, car une sécheresse excessive avec les maladies et la mort affligeaient le pays [1]. Les chrétiens de Maroc appréhendant que l'ardeur de ce zèle admirable ne leur attirât des persécutions, les firent garder dans la maison du prince portugais. Il les mena dans une expédition militaire au profit du roi de Maroc contre des tribus rebelles dans l'intérieur de l'Afrique. L'armée s'en revenait victorieuse et traversait péniblement un désert sablonneux. Les soldats mouraient de soif; depuis trois jours on n'avait pas eu d'eau. Dieu alors voulut par le moyen d'un pauvre Mineur donner un grand signe de sa puissance à ces infidèles. Frère Bérard, comme autrefois Moïse, frappa la terre d'un bâton, et une source abondante en jaillit aussitôt. Les hommes et les animaux se désaltérèrent, on fit provision d'eau dans des outres, et la source tarit [2]. Revenus à Maroc, nos

1 Æstimantes autem aliqui quia propter carcerem sanctorum fratrum illa tempestas evenisset. Bolland., 16 januar., p. 66.

2 Frater Beraldus, prævia oratione, accepto brevi paxillo, terram fodit et statim fons erupit. Bolland., 16 januar., p. 66.

intrépides chevaliers de Jésus-Christ, forts de la puissance de Dieu et de la vénération du peuple, ne gardèrent plus aucune mesure et prêchèrent hardiment jusqu'en face du roi qu'ils allaient attendre dans les rues où il devait passer. Il ordonna à un de ses officiers nommé Abozaïda de les faire mourir dans les tortures les plus affreuses. Cet homme, qui avait été témoin du grand miracle du désert, voulut attendre l'occasion de fléchir la colère du roi; il se contenta de les mettre en prison. Mais là ils eurent à souffrir toutes sortes d'outrages : le geôlier était un chrétien renégat. Après quelque temps, Abozaïda les ayant fait venir, les trouva plus hardis, plus intrépides encore; il commanda alors qu'ils fussent séparés et livrés à trente bourreaux. On leur lia les pieds et les mains, on les traîna sur le pavé, la corde au cou; on les frappa avec une telle violence que leurs entrailles en furent presque découvertes; on les roula sur du verre et sur des briques cassées, et le soir on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Pendant ce long et cruel supplice, ils bénissaient Dieu et chantaient ses louanges; il n'y avait que les blasphèmes qui pénétraient dans leur cœur et en troublaient la joie parfaite et abondante. Rejetés pendant la nuit sur la paille de leur prison, l'Esprit consolateur y descendit avec eux pour les fortifier et les soutenir. Les gardes virent une grande lumière qui venait du ciel, et qui paraissait y élever les pauvres Mineurs. Les croyant sortis, ils accoururent tout effrayés, mais ils les trouvèrent priant Dieu avec une grande dévotion [1].

Le roi les fit de nouveau comparaître en sa présence. Ils y furent conduits dépouillés et garottés. Un officier sarrasin qui les rencontra voulut leur persuader d'embrasser la loi de Mahomet. Le frère Otto, le rebutant avec horreur, cracha deux fois contre terre en signe de mépris, ce qui lui attira un

1 Eadem nocte visum fuit custodibus, quod lux magna de cœlo descendebat et sanctos fratres recipiens ad cœlos cum innumerabili multitudine sublimabat. Qui stupefacti et territi ad carcerem accedentes, eos devote orantes invenerunt. Bolland., 16 januar., p. 67.

rude soufflet ; il tendit l'autre joue, suivant le conseil de Jésus-Christ. Le roi leur dit : « Êtes-vous donc ces impies qui méprisez la vraie foi, ces insensés qui blasphémez contre l'Envoyé de Dieu ? — O roi ! répondirent-ils, nous n'avons point de mépris pour la vraie foi ; au contraire, nous sommes prêts à souffrir et à mourir pour la défendre ; mais nous détestons la vôtre et le méchant homme qui en est l'auteur. » Alors le roi eut recours au moyen le plus puissant en Orient, l'amour des plaisirs et de l'or. Il avait fait venir des femmes richement parées ; il dit : « Si vous voulez suivre la loi de Mahomet, je vous donnerai ces femmes pour épouses, avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mon royaume ; autrement, vous mourrez par le glaive. » Les confesseurs de la foi répondirent : « Nous ne voulons ni de vos femmes, ni de vos honneurs ; que cela soit pour vous et que Jésus-Christ soit pour nous. Faites-nous encore souffrir toutes sortes de tourments, faites-nous mourir ; la douleur nous semble légère quand nous contemplons la gloire éternelle [1]. » En prononçant ces paroles, leur âme surabondait de joie et d'espérance... Le roi prit son cimeterre et leur fendit la tête par le milieu du front. Ainsi les prémices du noble sang des Frères-Mineurs furent offertes à Dieu, le seizième jour de janvier, par les mains d'un grand et royal bourreau [2]. Dans le même moment, Sancia de Portugal les vit monter triomphants dans le ciel. Leurs corps déchirés et mis en lambeaux par les infidèles, furent soigneusement recueillis par les chrétiens. Pédro de Portugal les fit transporter dans sa patrie, et son frère le roi Alfonse les déposa solennellement dans l'église des chanoines réguliers de Sainte-Croix de Coïmbre.

François tressaillit d'allégresse en apprenant les souffrances et la mort de ses enfants ; il regarda son Ordre à jamais consacré par ce baptême de sang, et disait en pleurant de joie :

1 Bolland., 16 januar., p. 67.
2 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. IV, ch. XVII.

« Certes, je puis dire en toute assurance que j'ai cinq Frères-Mineurs ! » Puis se tournant du côté de l'Espagne, il saluait le couvent d'Alenquer, d'où ils étaient partis pour aller au martyre : « Maison sainte, terre sacrée, tu as produit et offert au roi du ciel cinq belles fleurs pourprées, d'une odeur très-suave. O maison sainte ! sois toujours habitée par des saints [1].

L'année suivante (1221), animés par le triomphe des martyrs du Maroc, Daniel, ministre de la province de Calabre, et six autres religieux, Samuel, Donule, Léon, Ugolini, Nicolas et Ange, s'embarquèrent dans un port de Toscane pour aller combattre et mourir à Maroc ; mais ils s'arrêtèrent dans un faubourg de Ceuta, où ils évangélisèrent les marchands chrétiens de Pise, de Gênes et de Marseille, qui ne pouvaient entrer dans la ville. Le Samedi, deuxième jour d'octobre, ils confessèrent leurs péchés et reçurent la sainte communion ; le soir, ils se lavèrent les pieds l'un à l'autre, pour imiter le Fils de Dieu, qui lava les pieds de ses disciples avant sa Passion [2]. Le lendemain dimanche, la tête couverte de cendres, ils s'avancèrent dans les rues de la ville, disant à haute voix : « Jésus-Christ est le seul vrai Dieu ; il n'y a de salut qu'en lui. » Ils furent bientôt arrêtés et conduits devant le chef mahométan, qui, les voyant rasés et les entendant parler avec tant de véhémence, les prit pour des fous. Néanmoins il les fit jeter en prison, où ils furent cruellement traités. C'est alors qu'ils adressèrent aux marchands chrétiens du faubourg de Ceuta la belle lettre que nous enchâssons ici comme une relique précieuse.

« Béni soit le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous soutient dans nos souffrances et qui prépara au patriarche

1 S. Francisci opuscula, t. III, p. 86

2 Vesperi autem invicem sibi laverunt pedes, commemorantes eam Christi charitatem. — Surius, octob., p. 737. — Les actes primitifs de ces martyrs ont été tirés d'une chronique allemande fort ancienne qui avait pour titre : Vinea sancti Francisci.

Abraham la victime pour le sacrifice ; Abraham qui a obtenu la justice et le titre d'ami de Dieu, parce qu'il est sorti de sa terre et a erré dans le monde, plein de confiance dans l'ordre du Seigneur. Ainsi donc que celui qui est sage devienne fou pour être sage, car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Il nous a été dit : « Allez, prêchez l'Évangile à toutes les créatures, et enseignez que le serviteur ne doit pas être plus grand que le maître. Si vous êtes persécutés, considérez que moi aussi j'ai été persécuté. » Et nous, très-petits et indignes serviteurs, nous avons laissé notre pays, nous sommes venus prêcher l'Évangile aux nations infidèles ; nous sommes pour les uns une odeur de vie, pour les autres une odeur de mort. Nous avons prêché ici devant le roi et devant son peuple la foi de Jésus-Christ, et on nous a chargés de fers. Nous sommes pourtant grandement consolés en Notre-Seigneur, et nous avons confiance qu'il recevra notre vie comme un sacrifice agréable [1]. »

Le juge, nommé Arbald, les fit comparaître devant son tribunal ; il leur dit : « Renoncez au Christ et embrassez la foi de Mahomet. » Les confesseurs répondirent : « Jésus-Christ seul est Dieu, et il n'y a de salut qu'en lui. » On les sépara et on les tenta chacun en particulier par des promesses et par des menaces : ils restèrent inébranlables. Daniel parlait avec beaucoup de force ; un Maure lui déchargea sur la tête un coup de cimeterre. Il répondit sans aucune émotion : « Misérable, quittez votre Mahomet maudit, ses sectateurs sont les ministres de Satan, et suivez Jésus-Christ. » Arbald les condamna à avoir la tête tranchée. Revenus le soir dans leur prison, les six frères se jetèrent aux pieds de Daniel, lui disant avec des larmes de joie : « Nous rendons grâces à Dieu et à vous, mon père, de nous avoir conduits à la couronne du martyre. Bénissez-nous et mourez ; le combat finira bientôt, et nous aurons une paix éternelle. »

1 Marc de Lisbonne, Chronicas da ordem, part. II. Petrus Rodulphius, Hist. Seraph., pag 74.

Daniel les embrassa avec tendresse, et les bénit avec ces paroles : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, voici pour nous un jour de fête : les anges nous environnent, le ciel nous est ouvert ; aujourd'hui nous recevrons tous la couronne du martyre [1]. »

Ils s'avancèrent triomphants au supplice ; on aurait cru qu'ils allaient s'asseoir à un banquet nuptial. Leurs âmes s'élevèrent dans le ciel, et leurs corps furent horriblement lacérés par la multitude [2]. De pieux marchands marseillais en recueillirent quelques débris mutilés, qui furent depuis transportés en Espagne. Léon X permit de les honorer d'un culte solennel.

Ainsi François a eu l'inappréciable bonheur de voir couronner martyrs, dans le ciel, douze de ses enfants. Ce sang pur et généreux, répandu sur la terre, fit germer une abondante moisson ; car jamais une goutte de sang chrétien n'est tombée froide et stérile. Chacune a sa vertu intime et sa force ; c'est là le mystère de la rédemption par le sang. La nature entière en porte l'empreinte sacrée, et dans l'ordre de la grâce, l'homme qui ne boit pas le sang de Jésus-Christ ne peut avoir la vie en lui. Un coup d'œil sur l'histoire du christianisme fait bien comprendre la réalité de ces mystères devant lesquels nous devons abaisser nos entendements. Les docteurs, les Pères de l'Église sont nés du sang des martyrs, et du sang de ces pauvres Frères-Mineurs, morts pour Jésus-Christ, nous allons voir s'élever un lis éternel qui a parfumé l'Église des arômes de ses vertus, et qui l'a illuminée de l'éclat de sa science.

1 Mox fratres sex ad pedes Danielis ministri prolapsi, cum lacrymis dixerunt : Gratias agimus Deo et tibi pater, quod ad martyrii percipiendam coronam perducti sumus... Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes. Surius, octobr , p. 738.

2 Ibant illi gaudentes, Dominum laudantes, perinde ac si ad opiparum essent invitati convivium... Sacra autem capita comminuta sunt, et corpora misere discerpta a pueris et Saracenis. Surius.

CHAPITRE IX

1221

SAINT ANTOINE DE PADOUE —
DÉTAILS SUR SA VIE ET SUR SES TRAVAUX —
L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS REÇOIT LA COURONNE DE LA SCIENCE —
ALEXANDRE DE HALÈS —
IMPORTANCE SOCIALE DE LA PRÉDICATION AU TREIZIÈME SIÈCLE —
ÉGLISE ET TOMBEAU DE SAINT ANTOINE A PADOUE.

Vere ille arca Testamenti est, et divinarum armarium Scripturarum.

PAROLES DE GRÉGOIRE IX.

Ce ne fut pas sans une disposition spéciale de la divine Providence que les reliques des Frères-Mineurs martyrisés à Maroc furent placées à Coïmbre dans l'église des chanoines réguliers de Sainte-Croix, puisque Dieu les fit servir à la merveilleuse vocation d'un de ses plus illustres serviteurs.

Fernandez naquit à Lisbonne en 1195. Il eut pour père Martin Bouillon, de cette maison de Bouillon, qui sur sa tige glorieuse avait offert au monde Godefroy, fleur de la chevalerie chrétienne. Sa mère, dona Teresa Tavera, sortait d'une maison considérable en Portugal [1]. Fernandez s'était retiré à

[1] Pour la généalogie de la famille de saint Antoine, voyez Acta sanc., 13 jun., t.II, p. 706. — La pieuse dame Tavera est enterrée en l'abbaye de Saint-Vincent, près de Lisbonne, dans une chapelle dédiée à son fils. Sur son tombeau on lit seulement :

HIC JACET MATER SANCTI ANTONII.

l'âge de quinze ans chez les chanoines réguliers. Il se préparait dans la retraite à combattre les hérétiques par une prédication formée de la substance de l'Écriture sainte et des Pères. Lors de la translation solennelle des reliques des martyrs, il sentit naître dans son cœur un désir ardent de mourir pour Jésus-Christ. Des frères du couvent de Saint-Antoine d'Olivarez étaient venus chercher l'aumône chez les chanoines de Sainte-Croix. Fernandez en fut profondément touché et demanda à entrer dans cet Ordre si pauvre, si humble, si dévoué, et qui était généralement considéré comme une véritable réformation de l'esprit monastique. L'Ordre de saint Augustin se glorifiera à jamais d'avoir donné la première nourriture, la première sève à un arbre que Dieu transplanta dans un autre sol pour le bien de l'Église entière. Fernandez reçut le saint habit, et prit le nom d'Antoine. Il demanda et obtint de ses supérieurs la permission de passer en Afrique pour suivre les traces des martyrs. Une grande maladie le força à changer ses projets; Dieu l'appelait à un autre apostolat et au long martyre de la pénitence. Il s'embarqua pour revenir en Portugal ; un vent contraire poussa le vaisseau en Sicile. Antoine s'y arrêta quelque temps pour rétablir sa santé languissante, et vint au chapitre général de Sainte-Marie-des-Anges (1221). Il y arriva avec Philippin, jeune frère lai de Castille.

Après le chapitre, Antoine et son compagnon se présentèrent au frère Gratian,provincial de Bologne, le suppliant de leur assigner un lieu où ils puissent étudier Jésus-Christ crucifié et la discipline régulière. Il les emmena dans sa province; Philippin fut envoyé à Citta di Castello, et ensuite à Colombario en Toscane, où il mourut saintement. Antoine demeura dans l'ermitage du mont Saint-Paul,près de Bologne. Dans une petite cellule taillée dans le roc et isolée, il se livra tout entier à la méditation des saintes Écritures et à la mortification de ses sens. Vivant dans la simplicité au milieu des simples, il cachait sous des dehors faibles et humbles les grandes lumières qu'il recevait du ciel; Dieu prépare toujours dans le

secret les apôtres qui doivent répandre à grands flots la vérité et l'amour. Bientôt fut manifesté à ses supérieurs et au monde ce vase d'honneur sanctifié et préparé pour toutes sortes de bons usages. On l'envoya à Forli dans la Romagne, pour y recevoir les ordres ; il y avait plusieurs de ses Frères, des Frères-Prêcheurs et des prêtres séculiers. L'ordination était précédée par des exercices spirituels et des examens. Après une conférence, l'évêque désigna Antoine pour faire une exhortation pieuse. Il obéit. Sa parole fut d'abord simple et timide; mais se livrant tout entier aux inspirations de l'Esprit saint, elle revêtit un merveilleux caractère de grandeur et de force. A cette nouvelle, l'âme de François tressaillit de bonheur et d'espérance; il comprit qu'une nouvelle voie allait s'ouvrir devant son Ordre qui porterait désormais sur la terre et au ciel la triple couronne de la sainteté, du martyre et de la science. Il ordonna à Antoine de se livrer à l'étude de la théologie, tout en continuant à évangéliser les peuples. Pour obéir à cette sainte volonté, il alla avec un frère anglais, Adam de Marisco, qui fut depuis un célèbre docteur, à Verceil, où professait alors avec un succès immense, dans l'abbaye de Saint-André, Thomas, ancien religieux de Saint-Victor de Paris [1]. Antoine devint supérieur à son maître, et de toutes parts ses frères le suppliaient d'enseigner à son tour la théologie dans un des couvents de l'Ordre. Le saint instituteur lui en donna l'obédience formelle en ces termes :

« A MON TRÈS-CHER FRÈRE ANTOINE, FRÈRE FRANÇOIS, SALUT EN JÉSUS-CHRIST.

« Il me plaît que vous enseigniez aux Frères la sainte théologie : de telle sorte néanmoins que l'esprit de la sainte oraison ne s'éteigne ni en vous ni dans les autres, selon la règle dont nous faisons profession. Adieu [2].»

Au moment où la science est si aride pour le cœur, si vide

1 Act. sanct , 13 jun., p. 706, — pag. 708, — p. 729

2 S. Francisci opuscula, t. I, p. 4.

de l'esprit de Dieu, nous aimons à lire et à relire cette lettre si touchante, si simple, si pieuse ; nous aimons à la rapprocher des instructions de saint François sur la science et à y puiser d'utiles enseignements.

On lui demandait un jour s'il trouvait bon que les hommes de science déjà reçus dans l'Ordre continuassent à étudier l'Écriture sainte, les Pères et la théologie. « Cela me plaît fort, répondit-il, pourvu qu'à l'exemple de Jésus Christ qui a prié plus qu'il n'a lu, ces frères ne négligent point l'exercice de l'oraison, et qu'ils n'étudient pas tant pour savoir comment ils doivent parler, qu'afin de pratiquer ce qu'ils auront appris et de le faire pratiquer aux autres. Je veux que mes frères soient les disciples de l'Évangile, qu'ils avancent de telle sorte dans la connaissance de la vérité, qu'en même temps ils croissent en simplicité : joignant ainsi, selon la parole de notre divin Maître, la simplicité de la colombe à la prudence du serpent [1].» Une autre fois, il réprouvait la vaine science par ces terribles paroles : « Au jour de la tribulation, ces hommes se trouveront les mains vides. Je voudrais donc qu'ils travaillassent maintenant à s'affermir dans la vertu, afin d'avoir le Seigneur avec eux dans les mauvais jours. Car il viendra ce temps où l'on jettera comme inutiles les livres par les fenêtres ou dans les coins obscurs. Je ne veux pas que mes frères soient curieux de science et de livres : ce que je veux, est qu'ils soient fondés sur la sainte humilité, la simplicité, l'oraison et la pauvreté, notre maîtresse et notre dame. Cette voie seulement est sûre pour leur salut et pour l'édification du prochain, parce qu'ils sont appelés à imiter et à suivre Jésus-Christ [2]. » Cela n'est-il

1 Nec tantum studeant, ut sciant qualiter debeant loqui, sed ut audita faciant, et cum fecerint aliis facienda proponant... S. Bonaventura, cap. XI.

2 Ventura est enim tribulatio, quando libri ad nihilum utiles in fenestris et latebris projicientur. Nolo fratres meos cupidos esse scientiæ et librorum, sed volo eos fundari super sanctam humilitatem... et dominam paupertatem. S. Franc opuscula, t. III, p. 46.

pas le prélude de ce chant sublime de la grande épopée intérieure de la vie monastique.

LE CHRIST

« Mon fils, ne vous laissez pas émouvoir par la beauté et la subtilité des discours des hommes ; car le royaume de Dieu ne consiste point dans les discours, mais dans la vertu.

« Soyez attentif à mes paroles, qui enflamment le cœur, éclairent l'esprit, excitent la componction et consolent en mille manières.

« Ne lisez jamais ma parole dans l'intention de paraître plus savant ou plus sage.

« Étudiez-vous à mortifier vos vices, cela vous servira plus que la connaissance de plusieurs questions difficiles.

« Après avoir lu et appris beaucoup de choses, il faut toujours en revenir à l'unique principe de toutes choses.

« C'est moi qui enseigne la science à l'homme, qui illumine l'intelligence des petits enfants, plus que l'homme ne le peut par ses leçons.

« Celui à qui je parle sera bientôt sage et fera beaucoup de progrès dans la vie de l'esprit.

« Malheur à ceux qui interrogent les hommes sur beaucoup de questions curieuses et qui s'inquiètent peu d'apprendre à me servir !

« Viendra le jour où le Maître des maîtres, le Christ, le Seigneur des anges, apparaîtra pour entendre la leçon de chacun, c'est-à-dire pour examiner leurs consciences.

« Et alors, la lampe à la main, il scrutera Jérusalem, et les secrets des ténèbres seront dévoilés, et les langues des raisonneurs seront réduites au silence.

« C'est moi qui en un moment élève l'âme humble et la fais pénétrer plus avant dans les secrets de la vérité éternelle qu'elle n'aurait fait dans les écoles en dix années d'études.

« J'enseigne sans le bruit des paroles, sans la confusion

des opinions, sans le faste des honneurs, sans le conflit des arguments.

« J'apprends à mépriser les biens de la terre, à dédaigner ce qui passe, à rechercher ce qui est céleste, à goûter ce qui est éternel, à fuir les honneurs, à souffrir le scandale, à mettre en moi toute son espérance, à ne désirer rien hors de moi, et à m'aimer ardemment et par-dessus tout.

« Quelques-uns, en m'aimant ainsi intimement, ont appris des choses toutes divines, dont ils parlaient d'une manière admirable.

« Ils ont fait plus de progrès par le renoncement en tout que par une étude profonde.

« Mais je dis aux uns des choses générales, aux autres de particulières ; je me découvre doucement à quelques-uns sous des symboles et des figures ; je révèle à d'autres mes mystères au milieu d'une vive splendeur.

« Les livres parlent à tous le même langage ; mais tous ne s'y instruisent pas également, parce que moi seul j'enseigne la vérité au-dedans, je scrute les cœurs, je pénètre les pensées, j'excite à agir, et je distribue mes dons à chacun selon qu'il me plaît [1]. »

L'Imitation de Jésus-Christ a été évidemment écrite sous l'influence de la réforme franciscaine : elle est fille de cet esprit nouveau que François souffla sur l'Église ; elle est la sœur de saint Bonaventure le séraphique. Elle ne rappelle en rien la symétrie scolastique de l'époque ; mais elle est l'écho mystérieux de toutes ces âmes ardentes et naïves qu'une âme religieuse a modulé sur une lyre éternelle. Après les travaux de la vie active, le pieux solitaire a chanté les effusions rêveuses et les douces tristesses du cloître. Qu'elles soient donc éternellement bénies et exaltées, ces institutions monastiques qui, dans cette œuvre presque divine, nous ont légué la pensée la plus profonde et le monument le plus glorieux du moyen âge !

1 Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. XLIII.

Antoine enseigna d'abord à Montpellier : la France est destinée à recevoir les prémices de tout bien : à Bologne, à Padoue, à Toulouse. Cependant le plus fameux docteur de l'Université de Paris abaissait son esprit devant l'humilité et la pauvreté. Alexandre de Halès, Anglais de naissance, enseignait avec un succès merveilleux. Il avait promis d'accorder, s'il était possible, tout ce qu'on lui demanderait pour l'amour de la sainte Vierge. Un jour, un Frère-Mineur le rencontrant, lui dit : « Révérend maître, il y a longtemps que vous servez le monde avec une grande réputation ; notre Ordre n'a pas de maître savant ; ainsi, pour sa gloire, pour votre sanctification, pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge Marie, prenez l'habit des Mineurs [1].» Alexandre répondit du fond de son cœur : « Allez, mon frère, je vous suivrai bientôt, et je ferai ce que vous demandez [2].» En effet, quelques jours après, quittant le monde, il revêtit le pauvre habit des Mineurs (1222). Ces changements subits, ces résolutions spontanées n'étaient pas rares : quelque temps avant on avait eu l'exemple de Jean de Saint-Gilles. Cet illustre docteur prêchait au clergé avec beaucoup de force sur la pauvreté volontaire dans le couvent des Frères-Prêcheurs ; afin de persuader mieux par son exemple, il descendit de chaire, alla prendre l'habit de saint Dominique et revint achever son discours [3].

Mais il ne faut pas croire que cette séparation du monde était sans douleur et ne laissait au fond de l'âme aucun regret : la plaie restait longtemps saignante. Les commencements de la vie religieuse parurent bien difficiles à Alexandre ; il eut

1 Magister reverende, cum diu mundo servieritis, et cum magna fama, et nostra religio nullum habeat magistrum, supplico vobis, ut amore Dei et Virginis, ad utilitatem animæ vestræ et nostræ religionis honorem, nostri Ordinis habitum assumatis. S. Antonin. Chron., part. III, tit. XXIV, cap. VIII, § 1.

2 Vade, frater, quia statim te sequar, et faciam quod petisti. S. Antonin.

3 Nicol Trivethi, Chron. ap. d'Achery, Spicilegium.

de grandes peines intérieures. Dans cette agitation, il vit en esprit François chargé d'une croix de bois fort pesante ; il gravissait une montagne raide et abrupte. Alexandre le Maître voulut lui aider ; le saint patriarche lui dit en le repoussant avec indignation : « Va, misérable, tu voudrais porter cette croix si pesante, toi qui ne peux porter une légère croix d'étoffe [1] ! » Et il fut fortifié par cette vision : il continua son enseignement public. L'Université lui accorda la faveur de présenter au baccalauréat celui de ses frères qu'il choisirait. Pendant qu'il était en prière, il vit sur la tête d'un Frère-Mineur un globe de feu qui illuminait toute l'église ; or, ce frère était Jean de La Rochelle : ainsi l'Ordre fut doté d'un grand docteur de plus. Alexandre se proposa de rassembler dans un corps unique les matériaux épars de la théologie ; il composa cette Somme qui a été la première pierre et le plan du grand édifice catholique de saint Thomas. « Ce livre, dit Alexandre IV, est un fleuve sorti des sources du Paradis, un trésor de science et de sagesse, rempli de sentences irréfragables qui écrasent le mensonge par le poids de la vérité ; il est très-utile à tous ceux qui veulent s'avancer dans la connaissance de la loi divine. Il est l'ouvrage de Dieu, et l'auteur a été inspiré de l'Esprit saint [2]. » On ne saurait assez dire, s'écrie Gerson, combien la doctrine d'Alexandre de Halès abonde en bonnes choses [3]!... » Mais la grande gloire d'Alexandre est d'avoir été le maître des deux plus illustres docteurs de l'Église au moyen âge, saint Thomas et saint Bonaventure.

Antoine était, à la vérité, un savant docteur ; mais avant toute chose, il était un missionnaire apostolique, et c'est sous ce point de vue que sa vie doit être étudiée. Ce qui

1 Vade, miser, tu non vales portare unam crucem levem de panno, et portabis unam ponderosam de ligno ! S. Antonin.

2 Bref d'Alexandre IV, ordonnant, en vertu de la sainte obéissance, aux maîtres et gardiens de l'Ordre des Frères-Mineurs d'achever la Somme d'Alexandre de Halès Echard. Script. ord. Præd., t. I, p. 321.

3 Gerson, in Epist. de laudibus Bonaventuræ, edit. nov. t. I., pag. 117.

nous reste de lui sous le titre de Sermons est une suite d'indications précieuses et un plan complet d'une année évangélique ; on n'y trouve presque aucun vestige, aucun retentissement de cette parole puissante qui remuait les entrailles de la société. Nous allons présenter ici le résultat de longues et minutieuses études ; il est difficile, après plusieurs siècles, de rendre à des fragments épars leur harmonie primitive, et de réveiller au fond des âmes des sympathies éteintes et des échos depuis bien longtemps muets. Et d'abord, qu'est-ce qui constitue l'apôtre ? L'amour du sacrifice, que l'Église nomme admirablement le zèle ; c'est là le premier et l'unique précepte de sa rhétorique. « Qui doute, dit Louis de Grenade, que cet esprit de charité, cet ardent désir de la gloire de Dieu et du salut des hommes, ne soit le premier et le plus excellent maître de l'art de prêcher ? Toutes les écoles des rhéteurs et tous leurs préceptes ne seront jamais d'un si grand secours aux ministres de l'Église que le saint zèle qui est l'âme de leur vocation. Le zèle leur fournit les moyens et la manière de parler de toutes choses utilement pour les auditeurs et pour eux-mêmes ; le zèle leur apprend à négliger ce qui servirait moins à toucher le cœur qu'à divertir l'esprit ou à flatter les oreilles ; le zèle met sur leurs lèvres ces paroles véhémentes qui excitent les lâches et effrayent les orgueilleux ; c'est le zèle qui réveille les morts, qui remue le ciel, la terre et les mers, et qui, poussé par un esprit prophétique, crie sans cesse aux peuples les miséricordes infinies et les vengeances éternelles[1]. »

« Un bon prédicateur, dit saint Antoine, est fils de Zacharie, c'est-à-dire de la mémoire du Seigneur ; il faut toujours qu'il ait dans l'esprit un mémorial de la Passion de Jésus-Christ. Dans la nuit du malheur, c'est lui qu'il doit désirer, c'est en lui qu'il doit s'éveiller au matin de la prospérité et de la joie, et alors le Verbe de Dieu descendera en lui, le Verbe de la paix et de la vie, le Verbe de la grâce et de la vérité. O

1 Rhétorique de l'Église, liv. I, chap. X.

parole qui ne brise pas les cœurs, mais qui les enivre ? ô parole pleine de douceur, qui répand la bienheureuse espérance au fond des âmes souffrantes ! ô parole rafraîchissante pour l'âme altérée [1] ! » Commentant un passage du troisième livre des Rois, il y trouve la figure symbolique du prédicateur parfait : « Élie est le prédicateur qui doit monter sur le sommet du Carmel, c'est-à-dire au sommet de la sainte conversation, où il acquiert la science de retrancher par une circoncision mystique toutes les choses vaines et superflues. En signe d'humilité et en souvenir de ses misères, il se prosterne sur la terre, il pose sa face entre ses genoux pour témoigner l'affliction profonde de ses vieilles iniquités. Élie dit à son serviteur : « Va et regarde du côté de la mer. » Ce serviteur est le corps du prédicateur, qui doit être pur et qui sans cesse doit regarder du côté du monde abîmé dans l'amertume du péché, afin de le combattre par ses paroles ; il doit regarder sept fois, c'est-à-dire que le prédicateur doit sans cesse méditer les sept principaux articles de la foi : l'incarnation, le baptême, la passion, la résurrection, la mission de l'Esprit saint et le dernier jugement, qui condamnera les méchants au feu éternel. Mais, à la septième fois, le prédicateur verra s'élever du fond de la mer un petit nuage ; du fond de l'âme des pécheurs un mouvement de componction et de repentir ; ce vestige de la grâce de Dieu dans le cœur de l'homme montera, il deviendra une grande nuée qui couvrira de son ombre l'amour des choses de la terre ; puis soufflera le vent de la confession, qui arrachera jusqu'à la dernière racine du péché, et enfin la grande pluie de la satisfaction abreuvera et fertilisera la terre. Voilà l'action du bon prédicateur.... Mais malheur à celui dont la prédication est resplendissante de gloire et qui porte la honte dans ses œuvres [2]. »

En général, à cette époque, la prédication était sans fruit, sans résultat positif ; car l'âme du prêtre était vide de science

1 Sermones S. Antonii. Paris, 1641, in-folio, p. 105.
2 S. Ant., p. 335, 366.

et d'amour. O mon Dieu, si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on? Jésus-Christ, dans son éternelle sollicitude pour l'Église, conserve toujours au fond du sanctuaire une flamme vivifiante, et dans les époques de trouble et d'obscurité, il la tire de dessous le boisseau, et il la place sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui habitent la grande maison du monde. Ce flambeau inextinguible a été appelé autrefois Benoît, Grégoire VII, Bernard ; il s'appelait, au treizième siècle, Innocent III, Dominique, François, comme plus tard Pie V et Ignace de Loyola. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs, soutenus et protégés par Innocent III, ont été les réformateurs du sacerdoce : presque à chaque page des sermons de saint Antoine on trouve des anathèmes terribles contre le clergé indigne et affadi, pour enseigner aux peuples à ne point rendre la religion solidaire de l'indignité et de l'infamie de ses ministres.

« L'évêque de notre temps, s'écrie-t-il, est semblable à Balaam assis sur une ânesse : il ne voyait pas l'ange que cet animal mérita d'apercevoir. Balaam est le symbole de celui qui brise la fraternité, qui trouble les nations, qui dévore le peuple. L'évêque insensé précipite par son exemple dans le péché et dans l'enfer ; sa folie trouble les nations, son avarice dévore le peuple ; il ne voit pas l'ange, mais le diable qui le pousse dans l'abîme ; et le peuple simple, dont la foi est droite et les actions pures, voit l'ange du grand conseil ; il connaît et aime le Fils de Dieu... Le mauvais prêtre et tous ces spéculateurs de l'Église sont des aveugles privés de la vie et de la science ; ce sont des chiens muets ; ils portent dans la gueule un mors diabolique qui les empêche d'aboyer... Ils dorment dans le crime ; ils aiment les songes, c'est-à-dire les biens de la terre, vains jouets des hommes ; leur front impudent, comme celui d'une courtisane, ne rougit jamais ; ils ne connaissent point de mesure et crient toujours : Apporte, apporte.... Ils ont abandonné la voie de Jésus-Christ pour marcher dans leurs sentiers ténébreux et impudiques. Voilà ce que vous êtes aujourd'hui ; mais demain une éternité de souf-

frances vous enveloppera de toutes parts[1]... L'avarice ronge quelques prêtres, ou, pour mieux parler, quelques marchands de notre temps ; ils montent à l'autel, et y tendent leurs filets pour pêcher l'or ; ils célèbrent la messe pour quelques deniers, et s'ils pensaient ne rien recevoir, ils ne la célébreraient pas. Ils traînent ainsi le sacrement du salut dans une fangeuse cupidité[2]... Aujourd'hui il n'y a pas une foire, pas une cour séculière ou ecclésiastique où l'on ne trouve des moines et des religieux ; ils achètent et ils revendent, ils bâtissent et ils renversent ; ils changent les carrés en ronds ; ils traduisent leurs parents devant les juges, et le monde retentit des débats de leurs procès pour des affaires temporelles... Ah ! qu'il y a loin de tous ces hommes au véritable prêtre, au bon évêque, qui nous est figuré par le pélican : il tue ses petits ; puis il répand sur eux le sang qu'il a tiré de son corps, et ils revivent. Ainsi le bon évêque frappe ses enfants avec la verge de la discipline ; il les tue avec le glaive de la parole menaçante ; puis il verse sur eux les larmes, ce sang du cœur, et y fait germer le repentir et la pénitence, c'est-à-dire la vie de l'âme [3].»

Un des principaux caractères de la prédication de saint Antoine est la simplicité et la connaissance profonde de l'Écriture sainte. Comme ses sermons n'ont jamais été étudiés, nous croyons rendre un véritable service à tous ceux qui aiment la littérature chrétienne de rapporter ici quelques passages de cet enseignement moral et théologique du treizième siècle.

« L'âme de l'homme est une vigne ; l'âme, pour produire

1 S. Ant., pag. 261, 328 et 329.

2 In hoc monte Tabor (altare) aliqui sacerdotes nostri temporis : et (ut verius dicam) mercatores expandunt rete suæ avaritiæ ad congregationem pecuniæ. Celebrant enim missas propter denarios, quos si se recepturos non crederent, minime missam celebrarent, et sic sacramentum salutis vertunt in sinum cupiditatis. Pag. 335 Combien ma traduction affaiblit et tempère l'âcreté de l'original ! Pour tous les autres passages, c'est encore plus sensible ; chacun pourra vérifier, toujours dans l'édition de Paris, 1681, in-folio.

3 S. Ant., p. 241 et 239.

des fruits de vertu, a besoin d'une culture attentive et continuelle, comme la vigne pour pousser des fruits délicieux. L'homme, sans culture, sans cette éducation perpétuelle, retomberait dans l'état sauvage et barbare ; la vigne abandonnée, sans soin, est celui de tous les arbres qui retourne le plus vite à l'état sauvage. Le bois de la vigne ne peut servir à aucun usage ; de sorte que, s'il est inutile et desséché, il n'est propre qu'à être brûlé ; l'homme vide de bonnes pensées et de bonnes actions sera la proie du feu éternel. Il n'y a aucun fruit comparable au fruit d'une vigne bien soignée ; qu'y a-t-il de comparable aux vertus des saints ?... La vigne est aussi l'image de l'Église ; l'Église est une vraie vigne que Dieu a plantée avec un soin tout spécial. Le mur de la vigne c'est la force et la grandeur de la puissance. La tour est le symbole de la célébrité ; l'Église est vue de tous les peuples. Le pressoir est le symbole de la violence qu'on exerce envers les pauvres ; il sert à torturer les veuves et les orphelins, à exprimer leur sang. Dans le camp de la vie humaine, il y a trois lits : le lit du trésor, c'est-à-dire de la mémoire, où est renfermé le souvenir de tous les bienfaits, véritables trésors confiés à l'homme ; le lit du conseil, qui est le cœur, où tous les secrets de l'homme sont cachés ; le lit du repos, où le roi seul peut s'asseoir pour manger avec ses princes, c'est-à-dire la volonté où Jésus-Christ, seul roi, nous fera goûter les doux mets de l'amour et de la mansuétude... Vous êtes les petites brebis de Dieu ; elles sont marquées de la croix, c'est à-dire elles portent les rigueurs de la pénitence ; elles ne revêtent jamais des toisons étrangères et des peaux de loups ; elles ont le lait de la douceur et de la dévotion... Le Christ, leur pasteur, ne les laisse pas errantes dans les bois ; mais, avec la verge de la discipline, il les conduit au bercail. Il a placé autour du troupeau des chiens vigilants, qui sont les prédicateurs... On peut comparer la vie active et la vie contemplative à ces deux grandes créations du cinquième jour, les poissons de la mer et les oiseaux du ciel. L'homme qui vit de la vie active marche dans les sentiers de la terre du dévouement

charitable, de toutes les nécessités, comme le poisson parcourt les sentiers de la mer. L'homme contemplatif, semblable à l'oiseau, s'élève dans les airs ; plus un oiseau est petit et mince, plus son agilité est grande, plus son vol est rapide ; plus l'homme est débarrassé des affections de la terre et des pensées étrangères, plus il s'élève, sur les ailes de la contemplation, vers la seule beauté, la seule vérité [1].... Le démon étend sa toile comme l'araignée ; l'araignée commence à tendre sa toile dans les extrémités qui correspondent au centre par des fils nombreux : là elle prépare pour elle une place d'observation. Si une petite bête, une mouche, vient à y tomber, aussitôt l'araignée accourt ; elle la lie, elle l'enveloppe dans ses filets, elle l'affaiblit, elle la porte dans un lieu de réserve, où elle suce son sang. Là est sa vie. Ainsi le démon, lorsqu'il veut surprendre l'homme, étend d'abord des filets subtils aux extrémités, c'est-à-dire dans les sens corporels ; puis il met au centre, dans le cœur, des fils plus forts, des tentations plus grandes ; il s'y prépare un lieu favorable à la chasse ; et quel lieu plus convenable que le cœur, source de la vie ?... Si quelque petite bête, une mouche, une affection de la chair, se fait sentir par un consentement du cœur, aussitôt il lie cette âme par diverses tentations, il l'enveloppe de ténèbres ; puis il l'énerve, lui ôte sa vigueur et sa force.... Dans un lis il y a trois choses : la propriété, la beauté et l'odeur. La propriété est dans la racine et la tige, la beauté et l'odeur dans la fleur. Ces trois choses sont le symbole des pénitents pauvres d'esprit, qui crucifient leurs membres avec leurs vices et leurs concupiscences, et qui au fond de leur cœur étouffent l'orgueil par une sincère humilité : la beauté, c'est la chasteté ; l'odeur, c'est la bonne renommée. Ce sont les lis des champs, et non les lis du désert ou du jardin. Dans les champs, il y a deux choses : la solidité de la vie sainte et la perfection de charité. Le champ, c'est le monde, où il est difficile et glorieux à une fleur de vivre. Les ermites fleu-

1 S. Ant., pag. 174, 180, 216 et 126.

rissent au désert, loin de toutes les tempêtes humaines; les moines fleurissent dans le jardin du cloître, à l'abri des ardeurs dévorantes; mais l'homme voué à la pénitence fleurit avec gloire dans le champ du monde [1].... »

Saint Antoine emprunte toujours ses comparaisons à la nature, et à la nature aimée et connue des peuples auxquels il s'adresse. Ainsi, en prêchant dans cette Italie supérieure, sur les bords de ces grands fleuves où vivent les cygnes, symbole du plus gracieux poëte, il s'écrie: « O mes frères! imitons le cygne: il meurt en chantant; le cygne, par sa blancheur, est l'image du pécheur converti à la pénitence et devenu plus blanc que la neige; quand vient l'heure de sa mort, il laisse échapper de sa poitrine les accents harmonieux de ses joies souffrantes[2]. » Une autre fois il dit : « Soyons miséricordieux, à l'imitation des grues. Lorsqu'une bande de ces oiseaux se met en voyage pour une longue course, il y en a toujours un qui, s'élevant plus haut que les autres, dirige la troupe, et l'excite des ailes et de la voix. Quand le son de sa voix devient rauque et qu'il est fatigué, un autre va prendre cette place d'observation; enfin, si tous sont fatigués, ils s'entr'aident et se soutiennent mutuellement. Campées sur la terre, les grues ne sont pas moins charitables les unes pour les autres; elles se partagent les veilles de la nuit, et au moindre danger celle qui est de garde pousse un cri d'alarme. Soyons donc miséricordieux comme les grues : plaçons-nous bien haut dans la vie; soyons prévoyants pour nous et pour les autres; montrons, par la voix de la prédication, la route à ceux qui l'ignorent, corrigeons les tièdes et les lâches; succédons-nous alternativement dans le travail; portons les faibles et les malades qui tombent sur le chemin; employons les veilles du Seigneur à la prière et à la contemplation, repassant dans notre esprit l'humilité, la pauvreté et les souffrances du Sauveur [3]. »

1 S Ant., pag. 217 et 381.
2 S. Ant., p. 215.
3 S. Ant, p. 326.

Lorsque saint Antoine s'élève à l'enseignement dogmatique, sa parole devient comme un écho de la parole divine, et on entend les prophètes et les évangélistes eux-mêmes ; pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir ses Sermons.

Le premier but de la prédication était sans doute la gloire de Dieu dans le ciel et la sanctification des âmes ; mais un autre grand objet était la pacification du monde : voilà ce qui lui donnait une importance sociale qu'elle a perdue depuis deux siècles ; nous avons la ferme confiance que la parole de Dieu redeviendra toute puissante sur le monde. Lorsqu'on ouvre les vieux historiens d'Italie, on suit avec effroi le développement d'un drame terrible ; les villes sont armées contre les villes ; les familles sont divisées en factions funestes ; tous les ordres de citoyens combattent entre eux pour s'arracher mutuellement le pouvoir et la magistrature ; les peuples se déchirent lorsqu'ils ne sont pas torturés par des tyrans sacriléges. Un ancien auteur nous représente bien cette immense désolation : « L'Italie estoit toute sens dessus dessous dans la guerre, et mêlée de toute sorte de nations qui alloyent ensanglanter leurs barbares espées en son corps, combien qu'elles y fussent appelées par les Italiens mesmes, à ce que se pensant ruiner l'un l'autre, ils fussent par après leur proye comme ils furent. En tels troubles de guerres, les Italiens ne diminuèrent pas seulement leurs premières vertus, qui les rendoient semblables à des anges terrestres, et plus excellents que tous les autres étrangers en courtoisie et amour ; mais ils diminuèrent aussi ceste foy, pour laquelle ils avoient renoncé à l'empire du monde, soumettant leur col au joug très-doux de Jésus-Christ et de son immaculée et sainte Église catholique, apostolique et romaine, et outre cela ils burent de l'horrible calice d'hérésie et d'abomination, les hérétiques se multipliant en Italie par la grande liberté de vie qui y estoit lors[1]. » Mais voilà que du pied de la croix partent deux grandes voix, deux milices puissantes,

[1] Chroniques des Frères-Mineurs, liv. v.

les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs ; ils parcourent le monde avec un zèle ardent et prêchent au nom du Dieu de paix la réconciliation et le pardon des injures. Les populations haletantes se taisent et font cercle autour de ces apôtres. Alors plus de haines, plus de guerres ; on n'entend plus sur la terre que le solennel retentissement de ces paroles : « O frères, que la paix soit avec vous ! La paix, c'est la justice ; la paix, c'est la liberté tranquille [1] ! »

Il ne nous reste aucun fragment de cette prédication sociale, dont les deux plus illustres organes sont saint Antoine et le bienheureux Jean de Vicence. Cherchons dans les récits contemporains quelques pâles reflets, quelques échos affaiblis.

Antoine prêchait dans la campagne à plus de trente mille hommes rassemblés. On y accourait de toutes parts. Les chemins étaient couverts pendant la nuit d'hommes et de femmes portant de grands flambeaux ; et afin d'arriver pour le sermon du matin, ils marchaient à l'envi les uns des autres [2]. Les chevaliers, les nobles dames, campaient avec les paysans et attendaient à l'endroit désigné dans un recueillement profond. Chacun se dépouillait de ses riches vêtements et de tout ce qui pouvait blesser la sainte simplicité. Lorsqu'on voyait arriver le saint missionnaire accompagné de l'évêque de Padoue et de tout le clergé, il y avait dans la foule un frémissement inexprimable. Puis on se taisait, et chacun ouvrait son cœur à la douce rosée de la grâce [3]. Par respect pour un moment si solennel, les marchands de l'intérieur de la ville fermaient leurs boutiques et cessaient leur négoce [4]. Le

1 S Ant., p. 353.

2 Surgebant intempesta nocte, et aliis alios nitebantur antevertere ; accensisque luminaribus, ad locum ubi erat facturus verbum vir Dei, summa contentione properabant Surius, pag. 616, juin.

3 Cernere illic erat milites, matronas nobiles.. deponebant autem omnes cultiorem habitum... atque ita salutaris doctrinæ pluvia de spiritus abundantia irrigare sitibundos. Surius, p. 616.

4 Tabernas suas mercatores non volebant patere cuiquam ad emendas merces. Surius, p. 616.

héraut de Jésus-Christ laissait tomber les sublimes enseignements de son Maître ; sa parole, comme une flamme ardente, pénétrait jusque dans la moelle des âmes ; bientôt les larmes tombaient en abondance, les gémissements, les sanglots, les cris de douleur et de repentir couvraient la voix du prédicateur[1]. Alors cette multitude, avec toute l'impétuosité de la foi et de l'amour, se précipitait sur Antoine, baisait ses pieds, ses mains, déchirait ses vêtements. Plusieurs fois il aurait succombé sous le poids de cette incommensurable tendresse sans le secours d'hommes forts et armés qui l'accompagnaient jusque dans son couvent [2].

La cruauté de l'impie Eccelino désolait alors Vérone et Padoue; car une fatale nécessité veut que toujours un ennemi de Dieu soit l'ennemi des hommes. Antoine, avec toute l'intrépidité de son zèle, entre dans le palais, et lui dit en face : « Cruel tyran, monstre insatiable, le jugement de Dieu te menace. Quand cesseras-tu de répandre le sang des chrétiens innocents et fidèles [3] ? » Les gardes n'attendaient que l'ordre de massacrer cet audacieux. Mais Eccelino, devenant comme une douce brebis, mit sa ceinture sur son cou, se jeta aux pieds d'Antoine et lui promit de satisfaire à la justice. Les assistants furent aussi étonnés de ce changement subit que s'ils eussent vu ressusciter un mort [4]. Antoine obtint la liberté du comte de Saint-Boniface et de plusieurs chevaliers. Plus tard, Eccelino continua ses ravages, et Antoine continua aussi à protester publiquement contre lui au nom de l'Église et de la liberté humaine.

1 Quando ad populum concionabatur eximius præco Christi, sermo ex illius ore, tanquam ex ardenti camino proficiscens, solebat mirabiliter movere auditores, ipsasque animorum penetrare medullas. Surius, pag. 620.

2 Concione peracta, ab hominum irruentium vi defendi vix potuit, nisi fortium virorum septus præsidiis. Surius, pag. 616.

3 Imminet cervicibus tuis, tyrannide sævissime, et rabide canis, horrenda sententia Dei. Quousque non temperabis tibi a fundendo insontum hominum sanguine ? Surius, pag. 620.

4 Chroniques, liv. v.

S'il est une existence utilement remplie et glorieusement sanctifiée, c'est celle de l'apôtre Franciscain. Il parcourut toute l'Italie du nord et la France méridionale, opposant un enseignement positif aux subtilités de l'erreur; aussi les peuples catholiques accouraient sur son passage et le saluaient comme l'infatigable marteau de l'hérésie [1]. Il prêche à Rome, et le miracle de la Pentecôte se renouvelle en sa faveur : chacun l'entend dans sa propre langue [2]. Il apaise les haines invétérées, les inimitiés profondes, et établit la paix et la concorde; il délivre et console les captifs ; il force les usuriers à réparer leurs honteuses injustices ; il fonde ces associations, ces confréries de pénitence qui ont si longtemps édifié le monde [3]. Son zèle ne connaissait pas de mesure. Un an avant sa mort, épuisé et malade, il s'était retiré dans sa ville de Padoue pour y écrire ses sermons, que l'évêque d'Ostie lui demandait avec instance. Mais à l'approche du saint carême, il ne put résister au désir de prêcher encore au milieu de ce peuple altéré de sa parole, et pendant quarante jours on eut le bonheur de l'entendre. Souvent, au milieu de ses travaux apostoliques, il ne trouvait pas avant la nuit le moment de prendre sa nourriture : aussi son corps, naturellement lourd et gros, fut-il toujours languissant dans la douleur [4]; mais Dieu soutenait et fortifiait intérieurement son serviteur; il se communiquait à lui d'une manière ineffable. « On vit un jour, sur un grand livre ouvert, un fort bel enfant, gracieux et brillant de lumière, lequel, se jetant au col d'Antoine, l'étreignait et embrassait, comme aussi faisait le saint, d'une façon amoureuse [5]. » Il fut convié de bonne heure aux noces éternelles : il mourut en 1231, âgé de trente-six-ans. Dieu fit

1 Rolandini de factis in marchia Tarvisina, ap. Muratori, t. VIII.

2 Surius, juin, pag. 617.

3 Surius, juin pag. 618.

4 Erat enim natura corpulentus, et ea causa perpetuo laborabat incommoda valetudine Surius, p. 616.

5 Chroniques, liv. V, chap. XII.

proclamer son triomphe par l'innocence et la pureté ; de petits enfants parcoururent le soir les rues de Padoue en criant: Mort est le père saint ! Saint Antoine est mort [1]!

Plusieurs années s'étaient écoulées lorsque saint Bonaventure, maître général de l'Ordre des Mineurs, ouvrit le tombeau d'Antoine. Le corps était réduit en poussière, mais la langue, l'instrument de sa parole, était vive et vermeille. Le grand docteur la prit entre ses mains et la baisa, disant, avec une grande affection : « O langue bénie, qui toujours as loué Dieu et l'as fait bénir par les hommes, combien tu es précieuse devant Dieu ! » et elle fut déposée dans une châsse d'or.

Frère Jean de Vicence, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs continua la prédication sociale de saint Antoine. Il prêcha la paix à Bologne ; il apaisa toutes les haines, toutes les discordes : il ouvrit les prisons et délivra ceux que les usuriers y détenaient ; et même, tout à fait contre sa volonté, un jour, après un sermon sur l'usure, le peuple, qui n'attend pas toujours le temps que Dieu s'est réservé pour exercer ses vengeances, se fit à lui-même une terrible justice ; il renversa la maison de Landulpuh, usurier célèbre. Tous les habitants de la ville et des campagnes, les artisans et les chevaliers, le suivaient avec des étendards et des croix, protestant qu'ils ne connaissaient que lui pour maître. Jean profita de cet enthousiasme religieux pour établir de sages règlements et réformer l'administration[2]. Le pape lui ayant ordonné par un bref de se rendre à Padoue, afin d'éteindre le feu de la guerre qui dévorait cette ville, fut obligé d'employer les menaces et toute son autorité pour forcer les Bolonais à laisser partir un homme qui leur était aussi cher que son ministère leur était utile. Tout le peuple de Padoue sortit au-devant de lui et l'amena comme en triomphe dans la ville. Arrivé au Prato della Valle, une des plus grandes places qu'on puisse voir, il prêcha la paix.

1 Vincent de Beauvais, Miroir historial, liv. XXXI.
2 Sigonius, de Episc. Bononiens., lib. II, in-4°.

Pendant un mois, il continua ses travaux apostoliques et pacifia la ville. Il obtint les mêmes résultats heureux dans la Toscane, dans la Marche d'Ancône et dans la Marche Trévisane. Je laisse parler un auteur contemporain :

« Il parut en ce temps-là un religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, appelé Jean, fils d'un avocat de Vicence, homme d'une rare piété, dont je vais raconter des choses qui paraîtront sans doute merveilleuses, mais qui n'en sont pas moins attestées. Car, pour établir une paix générale, il assembla un si grand nombre de seigneurs et de peuples, et les porta si efficacement à s'unir tous par les liens de la charité de Jésus-Christ dont il leur faisait chanter les louanges, qu'on peut bien assurer que, depuis la naissance de l'Église, on n'avait encore rien vu de semblable.... Il pacifia les habitants de Bellune et de Feltre et un très-grand nombre d'autres... Après avoir réconcilié entre eux les habitants des villes qu'il avait parcourues, il leur marqua à tous le jour et le lieu où tant de différents peuples devaient se réunir pour y signer une paix solide et durable. Dans cette belle et nombreuse assemblée, on vit non-seulement les députés, mais la plupart des citoyens de Brescia, de Mantoue, de Vérone, de Vicence, de Trévise, de Feltre, de Bellune, de Padoue et de plusieurs autres villes, avec leur Carrocio. Le patriarche d'Aquilée s'y rendit avec tous les évêques ses suffragants et un nombreux clergé. Le marquis d'Este, une multitude de chevaliers, et d'autres personnes de toute condition, y parurent sans armes, n'ayant tous pour étendard que la croix de Jésus-Christ, au nom duquel ils s'étaient réunis. Jean de Vicence prêcha, et (ce qui ne paraît presque pas croyable) tout le monde l'entendit très-distinctement. Après son discours, il publia le traité de la paix générale, menaçant ceux qui le violeraient de la colère de Dieu, de l'indignation de Jésus-Christ et de l'anathème de l'Église, promettant, au contraire, la bénédiction du ciel à tous ceux qui en seraient les religieux observateurs [1]. »

1 Gerardi Maurisii Vincentini historia, ap. Muratori, t. VII, p. 37 : et

Nous possédons encore ce traité de paix, qui sans contredit est un des monuments les plus glorieux de l'influence sociale de la prédication [1].

Cependant on avait travaillé au procès de la canonisation d'Antoine de Padoue ; Frère Jean de Vicence avait même été nommé par le Pape un des commissaires. Grégoire IX, le cardinal Ugolini, eut la gloire de l'inscrire solennellement au catalogue des saints le jour de la Pentecôte 1232. Tout le peuple joignit sa voix à celle du Pontife suprême, et des chants sublimes s'élevèrent vers le ciel et portèrent aux pieds du Sauveur Jésus et d'Antoine glorifié l'expression de la reconnaissance et de l'amour [2].

Padoue est comme Assise un de ces lieux qu'une seule pensée remplit, qui vivent d'une tradition, d'un tombeau. Sans doute cette cité savante n'a oublié ni son fondateur Anténor, ni Tite-Live qu'elle vit naître, ni son Université, vieille de six cents ans. Mais ce qui semble dater d'hier, ce qui fait l'orgueil du peuple, c'est le souvenir de saint Antoine, le disciple bien-aimé de saint François.

Combien douces et pieuses sont les émotions du voyageur chrétien lorsque, après avoir traversé la place Salone, après avoir salué la grande, la magnifique église de Santa-Giustina, il entre dans l'église du SANTO, du saint par excellence, où chaque siècle est venu déposer son offrande ! Ce riche et somptueux monument, qui, de la colline, apparaît comme un diadème oriental, avec ses dômes, ses grandes galeries, ses élégants campaniles, a été commencé en 1259 par l'architecte Nicolas Pisano. En 1307, l'Université de Padoue donna

Rolandini, lib. III, cap VII. — Quelques auteurs ecclésiastiques ont, je le sais, attaqué le bienheureux Jean de Vicence ; mais tout le monde sait aussi qu'il y a une certaine méchanceté hypocrite et voilée de dévotion, qui, dans tous les temps, hier comme aujourd'hui, s'est plu à calomnier les plus beaux caractères, à briser les âmes les plus énergiques et les plus dévouées. — Sur Jean de Vicence, voyez les Bollandistes, t. I, de juillet, pag. 465.

1 Muratori, Antiquitates medii ævi, t. IV, in-folio.

2 Voir les liturgies dans les NOTES.

quatre mille livres pour des embellissements ; en 1224, grâce aux dons des fidèles, on bâtit le grand dôme ; en 1468, Laurentio Canotio de Lendenara sculpta les boiseries et les chaires du chœur ; en 1482, on éleva le grand autel et on l'orna de statues et de bas-reliefs en bronze, ouvrage de Florentin Donatello ; en 1488, le sculpteur Bellano de Padoue décora le chœur de précieux bas-reliefs en bronze, représentant différentes scènes prophétiques de l'histoire juive ; en 1507, Andrea Riccio sculpta le magnifique candélabre d'airain qui est dans le chœur, et coula en bronze les douze grands bas-reliefs qui sont de chaque côté. Quelques années plus tard, Vincentio Columbo et Vincentio Colonna placèrent les jeux d'orgue sur deux grandes voûtes à côté du chœur ; en 1532, la république de Padoue fit construire la merveilleuse chapelle où est le tombeau de saint Antoine ; chacun des arcs est décoré d'un bas-relief en marbre. Dans le premier, Antonio Minello de Padoue a représenté Antoine recevant l'habit de saint François ; dans le deuxième, un artiste inconnu a représenté le saint rendant à une femme sa chevelure que son mari furieux lui avait arrachée ; dans le troisième, Hieronimo Campagna de Vérone a représenté Antoine délivrant son père faussement accusé d'un meurtre ; dans le quatrième, Jacobo Sansovino de Florence a représenté la résurrection d'une jeune fille noyée ; dans le cinquième, un artiste inconnu a représenté la résurrection d'un enfant ; Tullio Lombardo a représenté dans le sixième et septième le cœur de l'usurier enseveli sous l'or, et Antoine guérissant le pied d'un enfant ; dans le huitième, un auteur inconnu a représenté le saint traversant impassible une troupe d'impies et d'hérétiques qui lui jettent des pierres ; dans le neuvième, Antonio Lombardo a représenté le petit enfant au berceau proclamant l'innocence de sa mère.

On me pardonnera sans doute la prolixité de ces détails ; ils rappellent de doux souvenirs et offrent une suite précieuse de noms d'artistes. Rien ne charme comme ces monu-

ments qu'on n'a jamais fini de visiter, qui réservent toujours quelque chose à la surprise du voyageur. On y reconnaît bien ce caractère du génie, de ne jamais se contenter, et de ne jamais croire qu'il en ait assez fait pour l'expression de l'idée qui le tourmente et le ravit. L'art ayant peuplé et animé l'intérieur du temple, finit par envahir le cloître attenant, l'oratoire de saint George, où deux maîtres excellents du quatorzième siècle peignirent la légende de saint George et celle de sainte Catherine ; enfin le lieu appelé école du saint. Il y a à Padoue une ancienne tradition qui erre sur toutes les lèvres, et qui prouve combien grande et profonde est la vénération du peuple pour l'apôtre franciscain. Sous le pontificat de Nicolas IV, des maîtres mosaïstes placèrent dans une de leurs compositions saint Antoine et saint François au milieu des apôtres ; Boniface VIII jugeant cela peu convenable, ordonna à un artiste d'effacer l'image de saint Antoine, et de la remplacer par celle de saint Grégoire ; mais au premier coup de marteau, une force invisible le repoussa rudement et ne lui permit pas de poursuivre une action qui apparaissait comme un sacrilége. Saint Antoine est la vie de Padoue, c'est sa force intime, c'est sa richesse ; lorsqu'au milieu d'une foule immense de pèlerins, on prie le soir dans le Santo, il s'élève de toutes parts un parfum adoucissant, et la vieille cité tressaille de bonheur parce qu'elle possède un trésor : GAUDE, FELIX PADUA QUÆ THESAURUM POSSIDES [1] !

1 Inscription à Padoue. — La mémoire de saint Antoine est en si grande vénération dans le Portugal, qu'il était regardé comme le général des armées de ce royaume, et ceux qui commandaient les troupes n'étaient que ses lieutenants. Delandine, Dictionnaire historique.

CHAPITRE X

1221

ÉTABLISSEMENT DU TIERS-ORDRE —
SES CONSTITUTIONS — SON UTILITÉ POLITIQUE AU MOYEN AGE —
SES DESTINÉES —
DÉTAILS SUR QUELQUES SAINTS PERSONNAGES

Videtis quia nihil proficimus ? Ecce mundus totus post eum abiit.
S. JOANNES, cap. XII.

François parcourait les villes et les bourgs de l'Ombrie et de la Toscane, prêchant la pénitence et la paix ; tel était l'objet de tout son zèle, de toute sa sollicitude. A Canara et dans plusieurs autres lieux, les habitants, par troupes immenses d'hommes et de femmes, quittèrent leurs maisons et leurs familles, et le suivirent dans ses courses apostoliques. Ce mouvement religieux croissait au delà de ses espérances ; il s'efforça de le modérer. Promettant à ces populations, dégoûtées de la vie civile et effrayées de son anarchie, une règle de conduite, une législation morale qui calmerait leurs douleurs, et au milieu du monde leur ferait goûter la paix de la vie religieuse, il les congédia. A Florence, on avait déjà commencé à bâtir une maison pour les gens mariés qui renonçaient au monde ; ils se formèrent en deux congrégations : l'une d'hommes, l'autre de femmes ; chacune avait son chef et s'appliquait aux exercices de piété et à la pratique des

œuvres de miséricorde avec un si grand dévouement, qu'un auteur contemporain les compare aux premiers fidèles [1].

Passant à Poggi-Bonzi, en Toscane[2], François trouva une des anciennes amitiés de sa jeunesse, le marchand Luchesio. Dieu venait de changer sa cupidité en dévouement et son avarice en sainte prodigalité : il faisait de grandes aumônes, soignait les malades dans les hôpitaux, remplissait tous les devoirs de la vie chrétienne, et tâchait d'inspirer les mêmes sentiments à Bona-Donna, sa femme. Elle était à la vérité pieuse, mais pas assez détachée des biens et de la vanité du monde, ce qui la portait à blâmer les grandes aumônes de son mari. Un jour, Luchesio ayant distribué aux pauvres tout le pain qui était dans la maison, il pria Bona-Donna de donner encore quelque chose à d'autres qui survinrent ; elle lui répondit : « Tête sans cervelle et affaiblie par les veilles et les jeûnes, tu négligeras donc toujours les intérêts de ta famille [3]? » Luchesio, aussi patient que charitable, ne s'émut point des injures, et pria sa femme de regarder dans l'endroit où l'on mettait le pain, en pensant à celui qui par sa puissance rassasia plusieurs milliers de personnes avec cinq pains et deux poissons. Bona-Donna y trouva une grande quantité de pains[4]. Dès ce jour, elle n'eut plus besoin d'être exhortée aux œuvres de miséricorde, et il y eut entre ces deux âmes compatissantes une pieuse émulation. Luchesio supplia François de leur montrer une voie de sanctification qui leur convînt. François répondit : « J'ai pensé depuis peu à instituer un troisième Ordre où les gens mariés pourront servir Dieu parfaitement, et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'y entrer. » Ils se jetèrent à ses pieds, demandant cette grâce avec instance. François leur fit prendre un habit simple et modeste d'une couleur

1 Mariana Florent., Chronic., cap. xx.

2 Bolland., 4 oct., p. 633.

3 Illa indignata respondit : O sine mente caput, vigiliis et inedia multa exhaustum ! o nimium, nimiumque oblito tuorum ! Bolland., apr., t. iii, p. 600.

4 Bolland., p 600.

grise, avec une corde à plusieurs nœuds pour ceinture, et quelques mois après il leur donna la règle suivante, qui, à cause de son extrême simplicité, est devenue une législation universelle et populaire.

Tous ceux qui professent la foi catholique et l'obéissance à l'Église peuvent entrer dans l'Ordre et participer à ses avantages spirituels et temporels [1]. Mais il y a quatre conditions indispensables pour être admis : 1° restituer tout le bien injustement acquis ; 2° se réconcilier absolument et franchement avec son prochain ; 3° observer les commandements de Dieu et de l'Église et la règle ; 4° les femmes mariées ne pouvaient être associées qu'avec la permission expresse ou tacite de leurs maris [2]. Chacun reçu librement, était bien averti qu'aucune des observances de la règle n'obligeait sous peine de péché mortel [3]. Ainsi, en excluant même le mobile si puissant de la crainte des peines éternelles, cette loi n'avait plus d'autre sanction que la bonne volonté et l'amour ; et son immense et rapide propagation dans tous les pays et au milieu de tant de peuples divers, est une preuve invincible que l'Église est plus puissante dans le monde que tous les législateurs, que son amour est plus fort que le glaive, et qu'elle seule peut ouvrir devant les nations les voies de la vraie liberté et de la vie.

François règle d'abord la vie intime, l'intérieur de la famille, car toujours la réforme doit commencer par le cœur, par la famille ; comment des hommes mauvais individuellement pourraient-ils constituer une société parfaite et bien organisée ? Les Frères et les Sœurs auront un habit spécial et pauvre ; leur ameublement doit être simple et modeste ; mais en cela rien d'absolu, chacun doit suivre les bienséances de sa condition sociale [4]; seulement on doit s'efforcer de détruire au fond

1 S. Francisci opera, p. 38. Regula Fratrum de Pœnitentia, cap. I.
2 Regula, cap. II.
3 Regula, cap. XX.
4 Regula, cap. III.

de son âme l'amour des richesses et du luxe, cette concupiscence des yeux qui avait tué les sociétés antiques de l'Orient, de la Grèce et de Rome, et qui ronge les sociétés modernes. Les Frères ne pourront pas fréquenter les théâtres, les festins et les divertissements du monde : voilà toutes les lois somptuaires. La vie sera humble, mortifiée par le jeûne, sanctifiée par la prière : il y a de nombreuses exceptions en faveur des malades et surtout des classes laborieuses[1], c'est-à-dire en faveur du plus grand nombre ; on ne leur laisse que la prière, la plus douce des consolations.

L'anarchie des intelligences et de l'administration avait amené un désordre effroyable dans les propriétés, aussi François ordonna par un article spécial que tous ceux qui entrent dans l'Ordre de la pénitence fassent leur testament, de crainte qu'ils ne meurent sans avoir fait un acte aussi important pour assurer la légitime transmission des propriétés[2]. Il détruisait ainsi une cause incessante de procès, que les Frères doivent par-dessus tout éviter. S'il s'élève entre eux une contestation, ils feront en sorte de la terminer par accommodement ; s'ils n'y peuvent réussir, ils s'adresseront aux juges naturels et constitués[3], car, à tout prix, il faut rétablir la paix ; et pour cela, les Frères ne feront aucun serment : le serment, source de toute haine et d'esprit de vengeance, qui jette l'âme de l'homme au service d'un parti et l'abaisse au dernier degré de l'esclavage. Sans doute François ne condamne pas la sainte et légitime fidélité aux intérêts de la patrie et aux lois. Les véritables intérêts de la patrie et les lois sages et justes seront toujours d'accord avec les intérêts et les lois de la grande, l'éternelle patrie, l'Église de Jésus-Christ. Ainsi l'homme, le jour où il vient dans ce monde, prête deux serments solennels et irrévocables, son acte de naissance à la patrie, son acte de baptême à Dieu ; et il est traître s'il suit un drapeau où ne soient pas inscrits ces deux noms sacrés. Les

1 Regula, cap. v.

2 Omnes... faciant testamentum..., ne quemquam illorum contingat decedere intestatum. Cap. IX.

3 Regula, cap. XVII et X.

Frères pourront prêter serment pour rétablir la paix, pour justifier leur foi, pour réfuter une calomnie, pour confirmer un témoignage, pour autoriser un contrat de vente ou de donation [1].

A mesure que nous avançons, il est facile de voir combien cette Règle, cette loi devient positive, et s'applique aux actes de la vie civile. Enfin elle frappe le dernier coup par cet article : « Les Frères ne porteront aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de l'Église romaine, de la foi catholique et de leur pays [2].» Pour comprendre toute l'importance sociale de cette prescription, il faut se transporter en esprit au milieu de cette époque, dans l'Italie surtout, déchirée intérieurement par les guelfes et par les gibelins. Mettant de côté la question théologique, et ne considérant ces choses que sous le point de vue politique, le parti gibelin était anti-national ; il combattait pour l'asservissement de l'Italie à une puissance étrangère ; il appelait les Barbares, ces races blondes du Nord, qui jadis avaient épouvanté Rome, et qui étaient dans la main de Dieu une arme de vengeance terrible et implacable... Ils ont vaincu, les gibelins, tu le sais, ô malheureuse Italie [3] ! Les guelfes étaient au contraire le parti des véritables intérêts na-

1 Regula, cap. XII.

2 Impugnationis arma secum Fratres non deferant, nisi pro defensione romanæ Ecclesiæ, christianæ fidei, vel etiam terræ ipsorum Cap. VII.

3 Italia mia !...

... Voi, cui fortuna ha posto in mano il freno
De le belle contrade,
Di che nulla pieta par che vi stringa ;
Che fan qui tante pellegrine spade ?
Perche 'l verde terreno
Del barbarico sangue si depinga ?
Vano erro vi lusinga...
... Ben provide natura al nostro stato,
Quando de l'Alpi schermo
Pose fra noi, e la Tedesca rabbia...
... Le Lagrime del popol doloroso,
Che sol da voi riposo
Dopo Dio spera ..
... Italia mia !

PETRARCA, canzone XXIX.

tionaux ; ils repoussaient énergiquement l'intervention et la domination étrangère. Le premier qui entra dans l'Ordre de la Pénitence, Luchesio, était un guelfe passionné[1], et tous ceux qui s'y associèrent dans la suite furent obligés d'abandonner tout autre parti que celui de l'Église romaine, puisqu'ils prenaient l'engagement solennel de ne porter les armes que pour sa défense et celle de leur pays.

En même temps, saint Dominique établissait un Ordre pour les gens du monde, sur les mêmes bases, dans le même but, et sous le nom plus significatif encore de Milice de Jésus-Christ[2]. La bulle par laquelle Grégoire IX approuva en 1227 cette milice, ne laisse aucun doute sur l'importance politique qu'il attribuait à l'institution de ces Tiers-Ordres. Je crois servir l'histoire nationale de l'Italie et la cause de l'Église en rapportant ici cet acte à jamais glorieux de la puissance spirituelle.

« GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, A SES CHERS FILS, LES FRÈRES DE LA MILICE DE JÉSUS-CHRIST EN ITALIE, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

« Les perfides hérétiques, semblables aux enfants d'Ismaël, se sont unis aux gentils, et abusant, pour faire le mal, de la puissance d'un roi superbe qui favorise leurs criminelles entreprises, ils ont introduit un autre Antiochus dans le temple du Seigneur. Ils font consister leur gloire à mépriser le lieu saint, le centre de l'unité et le siége de la foi catholique ; ils s'efforcent de dépouiller l'Église de Jésus-Christ de ses plus précieux ornements ; ils veulent que les enfants de l'alliance demeurent incirconcis, comme ils le sont eux-mêmes, et comme ils cherchent à faire respecter leurs erreurs, ils ne permettent pas qu'on offre le sacrifice de louanges dans la maison de Dieu.

« Pour vous, à qui le Seigneur a inspiré la généreuse réso-

1 Bolland, aprilis, t. III, p. 598.
2 B. Raimond de Capua, Vita S. Cather. di Siena, pars I.

lution de vous exposer à la mort plutôt que de laisser impunis les attentats de ces hommes sacriléges, vous faites revivre le zèle des Machabées, lorsque, en véritables chevaliers de Dominique, vous vous exposez avec courage aux efforts des hérétiques et de tous les ennemis de l'Église. Vous avez sagement préféré à la gloire de servir un prince mortel celle de combattre pour Jésus-Christ, rendant au siége apostolique et à vos propres évêques l'obéissance qui leur est due. Puisque vous vous êtes engagés à suivre toujours nos ordres et ceux de nos successeurs pour défendre la liberté de l'Église, il est juste aussi que nous vous donnions des marques de notre bienveillance: c'est pourquoi nous prenons sous la protection des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et sous la nôtre, vos personnes et tous les biens que les frères et les sœurs possèdent déjà ou qu'ils possèderont légitimement à l'avenir. Nous voulons que tous ceux qui s'uniront à vous dans le même dessein soient aussi sous la protection particulière du Saint-Siége.

« Afin de pourvoir en même temps à votre repos et vous procurer une plus grande tranquillité, nous défendons, par notre autorité apostolique, à toutes sortes de personnes de vous inquiéter par des vexations ou des impôts injustes, d'exiger de vous des serments illicites, ou de vous obliger de porter les armes contre les engagements que vous avez pris, sauf en tout le droit des évêques et des Églises. Parce que les grâces du Saint-Siége doivent se répandre principalement sur ceux qui se dévouent à son service, par l'amour de Celui qui a voulu se faire esclave pour le salut des hommes, nous accordons l'indulgence et la rémission des péchés, à tous les fidèles qui embrasseront votre profession et qui, dans les sentiments d'une véritable pénitence, exposeront leur vie pour la défense de la foi catholique et de la liberté.

« Donné à Pérouse, le 11 des calendes de janvier, la première année de notre pontificat [1]. »

1 Bullarium ord. Prædicatorum, t. I, p. 24. L'original de cette bulle se conserve dans le couvent de Saint-Dominique, à Sienne.

Le chancelier de Frédéric II, Pierre de Vineis, ne se méprit pas sur le résultat de ce mouvement imprimé aux populations italiennes par François et Dominique. Il écrit à son ami ; à son maître : « Les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs se sont élevés contre nous dans la haine ; ils ont réprouvé publiquement notre vie et notre conversation ; ils ont brisé nos droits et nous ont réduits au néant..... Et voilà que, pour énerver encore plus notre puissance et nous priver du dévouement des peuples, ils ont créé deux nouvelles confréries qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent, et à peine se trouve-t-il une personne dont le nom n'y soit inscrit [1]. »

Dans le midi de la France, les mêmes causes produisirent les mêmes effets : la puissance spirituelle, qui venait d'être menacée d'une manière si effrayante par l'anarchie albigeoise, prit des mesures énergiques pour protéger et défendre la dignité humaine, le droit contre la force brutale. L'Ordre militaire de la Foi et de la Paix fut érigé en 1229, et confirmé en 1231 par Amanève, archevêque d'Auch. Il est curieux d'étudier ses constitutions et de les rapprocher de celles des Tiers-Ordres. Comme toujours, le législateur commence par régler l'intérieur de la famille, la vie intime. Les Frères n'auront rien en propre et vivront dans une grande modestie ; l'habitation des Frères sera séparée de celle des Sœurs, et ceux qui sont mariés pourront seuls aller dans la maison des femmes. Les enfants seront nourris aux frais de la communauté, les garçons jusqu'à quatorze ans, les filles jusqu'à douze. Alors ils se décideront à prendre un parti : ceux qui ne resteront pas dans l'Ordre entreront dans le monde avec une dot [2]. Après des dispositions remplies de délicatesse sur les devoirs de piété, de charité, sur l'élection des supérieurs,

1 Nunc autem ut jura nostra potentius enervarent, et a nobis devotionem præciderent singulorum, duas novas fraternitates creaverunt : ad quas sic generaliter mares et fœminas receperunt, quod vix unus et una remansit, cujus nomen in altera non sit scriptum. Petri de Vineis, lib. I, epist. XXXVII.

2 Chapitres I, III IV. Cette règle a été publiée par D Martène, Voyage

se trouvent des règlements spéciaux et d'une utilité toute politique. Les Frères et les Sœurs ne pourront porter que des vêtements simples et modestes, d'une étoffe blanche appelée estamfort; en hiver, ces habits seront fourrés de peau d'agneau. Sur leur chape, leur manteau et leur scapulaire, seront brodées en laine rouge les armes de l'Ordre, une crosse croisée d'une épée. La crosse était le symbole de leur respect et de leur soumission à l'autorité spirituelle; l'épée marquait qu'ils ne devaient prendre les armes que par les ordres de l'Église, des évêques, et pour la défense de la liberté chrétienne [1]. Ce signe devait être aussi gravé sur l'armure. Je pourrais étendre le parallèle, mais je m'éloignerais trop de mon but.

En voilà assez pour prouver combien grande, au moyen âge, était l'utilité politique de ces Tiers-Ordres et de ces confréries. Saintes et innombrables chevaleries qui ont combattu pour le droit contre le despotisme de la force, qui ont entretenu dans les peuples l'énergie morale, l'esprit de sacrifice et l'amour de la vérité, pendant qu'elles répandaient une grande douceur, une grande mansuétude dans ces âmes encore à demi barbares, dans ces mœurs rudes et voluptueuses, et qu'elles assuraient la propriété, la famille, toutes les relations de la vie civile. Sans doute qu'au milieu d'une telle entreprise il y a eu bien des souffrances, bien des calamités; les passions des hommes n'y ont pas toujours été étrangères; mais ces généreux efforts, ces durs et déchirants travaux d'une société qui enfante la civilisation, s'élèvent dans l'histoire et montent vers Dieu comme des actions saintes, et le chrétien s'incline avec un religieux respect devant cette pensée des vieux âges, cette noble croisade intérieure pour la sanctification, la pacification de l'Europe.

Lorsque les causes publiques du combat de l'Église et du siècle eurent disparu, ce qu'il y avait de militant dans les

littéraire, t. I, IIe partie, p. 25 et suiv., in-4°, d'après un manuscrit de la célèbre abbaye de Feuillant.

1 Chap. X, p. 29.

Tiers-Ordres disparut aussi, et ils restèrent seulement consacrés aux progrès de l'homme intérieur sous le nom de Frères et Sœurs de la Pénitence. « De même, dit un éloquent écrivain, qu'on appartenait à une famille par le sang, à une corporation par le service auquel on s'était voué, à un peuple par le sol, à l'Église par le baptême, on voulut appartenir par un dévouement de choix à l'une des glorieuses milices qui servaient Jésus-Christ dans les sueurs de la parole et de la pénitence ; on revêtait les livrées de saint Dominique et de saint François ; on se greffait sur l'un de ces deux troncs pour vivre de leur sève, tout en conservant encore sa propre nature ; on fréquentait leurs églises, on participait à leurs prières, on les assistait de son amitié, on suivait d'aussi près que possible la trace de leurs vertus, on ne croyait plus qu'il fallût fuir du monde pour s'élever à l'imitation des saints. Toute chambre pouvait devenir une cellule, et toute maison une Thébaïde[1]. »

On se précipita dans le Tiers-Ordre avec un zèle qui n'a jamais diminué. Il se forma peu de temps après des congrégations de Tierçaires, où l'on vivait en communauté de biens, faisant les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et qui furent érigées en corps de religion. Ainsi, outre le Tiers-Ordre séculier, il y en eut un régulier de l'un et de l'autre sexe, que Léon X confirma par une bulle en 1521. Il abrégea la règle et la rendit conforme aux observances de l'état religieux. Mais c'est le véritable Tiers-Ordre que nous étudions, et pour le faire mieux connaître, nous entrerons dans quelques détails sur plusieurs saints personnages. Il en est qu'il suffit de nommer : saint Louis, roi de France ; sainte Élisabeth de Hongrie ; Bela IV, roi de Hongrie, et encore dans ce pieux royaume, la princesse Zinga et Charles Martel ; Charles II et Robert, rois de Sicile et de Jérusalem ; Sancia, reine de Sicile ; Amédée VII, duc de Savoie; Charles IV, roi de Bohême, empereur d'Occident, et

1 Lacordaire, Vie de saint Dominique, chap. XXVI.

Élisabeth, sa femme ; Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, et un très-grand nombre de rois, de grands seigneurs, ont voulu ceindre la corde franciscaine en signe d'humilité. Le cardinal de Trejo nous paraît avoir admirablement exprimé les pieuses intentions de ces illustres personnages dans cette belle lettre qu'il écrivait, en 1623, au père Wadding :

« Vous me louez avec admiration de ce qu'après avoir été revêtu de la pourpre du cardinalat, j'ai pris l'habit et fait solennellement profession de la règle du Tiers-Ordre de notre père saint François. Pouvais-je moins faire que de me dévouer entièrement à son Ordre, moi qui reconnais que je lui dois tout ce que j'ai et tout ce que je suis ? Est-ce que le cordon de saint François ne mérite pas de ceindre la pourpre, même royale ? Saint Louis, roi de France, et sainte Élisabeth de Hongrie l'ont porté, aussi bien que plusieurs autres souverains et souveraines. De nos jours, Philippe III, roi d'Espagne, est mort avec l'habit de ce bienheureux père ; la reine Élisabeth, femme de Philippe IV, et la princesse Marie, sœur de ce monarque, ont fait profession du Tiers-Ordre. Pourquoi vous étonnez-vous qu'un cardinal couvre sa pourpre d'un habit de couleur de cendre et se ceigne d'une corde ? Si ce vêtement paraît vil, j'en ai d'autant plus besoin que, me trouvant élevé dans l'Église à un très-haut degré d'honneur, je dois m'humilier davantage pour éviter l'orgueil. Mais l'habit de saint François, qui est couleur de cendre, n'est-il pas une véritable pourpre qui peut orner la dignité des rois et des cardinaux ? Oui, c'est une véritable pourpre teinte dans le sang de Jésus-Christ et dans le sang qui est sorti des stigmates de son serviteur ; elle donne la dignité royale à tous ceux qui la portent. Qu'ai-je donc fait en me revêtant de ce saint habit ? J'ai joint la pourpre à la pourpre, la pourpre de la royauté à la pourpre du cardinalat. Ainsi, bien loin de m'être humilié, j'ai lieu de craindre que je me sois fait trop d'honneur et que je n'en tire trop de gloire. »

La science vint à son tour abaisser son front, aussi noble qu'un front royal, devant l'humilité de saint François : Raymond Lulle était du Tiers-Ordre, et plusieurs autres savants. Mais il est surtout curieux de contempler quelques âmes saintes et privilégiées, quelques-unes de ces vies de femmes qui nous feront pénétrer bien avant dans l'intérieur du moyen âge ; on ne pourra réellement bien connaître la société de cette époque que par les vies de saintes qui renferment de profonds et d'intimes mystères d'amour, et c'est une des plus belles choses qu'on puisse lire, à ne la considérer même que sous le point de vue humain et artistique. Dans toutes les âmes de ces jeunes femmes, presque toujours enchaînées dès l'enfance à un joug qu'elles n'ont point souhaité, il y a une lutte perpétuelle entre leurs désirs, leurs espérances et la réalité de leur vie ; elles s'usent en d'incroyables efforts pour échapper à la tyrannie de leur position ; en elles, la grâce est plus forte que la nature : elles éprouvent le besoin de la solitude et de la contemplation de cet Époux invisible qu'elles aiment uniquement.

A Florence, c'était cette bienheureuse Umiliana Cerchi : mariée à seize ans, elle vécut avec une telle sainteté que Dieu lui envoyait des consolations célestes. Veuve à vingt-un ans, elle mit sous ses pieds tous les embarras de la vie ; elle prit cette bonne part qu'on n'enlève jamais aux âmes saintes. Elle fit d'une chambre de la maison paternelle un mystérieux sanctuaire, et se mit sous la conduite du frère Michel de Florence, qui lui donna l'habit du Tiers-Ordre[1].

C'était, à Cortone, l'illustre pénitente Marguerite d'Alviano. Cette pauvre jeune fille, d'une beauté remarquable d'âme et de corps, abusa étrangement de tous ces dons célestes : elle aimait entre autre un chevalier de Monte-Pulciano, dont elle eut un fils. Un jour, après quelque temps d'absence, elle voit pénétrer dans son appartement un lévrier favori qui

1 Franc. Cionacci. – Storia della B. Umiliana Cerchi, — Florence, 1682, in 4°.

jamais n'abandonnait son maître. Il pousse de petits hurlements plaintifs : il lèche les mains de Marguerite, et mordant sa robe, semble vouloir se faire suivre. Elle le suit. De cruels pressentiments traversent son âme. Dans un bois peu distant de la ville, le chien s'arrête, et redouble ses cris lugubres près d'un monceau de branchages fanés, mais récemment détachés de leur tronc. Marguerite écarte le feuillage, et voit son amant assassiné et déjà la proie des vers[1] ! Elle revint alors à la maison paternelle, qu'elle avait quittée comme un enfant prodigue ; elle pleure, elle prie sans cesse ; elle va sur les grandes routes demander aux passants s'ils la croient tout à fait abandonnée de Dieu. Au milieu des offices solennels, elle entre dans l'église la corde au cou, elle se prosterne à la porte, demandant à tous pardon du scandale qu'elle a donné. Elle croyait vivre ainsi à l'abri de la protection de sa famille ; mais Dieu permit que sa belle-mère déterminât son père à la chasser. Elle sortit avec son petit enfant. Dans ce dénûment absolu des choses de la terre, elle alla s'asseoir sous un figuier du jardin, et dans l'amertume de son cœur, elle rappelait les souvenirs de sa jeunesse ; peu habituée encore à ces épouvantements intérieurs de la vie spirituelle, elle était, en face de l'innocence de ce malheureux enfant, sans consolation pour le passé, sans espérance pour l'avenir. Il se livrait dans son cœur comme un grand combat, lorsque Dieu fit descendre sur elle un rayon de miséricorde et de grâce. Elle se lève, et oubliant ses chagrins et la fatigue, elle prend la route de Cortone[2]. Là, agenouillée, elle reçut l'habit du Tiers-Ordre, et vécut d'aumônes avec une incroyable rigueur. Les Frères-Mineurs s'étaient chargés de l'éducation de son enfant : c'était la seule affection qui restât dans le cœur de

1 Ferrari, Catalogus sanctorum Italiæ. Milan, 1613, in-4°, Wadding, ann. 1277.

2 Nam cum in amaritudine cordis sub ficu in horto suam miseriam deploraret eam Dominus admonuit ut Cortonam pergeret, et pœnitentis habitum assumeret. Wadding.

Marguerite, et encore l'avait-elle cachée au fond du sanctuaire. Elle lui écrivit cette touchante lettre :

« O mon fils, béni sois-tu du Seigneur, ton maître ! Si, pour son amour, tu combats vaillamment dans l'armée de ses chevaliers, mon cœur restera près du tien, et je serai ta mère si tu suis mes conseils. Je t'exhorterai avant toutes choses, pour l'amour de Jésus-Christ, à planter dans ton âme l'obéissance et une profonde humilité. Sois soumis aux Frères de l'Ordre ; rends à chacun ce qu'exige son rang, sans distinction d'amitié particulière. Sois toujours reconnaissant des bienfaits de Dieu ; ne murmure jamais contre tes frères. Selon la coutume de ton très-saint Ordre, sois simple, évite les entretiens inutiles avec les personnes du monde, et fréquente les hommes pieux. O mon fils, que tes prières soient ferventes et ta vigilance infatigable pour ne pas tomber dans les embûches sans nombre de l'ennemi ! Que ton âme s'ouvre tout entière à ton confesseur ; n'aie pour lui rien de caché : le malade ne peut être guéri qu'autant qu'il montre ses blessures. Reçois avec plaisir les bons avis ; cache-les au fond de ton cœur, pour les faire servir à ton avancement spirituel. Aux heures assignées par notre sainte mère l'Église, récite l'office avec un grand respect d'esprit et de corps. Quand un Frère t'aura averti de tes défauts, mets-toi de suite à genoux, la tête nue, et confesse ton péché. Dans toutes les tribulations, réjouis-toi en pensant au Sauveur crucifié, et incline-toi devant la volonté de tes supérieurs, comme devant la volonté de Dieu. Que tes paroles soient toujours pures, pieuses et brèves. Examine soigneusement les mouvements de ton âme, et dans toutes tes actions crains d'offenser Dieu... Lis souvent cette lettre ; garde-la jusqu'à la mort.... Adieu mon fils, pense à ta mère [1]. »

1 Wadding.

Il profita des prières de sa mère et lui mérita des grâces par sa vie sainte et apostolique. Cependant Marguerite, mortifiée et pénitente, vivait dans la plus intime familiarité avec Dieu. Il lui dit un jour qu'elle priait dans une église : « Souviens-toi, pauvre femme, de tout ce que j'ai fait pour ton âme, moi, ton père, ton époux, ton Seigneur. Souviens-toi que j'ai guéri les maladies de ton cœur en t'inspirant l'amour des privations et te donnant la grâce des larmes qui sont aujourd'hui pour toi de bien douces jouissances[1]. Dieu lui avait surtout donné un grand amour pour les pauvres; elle les assistait du produit de son travail, et chaque année, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, elle les conviait à un solennel banquet. Dans les grandes tristesses de son âme, elle se réfugiait auprès de la croix, frappait son corps avec une rude discipline, disant : O mon corps, pourquoi ne m'aides-tu pas à servir mon Sauveur ? pourquoi ne mets-tu pas aux saints exercices de la pénitence la même ardeur que tu mettais jadis à l'offenser[2]. Sa chair, naturellement blanche et délicate, devint rouge et meurtrie. Mais, lorsque la douleur surabondait, elle sortait et criait en pleurant : Lève-toi, lève-toi, peuple de Cortone, et chasse à coups de pierre cette malheureuse et indigne pécheresse. Des âmes charitables la calmaient un peu et la ramenaient dans sa petite maison, où elle tombait absorbée. Alors le Christ lui disait : Ne crains pas, ma bien-aimée fille Marguerite, je serai toujours avec toi[3]. En effet, son âme est avec Jésus-Christ dans le ciel, et son corps repose au milieu des prières et de l'amour des filles de Sainte Claire, dont le beau monastère, entouré de cyprès, occupe le sommet de la montagne de Cortone, semée de dé-

1 Sed nec istud desinas recordari, quod tibi suavis exhibitur, tuos amaros fletus in dulces lacrymas mirabiliter commutavi. Bolland., februarii, tom. III, pag. 301.

2 O corpus meum, cur me non adjuvas tuo Creatori et Redemptori servire ? cur non es forte ad ejus obsequium, sicut fueras olim in ipsius præceptorum transgressione ? Bolland., pag. 309.

3 Ne timeas, filia Margarita, nec dubites, quia semper tecum ero. Bolland., pag. 305.

bris romains. De la porte de l'antique église bâtie par Nicolas et Jean de Pise, la vue est ravissante, et dans l'intérieur, on aime à contempler les vieilles fresques, si gracieuses, si naïves, qui racontent la vie de la sainte pénitente.

A Viterbe s'épanouissait dès l'aurore cette rose si éclatante et si suave. Dans sa plus tendre enfance, elle levait ses yeux vers le ciel et paraissait tout embrasée de l'amour divin. Ses premières paroles furent les noms de Jésus et de Marie ; son premier mouvement libre fut d'aller s'agenouiller devant le crucifix et l'image de la Vierge. A l'âge de trois ans, elle supplia son père de lui permettre de vivre dans une petite cellule en priant et en travaillant. Souvent l'amour de Jésus-Christ consumait si fort son âme, que pendant la nuit elle était forcée de sortir de son lit et d'aller dans les rues et dans les places chanter d'une voix angélique les louanges de l'époux céleste [1]. Dieu, pour attacher plus fortement cette admirable créature à la croix de son Fils, lui envoya une violente maladie ; on croyait à chaque instant qu'elle allait expirer, lorsqu'on vit tout à coup une nuée brillante : la sainte Vierge Marie, environnée d'Anges et de saints, s'approcha du lit de Rose, la prit dans ses bras, la baisa avec une inexprimable tendresse, et lui commanda de prêcher la justice, la pénitence et la paix aux habitants de Poggio et de Viterbe après avoir revêtu l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François. Cette pauvre et faible enfant, animée d'un courage surhumain, obéit aussitôt. Alors, comme les prophètes d'Israël, elle parcourt les rues de Viterbe, prêchant la pénitence et appelant les bénédictions du ciel sur les défenseurs de l'Église romaine. A neuf ans, elle a l'insigne honneur d'être exilée par Frédéric II. A douze ans, son âme retourna au ciel. En peu de jours elle avait fourni une longue carrière ; et, comme un symbole de sa vie, sur son tombeau il poussa des roses d'une merveilleuse beauté.

1 De lectulo surgebat de nocte, et per vicos et plateas civitatem circuibat, laudes divinas modulatis vocibus decantando. Bolland., 4 septemb., p. 435.

A Fuligno, était cette Angela dont nous avons les révélations intimes dans sa vie écrite par le frère Arnaldo. Jeune femme, mariée et mère de plusieurs enfants, elle voit la mort lui arracher une à une toutes les joies de sa vie. Alors elle se tourne vers Dieu, demandant les consolations célestes; et cette nature puissante et sensuelle lutte contre elle-même avec une force de géant, et remporte une glorieuse victoire. Angela explique comment sa conversion arriva peu à peu par dix-huit degrés spirituels, commençant avec une crainte d'esclave, retenue par la pudeur, brisée par la contrition et le repentir, encouragée par la contemplation des miséricordes de Dieu et soutenue par la prière dans ce chemin de la croix. Le démon la tourmentait en la poussant sans cesse de la présomption de l'orgueil à l'abattement du désespoir : tantôt il excite en elle de violents accès de colère qu'elle déchaînait quelquefois contre elle-même ; tantôt il allume dans son cœur le feu des désirs et la porte à des péchés qu'elle n'a jamais connus. A ces douleurs de l'âme se joignent les douleurs du corps : tous ses membres étaient cruellement torturés ; elle fut toujours languissante [1]. Après de longues années de combat, après ce dur pèlerinage dans les angoisses intérieures, dans ces déserts sans eau, elle arrive enfin au but tant souhaité de l'union avec Dieu. Alors son âme déborde dans les transports du triomphe ; elle nous fait reposer dans les onze stations de ce chemin spirituel. Elle rapporte avec la naïveté d'une jeune fille les douces paroles qu'elle a entendues de la bouche de Dieu, les symboles et les nombreuses images qu'elle a contemplés ; et son visage s'illuminait d'un éclat divin et surnaturel ; ses yeux brillaient comme des flammes. Elle dictait au frère Arnaldo ses révélations divines, et il ne trouvait pas d'expressions, tant il était rempli de crainte et de respect. Un jour il lui lut ce qu'il avait écrit ; elle répondit : Ces paroles réveillent bien

1 Et languore amoris ad suum Amatum efficiebatur tota languida, sicca et pallida, quod erat compassio videre. Bolland., 4 januar., p. 187.

en moi une légère réminiscence de ce que j'ai dit ; mais dans cette écriture morte je ne reconnais pas ce que j'ai vu [1]. Il faut lire en entier cet admirable livre : la poésie du ciel ne s'analyse pas plus que la poésie de la terre.

En Portugal, sur le trône, c'était cette pieuse Élisabeth, mariée dès l'âge de onze ans à Denis, roi de Portugal, être ignoble et débauché, qui, après l'avoir déshonorée par sa vie infâme, en vint jusqu'à soupçonner sa vertu. Élisabeth était tout occupée des œuvres de charité. A Coïmbre, à côté de son palais, elle avait fait bâtir un hôpital ; elle nourrissait un très-grand nombre de pauvres ; jamais elle n'a refusé une aumône. Elle pacifia les royaumes de Castille et d'Aragon avec des peines infinies ; aussi les peuples pleins de reconnaissance la saluaient Dame de la paix, Mère de la patrie [2]. Lorsque Denis tomba malade, elle oublia tous ses chagrins et le soigna avec une charité infatigable. Aussitôt qu'il fut mort, elle brisa les liens qui l'attachaient au monde : elle se retira dans sa chambre, fit couper ses cheveux, revêtit l'habit de Sainte-Claire, puis retourna prier et pleurer auprès du corps de son mari. Après bien des années, le long sacrifice de sa vie, au milieu de ses enfants et des Filles de Claire, fut consommé le quatrième jour de juillet 1332.

En France, c'était Marie de Maillé, femme d'une admirable vertu. Dans son enfance, tout son bonheur était de réciter la Salutation angélique, et d'aller cueillir des fleurs pour en faire des couronnes aux images des saints. Elle choisissait toujours pour compagnes les petites filles les plus pauvres, afin que se revêtant de leurs haillons, elle s'accoutumât de bonne heure aux pratiques de l'abjection et de l'humilité. Ma-

1 Per ista, inquit, verba, recordor illorum quæ dixi ; sed est obscura scriptura, quia ista quæ legis mihi, non expliquant illa quæ cognovi. Bolland., 4 januar., pag 187. Jean-Baptiste Boccolini a publié à part cette belle vie à Fuligno, 1714, in-4°.

2 In regnum discordiis componendis admirabilis fuit. Breviarium Romanum.

riée à Robert de Silly, ils pratiquèrent ensemble toutes les œuvres de miséricorde. Un jour Robert se promenant seul trouva trois petits orphelins ; il les conduisit à Marie, disant : « Madame, Dieu ne nous donne point d'enfants ; en voici trois que je vous amène. » Elle les éleva avec une grande sollicitude. Après la désastreuse journée de Poitiers, le château de Silly fut pris et dévasté par les Anglais ; Robert mourut en 1362, au milieu de cette grande désolation du royaume de France. Marie revêtit alors l'habit du Tiers-Ordre, édifia la ville de Tours pendant de longues années, et mourut saintement le 28 mars 1413 [1].

Ainsi ces fleurs merveilleuses croissaient et s'épanouissaient sur le bord des grands chemins du monde.

1 De Vernon, Annales Tertii-Ordinis, p. 397, in-folio. Martyrologium Franciscanum, p. 120.

CHAPITRE XI

1221-1223

SAINTE-MARIE-DES-ANGES — INDULGENCE DE LA PORZIUNCULA

Orantes in loco isto, exaudi eos in cœlo et dimitte peccata servorum tuorum.

III Reg., cap. III.

Après avoir traversé Spello, le pèlerin découvre au milieu de la plaine une magnifique église et un vaste monastère, dont les proportions grandioses et pures rappellent le Bramante et Vignola. C'est Notre-Dame-des-Anges, non plus humble et pauvre, mais revêtue d'un manteau de reine. Sous le grand dôme, on retrouve la merveilleuse, la chère Porziuncula encore toute parfumée de François. C'est là où il a prié, où il a pleuré, où il a reçu de Dieu la grâce de fonder un grand Ordre dans l'Église. En vérité, ce lieu est saint! Toutes les générations y ont passé, et elles ont senti descendre sur elles la force, la résignation, l'espérance. Notre-Seigneur Jésus l'avait promis à son serviteur François, et sa parole est éternelle.

C'était au mois d'octobre 1221. François, prosterné dans sa cellule, priait Dieu avec larmes pour la conversion des pécheurs, dont le malheureux état l'attristait profondément, lorsqu'il fut averti par un ange d'aller à l'église. Il y trouva Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa très-sainte Mère, et une mul-

titude d'esprits célestes. Le Christ lui dit : « François, vous et vos frères vous avez un grand zèle pour le salut des âmes ; en vérité, vous avez été placé comme un flambeau dans le monde et le soutien de l'Église. Demandez donc ce que vous voudrez pour le bien et la consolation des peuples et pour ma gloire [1]. » François fit cette prière : Notre Père très-saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté d'accorder aux hommes, que tous ceux qui visiteront cette église reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un prêtre ; et je prie la bienheureuse Vierge, votre mère, l'avocate du genre humain, d'intercéder pour m'obtenir cette grâce. Marie inclina son cœur vers son Fils bien-aimé, et il se passa dans ce Paradis tout un mystère d'amour. Jésus dit à François : « Cela est grand, mais vous recevrez des faveurs encore plus grandes. Je vous accorde ce que vous demandez ; mais que cela soit ratifié sur la terre par celui à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier [2]. » Le lendemain, François, accompagné du frère Masseo de Marignan, partit pour Pérouse, où était le pape Honorius III. Il lui dit avec une grande simplicité de cœur : « Saint Père, il y a quelques années que j'ai réparé une petite église dans votre domaine ; je vous supplie d'y accorder une indulgence qui soit libre, et sans obligation de faire aucune offrande [3]. » Cette chose parut difficile au pontife ; il pré-

1 Postula ergo quod vis circa salutem gentium, et consolationem animarum, et honorem deitatis, quia datus es in lucem gentium, et reparationem Ecclesiæ. Barthélemy de Pise, Liber aureus, lib. II, Fructus II. — Les mêmes détails se trouvent dans Mariana, lib. I, cap. XXII ; Marc de Lisbonne, lib. II, cap. II ; Petrus Rodulphius, Hist. Seraphic., p. 251 ; Wadding, tom. II. Ces auteurs n'ont fait que recueillir ce qu'ils ont trouvé dans les archives de l'Ordre et les traditions antiques ; car avant Barthélemy de Pise, en 1333, Gérard Odo, général de l'ordre, écrivant aux religieux d'Assise à l'occasion de la grande procession du 2 août, ordonne que l'histoire de l'indulgence soit lue dans la communauté. Franc. Bertholi, ad calc. Tract. — Voir pour la discussion et la valeur de toutes les autorités, l'histoire de la Porziuncula par le P. Grouwels.

2 Satis grande est, quod petisti ; sed majoribus dignus es, frater Francisce, et majora habebis. Barth. de Pise.

3 On n'accordait pas d'indulgence sans obligation de faire des aumônes

senta quelques observations à François : « Mais, ajouta-t-il, pour combien d'années me demandez-vous cette indulgence? — Qu'il plaise à Votre Sainteté, répondit François, de me donner non pas tant des années que des âmes[1]. — En quelle manière voulez-vous des âmes? répliqua le pape. — Je souhaite, poursuivit François, que, sous le bon plaisir de Votre Sainteté, ceux qui entreront dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, contrits, confessés et absous par un prêtre, reçoivent une entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre. — Le pape lui dit alors : François, vous demandez quelque chose de grand et tout à fait contre l'usage. — Saint Père, repartit François, je ne vous le demande pas en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. — Alors le pape, intérieurement inspiré, dit par trois fois : Qu'il soit fait selon votre désir. » Mais sur les observations de quelques cardinaux, il limita ainsi cette grande et inaccoutumée faveur : « Cette indulgence est pour tous les ans à perpétuité, mais seulement pendant un jour. » A ces paroles, François baissa humblement la tête. Comme il s'en allait, le pape lui demanda : « Où allez-vous, homme simple ? quelle assurance avez-vous de ce que vous venez d'obtenir ? — Saint Père, répondit-il, votre parole me suffit. Si cette indulgence est l'œuvre de Dieu, lui-même la manifestera. Que Jésus-Christ soit le notaire, la sainte Vierge la charte, et les anges les témoins : je ne demande point d'autre acte authentique [2]. Et il revint à la Porziuncula, où il continua sa vie apostolique et mortifiée.

Deux ans après (1223), pendant une de ces longues nuits

pour la gagner. Ces aumônes étaient toujours pieusement employées ; elles soutinrent les croisades et les guerres saintes ; lorsqu'elles avaient le but artistique de réparer les églises qui tombaient en ruine, elles prenaient le nom de *manus adjutrices*. Michel de Medina. de Indulg., cap. ult., edit. Venet., 1563.

1 Placeat Sanctitati Vestræ non dare annos, sed animas. Barth. de Pise.

2 Ego autem nolo aliud instrumentum ; sed tantum charta sit beata Maria, notarius sit Christus, et angeli sint testes. Barth. de Pise, fol. 198.

d'hiver si propres à la contemplation, François priait dans sa cellule. Le démon, qui veille sans cesse, souffla dans son esprit des pensées de tristesse et de découragement ; il le sollicitait avec complaisance à ne point tant veiller, parce qu'à l'âge où il se trouvait le sommeil était nécessaire. Aussitôt François se lève, sort dans la campagne et se jette dans les ronces, les épines et la neige ; « Il vaut mieux, disait-il à son corps déchiré et tout en sang, il vaut mieux souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ, que de suivre les conseils du tentateur. » Une grande lumière l'environna ; il vit les buissons couverts de roses, et il entendit les anges prononcer ces paroles : « François, hâtez-vous d'aller à l'église : Jésus-Christ y est avec sa sainte Mère. » Son habit devint très-blanc ; il cueillit douze roses blanches et douze roses rouges et alla à l'église dont le chemin lui semblait richement orné. Il se prosterna devant le Sauveur, et dit avec une grande expression de foi et de confiance : « Notre Père très-saint, Seigneur du ciel et de la terre, Sauveur du genre humain, daignez, par votre grande miséricorde, déterminer le jour de l'indulgence que vous avez accordée pour ce saint lieu. » Jésus lui répondit qu'il voulait que ce fût depuis le soir du jour où l'apôtre saint Pierre se trouva délivré de ses liens jusqu'au soir du lendemain [1]. Et les chœurs des anges chantèrent le *Te Deum*. François, suivant l'ordre de Jésus-Christ, prit, en l'honneur de la sainte Trinité, trois roses des deux couleurs, afin que ce fût un témoignage miraculeux auprès du Pape [2]. Dieu veut toujours que la nature participe à notre bonheur, et devienne le symbole, le signal des grâces spirituelles. Ainsi les reliques du premier martyr Étienne furent présentées à Lucien, prêtre de l'église de Jérusalem, sous la figure d'une corbeille d'or pleine de roses rouges ; et les reliques des

1 Volo quod sit dies illa, in qua beatus Petrus fuit a vinculis absolutus ; incipiendo a secundis vesperis illius diei, usque ad vesperas sequentis diei includendo noctem. Barth. de Pise, fol. 198.

2 De illis rosis quas detulerat de sylva accepit tres rubeas et tres albas, ad honorem sanctissimæ Trinitatis. Barth. de Pise.

autres saints ensevelis dans le même lieu sous la figure de deux corbeilles d'or remplies de roses blanches [1]. La plus touchante, la plus populaire des dévotions à la Vierge, n'a-t-elle pas pour symbole une couronne de roses : ROSARIUM ?

François partit pour Rome avec Bernard de Quintavalle, Pierre de Catane et Angelo de Rieti. Il raconta simplement au pape sa merveilleuse vision, et lui présenta les roses. Le pape ratifia cette indulgence accordée aux prières d'un fils soumis de l'Église, et ordonna qu'elle fût solennellement publiée [2]. En effet, la chose fut annoncée dans toute l'Italie, et même au delà, et le deuxième jour d'août 1223, les évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Spolète, de Fuligno, de Nocera, de Gubbio, se rendirent à Sainte-Marie-des-Anges [3], où étaient rassemblés un grand nombre de Frères-Mineurs et une foule immense de fidèles, et du haut d'une tribune extérieure ils publièrent l'indulgence plénière et perpétuelle. Nous possédons cet acte authentique.

« Au nom du Seigneur. Amen.

« Moi, frère Benoît d'Arezzo, qui ai été jadis avec le bienheureux François, pendant qu'il vivait, et que ce très-saint Père a reçu dans son Ordre par l'opération de la grâce de Dieu ; qui ai été le compagnon de ses compagnons, avec lesquels je me suis souvent entretenu durant la vie de notre père et depuis qu'il a quitté ce monde pour aller au Père céleste : je déclare avoir souvent entendu dire à un de ces compagnons nommé frère Masseo de Marignan, homme sincère et qui avait la confiance de tout le monde, qu'il se trouva à Pérouse à l'audience du Pape Honorius, de sainte mémoire, lorsque le bienheureux François demanda une indul-

1 Epist lucian., n° 4, apud S. August., t. VII. Breviarium Romanum, 3 august.

2 Barthélemy de Pise.

3 Voir Ughelli, Italia sacra, édit. de Rome, 1644, in-folio.

gence de tous les péchés pour ceux qui, étant contrits et confessés, viendraient à l'église de Sainte-Marie-des-Anges, autrement de la Porziuncula, depuis les vêpres du premier jour d'août jusqu'aux vêpres du jour suivant ; laquelle indulgence étant demandée avec autant d'humilité que d'instance, fut très-libéralement et très-gratuitement accordée par le Souverain-Pontife, quoiqu'il dît que la coutume du Siége apostolique n'était pas d'en accorder de semblables.

« Moi, frère Rainerio de Mariano, d'Arezzo, compagnon du vénérable frère Benoît, je déclare avoir souvent entendu dire les mêmes choses au frère Masseo, dont j'ai été aussi le compagnon ordinaire ; de même, Pierre Calfano a dit dans le couvent de la Porziuncula, en présence du frère Angelo, ministre, du frère Boniface, gardien, du frère Bertolo de Pérouse, et des autres frères, qu'il s'était trouvé à la consécration de l'église de Sainte-Marie de la Porziuncula ; qu'alors il entendit le bienheureux François prêcher longtemps en présence des vénérables évêques, tenant un papier à la main et disant : « Je veux vous faire aller tous en Paradis. Je vous « annonce une indulgence que je tiens de la bouche du Sou- « verain-Pontife. Vous tous, qui êtes venus aujourd'hui « avec un cœur bien contrit, aurez la rémission de vos pé- « chés ; et ceux qui viendront tous les ans à pareil jour avec « la même disposition, l'auront aussi. Je souhaitais que cela « durât huit jours, mais je n'ai pu l'obtenir [1]. »

Saint Antonin rend à ce sujet un précieux témoignage avec toute l'autorité de son caractère ; il regarde même les stigmates imprimés sur le corps de François comme une bulle du roi très-haut qui autorise et l'institut franciscain et l'indulgence [2]. Bourdaloue, le plus grave et le plus savant des

1 Estien. Baluze, Miscellanea, t. IV, p. 490, in-8°. Cette pièce, publiée d'après un manuscrit de Colbert (n° 3,575), avait déjà été publiée dans la Chronique du frère-mineur Mariana de Florence, d'après un manuscrit d'Italie.

2 S. Antonin., Chronicon, part. III, tit. XXIV, cap. VII, § 4.

prédicateurs, résume ainsi la doctrine de Suarez et de Bellarmin : « Je prétends que de toutes les indulgences, celle de Notre-Dame-des-Anges est une des plus assurées et des plus authentiques qu'il y ait dans l'Église. Pourquoi ? Parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jésus-Christ. Il est vrai que le vicaire de Jésus-Christ peut accorder une indulgence, mais quelque autorité qu'il ait pour dispenser aux fidèles les dons de Dieu, l'indulgence qu'il accorde peut quelquefois être de nulle vertu, parce qu'elle peut manquer ou d'une cause suffisante ou d'une autre condition essentiellement requise : ainsi le déclare la théologie. Mais une indulgence directement et spécialement accordée par Jésus-Christ doit être infaillible ; car cet Homme-Dieu ne connaît-il pas toute l'étendue de son pouvoir ? n'agit-il pas toujours selon les règles de la sagesse éternelle ? et d'ailleurs, étant le maître absolu de ses grâces, n'est-il pas, dans la distribution qu'il en fait, au-dessus de toute loi, et n'en peut-il pas disposer comme il lui plaît [1]? »

Aussi tous les peuples sont venus au jour fixé demander à Dieu le pardon et l'indulgence. Certainement peu l'ont obtenue, car, selon l'enseignement invariable de l'Église, fondé sur ce principe de foi : que Dieu ne remet point la peine du péché tandis que l'affection au péché persévère dans une âme, il est impossible de gagner une indulgence si l'on ne renonce non-seulement au péché mortel, mais au véniel ; non-seulement à l'acte du péché, mais à toute affection au péché. S'il reste dans le cœur le moindre désir, la moindre attache criminelle et volontaire, fût-on de toutes les sociétés, eût-on part à toutes les dévotions, jamais on ne recevra le fruit d'une indulgence plénière : l'indulgence devient partielle, et on obtient du fruit qu'elle renferme selon la mesure des dispositions où l'on se trouve. Mais un pèlerinage est toujours un acte de foi agréable à Dieu et utile à l'âme, et celui de Notre-Dame de la Porziun-

1 Bourdaloue, sermon pour la fête de Notre-Dame-des-Anges.

cula est une invincible preuve historique de la vérité de l'indulgence et de la sainteté de François d'Assise.

Il faut voir ces troupes de quinze mille, de vingt mille pèlerins arrivant de toutes les parties du monde, et campant dans la plaine deux ou trois jours avant l'heure sainte. La journée est ordinairement consacrée à visiter la basilique d'Assise, le tombeau de sainte Claire, Saint-Damian, tous les sanctuaires vénérés de ce paradis de l'Apennin ; mais les bandes pieuses, en chantant des cantiques, aiment surtout à aller prier un instant dans l'humble et très-ancienne chapelle Delle Carceri. Pour arriver à cette solitude chérie de saint François, il faut suivre une petite route qui serpente sur le flanc du Monte-Subazio. Le pauvre couvent occupé par les Riformati est en partie adossé à un énorme rocher qui fait un des côtés du cloître. Au milieu d'une nature si pittoresque, si grandiose, en face de ce monument des saintes douleurs de la pénitence, l'homme qui aime Dieu verse des larmes bien douces et des prières bien ferventes.

Le soir, après que chacun a pris son repas en famille, car il y a des familles entières, ou avec des compagnons de route, les uns se reposent de leur long voyage, les autres racontent d'édifiantes histoires, quelques-uns chantent en s'accompagnant des instruments de leur pays. Sous ce ciel d'Italie, pendant ces nuits d'été si sereines, si calmes, les anges descendent sur la terre et recueillent, pour les présenter à Dieu, toutes ces joies confiantes et ces douleurs résignées. Les portes de l'Église restent toujours ouvertes, et plus de trente confesseurs sont occupés à panser et à guérir les blessures de l'âme.

L'intérieur du couvent présente l'aspect d'un grand caravansérail où se serait arrêtée une nombreuse caravane. Tous les bons paysans des environs, qui, plus d'une fois dans l'année, ont accueilli le frère quêteur, descendent de leurs montagnes et viennent demander à leur tour une hospitalité qu'ils n'ont jamais refusée. D'ailleurs le couvent est par excellence la maison du peuple ; il s'y établit comme chez lui : dans la

cour, il met son âne, son cheval, et il se couche tranquillement dans les corridors, dans les cloîtres et sur les marches des escaliers. Tout le long de la route, de Pérouse à Spolète, à plusieurs milles, des marchands dressent leurs boutiques ; on y vend des vivres, des étoffes et surtout des chapelets, des médailles et autres petits objets de dévotion ; chacun veut emporter un souvenir, un gage qui doit charmer les embrassements du retour [1].

Ce pèlerinage, qui nous paraît encore si nombreux, n'est rien en comparaison de ce qu'il était dans les siècles de foi, alors qu'on ne pouvait rien lui opposer, et qu'il apparaissait aux peuples ennemis et en guerre comme une véritable trêve de Dieu [2]. Bernabeo de Sienne, compagnon de saint Bernadin, raconte dans la touchante histoire qu'il nous a laissée, qu'étant venu à la Porziuncula pour gagner l'indulgence avec son saint ami, ils y trouvèrent plus de deux cent mille pèlerins. « Quand je vis, dit-il, cette multitude innombrable, je doutai qu'il restât autant de monde dans toute l'Italie [3]. » En 1457, il y eut cent mille personnes [4] ; troupe immense d'hommes, de femmes, d'enfants, et jusqu'au vieillard :

« Tout blanc et chenu, il se sépare des lieux où il a fourni sa carrière, et de sa famille alarmée qui se voit privée d'un père chéri.

« Vieux, faible et sans haleine, il se traîne comme il peut,

1 Innocent VIII ordonna en 1491 à Leonardo Cibo, gouverneur d'Assise, par un bref confirmatif de ses brefs précédents, d'obliger les religieux à laisser percevoir, par un procureur nommé à cet effet, les deniers que l'on tirait des marchands qui s'assemblaient en grand nombre autour de la Porziuncula, pour être employés à la réparation de la fontaine, des canaux et des chemins, en faveur du grand concours qui s'y faisait. Wadding, t VII.

2 En 1321, Assise était assiégée par les troupes de Pérouse ; le deuxième jour d'août on suspendit l'attaque, et les Frères-Mineurs de Pérouse purent entrer dans la ville. L'acte de cette trêve est dans Pompeo Pellini, Historia di Perugia, Venise, 1664, in-4°.

3 Bolland., Acta sanct., maii, t. V. p. 281.

4 Donato Bossio, Chronic., Mediolan., in-folio, 1492, Milan.

« s'aidant de bon vouloir, tout rompu qu'il est par les ans,
« par la fatigue du chemin [1]. »

En 1309, le vénérable Jean de l'Alvernia se trouvant à la Porziuncula pour confesser dans le temps de l'indulgence, entendit la confession d'un homme âgé de plus de cent ans, portant l'habit du Tiers-Ordre, qui était venu à pied du lieu de sa demeure, entre Assise et Pérouse. Le confesseur, admirant son zèle, lui demanda comment il avait pu entreprendre ce voyage dans une si grande vieillesse. « Mon révérend père, répondit-il, si je ne pouvais venir à pied, je me ferais amener, et même traîner, pour ne pas perdre le profit de ce saint jour. » Le confesseur ayant voulu savoir d'où lui venait une telle confiance : « C'est, poursuivit le vieillard, que j'étais présent lorsque saint François, qui logeait souvent chez mon père, y vint un jour en allant à Pérouse, et nous dit qu'il allait demander au pape la confirmation de l'indulgence qu'il avait obtenue du Seigneur. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué chaque année à venir dans ce lieu saint le jour de la rémission, et je n'y manquerai pas tant que je vivrai [2]. » Des rois, des princesses, de nobles chevaliers se sont agenouillés dans la Porziuncula, avec leurs vassaux, avec leurs sujets ; ils ont confondu leurs larmes et leurs prières.

Au milieu du quatorzième siècle, une femme illustre entre toutes priait pendant la nuit de la rémission dans la Porziuncula ; elle disait à Dieu : « Je suis troublée intérieurement de ce que quelques-uns prétendent que ces indulgences fausses ont été supposées par saint François. » Le Christ lui répondit : « Ma fille, le mensonge ne se trouve point où habitent la vérité et le feu de la charité divine. Mon ami avait en lui la vérité, et ce qu'il a dit est vrai. Voyant la tiédeur des hommes pour Dieu et leur cupidité pour le monde, il me

1 Petrarca, Sonn. 14
2 Wadding.

demanda une marque d'amour pour éteindre en eux le feu de la cupidité et y allumer celui de la charité. La marque que je lui donnai, moi qui suis l'amour, fut que tous ceux qui viendraient vides dans sa demeure seraient remplis de mes bénédictions et recevraient la rémission entière de leurs péchés [1]. » Or, cette femme était la glorieuse servante de Jésus-Christ, Birgitte.

Bien des peuples manquent maintenant à ce saint rendez-vous d'indulgence et d'amour, et ne viennent plus s'asseoir à ce banquet du père de famille ; mais les Italiens sont restés fidèles. C'est là où il faut les voir avec leurs costumes si gracieux et si variés. Ce sont les paysans de la Toscane, les plus propres, les plus élégants de tous, surtout les femmes avec leur vêtement court, toujours bleu ou écarlate, sans manches, leurs cheveux ordinairement blonds, nattés en rond derrière la tête, leurs chapeaux de paille, et les longues touffes de rubans de diverses couleurs qui flottent autour d'elles. Ce sont les montagnards de l'Ombrie et des Abruzzes avec leurs brayes serrées, leurs justaucorps gris, leurs larges chapeaux et cette chaussure de grosse toile et de cuir liée avec des cordellettes ; les femmes avec leur coiffure si riche, quoique grossière et simple, en toile blanche ou de couleur, leur corset de velours vert ou rouge, bordé de noir, leurs jupes larges à mille plis, et leur mantelette, longue pièce de drap ordinairement rouge ou bleu, bordée de quelque couleur voyante. et dont elles se drapent d'une manière pittoresque. C'est là, dans cette grande fête populaire, que le peuple italien apparaît réellement peuple-roi, roi de la grâce, de la poésie, de l'art ; cette royauté vaut toutes les autres.

Cependant la cloche du Sagro-Convento donne le signal solennel que la journée du pardon s'ouvre dans le ciel et sur la terre [2] ; tous les religieux de saint François, Conventuels,

1 Amicus meus habuit et dixit veritatem... Cui petenti ex charitate, ego qui sum ipsa charitas dedi signum, scilicet quod omnes qui venirent ad locum suum vacui, implerentur benedictione mea, et solverentur a peccatis suis. S. Birgitt.; revelation. extravag , cap. xc.

2 Le magnifique clocher du Sagro-Convento renfermait entre autres deux

Observants, Riformati, Capucins, Tertiaires, qui s'étaient réunis dans le Sagro-Convento, défilent en longues processions sur la route d'Assise ; l'évêque suit avec son clergé, tous les grands personnages ecclésiastiques et les magistrats. Les portes de Notre-Dame-des-Anges s'ouvrent avec cérémonie. On traverse la nef, on entre dans la Porziuncula, où l'on ne fait qu'une simple salutation ; puis sortant par la petite porte pratiquée à droite, on se retire dans le cloître intérieur. Alors le peuple se précipite avec une passion, un délire, dont il est difficile de se faire une idée. Ce sont des cris, des invocations, des cantiques : chacun à sa manière témoigne à Marie, reine des anges et des hommes, son amour, son respect, sa reconnaissance. Le chrétien, en contemplant ces choses, bénit Dieu dans son cœur, et rend de sincères actions de grâces à son infinie miséricorde, qui remet ainsi aux pécheurs de longues et pénibles satisfactions, et attache cette indulgence aux exercices du christianisme les plus ordinaires et les plus faciles : il est impossible de ne pas être ému profondément. Au milieu du chemin de la vie, quel est celui qui ne soupire pas après la source et le repos sous les grands arbres ? Quel est celui qui ne désire briser ses liens, s'affranchir de l'influence des lieux, des habitudes, faire un pèlerinage et orienter son âme à une vie nouvelle ? Où est l'homme qui ne voudrait pas, entre les regrets du passé et les espérances de l'avenir, pencher sa tête endolorie et son cœur malade sur le sein glorieux de la Vierge qui a enfanté au monde le salut et la vie ? O sainte Marie-des-Anges, refuge des pécheurs, priez pour nous !

cloches très anciennes: l'une était appelée la cloche de la Prédication, c'est celle qui sonnait l'indulgence; elle portait cette inscription :

A D. MCCXXXIX. F. HELIAS FECIT FIERI.
BARTHOLOMÆUS PISANUS ME FECIT CUM LOTERINGO FILIO EJUS,
ORA PRO NOBIS B. FRANCISCE :
AVE, MARIA GRATIA PLENA, ALLELUIA ;

l'autre était appelée cloche de Prime. Il y a quelques années les religieux ont fait fondre toutes leurs cloches. La sonnerie est magnifique et imposante, mais je regrette ma vieille cloche du frère Élie. Qui nous donnera une histoire de la cloche catholique et de ses mystérieuses harmonies ?

CHAPITRE XII

1208-1226

AMOUR DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE POUR LA NATURE

> Quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc.
>
> S. PAUL, Épître aux Romains, ch. VIII.
>
> Si votre cœur était droit, toute créature serait pour vous un miroir de vie et un livre de sainte doctrine.
>
> IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, liv. II, ch. IV.
>
> Vere hæc est quæ cunctas sibi creaturas confœderans valet ad omnia, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.
>
> S. BONAVENTURA.

Béni soyez-vous, ô Jésus, qui avez racheté le monde !

Qu'elle était belle et harmonieuse la nature sortant des mains du Créateur ! C'était le grand POËME de Dieu, dont l'action marchait d'une éternité à une éternité, emportant avec elle les siècles et les hommes. L'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, comprenait naturellement la puissance de son auteur et les merveilles de la création. Dieu, dans son ineffable amour, lui avait dit : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage et la terre pour empire[1]. » Et l'homme était le roi de la création ; tout lui était soumis, parce que lui-

[1] Psalm. 2.

même était soumis à Dieu. Dans cet état de grâce sublime, il était destiné à s'élever de degré en degré jusqu'à la vision béatifique. Mais, comme la création tout entière, l'homme se trouvait placé sous l'empire de deux lois : la loi de Dieu, qui n'est autre chose que les rapports indispensables qui rattachent celui qui reçoit la vie à celui qui la donne, le rayon à la flamme, le fini à l'infini ; et une loi individuelle, loi intérieure constituant son MOI, renfermée dans les limites de l'être qu'elle déterminait, et subordonnée par les rapports nécessaires de la créature au Créateur, à la loi de Dieu, centre universel. La condition du bonheur était une obéissance harmonique à ces deux centres d'attraction ; et l'homme avec sa volonté libre devait se gouverner de manière à ce que son obéissance au principe individuel ne devînt jamais une violation de l'obéissance au principe général, qu'en obéissant à lui-même il obéît en même temps à Dieu, régulateur suprême. Or, l'homme accomplit, sous l'inspiration de la loi individuelle, un acte tel, qu'il ne pouvait pas remonter jusqu'à la loi générale pour recevoir la sanction nécessaire à sa justice et s'harmoniser avec elle. Ainsi, brisant avec Dieu, l'homme mourut à la vision béatifique ; et dès cet instant une substitution destructive de l'ordre de la création eut lieu ; le MOI humain relatif s'était fait absolu : telle est la nature du mal, du péché. Alors l'homme se trouva isolé dans l'univers ; et la nature tout entière, n'ayant plus l'intelligence humaine pour l'élever vers Dieu, brisa l'harmonie de ses concerts, et ne laissa plus échapper de ses entrailles douloureuses qu'un gémissement immense [1].

Dieu eut pitié de son œuvre, de son POËME ; il annonça au monde le Christ, fils de son éternelle génération. Le VERBE, qui avait créé l'univers, s'incarna ; il combattit, il triompha, et le monde fut sauvé. « Dieu, dit saint Jean de la Croix, a com-« muniqué aussi aux créatures par son Fils l'être surnaturel,

[1] Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc. S. Paul.

« lorsqu'il a gravé le caractère de son image dans l'homme, « qu'il a élevé jusqu'à sa ressemblance : car toutes les créa- « tures étant renfermées dans l'homme, partagent avec lui « cet honneur. C'est pourquoi Jésus-Christ dit que lorsqu'il « sera élevé de terre, il attirera toutes choses à lui. De sorte « que Dieu le Père a revêtu de gloire toutes les créatures dans « le mystère de l'Incarnation et de la résurrection de son « Fils [1]. » Ainsi les créatures élèvent à Dieu ou elles en éloignent ; elles sont soumises ou elles sont rebelles, suivant que l'homme est uni ou séparé de Dieu. L'homme charnel, l'homme animal, selon l'expression de saint Paul, ne comprend pas le monde ; il ne voit dans les créatures que ce qui peut satisfaire ses sens ; les créatures l'éloignent de Dieu. L'homme qui a tué la vie divine dans son âme, l'homme qui ne vit que rationnellement, qui ne va jamais au delà de lui-même, ne comprend pas le monde ; toutes les créatures sont la proie de sa curiosité et de son orgueil ; et, pour le dire en passant, combien ces animaux de gloire ont détourné de leur véritable but les sciences naturelles ! Un homme passera sa vie à dessécher une plante, à écorcher une fleur, et il appellera science botanique l'analyse de cette matière informe, sans couleur et sans parfums : c'est que tout a été matérialisé, et longtemps l'étude de l'homme aussi n'a été que l'étude d'un squelette : assurément, pour ceux-là, les créatures les éloignent de Dieu. L'homme purifié par les larmes de la pénitence, élevé au-dessus de la vie matérielle par la pratique humble et persévérante de toutes les vertus chrétiennes, élevé au-dessus de la vie rationnelle par la contemplation, en un mot, l'homme SAINT, comprend excellemment ce que les créatures ont de beautés sensibles ou intellectuelles, et les contemplant dans le sein de Dieu, il reprend sur elles son empire ; et Dieu permet souvent que pour le JUSTE la nature soit rétablie dans son harmonie primitive. Le saint se réjouit dans toutes les œuvres du

1 Œuvres de Saint-Jean de la Croix, édition d'Avignon, 1828, in-12, t. III, p. 172. Ses cantiques spirituels renferment les choses les plus élevées sur la beauté de la création.

Seigneur : par elles, il monte jusqu'à celui qui donne à tout la vie, le mouvement et l'être. Dans ce qu'il y a de beau ici-bas, il contemple Celui qui est la beauté même, et aux vestiges qu'il a imprimés dans la nature, il suit partout le BIEN-AIMÉ. Les saints ne voient pas la nature comme nous ; ils la voient délivrée de la servitude de la corruption et dans la liberté de la gloire[1] ; et cela est indubitable d'après nos simples observations. Nous mêlons toujours quelque chose de nous aux lieux que nous voyons. Nous transformons au-dedans de nous-mêmes l'impression physique reçue par nos sens, et nous créons dans notre intelligence une nature idéale en harmonie avec tout notre être. Si deux artistes, par exemple, peignent d'après nature le même paysage, leurs œuvres seront matériellement exactes ; mais pourtant il y aura une différence indéfinissable ; chacune sera empreinte d'un caractère directement émané de l'artiste, et c'est là ce qui les distingue entre elles. L'une nous laisse froids et insensibles ; l'autre, imprégnée de poésie, nous attire irrésistiblement dans des espaces infinis, comme les œuvres de Claude Lorrain et de Salvator Rosa.

Les païens n'ont pas connu, n'ont pas aimé la nature ; plongés dans le sensualisme des doctrines matérialistes, leur cœur était dépravé et leur intelligence obscurcie[2]. Il n'y a eu que de rares exceptions en faveur de ces âmes d'élite qui, par la poésie, se rattachaient aux traditions primitives. Au milieu de la rudesse judaïque, on trouve de délicates prescriptions legales en faveur de la nature : « Durant six ans, tu sèmeras la terre, et en recueilleras les fruits ; mais à la septième année, tu la laisseras en repos, afin que les pauvres de ton peuple en mangent, et que les bêtes des champs trouvent ce qui reste : tu feras ainsi de ta vigne et de tes oliviers. — En six jours tu accompliras ton labeur ; mais au septième jour, tu te reposeras, afin que ton bœuf,

1 Quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. S. Paul.

2 Tenebris obscuratum habentes intellectum. S. Paul.

ton âne, le fils de ton esclave et l'étranger se reposent. — Tu ne lieras point la bouche du bœuf qui foule les moissons dans l'aire. — Lorsque le bœuf, l'agneau, la chèvre, seront nés, ils seront sept jours sous la mamelle de la mère, et au huitième jour et après, ils pourront être offerts au Seigneur. — Soit un bœuf ou une brebis, ils ne seront pas immolés le même jour avec leurs petits. — Vous ne cuirez point le chevreau dans le lait de sa mère. — Si en marchant dans un chemin vous trouvez sur un arbre ou à terre le nid d'un oiseau, et la mère couchée sur ses petits ou sur ses œufs, vous ne retiendrez point la mère avec ses petits ; mais, ayant pris les petits, vous laisserez aller la mère, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps[1]. »

Nourris dans cette loi, les prophètes et les patriarches aimaient la nature avec transport ; Job chanta ses merveilles[2]. Daniel, dans la fosse aux lions, fit avec eux un traité, et il les reçut comme des esclaves éternels ; il se joua d'eux comme d'un passereau, et il les lia pour amuser les jeunes filles de Babylone[3]. Azarias et ses frères au milieu des flammes, se promenaient comme sous le vent du matin, et appelaient la nature à la glorification de Dieu :

« Étoiles du ciel, bénissez le Seigneur !
« Pluie et rosée, bénissez le Seigneur !
« Vents et tempêtes, bénissez le Seigneur !
« Feux des étés, bénissez le Seigneur !
« Froids des hivers bénissez le Seigneur !
« Montagnes et collines, bénissez le Seigneur !
« Herbes et plantes qui germez dans la terre, bénissez le Seigneur !
« Sources et fontaines, bénissez le Seigneur !

1 Voir Exode, chap. XXIII. — Lévitique, chap. XXII. — Deutéronome, chap. XXII, XXV, passim.

2 Job., chap., XXXVIII, XXXIX, XL.

3 Numquid feriet tecum pactum, et accipies eum servum sempiternum ? Numquid illudes ei quasi avi, aut ligabis eum ancillis tuis ? Job., cap. XL.

« Poissons, qui respirez sous les eaux, bénissez le Seigneur !

« Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur !

« Animaux domestiques et sauvages, bénissez le Seigneur !

« Œuvres de Dieu ! bénissez le Créateur, louez-le, exaltez-le dans tous les siècles ! Amen[1]. »

David, dans les joies et les douleurs de sa vie, aimait la nature comme une sœur, une mère, une épouse ; et nous, dans cette vallée de larmes, assis sur les bords des fleuves étrangers, nous répétons incessamment cet épithalame divin :

« O mon Dieu, vous envoyez des fontaines dans les vallons ; leurs eaux coulent à travers les montagnes. Elles désaltèrent les bêtes sauvages ; elles étanchent la soif de l'onagre. Sur leurs bords habitent les oiseaux du ciel ; ils font entendre leurs voix au milieu des feuillages.

« Des hauteurs de votre séjour vous arrosez les montagnes ; la terre est rassasiée des fruits que répandent vos mains.

« Vous faites germer pour les troupeaux l'herbe de la prairie, les moissons pour l'homme ; vous faites naître de la terre le vin qui réjouit son cœur. Vous lui donnez les parfums qui embellissent son visage, et le pain qui le nourrit.

« Vous arrosez les arbres des forêts, les cèdres du Liban plantés par vos mains. Là sont les nids des oiseaux ; là les sapins offrent un asile aux hérons ; les sommets des montagnes sont les routes des chamois ; les trous tortueux des rochers, le refuge des animaux timides.

« Voilà la mer qui s'étend au loin ; là se trouvent des animaux sans nombre, grands et petits ; là se promènent les vaisseaux.

« Toutes les créatures attendent de vous leur nourriture au jour marqué. Vous donnez, elles recueillent ; vous ouvrez la main, elles sont rassasiées de vos dons. Vous voilez votre visage, elles se troublent ; vous retirez votre souffle, elles ex-

1 Daniel, cap. III.

pirent et rentrent dans leur poussière. Vous envoyez votre esprit, elles renaissent, et la face de la terre est renouvelée.

« Louez le Seigneur, habitants de la terre ; vous dragons, vous abîmes des eaux, feu, grêle, neige, glace, tourbillons et tempêtes, qui obéissez à sa parole ; montagnes et collines, arbres fruitiers et cèdres, bêtes sauvages, troupeaux, reptiles, oiseaux du ciel, rois du monde, peuples, princes et juges de la terre, jeunes gens, vierges, enfants et vieillards, louez le nom du Seigneur : son nom seul est grand[1]. »

Lorsque l'Esprit vint remplacer la Lettre, l'amour de la nature augmenta dans le cœur des croyants. Le sang des martyrs apaisa la férocité des tigres et des léopards qui, au milieu du cirque, montraient de la compassion, du respect, de la sympathie pour les saints de Dieu. Sous Dioclétien, dans la Palestine, les animaux les plus furieux n'osaient pas approcher les martyrs ; si, excités par les bourreaux, ils essayaient de s'élancer sur les victimes, reconnaissant leurs maîtres et leurs frères, ils se retournaient irrésistiblement contre les païens[2]. On avait jeté dans l'amphithéâtre les précieux corps des martyrs Andronicus, Tarachus et Probus ; ils étaient brisés par les supplices et pouvaient à peine se tenir. On lâcha sur eux un ours sauvage et terrible ; il avait déjà le même jour déchiré trois gladiateurs. Il vint s'asseoir à côté de saint Andronicus et il léchait ses plaies. Andronicus posa sa tête sur la tête de l'ours et l'excitait ; celui-ci le caressait doucement. Maximus, furieux de cette amitié entre le martyr et la bête sauvage, fit tuer l'ours aux pieds d'Andronicus. On fit venir ensuite une lionne ; ses rugissements effrayaient les spectateurs ; mais elle vint se coucher comme une brebis aux pieds de Tarachus et semblait l'adorer. Maximus la fit exciter ; alors, rugissant, elle brisa la bar-

1 Psalm. 103 et 148.

2 Verum in alios quidem qui a nostra fide alieni ipsas instigabant, impetum suum converterunt. Acta Martyrum sincera ; édition Westein, in-folio, 1713, pag. 309.

rière, et le peuple épouvanté s'écriait : Ouvrez à la lionne [1]! Non-seulement les êtres animés, mais encore le feu et les autres éléments respectaient ces amants désespérés de la nature et de la mort [2] ; et quand les martyrs entraient dans les flammes, c'étaient comme des triomphateurs recevant les dons des vaincus [3] : c'était sainte Julitta montant sur le bûcher comme sur un lit nuptial [4]. Le marbre s'amolissait pour reprocher aux hommes leur dureté atroce, et la pierre pleurait la mort de ses amis les saints de Dieu [5]; et lorsque Dieu s'était servi des animaux et des éléments pour consommer leur sacrifice, il envoyait les oiseaux du ciel protéger les reliques de leurs frères. Un corbeau, de la race de ceux qui nourrissaient le prophète Élie dans le désert, défendait le corps de saint Vincent, resté sans sépulture [6].

Dans les déserts, les saints moines entrèrent en communication plus directe avec la nature ; elle se montra plus obéissante, plus amie. Les lions vinrent pleurer la mort de saint Paul et assister à ses funérailles ; ils léchaient les pieds et les mains de leur frère Antoine, qui, rendant des louanges infinies à Jésus-Christ de ce que ces animaux avaient quelque sentiment de sa divinité, dit : « Seigneur, sans la volonté duquel il ne tombe pas même une seule feuille des arbres,

1 Ἔρχεται πρὸς τὸν μακάριον Τάραχον, καὶ κύψασα τοῖς ποσιν αὐτοῦ προσεκύνησεν. Acta Martyrum, p. 446.

2 Acta Martyrum, p. 358, 419.

3 Tunc egressi ibant gaudentes ad flammam. Acta martyrum, p. 417.

4 Acta Martyrum, p. 516.

5 Et ad immites ac barbaras hominum mentes convincendas, lapides ipsos resque anima carentes his quæ fierent ingemuisse. Nec dubito quin hæc quæ dixi, pro nugis quibusdam et fabulis habituri sint posteri : at non itidem illi quibus præsentis temporis fides veritatem rei confirmavit. Acta Martyrum, pag. 328.

6 Nam corvus, Heliæ datus
Olim ciborum portitor,
Hoc munus implet sedule,
Et irremotus excubat.

Prudentius Peri Stephanon, hymn 5, ed. Elz., 1667. Voir Acta Martyrum, pag. 371.

ni le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire [1]. » Et lorsque les bêtes sauvages gâtaient son petit jardin, en venant boire à sa fontaine, il leur disait doucement : « Pourquoi me faites-vous du mal, puisque je ne vous en fais point ? Retirez-vous, et au nom du Seigneur ne revenez jamais plus ici [2]. » Et elles ne revinrent plus. Quand saint Théon marchait la nuit dans le désert, il se faisait accompagner d'une troupe de buffles, de chèvres et d'ânes sauvages, et en récompense il leur donnait à boire de l'eau de sa fontaine [3]. Pallade raconte cette touchante histoire : « Un jour, saint Macarius d'Alexandrie étant assis dans sa cellule et s'entretenant avec Dieu, une hyène lui apporta son petit, qui était aveugle. Elle frappa de sa tête contre la porte qui s'ouvrit ; elle entra et le jeta à ses pieds... Le saint fit sa prière et le petit loup fut guéri. La hyène lui donna à téter, et l'ayant repris elle s'en alla. Le lendemain, elle apporta à saint Macarius une grande peau de brebis. Le saint homme lui dit : Comment aurais-tu pu avoir cette peau, si tu n'avais dérobé une brebis à quelqu'un ? Ainsi je ne veux pas recevoir de toi un présent que tu ne me ferais pas, si tu n'avais fait tort à personne. Alors la hyène, baissant la tête et pliant les genoux devant le saint, continuait de lui présenter cette peau. Sur quoi il lui dit : Je proteste que je ne la recevrai point, si tu ne me promets de ne plus faire à l'avenir de tort aux pauvres en dévorant leurs brebis. A ces paroles, elle fit signe de la tête, comme si elle eût promis au saint d'obéir à ce qu'il lui commandait, et alors il accepta cette peau, que la bienheureuse servante de Jésus-Christ, Mélanie, m'a dit avoir reçue depuis en don de ce

1 Nec mora, in laudationem Christi effusus, quod muta quoque animalia Deum esse sentirent. S. Hieron., Vita S. Pauli.

2 S. Athanase, Vie de S Antoine.

3 Dicebant autem quod et noctibus ad eremum progrediens, comitatu uteretur plurimo eremi bestiarum. Ipse vero hauriens aquam de puteo suo, et præbens eis pocula, obsequii earum remunerabat laborem. Rufin. Aquileiensis, dans la collection Rosweide, pag. 459.

grand saint. Il la nommait le Présent de la hyène [1]. »

Sulpice-Sévère nous apprend que notre saint Martin avait un empire merveilleux sur tous les animaux. Un jour, se reposant avec ses disciples sur le bord de la rivière, il vit un serpent qui la passait à la nage ; il lui commanda au nom de Dieu de la repasser : le serpent se tourna aussitôt, et on le vit se rendre vers l'endroit d'où il était parti, avec la même vitesse qu'il était venu. Aussi il avait coutume de dire, en se plaignant de l'insensibilité des hommes : Ils ne m'écoutent pas, tandis que les serpents m'obéissent [2].

Saint Columban travaillant à civiliser les Vosges, adoucissait les animaux sauvages. Il fallait bien montrer aux peuples barbares l'action puissante de Dieu sur la nature ; la férocité des animaux vaincue et amollie, voilà le signe qui était donné au monde. Il commandait au corbeau, et à sa voix l'ours de la montagne lui apportait les peaux de cerfs nécessaires pour sa chaussure [3]. Une de ses grandes jouissances était d'aller seul dans les immenses forêts contempler Dieu dans les beautés de la nature ; il appelait tous les animaux ; il les caressait avec une joie indicible ; les oiseaux venaient reposer sur ses épaules. Il affectionnait par-dessus tout un petit écureuil qui descendait de ses grands arbres et venait se cacher dans le sein de son ami [4].

Voilà la puissance que les saints avaient sur la nature. Aucune hostilité n'existait plus contre eux dans le monde, parce qu'ils avaient vaincu le péché et rétabli leur âme dans la pureté de son origine ; ils étaient en paix avec les animaux et avec les éléments, comme avec les hommes et avec eux-

1 Pallade, Vie de saint Macarius d'Alexandrie. Collection Rosweide, p. 725, in-folio, Anvers, 1628

2 Sulpice-Sévère, dialogue III, n° 12.

3 Vita S Columbani abbatis — D. Mabillon Acta sanct ord S. Benedict. sæc. II, p. 15, 16.

4 Ferusculam quam vulgo homines squirium vocant sæpe de arduis arborum culminibus arcessitam, manuque perceptam, suo collo impositam, sinumque ingredientem ac exeuntem sæpe vidisse supradictus vir testabatur, Vita S Columbani, § 30, p. 17.

mêmes[1]. Et pendant que le sceau de l'anathème était partout brisé autour d'eux, les docteurs du christianisme, les Pères de l'Église, saint Basile et saint Ambroise, avec leurs magnifiques commentaires sur l'œuvre des six jours, posaient les bases de la véritable histoire naturelle ; et saint Grégoire de Nazianze, dans ses belles poésies inspirées par la solitude, s'appuyait sur toutes les créatures pour bénir Dieu.

Notre saint François d'Assise se distingue entre tous les bienheureux amants de la nature ; il fut uni avec tout ce qui est innocent et pur. Dieu le revêtit d'une splendeur dont il n'avait pas voulu entourer son propre corps pendant son passage sur la terre. Après les traditions d'amour pour la nature que nous venons de dérouler, on ne trouvera rien de puéril, rien d'indigne dans la vie de saint François. Il était au milieu de la création ce qu'était Adam dans le paradis terrestre ; il jouissait pleinement de l'amour des êtres et des choses sur lesquels il régnait en paix[2]. Selon l'ordre donné par Jésus-Christ à ses apôtres et à ses disciples, François parcourut le monde, prêchant l'Évangile à toute créature, et toutes les créatures l'écoutèrent avec tendresse[3]. Par un admirable sentiment de piété, il les appelait toutes ses frères et ses sœurs. Remontant, dit saint Bonaventure, jusqu'à la première origine des choses, il considérait tous les êtres

1 Demonstratum est posse homines bestiis etiam dominari, si subdant obedientiam Conditori S. Augustin., serm. 46, de Tempore, edit. Froben.

2 Illustre exemplum, imo speculum, hujus humilitatis fuit S. Franciscus, qui proinde per eam gratiam, et gloriam Dei angelorum et hominum est adeptus ; nam primo per eam adeo possedit terram cordis et corporis sui, ut illa mansuetudine hac animi plane imbuta subjaceret, se spiritui ad omnes labores, et pœnitentias .. Secundo per eam accessit ad primævam innocentiam, quam habuit Adam in Paradiso, ut animalia etiam fera eum quasi herum agnoscerent, imo ab eo mansuefieri sinerent ; aves et agni eum quasi fratrem ambiebant, nec recedebant nisi accepta benedictione. Cornelius à Lapide soc, Jesu, Comment in cap. III Eccles., num. 3, édition d'Anvers, in-fol.

2 Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ S. Marc, chap. XVI.

comme sortis du sein de la divinité, et reconnaissait qu'ils avaient tous le même principe que lui [1]. Un jour, près de Bevagno, il vit un grand nombre d'oiseaux rassemblés sur des arbres. Tout joyeux, il dit à ses compagnons : « Attendez-moi ici sur le chemin, je vais prêcher mes frères les oiseaux. » Tous les oiseaux s'approchèrent de lui ; il leur dit avec amour : « Mes petits frères, vous devez toujours louer votre Créateur et l'aimer toujours, lui qui vous a revêtus de plumes, qui vous a donné des ailes avec la liberté de voler en tout lieu. Il vous a fait avant toutes ses créatures ; il a conservé votre espèce dans l'arche de Noé, il vous a assigné pour séjour les régions pures de l'air : sans que vous semiez, sans que vous moissonniez, sans que vous ayez à vous en occuper jamais, il vous nourrit, il vous donne de grands arbres pour faire vos nids, et il veille sur vos petits. Ainsi donc, louez toujours le bon Dieu. « Et pendant ce discours les oiseaux ouvraient leurs yeux et leur bec, ils étendaient le cou et tenaient repectueusement leur tête baissée vers la terre, témoignant combien les paroles de leur frère saint François les avaient réjouis. Saint François admirait leur nombre, leur magnifique variété, leur attention, leur bonté ; il leur donna sa bénédiction et ils s'envolèrent[2]. Et cet homme simple et pur, revenu vers ses disciples émerveillés, se faisait des reproches de n'avoir jamais, jusqu'à ce jour, prêché les petits oiseaux, qui écoutent avec un si grand respect la parole de Dieu [3].

1 S. Bonaventura, cap. VIII.

2 Dicendo loro S. Francesco queste parole, tutti cominciarono ad aprir gli occhi, e'l becco, e stendere i colli, e riverentemente inchinare i capi insino a terra, e con riverenti atti dimostrare, che le parole del santo davano a loro gran dileto, e san Francesco insieme con loro rallegravasi molto di tanta moltitudine d'uccelli, e della loro bellisima varietà, e della loro attentione, e familiarità. Fioretti, di S Francesco, cap. XV. S. Bonaventura, cap. XII.

3 Cœpit se negligentiæ incusare, quod olim non prædicaverit avibus, postquam audirent cum tanta reverentia verbum Dei. Thomas de Celano, lib. I, cap. VII. — On voit au Louvre un beau tableau du Giotto qui représente cette prédication aux petits oiseaux.

Son disciple, son ami, Antoine de Padoue, continua cette prédication aux bonnes créatures de Dieu ; il appelait les animaux pour l'instruction de l'homme. Je vais laisser parler son naïf historien. « Comme il prêchait les hérétiques dans la Romagne, eux ne voulant écouter, parce que, disputant contre eux, il les confondoit vivement, et estant hors la rive de la mer, près de l'embouchure de la rivière, il appela les poissons de la part de Dieu, à ce qu'ils vinssent ouïr sa sainte parole, puisque les hommes la refusoient, combien qu'il les eût rachetés par le sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son fils unique. Ce fut une chose belle et admirable, qu'à ces paroles l'on vit aussitôt paroir sur l'eau une quantité presque infinie de poissons de la mer et de ladite rivière, lesquels, s'assemblant peu à peu, s'unissoient selon leurs espèces et qualités, s'agençant d'eux-mêmes d'un ordre admirable, en sorte que les petits s'approchèrent de la rive, et ainsi les plus grands et plus gros, de main en main, tellement que c'estoit chose très-agréable à voir. Après qu'ils se furent bien accommodés, le saint leur fit le sermon suivant : « Mes frères les poissons, qui estans créatures du commun créateur, comme nous, estes aussi obligés à le louer, attendu que vous avez reçu de lui l'estre et la vie, et qu'il vous a donné pour demeure le noble élément de l'eau douce ou salée, selon votre naturelle nécessité et maintien. Il vous a puis après en icelle donné des cachots et retraictes pour vous garantir des aguets de vos poursuivants. Il lui a pleu aussi que cet élément fut transparent, diaphane et clair, afin que vous puissiez plus aisément cognoistre ce que vous devez embrasser ou fuir : pour quoi il vous donna pareillement des aislerons et la force pour vous conduire où vous voudriez ; mais surtout lui estes-vous grandement obligés de ce que vous seuls de toutes les autres créatures fustes sauvés au déluge universel : pourquoi vous êtes creues en nombre sur toutes les autres. Vous fustes choisis pour sauver le prophète Jonas, et l'ayant gardé trois jours dans votre ventre, vous le rendistes vifs sur terre. Vous avez payé le cens

et tribut pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour son premier apôtre saint Pierre. Vous avez aussi toujours été sa viande pendant sa vie et après sa mort, lorsqu'il ressuscita. Pour lesquelles raisons et autres dont je ne me souviens pas maintenant, vous estes extrêmement obligés à remercier Dieu. » Les poissons consentirent à ces paroles avec tous les gestes qu'ils peurent montrer, baissant leurs testes, remuant leurs queues et faisant signe de le vouloir approcher. Pour lesquels signes le saint Père se retourna vers les cœurs rebelles et diamantins des hérétiques, et leur dit en présence d'une grande multitude de peuple (qui s'estoit là assemblée pour la venue d'une telle quantité de poissons qui ne se bougeoient, attendant que le saint les licençiât) : « Dieu soit loué de ce que les poissons mesmes oyent bien volontiers sa parole ! Mais vous, qu'attendez-vous à vous convertir ! Quel autre témoignage voulez-vous plus évident de la parole de Dieu ? N'avez-vous point honte de vous cognoistre moindres que les poissons, qui n'ont point de raison ? » Lors tous les hérétiques là présents, sans attendre davantage, se convertirent à la foy, et les catholiques se confirmèrent de tant plus. Or, les poissons ne se bougeoient, ainsi leur nombre s'augmentoit toujours, sans aucunement confondre leur ordre, jusqu'à ce qu'ils eussent tous eu la bénédiction du saint père, après laquelle ils se séparèrent, en alla chacun d'eux où il s'adonna, et saint Antoine rentrant dans Rimini, y convertit le reste des hérétiques qui y estoient, lesquels ne s'estoient trouvés au miracle [1]. »

Par-dessus tous les oiseaux, saint François aimait les tourterelles. Un jour, il rencontra sur le chemin un jeune homme qui allait à Sienne vendre des tourterelles qu'il avait prises en vie. Le saint lui dit : « O bon jeune homme ! voilà d'innocents oiseaux à qui l'on compare dans la sainte Écriture les âmes chastes et fidèles ; je vous prie instamment de ne les point

1 Les Chroniques des Frères-Mineurs, liv. v, chap. XVIII, in-8°, imprimées à Troyes, 1607.

mettre en les mains de gens qui les tueraient, mais de me les donner. » Elles lui furent données ; il les mit aussitôt dans son sein, et il leur disait en les caressant : Tourterelles innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre? Je vous préparerai des nids, où vous pourrez croître et multiplier. Il les porta dans son couvent de Ravacciano ; là elles étaient dans une grande privauté avec leurs frères les religieux ; elles venaient comme des poules prendre à manger dans leurs mains [1]. Le jeune homme aussi eut sa récompense ; il entra dans l'Ordre des Mineurs et y vécut saintement.

Saint François avait une grande prédilection pour les alouettes. Il se plaisait à remarquer dans leur plumage la couleur grise et cendrée qu'il avait choisie pour son Ordre, afin que l'on pensât souvent à la mort, à la cendre du tombeau. Montrant à ses disciples l'alouette s'élevant dans l'air et chantant dès qu'elle a pris sur la terre quelques grains : Voyez, disait-il avec joie, elles nous apprennent à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation. Près d'un couvent qui portait le doux nom de Mont-Colombe, il y avait un nid d'alouettes huppées ou crêtées, dont la mère venait tous les jours prendre à manger de la main du serviteur de Dieu, pour elle et pour ses petits ; et quand ils furent un peu forts, elle les lui amena. Il s'aperçut que la plus forte des petites alouettes piquait les autres et les empêchait de prendre la becquée ; cela lui fit une grande peine, et s'adressant à elle comme si elle eût pu l'entendre : Insatiable et cruelle, dit-il, tu mourras misérablement, et les plus avides animaux ne vou-

1 O buon giovane, io ti prego che tu mi dij quelli uccellii cosi innocenti, i quali nella Scriptura sono assimigliati alle anime caste, humili, e fideli, e non vengono alle mani de' crudeli, che le uccidano... Ricevendole in grembo cominciò a parlar loró ; ò sciocche mie tortore innocenti, e caste, perche vi lasciate pigliare ?... e stando domesticamente con san Francesco, et con gli altri frati, come se fossero state galline. Fioretti, cap. XXI.

dront point manger de ta chair. En effet, quelques jours après, elle se noya dans un vase où il leur mettait à boire ; on la jeta aux chats et aux chiens, pour voir s'ils la mangeraient : pas un n'y toucha [1]. La vue des oiseaux engageait saint François à prier. Revenant de Syrie, il traversait les lagunes de Venise ; il y avait une grande troupe d'oiseaux qui chantaient : Nos frères les oiseaux louent Dieu, dit-il à son compagnon, allons au milieu d'eux réciter l'office divin. Mais le gazouillement les empêchant de s'entendre, saint François se tourna vers eux et leur dit : Mes frères les oiseaux, cessez de chanter, jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu notre dette de prières. Ils se turent et ne reprirent leur chant que lorsque le Saint leur en eut donné la permission [2]. En mémoire d'un si touchant miracle, il bâtit une humble petite chapelle, qui est devenue plus tard un magnifique couvent.

Prêchant dans le bourg d'Alviano, et ne pouvant être entendu à cause du bruit des hirondelles qui avaient là leurs nids, il leur adressa ces paroles ; Hirondelles mes sœurs, vous avez assez parlé ; il est bien temps que je parle à mon tour. Écoutez donc la parole de Dieu et gardez le silence pendant que je prêcherai. Elles ne dirent plus un seul petit mot, et ne bougèrent de l'endroit où elles étaient [3]. Saint Bonaventure, qui raconte ce fait, ajoute qu'un bon étudiant de Paris se trouvant interrompu dans son étude par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : En voici une de celles qui troublaient le bienheureux François dans son sermon, et qu'il fit taire. Alors il dit à l'hirondelle : Au nom de François, serviteur de Dieu, je te commande de te taire et de venir à moi. Elle se tut dans le moment et vint à lui. Mais, dans la surprise qu'il en eut, il la lâcha, et n'en fut plus importuné. C'est ainsi qu'il plaisait à Dieu d'honorer le

1 Chalippe, Vie de S. François, liv. V.
2 S. Bonaventura, cap. VIII
3 S. Bonaventura, cap. XII.

nom de son serviteur [1]. Un jour, comme saint François allait prendre son repas avec le Frère Léon, il se sentit intérieurement rempli de consolation au chant d'un rossignol. Il pria Léon de chanter alternativement les louanges de Dieu avec l'oiseau. Celui-ci s'en étant excusé sur sa mauvaise voix, le saint se mit à répondre au rossignol, et continua jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger, et ce ne fut que par son ordre, après avoir reçu sa bénédiction, que le rossignol s'envola [2].

Le long du lac de Rieti, un pêcheur lui donna un joli petit oiseau de rivière. Après l'avoir caressé, il l'excita à s'envoler ; mais ce fut inutilement. Alors levant les yeux au ciel pour louer Dieu dans ses créatures, il resta plus d'une heure dans ces oraisons extatiques qui lui étaient familières. Revenu à lui, il bénit l'oiseau en lui commandant d'aller chanter les louanges de Dieu, et tout joyeux il partit [3]. Dans sa première visite au mont Alvernia, saint François se vit environné d'une multitude d'oiseaux qui se mirent sur sa tête, sur ses épaules, sur sa poitrine et dans ses mains, battant des ailes et témoignant par le mouvement de leurs petites têtes tout le plaisir que leur causait l'arrivée de leur ami. « Je vois, dit-il à son compagnon, je vois qu'il faut rester ici, puisque mes petits frères les oiseaux se réjouissent [4]. » Pendant son séjour dans ces montagnes, un faucon dont l'aire était voisine, le prit en grande amitié : par son cri, il annonçait au saint l'heure à laquelle il avait coutume de prier ; il chantait à une heure plus avancée pour le ménager lorsqu'il était ma-

1 Et conversus ad hirundinem fiducialiter ait : In nomine servi Dei Francisci, præcipio tibi, ut ad me veniens continuò conticescas. S Bonaventura, cap. XII.

2 Fioretti di S. Francesco.

3 S. Bonaventura, cap. VIII.

4 Cerno, frater, voluntatis esse divinæ, quod hic aliquandiu commoremur, tantum sorores aviculæ de nostra videntur præsentia consolari. S. Bonaventura, cap. VIII.

lade ; et si alors, vers le point du jour, sa voix, comme une cloche intelligente, sonnait au matin, il avait soin d'en modérer et d'en affaiblir le son [1]. C'était, dit saint Bonaventure, un divin présage des grandes faveurs qu'il devait recevoir dans ce lieu.

Pendant qu'il était malade à Sienne, un chevalier lui envoya un faisan. Dès que ce petit animal vit le saint et entendit sa voix, il s'affectionna tellement à lui qu'il ne pouvait plus en être séparé. Plusieurs fois on le porta dans les vignes pour lui donner la liberté ; mais toujours d'un vol rapide il revenait au Père. On le donna à un homme de bien qui venait souvent voir le malade : le faisan ne voulut plus manger ; mais rapporté à saint François, il donna des marques de joie et mangea avec avidité [2]. Ainsi François aimait les petits oiseaux et en était aimé. A sa mort, ils eurent une bien grande joie, et chantèrent son triomphe. « Particulièrement les alouettes, ses bien-aimées, et qui lui étaient fort familières, se réjouirent de sa gloire, paraissant le lendemain de grand matin en bonne troupe sur le toit de la cellule où était mort saint François, gringottant un chant fort doux et extraordinaire, voire comme miraculeux, qui dura plusieurs heures, célébrant les louanges de leur glorieux saint et témoignant sa gloire [3]. » Entre tous les animaux, saint François aimait singulièrement ceux qui lui représentaient la douceur de Jésus-Christ, ou qui étaient le symbole de quelque vertu. Les agneaux lui rappelaient ce très-doux Agneau de Dieu qui s'est laissé conduire à la mort pour la rédemption des péchés du monde. Lorsqu'il passait le long des pâturages, il saluait amicalement les troupeaux qui venaient à

1 Cum vero servus Christi infirmitate plus solito gravaretur, parcebat falco, nec tam tempestivas indicebat vigilias. Si quidem velut instructus a Deo, circa diliculum suæ vocis campanam levi tactu pulsabat. S. Bonaventura, cap. VIII.

2 Qui continuo ut virum sanctum audivit et vidit, tanta ei amicabilitate cohæsit ut nullo modo pateretur ab ipso sejungi. S. Bonaventura, cap. VIII.

3 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. LXXI.

lui et lui faisaient fête à leur manière [1]. Apercevant une pauvre petite brebis qui paissait seulette au milieu d'un troupeau de chèvres et de boucs, il fut ému de pitié et dit à ses frères : « Ainsi notre doux Sauveur Jésus était au milieu des Juifs et des Pharisiens. » Ils résolurent d'acheter la brebis ; mais ils ne possédaient rien au monde que leurs manteaux. Arriva un marchand qui leur demanda le sujet de leur douleur et paya la brebis. Saint François la mena avec lui chez l'évêque de la ville voisine, qui s'émerveillait fort de la simplicité du saint. Quelques jours après, il déposa cette brebis dans un couvent de pauvres filles, qui, par amour pour le saint, moult bien la gardèrent, et de sa laine firent une robe que François baisait avec tendresse et montrait souvent. Étant à Rome en 1222, il menait toujours avec lui un petit agneau. Lorsqu'il fut près de partir, il le confia à sa pieuse et illustre amie, Jacoba de Settesoli. Le petit animal, comme formé dans les exercices spirituels par notre saint, suivait cette dame à l'église, y demeurait et en revenait avec elle, sans jamais la quitter. Si elle était moins diligente à se lever, il allait à son lit, où, en bêlant, frappant de sa tête, et par d'autres petits mouvements, il semblait l'avertir d'aller servir Dieu. Aussi la dame de Settesoli aimait et admirait ce petit agneau, et le conservait comme un disciple de saint François, devenu pour elle un maître dans la dévotion [2].

Saint François ne pouvait pas voir conduire les agneaux à la boucherie; il pleurait et donnait ses vêtements pour les racheter de la mort [3]. A Sainte-Marie-des-Anges, on lui fit présent d'une brebis; il l'accepta avec bonheur. « Il l'admonestoit d'estre soigneuse de louer Dieu, et qu'elle se gardât d'offencer ou d'estre offencée des religieux : ce que ceste bre-

1 S. Bonaventura, cap. VIII.

2 Propter quod agnus Francisci discipulus, devotionis jam magister effectus, ut mirabilis et amabilis a domina servabatur. S. Bonaventura, cap. VIII.

3 Redemit frequenter agnos, qui ducebantur ad mortem. S. Bonaventura, cap. VIII.

bis gardoit et observoit à son possible: voire aussi curieusement que si elle eût eu la discrétion pour obéir à son maître. Lorsque les religieux alloient chanter au chœur, cette bestiolle alloit aussi, et les suivoit à l'église, où, sans que personne lui enseignât, elle s'agenouilloit ; puis, au lieu de chanter et prier, elle bêloit devant l'autel de la vierge Marie et de son Fils, l'Agneau sans tache, comme les voulant saluer et louer. Et lorsqu'on eslevoit la sainte hostie à la messe, elle s'inclinoit, mettant les genoux contre terre, honorant et adorant son Créateur [1]. » Étant au monastère de Sainte-Véréconde, près de Gubbio, François maudit et voua à la mort une truie qui avait tué à coups de dents un pauvre petit agnelet presque au sortir du ventre de sa mère [2].

Pendant qu'il traitait bien amoureusement les agneaux et les brebis, il domptait la férocité des loups et faisait des pactes avec eux. Voyageant un jour entre Grecio et Cotanello avec un paysan, les loups vinrent le caresser comme font les chiens. A cette nouvelle, les habitants du voisinage supplient l'homme de Dieu de les délivrer de deux grands fléaux qui les tourmentaient, les loups et la grêle. Saint François leur dit : « A l'honneur et à la gloire de Dieu tout-puissant, je vous engage ma parole que, si vous voulez me croire et avoir pitié de vos âmes, en faisant une bonne confession et de dignes fruits de pénitence, le Seigneur vous regardera d'un œil favorable, vous délivrera de vos calamités, et rendra votre pays abondant en toutes sortes de biens. Mais aussi je déclare que si vous êtes ingrats, si vous faites comme le chien qui retourne à ce qu'il a vomi, Dieu en sera plus irrité contre vous, et il doublera vos peines et vos tribulations. » Tant que les habitants de la vallée de Grecio demeurèrent fidèles à Dieu, les loups ne mangèrent pas leurs troupeaux, et la nuée grosse de grêle et d'orage se détournait de leur terre et allait fondre ailleurs [3].

1 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. XXXVIII.

2 Heu me, frater agnicule, animal innocens !... maledicta sit impia quæ te interfecit. S. Bonaventura, cap. VIII.

3 S. Bonaventura, cap. VIII.

Dans le temps que saint François demeurait dans la cité de Gubbio, un loup ravageait tout le territoire, et les citoyens armés marchaient contre lui comme contre un ennemi. Saint François, malgré les prières de ses frères, voulut aller seul à la rencontre du loup. Dès qu'il l'aperçut, il lui commanda au nom de Dieu de ne plus faire aucun ravage, et cet animal féroce, devenu doux comme un agneau, vint se coucher aux pieds du saint, qui lui parla ainsi : « Mon frère le loup, tu vas dévastant et tuant les créatures de Dieu, tu es un homicide, et toute cette contrée t'a en horreur. Mais je veux, frère loup, que tu fasses la paix avec elle. Comme c'est la faim qui t'a porté au mal, je veux que tu me promettes de ne le plus faire si on te nourrit. » Le loup, en signe de consentement, inclina profondément la tête. « Donne-moi un gage de ta parole, » reprit le saint en lui tendant la main. Le loup leva familièrement une patte de devant et la posa dans la main de son ami et de son maître, et il le suivit dans la ville. Saint François dit au peuple assemblé à cause d'une si grande merveille : « Entre autres choses, Dieu a permis ce fléau à cause des pécheurs ; mais la flamme éternelle de l'enfer est plus redoutable aux damnés que la férocité d'un loup, qui ne peut tuer que le corps. Mes petits frères, tournez-vous vers Dieu et faites pénitence de vos péchés, et Dieu vous délivrera dans le temps du loup, et dans l'éternité, de l'enfer. Mon frère loup, qui est ici, m'a promis de faire un pacte avec vous et de ne vous affliger en rien, si de votre côté vous promettez de lui donner chaque jour la nourriture nécessaire. » Le peuple s'engagea par acclamation. Le loup renouvela ses signes de consentement, et pendant deux années consécutives, il vint dans la ville demander sa nourriture à la manière des animaux domestiques ; lorsqu'il mourut, les citoyens eurent une grande douleur, car il était pour eux le mémorial de la vertu et de la sainteté de François [1].

1 ... E dupo il Lopo visse in Ugubio due anni, andando domestico per

Un jour, à Grecio, un frère lui apporta un petit lièvre qu'il avait pris vivant dans un lac. Saint François dit tout ému : « Mon petit frère le lièvre, viens avec moi ; pourquoi t'es-tu laissé attraper ? » Et le petit lièvre courut vers le saint comme vers un gîte très-sûr. Il le mit plusieurs fois à terre, afin qu'il pût retourner au bois ; mais toujours il revenait auprès du saint, qui fut obligé de le faire porter au loin dans la campagne [1]. Saint Bernard aimait aussi à délivrer dans les bois les lièvres que les chiens allaient prendre, et les petits oiseaux menacés par l'épervier [2]. Un pêcheur du lac de Rieti présenta à saint François un grand poisson que l'on venait de tirer des filets. Il le garda quelque temps entre ses mains ; puis il le remit à l'eau. Le poisson demeura au même endroit, jouant en sa présence, comme si par affection il n'eût pu le quitter [3].

Les plus petites choses élevaient à Dieu le cœur de saint François. « Il y avait un figuier à Notre-Dame-des-Anges sur lequel estoit une cigale qui souvent par ses cris réveilloit les âmes pour louer Dieu. Un jour entre autres notre saint père l'appela, et elle lui vola incontinent sur la main. Il lui commanda de louer Dieu par son chant ; lors elle commença à chanter, et ne cessa qu'il ne lui eût commandé qu'elle se teut et qu'elle retournast à sa place. Estant retournée sur son figuier, elle venoit tous les jours voler sur les mains du

le case, essendo nodrito cortesemente, e dopo due anni mori, còn gran dispiacere de' cittadini, che lo vedevano cosi mansueto andar per la citta, e si ricordavano meglio della virtu, e sanctità di S. Francesco. Fioretti di san Francesco cap. XX.

1 Vie Mss. en vers français, et Thomas de Celano, lib. I, cap. VII.

2 Vita S. Bernardi auct. Gaufrid. lib. III, cap. VII, édit. Mabillon.

3 Dictus piscis juxta naviculam ludens in aqua, non recedebat de loco in quo eum posuerat. Thomas de Celano, lib. I, cap. VII. Ce délicieux lac de Rieti, que l'on nomme maintenant il Lago di pie di luco, laisse de doux souvenirs dans l'âme du voyageur amant de saint François ; ses rivages ont conservé les traces des miracles de l'homme de Dieu, et les collines qui l'entourent en forme de croix portent la couronne franciscaine des couvents de Grecio, de Mont-Colombe, de Sainte-Marie-aux-Bois, et de Pudo-Buscone.

saint à pareille heure. Il dit un jour à ses frères : Je veux que nous donnions congé à notre sœur la cigale ; il y a assez longtemps que, nous réjouissant par ses chansons, elle nous excite à louer Dieu. Alors elle s'envola et ne se vit plus depuis, comme bonne fille d'obédience [1]. » Comme il louait les petites alouettes de leur détachement de la terre, ainsi il blâmait les fourmis qui faisaient leurs provisions avec trop de soin [2].

Saint François, dans une pieuse simplicité, détournait avec amour le ver qui était sur le chemin, afin qu'il ne fût pas écrasé par les passants. N'était-il pas dit du Christ : Je suis un ver et non pas un homme [3] ? Pendant l'hiver il faisait porter aux abeilles du miel ou du bon vin pour les nourrir et les réchauffer [4]. Il aimait l'eau, parce qu'elle est le symbole de la pénitence et qu'elle a lavé notre âme dans le baptême ; « pour ce, quand il se lavait le visage ou les mains, il cherchait toujours un lieu où l'eau tombant ne pût être trépignée et souillée. Il révérait aussi les pierres, de façon que quelquefois il tremblait de marcher sur icelles, se souvenant de la pierre angulaire de l'Évangile [5]. » Il recommandait aux frères qui allaient couper le bois dans la montagne de laisser de forts rejets en mémoire de Jésus-Christ qui a voulu mourir pour notre salut sur le bois de la croix ; il voulait que toujours le jardinier réservât au milieu du grand jardin un petit jardinet tout composé de fleurs suaves, odoriférantes et belles à voir, afin qu'elles invitassent un chacun à louer Dieu par leur beauté. Les fleurs élevaient son âme à cette fleur sortie de l'arbre de Jessé, et dont le parfum réjouit le monde [6]. Et

1 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. XXXIX.

2 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. XLIII.

3 O pietas simplex, o simplicitas pia! circa vermiculos etiam nimio flagrabat amore. Thomas de Celano, lib. I, cap. X.

4 Et apibus in hyeme, ne frigoris algore deficerent, mel, sive optimum vinum faceret exhiberi. Thomas de Celano, lib. I, cap. X.

5 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. XLI.

6 Cum florum venustatis cerneret formam, et suavitatis olentiam persentiret, statim ad illius floris pulchritudinem considerationis oculum deflec-

comme il s'était donné à Dieu avec un dévouement sans bornes, les éléments, qui sont aussi les serviteurs, les agents de Dieu, devenaient les serviteurs de François.

Les médecins allaient lui appliquer un fer rouge aux tempes, il le bénit d'abord et lui dit : « Feu, toi qui es mon frère, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, et t'a fait beau, utile et puissant ; sois-moi donc favorable aujourd'hui, et Dieu daigne adoucir ton ardeur de telle sorte que je la puisse supporter. » Le fer fut appliqué, et le saint s'écria : « Mes frères, louez avec moi le Très-Haut ; le feu même ne brûle pas, et je ne sens aucune douleur [1].» Étant à Gaëte sur le rivage de la mer, une grande multitude de peuple accourut pour le voir et l'entendre ; François entra dans une barque pour s'y cacher ; la barque s'éloigna du bord et s'arrêta immobile à une petite distance. « Dont connaissant la volonté de Dieu, se tournant vers le peuple qui était fort étonné, il leur fit une prédication très-profitable ; puis il les bénit, comme ils désiraient, avec le signe de la croix, dont ils furent fort consolés. Lorsqu'ils se furent éloignés, la barque revint elle-même vers la terre, de façon que l'on pourrait dire que l'âme eût été bien obstinée, laquelle eût refusé d'obéir à celui auquel le bois sec obéissait [2]. »

Qui pourrait raconter toutes les merveilles de la vie de notre saint ? qui pourrait dire tout son amour pour la nature ? « S'il avait été le maître, il aurait commandé à tous les gouverneurs des villes et bourgades qu'au jour de Noël ils fissent épendre et jeter du blé par les rues et par les champs, afin que les oiseaux eussent plus d'occasion de se réjouir en tel jour, ayant leur manger à souhait ; et qu'en mémoire de ce que notre Rédempteur Jésus-Christ naquit

tebat, qui lucidus in vernali tempore de radice Jesse progrediens, ad odorem suum suscitavit innumera millia mortorum. Thomas de Celano, lib. I, cap. X,

1 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. XL.

2 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. XXXV. — S. Bonaventura, cap. XII.

entre un bœuf et un âne, ceux qui auraient de tels hôtes seraient contraints de leur donner ledit jour du foin et de l'avoine abondamment [1]. » Avant de mourir, saint François eut la consolation de donner une grande fête, à laquelle il convia les animaux. C'était à Grecio, le jour de Noël. Ce fut un triomphe de la simplicité, de la pauvreté, de l'humilité. Au milieu du bois, on avait préparé une étable ; il y avait du foin, un bœuf, un âne ; l'autel du sacrifice, c'était la crèche. Les Frères-Mineurs d'un grand nombre de couvents voisins, suivis d'une foule de peuple portant des torches allumées et chantant des cantiques, descendirent des montagnes. Cette nuit qui a éclairé le monde ne devait pas être obscure. Saint François, plein d'allégresse, fit diacre à la messe et chanta solennellement l'Évangile. Il prêcha le peuple sur la naissance du Christ et sur les grandes destinées de cette ville de Bethléem, petite entre toutes les villes de Juda. Par une tendresse amoureuse, il affectait d'appeler le Sauveur l'enfant de Bethléem, et en prononçant ce mot, il bêlait comme un mouton ; en prononçant le doux nom de Jésus, il léchait les lèvres comme s'il eût mangé du miel ; et un des assistants, dont l'âme était pure, Vélita, le grand ordonnateur de la fête, vit dans la crèche un enfant d'une ravissante beauté qui dormait, et que François embrassait tendrement comme pour l'éveiller. La paille sur laquelle l'enfant avait paru couché eut la propriété de guérir différentes maladies des animaux [2].

Lorsque l'amour débordait du cœur de François, il parcourait la campagne ; il appelait les moissons, les vignes, les arbres, les fleurs des champs, les étoiles du ciel, tous ses frères et ses sœurs de la nature à se joindre à lui pour bénir le créateur, et sa tendresse radieuse et naïve s'élevant de degré en degré jusqu'au soleil, l'illuminateur et le fécondateur des mondes, un hymne s'élançait de son âme :

« Seigneur très-haut, très-puissant et très-bon, à vous

1 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, ch. XLI.
2 Thomas de Celano, lib. I, cap. X.

« appartiennent la louange, la gloire, l'honneur et toute bé-
« nédiction.

« A vous seul elles sont dues, et nul homme n'est digne de
« prononcer votre nom.

« Loué soit Dieu mon Seigneur, ainsi que toutes les créa-
« tures, spécialement notre frère le soleil, qui nous donne
« le jour et la lumière : il est beau et rayonne avec une
« grande splendeur ; il est votre image, ô mon Dieu !

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la lune et pour
« les étoiles ; il les a formées dans le ciel brillantes et
« belles.

« Loué soit mon Seigneur pour notre frère le vent, pour
« l'air, soit nuageux, soit serein, pour tous les temps par
« lesquels il donne leur subsistance à toutes les créatures.

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est
« utile, humble, précieuse et chaste.

« Loué soit mon Seigneur pour notre frère le feu, par le-
« quel il illumine les ténèbres, et qui est beau, agréable, fort
« et puissant.

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui
« nous nourrit et nous soutient, qui produit les fruits, les
« fleurs diaprées et les herbes [1]. »

Ses disciples allaient partout, chantant ce beau cantique, et le frère Pacifique, qui avait été troubadour lauréat de l'Empereur, le portait toujours sur ses lèvres comme une branche d'olivier.

Saint François ayant appris que l'union était brisée entre l'évêque d'Assise et les magistrats de cette ville, ajouta ces paroles à son cantique :

« Loué soit mon Seigneur dans ceux qui pardonnent pour
« son amour, et supportent les souffrances et les tribula-
« tions.

1 Voir le texte italien dans les NOTES.

« Heureux ceux qui persévèrent dans la paix ; car ils se-
« ront couronnés par le Très-Haut. »

Et il dit à ses compagnons : Allez avec confiance chez les magistrats, et dites-leur de ma part de se rendre chez l'évêque. Quand ils seront en sa présense, ne craignez pas, chantres de Dieu, chantez à deux chœurs le cantique de mon frère le soleil. — Et ces paroles si simples rétablirent la paix : les ennemis s'embrassèrent et se demandèrent mutuellement pardon. Enfin le dernier degré de l'amour, il le monta ; il aima la mort, il la salua avec tendresse. Dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges à Foligno, le vicaire-général, frère Élie, vit dans son sommeil un vénérable vieillard vêtu de blanc, avec des ornements pontificaux, qui lui dit que François devait se disposer à souffrir avec patience encore deux ans ; après quoi, la mort le délivrerait et le ferait passer à un parfait repos, exempt de toute douleur. Notre saint, qui avait eu la même révélation, fut rempli d'allégresse de ce qu'on lui promettait de nouveau un bonheur éternel, de ce qu'on lui annonçait la fin de sa captivité sur la terre. Il ajouta cette strophe à son cantique de l'amour de la nature :

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la mort corpo-
« relle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper.
« Malheur à qui meurt dans le péché mortel !

« Bienheureux ceux qui se reposent dans ses très-saintes
« volontés : la seconde mort ne pourra les atteindre.

« Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et
« servez-le avec une grande humilité. »

Depuis saint François, les touchantes traditions de l'amour de la nature n'ont point été perdues dans le monde : Dieu les a conservées dans le cœur de ses élus, et nous pourrions en suivre les traces jusqu'à nos jours. Sainte Rose de Viterbe, cette héroïne qui, à peine âgée de dix ans, au moment où le pape fugitif ne possédait plus rien en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale pour y prêcher les droits du pontife contre l'empereur, dont elle ébranla l'autorité ;

cette jeune fille si courageuse était la bonne amie de la nature, et les petits oiseaux venaient familièrement prendre à manger dans sa main [1]. Le saint fondateur de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola, admirait dans toutes les créatures la beauté, la sagesse, la puissance du Créateur ; il entrait en contemplation devant un insecte, devant une fleur, devant un brin d'herbe ; mais la vue du ciel surtout le ravissait en extase. Aussi ses regards y étaient presque toujours amoureusement fixés, et ceux qui ne savaient pas son nom disaient pour le distinguer : « C'est cet homme qui lève à toute heure les yeux en haut et qui parle toujours de Dieu [2]. » Un autre François, aussi grand et aussi admirable que celui dont nous écrivons la vie, saint François de Sales, comprit la nature et l'aima avec transport ; il se revêtit d'elle, et ses beaux livres sont comme le vieux voile d'Isis, où toute créature est brodée. J'ouvre au hasard et je lis :

«..... Il avoit fort neigé et la cour étoit couverte d'un grand pied de neige. Jean vint au milieu, et balaya certaine petite place emmi la neige, et jeta là de la graine à manger pour les pigeons, qui vinrent tous ensemble en ce réfectoire-là prendre la réfection, avec une paix et respect admirables, et je m'amusai à les regarder. Vous ne sauriez croire la grande édification que ces petits animaux me donnèrent ; car ils ne dirent jamais un seul petit mot, et ceux qui eurent plus tôt fait leur réfection s'envolèrent là auprès pour attendre les autres. Et, quand ils eurent vidé la moitié de la place, une quantité d'oisillons qui les regardaient vinrent là autour d'eux, et tous les pigeons qui mangeaient encore se retirèrent en un coin pour laisser la plus grande part de la place aux petits oiseaux, qui vinrent aussi se mettre à table et manger, sans que les pigeons s'en troublassent.

« J'admirois la charité ; car les pauvres pigeons avaient si grand'peur de fâcher ces petits animaux auxquels ils don-

1 Ad infantile solatium adeo habuit familiares aviculas, ut soli frequenter applaudentes advolarent atque e manu gremioque cibum assumerent. Wadding, ann. 1252.

2 Ribadeneira, Vita S. Ignatii, lib. v, cap. I.

noient l'aumône, qu'ils se tenoient tous rassemblés en un bout de la table. J'admirois la discrétion de ces mendiants qui ne vinrent à l'aumône que quand ils virent que les pigeons étoient sur la fin du repas et qu'il y avoit encore des restes à suffisance. En somme, je ne sus m'empêcher de venir aux larmes de voir la charitable simplicité des colombes et la confiance des petits oiseaux en leur charité ; je ne sais si une prédication m'eût touché si vivement. Cette image de vertu me fit grand bien tout le jour [1].»

O mon Dieu ! ces exemples de vos saints amants de la nature me feront du bien toute ma vie ; il y a dans la nature des harmonies divines que les chrétiens seuls peuvent sentir. Rappelez-vous cette belle légende de sainte Jeanne de Portugal : quand elle mourut, toutes les fleurs des environs se fanèrent en même temps et s'inclinèrent sur le passage de son cercueil. Et la terre donnait des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang, et des lis là où il laissait

1 Lettre 324, à madame de Chantal, Œuvres de saint François de Sales, édition Blaise, in-8°. Avant la sensiblerie du dix-huitième siècle, on comprenait, on aimait la nature. Lisez encore dans saint François de Sales cette jolie description du nid des oiseaux de mer; écrivant à madame de Chantal sur le repos de nos cœurs dans la volonté de Dieu, il dit : « Je considérois l'autre jour ce que quelques auteurs disent des alcyons, petits oiseaux qui pondent sur la rade des mers ; c'est qu'ils font des nids tout ronds, et si bien pressés que l'eau de la mer ne peut nullement les pénétrer ; et seulement au dessus, il y a un petit trou par lequel ils peuvent respirer et aspirer. Là dedans, ils logent leurs petits, afin que la mer les surprenant, ils puissent nager en assurance, et flotter sur les vagues sans se remplir et submerger, et l'air qui se prend par le petit trou sert de contrepoids, et balance tellement ces petits pelotons et ces petites barquettes, que jamais elles ne se renversent. » Lisez les relations des missionnaires, lorsque le martyre ne les enlevait pas à la terre et qu'ils avaient le temps de jeter un regard sur la nature : ils en font des descriptions ravissantes. Je ne citerai qu'une phrase du P. Dutertre, l'historien des Antilles; il dit, en parlant des oiseaux-mouches qui vont boire la rosée dans le calice des fleurs : « On dirait que ce sont les fleurs du ciel qui viennent visiter les fleurs de la terre. »

tomber des larmes. Toutes les créatures gémissent ; elles attendent leur délivrance des fils de Dieu. Oh ! quand viendra pour elles le jour de la liberté et de la gloire ! Les savants tiennent captive la science de la nature ; ils ont enfermé la nature chrétienne dans les formes du paganisme : Jupiter et Mercure sont encore dans le ciel ; les fleurs et les plantes, qui ne devraient exprimer que nos sentiments de tendresse pour Dieu et les saints de Dieu, se fanent et meurent au contact de leur main dure et glacée ; les nomenclatures scientifiques ne devraient être que de pieuses et sublimes litanies, et voilà qu'elles nous révoltent par leur barbarie et leur indécence païenne. Oh ! si nous, qui sommes les fils de Dieu, nous aimions un peu la nature, nous ferions une croisade contre les sciences impies, sacriléges, athées! Dieu le veut, Dieu le veut !....

Béni soyez-vous, ô Jésus qui avez racheté le monde !

CHAPITRE XIII

1223

EXPOSITION DE LA RÈGLE DE SAINT FRANÇOIS — PROPAGATION DE L'ORDRE — DÉTAILS SUR LES PREMIÈRES FONDATIONS — FRÈRE ÉLIE — DESTINÉES DE L'ORDRE — SES DIVERSES RÉFORMES

> Hæc enim veluti lectissima militum manus undique christianorum lustrat exercitum : nunc istam, nunc illam partem tuetur : arcet insidias, impetum frangit hostium, semper armata, semper in vigili, semper in negotio, nobis ut otium pariat... tota christianitas his plena est.
>
> PH. II, Epist. 412.

François étant en prière pendant une nuit, il lui semblait avoir ramassé à terre de très-petites miettes de pain pour les distribuer à plusieurs Frères affamés qui étaient autour de lui ; et, comme il craignait qu'entre ses mains des miettes si menues ne s'échappassent, une voix céleste lui dit : « François, fais une hostie de toutes ces miettes, et en donne à ceux qui en voudront manger [1]. » Il le fit ; et tous ceux qui ne recevaient pas dévotement leur part ou la méprisaient après l'avoir reçue, paraissaient infectés de lèpre. Le matin, il raconta tout ceci à ses compagnons, et il était affligé de n'en

1 Francisce, unam de micis omnibus ostiam facito, et manducare volentibus tribue. S. Bonaventura, cap. IV.

pas comprendre le mystère. Le jour suivant, comme il priait, une voix du ciel retentit dans son cœur : « François, les miettes de la nuit passée sont les paroles de l'Évangile ; l'hostie est la règle, et la lèpre l'iniquité [1].» Il comprit alors que la règle qu'il voulait faire approuver par le pape Honorius III, et qui n'était composée que des paroles de l'Évangile, devait être abrégée et mise dans un ordre plus précis. Il partit avec le Frère Léon et le Frère Bonzio, et se retira au couvent de Mont-Colombe.

Là, dans le jeûne et la prière, il écouta les inspirations de l'Esprit saint, et fit écrire sa règle, constitution vraiment évangélique, que nous allons étudier avec quelque détail. « La règle et la vie des Frères-Mineurs consiste à observer le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vivant en obéissance, sans biens propres, et dans la chasteté. Le Frère François promet obéissance et respect à notre Père le pape Honorius et à ses successeurs canoniquement élus, et à l'Église romaine. » Le pape avait ajouté : « Que les autres Frères soient tenus d'obéir au Frère François et à ses successeurs[2].» Les seuls ministres provinciaux ont le pouvoir d'admettre les novices après un examen sur la foi catholique et les sacrements de l'Église. Les postulants doivent vendre leurs biens, et, s'ils le peuvent, en distribuer le prix aux pauvres ; mais, sous aucun prétexte, les ministres provinciaux ne doivent se charger de cette affaire. Après une année d'épreuve, pendant laquelle les Frères s'exerceront à la pratique de toutes les vertus religieuses, et surtout à l'humilité, ne jugeant et ne méprisant qu'eux-mêmes, ils seront admis à faire les vœux[3]. Après avoir recommandé le travail pour éviter l'oisiveté si pernicieuse à l'âme, de telle sorte néanmoins que l'esprit de la sainte oraison ne s'éteigne pas[4]; fixé les pé-

1 Micæ præteritæ noctis, verba evangelica sunt : hostia, regula ; lepra, iniquitas. S. Bonaventura, cap. IV.

2 Regula, S. Francisci, cap. I.

3 Unusquisque judicet et despiciat semetipsum. Regula, cap. II.

4 Regula, cap. V.

nitences pour les fautes graves [1]; réglé les offices, les prières[2], l'élection du ministre général, l'assemblée des chapitres tant généraux que provinciaux [3], et les relations des Frères-Mineurs avec les évêques pour l'exercice du saint ministère [4] ; après quelques instructions spéciales sur les rapports des Frères avec les Pauvres-Dames[5], sur les missions étrangères[6], et sur l'administration intérieure du couvent [7], François pose la pierre angulaire de son Ordre. « J'ordonne aux Frères de ne recevoir aucune monnaie, aucun argent, ou par eux ou par une personne intermédiaire. Cependant, pour les nécessités des malades et pour le vêtement des Frères, les ministres et gardiens y pourvoiront avec un soin vigilant, ainsi qu'ils le jugeront nécessaire, selon les temps, les lieux et les pays froids, sauf toujours ce qui a été dit, qu'ils ne reçoivent ni argent, ni aucune monnaie [8].... Les Frères n'auront rien en propre, ni maison, ni champ, ni autre chose ; mais, se regardant comme des étrangers et des voyageurs dans ce monde, servant Dieu dans la pauvreté et dans l'humilité, ils iront avec confiance demander l'aumône ; et qu'ils n'en rougissent point, puisque Jésus-Christ s'est fait pauvre pour nous. Voilà, ô mes très-chers Frères, quelle est l'excellence de cette pauvreté sublime, qui vous fait héritiers du royaume des cieux, qui vous a dénués des biens de la terre, mais qui vous a faits grands en vertu ! Que ce soit là votre partage et votre viatique pour la terre des vivants ; attachez-vous-y donc entièrement, et pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne désirez jamais de posséder autre chose sous le ciel. Partout où les Frères seront et se rencontreront, qu'ils se montrent les serviteurs les uns des autres, et qu'ils se découvrent con-

1 Regula, cap. VII.
2 Regula, cap. III.
3 Regula, cap. VIII.
4 Regula, cap. IX.
5 Regula, cap. XI.
6 Regula, cap. XII.
7 Regula, cap. X.
8 Regula, cap. IV.

fidemment leurs besoins spirituels ; car si une mère aime et nourrit son fils selon la chair, avec combien plus d'affection chacun doit-il aimer et nourrir son frère selon l'esprit ! Et si quelqu'un d'eux tombe malade, il faut que les autres le servent comme ils voudraient eux-mêmes qu'on les servît [1]. »

Enfin, il termine par ces belles paroles : « Toujours soumis à la sainte Église romaine, et abaissés à ses pieds, toujours inébranlables dans la foi catholique, pratiquons la pauvreté et l'humilité, et observons le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme nous l'avons fermement promis[2]. » Telle est la règle de saint François dans toute sa simplicité et sans glose aucune. « Je n'y ai rien mis de moi-même, disait-il souvent à ses Frères, j'ai fait tout écrire comme Dieu me l'a révélé. » Honorius III l'approuva solennellement le vingt-neuvième jour de novembre 1223. Dieu, dans ses intimes communications avec la bienheureuse Birgitte, lui dit : « La règle de François n'a point été composée par l'esprit humain: c'est moi qui l'ai faite ; elle ne contient pas un seul mot qui ne lui ait été inspiré par mon Esprit, et il l'a ainsi donné aux autres [3]. » Le pape Nicolas III, dans une de ses décisions canoniques, dit que la règle de François porte en elle-même le témoignage de la Trinité ; qu'elle est descendue du Père des lumières, qu'elle a été enseignée aux apôtres par les exemples et par la doctrine de son Fils [4]. François disait lui-même dans ses saintes instructions : « Mes frères et mes chers enfants, on nous a fait une insigne faveur en nous donnant cette sainte règle : car c'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Évangile, le chemin de la croix, un état de perfection, la clef du para-

1 Regula, cap. VI.

2 Regula, cap. XII.

3 Ipsius Francisci regula quam ipse incepit, non fuit dictata et composita ab ipsius humano intellectu et prudentia, sed a me secundum voluntatem meam. Quodlibet enim verbum, quod in ea scriptum est a Spiritu meo fuit sibi aspiratum, et postea ipse aliis regulam protulit, et porrexit. S. Birgittæ Revelation., lib. VII, cap. XX.

4 In 6°, de Verb. signif. Exiit qui seminat.

dis, le pacte d'une éternelle alliance. Personne de vous n'ignore combien la sainte religion nous est avantageuse : comme l'ennemi qui combat contre nous est extrêmement habile à inventer et à exécuter des malices, et qu'il nous tend toutes sortes de piéges pour nous perdre, il y en a beaucoup dont il aurait mis le salut en très-grand danger, si la religion ne leur avait servi de défense. Sachez donc bien votre règle, vous tous, tant pour adoucir vos peines que pour vous ressouvenir du serment que vous avez fait de la garder. Il faut que vous l'entreteniez vous-mêmes dans le fonds de vos cœurs, que vous l'ayez toujours devant vos yeux pour l'observer exactement, et que vous la teniez en mourant [1].»

Cependant l'Ordre se répandait dans le monde avec une merveilleuse rapidité. En Italie, les Frères-Mineurs étaient partout. A Rome, Jacoba de Settesoli leur obtint des Bénédictins de l'abbaye de Saint-Côme, au delà du Tibre, une partie de l'hôpital de Saint-Blaise, qui plus tard leur fut donné en entier, à la demande du pape Grégoire IX (1229). C'est aujourd'hui le couvent de San-Francesco-a-Ripa. La cellule occupée jadis par le saint fondateur a été changée en une chapelle où il fait bon prier. Encore quelques années, et nous verrons les Pauvres de Jésus-Christ monter au Capitole comme des triomphateurs et s'asseoir victorieux sur le trône de l'église d'Ara-Cœli. Cette faveur leur fut accordée en 1250 par Innocent IV. O Sainte-Marie in Ara-Cœli, qui racontera toutes vos gloires? Que vous apparaissez belle au pèlerin qui vous contemple élevée sur cette échelle de Jacob composée de cent vingt-quatre degrés de marbre [2] ! Sous vos pieds sont

1 Barthélemy de Pise, lib. I, Conform. IX, part. VI.

2 Ce magnifique escalier a été construit en 1348, comme le prouve cette inscription lapidaire, à main droite de la porte principale :

✠ MAGR. LAVRET.' SYMEONI
ANDREOTII. ANDREE. KAROLI. FA
BRICATOR. DE. ROMA. DE RE
GIONE. COLVPNE. FVDAVIT.
PSECVT' E. ET COSVMAVIT.
VT. PNCIPAL. MAGR. H. OPVS.
SCALARV. INCEPT. ANNO. D. M.
CCC. XLVIII. DIE
XXV OCTOBRIS.

les dépouilles du paganisme et du mahométisme vaincus [1]. Vous portez sur votre tête auguste le riche diadème des vingt-huit autels (ara) du Fils de Dieu : ainsi vous êtes couronnée reine de la prière, de la poésie et de l'art. Nous aimons à contempler vos belles peintures [2], à parcourir vos livres de chœur ornés de miniatures si délicieuses [3], à voir tressaillir le peuple romain à la vue de l'image de Jésus [4], en-

1 Outre les bas-reliefs mythologiques, les marbres, les inscriptions, on lit ces mots sur une des magnifiques colonnes de la nef :

A CVBICVLO AVGVSTORVM.

Singulière destinée ! jadis ornement du repaire infame de toutes les prostitutions, cette colonne est aujourd'hui consacrée à la Vierge très-pure, au Lis d'Israël. C'est un symbole de l'histoire du monde. En mémoire de la célèbre victoire de Lépante, remportée sur les Turcs en 1571, M. Ant. Colonna, commandant de la flotte pontificale, offrit au Christ vainqueur (Christo victori) dans l'église de Sainte-Marie in Ara Cœli, une colonne rostrale d'argent doré haute de cinq palmes.

2 Parmi ces peintures, on remarque :

Un de ces très anciens portraits de la Vierge attribué à Saint Luc, peint sur une table de cyprès. (Voir Andrea Vittorelli, Glorioso Memorie della B. V, pag. 363.)

Une Vierge de Raphael, avec l'Enfant-Jésus, saint Jean-Baptiste et sainte Élisabeth. (Vasari parle d'un autre tableau du même peintre fait pour sainte-Marie in Ara-Cœli, représentant « una nostra Donna in aria con paese bellissimo, un S. Giovanni, e un S Francesco, et S. Girolamo ritratto da cardinale (Sigismondo Conti. » Anna Conti le fit transporter en 1565 à Fuligno, dans le couvent delle Contesse

Un saint Jérôme pénitent, dans la chapelle de ce saint docteur, par Giovanni de Vecchi.

Les fresques de la chapelle de Sainte Anne, par Benozzo Gozzoli, de la divine école ombrienne, et par Giovanni de Tagliacozzo.

Les fresques de la chapelle de Saint Bernardin, par Pinturicchio.

Dans la sacristie, on voit une très-ancienne statue en bois de saint François, recevant les stigmates.

Un Saint-Jacques de la Marche et un Saint-François Solano, par Odoardo Vicinelli.

3 Faites sous le pontificat d'Alexandre VI, par le frère-mineur Antonio de Modoetia

4 Un Frère-Mineur sculpta à Jérusalem, avec du bois d'olivier du jardin de Gethsemani, une petite statue de Jésus enfant, qui arriva à Rome après bien des aventures ; elle est couverte d'or, de diamants, de saphirs, d'émeraudes, de topazes, et le jour de l'Épiphanie, on la montre au peuple après la solennelle procession del Bambino.

fant qui lui est présentée par de pauvres Frères-Mineurs. Nous aimons le soir entendre vos cloches sonner l'Ave Maria, lorsqu'en méditant les adorables desseins de la Providence sur le monde, nous parcourons les galeries du cloître si plein de tristesse et de sainteté, de grandeurs et de magnificences. Nous aimons surtout à entendre retentir sous les voûtes de votre église le chant des sibylles antiques qui annonçaient au monde la venue du Sauveur, et à Rome une gloire qui ferait pâlir sa gloire [1]. L'Ara-Cœli avec sa longue échappée de vue sur le Forum, le colysée et le désert de la campagne romaine est bien l'image de cette vie prêchée par saint François, où tout est pauvreté au dehors, grâce au dedans avec une sereine perspective de l'éternité.

L'Ordre franciscain était déjà assez florissant à Venise en 1250, pour y faire bâtir la jolie église de Sainte-Marie-la-Glorieuse, pendant que les Frères-Prêcheurs bâtissaient, de l'autre côté du grand canal, l'église somptueuse des saints Jean et Paul. Là comme à Bologne, comme à Florence, comme à Sienne, on trouve les deux milices de saint Dominique et de saint François campées aux deux bouts de la ville pour la garder, et rivalisant de génie dans leurs édifices comme de zèle dans leurs œuvres. Les Dominicains eurent plus d'artistes parmi eux ; les Franciscains en inspi-

1 Tous les soirs, après complies, les religieux viennent dans la chapelle de sainte-Hélène, vulgairement appelée la Sainte-Chapelle, et ils chantent :

Stallato hic in circulo Sibillæ tunc oraculo, te vidit rex in cœlo : o Mater Christi dirige nos, et ad bonum erige pulso maligno telo.

v. Ora pro nobis scala tangens astra,

r. Ne nos affligant damnatorum castra.

OREMUS.

Subveniat, quæsumus, Domine, plebi tuæ in periculis inclinatæ, tua ut indiget miseratio copiosa ; ad quod te moveant Dei virginis genitricis, et aliorum sanctorum in præsenti sarcophago sepultorum, merita veneranda, quorum memoriam devotione, qua possumus, frequentamus. — Voir, sur cette liturgie et sur toutes les antiquités de Sainte Marie in Ara-Cœli, le Memorie istoriche dal P. Casimiro Romano, Ord. Min. Roma, 1736, in 4°.

rèrent davantage hors de leurs rangs. Pour construire leur sanctuaire de Venise, ils ne trouvèrent pas que ce fut trop d'appeler Nicolas de Pise, ce grand homme qu'on voit, comme Arnolfo di Lupso, comme Cimabue, au berceau de la renaissance italienne. Il ébaucha la façade austère et sans ornements qui convenait à une église de mendiants ; mais il la perça d'un portail admirable pour inviter à franchir le seuil. A l'intérieur tout est grand : les trois nefs ont la proportion d'une cathédrale, et l'abside, avec ses longues fenêtres et ses vitraux resplendissants, s'élance vers le ciel, comme pour y suivre la bienheureuse vierge Marie dans son triomphe. Le peuple italien, si bien inspiré dans les invocations sous lesquelles il met ses églises, a donné à celle-ci le nom de Glorieuse, et c'est à l'ombre de cette gloire pacifique et chaste que sont venues se reposer les plus brillantes renommées vénitiennes : Doges, soldats, peintres et sculpteurs, jusqu'à Titien et Canova. Ces hommes ambitieux, passionnés, amis des richesses, mais chrétiens après tout, ont jugé que le plus sûr était de mettre leurs tombes sous la garde de l'humilité et de la pénitence.

Bernard de Quintavalle, à la tête d'une sainte colonie, était allé s'établir en Espagne. Le premier couvent fut bâti à Lérida en Aragon en 1216 ; celui de Saragosse en 1219, et bientôt le nombre s'accrut prodigieusement, surtout après le voyage de saint François lui-même. Les Frères qui étaient venus à Tolède obtinrent de la charité publique une pauvre petite maison hors de la ville, où le peuple venait les visiter et s'édifier de leurs vertus. Un jour qu'ils étaient à mendier leur chétive nourriture quotidienne, ils rencontrèrent des gentilshommes, qui, suivant la coutume espagnole, conduisaient avec pompe un taureau au combat du cirque. Un de ces gentilshommes cria aux Frères : « Si vous avez le cœur et la hardiesse de prendre ce taureau, je vous le donnerai pour l'amour de Dieu. — Et moi, dit un autre, je vous donnerai la terre où nous sommes pour y bâtir un couvent. » Les bons Frères remplis de foi et de confiance

en la force du Tout-Puissant, prirent le taureau, qui devint doux comme une brebis, et, le tenant par les cornes, ils le promenèrent devant tout le peuple émerveillé ; ils dirent ensuite aux gentilshommes : « Maîtres, vous êtes obligés à tenir votre promesse. » Ainsi fut fondé, en 1217, le saint couvent de Tolède [1].

En Portugal, les frères Zacharie et Gualtero, avec la protection d'Uraca, femme du roi Alfonse II, établirent les couvents de Saint-Antoine à Coïmbre, de Lisbonne et d'Alenquer (1217) [2].

En Sicile, le premier couvent avait été bâti à Saint-Léon, près de Messine, par trois femmes célèbres, Violanta de Polizzo, Eleonora de Procida, et Béatrice de Belflore. C'est là où saint Antoine demeura quelque temps [3]. Le couvent de Nari fut bâti l'année même de la canonisation de saint François. Celui de Grateria existait à l'époque de saint Antoine ; le couvent de Palerme fut construit d'après les ordres de Grégoire IX. Dans la province de Drepano, les couvents de Noti et de Léontini sont du temps de saint François. Tous les autres couvents ont été fondés dans les siècles suivants, surtout un très grand-nombre datent du seizième siècle [4].

En France, le Frère Pacifique et ses compagnons établissaient l'Ordre (1216). D'abord ils furent exposés à la faim, au froid, à toutes les autres incommodités que peuvent souffrir, hors de leur pays, des hommes inconnus, dénués de tout, et d'une vie extraordinaire. Pendant la nuit, ils allaient à l'office dans les églises, leurs seuls abris. Ils passaient la matinée aux pieds des autels ; après quoi, si personne ne leur offrait à manger, ils allaient demander l'aumône de porte en porte. Le reste du jour était employé dans les hôpitaux à

1 Marc de Lisbonne, IIe part., liv. I, chap. XXI.

2 Wadding.

3 On voit dans le chœur de l'église de ce couvent un magnifique candélabre d'airain, ouvrage de l'artiste Octaviano Præconio de Messine. — Petrus Rodulphius, Hist. Seraph., p. 280.

4 Petrus Rodulphius, p. 282.

faire les lits des lépreux et des autres malades, à panser leurs plaies et leur rendre tous les services d'humilité et de charité qu'ils avaient appris de l'exemple et des leçons de François leur père. Une conduite si sainte attira les regards de tout le monde, gagna les cœurs, fit embrasser l'Institut, et procura beaucoup d'établissements. Le plus considérable fut celui de Paris. Là, ce sont encore les Bénédictins qui reçoivent les Frères-Mineurs comme des hôtes et qui leur donnent leur premier couvent [1]. Saint Louis, en 1234, y fit construire des bâtiments considérables et surtout une église magnifique. Ce beau monument, contemporain et frère de la Sainte-Chapelle, fut en 1580 la proie d'un incendie [2]. Ange de Pise a été le premier gardien du couvent de Paris, qui, par ses soins et sous l'influence de son esprit, devint une école si fameuse qu'elle rivalisa avec l'Université. Le Frère Christophe et ses compagnons travaillaient heureusement à la mission de Guienne, qu'ils commencèrent par le couvent de Mirepoix ; en 1217, on fondait le couvent de Villefranche ; dès lors le mouvement fut toujours ascensionnel, et les Frères-Mineurs, après un siècle, instruisaient et sanctifiaient presque toutes les villes de notre France.

Frère Pacifique, que François avait institué ministre provincial de la mission de France, après avoir établi et envoyé des religieux en divers endroits du royaume, alla lui-même avec quelques compagnons dans le comté de Hainaut et en d'autres provinces des Pays-Bas, où, par les libéralités et sous la protection de Jeanne de Constantinople, il fit bâtir beaucoup de maisons. Celles de Lens en Artois, de Saint-Tron, dans le pays de Liége, de Valenciennes, d'Arras, de Gand, de Bruges et d'Oudenarde, furent les premières. Ces fondations produisaient des fruits abondants de grâce et de sainteté. A Tho-

1 Ut ibi maneant tanquam hospites. — D. Bouillart, Hist. de l'abbaye de Saint Germain-des-Prés, p. 119, in folio.

2 Dubreuil, Antiquités de Paris, liv. II. — La nouvelle église du couvent de l'observance a été bâtie par les soins de Christophe et Jacques-Auguste de Thou.

routh, ville de Flandre, un enfant de cinq ans, nommé Achaz, ayant vu, en 1219, l'habit des Frères-Mineurs, pria ses parents de lui en donner un semblable. Ses instances et ses larmes les contraignirent de le satisfaire. Il fut donc vêtu en Frère-Mineur, avec une grosse corde, les pieds nus, ne voulant point porter d'argent, pas même y toucher, pratiquant autant qu'il lui était possible les exercices religieux. On le voyait faire parmi ses compagnons l'office de prédicateur, les détourner du mal, les exciter au bien par la crainte des peines de l'enfer, et par l'espérance de la gloire du ciel. Il leur apprenait à réciter l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Il reprenait ceux qui faisaient mal en sa présence. Lorsqu'il voyait son père boire outre mesure et qu'il l'entendait jurer, il lui disait, les larmes aux yeux : « Mon père, notre curé ne dit-il pas que ceux qui font de semblables choses ne possèderont point le royaume de Dieu. » Étant à l'église un jour de fête avec sa mère, qui avait un bel habit rouge, il lui montra le crucifix comme la condamnation de sa vanité, et l'avertit de prendre garde que cette couleur ne la fît tomber dans les flammes de l'enfer. Depuis ce jour, sa mère ne porta que des habits forts simples. On admirait à un âge si tendre tant d'ouverture d'esprit, de maturité, de sagesse, de piété : il n'y avait personne qui ne prît un singulier plaisir à voir et à entendre cet aimable enfant. Dieu le retira de ce monde avant qu'il eût sept ans accomplis. Dans sa maladie, il se confessa et demanda la communion avec instance. Le curé ne put le satisfaire à cause de la défense des conciles. Alors il leva les mains au ciel et dit avec une grâce charmante : « Mon Seigneur Jésus-Christ, vous savez que tout ce que je désire au monde est de vous recevoir. Je vous ai demandé, j'ai fait ce que j'ai pu, j'espère avec une ferme confiance que vous ne me priverez pas du bonheur de vous posséder [1]. » Il consola ensuite et exhorta ses parents

1 Tu nosti, Domine Jesu Christe, quod meum summum desiderium est te habere. Petivi te, feci quod debui ; et spero quod tua præsentia non frustrabor. Thomas de Cantiprato, lib. II, de Apibus, cap. XXVIII.

et les autres, qui fondaient en larmes autour de lui, et il rendit à Dieu son âme très-pure. Après tous ces travaux, le bienheureux troubadour impérial, Pacifique, mourut dans l'humble et pauvre couvent de Lens[1].

En Angleterre, l'Ordre se propagea par les soins des frères Ange et Albert de Pise, qui y vinrent après s'être arrêtés quelque temps à Paris. Étant arrivés dans une ferme de l'abbaye d'Abingdon, située au milieu d'un bois entre Cantorbéry et Oxford, ils demandèrent aux religieux l'hospitalité. La pluie était froide et la faim les pressait. Un jeune moine les voyant si maigres, vêtus d'une façon si extraordinaire, et les entendant parler une langue douce et harmonieuse, les prit pour des jongleurs et des bouffons, et courut annoncer cette bonne fortune aux prieurs et aux autres dignitaires qui n'avaient rien de mieux à faire qu'à se divertir. Les Frères-Mineurs furent introduits pour jouer et boire en leur présence. Mais ils firent entendre qu'ils étaient des religieux professant la vie évangélique[2]. Tout déconcertés, ces moines les firent mettre dehors avec des paroles méprisantes. Un des plus jeunes moines eut pitié d'eux ; il obtint du portier qu'il leur ouvrirait lorsque le prieur serait couché, et les ferait entrer dans une grange. Cela fut ainsi ; et nos Frères-Mineurs étaient couchés sur le foin, quand ce jeune moine leur apporta du pain et de la cervoise, se recommandant à leurs prières[3]. Revenu dans sa cellule, il s'endormit profondément et eut cette terrible vision. Jésus-Christ, assis sur un trône splendide, jugeait le monde. D'une voix foudroyante il dit : « Qu'on fasse venir les maîtres de ce lieu. » On amena tous

1 Hors du chœur, sur un très-ancien monument, on lisait : Sub hoc lapide recondita servantur ossa sacra beati Pacifici, Ordinis Minorum, qui ipse primus fuit provinciæ Franciæ minister. — Molanus, Natales sanctorum Belgii, 10 julii.

2 Qui cum fuissent introducti, ut biberent, et luderent coram eis, responderunt Fratres se non esse joculatores, sed religiosos vitæ apostolicæ professores S Antoniu, Chronic , tit. XXIV, cap VII § 2.

3 Introductis igitur fratribus ad dormiendum super fœnum, monachus ille panem et cervisiam eis apportavit. S. Antonin.

les moines de l'abbaye. Mais voilà qu'un homme pauvre et petit portant l'habit de Frère-Mineur accourut, s'écriant : O juge très-juste ! vengez les Frères-Mineurs qui ont failli succomber cette nuit par la cruauté de ces moines. Ils ont refusé à ceux qui ont tout quitté pour votre amour, et qui sont venus ici chercher les âmes rachetées par votre sang, le pain et l'hospitalité qu'ils n'auraient point refusé aux jongleurs et aux bouffons. » Alors le Christ dit au prieur : « De quel Ordre es-tu ? — De l'Ordre de saint Benoît, répondit-il. » Jésus se tournant du côté de saint Benoît, dit : « Est-il vraiment de votre Ordre ? » Le saint patriarche répondit : « Seigneur, cet homme et ses semblables sont les destructeurs de mon Ordre, car je veux dans la règle que la table de l'abbé soit la table des hôtes ; et ceux-ci refusent aux hôtes le nécessaire. » Jésus-Christ commanda aux exécuteurs de sa justice de pendre le prieur et ses moines au grand orme du cloître [1]. Se tournant ensuite vers le jeune moine qui avait exercé la miséricorde, il lui demanda à quel Ordre il appartenait. Tout tremblant, et effrayé du mauvais sort des religieux de saint Benoît, il répondit : « Seigneur, je suis de l'Ordre de ce pauvre [2]. » « Est-il vrai, demanda Jésus-Christ à François ? » car c'était lui qui assistait à ce jugement. « Il est à moi, répondit-il, je le reçois dès aujourd'hui ; » et il embrassa très-tendrement ce jeune religieux. Aussitôt à son réveil, il court dans les cellules des moines, et il les trouve morts étouffés. Il revint en toute hâte à l'abbaye où il raconta cette épouvantable histoire. Cependant les frères Ange et Albert de Pise et leurs compagnons étaient partis dès le matin ; ils arrivèrent à Oxford où Henri III les établit avec une magnificence royale [3] ; à Cantorbéry,

1 Tunc præcepit Christus, ut in ulmo, quæ erat in claustro, statim suspenderentur. S. Antonin.

2 Considerans ille quomodo monachi Benedicti fuerant male tractati, totus tremebundus, et sibi pavens dixit Domino : Ego sum de Ordine hujus pauperis. S. Antonin.

3 Oxoniam venientes a rege Henrico sunt honorifice recepti. S. Antonin.

ils avaient été reçus par les Frères-Prêcheurs qui déjà y avaient un couvent [1]. Le jeune moine et l'abbé d'Abingdon entrèrent chez les Frères-Mineurs, ainsi que Rodulph, évêque d'Hereford, et un grand nombre de personnages de distinction. On vit ces hommes s'employer avec une profonde humilité aux plus vils travaux, et même porter les pierres pour la construction des couvents [2]. Le fameux docteur Robert Grosse-Tête forma l'école des Frères-Mineurs d'Oxford d'où sortirent de savants hommes. Mais dès l'origine on voit combien l'esprit de saint François et de ses enfants était antipathique à l'esprit contentieux des écoles. Frère Ange de Pise revenant à Oxford après une longue absence, les frères avaient imaginé, afin de célébrer son retour, de faire en sa présence un combat scolastique, un de ces tournois spirituels, réjouissance obligée de cette époque. On disputa sur la valeur et la certitude de cette proposition : Dieu est [3]. Rempli d'indignation et de douleur, Ange s'écria : « Malheur à moi ! voilà que les simples, les pauvres ignorants croient fermement en Dieu et l'aiment d'un grand amour ; tandis que nos frères les savants, qui voient chaque jour les miracles de sa bonté et de sa puissance, posent en question : Dieu est-il ? » Et il renvoya tous les livres [4]. Le couvent de Londres fut bâti en 1226. En Irlande, les Frères-Mineurs étaient établis en 1230.

Au chapitre général de 1221, François était assis aux pieds de frère Élie, et comme ses maladies l'empêchaient de se faire entendre, ce fut par l'organe de son vicaire qu'il proposa tout ce qu'il voulait communiquer à l'assemblée. Il le tira

1 A Fratribus Predicatoribus qui jam ibi receperant conventum caritative sunt recepti S. Antonin.

2 Et tam humiliter conversati sunt, ut et ipse episcopus et abbas lapides portarent pro constructione conventus S Antonin.

3 Fratribus gratulatorie ad ejus adventum scholasticum certamen ineuntibus..., de qualitate et certitudine hujus propositionis : Deus est. Wadding, 1220.

4 Heu me ! simplices et illiterati ad Deum rapiuntur ; et isti litterati Deum esse ponunt in quæstione Et ob hoc illud studium revocavit. S. Antonin.

par sa tunique et lui dit tout bas le dessein qu'il avait d'envoyer de nouveau des Frères en Allemagne. La première mission avait été malheureuse ; les Frères avec leur pauvre habit et leur langage étrange furent pris pour des hérétiques, accablés de coups, de mauvais traitements, et enfin chassés [1]. Il en avait été de même en Hongrie, où les bergers lancèrent leurs chiens sur les pauvres Frères, et les poursuivirent à coups de pierres et de houlettes [2]. Élie déclara publiquement les choses en ces termes : « Mes frères, voici ce que dit le FRÈRE (François était ainsi nommé par excellence) : il y a un pays, c'est l'Allemagne, dont les habitants sont chrétiens et remplis de dévotion. Ce sont eux que nous voyons passer dans notre pays sous l'ardeur du soleil, avec de longs bâtons et de larges bottes ; ils vont ainsi, chantant les louanges de Dieu et des saints, visiter les lieux de pèlerinage. Déjà j'ai envoyé chez eux de nos frères qui en sont revenus après avoir été maltraités. C'est pourquoi je n'oblige personne à y aller ; mais si quelqu'un est assez animé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, pour entreprendre ce voyage, je lui promets le même mérite d'obéissance, et encore plus grand que s'il allait outre mer [3]. Quatre-vingt-dix Frères vinrent se jeter aux pieds de François, demandant cette grâce; ils espéraient le martyre.

Cesarius, prêtre de Spire, que les sermons du frère Élie avaient attiré dans l'Ordre depuis quelque temps, et qui était lui-même un prédicateur célèbre, fut établi chef de la mission et ministre provincial d'Allemagne. Cesarius fit un choix entre ceux qui s'étaient offerts. S'approchant d'un pieux Frère nommé Jordano, il eut une soudaine inspiration de l'em-

1 Wadding, 1216.

2 Wadding, 1219.

3 Est quædam regio Teutonica ; in qua sunt homines christiani et devoti, qui, ut scitis, sæpe terram nostram cum longis baculis et largis ocreis sub rapidissimo sole sudoribus æstuantes, pertranseunt, ac limina sanctorum visitant, laudes Deo et sanctis ejus decantando. Wadding, t II, p. 3. — Cette description est frappante pour quiconque a rencontré des pèlerins allemands.

mener : « Jordano, dit-il, vous viendrez aussi avec nous.» — « Moi, répondit Jordano, je ne suis pas des vôtres ; si je me suis levé, ce n'est pas pour partir, c'est pour embrasser ceux qui vont en Allemagne souffrir le martyre. » Or, il avait une si grande frayeur que les Allemands par leur cruauté, et les hérétiques de Lombardie par leurs artifices, ne lui fissent perdre la foi, qu'il demandait tous les jours à Dieu dans ses prières la grâce d'être préservé des uns et des autres. Cesarius, continuant à le presser pour le voyage, et lui ne voulant point y consentir, on alla au vicaire général, qui dit à Jordano : « Mon frère, je vous commande par la sainte obéissance de vous déterminer absolument pour aller en Allemagne, ou n'y aller point.» Ce commandement mit sa conscience dans un grand embarras. D'une part, s'il n'allait pas en Allemagne, il craignait le reproche d'avoir suivi sa propre volonté et de perdre une belle couronne ; de l'autre, il était torturé par la peur des Allemands. Il consulta un Frère qui avait beaucoup souffert dans la première mission en Hongrie. «Allez trouver le frère Élie, lui répondit-il, et témoignez-lui que vous ne voulez ni partir pour l'Allemagne ni rester ici, mais que vous ferez tout ce qu'il ordonnera. Jordano suivit ce conseil. Élie lui commanda d'aller avec le frère Cesarius. Il obéit. Cesarius choisit vingt-sept Frères dévoués, douze Frères et quinze laïques, parmi lesquels il y avait des Allemands et des Hongrois. Ils partirent partagés en plusieurs petites troupes, et avant la fête de saint Michel ils arrivèrent tous successivement à Trente, où pendant quinze jours ils reçurent de l'évêque la plus généreuse hospitalité. Le jour de la fête, Cesarius prêcha au clergé, et frère Bernabeo au peuple. Un homme nommé Pelegrinus fut si touché du discours de Bernabeo, qu'il fit habiller de neuf tous les Frères, vendit son bien, en distribua le prix aux pauvres et revêtit l'habit des Mineurs. Cesarius laissa quelques-uns des siens à Trente, les exhortant à la pratique de la patience et de l'humilité, et il continua sa mission avec les autres.

L'évêque de Trente, qu'ils trouvèrent à Botzen, les retint

encore quelques jours et leur donna la permission de prêcher dans tout son diocèse. Pendant leur route, ils se mettaient bien plus en peine du spirituel que du temporel. Aussi ils souffrirent beaucoup ; ceux qu'ils avaient chargés du soin de leur vie ne savaient pas mendier, et le peuple était peu généreux à leur égard[1]. L'évêque de Brixen les reçut fort charitablement. Mais dans les montagnes du Tyrol, qui alors étaient encore plus sauvages qu'aujourd'hui, leurs souffrances devinrent extrêmes. Après de longues journées de marches pénibles, ils étaient réduits à vivres de fruits sauvages ; encore se firent-ils un scrupule d'en manger un vendredi matin, parce que c'était un jour de jeûne selon la règle. Et pourtant ils avaient couché en plein air sur les bords d'un petit ruisseau, sans avoir presque rien mangé[2]. A Mittenwald, ils obtinrent à grand'peine quelques pauvres morceaux de pain : Dieu les soutenait. Ils arrivèrent à Augsbourg, où l'évêque les embrassa tous et leur donna des marques de singulière bienveillance. Son neveu leur céda sa maison, qui devint un couvent. En 1221, le seizième jour d'octobre, fête de saint Gall, Cesarius tint à Augsbourg le premier chapitre de l'Ordre en Allemagne avec environ trente de ses frères, qu'il distribua en diverses provinces de ce vaste pays. Quelques-uns allèrent à Mayence, à Worms, à Spire, à Cologne ; ils y bâtirent des couvents et firent beaucoup de fruit pour le salut des âmes. Jordano, que nous avons vu si timide et que Dieu avait fortifié d'un zèle immense, fut envoyé avec deux compagnons à Saltzbourg, où il fit grand bien sous la protection de l'archevêque. Trois autres allèrent s'établir à Ratisbonne. Cesarius presque toujours les suivait, les animant d'exemple et de parole. Etant à Wurtzbourg, il donna l'habit des Mineurs à un jeune homme de distinction nommé Hartmod, et le nomma André, à cause de la fête de ce saint apôtre, qui se célébrait ce jour-là. Frère André, après avoir reçu les saints ordres,

1 Et fratres mendicare nescirent Wadding, t. II, p. 3.

2 Peregerant eo die septem milliaria germanica, cumque de prætereuntis rivuli aquis hausissent, quieti se dederunt. Wadding, t. II, p. 3.

devint un grand prédicateur et fut le premier Custode de Saxe.

Mais les Frères-Mineurs trouvèrent surtout une profonde sympathie et de sincères encouragements auprès de la jeune duchesse de Thuringe, la pieuse Élisabeth. Elle leur donna tout l'appui qui était en son pouvoir ; elle fonda aussitôt un couvent à Eisenach, et choisit pour confesseur le frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la règle séraphique, religieux distingué par son zèle, et qui lui conserva pendant toute sa vie un grand attachement. Par suite de ces relations nouvelles, tout ce qu'elle entendait raconter sur François lui-même enflamma son jeune cœur d'une ardente affection pour lui, et une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher sur les traces de ce modèle suprême de toutes les vertus [1]. François eut une grande joie et une grande admiration en apprenant ces choses. Il prenait plaisir à entretenir le cardinal Ugolini de l'austère et fervente piété d'Élisabeth et de son amour pour la pauvreté[2]. Un jour, le cardinal recommanda au saint de faire passer à la duchesse un gage de son affection et de son souvenir ; et en même temps il lui enleva des épaules le pauvre vieux manteau dont il était couvert, en lui enjoignant de l'envoyer de suite à sa fille d'Allemagne, comme un tribut dû à l'humilité et à la pauvreté volontaire dont elle faisait profession, et en même temps comme un témoignage de reconnaissance pour les services que déjà elle avait rendus à l'Ordre [3]. Et Élisabeth reçut avec bonheur cette glorieuse bannière de la pauvreté [4].

En 1222, les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs péné-

1 Ipsa sancta cujusdam sincerissimæ dilectionis continua teneritudine trahebatur ad ipsum pauperem patrem Franciscum. Wadding, t. II, p. 159.

2 De ipsius famulæ Dei Elisabethæ sanctitate tam famosa, paupertate tam stricta, et humilitate tam profunda familiariter conferebat. Wadding, 1226.

3 Voir le chapitre X de l'Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, par le comte de Montalembert.

4 Velut felicissimum paupertatis vexillum. Wadding, 1226.

trèrent ensemble dans le royaume de Suède et dans les autres pays du Nord. Un des premiers qui embrassèrent l'institut des Mineurs fut Laurent-Octave, homme très-illustre. Le pauvre habit qu'il portait, et qu'il honorait par la pratique de toutes les vertus, particulièrement par l'amour des souffrances, ne le rendait pas moins vénérable que son éloquence et sa doctrine ; il contribua beaucoup à l'affermissement du christianisme dans ces contrées barbares[1]. Élu archevêque d'Upsal en 1245, il obéit à l'ordre formel d'Innocent IV ; mais dans cette dignité il ne cessa point de vivre en vrai Frère-Mineur. Il gouverna la Suède dans l'interrègne qui suivit la mort du roi Éric-Bald, et travailla à faire régner chrétiennement son successeur. Lorsque vint son dernier moment, il voulut reposer dans le couvent des Frères-Mineurs (1267). Sa mémoire serait bénie du peuple suédois si l'hérésie n'avait pas arraché en lui jusqu'au dernier vestige de foi et tout véritable sentiment de grandeur nationale.

En 1219, Benoît d'Arezzo s'embarqua avec ses compagnons pour aller en Grèce. Là ils servirent le christianisme par la sainteté de leur vie, les miracles et la prédication ; en peu de temps les Frères-Mineurs y eurent un grand nombre de maisons et formèrent la province de Romanie. Électe, qui reçut plus tard la couronne du martyre, et le frère Égidius furent les premiers apôtres franciscains de l'Afrique. Nous avons vu les heureux résultats de la mission de François en Orient, terre fertile, car elle était fécondée par le sang des martyrs. Après des siècles, lorsque Christophe Colomb aura doublé le monde, les Frères-Mineurs aussi redoubleront de zèle ; ils iront civiliser ces peuples nouveaux, et sur les bords de ces grands fleuves sans nom, le vieux tronc franciscain retrouvant toute sa vigueur primitive, produira saint François Solano.

La propagation de l'Ordre de saint François continua à suivre cette merveilleuse marche ascensionnelle, et voilà

1 Hist. Upsal., lib. II, sub fine.

qu'ils remplissent la chrétienté : on trouve partout les Frères-Mineurs au service de l'Église de Jésus-Christ. Aussi un grand pape leur rend ce solennel témoignage : « Comme une troupe choisie de chevaliers, ils parcourent l'armée chrétienne ; ils défendent toutes les parties de la cité de Dieu ; ils détruisent les embûches et brisent le choc des ennemis ; toujours armés, toujours dans le travail, ils préparent le repos du monde[1]. »

O bienheureux François d'Assise, le Seigneur a véritablement imprimé son alliance dans votre chair ; il vous a donné la gloire en votre race ; il a multiplié votre postérité comme la poussière de la terre ; il a élevé votre famille comme les étoiles, et il a étendu votre héritage d'une mer à l'autre, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités du monde [2] !

Cette propagation rapide de l'Ordre des Pauvres de Jésus-Christ ne peut s'expliquer rationnellement que par le vague besoin de changement, la soif ardente d'un avenir meilleur, le profond découragement qui s'était emparé de la société entière ; car il est des époques tristes pour l'espèce humaine, déjà si malheureuse par sa nature. Des siècles ont passé derrière nous durant lesquels la protection divine semblait s'être retirée des peuples. Ils s'agitaient alors dans les crises de la douleur et de l'effroi, pour retomber dans l'abattement du désespoir ou s'endormir dans un honteux sommeil de l'intelligence. Toutes les âmes qui cherchaient à s'élever au-dessus de la terre et de ses vils intérêts par des élans sublimes de foi et d'amour aimèrent les pauvres Mineurs. Cette noble génération les reconnut pour ses enfants, pour ses frères ; elle les abrita de sa tendresse ; elle les réchauffa sur son sein ; elle partagea avec eux le pain de chaque jour. Mais au fond de l'humanité s'agitaient les passions viles et toujours

1 Pii II, Epist. 412.

2 In carne ejus stare fecit testamentum..., dedit illi gloriam in gente sua, crescere illum quasi terræ cumulum Et ut stellas exaltare semen ejus, et hereditare illos a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos terræ. Ecclesiastic., cap. LXIV, 21.

égoïstes ; elles ne comprirent pas le dévouement ; elles maudirent les bénédictions et eurent de la haine pour la charité. Alors l'Église se leva de son trône éternel, et elle fit à la face du monde l'apologie des Pauvres (Apologia Pauperum). Cette lutte entre l'esprit de sacrifice et l'égoïsme, entre la pauvreté et l'or ; cette controverse entre la science orgueilleuse et la science selon l'esprit de Dieu, entre le dur et prosaïque Guillaume de Saint-Amour et saint Bonaventure, le docteur séraphique, est assez importante dans l'histoire de l'esprit humain pour que nous nous arrêtions un instant à en esquisser les traits principaux. Elle est d'ailleurs toujours vivante ; on en retrouve partout dans le monde les impérissables éléments.

Pourquoi, au milieu d'un si grand nombre d'Ordres monastiques, saint François est-il venu établir une règle nouvelle, comme si les autres n'étaient pas suffisantes ? — Dans son ardent amour pour Dieu, il fut enflammé d'un triple désir : être parfait imitateur de Jésus-Christ, s'unir à Dieu dans une contemplation continuelle, gagner au ciel un grand nombre d'âmes : c'est pour réaliser ce désir qu'il a établi un ordre où la vie contemplative est unie à la vie active, car l'exercice fidèle des bonnes œuvres pacifie la conscience, et l'enivrant, la tient élevée aux choses d'en haut. Ainsi saint François n'a pas voulu que ses religieux fussent obligés aux soins des âmes par la nécessité du devoir, mais par l'affection d'une charité libre [1]. Les Frères-Mineurs ne possèdent rien sur la terre pour onze raisons principales : 1° afin que nous puissions plus parfaitement suivre les vestiges de Jésus-Christ ; 2° pour éviter les liens de l'avarice ; 3° pour conserver la charité : les propriétés étant la source des procès, des divisions ; 4° pour mériter le bonheur d'entendre au jour du jugement

1 Noluit sanctus Franciscus esse fratres suos astrictos ad curam animarum ex debito necessitatis sed ex liberæ caritatis affectu. Quæstio I. — Determinationes quætionum circa Regulam S. Francisci. S. Bonaventuræ Opera, tom. VII, in-folio C'est dans cet ouvrage que la controverse sur les Ordres mendiants est le mieux présentée.

ces divines paroles : Bienheureux les pauvres ; 5° pour avoir l'âme plus libre et plus légère dans les exercices spirituels ; 6° afin de pouvoir plus entièrement nous livrer à la prédication ; 7° pour annoncer à tous et sans crainte la parole de Dieu ; 8° pour que les peuples apprennent par là à se confier plus vivement en Dieu ; 9° afin qu'en sortant pour demander l'aumône nous ayons souvent l'occasion d'édifier le prochain ; 10° pour que ceux qui nous élargissent les biens temporels nous demandent aussi avec plus de foi les biens spirituels ; 11° afin d'être avertis de ne jamais donner de scandale, puisque nous avons besoin de la providence quotidienne des autres [1]. Les Frères-Mineurs habitent dans les villes pour édifier les peuples et être à portée de recevoir d'eux la nourriture et la défense [2]. Ils ne travaillent pas des mains, parce qu'il ne leur resterait plus de temps pour le ministère ecclésiastique. Lorsqu'on viendrait appeler un religieux pour prêcher ou pour confesser, il serait obligé de répondre : Je n'ai pas encore achevé le travail qui doit me faire vivre aujourd'hui [3]. D'ailleurs, il n'y a pas un Frère oisif, et tous travaillent à étudier et à enseigner les peuples, à faire l'office divin et à chercher la nourriture ; et si un Frère est mauvais, nous le gardons dans l'espérance qu'il se corrigera. Est-ce qu'on jette à la mer le malade du vaisseau tant qu'il y a espoir de guérison ? Ne faut-il pas éviter le scandale ? Dans le couvent, son péché n'est connu que des seuls religieux ; dans le monde, il serait connu de tous les passants. Notre Seigneur Jésus-Christ connaissait bien Judas, et pourtant il ne l'a pas chassé de sa compagnie [4]. En général, les gens du monde jugent fort mal les religieux, d'abord parce qu'ils en ont une idée fausse, ensuite parce qu'ils leur prêtent toujours, dans toutes leurs actions, les intentions qu'ils ont eux-mêmes

1 Quæst. IV.
2 Quæst. V.
3 Opus meum quo victui meo hodie deservire debeo, nondum explevi. Quæst. XI.
4 Quæst. XVII.

en faisant les mêmes actions [1]. On nous demande pourquoi nous honorons plus les riches que les pauvres. Nous répondons : Devant Dieu, tous les hommes sont égaux ; il les a tous créés pour le salut éternel. Ainsi nous devons également les aimer, également travailler à leur bonheur. Si le pauvre est meilleur que le riche, nous devons l'aimer davantage. Néanmoins, noùs devons honorer le riche pour quatre raisons : 1° Dieu a fait le riche puissant en ce monde ; dans la gloire temporelle il l'a préféré au pauvre : ainsi nous devons nous conformer à cet ordre de Dieu, qui en cela les honore ; 2° si nous ne les honorions pas, ils seraient pires ; ils troubleraient nous et les pauvres : nous sommes donc tenus en conscience à les amener à un état meilleur ; 3° la conversion d'un riche est de beaucoup plus grand profit que celle de plusieurs pauvres. Le salut du pauvre ne sert qu'à lui ; mais l'amendement du riche est profitable à plusieurs, tant pour l'édification qu'il donne aux autres par son bon exemple, les provoquant au bien et à la vertu, que pour tous les biens qui se font par les mains du riche ; la conversion du seul Constantin a plus servi l'Église que celle de plusieurs autres hommes ; 4° nous recevons des riches de plus grands secours et de plus grandes aumônes corporelles ; il est raisonnable que nous soyons à leur égard plus disposés, plus prompts à leur élargir les biens spirituels : C'est une dette. Étant pris dans les filets du monde, attachés par des liens innombrables, ils ont besoin de plus diligents, de plus fréquents secours [2]. On demande pourquoi les prêtres séculiers n'aiment pas les Frères-Mineurs. Rien ne doit moins étonner. Ils craignent que nous les reprenions vigoureusement de leurs vices, de leurs excès, dont nous avons une pleine connaissance, voyant qu'ils ne sont pas tels qu'ils doivent être. Ils craignent que le monde, en les comparant aux religieux, ne les trouve infé-

1 Cum vident nos aliquando facere, æstimant quod tali animo facimus et ipsi. Quæst. XXI.

2 Quæst. XXIII.

rieurs dans leur vie et dans leur doctrine, et ne les méprise [1]. Ils craignent, par-dessus tout, que nous ne leur enlevions une aumône, un gain temporel qu'ils préfèrent à tout bien spirituel [2]. Et c'est aussi pour toutes ces raisons que les bons prêtres nous aiment et nous favorisent ; nous sommes pour eux des enfants et des compagnons dans l'administration de l'Église, nous partageons leur zèle et leur sollicitude des âmes; et nous sommes les coopérateurs de leur propre salut [3].

Mais c'est bien plutôt par la pratique de toutes les vertus, de tous les dévouements, que par une controverse pleine de noblesse et de dignité, que les Frères-Mineurs ont vaincu le monde. C'est la destinée des grandes choses de vivre pratiquement, de marcher toujours sans se perdre dans les stériles préoccupations de la métaphysique, sans s'arrêter à chaque pas pour se demander avec un orgueil insolent ou timide : Pourquoi marches-tu ? Suivons un instant cette marche providentielle des Frères-Mineurs. Dès les commencements on put remarquer dans l'Ordre deux tendances bien distinctes. Les uns, dans toute la ferveur de leur sacrifice, voulaient pratiquer la pauvreté absolue ; les autres moins fervents, mais peut-être plus judicieux, comprirent que cet état de pauvreté ne pouvait pas durer toujours ; que les liens nécessaires qui attachent l'homme à la vie ne pouvaient être entièrement brisés sur la terre ; que cet enthousiasme sublime ne vivrait pas longtemps dans notre faible nature : et certes l'histoire est là pour prouver qu'ils ont eu raison. Les imitateurs parfaits de la vie de saint François, les parfaits observateurs de la règle (et qu'on entende ici le mot parfait dans son acception la plus stricte, la plus exacte), ont toujours été et sont encore d'honorables et saintes exceptions. Et la règle mal ou trop rigoureusement interprétée devenait impraticable dans

1 Et ipsi comparati nobis appareant in vita vel in scientia viliores, vel etiam indoctiores in doctrina. S. Bonaventura, quæst. XXVII.

2 Et hæc videtur potior esse causa pluribus, qui nos odiunt, scilicet si plus inhiant lucris pecuniarum à suis subditis, quam fructui animarum. S. Bonaventura, quæst. XXVII.

3 Quæst. XXVII.

d'autres pays que l'Italie, sous un autre ciel que le ciel méridional.

Les vues et l'administration de frère Élie me paraissent étrangement dénaturées par la pieuse partialité des chroniqueurs franciscains. Il faut rechercher dans les écrivains tout à fait désintéressés et en dehors de ces querelles monastiques le vrai côté de l'histoire. Nous jugeons les hommes et les événements du point de vue catholique ; ainsi nous sommes trop élevés pour descendre dans les petites passions humaines et en tenir un compte détaillé. Nous commençons par condamner dans la conduite personnelle de frère Élie tout ce que les Souverains-Pontifes et l'Église y ont condamné ; nous croyons même qu'au treizième siècle ses tendances eussent pu arrêter un essor généreux et utile. Mais tout en faisant une large part aux circonstances et aux fautes de frère Élie, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'il était à tout prendre un des hommes les plus remarquables du treizième siècle ; et que c'est lui qui, humainement parlant, a organisé les Frères-Mineurs. Exposons tout simplement sa vie ; nous laisserons au lecteur à appliquer le blâme et la louange.

Élie était né à Cortone ; d'abord simple Frère, il fut fait, à cause de son mérite, ministre provincial de la Toscane. Lorsque François écrivit sa règle, Élie, Jean de Strachia, ministre provincial de Bologne, et plusieurs autres supplièrent le cardinal Ugolini de lui faire à ce sujet quelques observations. François prit respectueusement le cardinal par la main, le mena aux Frères assemblés en chapitre, et leur dit : « Mes frères, mes frères, Dieu m'a appelé par la voix de la simplicité et de l'humilité, afin que je suive la folie de la Croix : c'est à sa gloire, à ma confusion et pour assurer vos consciences que je vais vous déclarer ce qu'il m'a dit : François, je veux que tu sois dans le monde un nouveau petit insensé, qui prêches par tes actions et par tes discours la folie de la Croix ; que toi et tes Frères ne suivent que moi, que je sois leur seule forme de vie. » Et il se retira. Alors le cardinal-protecteur admirant la sainteté, la simplicité de cet homme, dit aux Frères : « Vous

avez vu, ô mes bien chers, comment le Saint-Esprit a parlé par la bouche de cet homme apostolique ; sa parole est sortie comme une épée à deux tranchants, qui a pénétré jusqu'au fond du cœur ; ne contristez pas l'Esprit de Dieu, ne soyez point ingrats des biens qu'il vous fait, il est véritablement en ce pauvre, et vous découvre par lui les merveilles de sa puissance. » Le frère Élie et les autres provinciaux furent touchés de ce discours et obéirent à la sainte volonté de François. Lorsque François part pour sa mission de Syrie, c'est à Élie qu'il confie le gouvernement de l'Ordre [1]. Celui-ci modifia quelques-unes des observances, qui paraissaient trop difficiles à garder, ainsi que des usages trop en dehors des mœurs et des habitudes du siècle ; il fit en même temps des règlements très-utiles pour l'administration des provinces [2].

Au chapitre général de 1220, François étant de retour en Italie, ôta aux frères Élie et Jean de Strachia toutes leurs charges dans l'Ordre, afin de satisfaire à quelques réclamations. Ils se soumirent avec une profonde humilité. Pierre de Catane, après un an de vicariat-général, reconnut que ce fardeau était trop pesant pour son caractère doux et sans énergie, il remit en plein chapitre ses pouvoirs, et frère Élie fut de nouveau établi pour le gouvernement de tout l'Ordre. Dans cette circonstance François agit d'après une révélation particulière de Dieu [3], et on trouve dans ses œuvres une pieuse lettre d'obédience donnée à Élie [4]. Nous verrons les soins affectueux prodigués avec un dévouement infatigable par frère Élie à François malade et mourant, et les grands travaux d'art exécutés à Assise par cet homme illustre. Comme sa vie n'a point encore été considérée sous ce rapport, nous aimerons à nous arrêter sur ce sujet d'une façon toute spéciale [5].

1 Wadding.
2 Bolland., 4 oct., p. 850, 851,
3 Chalippe, liv. III.
4 S. Francisci opuscula, p. 5,
5 Voir notre chap. XVI.

Après la mort du saint fondateur, le chapitre s'assembla à Rome en 1227, sous la présidence du cardinal Ugolini, pape sous le nom de Grégoire IX, pour élire un ministre-général. La majorité des Frères porta Élie, donnant pour principale raison qu'ayant été choisi par le bienheureux François, il devait gouverner l'Ordre[1]. Élie s'excusa publiquement : « Mes bien chers frères, dit-il, ne m'imposez point cette charge, car il m'est impossible de suivre la vie commune, je ne puis marcher à cause de mes infirmités.» A ces mots plusieurs s'écrièrent : « Mangez de l'or, s'il le faut, et ayez un cheval, pourvu que vous gouverniez l'Ordre[2]. » D'autres à la vérité auraient voulu le frère Jean Parent pour ministre-général. Mais Grégoire IX voyant que la plus grande partie du chapitre était pour frère Élie, confirma son élection. En conséquence Élie prit le gouvernement. Il envoya des visiteurs dans toutes les provinces pour s'assurer de l'état de la tête et des membres ; il révoqua impitoyablement de leurs charges un grand nombre de ministres provinciaux et de gardiens. Il surveillait et prévoyait à tout[3]. Sous une administration si ferme et si zélée les études devinrent florissantes, et un très-grand nombre d'hommes savants et de théologiens habiles entrèrent dans l'Ordre[4]. Et aussi beaucoup se sanctifiaient ; après leur mort il se faisait des miracles à leur tombeau[5]. Dans le chapitre général de 1230, Grégoire IX, sur les plaintes de saint Antoine de Padoue et d'Adam de Marisco, déposa frère Élie. On lui reprochait deux grands crimes : contre la prescription

1 Quem beatus Franciscus ante mortem elegerat, esse gubernatorem ordinis. S. Antonin, tit. XXIX, cap. IX, § I.

2 Clamarunt quod aurum comederet, si expediret, et equum haberet, dummodo ordinem gubernaret. S. Antonin.

3 Hic missis visitatoribus fecit sub arctitudine magna provincias visitari tam in capitibus quam in membris .. Passim instituebat et destituebat provinciales ministros et custodes. Et de aliis providebat. S. Antonin.

4 Sub isto generali Fratre Helia, tam multi docti viri ingressi sunt ordinem Minorum. S. Antonin.

5 Multi Fratres claruere miraculis ex magna eorum vitæ sanctitate. S. Antonin.

formelle de la règle qui défend de recevoir de l'argent, ou par soi-même ou par des personnes interposées, il avait reçu et fait recueillir des aumônes considérables pour la construction de la basilique d'Assise ; dans ses voyages il se servait d'un grand cheval, et se faisait accompagner par deux serviteurs[1]. Voilà tout l'acte d'accusation ; aussi Grégoire qui connaissait l'intelligence élevée et les vues sages d'Élie, confirma avec plaisir sa nouvelle promotion à la dignité de ministre-général au chapitre de 1236. Le parti qui lui était opposé saisit dans sa conduite tout ce qu'on pouvait interpréter à son désavantage ; et il ne faut pas croire que lui, ou ceux auxquels il abandonnait une portion de son autorité, étaient irréprochables. Les deux partis avec leurs tendances diverses se portaient réciproquement à d'énormes excès.

L'historien qui donnerait à cette époque une teinte doucereuse, et aux hommes une mansuétude inaltérable, serait dans une étrange erreur. Les mœurs naturelles étaient au treizième siècle encore empreintes d'une barbarie rude et souvent cruelle : et un des plus grands bienfaits, je dirai plus, un des plus grands miracles du christianisme est d'avoir mis de la douceur dans les relations sociales. Je me suis toujours représenté une âme profondément chrétienne du moyen âge comme ces arbres déjà forts que l'on plie avec beaucoup de peine ; si le lien se brise, l'arbre retourne à son premier état avec une force, une violence que rien ne peut arrêter. Au milieu de nos sociétés actuelles qui sont plus vieilles de cinq siècles il est rare de trouver dans les âmes cette énergie primitive et un peu sauvage ; mais dans une longue et sainte existence, la partie humaine ne prévaut-elle jamais sur la partie divine ? Eh ! mon Dieu, demandez à tous ceux qui vous entourent.

Or donc voici ce qui arriva. Un bien saint homme, d'une simplicité peut-être trop présomptueuse, crut qu'il devait réformer l'Ordre. Vivre parfaitement dans la règle, c'est un

1 Multas enim eleemosinas pro illa ecclesia construenda procuravit... Et cœpit habere equum magnum et domicellos. S. Antonin.

droit de chaque religieux et même un devoir ; mais vouloir se séparer, faire bande à part, se poser publiquement comme plus parfait, c'est un abus dans une congrégation, et il est du devoir des supérieurs de supprimer ces tendances dangereuses pour la vie une et forte de l'Ordre. Du reste, les Frères-Mineurs étant encore dans toute la dévotion primitive n'avaient certes pas besoin de réforme, il fallait au contraire modérer la ferveur indiscrète. C'est ce que le frère Élie voulut faire en dispersant une association qui s'était formée sous la direction du frère Cesarius de Spire, très-saint religieux, mais dont les actions n'étaient pas alors inspirées par la prudence. Élie prit les ordres de Grégoire IX, qui lui donna à cet effet de très-grands pouvoirs. Il dispersa les Césarins dans divers couvents, et comme Cesarius se montra opiniâtre, il le fit enfermer dans une prison. Un jour que le gardien de la prison était sorti, laissant les portes ouvertes, Cesarius qui souffrait avec une admirable patience alla dans une petite cour, afin de se réchauffer aux rayons du soleil. Lorsque le Frère chargé de la prison revint et qu'il aperçut Cesarius, il crut qu'il voulait prendre la fuite. Il se précipite et lui décharge sur la tête un coup de bâton si violent que Cesarius expira sur l'heure[1].

En 1239, Élie fut déposé une seconde fois. Alors cet homme énergique ne put rester sans agir. Frédéric II le connaissant pour un des hommes les plus sages du monde et aussi des plus habiles, l'attira dans son parti[2]. Élie entrevit dans cette nouvelle position le moyen de servir l'Église, en ménageant une réconciliation entre le pape et l'empereur. Mais la malveillance ou d'autres causes firent que ses lettres ne furent point remises à Grégoire IX, qui mourut peu de temps après. Élie ne se découragea pas, et en 1224, après la mort de frère Haymon, il vint avec la permission d'Innocent IV au chapitre général. Le but avoué de ce voyage était la pacification des

1 Dominic. de Gubernatis, orbis Seraphicus, t. I, lib. V, cap IV.

2 Fra Elia, il quale era riputato uno de savi huomini del mundo, richiesto dai detto rè Federico. Fioretti, cap. XXXVII.

partis. Il devait présenter au pape des conditions de paix fort avantageuses ; mais ses partisans ayant fait de grands efforts pour l'élire ministre général une troisième fois, le parti opposé redoubla de zèle et ne trouva d'autre moyen de triomphe que de présenter au pape Élie comme un ambitieux, un fauteur du crime de Frédéric et un ennemi déclaré de l'Église. Innocent l'excommunia et lui ôta tout privilége clérical[1]. Ainsi humilié, Élie n'eut d'autre refuge que la protection de l'empereur, qui l'employa à plusieurs négociations importantes. Il fut chargé de faire un traité de paix et d'alliance entre Frédéric et l'empereur de Constantinople[2].

Au milieu de toutes les graves préoccupations de la politique et de la diplomatie, Élie n'avait rien perdu de son amour pour les arts. Il saisit avec empressement l'occasion d'aller visiter la seconde capitale du monde, où les empereurs chrétiens avaient amassé les trésors artistiques de l'Orient. Il en rapporta une croix merveilleuse, conservée encore au seizième siècle dans le couvent des Frères-Mineurs de Cortone. On en admirait les caractères étranges et les filigranes délicats[3]. En 1220, après la mort de Frédéric, Élie vint demeurer à Cortone, sa patrie, où il partageait ses jours entre la prière et la pratique des arts. Il fit construire la grande et magnifique église des Frères-Mineurs; car sa pensée unique, comme son seul amour sur la terre, était l'Ordre de saint François. J'aime à contempler la glorieuse et imposante figure de ce vieillard se reposant dans les divines contemplations de l'art d'une vie longue, agitée et remplie par les actes forts et généreux d'un caractère énergique ; il est beau de le voir au

1 S'accosto a lui..: per la qual cosa fu scommunicato dal papa, e privato dell habito di S. Francesco Fioretti. — Cela lui attira aussi la haine de tous les historiens guelfes.

2 Qui etiam imperator misit Fratrem Heliam ad imperatorem Constantinopolitanum, ut inter eos imperatores tractaret pacem. S. Antonin., § 3.

3 Ubi videtur hodie crux admiranda, quam ipse Constantinopoli detulisse fertur cum quibusdam characteribus expressis, nobis prorsus ignotis. Petrus Rodulphius, Historia Seraph., 177.

milieu du délaissement des hommes imprimer dans un monument les saints et poétiques souvenirs de sa vie. Ses ennemis ont flétri sa mémoire, ont dénaturé ses actions, mais ils n'ont pas eu le courage de le damner. Ils croyaient simplement, d'après une tradition qui nous a été transmise, que saint François avait obtenu de Dieu le salut éternel d'Élie [1]; aussi ils le font mourir comme un saint.

En 1253, il fut attaqué d'une maladie grave. Un de ses frères, qui était de l'Ordre des Mineurs, vint le visiter et lui témoigna toute sa douleur de le voir mourir séparé de l'Ordre et privé des grâces du Souverain-Pontife. «Pour vous, disait-il, je m'exposerais à tous les dangers, je ne récuserais aucun sacrifice, aucune fatigue. » Élie répondit : « Je ne vois d'autre moyen que d'aller se jeter aux pieds du Pape, le suppliant pour l'amour de Jésus-Christ de m'absoudre de mon excommunication publique et de me rendre le saint habit de l'Ordre [2]. » Le bon frère partit, et le Pape se ressouvenant des anciens mérites d'Élie, lui pardonna tous ses péchés et consentit à ce que l'habit de l'Ordre lui fût rendu. Le frère revint en toute hâte exécuter les volontés du Pontife et consoler Élie, qui s'endormit tranquillement dans le Seigneur, heureux d'aller rejoindre dans le ciel François, en qui il avait mis toute sa confiance et tout son amour sur la terre [3]. Après tout cela, il était naturel que frère Élie fût jugé diversement. Nous comptons pourtant en sa faveur les autorités les plus graves. Thomas de Celano en a parlé avec de très-grands éloges ; ces éloges sont répétés dans la vie manuscrite de saint François en vers français, contemporaine d'Élie. La vie écrite par les trois compagnons, et celle de saint Bonaventure, qui avait à un si haut degré le sentiment des convenances

1 Voir Marc de Lisbonne, Mariana de Florence, saint Antonin, Fioretti, cap. XXXVII.

2 Io non vedo altro modo, se non che tu vadi al papa, e lo preghi per amor di Christo, che mi assolva, dalla scommunica, e mi restituisca l'habito della Religione. Fioretti.

3 Nel quale Fra Eliá haveva havuto gran speranza. Fioretti.

délicates et de la grandeur, ne parlent pas une seule fois de frère Élie pour le blâmer [1]. Si nous écoutons un écho des écrivains étrangers à l'Italie et aux passions de l'esprit de parti, nous entendrons Lucas de Tuy saluer deux fois le frère Élie homme très-saint et très-vénérable [2].

Saint Bonaventure peut être regardé comme le second fondateur de l'Ordre. Élu ministre-général en 1256, il fit dans les chapitres généraux de très-sages constitutions. Ainsi, à Narbonne (1256), il ordonna de recueillir les constitutions de tous les chapitres généraux antérieurs; voici les principales dispositions de l'ordonnance administrative qu'il y publia.

Les gardiens auront dans leur couvent les constitutions générales publiées d'après nos ordres; les anciennes non approuvées seront déchirées aussitôt [3]. Tous les religieux liront une fois par mois ces constitutions, principalement les sept premiers chapitres, qui traitent du commun bien de tous. Les ministres feront corriger avec soin les Bréviaires et les Missels, suivant un exemplaire corrigé et approuvé par l'Église [4]. Cette prescription toute liturgique a servi beaucoup à mettre dans

1 Pour donner une idée d'un mensonge de chroniqueur, je citerai cet exemple : François, après avoir écrit sa Règle la communiqua à frère Élie pour l'examiner et la faire examiner; elle s'égara par négligence involontaire (servandam suo vicario commisisset, et ille, paucis elapsis diebus, assereret per incuriam perditam. S. Bonaventura, cap. IV). Voilà le récit original et vrai. Barthélemy de Pise, ou son interpolateur (car d'après les observations des Bollandistes, p. 851, il est probable qu'on a ajouté plusieurs choses au livre des Conformités), bâtissent là-dessus tout un récit malveillant pour frère Élie, et sans aucun fondement réel. (Ea regula perfecta cum sibi non placeret, ipsam destruxit, dicens se per incuriam eam perdidisse, seu amisisse Lib. I, Conform. IX.)

2 Viro sanctissimo Fratre Helia, Lib. III, cap. XIV. — Fratre Helia venerabili viro. Cap. XV, adversus Albigensium errores.

3 Et istis publicatis veteres destruantur. Petrus Rodulph., Hist. Seraph., pag. 238.

4 Studeant ministri, quod littera Breviariorum et Missalium corrigatur ad exemplar unius, quod habere poterunt, juxta Ecclesiæ constitutiones. Petrus Rodulph , pag. 238.

les formes du culte de l'unité, de la pureté, et à préparer la grande réforme liturgique de saint Pie V. On ne bâtira pas de dôme dans les églises sans la permission du ministre-général, excepté sur le grand autel. Que les clochers ne soient plus bâtis en forme de tour. Qu'il n'y ait plus dans les églises de verrières peintes et historiées, hormis celles du principal autel, où l'on pourra représenter l'image du crucifix, de la vierge Marie, de saint François et de saint Antoine de Padoue[1]. Les retables d'autel ne seront point somptueux. Les encensoirs, les croix, les images, tout ce qui est d'or et d'argent sera ôté par obédience, à moins que dans ces croix ne soient renfermées de précieuses et vénérables reliques, et que ces vases ne soient destinés à contenir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les calices seront simples, sans ornements, et pèseront deux marcs et demi. Chaque autel aura son calice; mais il y en aura un particulier pour la messe conventüelle[2]. Ces lois somptuaires monastiques qui nous paraissent un peu sévères étaient urgentes au treizième siècle ; une émulation, pieuse il est vrai, mais qui portait à enfreindre la règle fondamentale de la pauvreté, animait chaque couvent; ils rivalisaient entre eux: c'était donc un devoir à saint Bonaventure de faire régner la loi. Afin que le développement fût successif et providentiel, il fallait conserver pour l'avenir l'esprit religieux, qui devait être le principe générateur de la science et de l'art.

L'Ordre des Mineurs, par la seule raison qu'il présentait un idéal trop en dehors de la vie humaine, était déchu de sa première ferveur et tombé dans une sorte de découragement. Saint Bonaventure, par des livres presque divins s'efforça de rallumer ou d'entretenir dans les âmes le feu sacré de la vie spirituelle. Il écrivit aux ministres provinciaux pour la réformation des religieux:

1 Vitrinæ quoque historiatæ vel picturatæ de cætero nusquam fiant... in principali vitrea post majus altare possint habere imagines Crucifixi, B. Virginis, B. Francisci, B. Antonii. P. 238.

2 Petrus Rodulph., pag. 239.

« Quoique je connaisse clairement mon insuffisance à porter la charge qui m'est imposée, à cause de la faiblesse de mon corps, de l'imperfection de mon esprit, de mon inexpérience pour le gouvernement et des contradictions de ma volonté, ce serait néanmoins une chose indiscrète de résister au désir d'une si grande congrégation et aux ordres du Souverain-Pontife et du Dieu très-haut ; c'est pour cela que j'ai baissé les épaules sous un si pesant fardeau, me confiant dans la force de Dieu et dans votre amour si plein de sollicitude. Ainsi donc je compte sur votre zèle et sur votre dévouement pour détruire le mal, fortifier le bien, réchauffer les faibles et animer les forts. Établi spéculateur dans la maison d'Israël, afin qu'on ne me demande pas compte du sang des âmes, j'ai délibéré de vous écrire des choses que j'aurais exposées plus volontiers dans un chapitre général. Puisque les temps mauvais, la perte des consciences et les scandales du monde nous pressent, notre Ordre, qui devrait être un miroir de toute sainteté, étant devenu en divers lieux inutile et méprisable, je vous déclare, moi, nonce de la vérité, ce qui m'a paru mauvais d'après le conseil des sages. Je ne dis pas même tout; je n'ordonne rien de nouveau; je ne veux imposer aucune obligation pesante. Pourquoi la splendeur de l'Ordre s'est-elle obscurcie? pourquoi la pureté de conscience a-t-elle été souillée? C'est à cause de cette multitude d'affaires que l'on traite avec l'or, que l'on garde, que l'on manie avec complaisance. Je vois l'oisiveté des Frères qui est la sentine de tous les vices ; ils restent plongés dans un repos charnel, buvant le sang des âmes avec une cruauté monstrueuse. Je vois ce vagabondage presque général : pour le soulagement de leur corps, ils grèvent les lieux par où ils passent, et au lieu d'édifier, ils scandalisent les âmes. Je vois ces demandes importunes, cette rapacité qui fait craindre la rencontre des Frères comme la rencontre des brigands. Je vois la construction somptueuse des bâtiments magnifiques ; cela trouble la paix des religieux, charge les âmes, et fait que plusieurs jugent mal de nous. Je vois un grand nombre de ces familiarités cou-

pables, défendues par notre règle, et qui font naître des soupçons, des infamies et des scandales. Je vois cette commission imprudente des offices qui impose à des frères peu mortifiés dans leur corps et ne connaissant pas la vie de l'âme, des charges qu'ils ne peuvent porter. Je vois cette invasion cupide sur les sépultures et les testaments ; ce qui offense les prêtres. Je vois dans les couvents des mutations qui marquent l'inconstance et violent la sainte pauvreté. Je vois la superfluité des dépenses ; les Frères ne voulant pas se contenter de peu, comme la charité aussi s'est refroidie dans les peuples, nous leur sommes devenus onéreux, et nous le deviendrons chaque jour davantage si nous n'apportons un remède à ces abus. Et bien que tous ne soient pas coupables, cependant la malédiction les enveloppe tous.... Que le dévouement de nos cœurs soit donc excité avec toute la ferveur de notre zèle ; chassons les marchands de la maison du Père céleste, et enflammons les Frères à la pratique de la vertu et à la priere. Gardez-vous de recevoir tant de personnes inutiles dans l'Ordre ; je veux que l'on observe étroitement la constitution faite à ce sujet. Brisez toutes les mauvaises coutumes, malgré toutes les résistances et les répugnances des Frères à qui la chose peut paraître dure ; mais sur la terre, la perfection de notre état le demande, ainsi que le douloureux état présent, et même les gens du monde ; et dans le ciel le bienheureux François, le sang répandu de Jésus-Christ et Dieu nous l'ordonnent[1]. »

Dans son sein, cette institution des Mineurs portait, à cause de la faiblesse inhérente aux hommes, un germe de division et de dépérissement. Peu d'années après saint Bonaventure, les réformes commencèrent. La plus considérable est celle de l'Observance. Un saint religieux, nommé Paoluccio à cause de sa petite taille, en jeta les fondements en 1368, dans l'ermitage de Bruliano, près de Foligno. Ce

1 Epistola de reformandis Fratribus. S. Bonaventura, t. VII, pag. 467.

religieux était fils de Vagnotio de Trinci, d'origine suédoise [1]; il eut pour son œuvre une autorisation spéciale du ministre-général, Thomas de Farignano. Les puissances spirituelles et temporelles soutinrent et encouragèrent cette réforme; aussi ses progrès furent rapides; elle s'étendit dans toute l'Italie, en France, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, et jusque dans le Levant. Elle produisit de saints et illustres personnages, et par-dessus tous, trois hommes qui seront à jamais une des grandes gloires de l'Église : saint Bernardin de Sienne, saint Jean Campistran et saint Jacques de la Marche. A côté de la sainteté croissait la science. Cette réforme fut considérée comme une institution si importante, que le concile de Constance l'approuva solennellement et la favorisa en toutes choses [2]; elle eut même ses vicaires-généraux. Ainsi, de tous les membres qui composaient l'Ordre des Frères-Mineurs, les uns modifiaient la pauvreté prescrite par la règle, et prétendaient en avoir le privilége; les autres voulaient la garder exactement et à la lettre; mais aucun acte officiel ne portait atteinte à la pauvreté absolue; tous reconnaissaient pour supérieur le ministre-général, successeur de saint François. Il y avait une unité apparente extérieure. En 1517, Léon X fit assembler à Rome un chapitre qu'il nomma Généralissime. Il était divisé en deux camps : les Observants [3], qui faisaient profession de garder la règle à la lettre, auxquels se joignirent toutes les autres réformes de différents noms, et ceux qui gardaient la règle avec de grandes modifications, et que l'on nommait Conventuels. Le projet du pape était d'établir une étroite union. Il fut impossible de s'entendre. Les Conventuels furent séparés par l'autorité du Souverain-Pontife, et constitués en un corps particulier, sous le nom de Frères-Mineurs Conventuels, dont le chef, appelé Maître général, serait confirmé dans son office par le ministre-général, successeur immédiat du saint

1 Wadding, 1323, no XXI.
2 Concil. Constant., sess. 19.
3 Connus autrefois en France sous le nom de Cordeliers.

fondateur. Il leur fut permis d'avoir des biens-fonds ; ce qui a été autorisé par le concile de Trente [1].

Ainsi l'Ordre des Frères-Mineurs se renouvela lui-même dans son propre sein, aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Mais cela n'arrêta que pour un instant les tendances diverses des esprits ; l'Observance voulut avoir une étroite Observance, qui s'inaugura en Espagne sous la glorieuse protection de saint Pierre d'Alcantara ; les frères de cette nouvelle famille prirent en Italie le nom de Riformati, et en France celui de Récollets [2]. En 1225, il se forma encore dans l'Observance une nouvelle transformation de l'Ordre de saint François : les Capucins [3]. Ce vieux tronc franciscain a conservé toute sa vigueur ; il abritera encore de son ombre bien des générations faibles et souffrantes. Il a toute sa gloire ; et dans ces derniers temps il présentait au monde avec orgueil deux hommes revêtus de la pourpre romaine, et qui résumaient l'histoire de l'Ordre : le cardinal Micara, héritier de cette éloquence populaire qui distinguait le moyen âge et qui est restée vivante en Italie, Capucin puissant par ses vertus et par sa science ; et ce cardinal Orioli, un des premiers théologiens de Rome, membre de plusieurs congrégations dont il était la lumière ; intelligence vaste et forte, unie à un cœur simple et bon.

1 Sess. XXV, cap. III.

2 Ce nom vient des couvents de Récollection, que l'on donnait dans l'Observance à ceux qui voulaient vivre plus parfaitement.

3 Les Annales des Capucins, par Boverio, sont un des plus beaux livres que l'on puisse lire.

CHAPITRE XIV

1224

LE MONT ALVERNIA —
SAINT FRANÇOIS REÇOIT LES STIGMATES —
SES HYMNES D'AMOUR

> Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.
>
> S. Paul ad Galatas.

François, dans ses courses apostoliques, passait un jour avec le frère Léon au pied du château de Montefeltro. Il y avait une affluence considérable de chevaliers, de marchands et de peuples des campagnes ; la glorieuse bannière des comtes de Montefeltro flotte sur la grande porte, et du haut des remparts éclatent le son des trompettes et les cris de joie. La cour retentit sous les pas des coursiers, et dans les grandes salles gothiques les troubadours italiens et provençaux accordent leurs luths pour chanter la valeur et la gloire. La veille des armes était finie, et un jeune comte de Montefeltro, au milieu de sa famille et de tous les chevaliers du voisinage, allait recevoir dans l'antique chapelle les ornements symboliques de la chevalerie [1], qui, dans son origine, était une institution

1 Voir le Vrai Théâtre d'Honneur et de Chevalerie, ou le Miroir héroïque, la Noblesse, par La Colombière, t. I, p. 296 ; Paris, in folio, 1648. — Durand dans son *Rationale divinorum officiorum*, fait un curieux parallèle entre les ornements épiscopaux et les armes d'un chevalier. La similitude était plus grande encore avec le costume monacal.

toute religieuse, une sanctification de l'art militaire [1]. François aimait naturellement ces sortes de fêtes ; elles rappelaient dans son esprit ses plus douces, ses plus vives ambitions de jeunesse ; il dit à Léon : Allons à cette fête ; nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel [2]. Après l'office solennel, François monta sur un petit mur et commença à prêcher par ces paroles : È tanto il ben ch'aspetto che ogni pena m'è diletto (le bien que je désire est si grand, que toute peine m'est plaisir). Il cita l'exemple des apôtres, qui étaient pleins de joie d'avoir reçu des outrages pour le nom de Jésus-Christ, et celui des martyrs qui s'exposaient volontiers aux tourments et à la mort pour conquérir le ciel. L'auditoire fut profondément ému, et tous les yeux étaient attachés sur le visage du prédicateur, comme s'il eût été un ange [3].

Parmi les chevaliers était Orlando de Chiusi di Casentino. Il avait entendu en Toscane raconter de François des choses merveilleuses, ce qui lui avait donné un grand désir de le voir. Aussitôt après la prédication, il l'aborde, et le tirant à l'écart, il lui dit : Père, je voudrais parler avec vous du salut de mon âme. François répondit : Cela me plaira beaucoup ; mais à présent faites honneur à vos amis qui vous ont invité à la fête ; mangez avec eux, et après le repas nous converserons ensemble tant que vous voudrez [4]. En effet, après le repas il vint à François, et à la fin d'une longue et abondante causerie sur les dispositions de son âme, Orlando dit : J'ai en Toscane une montagne vraiment religieuse ; on l'appelle Monte-del-Alvernia ; elle est isolée, sauvage et très-convenable

1 Voyez dans D. Martène, de Antiquis Ecclesiæ ritibus, t. III, p. 231, in-4°, le Cérémonial liturgique de la bénédiction d'un nouveau chevalier.

2 Andiamo qua su questa festa, peroche con l'aiuto di Dio noi faremo alcun frate spirituale. Fioretti, Consideratione intorno alle stimmate, p. 167.

3 Vitale, Chronic. montis Alvernæ, in-4°, p. 28. Les mêmes détails se trouvent aussi dans Wadding, dans les Bollandistes, 4 octob., p. 823, et dans Fioretti, que je suis toujours de préférence.

4 Piace mi molta; ma và questa mattina, e honora gli amici, tuoi, che t'hanno invitato alla sua festa, e mangia con loro, et dopo mangiato parleremo insieme. Fioretti, p. 169.

à ceux qui voudraient faire pénitence loin du monde et mener la vie solitaire ; si elle vous plaît, je vous la donnerai volontiers et à vos compagnons pour le salut de mon âme. A ces paroles, François, tout joyeux, remercia Dieu dans son cœur, et dit à Orlando : Seigneur, quand vous serez retourné dans votre château, je vous enverrai quelques-uns de mes disciples ; ils visiteront la montagne, et si elle est propre à la vie religieuse, j'accepte votre charitable offrande. Puis il se leva et continua son voyage ; et le chevalier Orlando revint à Chiusi-Nuovo, dont le voyageur aperçoit les murailles déchirées et les portes béantes sur les bords de la petite rivière de Rasina, à un mille de l'Alvernia.

De retour à Sainte-Marie-des-Anges, François envoya deux frères à Chiusi ; Orlando les reçut avec honneur et avec joie. Accompagnés de cinquante hommes armés à cause des bêtes sauvages et des brigands, ils visitèrent la montagne[1]. Ils choisirent, au-dessus d'immenses rochers, dans un lieu découvert, entouré de hêtres énormes, une place propre à bâtir un couvent. Avec l'aide de leurs guides, ils y construisirent des logettes en bois, en terre et en pierre, et un petit oratoire où ils récitèrent le saint office de l'Église. Ainsi, les pauvres Frères-Mineurs prirent possession de la montagne par la prière. Cette sainte retraite, si propre à la vie contemplative, fut bien chère à François ; il alla souvent y reposer son âme et son corps des fatigues de l'apostolat. Il y fit un premier voyage avec les frères Léon, Angelo et Masseo, qui était le gardien ; car toujours il avait coutume de choisir parmi ceux qui l'accompagnaient un supérieur auquel il obéissait humblement. Il prêcha partout où il passa, et n'eut d'autres soins que l'office, la méditation et les entretiens pieux. La première nuit se passa dans un couvent de l'Ordre. La deuxième nuit, la fatigue et le mauvais temps les obligèrent à chercher un abri dans une vieille église abandonnée. Les Frères s'endormirent profondément ; François resta en prière. Alors il fut

1 Chronica montis Alvernæ, p. 30

tourmenté par les démons avec une rudesse et une cruauté inouïes ; ils se jetèrent sur lui pleins de fureur, le traînèrent sur le pavé, le brisèrent de coups. Au milieu des douleurs, il s'écriait : O mon Seigneur Jésus-Christ, je vous rends grâce de tant d'amour et de tous vos bienfaits; celui-ci est une marque assurée de votre bonté pour moi ; vous punissez mes péchés en ce monde pour m'épargner dans l'autre ; je suis prêt, ô mon Dieu, à souffrir encore davantage, si c'est votre sainte volonté [1]. Saint Bonaventure nous apprend que François fut souvent tourmenté de cette sorte par les démons, mais que ces esprits orgueilleux, ne pouvant vaincre sa constance, se retiraient confus [2].

Au matin, il se trouva dans une si extrême faiblesse, qu'il ne put continuer la route à pied; ses Frères allèrent au village voisin, où un bon laboureur offrit son âne, tout joyeux de faire quelque chose pour cet homme dont il avait entendu dire tant de bien. On se mit en marche, les Frères suivirent à quelque distance. François s'entretenait avec le paysan, qui lui dit dans toute sa franchise ombrienne : « Puisque vous êtes vraiment François d'Assise, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance, je vous en avertis [3]. » François aussitôt se jette à terre, se met à genoux devant le paysan, baise ses pieds et le remercie de son bon et utile avis. En montant le sentier roide et abrupte qui conduit au sommet de l'Alvernia, par une de ces chaleurs étouffantes qu'on n'éprouve que dans les montagnes, le paysan s'écrie : « Je meurs, si je ne trouve à boire. » François, après une courte prière, lui indiqua un peu d'eau dans un endroit où pourtant il n'y avait pas de fontaine. O surprenante bonté de Dieu, qui s'incline avec une si pater-

1 Fioretti, p. 73.

2 Quam mentis constantiam superbi dæmones non ferentes, abscedebant confusi. S. Bonaventura, cap. x.

3 Hor ingegnati, disse, il Villano, dunque d'esser coso buono, come sei tenuto dalla gente; percioche molti hanno in te gran fede; e pero in ti ammonisco, che sij conforme a quello ch' in te si spera. Fioretti, p. 175.

nelle condescendance aux désirs de ses serviteurs [1] ! Il s'assit un instant sous un grand chêne pour se reposer et contempler le magnifique paysage qui se développait sous ses yeux [2]. Orlando apprenant que François était à la montagne, y accourut avec des hommes qui portaient des pains et autres provisions. Il trouva nos pieux ermites en prières. François se leva aussitôt et reçut avec une joie bien affectueuse Orlando et sa compagnie. Il le remercia de ce beau présent de la sainte montagne, et le pria de lui faire construire une petite cellule couverte au pied d'un très-beau hêtre, situé à peu près à un jet de pierre de l'endroit où étaient les cellules des Frères. Cela fut immédiatement exécuté. Comme venait le soir et qu'il fallait repartir, François dit quelques paroles et bénit cette petite troupe pieuse et dévouée. Au moment du dernier adieu, Orlando tira un peu à l'écart François et ses Frères, et leur dit : « Mes bien chers, je ne veux pas que, sur cette montagne sauvage, vous ayez aucune nécessité corporelle, afin que vous puissiez vous livrer entièrement à la contemplation ; je veux, et je vous le dis à présent pour toujours, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce qui vous est nécessaire ; si vous faites autrement, j'en aurai beaucoup de peine [3] ; » et il partit.

François et ses compagnons s'assirent sur la mousse, et s'entretinrent des choses de l'âme. Le soleil avait disparu derrière les derniers sommets de l'Apennin, le ciel illuminé par d'innombrables étoiles, reflêchissait sur la terre une lueur douce et pacifiante, qui permettait à l'œil de dessiner les contours indécis des grands arbres et de plonger dans la plaine qui s'étendait au-dessous d'eux à des profondeurs vagues, mystérieuses, infinies. A cette heure solennelle, au milieu de ce silence sublime, la parole chrétienne qui a civilisé le monde

1 Stupenda Dei dignatio, quæ servis suis tam facile se inclinat. S. Bonaventura, cap. VII.

2 Estando sotto una quercia cominciò a considerare la dispositione del luogo, e del paese. Fioretti, p. 176.

3 Fioretti, p. 178.

se fit entendre dans ce lieu pour la première fois. Écoutons-la avec un religieux respect : « Ne vous appuyez pas trop sur l'offre charitable du seigneur Orlando ; prenons garde de blesser notre profession de pauvreté. Soyez sûrs que si nous sommes de vrais pauvres, le monde aura compassion de nous ; si nous embrassons bien étroitement la pauvreté, il nous donnera libéralement tout ce qu'il faut pour vivre. Dieu, qui nous a appelés dans la sainte religion pour le salut du monde, a fait ce pacte avec nous ; nous devons donner au monde de bons exemples, et le monde doit fournir à toutes nos nécessités. Persévérons donc dans notre pauvreté, parce qu'elle est la voie de la perfection et le gage des richesses éternelles [1]. » Chacun se retira dans sa cellule. Le lendemain, François voulut seul, en méditant et priant, visiter la montagne, chercher les lieux les plus retirés et les plus secrets pour s'y cacher dans l'oraison, le jeûne et les larmes.

Cependant, Orlando avait amené des environs quelques pieux ouvriers qui bâtirent une petite église et un couvent selon le plan tracé par François. Ces journées saintes et calmes furent troublées par un événement bizarre. Un Sarmate, chassé de son pays à cause de ses crimes, avait cherché un refuge dans l'Apennin, qui alors surtout était le repaire de tous les hommes flétris par la société. Lorsqu'ils ne se mettaient pas au service d'un de ces ducs ou comtes, brigands plus distingués dont on aperçoit encore les forteresses pendantes en ruines sur les rochers solitaires, ils parcouraient pour leur propre compte les vallées et les montagnes, rançonnant et pillant. Ce Sarmate, que ses ravages et sa cruauté avaient fait surnommer il Lupo, s'était établi au mont Alvernia. Entre les masses de rochers, il y en a une plus haute et plus énorme que les autres, dont elle est séparée par des abîmes ; on ne peut y parvenir que par un petit pont ; elle porte encore aujourd'hui le nom de Sasso di Fra Lupo (le rocher de Frère Loup). L'établissement des Frères-Mineurs sur

1 Fioretti, p. 177

la montagne avait fort déplu à Lupo ; plusieurs fois il les avait menacés. Furieux, il vint un jour pour les chasser avec de terribles paroles. La patience et quelques mots de François le frappèrent ; sa fureur se calma, et prosterné aux pieds des pauvres Mineurs, il leur demanda de rester avec eux. François, pleurant de joie, serra dans ses bras ce loup changé en agneau, lui donna l'habit de l'Ordre et le doux nom de frère Agnello [1]. Les historiens rapportent plusieurs exemples de la victorieuse puissance de François sur la férocité des hommes, cent fois pire que la férocité des animaux [2].

Dans le cours de sa vie apostolique, François fit plusieurs voyages au mont Alvernia, et chaque fois il y eut avec Dieu d'intimes et ineffables communications. Ame naturellement triste et rêveuse, il aimait à déposer un instant sur le bord du chemin le fardeau de la vie active et à monter dans la solitude pour y prier, pour y répandre son âme devant Dieu. Ainsi, dans les premiers temps de sa vie religieuse, après avoir prêché pendant deux mois à Cortone, il bâtit, dans une humble et solitaire vallée, le couvent de Cella ; et, se séparant encore davantage du monde, il se fit conduire par un brave batelier dans une île du lac de Pérouse, ce fameux Trasimène près duquel Annibal défit les Romains, commandés par le consul Flaminius. « Là il se fit lui-même une petite logette de rameaux d'arbres, où il demeura pendant le carême en continuelle et sainte conversation avec Dieu, les anges et les bienheureux saints... Comme une soigneuse abeille, il cueillait les fruits et les fleurs de Dieu, par les moyens de l'oraison, pour en composer le doux miel des prédications, duquel il pût rassasier les enfants affamés de la parole sainte [3]. » On a bâti dans cet endroit une église assez grande et un petit couvent occupé par les Observants : délicieuse retraite au milieu des belles eaux du lac qui baignent les murs du cloître.

1 Vitale, Chronica montis Alvernæ, p. 49.
2 Fioretti, cap XXV.
3 Chroniques des Frères-Mineurs, liv. II, chap. LIII.

Le paysage est vraiment merveilleux ; le lac, les barques des pêcheurs, les montagnes couvertes de bois, ces jolis villages à mi-côte et dans les vallées... et le ciel !... L'île est plantée d'oliviers et ne peut produire que quelques légumes ; dans une de ses extrémités, il y a un petit village habité par des pêcheurs. Il faut entendre le soir, en se promenant sur l'eau, la belle cloche du couvent, la cloche des pêcheurs ; c'est inexprimable. C'est de là aussi qu'il faut voir, la veille des fêtes populaires, celle de Saint-Pierre, par exemple, les grands feux de joie sur les montagnes. Chaque paysan, de chaque village, y apporte un fagot ; on y met le feu. Ces flammes qui se reflètent dans les eaux, ces cris, ces salutations pieuses de peuple à peuple, cette joie immense qui se confond comme le mugissement des grandes eaux ; c'est ce qu'on ne pourra jamais peindre.

Vers le milieu de l'année 1224, François partit de Cella avec le frère Léon, traversa le comté d'Arezzo et vint au mont Alvernia ; il avait comme un pressentiment des choses admirables qui devaient lui arriver sur cette montagne, image du Calvaire, et où le peuple croyait voir encore les marques du frémissement universel de la nature à l'heure de la mort du Christ [1]. L'amour de la douleur, de la mort, de la passion, de la croix, consumait les âmes les plus saintes et les plus élevées du moyen âge. Tous les monuments littéraires et artistiques de cette époque, sont formulés, sont bâtis sur la croix, et du fond de leurs entrailles sortaient sans cesse les gémissements inénarrables de l'Église ; épouse éternelle de Dieu, elle languit d'amour au milieu de l'insensibilité des hommes.

« Dès le commencement de ma conversion, disait saint Bernard à ses Frères, j'ai fait un bouquet de myrrhe, composé des amertumes et des souffrances de mon Sauveur, pour suppléer aux mérites que je n'avais pas. Je l'ai mis dans mon sein, et personne ne me l'arrachera. J'y établis toute ma per-

1 Tum quoque Alverniæ montem in Etruria, et Caietæ promontorium scissum traditione constat plurimorum. Baronius, ad. ann. 34, n° 124.

fection, toute ma science, toutes mes richesses, et j'y trouve toute ma consolation. C'est ce qui apaise mon juge et me fait imiter mon Dieu [1]... Vous savez que je parle souvent de la passion de Jésus-Christ, et Dieu sait que je la porte dans mon cœur. Ma plus haute philosophie est de savoir Jésus et Jésus crucifié. Tant que je vivrai, je rappellerai en mon esprit les outrages, les crachats, les soufflets, les dérisions, les clous, toutes les douleurs qu'il a endurées, afin d'avoir le courage de marcher sur ses traces et de lui ressembler. Si j'y manque, on me demandera le sang du Juste répandu sur la terre, et je ne serai pas exempt de l'énorme crime des Juifs, pour avoir payé d'ingratitude une si grande charité, et pour avoir outragé l'esprit de la grâce. Quand je vivrais autant moi seul que tous les enfants d'Adam, et que je souffrirais toutes leurs peines, ce ne serait rien en comparaison de ce que le Seigneur a souffert. Que rendrai-je à ce Dieu de bonté pour tous les biens que j'en ai reçus [2]?... Méditez souvent la passion de Jésus-Christ, et qu'elle soit toujours gravée dans votre cœur ; par ce moyen, vous porterez aisément le joug de la pénitence. Y a-t-il rien qui puisse paraître amer ou qui ne s'adoucisse, quand vous vous représenterez bien l'amertume des souffrances de notre Sauveur, quand vous serez bien convaincus que vous lui êtes redevables de toute votre vie, parce qu'il a donné la sienne pour vous faire vivre, et qu'il a enduré les plus rigoureux supplices pour vous en épargner d'éternels [3]?»

Notre François disait à ses disciples : « Considère, ô homme, quel est le degré d'excellence que Dieu t'a donné ; il t'a créé et formé selon le corps à l'image de son Fils bien-aimé, et selon l'âme à sa propre ressemblance. Toutes les créatures qui sont sous le ciel servent leur Créateur, le connaissent et lui obéissent mieux que toi. Les démons n'ont pas crucifié le Sauveur : c'est toi qui l'as crucifié à leur instigation, et qui le crucifies

1 S. Bernard, in Cant., serm. XLIII.

2 S. Bernard, serm. de Pass. Domini ; fer IV, hebdom. sanct , n° 11.

3 S. Bernard, de divers serm XXII, n° 5.

encore en te délectant dans les vices et dans le péché. D'où peux-tu donc tirer sujet de gloire ? Quand tu aurais l'esprit assez étendu et assez pénétrant pour tout savoir, tu ne pourrais pas t'en glorifier ; car un seul démon en sait plus des choses du ciel et des choses de la terre que tous les hommes, quelque connaissance qu'ils aient reçue de Dieu. Quand tu aurais toute beauté et toute richesse, quand tu ferais des miracles, tu ne pourrais pas encore t'en glorifier, puisque tout cela ne regarde point ton salut et même y peut mettre obstacle. Nous ne pouvons donc nous glorifier que de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la portant tous les jours et en souffrant avec lui [1]. » Et son âme était si pénétrée de la passion de Jésus-Christ, qu'il ne pouvait plus retenir ses plaintes et ses cris lamentables. Alors il fuyait la société des hommes ; il cherchait quelque profonde solitude, et il parlait avec Jésus-Christ comme s'il l'eût vu de ses yeux corporels... Quoi ! mon Jésus, vous êtes en croix et je n'y suis pas ! Vous êtes l'innocence même et vous souffrez pour moi, criminel ! Fallait-il tout cela pour expier la grandeur de mes crimes ? Vois, ô mon âme, le ravage que tu as fait sur la personne de mon Sauveur !... Où mon cœur trouvera-t-il assez d'amour pour répondre à cet amour [2] ? Tantôt parcourant la campagne, il appelait toutes les créatures à l'amour du Créateur crucifié. Oiseaux du ciel, ne chantez plus, mais gémissez ; ne faites plus de concerts qui ne soient lugubres... Grands arbres, qui portez vos têtes si haut, abaissez-vous, rompez vos branches, et vous convertissez tous en des croix pour honorer celle de Jésus-Christ... Et vous, rochers, brisez-vous, amollissez-vous, pleurez... Et voyant ces petits filets d'eau qui, après les grands orages, coulent sur les flancs des rochers de l'Alvernia, comme des larmes sur des joues flétries, il s'arrêtait, fondant en larmes. O mes frères les rochers, pleurons ! criait-il de toutes

1 S. Francisci Verba sacræ admonitionis, cap. v.

2 Voyez de très belles et très-pieuses considérations dans l'admirable livre du P. d Argentan, capucin Grandeur de Jésus-Christ, conférence XXVI in 8°.

ses forces, et l'écho de la montagne lui renvoyait : — Pleurons! Il redoublait plus fortement ; Pleurons ! pleurons ! et l'écho répondait avec une triple puissance : Pleurons ! pleurons ! Un chevalier l'aperçut une fois dans ce douloureux état; il lui demanda ce qui l'affligeait de la sorte, et ce qu'il pourrait faire pour le consoler. François répondit en sanglotant : Pour toute consolation, pleurons ensemble sur la douloureuse et très-amoureuse passion de notre Sauveur.

A l'approche de la fête de l'archange saint Michel, que François avait coutume de célébrer par un carême spécial, il dit au frère Léon : Chère petite brebis de Dieu, va, ouvre trois fois sur l'autel, en l'honneur de la sainte Trinité, le livre des Évangiles. Et chaque fois, Frère Léon trouva la Passion de Jésus-Christ [1]. Il avait confiance dans ce simple présage qui fit dans son âme comme une impression divine. L'heure solennelle du sacrifice était arrivée. Son union avec Dieu devint plus intime, sa vie n'était qu'une longue extase. Ces opérations intérieures, qui ravissaient son âme, élevaient son corps en l'air, plus ou moins haut, à proportion de leurs degrés, comme si un extrême dégoût de la terre lui eût fait prendre l'essor vers la patrie céleste. Quand il n'était élevé qu'à la hauteur d'un homme, Frère Léon embrassait ses pieds et les mouillait de ses larmes, disant à Dieu du fond de son cœur : Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi par les mérites de ce saint homme, et daignez me donner quelque petite portion de votre grâce. Quand il ne pouvait ni l'atteindre, ni l'apercevoir, il se prosternait et priait où il l'avait vu s'élever [2]. On l'entendait parler avec Dieu tantôt avec crainte et tremblement, tantôt comme un ami parle à son ami; plusieurs fois Frère Léon vit une lumière éclatante, symbole de la présence de Jésus-Christ dans l'humble cellule, et au milieu des soupirs de François il ne distinguait que ces paroles :

1 Vitale, Chronica montis Alvernæ, p. 59.

2 Chronica montis Alvernæ, p. 71. Voir sur les ravissements de sainte Térèse sa vie écrite par elle-même, chap. xx.

Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je, moi[1] ? Un jour, après un de ces ravissements, le Sauveur parut assis sur une grande pierre plate qui servait de table à François. Il y eut alors entre eux une longue et affectueuse communication ; et François, se levant tout transporté, s'écria : Frère Léon, prépare des parfums et du baume pour consacrer cette pierre. Frère Léon lui apporta de l'huile qu'il versa sur la pierre, à l'exemple de Jacob, prononçant ces paroles : Cette pierre est l'autel de Dieu[2].

Le temps approche... Monte, monte toujours, ô François, tu n'es pas encore arrivé au sommet du Calvaire! L'humilité, comme Véronique, essuie de son voile la poussière, la sueur et le sang sur sa face désolée ; l'amour, comme Simon le Cyrénéen, veut porter sa part du fardeau ; c'est en vain. François, découragé et tremblant, retombe sur ses mains meurtries; il s'écorche les genoux aux cailloux du torrent de Cédron, cette montée du Calvaire lui semble rude et longue ; il appelle à grands cris la dissolution, la mort de son corps, afin d'être uni, d'être conforme à Jésus-Christ. La neuvième heure du jour va sonner sur le calvaire franciscain... Il est des choses si pleines de mystères qu'il n'est pas permis à des pécheurs comme nous d'en parler. Écoutons saint Bonaventure :

« François, le serviteur et le ministre vraiment fidèle de Jésus-Christ, étant en prière sur l'Alvernia, s'élevant à Dieu par la ferveur séraphique de ses désirs, et se transformant par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse en celui qui, par l'excès de sa charité, a voulu être crucifié pour nous, vit comme un séraphin, ayant six ailes éclatantes et toutes de feu, qui descendait vers lui du haut du ciel. Ce séraphin vint d'un vol très-rapide en un lieu de l'air proche de François, et alors parut entre ses ailes la figure d'un homme

1 Chi sei tu, o Dio mio dulcissimo, e chi son io. Fioretti, p. 192.

2 Cette pierre, recouverte d'une grille de fer, est conservée dans un des sanctuaires du mont Alvernia, avec cette inscription : Mensa S. Francisci, super quam habuit mirabiles apparitiones, sanctificansque ipsam, fudit oleum desuper, dicens : Hæc est ara Dei.

crucifié, qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix; deux ailes s'élevaient sur sa tête, deux étaient étendues pour voler, et deux voilaient tout le corps[1]. Voyant cela, François fut extraordinairement surpris; une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La présence de Jésus-Christ, qui se montrait à lui sous la figure d'un séraphin d'une manière si merveilleuse, si familière, lui causait un excès de plaisir; mais au douloureux spectacle de son crucifiement, son âme était transpercée de douleur comme d'un glaive. Il admirait profondément que l'infirmité des souffrances parût sous la figure d'un séraphin, sachant bien qu'elle ne s'accorde pas avec son état d'immortalité; et il ne pouvait comprendre cette vision, lorsque Dieu lui apprit intérieurement, comme à son ami, qu'elle avait été présentée à ses yeux, afin de lui faire connaître que ce n'était point par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'âme, qu'il devait être transformé tout entier en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. La vision disparaissant, lui laissa dans l'âme une ardeur séraphique, et lui marqua le corps d'une figure conforme à celle du crucifix, comme si sa chair, semblable à de la cire amollie et fondue par le feu, avait reçu l'impression des caractères d'un cachet; car aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avait vues dans l'image de l'Homme-Dieu crucifié. Ses mains et ses pieds étaient percés de clous dans le milieu; les têtes des clous, rondes et noires, étaient au dedans des mains et au-dessus des pieds; les pointes, qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair, dont elles sortaient. Il avait aussi à son côté droit une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent

1 Consultez la grande légende de saint Bonaventure, ch. XIII. — La petite dans le Bréviaire franciscain et romain. — Thomas de Celano, lib. II, cap. IV. — Vita a Tribus Sociis, cap. V, et tous les auteurs qui ont parlé de saint François.

elle jetait un sang sacré qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins. »

« Ce grand serviteur de Dieu, s'écrie, après plusieurs siècles, un autre François, ce grand serviteur de Dieu, homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié effigiée en un séraphin lumineux qui luy apparut sur le mont Alverne, s'attendrit plus qu'on ne saurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraines; car regardant ce beau miroir d'amour que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, hélas! il pasmoit de douceur et de contentement! Mais, voyant aussi d'autre part la vive représentation des playes et blessures de son Sauveur crucifié, il sentit dans son âme ce glaive impiteux qui transperça la sacrée poitrine de la Vierge mère, au jour de la Passion, avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Théotime, si l'image d'Abraham, eslevant le coup de la mort sur son cher unique pour le sacrifier, image faicte par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nysse, toutes les fois qu'il la regardait: eh! combien fut extrême l'attendrissement du grand saint François, quand il vit l'image de Notre-Seigneur se sacrifiant soy-même sur la croix! Image que non une main mortelle, mais la main maîtresse d'un séraphin céleste avoit tirée et effigiée sur son propre original, représentant si vivement et au naturel le divin Roy des anges, meurtri, blessé, percé, froissé, crucifié.

« Cette âme doncques, ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant; car la mémoire estoit toute destrempée en la souvenance de ce divin amour; l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrissures que les yeux regardoient alors si parfaitement bien imprimées en l'image présente; l'entendement recevoit les espèces infiniment vives que

l'imagination luy fournissait; et enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du Bien-Aimé, dont l'âme sans doute se trouvoit toute transformée en un second crucifix. Or, l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessée ès endroits correspondants à ceux esquels son amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusques à l'intérieur. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant sainct François jusques à l'extérieur, et blessa le corps d'un même dard de douleur duquel il avoit blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair, par dehors, l'amour qui estoit dedans ne le pouvoit pas bonnement faire: c'est pourquoi l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement les playes extérieures du crucifix en la chair, que l'amour avoit imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le séraphin, voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses lèvres souillées, vint au nom de Dieu luy toucher et espurer les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'iceluy. La myrrhe produit sa stacte et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration; mais, afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même, l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur; car il ne respiroit en toutes ses actions que cette sacrée dilection. Mais pour en faire paroistre tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint inciser et blesser; et afin que l'on sceut que ces playes estoient playes de l'amour du ciel, elles furent faictes, non avec le fer, mais avec des rayons de lumière. O vrai Dieu! Théotime, que de douleurs amoureuses et que d'amours douloureuses! Car non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre sainct alla toujours

traînant et languissant comme bien malade d'amour [1]. »

Cette passion, cette stigmatisation sur le mont Alvernia est le point culminant de l'histoire de saint François d'Assise.... TOUT EST CONSOMMÉ !... Que tous les bruits de la terre se taisent ; élevons nos âmes et écoutons les chants d'amour qui s'échappent du cœur enflammé de François.

« L'amour m'a mis dans un foyer ; l'amour m'a mis dans un foyer, dans un foyer d'amour.

« Mon nouvel époux, l'amoureux petit agneau m'a mis un anneau au doigt, puis il m'a mis en prison, et m'a frappé d'un couteau qui m'a partagé le cœur.

« Il m'a partagé le cœur, et mon corps est tombé par terre. Le carquois de l'amour décoche des flèches dont le coup est terrible : il a changé ma paix en guerre : je me meurs de délices.

« Je me meurs de délices, ne vous en étonnez pas ; ces coups sont frappés par une lance amoureuse ; le fer est long et large ; apprenez qu'il m'a traversé de cent brasses.

« Les traits sont tombés si épais, que j'en étais tout agonisant. J'ai pris un bouclier : ils ont redoublé et m'ont brisé les membres, tant leur force est grande !

« Il les a lancés si serrés, que j'ai voulu fuir pour échapper à la mort. Comme je lui criais : Tu abuses de ta force ! il s'est mis à m'accabler de nouveau.

1 Saint François de Sales, Traité de l'amour de Dieu, liv. VI, ch. XV.

« Les traits qu'il lançait étaient de lourdes pierres dont chacune pesait mille livres : il les jetait en tel nombre, que je ne pouvais les compter, et aucune ne me manquait.

« Il ne me manquait jamais, tant il savait viser juste : j'étais renversé à terre, n'en pouvant plus ; j'étais tout brisé et n'avais pas plus de sentiment qu'un homme trépassé.

« J'étais terrassé, non par la mort, mais par la joie : puis retourné dans mon corps, je me suis senti si fort, que j'ai pu suivre ses traces, qui m'ont guidé vers la cour céleste.

« Après être revenu à moi, je me suis armé, et j'ai fait la guerre au Christ : j'ai chevauché sur son terrain, et me rencontrant avec lui, je l'ai attaqué aussitôt pour me venger.

« Après m'être vengé, j'ai fait un pacte avec lui, parce que le Christ m'a aimé d'un amour sincère : je suis devenu capable de contenir cet amour, et mon cœur, renouvelé, est consolé par le Christ.

« L'amour m'a mis dans un foyer ; l'amour m'a mis dans un foyer, dans un foyer d'amour. »

« Amour de charité, pourquoi m'as-tu ainsi blessé ? Mon cœur arraché de mon sein brûle et se consume : il ne trouve point d'asile : il ne peut fuir, parce qu'il est enchaîné : il se consume comme la cire dans le feu, il meurt tout vivant, il languit sans relâche : il veut fuir et se trouve au milieu d'une fournaise. Hélas ! où me conduira cette terrible défaillance ? C'est mourir que de vivre ainsi, tant l'ardeur de ce feu est grande !

« Avant d'avoir fait cette épreuve, je demandais au Christ son amour. Pensant n'y trouver que délices, je croyais m'y

complaire dans une douce paix, à une hauteur où aucune peine ne m'atteindrait; mais j'éprouve un tourment que je ne pouvais m'imaginer: la chaleur fait fondre mon cœur: je ne puis exprimer tout ce que je souffre; je meurs d'amour, et je vis privé de mon cœur.

« Mon cœur, blessé par l'amour divin, n'est plus à moi: je n'ai plus ni jugement, ni volonté, ni faculté de jouir ou de sentir. Toute beauté me semble une boue infecte, les délices et les richesses une perdition. Un arbre d'amour, chargé de fruits, est planté dans mon cœur, et me donne la nourriture; il fait en moi un tel changement, qu'il rejette au dehors tout ce qu'il y avait de volonté, d'intelligence et de vigueur.

« Pour acheter l'amour, j'ai donné le monde entier en échange: si tout ce qui est créé était à moi, je le donnerais sans balancer pour l'amour. Mais cet amour m'a trompé: car j'ai tout donné, et je ne sais où je suis entraîné. L'amour m'a anéanti: on m'a cru fou; puisque je suis vendu, je n'ai plus aucun prix.

« Le monde croyait me faire revenir; les amis qui sont hors de cette voie me rappelaient. Mais celui qui s'est donné ne peut plus se donner, ni l'esclave faire que sa servitude s'efface; la pierre s'amollirait avant que l'amour cessât de régner en moi. Toute mon âme est si enflammée d'amour, si unie à lui, si transformée en lui, qu'elle se consume d'amour.

« Ni le feu, ni le fer ne l'en séparerait: la division ne peut entrer dans une telle union: la souffrance et la mort ne peuvent atteindre à la hauteur où elle est ravie: toutes les choses créées sont bien loin au-dessous d'elle, et elle est établie au-dessus de tout. O mon âme, comment es-tu arrivée à posséder de tels biens? c'est du Christ qu'ils te viennent: embrasse-le donc avec délices.

« Je n'ai plus d'yeux pour voir la créature ; toute mon âme crie vers le Créateur ; ni le ciel, ni la terre, n'ont rien qui me soit doux : tout s'efface devant l'amour du Christ. La lumière du soleil me paraît obscure quand je vois cette face resplendissante ; les chérubins et leur science, les séraphins et leur amour ne sont rien pour qui voit le Seigneur.

« Que personne ne me fasse de reproches si un tel amour me rend insensé. Il n'y a point de cœur qui ne se défende, qui puisse fuir les chaînes de l'amour. Comment le cœur ne se consumerait-il point dans une telle fournaise ? Oh ! si je pouvais trouver une âme qui me comprît, qui eût pitié de mes angoisses !

« Le ciel et la terre me crient, toutes choses me crient que je dois aimer. Chacun me dit : Aime de tout ton cœur celui qui t'aime et te désire si ardemment, qu'il nous a tous faits pour t'attirer à lui.

« Je voudrais aimer plus, si je pouvais plus ; mais mon cœur ne peut trouver davantage. Je ne puis donner plus que moi-même ; je me suis donné tout entier pour posséder cet amant, qui fait de moi un homme nouveau depuis que je t'ai trouvée, ô beauté ancienne et toujours nouvelle ! ô lumière immense dont l'éclat est doux !

« A la vue de tant de bonté, je suis entraîné hors de moi sans savoir où ; mon cœur s'amollit comme la cire, et on y trouve l'empreinte du Christ. Jamais on ne vit une telle métamorphose : mon cœur transformé se dépouille de lui-même pour se revêtir du Christ.

« Mon âme doucement enchaînée se précipite dans les embrassements du bien-aimé : plus elle contemple sa beauté, plus elle est hors d'elle-même : riche du Christ, elle met tout en lui, et n'a plus aucun souvenir d'elle-même.

« Transformée en lui, elle est presque le Christ lui-même! Unie à Dieu, elle devient presque toute divine: ses richesses sont au-dessus de toute grandeur: tout ce qui est au Christ est à elle ; elle est reine. Puis-je encore être triste en demandant la guérison de mes fautes? Il n'y a plus en moi de sentine où se trouve le péché; le vieil homme est mort et dépouillé de toutes ses souillures.

« Une nouvelle créature est née dans le Christ: je suis dépouillé du vieil homme et devenu un homme nouveau; mais l'amour est si ardent que mon cœur est fendu comme par un glaive, et que les flammes le consument. Je me jette dans les bras du Christ, et je lui crie: O amour, faites-moi mourir d'amour !

« Je languis et brûle pour vous; je soupire après vos embrassements ; quand vous vous retirez, je me meurs : je gémis et pleure pour vous retrouver, et mon cœur se consume en efforts pour se transformer en vous. Ne tardez donc plus, venez à mon aide, tenez-moi attaché à vous.

« Voyez ma peine, ô mon amour ; je ne puis résister à de tels feux ; l'amour m'a pris, et je ne sais où je suis ; je marche comme un homme égaré dans sa route ; souvent la défaillance me prend ; je ne sais comment supporter un tel tourment.

« Vous m'avez dérobé mon âme : je ne puis voir ce que je dois faire ; ceux qui me voient demandent si un amour qui n'agit plus plaît au Christ : mais, s'il ne vous plaît pas, que puis-je faire? L'amour qui me domine m'ôte l'action , la volonté ; je ne puis plus ni sentir ni agir.

« Je savais parler, mais je suis devenu muet ; je voyais, et me voilà aveugle ; jamais il n'y eut plus mystérieux abîme. Je parle en me taisant ; je fuis et je suis enchaîné ; je tombe

et je monte ; je tiens et je suis tenu ; je suis à la fois dedans et dehors ; je poursuis et je suis poursuivi. O amour sans mesure, pourquoi me rends-tu fou et me fais-tu mourir dans une ardente fournaise ?

LE CHRIST.

« Règle cet amour, toi qui m'aimes : il n'y a pas de vertus sans Règle : puisque tu désires tant me trouver, renouvelle ton âme par la vertu ; je veux que tu m'apportes un amour qui soit réglé ; l'arbre se juge par ses fruits ; c'est ainsi que se montre la valeur de toutes choses.

« Tout ce que j'ai créé est fait avec nombre et mesure, tout est ordonné pour sa fin. C'est par l'ordre que toutes les choses se conservent ; et la charité, par sa nature, est encore plus ordonnée que le reste. Si l'ardeur de ton âme va jusqu'à la folie, c'est qu'elle est sortie de l'ordre.

FRANÇOIS.

« O Christ, tu m'as dérobé mon cœur, et tu me dis de régler mon âme pour aimer ; mais depuis que je suis transformé en toi, comment puis-je être resté maître de moi ? Comme le fer rougi au feu, comme l'air pénétré des rayons du soleil perdent leur forme et leur premier aspect, ainsi mon âme est revêtue de toi par le pur amour. C'est donc à toi, non à moi, qu'il faut imputer l'état où je suis.

« Pourquoi me mettais-tu dans un tel foyer, si tu voulais que je gardasse quelque modération ? Quand tu te donnais à moi sans mesure, tu m'ôtais toute mesure à moi-même. Petit, tu me suffisais ; mais je n'ai pas le pouvoir de contenir ta grandeur. S'il y a faute, ô amour, elle est tienne et non mienne, parce que tu m'as fait cette voie.

« Tu n'as pas su te défendre de l'amour ; il t'a fait venir du ciel en terre. Par amour tu es descendu à cet abaissement ; tu as cheminé par le monde comme un homme méprisé ; tu n'as voulu posséder ni maison ni champ ; mais tu as choisi la pauvreté pour nous enrichir. Dans ta vie et ta mort, tu as montré certainement un amour sans mesure.

« L'amour était maître de toi comme d'un esclave ; tu montrais toujours ton amour en toutes choses, toi qui criais dans le temple : Venez à moi, vous qui avez soif d'amour, je vous donnerai l'amour sans mesure, qui rassasie avec délices.

« Tu ne t'es point retenu avec sagesse lorsque tu as épanché ton amour avec tant d'abondance ; tu es né de l'amour, non de la chair, amour fait homme pour nous sauver ; c'est pour nous embrasser que tu as désiré la croix. Tu n'as pas parlé et tu ne t'es pas défendu devant Pilate pour accomplir cet échange sur la croix élevée par l'amour.

« La sagesse alors se cachait et l'amour seul se laissait voir ; la puissance ne se montrait plus ; la vertu était opprimée, il était grand cet amour qui se répandait ainsi, ne cherchant que l'amour, et du haut de la croix embrassant l'homme avec tant d'amour.

« Donc, Jésus, si je suis enivré d'amour, qui peut me reprocher d'être devenu fou, d'avoir perdu la raison et la force, puisque l'amour t'a enchaîné, t'a privé de toute grandeur ? Comment aurais-je la force de lui résister ?

« Cet amour qui me rend insensé t'a ôté la sagesse : cet amour qui me fait languir t'a ravi pour moi ta puissance. Je ne veux plus ni ne puis plus faire résistance. Ma sentence est rendue ; je dois mourir d'amour, et je ne veux d'autres consolations que cette mort [1]. »

[1] Voir quelques fragments du texte italien dans les NOTES.

Puis on n'entendait plus que le mot d'AMOUR, mot éternel qui fait tressaillir la nature. Tout ce qu'on peut dire de cette magnifique poésie est contenu dans ces paroles de saint Bernard sur le Cantique des Cantiques: « L'amour chante dans ce Cantique, et, si quelqu'un veut le comprendre, il faut qu'il aime. En vain celui qui n'aime pas écoutera ce cantique d'amour: ces discours enflammés ne peuvent être compris par une âme froide, cette langue est étrangère et barbare pour ceux qui n'aiment pas, et frappe leurs oreilles d'un son vain et stérile [1]. »

« Ah! maintenant, brave chevalier de Jésus-Christ, s'écrie saint Bonaventure, portez les armes de votre invincible chef; elles vous donneront la force de vaincre tous vos ennemis. Portez l'étendard du grand roi, dont la seule vue doit inspirer du courage à tous ceux qui combattent dans ses divines armées; portez le sceau du grand pontife, qui fasse respecter de tout le monde vos actions et vos paroles, comme étant irréprochables et authentiques. A présent, personne ne doit vous faire de peine, puisque vous portez en votre corps les stigmates du Sauveur Jésus; il faut, au contraire, que tous ses serviteurs aient pour vous une singulière dévotion. Les glorieuses marques que vous avez reçues très-certainement, suivant le témoignage non de deux ou trois personnes, ce qui aurait suffi, mais d'un très-grand nombre par surabondance, donnent sensiblement, en vous et par vous, une nouvelle preuve des vérités divines; elles ôtent aux infidèles tout prétexte d'incrédulité, pendant qu'elles affermissent la foi des chrétiens, animent leur espérance et les embrasent du feu de la charité.

« C'est l'accomplissement de la première vision, où vous apprîtes qu'en qualité de chef dans la milice de Jésus-Christ, vous seriez revêtu d'armures célestes et honoré du signe de la croix. Au commencement de votre conversion, la vue de Jésus-Christ crucifié, qui vous apparut, vous pénétra de com-

2 S. Bern. in Cant, serm. 79.

passion, et vous eûtes l'âme transpercée d'un glaive de douleur. Dans une autre occasion, vous entendîtes une voix qui sortait de la croix, comme du trône et du propitiatoire de Jésus-Christ. Le frère Sylvestre vit une croix merveilleuse sortir de votre bouche ; le bienheureux Pacifique vit deux épées lumineuses en forme de croix, dont l'une traversait votre poitrine ; et Monaldo, cet homme angélique, vous vit vous-même en l'air comme une croix, pendant que saint Antoine prêchait sur l'inscription de la croix du Sauveur ; et voilà qu'à la fin de votre vie on vous montre la figure sublime d'un séraphin jointe à l'humble image du Crucifié, qui vous embrasse au dedans et vous marque au dehors. Vous êtes cet ange de l'Apocalypse qui montait d'où le soleil se lève, et qui tenait à la main la marque du Dieu vivant [1]. »

François d'Assise portant réellement et visiblement dans son corps les marques, les stigmates du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà un des plus grands miracles de l'amour de Dieu, et en même temps un des faits historiques les plus certains. Pour le contester, il faudrait renoncer à toute créance humaine. Au-dessus de toutes les preuves historiques est l'autorité de l'Église : elle a jugé ce fait constant et indubitable, puisqu'elle a établi une fête annuelle pour en conserver le souvenir (17 septembre). Ainsi un chrétien ne peut plus, selon sa volonté, le rejeter ou l'admettre, car saint Thomas et tous les théologiens assurent que le doute sur un fait canonisé serait téméraire, scandaleux et suspect d'hérésie [2] ; et tout homme raisonnable ne peut rejeter ce fait comme faux qu'après avoir anéanti les témoignages ; car, je le répète, un fait ne se prouve pas par des raisonnements métaphysiques, mais il se prouve par des témoignages logiques et positifs. Pendant les deux dernières années de la vie de François, les plaies qu'il portait furent vues et touchées de plusieurs personnes ; après sa mort les popula-

1 S. Bonaventura, cap. XIII.

2 S Thomas, quodlibet IX, quæst 8, art. 1 — Sylvius in opuscul controv., lib. IV, quæst. 2, art. 14.

tions entières les ont vues et baisées avec respect. Ces preuves ressortiront de la suite de notre récit.

En 1226, le frère Élie, dans sa lettre-circulaire à l'occasion de la mort de François, s'exprime ainsi : « On a vu François, notre frère et notre père, quelque temps avant sa mort, dans un état de crucifié, ayant sur son corps cinq plaies semblables à celles de Jésus-Christ, des clous de la couleur des clous de fer perçant ses pieds et ses mains ; son côté étant ouvert comme par un coup de lance, d'où souvent il sortait du sang [1]. » En 1227, il arriva à Assise un pèlerin d'une grande distinction [2], Luc de Tuy, venant de Rome, de Constantinople et de Jérusalem. Il eut de longs entretiens avec le frère Élie sur la vie, les souffrances et la mort de saint François [3] ; il recueillit tous les témoignages et s'en servit, quelques années plus tard, dans son livre contre les Albigeois. Voulant prouver que Jésus-Christ a été attaché sur la croix avec quatre clous, et qu'il a reçu le coup de lance au côté droit, il s'exprime ainsi :

« Produisons, pour mieux éclaircir cette vérité, les stigmates du bienheureux père François. On y voyait les marques des quatre clous de Notre-Seigneur, ainsi que la sainte légende le porte et que l'assurent beaucoup de religieux et de séculiers, de clercs et de laïques, qui ont eu le bonheur, il y a cinq ans, de les voir de leurs yeux et de les toucher de leurs mains. On lit aussi dans cette sainte légende, qu'après l'heureuse vision d'un séraphin crucifié, les marques des clous commencèrent à paraître dans les mains et dans les pieds du saint homme, conformément à ce qu'il avait vu. Ce n'était pas seulement des ouvertures faites par des clous,

1 Cette lettre était autrefois conservée en original dans les archives du couvent des Récollets de Valenciennes.

2 Voir les éloges donnés à Luc de Tuy par Mariana, Hist. Hisp., lib. XII, cap. I et XII, et dans la préface des Œuvres de Luc de Tuy, dont il est éditeur. Biblioth. Patrum, Lyon, t. XXV, et édition in-4°, Ingolstadt, 1612.

3 Quædam quæ narrante viro sanctissimo Fratre Helia. Lucas Tudensis, adv. Albig., lib III, cap XIV.

mais c'étaient des clous mêmes, formés de sa chair ; et pour lui donner une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié, son côté droit avait une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance, et il en coulait souvent un sang sacré qui trempait sa tunique avec ce qu'il portait sur les reins ; en sorte qu'à sa mort les clous qui perçaient ses mains et ses pieds, et l'ouverture de son côté sanglant, le firent paraître comme s'il venait d'être détaché de la croix, représentant au naturel le crucifiement de l'Agneau sans tache qui lave les péchés du monde. Il est bien juste que la créature publie les louanges d'un saint que le créateur a honoré de nos jours, entre tous les autres saints, par l'éminente prérogative de porter en son corps les marques des plaies que l'Homme-Dieu a reçues dans sa passion [1]. »

En 1237, le cardinal Ugolini, Grégoire IX, ayant appris que par un faux zèle l'évêque d'Olmütz (en Bohême) avait défendu aux Frères Mineurs et aux fidèles de son diocèse de vénérer et de représenter saint François avec les stigmates, et qu'un frère-Prêcheur avait eu la hardiesse de dire publiquement à Oppaw (en Moravie) que saint François n'avait point porté les stigmates en son corps, publia à ce sujet les trois bulles que nous insérons ici comme des témoignages de la plus grande valeur.

« GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, A TOUS LES FIDÈLES DE JÉSUS-CHRIST QUI VERRONT CES LETTRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

« Nous croyons inutile de vous exposer dans ces lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux confesseur saint François, puisqu'il n'y a guère de fidèles qui n'en soient informés ; mais nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous plus particulièrement de la

1 Decenter et pulchre a creatura laudatur, quem Creator nostris temporibus tanta excellentia decoravit. Præ cæteris enim sanctis signis Passionis Dei et hominis autonomastice sublimatus. Luc. Tudensis, lib. II, cap XI.

merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la gloire et la splendeur des saints. C'est qu'il a reçu, par une vertu divine, pendant sa vie, des stigmates aux mains, aux pieds et au côté, lesquels y sont demeurés après sa mort. La connaissance certaine que nous et nos frères les cardinaux en avons eue, aussi bien que ses autres miracles, certifiés authentiquement par des témoins très-dignes de foi, a été le principal motif qui nous ait portés à le mettre au catalogue des saints, de l'avis de nos frères les cardinaux et de tous les prélats qui étaient alors auprès de nous. Comme donc nous souhaitons fort que cela soit cru de tous les fidèles, nous prions et exhortons votre piété en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous l'enjoignant pour la rémission de vos péchés, de fermer les oreilles à tout ce qu'on pourrait vous dire de contraire, et d'avoir pour ce saint confesseur une vénération et une dévotion qui vous le rendent favorable auprès de Dieu, afin que, par ses mérites et par ses prières, le Seigneur vous fasse la grâce de prospérer en ce monde et d'être éternellement heureux en l'autre.

« Donné à Viterbe, le deuxième jour d'avril, l'an onzième de notre pontificat [1]. »

« GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, POUR ÊTRE DE MÉMOIRE PERPÉTUELLE, A NOTRE VÉNÉRABLE FRÈRE L'ÉVÊQUE D'OLMULTZ, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

« Vous avez eu l'imprudence de confier à un homme sans modération, et malheureusement porté au blasphème, des lettres-patentes que vous adressez à tous les fidèles de Jésus-Christ, exposant par ce moyen, aux yeux de la terre, les marques de votre présomption. Parmi quelques bonnes choses qui se trouvent dans ces lettres, nous en avons vu de fort

1 Rinaldi, ann. 1237, n° 60. — Wadding, 1237

mauvaises, comme celle-ci ; « Que ni saint François, ni aucun autre saint, ne doit point être dans l'Église avec les stigmates ; que quiconque soutient le contraire pèche et ne mérite point de créance, comme étant ennemi de la foi, parce que le Fils du Père éternel ayant été seul crucifié pour le salut des hommes, ce n'est aussi qu'à ces plaies qu'il faut rendre hommage, suivant la religion chrétienne.

« Nous voulons bien examiner les raisons que vous pouvez avoir pour soutenir votre sentiment, afin de vous faire voir qu'elles ne sauraient être bonnes et de vous porter à les abandonner. Vous vous fondez peut-être sur ce que dans le corps mystique, il ne sied pas à un membre de s'attribuer les marques d'honneur qui appartiennent au chef. Il fallait ajouter : à moins que, par une grâce spéciale, elles ne lui soient accordées pour ses mérites. Sur quoi nous disons que Dieu, dont la sagesse est infinie, n'ayant pas dédaigné de former l'homme du limon de la terre, à son image et à sa ressemblance, et de se rendre, par le mystère de l'incarnation, semblable à l'homme pour le racheter de la mort, a voulu aussi honorer de l'impression des stigmates le bienheureux François qu'il chérissait. Quelle témérité y a-t-il et quel péché commet-on de représenter aux yeux des fidèles dans des tableaux un privilége si singulier, à la gloire de celui qui en est l'auteur ? Sans parler de plusieurs autres peintures, ne présente-t-on pas le prince des apôtres attaché en croix, quoique d'une manière différente de Jésus-Christ ? C'est, dites-vous, parce que la vérité même ayant prédit ce qui arriverait à cet apôtre, et sa prédiction n'ayant pu manquer de s'accomplir, on a raison de dire qu'il a été crucifié et de le représenter sur la croix.

« Mais quelles preuves n'a-t-on pas que saint François, après avoir revêtu l'habit de pénitence, a crucifié sa chair par la pratique continuelle des vertus, et que les stigmates y ont été véritablement imprimés ? Beaucoup de personnes très-dignes de foi, qu'il a plu à la bonté divine de rendre témoin de cette grande merveille, en certifient la vérité, et elle est

autorisée par l'Église, qui a tiré de là et d'un grand nombre d'autres miracles très-authentiques le principal motif de la canonisation du bienheureux Confesseur. Que répondre à ces choses qui sont publiques, et que par conséquent vous n'ignorez pas, sinon que vous préférez votre propre sentiment à tout ce que dicte la raison ? En quoi vous nous offensez, ou plutôt Dieu même, sans qu'il vous en revienne aucun bien, et par une extrême imprudence, vous troublez l'Ordre des Frères-Mineurs, qui nous est fort cher, et ceux qui lui sont affectionnés. Rentrez donc en vous-même incessamment, vous qui avez ouvert votre bouche contre le ciel : ne tenez plus un pareil langage, prenez les sentiments de pénitence pour apaiser la colère du nouveau Juge ; hâtez-vous de faire vos efforts pour réparer, s'il est possible, le scandale que vous avez donné à tous les fidèles par vos lettres autant qu'il était en vous, et pour faire respecter, comme auparavant, les couvents des Frères-Mineurs qui sont en Allemagne.

« Or, afin qu'une chose si conforme à la piété s'exécute ponctuellement par la grâce de Dieu et vous devienne salutaire, nous vous ordonnons et mandons, en vertu d'obéissance, par ses lettres apostoliques que vous mettiez bien dans votre cœur de ne rien entreprendre davantage désormais qui puisse irriter la majesté divine et déplaire au Saint-Siége. N'ayez pas la hardiesse de répandre davantage des faussetés contre le privilége des stigmates, accordé par la bonté de Dieu pour la gloire de son serviteur ; mais, au contraire, appliquez-vous soigneusement à la rendre célèbre en Allemagne comme il l'est dans les autres pays, vous persuadant bien que le saint homme a été honoré de ces stigmates pendant qu'il vivait, que plusieurs personnes les ont vus, quoiqu'il s'efforçât toujours de les cacher par le mépris qu'il faisait des louanges humaines et par son attention à contempler les choses célestes, et qu'enfin, lorsqu'il quitta cette vie pour aller au ciel, ils furent exposés à la vue de tout le monde.

« Donné à Viterbe, le trente-unième de mars, l'an onzième de notre pontificat [1]. »

« GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, AUX PRIEURS ET PROVINCIAUX DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

« Nous avons appris, avec autant de douleur que de surprise, qu'un frère de votre Ordre, nommé Evechard, étant venu prêcher à Opaw, ville de Moravie, et oubliant qu'il doit toujours y avoir dans les paroles des prédicateurs une certaine grâce et un sel qui les assaisonne, est devenu blasphémateur en prêchant, et a osé dire en public que saint François n'a point porté les stigmates de Jésus-Christ sur son corps, et que ce que ses disciples en disent doit être regardé comme une imposture. Que dirai-je de plus? Ne croyant en ce point ni Jésus-Christ, qui a honoré le saint homme du privilége des stigmates aux mains, aux pieds et au côté, ni Nous qui l'avons mis au catalogue des saints, y étant principalement porté par ce grand miracle , authentiquement vérifié par tous les autres, il a été assez insensé dans son orgueil pour avoir l'imprudence de traiter les disciples de saint François d'hommes intéressés et de faux prédicateurs, assurant qu'il avait par notre autorité le pouvoir de les excommunier, eux et leurs semblables. Comme il n'a pas seulement proféré ces paroles pleines de méchanceté, mais qu'il en a encore ajouté plusieurs autres aussi mauvaises, sans se mettre en peine ni de son salut ni du trouble qu'il causait parmi les fidèles, Nous vous ordonnons et mandons expressément, en vertu de l'obéissance, par ces lettres apostoliques, si votre prudence juge que la chose soit véritable, de suspendre ce religieux de la prédication, et de nous l'envoyer pour être puni comme il le mérite.

1 Wadding a publié cette bulle que Baronius avait vue dans les archives du Vatican, Martyrologium Romanum, 17 septembre, Anvers, 1613, in-folio.

« Donné le trente-unième jour de mars, l'an onzième de notre pontificat [1]. »

En 1254, le souverain-pontife Alexandre IV prêchant au peuple en présence de plusieurs Frères et de saint Bonaventure, assura que pendant la vie de saint François il avait vu les sacrés stigmates de ses propres yeux [2].

En 1255, le même pape Alexandre IV, dans une bulle adressée à tous les évêques sur la sainteté et les miracles de François, s'exprime ainsi au sujet des stigmates :

« .... Comme toutes ces merveilles seraient d'un long détail, quand on n'en ferait qu'une relation abrégée, nous voulons seulement vous remettre devant les yeux ces admirables marques de la passion du Sauveur qu'une main céleste imprima sur le corps du saint homme pendant qu'il vivait. Des yeux fort attentifs ont vu et des mains fort sûres de toucher ont senti que dans ses mains et dans ses pieds il y avait très-certainement des clous bien formés, ou de sa propre chair ou d'une autre matière nouvellement produite ; et il s'efforçait de les cacher pour éviter la gloire qui lui en serait revenue de la part des hommes. Après sa mort, on vit ouvertement à son côté une plaie qu'une main d'homme n'avait point faite et qui ressemblait à celle du Sauveur, d'où sortit le prix de notre rédemption et le symbole de nos sacrements. Des marques si belles et si merveilleuses doivent être une riche source de dévotion pour les chrétiens et de délices ineffables pour les âmes religieuses dans les banquets spirituels de l'Église catholique, puisque la foi sincère en Jésus-Christ nous fait comprendre par là que ceux qui, volontairement pour son amour, crucifient leur chair avec les vices et les convoitises, peuvent participer à ses souffrances, quoiqu'il n'y ait point de tyran qui les persécutent.

« Au reste, ce n'est point en nous conduisant par des fables et par des chimères que nous vous assurons des stigmates

1 Wadding, 1237.
2 S. Bonaventura, cap. XIII.

de saint François ; car il y a longtemps que nous en avons une parfaite connaissance, Dieu, nous ayant fait la grâce d'avoir une étroite liaison avec le saint homme lorsque nous étions de la maison du pape Grégoire IX, notre prédécesseur. C'est pourquoi, comme il faut bien prendre garde de ne pas recevoir en vain une si grande marque de protection que le ciel a donnée au monde, en la personne de ce saint confesseur, par une faveur si extraordinaire, nous vous prions tous, vous avertissons, vous exhortons sérieusement et vous mandons par ces lettres apostoliques de solenniser tous les ans, au jour de sa fête, la mémoire de ces précieux mérites, et d'annoncer publiquement à ceux qui vous sont soumis la merveille de ses stigmates, leur inspirant de la vénération et de la dévotion pour ce divin privilége, afin que le saint Confesseur, implorant la miséricorde de Dieu sur tout le peuple chrétien, et particulièrement sur ceux qui l'invoqueront, son intercession leur obtienne à tous les grâces qu'ils ne peuvent obtenir par eux-mêmes.

« Ainsi, que l'on ne fasse plus de peine à saint François, puisqu'il porte en son corps les marques du triomphe de Jésus-Christ. Si quelqu'un, agité de l'esprit insensé d'une présomption téméraire ou envieux de la libéralité divine, ose entreprendre de combattre d'une bouche sacrilége cette détermination du Siége apostolique, ou d'attaquer par des discours malins et mordants le miracle des stigmates ou les autres, qui font éclater dans l'Église la sainteté du bienheureux Confesseur, nous voulons et ordonnons que son prélat le punisse avec rigueur pour le faire revenir à son bon sens, en sorte que la sévérité du châtiment lui apprenne à ne plus blasphémer contre les œuvres de Dieu. Qu'aucun homme ne soit assez hardi et assez téméraire pour violer ou pour contredire cet écrit, qui contient ce que nous défendons, ce que nous confirmons et ce que nous voulons. Si quelqu'un présume d'y donner atteinte, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant, et de ses bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul.

« Donné à Agnani le vingt-neuvième de novembre ; l'an premier de notre pontificat [1]. »

En 1259, Alexandre IV adressa encore une autre bulle aux évêques sur la vérité des stigmates, qui était contestée dans les royaumes de Castille et de Léon [2].

En 1261, Saint Bonaventure écrivait à la face du soleil le récit que nous avons rapporté, et qui est l'abrégé, l'écho fidèle des monuments originaux.

En 1279, le pape Nicolas III, dans sa lettre au chapitre général assemblé à Assise, dit que l'Ordre des Frères-Mineurs est une source de science, qu'il est scélé des marques de la pauvreté et honoré des stigmates de Jésus-Christ, dans la personne de saint François [3].

En 1450, saint Antoine rend témoignage à la vérité des stigmates avec toute l'autorité de son caractère et de son talent [4].

A tous ces témoignages historiques il faut joindre la preuve des miracles faits à l'occasion des stigmates et rapportés par tous les historiens de l'époque, surtout par saint Bonaventure qui termine son récit par ces paroles : « Ces miracles éclatants, et les témoignages constants de ceux qui ont vu et touché les stigmates, donnent à cette prodigieuse merveille un tel degré de certitude, qu'il ne doit rester dans les esprits aucun nuage de doute. Ainsi, qu'à cet égard personne n'ait l'œil malin, parce que Dieu est bon ; comme s'il ne convenait pas à sa bonté infinie de faire une telle faveur. Il n'y a personne de bon sens qui ne doive convenir que ce serait à la gloire de Jésus-Christ si, dans le corps mystique de l'Église, il se trouvait plusieurs membres qui fussent unis à leur chef par le même amour séraphique que saint François, qui fussent revêtus des mêmes armes dans la chevalerie

1 Cherubini, Bullarium Romanum, t. I, p. 83, in-folio.

2 Wadding, 1259.

3 Wadding, 1279. Le P. Chalippe, dans sa Vie de saint François, a fort bien traité la question des stigmates.

4 Chronic., tit. XXIV, cap. II.

spirituelle, et qui dussent être élevés à la même gloire dans le royaume des cieux [1]. »

Mais le témoignage authentique par excellence est le mont Alvernia : jusqu'alors tout à fait oublié dans l'histoire, il devient, aussitôt après le miracle des stigmates, un lieu important et sacré aux yeux des puissances de la terre et des simples fidèles. En 1255, Alexandre IV adressa à tous les Frères-Mineurs la bulle suivante :

« Si nous considérons attentivement tout ce qui se publie dans l'Église militante à la gloire de saint François qui porte les marques des victoires de Jésus-Christ, et si nous nous représentons bien la joie qu'en reçoit l'Église triomphante, nous devons nous sentir animés à rechercher autant qu'il est possible tous les vestiges de ce grand saint, les antres des montagnes et les cavernes de la terre qu'il a consacrés par sa présence, pour les honorer avec un profond respect. C'est pourquoi, nos chers enfants, nous affectionnons de tout notre cœur la célèbre et florissante montagne d'Alvernia, nous ressouvenant que c'est le lieu où l'amour dont son cœur était embrasé, s'enflammant encore davantage à la vue du séraphin, et éclatant au dehors, il reçut ces merveilleuses plaies qui le firent paraître crucifié, et donnèrent à son corps, qu'elles ornaient comme autant de pierres précieuses, une dignité proportionnée à l'élévation de son âme.

« Qui peut aimer son salut éternel sans se plaire extrêmement en ce lieu, où le Rois des rois, par un excès de bonté, a voulu, dans la décadence des siècles, honorer son chevalier des marques royales, afin qu'il ranimât les troupes timides qui fuyaient devant l'ennemi, et que, par ses actions comme par ses paroles, il annonçât sa victoire en combattant sous les étendards de celui qui est venu d'en haut vaincre et triompher ? Oh ! combien de tristes soupirs et de sanglots amers

1 De sacris ergo stigmatibus nullus sit ambiguitati locus..... S. Bonaventura cap. XVI.

saint François a-t-il tirés du fond de son cœur sur cette montagne ? Oh ! combien de fois prosterné sur sa bienheureuse poitrine a-t-il mouillé cette heureuse terre de ses larmes, quoiqu'il y fût quelquefois consolé par la présence des esprits célestes, et que souvent il y reçût de Dieu de hautes révélations sur l'Église militante ! Nous qui mettons notre confiance dans les prières d'un si grand patriarche, prenons le mont Alvernia sous notre spéciale protection et employons tout notre pouvoir à le défendre. C'est pourquoi nous vous prions tous, vous avertissons, vous exhortons sérieusement, vous ordonnons et mandons expressément, en vertu d'obéissance, par ces lettres apostoliques, de destiner quelques-uns des Frères pour servir Dieu continuellement sur cette sainte montagne, ne voulant pas que cet établissement soit jamais détruit ni abandonné de l'Ordre pour quelque raison que ce puisse être.

« Donné à Naples le vingt-deuxième jour de mai, l'an onzième de notre pontificat [1]. »

En 1256, Guillaume, évêque d'Arezzo, qui, dans son diocèse, a l'honneur de posséder l'Alvernia, publiant la bulle d'Alexandre IV, y ajouta un mandement exprès où, il accorde de grandes grâces spirituelles à ceux qui visiteront la sainte montagne [2].

En 1260, il y eut au mont Alvernia une fête solennelle et imposante : c'était le vingtième jour d'août. La montagne était parée de son riche vêtement de verdure et de fleurs ; de chaque fente du rocher l'Impériale s'élançait sur sa tige élégante [3]. Une foule innombrable de pèlerins se pressait dans les roides sentiers et encombrait les cours et les portiques. Saint Bonaventure, alors maître général de l'Ordre, revenant

1 Wadding, 1255.

2 Wadding, 1256, n° 19.

3 Une tradition populaire veut qu'un ange ait indiqué cette plante à l'empereur Charlemagne pour guérir son armée de la peste. Matthiole, sur Dioscoride, liv. III, chap. IX, Venise, 1548, in-4°. En jargon scientifique, c'est le chamæleon blanc.

du chapitre de Narbonne, était à l'Alvernia à la tête de près de mille religieux. Les évêques d'Arezzo, de Florence, de Fiesole, de Pérouse, d'Assise, d'Urbino et de Cita di Castello, consacrèrent avec le beau cérémonial d'usage la principale église, sous le titre de Sainte-Marie-des-Anges et de Saint-François. Ensuite ils montèrent à cheval, et précédés du peuple portant des croix et des bannières, des religieux portant des cierges et chantant des hymnes et des psaumes, ils descendirent la montagne et en firent processionnellement le tour, la bénissant sous le nom de montagne Séraphique [1]. Depuis ce moment à jamais mémorable, tous les chrétiens ont désiré venir se reposer et prier un instant dans ce saint lieu.

L'empereur Henri VII passa en 1312 plusieurs jours sur la séraphique montagne, s'entretenant des choses du ciel avec le bienheureux Jean de Fermo, et il déclara par un acte public qu'il prenait l'Alvernia sous sa protection spéciale. Jeanne, impératrice des Grecs, vint aussi à l'Alvernia, et ordonna par son testament que son corps y serait porté. « Quel est donc le fidèle, s'écriait sur la montagne Séraphique le cardinal Napoleo, légat du Saint-Siége, quel est donc le fidèle qui ne veuille visiter ce lieu consacré par de si grands témoignages ? Ni la difficulté du chemin, ni la rigueur des saisons ne doit empêcher personne de monter à l'Alvernia, non-seulement sans se plaindre, mais en volant avec une ardeur séraphique [2]. »

L'Alvernia domine toute cette chaîne de l'Apennin, et à plusieurs milles on voit son imposante masse de rochers couronnés de hêtres immenses. Après quatre heures de montée dans des chemins roides, étroits, bordés de précipices profonds ou de quelques champs dont la glèbe blanchâtre atteste

1 Vitale, Chronica Seraphici montis, p. 188, in-4°. En 1498, l'église et le couvent de l'Alvernia furent indignement profanés par les armées vénitiennes, dans la guerre delli Marcheschi. Ces saints lieux furent réconciliés quelque temps après. Vitale, p. 194.

2 Wadding, 1311, 1260, n° 53.

l'infécondité, on arrive sur le plateau incliné du sommet. Le couvent est irrégulier comme le sol ; la porte basse et massive, posée sur des rocs, rappelle la porte des manoirs féodaux. Vous êtes dans une petite cour carrée ; en face est un portique soutenu de deux colonnes : c'est l'entrée de l'église (minore), le plus ancien monument de l'Alvernia ; sur la porte à plein ceintre est un bas-relief antique représentant la stigmatisation de saint François ; de chaque côté sont les armes du comte Orlando : une croix et trois fleurs de lis, glorieux souvenirs pour un Français. A droite est la porte du couvent, surmontée des armes de Florence, du pape Eugène IV et de cette puissante confrérie des artisans en laine, berceau des Médicis. Dans une partie du couvent sont les hospices des nombreux pèlerins qui chaque jour viennent vénérer la mémoire de la grande, de l'incomparable merveille des stigmates. Personne n'a frappé à la porte sans être reçu. Noble et généreuse hospitalité, où l'on partage les aumônes des Frères, où l'on est servi par des mains sacerdotales avec un dévouement qu'il est impossible de reconnaître. L'hospice des femmes est à un demi-mille au-dessous du couvent, à Val-Sainte [1].

L'église (minore) est basse, simple, divisée en trois parties par une fort belle grille en fer. Le maître-autel est décoré d'une magnifique Assomption en terre cuite émaillée, un des ouvrages les plus complets du célèbre Andrea della Robbia ; sur l'autel, à gauche, il y a une nativité en terre cuite, et aussi sur l'autel, à droite, une Descente de croix [2]. On entre

1 On consomme par année mille moutons, des bœufs et des veaux en proportion. Le blé, le vin, l'huile se mesurent en quantités effrayantes. L'hospice des paysans est servi par des frères lais. Les différents hospices ont été construits par les soins et d'après les plans de frère Grégoire de Rasina.

2 On lit dans Vasari : Ancora che gli invetriati nelle figure di terra cotta non siano in stima grandissima, son molto utili, e perpetui, e necessarii : atteso che dove non posso no reggere le pitture, o per gli ghiacci, o per gli umidi, o per i luoghi acquidosi, questa specie di figure serve come s'è visto al Sasso della Vernia in Casentino, che per tal colpa altro che

de là dans l'église principale. Commencée en 1348 par Tarlat, comte de Chiusi et de Petremale, et par sa femme, Joanna, comtesse de Santa-Fiore ; elle ne fut terminée qu'un siècle après par le sénat de Florence, que le pape Eugène IV avait établi conservateur du mont Alvernia. Elle est éclairée, spacieuse, flanquée d'une tour bâtie en 1489, et entourée d'un portique d'où l'on découvre le plus immense paysage dont il soit possible de se faire une idée. D'un côté, ce portique se prolonge jusqu'à l'église des Stigmates, dont la voûte est tout azurée avec des étoiles d'or, et d'où pendent cinq lampes d'argent offertes en 1609 par le cardinal Montalto. Au milieu sous une grille, est le lieu à jamais béni où François était agenouillé pendant sa stigmatisation. De chaque côté il y a vingt-quatre stales en bois sculpté. Cette église a été bâtie en 1264 par Simon, comte de Batifolio et de Puppio [1], et consa-

gli invetriati non restano. Pag. 251, Vita di Luca della Robbia. — Luca et sa nombreuse famille répandirent beaucoup ces terres cuites, vernies ou plutôt émaillées. La renaissance de la peinture en émail date du quatorzième siècle, comme le prouve le magnifique reliquaire de la cathédrale d'Orvieto, œuvre admirable de l'orfèvre Ugolino Vieri de Sienne (1338). Sur les émaux, consulter le beau travail de M. Texier, prêtre. — Au reste, les émaux de Limoges se rattachent à l'histoire de la peinture, tandis que les œuvres de la famille della Robbia se rattachent à la sculpture, n'étant pas peintes en couleur, mais revêtues seulement d'un émail blanc sur un fond bleu. Luca paraît avoir concouru à l'exécution des bas-reliefs des fameuses portes du baptistère de Florence. A San-Miniato, près de Florence, on voit de lui une Vierge tenant l'Enfant-Jésus; on ne pourrait assez louer la grâce de ce travail, non plus que les petites figures d'anges en demi-relief, exécutées par Andrea sous le portique de l'hôpital des Innocents, à Florence; et au Louvre, cette délicieuse image de la Vierge adorant Jésus. Luca, dit Vasari, fu molto costamenta e savia persona, e alla religione christiana mirabilmente devoto. On voit dans leurs œuvres si naïves que la piété fut héréditaire dans cette famille; deux des fils d'Andrea embrassèrent la vie monastique dans le couvent de Saint-Marc, à Florence.

1 On lit cette inscription sur une table de marbre attachée au mur :

Anno Domini 1264, feria 5, post festum Assumptionis gloriosæ Virginis Mariæ, comes Simon filius illustris viri comitis Guidonis, Dei gratia in Thuscia Palatinus, fecit fundari istud oratorium, ad honorem beati Francisci, ut ipse cui in loco isto seraph.apparuit, sub anno Domini 1225, infra octavam Nativitatis ejudem virginis ; et corpori ejus impressit stigmata Jesu Christi, consignet eum gratia Spiritus sancti.

créé en 1310 sous le titre de la Sainte-Croix, des Saints-Anges et de saint François, par Rinaldi, archevêque de Ravenne, et Aldobrandini, évêque d'Arezzo. Tous les jours, après complies et toutes les nuits après matines, les religieux vont en procession de l'église principale à l'église des stigmates.

On reste profondément ému et sincèrement convaincu de la vérité de ce miracle quand on voit ces religieux avec leurs grands manteaux bruns défiler deux à deux sous les arceaux du portique, chantant des hymnes entrecoupés de repos, pendant lesquels on n'entend que le bruit des pas sur les dalles, le son de la cloche [1] et le murmure du vent, tantôt harmonieux et doux, tantôt violent et impétueux dans le feuillage des hêtres. A cette procession se rattachent de pieuses légendes. Un jour les Frères aperçurent sur un hêtre la sainte Vierge les bénissant à mesure qu'ils passaient. Une autre fois, n'ayant pu faire la procession à cause d'une grande quantité de neige, des animaux de différentes espèces furent vus allant deux à deux de l'ancienne église à celle des Stigmates, comme pour reprocher aux religieux de n'y avoir pas été ; ce qui les détermina à bâtir une galerie pour n'y jamais manquer [2]. Pendant l'office, lorsqu'on entend les divines harmonies de l'orgue, l'âme monte vers Dieu ; les bruits de la terre se taisent, et il n'y a plus que le retentissement infini de ces concerts célestes, de ces harpes éternelles des anges consolant et réjouissant François dans la solitude [3]. Chaque partie de la montagne est consacrée par une tradition vénérable :

1 Quand on se promène en rêvant dans tous les replis de l'Alvernia, on aime à entendre les cloches du couvent dont mille échos renvoient les sons argentins. La principale cloche a été apportée, en 1486, du château de Chiusi, où elle était dans la tour de la grande porte. Une plus petite a été fondue en 1494.

2 François de Gonzague, de Origin. Seraph Relig., part. II, Provinc. Tusc. Conv. 17, p. 236.

3 Nocte etenim quadam vigilante ipso et meditante de Domino, repente insonuit cithara quædam harmoniæ mirabilis et suavissimæ melodiæ. S. Bonaventura, cap. V. — L'orgue de l'Alvernia, si admirablement touché et dompté par un des Frères, a été d'abord construit par les soins du frère Eusèbe de Mignano, gardien, en 1588.

là priait et méditait saint Bonaventure ; là, dans la petite chapelle de saint Sébastien, le démon voulait précipiter François dans l'abîme [1] ; là est l'oratoire où le bienheureux Jean d'Alvernia conversait familièrement avec Jésus ; là sont des hêtres contemporains de saint François ; il aimait à se retirer dans cette grotte pour y contempler les adorables grandeurs du Christ... O mon Dieu ! cette montagne est grasse et fertile... C'est la montagne que vous avez choisie pour y établir votre demeure... O mon Dieu ! vous y demeurerez à jamais ! [2]

1 Dans cette petite et humble chapelle, on a transporté les corps d'un grand nombre des anciens Frères. Précieuses reliques !

2 Mons coagulatus, Mons pinguis!... Mons in quo bene placitum est Deo habitare in eo : etenim Dominus habitabit in finem. Psalm. 67.

CHAPITRE XV

1224-1226

DERNÈIRES ANNÉES DE LA VIE DE SAINT FRANÇOIS — SES SOUFFRANCES — SON TESTAMENT — SA MORT — SES OBSÈQUES

> Effundo in conspectu ejus orationem meam, et tribulationem meam ante ipsum pronuntio... Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo : me expectant justi, donec retribuas mihi. PSALM. CXLI.

François descendit de l'Alvernia portant avec lui l'image de Jésus-Christ crucifié, non tracée par la main d'un artiste sur des tables de pierre ou de bois, mais gravée sur sa propre chair par le doigt du Dieu vivant [1]. A Monte-Acutio il laissa au pieux comte, en mémoire de leur amitié, le pauvre habit dont il était revêtu. De là il alla à Monte-Casale par le bourg de San-Sepolcro ; partout il faisait d'éclatants miracles. Enfin, après un mois de séjour à Castello, il revint à Sainte-Marie-des-Anges. François étant crucifié avec Jésus-Christ en esprit et de corps, non-seulement il brûlait pour Dieu d'un amour de Séraphin, mais il participait encore à la soif du salut des âmes que le Fils de Dieu avait sur la croix. Comme il ne pouvait aller à son ordinaire à cause des clous qu'il avait aux pieds,

1 Non in tabulis lapideis vel ligneis manu figuratam artificis, sed in carne membris descriptam digito Dei vivi. S. Bonaventura, cap XIII.

il se faisait conduire tout languissant et à demi-mort, et répétait sans cesse ces paroles : « Jésus-Christ, mon amour, a été crucifié. » Souvent il parcourait ainsi en un seul jour quatre ou cinq des petites villes de l'Ombrie ; son seul aspect était une éloquente prédication [1]. Dans la ferveur de son âme, il disait à ses frères :« Commençons à servir le Seigneur notre Dieu, car, en vérité, jusqu'à présent nous avons fait peu de progrès [2]. » Il désirait avec une incroyable ferveur revenir à ses premières pratiques d'humilité, servir les lépreux et réduire son corps en servitude, comme il avait fait au commencement de sa conversion [3]. Ses membres abattus par les travaux et les douleurs n'empêchaient pas qu'avec un esprit toujours fort et vigoureux, il n'espérât combattre encore et triompher de son ennemi. Sous la conduite de Jésus-Christ, il se proposait de faire des choses extraordinaires ; car l'amour, quand il sert d'aiguillon, ne laisse ni négligence, ni lenteur ; il presse toujours d'entreprendre quelque chose de plus grand.

Arrêtons-nous un instant à contempler sur l'arbre de la vie ce fruit mûr pour le ciel. François était de petite taille ; il avait la tête ronde, le visage un peu allongé, le front petit et uni, les yeux de médiocre grandeur, noirs et modestes, les cheveux bruns, les sourcils droits, le nez droit et fin, les oreilles petites et élevées, les tempes aplaties, la langue aiguë et ardente, la voix véhémente, douce et sonore, les dents serrées, blanches, égales, les lèvres fines et minces, la barbe noire et rare, le cou grêle, les épaules droites, les bras courts, les mains petites, les doigts effilés et les ongles longs, la jambe maigre, le pied petit, tout le corps d'une excessive maigreur [4].

1 Ita ut uno die quatuor aut quinque castella, vel etiam civitates, sæpius circuiret evangelizans unicuique regnum Dei, et non minus exemplo, quam verbo, ædificans audientes. Thomas de Celano, lib. II, cap. II.

2 Incipiamus, Fratres, servire Domino Deo nostro, quia usque nunc parum profecimus. S. Bonaventura, cap XIV.

3 Flagrabat desiderio magno valde ad humilitatis reverti primordia. Thomas de Celano, lib. II, cap. II.

4 Thomas de Celano, lib. I, cap. X.

Ainsi sa chair était parfaitement d'accord avec son âme ; elle était si soumise, si parfaitement obéissante, que, bien loin de lui résister, elle le prévenait en quelque manière et courait comme d'elle-même à la haute sainteté où il s'élevait. Oh ! combien beau, combien splendide, combien glorieux apparaissait-il dans l'innocence de sa vie, dans la simplicité de ses paroles, dans la pureté de son cœur, dans son ardent amour pour Dieu et ses frères ! Sa présence était angélique et pacifiante[1]. Dieu voulant qu'il eût ce comble de mérite qui ne vient que de la patience, le travailla par plusieurs sortes de maladies si graves, qu'à peine y avait-il une partie de son corps où il ne se sentît de violentes douleurs. Elles le réduisirent en un tel état, qu'il n'avait plus que la peau collée sur les os ; presque toute la chair était consumée ; et ses souffrances les plus vives, il les appelait ses sœurs, pour montrer combien elles lui étaient chères[2].

François cédant enfin aux pressantes sollicitations du cardinal Ugolini et de frère Élie, qui avait pour lui l'affectueuse tendresse d'une mère, consentit à se reposer[3]. On le transporta dans une cellule très-pauvre, proche de Saint-Damian, pour être plus à portée de faire préparer les remèdes par Claire et par ses sœurs. Il y demeura quarante jours avec les frères Masseo, Rufin, Léon et Angelo de Rieti. Le mal qu'il avait aux yeux devint si cuisant, qu'il ne pouvait prendre de repos ni jour ni nuit. Mais son âme restait toujours unie à Dieu, et il recevait de grandes consolations intérieures. Ses souffrances ayant un peu diminué, on le ramena à Sainte-Marie-des-Anges, où il fut languissant et malade pendant toute l'année

1 O quam pulcher, quam splendidus, quam gloriosus, apparebat in vitæ innocentia, et in simplicitate verborum, in puritate cordis, in dilectione Dei, in caritate fraterna ! Thomas de Celano, lib. I, cap. X.

2 Cumque duris corporis augeretur doloribus, illas suas angustias non pœnarum censebat nomine, sed sororum. S. Bonaventura, cap. XIV.

3 Frater Elias quam loco matris elegerat sibi. Thomas de Celano, p. 711, apud Bolland.

1225. Vers l'automne, on le conduisit près de Rieti à San-Fabiano, croyant que l'air des vendanges lui serait favorable. De là on le porta à Mont-Colombe, où les médecins lui firent avec un fer rouge une douloureuse opération pour tenter de guérir ses yeux. Ce mal incurable était le fruit de ses larmes continuelles. Le médecin lui disait un jour qu'il fallait les retenir, s'il ne voulait perdre entièrement la vue. François répondit : « Mon frère le médecin, pour l'amour de la vue corporelle qui nous est commune avec les mouches, il ne faut pas éloigner un seul moment les illustrations divines : car l'esprit n'a pas reçu cette faveur à cause du corps, mais le corps à cause de l'esprit. » Il aimait mieux purifier l'œil intérieur de son âme, qui doit contempler un Dieu très-pur, que de conserver les yeux du corps [1]. Il profita d'un court intervalle de convalescence pour se faire mener en divers endroits de l'Ombrie, du royaume de Naples et des provinces voisines, afin d'y gagner encore à Dieu quelques âmes. C'est dans cette course qu'il guérit un petit enfant de Bagnara. Cet enfant fut saint Bonaventure.

L'évêque d'Assise fit amener l'homme de Dieu dans son palais, et l'y garda jusqu'au printemps de l'année 1226, le soignant avec une piété filiale. Mais comme son état devenait plus inquiétant, le frère Élie le fit transporter à Sienne dans les premiers jours d'avril ; l'air y était plus doux qu'à Assise, et il y avait plus de facilité pour les médecins. Les douleurs de François augmentèrent encore ; il eut pendant une nuit un vomissement de sang qui le réduisit à une telle faiblesse, qu'on crut qu'il allait rendre l'âme. Ses enfants désolés fondaient en larmes à genoux autour de son lit. François les regardait avec tendresse ; il fit approcher frère Benedict de Piratro, son infirmier, qui, pendant sa maladie, disait la messe dans sa chambre. « Prêtre de Dieu, lui dit-il, écrivez la bénédiction que je donne à tous mes frères, tant ceux qui sont présentement dans l'Ordre, qu'aux autres qui

2 S. Bonaventura, cap. v,

y entreront jusqu'à la fin du monde. Que tous s'aiment toujours les uns les autres, comme je les ai aimés et comme je les aime. Qu'ils aiment et qu'ils gardent toujours madame et maîtresse la pauvreté. Qu'ils ne cessent jamais d'être soumis et fidèlement attachés aux évêques. Que le père, le fils et le Saint-Esprit les bénissent et les protégent, Amen. »

Lorsque sa faiblesse ne fut plus aussi grande, il fit écrire une humble et touchante lettre à tous ses frères absents [1]. Élie, qui avait sa famille à Cortone, lui proposa de le faire transporter au couvent de Celles, afin qu'il ne manquât de rien ; mais après quelques jours, François demanda lui-même à retourner à Assise, où l'Évêque voulut l'avoir dans son palais. Au milieu du redoublement de ses douleurs, il disait à ses frères : « Mes chers enfants, ne vous ennuyez point de la peine que vous prenez pour moi ; car notre Seigneur vous récompensera en cette vie et en l'autre de tout ce que vous faites pour son petit serviteur. » Il trouva encore assez de force pour écrire une longue lettre à Claire et à ses filles. Dès qu'on sut dans Assise que le saint homme était près de mourir, les magistrats mirent des gardes autour du palais épiscopal, et veillèrent jour et nuit, de peur qu'on enlevât son corps dès qu'il aurait expiré, et que la ville ne fût privée d'un trésor si précieux.

Jean del Buono, médecin d'Arezzo, qui ne le quittait pas, l'avertit que sa mort approchait. Son visage alors devint radieux, et il chanta les louanges de sa sœur la mort. Comme le patriarche Jacob, il fit venir ses enfants, et il les bénit, les bras étendus l'un sur l'autre en forme de croix. Il demanda sur qui était sa main droite, car il ne voyait plus du tout ; on lui répondit qu'elle était sur le frère Élie. « Cela est bien, dit-il : Mon fils, je vous bénis en tout et par-dessus tous. De même que sous votre main le Très-Haut a augmenté le nombre de mes frères et de mes enfants, ainsi je les bénis tous sur vous et en vous. Que Dieu, le souverain

1 S. Francisci Opuscula, p. 8.

Seigneur de toutes choses, vous bénisse dans le ciel et sur la terre. Pour moi, je vous bénis autant et plus que je ne puis ; mais que celui qui peut tout fasse en vous ce que je ne puis. Je prie Dieu qu'il se souvienne de votre travail et de vos œuvres, et qu'il vous donne part à la récompense des justes ; que vous trouviez toutes les bénédictions que vous souhaitez, et que ce que vous demandez dignement s'accomplisse.[1] »

Voyant venir le jour où la tente de son corps devait être repliée, il demanda à être porté à Sainte-Marie-des-Anges pour rendre l'esprit qui avait animé sa vie dans le lieu où il avait reçu l'esprit de la grâce [2]. Quand on fut dans la plaine, « Tournez-moi, dit-il, du côté de la ville. » Et se soulevant de sa couche de douleur, il prononça ces solennelles paroles : « Soyez bénie du Seigneur, ville fidèle à Dieu, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en vous et par vous. Un grand nombre de serviteurs du Très-Haut demeureront dans l'enceinte de vos murailles et plusieurs de vos citoyens seront choisis pour la vie éternelle [3]. » Et il pleurait amèrement. Aussitôt qu'il fut arrivé à Sainte-Marie-des-Anges, il dicta la lettre suivante pour son illustre amie Jacoba de Settesoli :

« Vous saurez, ma bien chère, que Jésus-Christ, béni à jamais, m'a fait la grâce de me révéler la fin de ma vie : elle est fort proche. C'est pourquoi, si vous voulez me voir encore, partez dès que vous aurez reçu cette lettre, et hâtez-vous de venir à Sainte-Marie-des-Anges. Si vous arrivez plus tard que samedi, vous me trouverez mort. Apportez avec vous de l'étoffe, ou plutôt un cilice pour ensevelir mon corps

1 Super quem, inquit, teneo dextram meam ? Super Fratrem Eliam. Et ego sic volo, ait ; te, fili, in omnibus et per omnia benedico. Thomas de Celano, lib. II, cap. III.

2 Quatenus ubi acceperat spiritum gratiæ, ibi redderet spiritum vitæ. S. Bonaventura, cap. XIV.

3 Ad planitiem sub civitatis declivio... Benedicta tu a Domino, civitas Deo fidelis. Barthélemy de Pise, lib. I, Conform. 6 — J'ai vu à Besançon un joli petit tableau représentant cette bénédiction de la ville d'Assise.

et de la cire pour mon enterrement.. Je vous prie aussi d'apporter de ces pâtes que vous me faisiez prendre à Rome quand j'étais malade [1]... » A ces mots, il s'arrêta, comme préoccupé d'une pensée étrangère, et il dit : « Il est inutile d'envoyer cette lettre ; la dame de Settesoli est en route [2]. » En effet, elle arriva peu de temps après, apportant tout ce que François désirait. Le vendredi, troisième jour d'octobre, il fit assembler ses frères, les bénit une seconde fois, fit un signe de croix sur un pain qu'il partagea à tous, comme un symbole d'union et de concorde fraternelle ; il appela Bernard de Quintavalle, son fils aîné, et le frère Ægidius, disant : « Venez, mes fils, que je vous bénisse avant de mourir. » Tous les frères, fondaient en larmes. Après un instant de repos, il dicta son testament, sa dernière instruction de pénitence et de paix.

« Le Seigneur m'a fait la grâce, à moi frère François, de commencer ainsi à faire pénitence. Lorsque j'étais dans l'état du péché, il me semblait fort amer de voir les lépreux ; mais le Seigneur lui-même m'ayant amené parmi eux, j'exerçai la miséricorde à leur égard, et en les quittant, je sentis que ce qui m'avait paru si amer s'était changé en douceur pour mon âme et pour mon corps. Après cela, je demeurai peu dans le siècle ; j'en sortis et Notre-Seigneur me donna une telle foi dans les églises où il réside, que je l'y adorais simplement en disant : Nous vous adorons, ô très-saint Seigneur Jésus-Christ ! ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre, et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte croix. » Il me donna aussi et me donne encore tant de foi aux prêtres qui vivent selon la forme de la sainte Église romaine, à cause de leur caractère, que s'ils venaient à me persécuter, ce serait à eux-mêmes, que je voudrais avoir recours, et quand j'aurais autant de sagesse que Salomon en a eu, si je trouvais des prêtres

1 S. Francisci Opuscula, p. 12.

2 Disse al Frate che scriveva la lettera, che non scrivesse piu oltra, perciochè non bisognava. Fioretti, p. 218.

pauvres selon le monde, je ne voudrais pas contre leur volonté prêcher dans les églises où ils demeurent. Je veux les craindre, les aimer, les honorer, eux et tous les autres, comme mes maîtres. Je ne veux point considérer en eux de péché, parce qu'en eux je vois le Fils de Dieu, et par là ils sont mes maîtres. Ce qui fait que j'en use ainsi, c'est qu'en ce monde je ne vois rien de sensible du même Fils de Dieu le Très-Haut, que son très-saint corps et son très-saint sang qu'ils reçoivent, et qu'eux seuls administrent aux autres.

« Or, je veux que ces très-saints mystères soient honorés et révérés par-dessus toutes choses, et qu'ils soient précieusement conservés. Partout où je trouverai en des lieux indécents les très-saints noms et les très-saintes paroles du Fils de Dieu, je veux les en ôter, et je prie qu'on les en ôte pour les placer en quelque endroit honnête. Nous devons encore respecter tous les théologiens et ceux qui nous dispensent la très-sainte parole de Dieu, comme des ministres qui nous donnent l'esprit et la vie. Après que le Seigneur m'eut chargé de la conduite des Frères, personne ne m'enseigna ce qu'il fallait que je fisse ; mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la forme du saint Évangile. Je la fis écrire en peu de paroles simples, et notre saint-Père le pape me la confirma. Ceux qui venaient pour embrasser ce genre de vie donnaient aux pauvres tout ce qu'ils pouvaient avoir ; ils se contentaient d'une seule tunique rapiécée (rapeciata) en dedans et en dehors, avec une ceinture de corde et des braies ; et nous ne voulions rien davantage. Nous, qui sommes clercs, disions l'office comme les autres clercs ; les lais disaient le *Pater noster*. Nous demeurions fort volontiers dans les églises pauvres et abandonnées ; nous étions des gens simples et soumis à tout le monde. Je travaillais de mes mains, et je veux travailler ; je veux fermement aussi que tous les autres Frères s'appliquent à quelque travail honnête. Ceux qui ne savent point travailler, qu'ils apprennent, non par le désir d'être récompensés de ce qu'ils feront, mais pour le bon exemple et pour fuir l'oisiveté. Si l'on ne nous

récompense point de notre travail, ayons recours à la table du Seigneur, demandant l'aumône de porte en porte. Il m'a révélé que nous devions nous servir de cette manière de saluer : « Le Seigneur vous donne sa paix ! » Que les Frères prennent bien garde à ne recevoir, en aucune manière, ni églises, ni maisons, ni tout ce que l'on bâtit pour eux, si cela n'est conforme à la sainte pauvreté que nous avons promise dans la règle, et que toujours ils demeurent là comme hôtes, étrangers et voyageurs. Je défends étroitement par obéissance à tous les Frères, quelque part qu'ils se trouvent, d'avoir la hardiesse de demander aucune lettre en cour de Rome, par eux-mêmes ou par une personne interposée, ni pour une église, ni pour un autre bien, ni sous prétexte de prédication, même pour la sûreté de leurs personnes en cas de persécution ; mais, quand ils ne seront pas reçus dans un endroit, qu'ils s'enfuient dans un autre pour y faire pénitence avec la bénédiction de Dieu. Je veux absolument obéir au ministre général de cette Fraternité et au gardien qu'il lui plaira de me donner, et je veux être tellement lié entre ses mains que je ne puisse ni aller, ni rien faire contre sa volonté, parce qu'il est mon maître. Bien que je sois simple et infirme, je veux pourtant avoir toujours un clerc qui me dise l'office, comme il est marqué dans la règle ; que tous les autres Frères soient tenus de même d'obéir à leurs gardiens et de faire l'office, selon la règle. S'il s'en trouvait quelques-uns qui ne fissent pas l'office, ou qui voulussent y faire des changements, ou qui ne fussent pas catholiques, que tous les Frères, quelque part qu'ils soient et qu'ils en trouvent un de ceux-là, soient tenus par obéissance de le mener au gardien le plus proche du lieu où ils l'auront trouvé, et que le gardien soit tenu par obéissance de le garder nuit et jour comme un prisonnier : en sorte qu'on ne puisse le lui enlever, jusqu'à ce qu'il le remette, en propre personne, entre les mains de son ministre ; que le ministre soit tenu étroitement par obéissance de le faire conduire par des Frères qui soient en état de le garder nuit et jour comme un prisonnier, jusqu'à ce qu'ils le

présentent au cardinal d'Ostie, qui est maître, protecteur et correcteur de cette Fraternité.

« Que les Frères ne disent point : C'est ici une autre règle ; car c'est un mémorial, un avertissement, une exhortation, et mon testament, que moi, frère François, votre très-petit serviteur, j'adresse à vous, mes frères, qui êtes bénis de Dieu, afin que nous observions mieux, d'une manière catholique, la règle que nous avons promis au Seigneur de garder. Que le ministre général et tous les autres ministres et custodes soient tenus, par obéissance, de ne rien ajouter à ces paroles et de ne rien retrancher. Qu'ils aient toujours avec eux cet écrit joint à la règle, et que dans tous les chapitres qu'ils tiendront, lorsqu'ils liront la règle, ils lisent aussi ces paroles. Je défends encore absolument, par obéissance, à tous mes Frères clercs et lais, de mettre des gloses à la règle et à cet écrit, en disant : C'est ainsi qu'on les doit entendre. Mais, comme le Seigneur m'a fait la grâce de les dicter purement et simplement, entendez-les de même purement et simplement, et sans glose, et les mettez en pratique jusqu'à la fin par de saintes actions. Quiconque observera ces choses, soit rempli au ciel de la bénédiction du Père céleste, le Très-Haut, et sur la terre, de la bénédiction de son Fils bien-aimé, et du très-Saint-Esprit consolateur, avec l'assistance de toutes les Vertus célestes et de tous les Saints ; et moi, frère François, votre très-petit serviteur en Notre-Seigneur, je vous confirme tout autant que je puis cette très-sainte bénédiction, au dedans et au dehors. Ainsi-soit-il[1]. »

« O testament de paix, s'écrie un pieux auteur, testament qu'on ne doit jamais oublier, qui doit être respecté en toute manière, contre lequel il ne faut rien établir de nouveau ; testament valable non par la mort du testateur, mais par la gloire immortelle qui a été sa sanction. Heureux qui ne méprise point et ne rejette point ce testament incorruptible de

1 S. Francisci Opuscula, édition de 1849, p. 45.

charité, ce glorieux fief d'humilité, ce désirable trésor de pauvreté, héritage d'un père illustre [1]! »

François voulut être mis sur la terre nue, et croisant ses bras, il dit : « Adieu, mes enfants ; je vous dis adieu à tous ; je vous laisse dans la crainte du Seigneur, demeurez-y toujours. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche : heureux ceux qui persévèreront dans le bien qu'ils ont commencé ! Pour moi je vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa grâce [2]. » Frère Léon et Frère Angelo vinrent, suivant son désir, chanter en chœur le cantique du soleil et de sa sœur la mort ; puis il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon saint Jean. Après cette lecture, il commença lui-même à réciter d'une voix affaiblie cette hymne des tristesses du roi-prophète :

« Ma voix a crié vers le Seigneur, je lui ai adressé mes vœux !

« Je répands mes prières en sa présence ; je lui dis mes douleurs, et mon esprit est près de défaillir.

« Seigneur, vous avez connu mes sentiers !

« Je regardais à ma droite, et je ne voyais personne qui me connût ; la fuite m'était fermée, et nul ne défendait ma vie.

« C'est vous que j'implore, ô mon Dieu ; et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants.

« Écoutez ma prière, car je suis profondément humilié ; délivrez-moi de ceux qui me poursuivent, car ils se sont fortifiés contre moi.

« Délivrez mon âme de sa prison, afin que je puisse vous glorifier ; voilà que les justes attendent votre jugement sur moi [3]! »

1 Beatus qui non spernit vel abjicit charitatis incorruptibile testamentum, fertile humilitatis feudum, desiderabilem paupertatis thesaurum, tanti patris sibi traditione legatum. Bibliotheca veter. Patrum, t. v, ad finem.

2 Ego vero ad Deum propero, cujus gratiæ vos omnes commendo. S. Bonaventura, cap. xiv.

3 Psalm. 141.

Et sa bouche se ferma pour toujours ; le mystère de la grâce était accompli. Or il avait quarante-cinq ans ; c'était un samedi, quatrième jour d'octobre, dans une de ces soirées d'automne d'Italie, si parfaitement calmes, si pacifiantes, si embaumées. Un Frère vit une âme sous la figure d'une étoile fort brillante s'élever dans le ciel sur une nuée blanche et lumineuse[1]. Jacoba de Settesoli, aidée des Frères, lava le saint corps, le revêtit d'une tunique neuve ouverte au côté du cœur, et le plaça sur de riches tapis. Chacun put alors le contempler suivant sa dévotion. On voyait dans ses mains et dans ses pieds des clous noirs comme du fer, merveilleusement formés de sa chair par une vertu divine ; ils y étaient tellement adhérents, que, quand on les poussait d'un côté, ils avançaient de l'autre, ainsi que des nerfs durs, et d'une seule pièce. Rien n'empêchait de voir la plaie de son côté, qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie ; cette plaie que la main de l'homme n'avait point faite, et qui ressemblait à l'ouverture du côté du Sauveur d'où sortit le sacrement de notre rédemption, de notre régénération. Sa couleur rouge et ses bords repliés la faisaient paraître comme une très-belle rose[1]. Sa chair, qui était naturellement brune, et que les maladies et les fatigues avaient rendue très-basanée, devint blanche comme les robes blanchies dans le sang de l'Agneau que revêtent les saints dans le ciel ; ses membres étaient flexibles et maniables comme ceux d'un petit enfant. Entre tous les fidèles qui vinrent baiser les pieds et les mains de François, on remarqua un chevalier de grande réputation, nommé Jérôme, incrédule comme le Thomas de l'Évangile ; il toucha et examina plus curieusement, plus hardiment que les autres, chacune des plaies du corps saint, et en fut depuis un témoin très-zélé[2]. Pendant toute la nuit, les Frères-Mineurs chantèrent autour du corps des psaumes et des hymnes avec une si grande jubilation d'a-

1 S. Bonaventura, cap. XIV.

2 Rosa quædam pulcherrima videbatur S Bonaventura, cap. XV.

3 Incredulus quasi Thomas, ferventius et audacius movebat clavos. S. Bonaventura, cap. XV.

mour, qu'on aurait cru assister à une fête angélique dans le ciel plutôt qu'aux funérailles d'un homme[1]. Le lendemain dimanche fut le jour du triomphe[2]. Dès le matin, le clergé et les magistrats d'Assise vinrent à Sainte-Marie-des-Anges, où s'était réunie une foule immense des populations ombriennes. Les Frères-Mineurs des couvents voisins étaient venus toute la nuit. Le convoi se mit en marche ; le peuple portait des branches d'olivier ; les Frères, sur deux longues lignes, tenaient des cierges allumés. Le saint corps, placé sur de riches tapis, était porté par deux magistrats et deux Frères-Mineurs ; le clergé fermait le cortége. Le chant des psaumes, des hymnes et des cantiques en langue vulgaire, chantés par tous les Frères et le peuple, n'était interrompu que par les sons éclatants des grandes trompettes guerrières, placées de distance en distance. On déposa le corps dans l'église de Saint-Damian, afin que les Pauvres-Dames eussent le bonheur de contempler une dernière fois les traits vénérés de leur Père. Ces pauvres orphelines laissèrent alors tomber, avec leurs larmes, ces tristes et touchantes paroles :

« Hélas ! hélas ! que ferons-nous ? O Père ! à qui nous laissez-vous en garde ? — Hélas ! qui nous conseillera dans nos grandes tribulations ? dans la tentation, qui nous soutiendra ? — Hélas ! maudit soit ce jour rempli de tristesse et d'obscurité, qui enlève au monde le flambeau qui l'éclairait ! Non jamais jour plus funeste ne se lèvera sur le monde ! — O François ! très-honoré Père, pourquoi nous laissez-vous faibles et chétives, ensevelies seules dans ces murailles ? — Hélas ! nous étions si heureuses quand vous veniez au milieu de nous ! Nous préférions votre pauvreté à toutes les richesses ; votre douceur nous fortifiait, o Père vénéré ! — Hélas ! nous avons tout perdu ; mieux vaudrait la mort que la vie, puisque tout bonheur nous est arraché. — Doux Jésus,

1 Ita ut præ jubilationum charitate fore angelorum excubiæ viderentur. Thomas de Celano (témoin oculaire), lib. II, cap. IV.

2 J'emprunte le récit des obsèques à la Vie inédite, en vers français. Cette partie est fort belle ; elle complète le récit de Thomas de Celano.

Fils de Marie, pourquoi donc nous avez-vous oubliées ? — O mon Dieu ! pourquoi nous avez-vous ôté notre force ? — O bon Jésus ! cette douleur est plus forte que la mort ! — O François ! vous, notre Père ! vous, notre maître ! vous auriez dû nous envoyer devant, c'eût été pour nous une grande joie ; car, ô bon Père ! nous aurions mieux aimé mourir que de vous voir ainsi étendu, sans pouvoir, comme de coutume, nous adresser quelques paroles de consolation. — O maître débonnaire ! nous sommes abattues de douleur ! Cette porte va se fermer pour toujours ! Hélas ! nos péchés ont mérité ce malheur. — Vous nous quittez, ô Père ! et vous ne reviendrez plus nous visiter comme autrefois. — Hélas ! que ce départ est triste et douloureux ! — Bonne vierge Marie, avez-vous donc oublié vos humbles servantes ? — François ! nous devons maudire la mort ; elle nous a fait trop grand tort, en vous enlevant le premier, ô très-doux François ! »

Ce disant, elles baisaient avec une inexprimable tendresse les pieds, les mains et les vêtements du saint patriarche ; Claire s'efforça même de tirer le clou d'une de ses mains. Devant cette scène de douleur, le peuple était profondément ému. Et aussi, à cinq siècles de distance, lorsque le voyageur chrétien s'arrête dans l'église haute d'Assise, en face de la fresque pieuse où le Giotto nous en a conservé fidèlement les détails, il sent son âme tressaillir et ses yeux se mouiller de douces larmes de dévotion et d'amour.

Le convoi traversa lentement les rues de la glorieuse cité d'Assise, décorées de draperies et de branches d'arbre jusqu'à l'église Saint-Georges, où le corps de François fut déposé après l'office solennel. Là où il avait commencé à étudier dans son enfance, là où il avait fait sa première prédication, là aussi devait être son premier lieu de repos [1].

1 In eo siquidem loco puerulus litteras didicit, ibique postmodum prædicavit, postremo ibidem locum primum quietis accepit. S. Bonaventura cap. xv.

CHAPITRE XVI

1229

CANONISATION DU BIENHEUREUX PATRIARCHE — MAGNIFICENCES DE L'ÉGLISE D'ASSISE — L'ART ET LA POÉSIE RAYONNENT AUTOUR DU TOMBEAU DE SAINT FRANÇOIS

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei !
PSALM. 86.
Et erit sepulcrum ejus gloriosum.
ISAIAS, 10.

La mort ouvre pour les saints une ère nouvelle, même sur la terre ; c'est là leur plus beau privilége. Pendant qu'on les pleure ces glorieux morts commencent à agiter le monde : leurs paroles et leurs exemples vont de siècle en siècle leur susciter des disciples, des interprètes et des imitateurs ; de sorte que, pour être juste avec eux, il faut leur compter non-seulement les œuvres qu'ils laissèrent, mais celles qu'ils ont inspirées.

A peine eut-on déposé François dans le tombeau qu'on y sentit je ne sais quoi de puissant qui remuait pour ainsi dire la terre et qui sollicitait les esprits. Dès lors il n'y eut plus d'honneurs trop grands pour ce pauvre ; les peuples se souvinrent de son amour, et voulurent lui rendre plus qu'il n'avait quitté pour eux.

Honorius III n'avait pas survécu longtemps au saint patriarche ; il était mort le 18 mars 1227. Dès le lendemain, les

cardinaux s'étaient assemblés et avaient élu tout d'une voix le cardinal Ugolini, qui, montant sur la chaire éternelle, prit le nom de Grégoire IX. A lui appartenait de proclamer la sainteté et le triomphe de François.

Les commencements de ce nouveau pontificat furent troublés par une sédition excitée dans Rome par les émissaires de l'empereur. L'aristocratie romaine, rêvant toujours une grandeur chimérique, avait conservé un instinct haineux contre la puissance des papes : incapable d'agir par elle-même, elle recevait presque toujours l'impulsion des empereurs, et la communiquait avec de l'or à une foule affamée et oisive au milieu des ruines glorieuses d'une génération forte et puissante. Le pape, forcé d'abandonner Rome, vint à Assise, comme dans un refuge, après avoir habité quelque temps Rieti et Spolète. Il donna à tous les évêques de l'Ombrie la commission spéciale de faire dans toute l'étendue de leur juridiction des enquêtes sévères et détaillées sur la vie merveilleuse de François, et il nomma une commission de cardinaux qui devait soigneusement examiner tous ces rapports, sous la présidence du cardinal Rinaldi, son neveu, à qui il avait confié la charge, si chère à son cœur, de protéger l'Ordre des Pauvres de Jésus-Christ. Grégoire, pour se conformer aux usages de l'Église catholique, qui a toujours agi avec une si grande sagesse dans la canonisation des saints, voulut examiner lui-même en plein consistoire la validité de la procédure : il fixa la solennité de la canonisation pour le dimanche, seizième jour de juillet. Dès la veille, il arriva de Pérouse avec sa cour ; de toutes les parties de l'Italie s'était assemblée une grande multitude de prélats, de seigneurs et de peuple ; jamais la vieille cité d'Assise n'avait ouvert ses portes à tant d'empressement et d'amour.

Combien glorieux, au dimanche matin, se leva le soleil pour éclairer le triomphe de son frère François ! La petite église de Saint-Georges, où tout enfant il avait appris à bégayer le nom de Dieu, dilata ses entrailles maternelles pour une si auguste solennité. Le tombeau étant ouvert, le pape,

après une fervente prière, monta sur le trône qui lui avait été préparé, et dans l'ivresse de sa reconnaissance, sa parole s'élança comme une hymne [1] :

« Comme l'étoile du matin dans le milieu des nuages, comme la lune dans son plein, comme le soleil dans tout son éclat, ainsi il a brillé dans le temple de Dieu [2].

« La dernière tête du dragon, portant le glaive des vengeances, agite le septième étendard, il s'élève contre le ciel et cherche à attirer une grande partie des astres au nombre des réprouvés.

« Mais voilà que du côté du Christ un nouveau légat est envoyé ; sur son corps béni brille l'image de la croix.

« François, noble prince, porte un signe royal ; il rassemble les peuples dans tous les pays du monde ; contre la haine schismatique du dragon il organise trois milices de chevaliers armés à la légère pour disperser les hordes infernales sur lesquelles s'appuyait le dragon!...

« Quoique le grand éclat de la sainteté de François suffise pour faire croire qu'il est dans l'Église triomphante, néanmoins l'Église militante ne l'aurait point encore déclaré saint, parce qu'elle ne juge point ce qui n'est pas de son ressort : mais Dieu ayant honoré de plusieurs grands miracles, dont nous sommes pleinement informés, une vie si notoirement sainte, et qui nous est si bien connue par les liaisons intimes qu'il avait avec nous lorsque nous étions dans un moindre rang : de l'avis et du consentement de nos frères, Nous avons résolu de le mettre au catalogue des saints, ayant cette confiance que, par la miséricorde de Dieu, Nous et le troupeau qui nous est confié serons aidés par ses suffrages, et que nous aurons au ciel pour protecteur celui que nous avions pour ami sur la terre [3]. »

1 Prædicat primitus populo universo papa Gregorius, et affectu mellifluo, voce sonora, nuntiat præconia Dei ; sanctum quoque Franciscum patrem nobilissimo sermone collaudat..., totus lacrymis madidatur. Thomas de Celano, lib. III, cap. I.

2 Ecclesiastic., L, vers 6.

3 Nos et gregem Nobis commissum ejus suffragiis adjuvari, et quem

Alors le cardinal Octavian, cousin d'Innocent III, lut publiquement la relation des miracles examinés. La plupart de ceux sur qui ces miracles avaient été opérés se trouvaient présents ; ils s'écriaient : « C'est à moi que cela est arrivé [1] » Le cardinal Rainerio Capoccio, qui avait eu des liaisons intimes avec Dominique et avec François, raconta ensuite tout ce qu'il savait de cet homme admirable. Sa voix était entrecoupée de vifs transports de tendresse ; l'auditoire était ému jusqu'aux larmes. Enfin le Souverain-Pontife se lève au milieu de l'attente silencieuse, et, les bras étendus, il prononce ces solennelles paroles :

« A la gloire de Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et Saint-Esprit, de la glorieuse vierge Marie, et des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à l'honneur de l'Église romaine, Nous avons résolu, du conseil de nos frères et des autres prélats, d'inscrire au catalogue des Saints le bienheureux père François, que Dieu a glorifié dans le ciel et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le jour de sa mort. » Les cardinaux et les Frères-Mineurs chantèrent le Te Deum ; le peuple répondit par de grandes acclamations, et les trompettes guerrières, placées à l'extérieur de l'église, sonnèrent le triomphe. Descendu de son trône, Grégoire IX était prosterné devant le tombeau et y déposait son offrande. Tous les cardinaux et les chevaliers l'imitèrent, et le cercueil découvert fut placé au milieu du sanctuaire, décoré avec la plus somptueuse magnificence [2]. Le pape commença la messe. Tous les Frères-Mineurs, portant des flambeaux et des branches d'olivier, formaient une couronne autour de l'autel [3].

Cependant frère Élie, pour accomplir la dernière et prophétique volonté de François, avait obtenu, à l'orient d'Assise, le

familiarem habuimus in terris, habere patronum in cœlis. Bulla canonisationis. Cette bulle fut publiée à Pérouse le 19 juillet.

1 Thomas de Celano, lib. III, cap. I.

2 Albert, abb. Stad. Chronicon ad ann. 1228.

3 Celebrat mysteria, stat circa illum corona Fratrum. Thomas de Celano.

rocher appelé la Colline d'Enfer : c'était le lieu où l'on exécutait les arrêts de la justice humaine. Lorsqu'il fit cette proposition à l'assemblée des citoyens, il s'éleva une réclamation générale ; on trouvait ce lieu trop vil pour y déposer un si grand trésor. « Choisissez plutôt, lui disait-on, une place honorable dans la cité ; nous sommes prêts pour cela à vous céder nos propres maisons [1].» Mais tous, sur les observations du ministre général, déclarèrent la Colline d'Enfer fief du Saint-Siége [2]. Aussitôt frère Élie ouvrit un concours entre tous les artistes italiens et étrangers, et, après avoir examiné les plans, il choisit Jacques, célèbre entre tous les architectes d'Allemagne ; il avait amené avec lui un enfant qu'il initiait aux études artistiques, et qui devint plus tard le frère Filippo da Campello, dont nous apprécierons les œuvres.

Le quinzième jour de mai 1228 on commença les travaux. Presque chaque ville de l'Ombrie avait envoyé des ouvriers ; les Frères-Mineurs eux-mêmes, encouragés par le frère Élie, se mirent au travail avec une incroyable ardeur. On nivela d'abord le rocher, et on forma une immense surface propre à recevoir les constructions. Or, au moment de la canonisation, tous ces premiers préparatifs étaient achevés, et le lendemain du jour de la solennité, le pape, revêtu des ornements pontificaux, suivi de toute sa cour et entouré d'une foule innombrable, vint bénir la première pierre de l'édifice et la montagne, qu'il nomma admirablement COLLINE DU PARADIS. Après avoir examiné les plans, Grégoire IX autorisa frère Élie à recevoir des aumônes extraordinaires : il accorda des indulgences à tous ceux qui contribueraient à ce monument, ou de leurs bras ou de leurs richesses. Presque tous les princes du

1 Sed expedire potius nobiliorem tutioremque civitatis partem ad id eligere; rati omnes plateas, domos, et quidquid proprium vel commune ad rem esset, se quam libentissime donaturos. Collis Paradisi amœnitas, seu sacri conventus Assisiensis historiæ libri II, a P. Francisco Maria Angelo a Rivo-Torto. Montefalisco, 1701, in-folio.

2 L'acte est du 30 mars 1228, signé du magistrat Simone Puzarelli. ARCHIVES D'ASSISE.

monde envoyèrent leur offrande ; les Allemands surtout se distinguèrent par leurs libéralités ; la cité d'Assise donna de magnifiques carrières de marbre, d'où on tira une grande partie des matériaux. C'était un beau spectacle que celui de cette troupe immense d'ouvriers : les uns taillent les pierres ; les autres les chargent sur des chariots, traînés par des bœufs; d'autres polissent le marbre, ajustent les pierres et les ornent de sculptures délicates ; d'autres élèvent les murailles ; et au milieu de tout cela dominent les deux imposantes figures de frère Élie et de Jacques Allemand. C'est ce travail de la forme, ce sont ces poëmes en pierres élevés par tout un peuple, que célébrait le chantre italien par excellence, Virgile, surnommé par Dante le maître de ceux qui savent :

« On presse les travaux : les uns continuent l'enceinte des murs et roulent de grosses pierres à force de bras ; d'autres jettent les fondements et taillent dans la carrière d'énormes colonnes... Telles, au retour du printemps, les abeilles dans les campagnes fleuries exercent leur labeur sous le soleil, elles font sortir des ruches les essaims qu'elles ont nourris, elles forment leur miel liquide et remplissent leurs cellules de ce doux nectar, elles reçoivent les fardeaux de celles qui arrivent... On travaille avec ardeur... Heureux peuple qui voit déjà ses murs s'élever[1] !»

Au commencement du mois de mai 1230, une grande partie du couvent et l'église inférieure étaient entièrement achevés. Frère Élie y convoqua le chapitre général pour la fête de la

Instant ardentes... pars ducere muros,
..... Et manibus subvolvere saxa ; .....
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt. .....
Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercet sub sole labor, quum gentis adultos
Educunt fetus, aut quum liquentia mella
Stipant, et dulci distendunt nectare cellas,
Aut onera accipiunt venientum : .....
Fervet opus ; .....
O fortunati, quorum jam mœnia surgunt !

VIRGILII Æneis, lib. I.

Pentecôte, et après avoir pris les ordres de Grégoire IX, il fit annoncer partout que le corps saint du patriarche serait à la même époque porté dans la nouvelle église. Le nombre des pèlerins fut si considérable qu'ils campèrent en plein air dans toute la pleine et sur le penchant de la colline d'Assise. Grégoire IX fut privé d'assister à cette fête, à cause de la gravité des événements politiques ; il envoya trois légats pour le représenter et porter en offrande sur ce glorieux tombeau une croix d'or ornée de pierreries, renfermant un morceau de la croix de Jésus-Christ ; des vases sacrés en or et en argent ; un retable d'autel en or, semé de pierres précieuses ; des ornements sacerdotaux d'une grande richesse, et une somme d'argent considérable pour l'achèvement de l'édifice[1]. Le 25 mai, veille de la Pentecôte, la cérémonie commença. Frère Élie lut publiquement au peuple les lettres apostoliques données à cette occasion. Grégoire IX y laissait parler son cœur :

« Au milieu des maux dont nous sommes accablés, nous trouvons un sujet de joie et d'actions de grâces dans la gloire que Dieu répand sur le bienheureux François, notre père et le vôtre, et peut-être plus le nôtre que de vous tous. Outre les merveilles éclatantes dont il a été l'instrument, nous avons des preuves authentiques que, depuis peu, un mort est ressuscité en Allemagne par son intercession. C'est ce qui nous anime de plus en plus à publier de toutes nos forces les louanges de ce grand saint, avec cette confiance que, nous ayant si tendrement aimés lorsqu'il était dans le monde, où il vivait comme hors du monde, il nous aime encore davantage maintenant qu'il est plus uni à Jésus-Christ, qui est amour, et ne cesse point d'intercéder pour nous. Espérant aussi que vous, qu'il a engendrés en Jésus-Christ et qu'il a laissés héritiers des richesses de son extrême pauvreté, vous que nous portons dans les entrailles de notre amour avec un désir ardent de procurer le bien de votre Ordre, emploierez vos prières

1 Conventus Assis. hist., p. 11.

pour obtenir de Dieu que nos tribulations soient utiles à notre salut [1]. »

Ensuite le saint corps fut levé de terre, au bruit des trompettes et des acclamations du peuple, et porté, par les trois légats et frère Élie, sur un char décoré avec une variété merveilleuse, et traîné par des bœufs couverts de caparaçons d'écarlate, sur lesquels étaient brodés en or des plantes et des oiseaux. Toutes ces draperies avaient été envoyées, l'année précédente, par l'empereur des Grecs ; on en fit plus tard des ornements sacrés [2]. Les Frères-Mineurs marchaient sur deux longues files, portant des palmes et des flambeaux. Autour du char étaient les trois légats, frère Élie, les évêques, le clergé et ceux des frères spécialement désignés par le pape pour être ses vicaires apostoliques dans cette glorieuse circonstance. Les magistrats, suivis d'une troupe de citoyens armés, fermaient la marche, et comprimaient les flots du peuple qui se pressait de toutes parts. On chanta des psaumes et des hymnes composés par le pape lui-même.

« Une race est sortie du ciel, faisant de nouveaux prodiges ; elle découvre le soleil aux aveugles, elle ouvre des chemins dans la mer desséchée.

« Les Égyptiens sont dépouillés ; le riche devient pauvre, sans perdre ses biens et son nom ; il est heureux dans le malheur.

« François avec ses apôtres monte, comme le Christ, sur la montagne de la lumière nouvelle dans les richesses de la pauvreté.

« Suivant le vœu de Simon, faites trois tentes où résidera éternellement le Très-Haut.

« A la loi, au prophète, à la grâce, rendant un hommage de reconnaissance dans une fête solennelle, il célèbre l'office de la Trinité.

1 Wadding. Cette bulle est datée de Saint-Jean-de-Latran, 17 des kalendes de juin, 1230.

2 Archives d'Assise.

« Tandis que l'hôte, par ses vertus, répare le triple hospice, et consacre au Christ le temple des esprits bienheureux.

« O François ! notre père, visitez la maison, la porte et le tombeau, et arrachez au sommeil de la mort l'infortunée race d'Ève.

« Saint François, hâtez-vous ! venez, ô Père ! venez secourir ce peuple qui gémit sous le fardeau et est accablé par la boue, la paille et la brique ; ensevelissez l'Égypte sous le sable ; amortissez nos vices et délivrez-nous. » (Brev. Francisc.)

Dans ces dernières lignes se reflète tout entière l'âme triste et mélancolique de Grégoire IX, qui avait survécu à ses deux saints amis pour porter, presque centenaire, au milieu des tribulations, le pesant fardeau de la sollicitude de toutes les Églises.

Arrivés à la Colline du Paradis, les habitants d'Assise virent un mouvement, un empressement de la foule, ils crurent qu'on allait enlever leur trésor. Ils se précipitèrent sur le char, prirent tumultuairement le saint corps, entrèrent dans l'église, fermèrent les portes, et placèrent ce sacré dépôt dans le lieu où il devait être, sans qu'il fût permis aux prêtres, aux Frères et au peuple de lui rendre aucun honneur. Le pape, informé de ce grave désordre, fut douloureusement irrité ; il écrivit aux évêques de Pérouse et de Spolète : « J'ai comblé les habitants d'Assise de bienfaits ; ils devaient en avoir de la reconnaissance, surtout dans une occasion qui m'était si sensible ; et les ingrats m'ont outragé ! sachant qu'après avoir canonisé saint François, je fais bâtir en son honneur une église dont j'ai mis la première pierre de mes propres mains ; que je l'ai illustrée de plusieurs titres qui honorent leur ville ; que j'y fais transporter par l'autorité apostolique, le corps du Saint ; que j'ai établi mes vicaires à cet effet, le ministre général des Frères-Mineurs, et d'autres bons religieux du même Ordre; et que j'y ai attaché de grandes

indulgences. Comme Oza, ils ont été assez insensés pour mettre leurs mains profanes et sacriléges sur ce qui ne pouvait être touché que par des ministres sacrés ; ils ont empêché de rendre au Saint l'honneur qui lui est dû ; ils ont troublé toute la fête [1]. » La ville d'Assise envoya aussitôt des députés à Rome pour faire satisfaction, et tout fut pardonné.

Cet événement, peu important par lui-même, a jeté un voile mystérieux et impénétrable sur la vraie position du corps de saint François d'Assise. Le moyen âge avait bâti là-dessus de belles légendes, consacrées par la peinture : François, les bras étendus vers le ciel, était debout au fond d'un riche sanctuaire souterrain [2]. Ce n'est que dans notre siècle qu'on a connu l'exacte vérité : c'est Pie VII, en 1818, qui a comblé la basilique d'Assise de cette splendeur de gloire et de dignité qui paraissait manquer encore à son entière et parfaite illustration. Il permit au frère de Bonis, ministre général de l'Ordre des Mineurs conventuels, de faire des recherches sous le maître-autel. Paul V l'avait autrefois défendu expressément. Le travail fut entrepris en secret, prolongé pendant cinquante-deux nuits, et poussé avec une vigueur incroyable. Après avoir brisé et rompu des roches, des massifs, des murs, on trouva une grille en fer qui renfermait un squelette humain, couché dans un cercueil de pierre ; et il s'exhalait une odeur très-suave. Le Souverain-Pontife délégua les évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; et ensuite, conformément au décret du concile de Trente, il nomma une commission de cardinaux et de théologiens, et le 5 septembre 1820, du haut de la chaire de toute vérité, il déclara dans un Bref solennel :

« Bénissant le Père de toute consolation, et animés de la vive confiance que la merveilleuse découverte du corps de saint François nous est un éclatant témoignage et une nou-

1 Wadding.
2 Conventus Assis. histor., p. 8.

velle assurance de la protection et de l'assistance salutaire que ce grand saint nous accordera dans des circonstances aussi difficiles : de notre autorité apostolique, nous déclarons, par la teneur de ces présentes, qu'il conste de l'identité du corps récemment trouvé sous le maître-autel de la basilique inférieure d'Assise, que ce corps est véritablement celui de saint François, fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs. »

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que le successeur de Grégoire IX, le vénérable et à jamais bien-aimé pontife qui gouverne l'Église, se dispose à faire un pèlerinage dans les sanctuaires de l'Ombrie, et à déposer sur le tombeau de saint François ses ferventes prières et ses vœux pour le salut et la paix de la chrétienté. (1841.)

Frère Elie, au milieu de toutes les vicissitudes de son existence, avait cependant terminé son poëme, le couvent et la double église de la Colline du Paradis, et même il avait ordonné à Jacques Allemand de dresser les plans pour la reconstruction de l'église de Saint-Georges, qu'après de grandes difficultés il avait obtenue des chanoines d'Assise, et que le pape avait donnée à sainte Claire et à ses filles. Ce projet fut exécuté, et cette belle église gothique prit plus tard le nom de Sainte-Claire. Elle était ornée des plus ravissantes compositions de l'art et des fresques du Giotto ; mais elle n'a pas trouvé grâce devant les vandales du dix-septième siècle.

Innocent IV voulut lui-même consacrer l'église et le couvent de Saint-François.

« Mes frères, disait saint Pierre Damian, à l'approche d'une semblable fête, je vous annonce une grande joie. La maison du Seigneur est édifiée ; le moment est venu où l'arche sainte ne résidera plus sous les tabernacles du désert. Que chacun donc se prépare à la solennité de la dédicace ; ils seront grands et sublimes les mystères de ce jour. Effrayé de leur profondeur immense, je me trouve contraint de m'écrier, comme un docte évêque des temps anciens : Quel homme, de sa faible et vacillante parole, osera jamais tenter d'éclairer les

ténèbres sacrées qui recouvrent tant d'ineffables merveilles[1] ?»

Le pape arriva à Assise dans les premiers jours d'avril 1243; il habitait la partie septentrionale du couvent. Après tous les préparatifs de cette grande cérémonie liturgique, le dimanche 25 mai, le Souverain-Pontife, au milieu d'une foule immense de pèlerins, assisté de ses cardinaux, de plusieurs évêques et des ministres provinciaux des Frères-Mineurs, rassemblés en chapitre, fit le tour de l'édifice à l'intérieur et à l'extérieur, jetant de l'eau bénite, brûlant de l'encens, et prononçant ces paroles :

« Arrosez-moi avec l'hysope, et je serai purifié; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige. »

Les Frères chantaient :

« La maison du Seigneur a été bâtie sur le sommet des montagnes; elle a été élevée sur les collines. Tous les peuples viendront et ils diront : Gloire à vous, ô mon Dieu ! Ils viendront, portant les gerbes de l'abondance.

« Voilà la maison de Dieu solidement bâtie et bien fondée sur la pierre ferme.

« Je me suis réjoui dans cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur.

« Nous nous sommes arrêtés dans tes parvis, ô Jérusalem ! Jérusalem, toi qui es bâtie comme une ville dont les diverses parties forment un admirable ensemble.

« Là monteront les tribus, les tribus du Seigneur; témoignage d'Israël pour louer le nom du Seigneur.

« Demandez la paix pour Jérusalem. O cité sainte ! que ceux qui te chérissent goûtent les douceurs de la paix.

« Que la paix règne sur tes remparts, et la félicité dans tes palais.

« Patrie de mes frères et de mes amis, mes paroles sur toi sont des paroles de paix.

1 In Dedicatione Ecclesiæ, serm. III.

« Quand vous reposerez dans votre héritage, vous serez comme la colombe aux ailes argentées dont les plumes réfléchissent l'éclat de l'or.

« Bénissez le Seigneur, vous qui descendez des sources d'Israël ; son temple va s'élever dans Jérusalem. Les rois de la terre vous apporteront des présents, ô mon Dieu. Là les pauvres auront une demeure ; ils obtiendront un héritage.

« Vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité. C'est pourquoi votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie. La myrrhe, l'ambre, le sandal s'exhalent de vos vêtements et de vos palais d'ivoire.

« Les filles de Tyr viendront vous offrir des présents, et les grands de la terre imploreront vos regards.

« Toute la gloire de la fille du roi vient de son cœur ; ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderie.

« Il vous est né des enfants ; vous les établirez princes sur toute la terre ; ils perpétueront le souvenir de votre nom dans toute la suite des âges, et les peuples vous glorifieront dans tous les siècles et dans l'éternité.

« Les murs et les tours de Jérusalem sont bâtis de pierres précieuses.

« Voilà Jérusalem, cette grande et céleste cité, parée comme l'épouse de l'Agneau ; elle est le tabernacle de l'alliance. Alleluia ! alleluia ! »

Le Souverain-Pontife rentra ensuite dans l'église haute, marquant les magnifiques portes de bois sculptées, avec ces paroles : « Voilà le signe de la croix, que toutes les mauvaises visions fuient ! Paix à cette maison !

« Que la croix victorieuse demeure sur ce seuil avec les marques de votre grâce ; que votre clémence, ô mon Dieu ! donne à tous ceux qui visiteront cette maison la paix avec l'abondance, la sobriété avec la modestie, la richesse avec la miséricorde ; que tout malheur et toute inquiétude s'éloignent, à cause de votre visite, avec la famine, la peste, les maladies et les ravages des esprits mauvais ; que la grâce de votre

visite s'étende dans les cloîtres, dans les parvis et partout ; que la purification par l'eau pénètre dans les coins les plus obscurs ; que toujours ici soient la joie du repos, la grâce de l'hospitalité, l'abondance des biens, le respect de la religion et la plénitude du salut ; que nous méritions d'avoir avec nous l'ange de la paix, de la pureté, de la vérité, de l'amour, pour nous garder, nous protéger et nous défendre. Amen. (Pontificale Romanum.)

Les Frères chantaient :

« Ouvrez-vous, ô portes éternelles ! et le roi de gloire entrera. Paix éternelle à cette maison ; que la paix éternelle, le Verbe du Père, soit la paix de cette maison ; que l'Esprit consolateur donne la paix à cette maison. »

Le pontife s'arrêta à la croisée, et, les bras étendus vers la porte, il chanta :

« Il est digne, juste et salutaire que nous vous rendions des actions de grâces, Seigneur très-saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. Soyez présent à nos prières et à nos travaux ; que votre miséricorde descende dans cette maison et dans ce temple que nous consacrons sous l'invocation de votre nom sacré, en l'honneur de la sainte croix sur laquelle votre Fils coéternel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a voulu souffrir pour la rédemption du monde, et à la mémoire de saint François ; qu'elle regorge de l'abondance de la grâce septiforme de votre Esprit ; que chaque fois que votre saint nom y sera invoqué on soit exaucé. O bienheureuse et sainte Trinité qui purifiez et ornez toutes choses ! ô sainte majesté de Dieu qui remplit, qui contient et qui dispose tout ! ô bienheureuse main de Dieu qui sanctifiez, qui bénissez, qui enrichissez toutes choses, nous vous supplions, ô Dieu, saint des saints, nous vous supplions très-humblement de purifier, de bénir, de consacrer à jamais ce temple, par votre ministère, en l'honneur de la

croix sainte et victorieuse, et à la mémoire de saint François. Ici les prêtres offriront le sacrifice de louanges ; ici le peuple fidèle remplira ses vœux ; ici les pécheurs déposeront leur fardeau et répareront leur chute. Dans cette maison, par la grâce de votre saint-Esprit, ô Seigneur ! les malades seront guéris, les boiteux marcheront droit, les lépreux seront purifiés, les aveugles seront illuminés et les démons chassés, et chacun se réjouira dans les dons de votre miséricorde. »

Après avoir consacré l'autel avec les belles prières d'usage, le pape y déposa des reliques précieuses ; et ensuite, précédé de la croix et de ses assistants, il marqua les murs, comme on marque un front royal, des onctions du saint chrême, en prononçant ces paroles saintes : « Que ce temple soit sanctifié et consacré, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en l'honneur de Dieu, de la glorieuse vierge Marie et de tous les saints, sous le nom et à la mémoire de saint François. Paix à toi ! » Et il brûla trois fois de l'encens. Le couvent entier fut consacré par la même cérémonie, et on voit encore sur ses vieilles murailles le reste des grandes croix rouges de l'onction sainte. Dès ce jour il fut appelé par excellence le Sagro-Covento, et l'église eut le titre de Chapelle papale. Aussi dans le fond du sanctuaire s'élève, sur six degrés de marbre de Paros, où sont admirablement sculptés le lion, le dragon, l'aspic et le basilic, le trône en porphyre de Celui qui marche sur l'aspic et le basilic, et foule aux pieds le lion et le dragon. C'est de ce trône qu'Innocent IV proclama, en 1252, la sainteté du martyr Stanislas, évêque de Cracovie ; c'est sur le tombeau de François que devait être célébré un des plus beaux triomphes de la Pologne.

Arrêtons-nous maintenant à contempler les magnificences de ce glorieux tombeau, autour duquel ont rayonné l'art et la poésie des siècles de foi. Frère Élie est le fondateur de ce monument, construit, sous sa direction, par l'architecte allemand Jacques. L'Italie, préoccupée des souvenirs classiques de l'antiquité, et ayant sans cesse sous les yeux ces admi-

rables édifices de l'art grec, n'entra jamais complétement dans les voies nouvelles ouvertes par le Christianisme : elle consacra au vrai Dieu les temples du paganisme, et conserva dans ses mœurs un élément païen qui s'est dilaté dans une immense extension sous la domination brillante des Médicis. Qu'on ne se méprenne pas sur la valeur de notre pensée : nous croyons que la Renaissance a arrêté le développement harmonique de toutes les parties de l'esprit chrétien dans la littérature, dans l'art, dans l'économie politique. Le Christianisme, après une lutte longue et acharnée avec les puissances mauvaises de ce monde, avait remporté une grande et solennelle victoire ; il régnait complétement sur l'esprit humain et en sanctifiait tous les produits. La Renaissance a brisé la croix au sommet des intelligences ; elle a comprimé les forces vitales du Christianisme en les enfermant dans les formes froides et impures du paganisme ; elle a repoussé la société quinze siècles en arrière ; car la Rome des Césars apparut comme le type de toute civilisation, tandis que saint Léon et les Pères de l'Église n'avaient considéré l'antiquité tout entière que comme une préparation évangélique, et la gloire de la Rome impériale comme le crépuscule du jour glorieux de la Rome éternelle.

L'an 1000 est une grande époque de l'histoire du monde. Il y avait une immense douleur cachée au fond de l'âme des peuples ; les troubles qui agitaient l'Europe avaient produit une sourde fermentation : on trouvait partout un vague besoin de changement. L'univers s'ébranlait ; ce grand édifice où l'humanité s'était cru établie pour toujours se mit à chanceler ; enfin tout présageait une de ces crises violentes qui renouvellent soudainement la face des empires. « Le monde, dit Guillaume de Tyr, paraissait décliner vers le soir ; le second avènement du Fils de l'Homme était proche, et la création entière allait rentrer dans le chaos antique [1]. » Le

[1] Videbatur sane mundus declinasse ad vesperam, et Filii hominis secundus adventus fore vicinior.., et in chaos pristinum mundus vide-

Christianisme, établi socialement par Grégoire-le-Grand et par ses illustres successeurs, qui donnèrent aux peuples nouveaux tout ce qui leur manquait, allait faire à la face des nations l'acte de foi des croisades, et en même temps allait surgir radieuse la première forme de l'art chrétien, l'architecture.

« Trois ans après l'an 1000 de la Passion, dit Radulph Glaber, les basiliques furent renouvelées dans l'univers, surtout en Italie et dans les Gaules, quoique la plupart fussent assez bien conservées pour ne point exiger de réparations; mais les peuples chrétiens semblaient rivaliser pour élever des églises plus élégantes et plus magnifiques les unes que les autres : on eût dit que le monde entier, par un seul mouvement, avait secoué les haillons de sa vétusté pour revêtir la robe blanche des églises. Les fidèles ne se contentèrent pas de reconstruire en entier presque toutes les églises épiscopales; ils embellirent aussi les monastères dédiés aux saints, et jusqu'aux chapelles de village reçurent de nouveaux ornements [1]. » Pour exécuter ces immenses travaux, il se forma une société d'hommes de tous états qui, par dévouement, se firent ouvriers, artistes; ils parcouraient l'Europe en compagnies, sous la direction d'un chef qui laissait le nom de sa famille pour le nom symbolique de Maître des pierres vives [2]. C'est par un de ces maîtres, Jacques Allemand, que l'église d'Assise a été bâtie; c'est aussi l'Allemand Arnolf qui a été l'architecte de Santa-Maria-

batur redire velle. Will. Tir, Hist. Hierosolym., lib. I, cap. VIII. — Un grand nombre d'actes de ce temps commencent par la formule : Appropinquante mundi termino.

1 Erat enim instar ac si mundus ipse excutiendo semel rejecta vetustate passim candidam ecclesiarum vestem indueret. Radulp. Glaber, lib. III, cap. IV.

2 Magister de vivis lapidibus. Storia e descrizione del duomo di Milano, de Gaetano Franchetti, in-folio, 1821. — Voir, sur la confrérie des Maîtres-Maçons, des détails intéressants dans une lettre d'Haymon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, aux moines de Tewksbury en Angleterre. Historiens de France, t. XIV, p. 318.

del-Fiore de Florence ; et après trois siècles, Ludovic Sforza demandera encore à l'Allemagne des architectes pour fermer les voûtes de la cathédrale de Milan.

Assise est le premier monument gothique de l'Italie ; on y retrouve le symbolisme profond des églises du Nord. Elle est double : dans le bas, la tristesse, la pénitence, les larmes ; et les délicieuses petites chapelles bâties plus tard par l'architecte franciscain Frère Filippo da Campello. Dans le haut : la jubilation, la transfiguration et la gloire. Bâtie sur la croix, elle offre de plus, dans sa partie inférieure, la figure mystérieuse du Tau imprimé sur le front de saint François. Dédiée à Marie, reine des anges, et aux saints apôtres, elles a ses murs de marbre blanc, pour signifier la pureté de Marie et des anges, et ses douze tourelles de marbre rouge en mémoire du sang répandu des apôtres [1]. L'esprit chrétien qui avait animé, qui avait creusé la figure de François, qui avait courbé son corps sous le poids de la vie intérieure, prit peine aussi à façonner son tombeau ; il y dit son histoire ; il raconta toute sa vie dans de merveilleuses fresques ; rien n'y manqua : ses souffrances, ses joies, ses miracles et son amour. L'église basse représente François souffrant et dans l'âme et dans le corps ; l'église haute est le symbole de François éternellement glorifié dans le ciel [2].

Mais les hommes du moyen âge ne pensaient pas avoir achevé un monument pour avoir élevé pierre sur pierre : il fallait que ces pierres parlassent, qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits ; que le ciel s'y rendît visible, que les anges et les saints y demeurassent présents par leurs images, afin de consoler et de prêcher les peuples.

Ce n'est pas sans une disposition spéciale de la Providence, que la peinture chrétienne commença à prendre son véri-

1 Ob id albo marmore structos parietes, et rubeo duodecim ejus referunt turres ; quod candor virginalem, et angelicam præ se ferat puritatem, rubedo sanguinem apostolicum. Hist. sacri conv. Assis, p. 26.

2 Voir au Musée du Luxembourg le bel intérieur de M. Granet.

table caractère au treizième siècle, sous l'influence immédiate du renouvellement des institutions monastiques par saint Dominique et saint François d'Assise. L'Italie, si inférieure aux autres pays du Nord dans l'architecture, surpassa toutes les autres nations dans la peinture chrétienne à laquelle elle a su donner un charme ineffable. Sans la malheureuse invasion du naturalisme, nous croyons que l'art chrétien aurait surpassé la merveilleuse beauté de l'art antique : car il faut toujours juger l'art, la littérature, la poésie, dans leurs rapports avec la foi, avec les croyances. Ainsi l'art chrétien avait sur l'art païen toute la supériorité du Christ sur Jupiter. Mais qu'on y prenne garde, l'art ne peut plus remonter au moyen âge, sa destinée n'est pas une imitation servile de ce qu'ont fait nos aïeux. Ce serait alors une fausseté et un mensonge. Les artistes chrétiens exprimaient simplement ce qu'ils sentaient, ce qu'ils éprouvaient au milieu de la société où se développait leur génie. Nous, ne vivant plus dans le même monde, nous n'avons plus les mêmes émotions; après la rude et malheureuse éducation des deux siècles incrédules qui nous ont précédés, nous ne pouvons plus avoir la naïveté de l'enfance; nous sommes entrés dans la sévérité grave et forte de l'âge viril ; et nous ne pourrons travailler à la régénération de l'art chrétien qu'en joignant une étude approfondie de la forme, une grande perfection du dehors, à la sainte illumination du dedans, à l'incessante contemplation de nos vieux maîtres catholiques.

Le sanctuaire d'Assise devint un centre d'inspirations et de pèlerinage ; là, tous les artistes de quelque renom se sont prosternés l'un après l'autre, et ont tracé sur les murs du temple le pieux hommage de leur pinceau. Au milieu de la variété de leurs compositions on reconnaît l'unité de la foi qui rayonne dans leurs œuvres ; on sent tout ce que saint François a communiqué à leur génie de chaleur et de puissance.

Loin de la multitude, loin des pas tumultueux du vulgaire, ils sont venus demander la paix à la solitude sainte

qui est l'ange inspirateur de tout génie humain. Courbés sur leur pinceau, ils ont sué bien des jours. Quand ils ont vu tomber la nuit sur leur palette, ils ont croisé les deux bras, ils se sont étendus dans la couche sculptée du tombeau ; ils ont fermé gravement leurs yeux mélancoliques et se sont endormis dans le Seigneur, en pensant que la gloire éternelle de François d'Assise rejaillirait sur leurs œuvres. Aussi, quand on s'arrête devant ces belles et chastes images du Christ et des saints, il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas sentir les larmes venir aux yeux, pour ne pas s'agenouiller, en se frappant la poitrine, avec les pâtres et les pauvres femmes qui prient pieusement dans ce sanctuaire.

Évoquons les apparitions de ces pieux artistes.

Au treizième siècle, c'est Giunta Pisano, l'ami du frère Élie qu'il représenta à genoux au pied d'un grand crucifix [1]. Giunta est le premier peintre italien qui brisa les formes roides et froides des Grecs, et lança l'art dans une voie de régénération et de progrès, comme le prouve le magnifique portrait du saint patriarche peint d'après les souvenirs des premiers disciples et de Frère Élie sur la porte de la grande sacristie. Le style grec se retrouve encore dans les fresques du franciscain Mino da Turrita et de cet artiste qui s'est efforcé de joindre, à la gravité un peu rude des maîtres grecs, la grâce ineffable de Guido de Sienne dans la vie de Jésus-Christ, qu'il avait représentée sur tout un côté de l'église basse. Frère Mino da Turrita avait peint du côté gauche la vie de saint François [2]. Ainsi, l'art traça le première esquisse du livre des Conformités, que Barthélemy de Pise devait si magnifiquement compléter et élever à la dignité d'un poëme.

1 On lisait cette inscription :

F. HELIAS FIERI FECIT
JESU CHRISTE PIE,
MISERERE PRECANTIS HELIÆ.
GIUNTA PISANUS ME PINXIT.
ANNO D. 1236. INDICT. NONA.

2 Cette peinture n'existe plus.

Cimabue vint à Assise vers l'an 1250. Il y trouva les artistes grecs appelés par Innocent IV ; ils eurent sur sa manière une influence marquée ; il peignit dans l'église supérieure les quatre docteurs[1] : saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire et saint Jérôme enseignant le peuple, et les grandes fresques de l'Ancien et du Nouveau-Testament[2]. Mais « ne crois pas, ô Cimabue, tenir le sceptre de la peinture[3] ! » Ta grande gloire est d'avoir amené dans le sanctuaire d'Assise celui qui devait être le peintre Franciscain par excellence et le véritable régénérateur de l'art. Ce pauvre petit berger, que tu trouvas un jour dans la plaine de Vespigniano, dessinant sur une pierre plate une brebis de son troupeau, eh bien ! il changera l'art de fond en comble en le faisant latin de grec qu'il était[4]. Il concevra un idéal plus pur, plus animé que les vieux types bysantins qui avaient eu leur grandeur, mais qui depuis huit cents ans allaient se dégradant toujours. Il sera l'ami de Dante, les poëtes le célèbreront avec orgueil, et Pétrarque mourant, lèguera au Seigneur de Padoue, comme l'objet le plus digne de lui être offert, une madone de Giotto, devant laquelle les maîtres de l'art restaient muets d'étonnement[5]. Giotto a peint dans l'église supérieure, au-dessous des fresques de Cimabue, toutes les scènes de la vie de saint François. Dans l'église inférieure, dans de grandes fresques symboliques et idéales il a représenté les vertus chrétiennes et monastiques : la sainte

1 Comme les chapelles ont été ouvertes depuis, il ne reste que quelques fragments de ces peintures de chaque côte de l'entrée des chapelles.

2 Rumohr, Italiœnische Forschungen, t. I, § 8, et Rio, Poésie chrétienne, p. 61, n'apportent aucun fait positif pour soutenir leur opinion, qui me paraît complétement fausse. Pour ce qui regarde Giotto, elle est encore plus insoutenable. Voir l'excellent livre de Rosini, Storia della pittura Italiana, t. I, p. 191, Pise, 1839.

3 Credette Cimabue nella pittura
Tener lo campo.
DANTE, Purgat., XI.

4 Lasciò la rossezza de' greci, rimutò l'arte del dipignere di greco in latino. Ghiberti.

5 Magistri autem artis stupent. Petrarch. testam.

Obéissance, la sainte Prudence, la sainte Humilité, la sainte Pauvreté, la sainte Chasteté, et dans le fond la Glorification de François, assis sur un trône d'or, rayonnant de lumière, revêtu de la riche tunique de diacre et entouré des chœurs des anges qui célèbrent et chantent son triomphe. En un mot, la vie de saint François d'Assise a été la matière, le fond de tous les travaux de Giotto; c'était un type qu'il portait avec amour dans son cœur et qu'il se plaisait à reproduire, à répandre avec profusion, chez les Franciscains de Vérone, de Ravenne et de Rimini, à Florence dans une chapelle de Santa-Croce et jusque sur les armoires de la sacristie [1]. Nous possédons au Louvre un beau tableau de Giotto, représentant la stigmatisation de saint François. Dans le gradin, il y a trois compartiments vraiment merveilleux, dont l'un représente François prêchant aux petits oiseaux. Il appartenait à un pauvre berger de comprendre et d'exprimer par l'art la vie du Pauvre de Jésus-Christ. Loin de restreindre le nombre de ses ouvrages à Assise, nous pensons que les vitraux représentant les grandes figures des patriarches, des prophètes et des apôtres, où la majesté bysantine s'allie déjà avec un air de vie et de jeunesse immortelle ont été faits d'après les dessins de Giotto et de Cimabue[2]. Le maître verrier Bonino était d'Assise ; c'est sur le tombeau de saint François qu'il forma une société d'artistes auxquels se joignirent plus tard Angeletto et Pietro da Gubbio qui composèrent les grandes verrières du dôme d'Orviéto et de celui de Sienne. Les vitraux des chapelles de l'église inférieure ont été faits d'après les dessins des différents artistes qui étaient chargés de la décoration de ces chapelles.

Simon Memmi, l'élève de Giotto, que Pétrarque place à côté du maître, et une des gloires de l'école Siennaise, vint à Assise pour y peindre dans la chapelle de Saint-Martin quelques

1 Vasari, Vie de Giotto.

2 Dans l'église inférieure, il est impossible de douter que les vitraux représentant les miracles de saint Antoine de Padoue n'aient été dessinés par Giotto — Hist. convent. Assis, p. 38.

scènes de la vie de ce saint moine, protecteur de la France. Dans le grand réfectoire il peignit une madone entourée de quatre saints, et un tableau pour l'autel de sainte Élisabeth de Hongrie [1]. Margaritone et Pietro Cavallini vinrent à leur tour s'agenouiller et payer le tribut de leur art. On attribue au premier les gigantesques figures que l'on voit dans l'église supérieure sur les côtés d'une fenêtre ; le second peignit ce magnifique crucifiement de l'église inférieure, où il y a de beaux anges si tristes qui pleurent autour de la croix et recueillent dans des calices merveilleux le sang divin qui est la rédemption du monde.

Ces deux ouvrages sont là comme une énergique protestation des vieux types bysantins en face des innovations progressives de Giotto. Le Romain Cavallini était d'une piété si fervente qu'il fut presque regardé comme un saint ; et c'est un de ses crucifix qui parla à sainte Birgitte dans l'église de Saint-Paul-hors-des-Murs. Margaritone mourut de dégoût et de chagrin en voyant les types grecs dédaignés et les honneurs rendus aux peintres de la nouvelle école[2]. Enfin, pour que rien ne manquât, la sculpture eut aussi au treizième siècle un illustre représentant à Assise : le Florentin Fuccio y sculpta le tombeau d'une noble fille de France, Hécube de Lusignan.

Au quatorzième siècle, Puccio Capana, de l'école de Giotto, peignit dans l'église basse une déposition de la croix, le tombeau de Jésus-Christ et divers traits de la vie du Sauveur. Puccio ne pouvait plus quitter le sanctuaire d'Assise ; il se maria dans la cité séraphique, et au seizième siècle, la famille des Puccini existait encore honorablement. Il décora de peinture la petite chapelle de la Porziuncula et presque toutes

1 Cet autel n'existe plus.

2 Infastidito d'esser tanto vissuto, vedendo variato l'età e gli onori ne gli artefici nuovi. Vasari. On lisait cette inscription dans le vieux dôme d'Arezzo :

Hic jacet ille bonus, pictura Margaritonus,
Cui requiem Dominus tradat ubique pius.

les églises d'Assise : aussi il y vécut entouré de la vénération et de l'amour de ses concitoyens [1]. Giottino, qui pour la forme nous paraît bien supérieur à Giotto, avait peint la vie de saint Antoine de Padoue dans la chapelle qui lui est dédiée, mais le temps a entièrement effacé cette œuvre. Au fond de la croisée droite de l'église inférieure, il peignit la chapelle de saint Nicolas de Bari. Dans la salle du chapitre, au-dessous des appartements pontificaux, il a peint un Crucifix entouré d'anges et de saints tristes et pleurant ; saint François et sainte Claire sont prosternés de chaque côté et adorent. C'est dans ces peintures d'Assise et dans les belles fresques de Santa-Croce, à Florence, qu'on peut réellement apprécier la parfaite harmonie des couleurs, qui est son caractère distinctif et le sentiment admirable qu'il donne à la figure humaine[2]. Giottino cultiva la peinture avec un grand désintéressement ; un tableau était pour lui un acte de foi. Il chérissait la solitude et mourut de tristesse à la fleur de son âge. Taddeo Gaddi a admirablement peint dans la croisée droite de l'église inférieure l'histoire de Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge : la Visitation, la Nativité, l'Épiphanie, la Purification, le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, le Voyage à Jérusalem, Jésus au milieu des docteurs ; et un Crucifix au pied duquel François est prosterné avec ses disciples. Ces fresques sont très-belles et très-touchantes. En 1320, Pontani, évêque d'Assise, appela Buonamico Buffalmacco pour peindre dans l'église basse la première chapelle à droite dédiée à sainte Marie-Magdeleine « Nous autres peintres, disait-il, en travaillant dans ce sanctuaire des beaux arts, nous ne nous occupons d'autre chose que de faire des saints et des saintes sur les murs et sur les autels, afin que par ce moyen les hommes, au grand dépit des démons, soient plus portés à la vertu et à la piété. » Stefano Fiorentino, après une longue maladie, vint déposer l'offrande de sa reconnaissance sur le tombeau de saint François ; il peignit avec un

1 Conv. Assis. hist., p. 34.

2 L'unione dei colori era il proprio di questo pittore. Vasari.

grand soin et avec un amour tout particulier, une fresque, ou pour parler dans le style du temps, une histoire (una storia) qui, bien que non achevée, était de tous ses ouvrages celui que Vasari admirait le plus [1]. Jean de Melano peignit dans l'église basse quelques scènes de la jeunesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce peintre vraiment religieux, dédaigné par Vasari et que Rumohr a réhabilité, est, sans contredit, de tous les artistes de cette époque, celui qui a apporté la plus grande, la plus agréable amélioration des formes.

Cependant l'école mystique, née dans les montagnes de l'Ombrie, poursuivait sans relâche le but transcendental de l'art chrétien, l'idéalisation des types ; œuvre grave et difficile au milieu du développement progressif du naturalisme. Il semblait qu'une bénédiction spéciale fût attachée aux lieux particulièrement sanctifiés par le bienheureux François d'Assise, et que le parfum de sa sainteté préservât les beaux arts de la corruption dans le voisinage de la Colline du Paradis. De là s'étaient élevées, comme un encens suave vers le ciel, des prières ferventes et efficaces ; de là étaient descendues, comme une rosée bienfaisante, sur les villes plus corrompues de la plaine, des inspirations de pénitence qui avaient gagné de proche en proche le reste de l'Italie [2]. L'ami, le condisciple de Raphaël, Aluigi d'Assise, connu dans l'histoire de la peinture sous le nom d'Ingegno, peignit avec une grâce merveilleuse les quatre prophètes et les quatre sibylles, dans la chapelle des saints Louis, roi de France, et Louis, évêque de Toulouse, bâtie aux frais du cardinal Gentile. Nicolas de Foligno, le véritable peintre élégiaque et pathétique de l'école Ombrienne, peignit dans l'église basse ces belles scènes de la passion, dont Vasari admirait tant les anges en pleurs, qu'il défiait les premiers maîtres de l'art d'en surpasser l'expression. Foligno envoya à Assise un second missionnaire de

1 La quale lavorò con somma diligenzia, e con sommo amore. Vasari, Vita di Stefano.

2 Nell'anno 1260, una subita compunzione invase prima i Perugini, e poi quasi tutti i popoli dell' Italia. Osservatore Fiorentino, t. v, p. 85.

l'art, le religieux Pierre Antoine, qui peignit dans la chapelle de l'hôpital un trait miraculeux de la vie de saint Jacques. Mais, nous devons le dire, c'est avec peine que nous n'avons trouvé dans le sanctuaire d'Assise aucun hommage artistique du Pérugin et de Raphaël. C'est de la même époque que datent les admirables chaires du chœur de l'église haute, au nombre de cent deux, sculptées par Dominichino de San-Severino (Ombrie), d'après les ordres du Frère Sanson de Brescia, ministre général [1].

Combien pieuse et touchante était la dévotion des peintres d'Assise, qui tous ont voulu puiser des inspirations et déposer une offrande dans le sanctuaire protecteur de leur cité! François Vagnutio peignit la chapelle de saint Antoine, abbé, bâtie par les ducs de Spolète [2]. Martelli d'Assise peignit dans la croisée droite, à côté de la chapelle des saints Louis, un Père éternel, des Anges et une crucifixion. Giorgetto d'Assise peignit le martyre de saint Sébastien dans la chapelle qui lui est dédiée, et, dans la sacristie, la Foi, l'Espérance, la Charité et la Prudence. Martinelli d'Assise peignit de petites fresques dans la chapelle de saint Antoine de Padoue. Cesare Sermei d'Assise peignit les fresques de cette même chapelle: les immenses travaux de Giottino ayant été effacés par le temps et l'humidité. A l'entrée de l'église inférieure, il peignit d'un côté l'Annonciation de la sainte Vierge et la Naissance du Christ; de l'autre, un Ange annonçant à Picca la naissance de son fils, et François naissant dans une étable; dans le chœur, il a représenté la Divine Comédie de Dante, le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire. Certainement ces œuvres sont inférieures à celles des grands maîtres, et ne portent point l'empreinte du génie; mais elles sont un témoignage de la piété, de la reconnaissance de ces artistes. Adone Doni d'Assise peignit les actes du premier martyr saint Étienne. Dans le double cloître gothique bâti par Sixte IV, il a peint

1 Petrus Rodulphius, p. 249.
2 Ces peintures ont entièrement disparu à cause de l'humidité.

toute la vie du saint patriarche, et les magnifiques grisailles représentant les personnages illustres de l'Ordre des Mineurs. Dans le grand réfectoire il a peint une Crucifixion; dans le fond on voit Jérusalem et Assise, et au pied de la croix saint François et sainte Claire ; et dans le petit réfectoire la Cène. Ce même sujet a été traité par Solimène, dans le grand réfectoire. C'est sans contredit un de ses plus élégants et rapides ouvrages. Lamparelli de Spello fit dans l'église haute, au-dessus du trône papal, le tableau assez médiocre de l'Assomption de la Vierge. Benedetto Forgnoni d'Imola peignit le rétable de la chapelle de saint Nicolas de Bari. Au seizième siècle, Giulio Dante de Pérouse, très-habile élève d'Antoine de Saint-Gall, cisela en cuivre argenté et doré l'incomparable ciborium du grand autel de l'église basse [1].

Ainsi, le tombeau de saint François d'Assise apparaissait aux populations du moyen âge comme le plus glorieux, le premier, après celui de Jésus-Christ [2], et tandis que les artistes y apportaient le tribut sacré de leur pinceau, la poésie, sœur aînée de l'art, venait y puiser de pures et nobles inspirations : elle voulut refléter les saintes illuminations de ce soleil fécondateur que Dante salua à son lever. Déjà nous avons entendu l'épithalame incomparable du mariage mystique avec la dame Pauvreté, chanté par le vieux poëte de Florence, errant et exilé dans les montagnes de l'Ombrie. Entre tous les poëtes qui ont célébré saint François, nous en choisirons deux seulement : Jacopone de Todi et Lope de Vega. Nous aurions eu pourtant de bien douces jouissances à faire entendre à nos lecteurs tant de ravissantes mélodies, et surtout les douces et pieuses canzone du Tasse [3].

A l'entrée de l'Ombrie, sur une colline qui domine le confluent du Tibre et de la Naja, s'élève la vieille ville de Todi avec sa cathédrale, sa place carrée et ses trois enceintes de

1 Sur l'art, voir les NOTES.
2 Sachetti, Novel. 207.
3 Sonnets XIII et XX, troisième partie des Rime.

murailles. C'est dans cette cité, jadis puissante et agitée, aujourd'hui déchue et paisible que naquit, au treizième siècle, Jacques de Benedetti. Lui-même s'est plu à décrire dans un de ses poëmes les soins qui entourèrent son premier âge : sa mère s'éveillant chaque nuit, allumant la lampe, et se penchant avec une terreur pleine d'amour sur le berceau où criait le nouveau-né. Un peu plus tard il nous montre son père grave et rigide, usant de la verge quand l'enfant mutin tardait d'aller à l'école, et pleurait d'envie à regarder les jeunes garçons jouer dans les rues.

Cependant Jacques parcourait rapidement les trois degrés qui formaient encore, comme au temps des Romains, toute l'économie de l'enseignement profane, c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique et la jurisprudence. L'étude des lois le conduisit probablement à Bologne, et l'on reconnaît les mœurs dissolues de cette fameuse école quand Jacques peint les prodigalités de sa jeunesse, l'orgueil de se bien vêtir et de beaucoup donner, les festins, les fêtes, les querelles, la honte de rester sans vengeance, et, après s'être vengé, la crainte des représailles.

Jacques rentra à Todi docteur en droit, et s'appliqua aux affaires pour trouver la fortune. Il crut y ajouter le bonheur en épousant une jeune fille riche, belle et par-dessus tout vertueuse. Mais c'était là que l'attendait un de ces coups terribles qui forcent les hommes de se souvenir de Dieu.

Il arriva qu'un jour de l'année 1268 la ville de Todi célébrait des jeux publics, la jeune femme de notre avocat y fut invitée. Tout-à-coup l'estrade sur laquelle elle était placée s'écroule, au bruit des madriers qui se brisent et des cris qui éclatent. Jacques se précipite, reconnaît sa femme parmi les victimes, l'enlève encore palpitante, et la délivre de ses vêtements de fête. Sous les riches tissus qu'elle portait Jacques aperçoit un cilice : au même instant la mourante rendit le dernier soupir. Cette mort soudaine, ces austères habitudes chez une personne nourrie dans toutes les délicatesses de l'o-

pulence, la certitude enfin d'être le seul coupable des péchés expiés sous ce cilice, frappèrent le jurisconsulte de Todi comme un coup de foudre. Le bruit se répandit que l'excès de a douleur avait dérangé ce grand esprit. Après quelques jours d'une morne stupeur, il avait vendu tous ses biens pour les distribuer aux pauvres ; on le rencontrait couvert de haillons, parcourant les églises et les rues, poursuivi par les enfants qui le montraient au doigt et l'appelaient Jacques l'insensé, JACOPONE. Nous lui donnerons désormais ce nom dérisoire qu'il n'a plus quitté et qu'il a rendu glorieux.

Sous les égarements du désespoir, Jacopone cachait les premiers transports d'une pénitence héroïque. Il demanda la paix aux livres saints qu'il lut d'un bout à l'autre. Il y apprit à expier par la pauvreté volontaire les délices de sa première vie, et en retour des applaudissements qu'il avait trop aimés, à chercher l'humiliation et le mépris. Il y apprit à réparer le tort d'une éloquence trop souvent prêtée à l'injustice des hommes, en les instruisant désormais, en les avertissant comme faisaient les prophètes, par des signes plus puissants que tous les discours. De même que Jérémie avait paru sur les places de Jérusalem avec des fers aux mains et le cou chargé d'un joug, pour figurer la captivité prochaine; ainsi au milieu d'une fête, Jacopone s'était montré demi-nu, se traînant sur les mains, bâté et bridé comme une bête de somme, et les spectateurs s'étaient retirés pensifs en voyant où venait aboutir une destinée si brillante et si enviée. Une autre fois un de ses parents qui sortait du marché portant une paire de poulets, le pria de s'en charger pour un moment : « Vous les remettrez, dit-il, à ma demeure. » Jacopone alla droit à l'église de Saint-Fortunat, où ce parent avait la sépulture de sa famille, et déposa les poulets sous la pierre du caveau. Quelques heures après, l'autre tout en colère, vint se plaindre de n'avoir trouvé ses bêtes au logis : « Ne m'aviez-vous pas prié, répondit Jacopone, de les porter à votre demeure ? Et quelle demeure est la vôtre, sinon celle que vous habiterez pour toujours ? » C'était la parole de David : Leurs

tombeaux deviendront leurs maisons pour l'éternité [1].

En 1278, Jacopone, déjà du Tiers-Ordre, demanda à être admis parmi les Frères-Mineurs. Ils le renvoyèrent d'un jour à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il leur prouva son bon sens en leur apportant deux pièces, l'une en prose latine rimée, l'autre en vers italiens. La séquence latine n'avait rien qui la distinguât des exercices ordinaires de l'école [2]; mais le cantique italien étincelait de verve. Une originalité hardie, quelquefois triviale, y éclatait sur un dialecte rustique, sur un rhythme choisi pour les oreilles du peuple. La douleur et la solitude, ces deux grandes maîtresses du génie avaient fait d'un avocat un poëte :

« Écoutez une folie nouvelle dont la fantaisie me vient. — L'envie me vient d'être mort, parce que j'ai mal vécu. Je quitte les joies du monde pour prendre un plus droit chemin.... — Je veux montrer si je suis un homme ; je veux me renier moi-même et porter ma croix, pour faire une folie mémorable. — La folie est telle que je vais la dire : Je veux me jeter à corps perdu chez des hommes rustiques et qui déraisonnent, qui déraisonnent par une sainte démence —.... La science est chose divine ; c'est un creuset où se purifie l'or de bon aloi. Mais une théologie sophistique a fait la ruine de plusieurs. — J'ai donc résolu de passer pour stupide, ignorant, pour homme dépourvu de sens et bizarre. — Je vous laisse les syllogismes, les piéges de paroles, les questions insolubles, l'art subtil du calcul. — Je vous laisse crier à votre aise : Socrate et toi Platon ; épuisez votre haleine, argumentez de part et d'autre. — Je laisse l'art merveilleux dont Aristote écrivit le secret et les doctrines platoniciennes, qui le plus souvent, ne sont qu'hérésies. — Une intelligence simple et

1 On trouve de curieux détails sur Jacopone dans le Viridarium Sanctorum du jésuite Raderus, et dans le supplément aux Scriptores Ord. Min. de Wadding, par le P. Sbarala.

2 Elle commence par ces vers :

« Cur mundus militat sub vana gloria,
« Cujus prosperitas est transitoria ?

RADERUS, Viridarium.

pure s'élève toute seule et sans le secours de leur philosophie, monte jusqu'en présence de Dieu. — Je vous abandonne les vieux livres que j'aimais tant, et les rubriques de Cicéron, dont la mélodie m'était si douce. — Je vous laisse le son des instruments et les chansonnettes, les dames et demoiselles jolies, leurs artifices et leurs flèches. — A vous tous les florins, les écus génois et toute marchandise de même sorte. — Je vais m'essayer dans une religion puissante et dure : si je suis airain ou laiton, c'est ce que l'épreuve montrera bientôt. — Je vais à une grande bataille, à un grand effort, à un grand labeur; ô Christ! que ta force m'assiste si bien, que je sois victorieux. — Je vais me faire une âme contemplative, et qui triomphe du monde; je vais trouver la paix et la joie dans une très-douce agonie. — Je vais voir si je puis entrer en paradis par le chemin dont je m'avise, pour y goûter les chants et les sourires d'une compagnie immortelle[1]. » La folie de la croix

[1] Udite nova Pazzia,
Che mi viene in fantasia.

Viemmi voglia d'esser morto,
Per che io sono visso a torto :
Io lasso il mondan conforto,
Per pigliar piu dritta via.

... La Pazzia è cosi fatta,
Metterommi a gran-sbaratta,
Tra gente grossolana e matta,
Matta di santa stoltizia.

... Io vi lasso i sillogismi,
L'obligationi e sofismi,
L'insolubili et gli aforismi,
E la soltil calcolaria.

Lassovi gridar (Socrate e Plato),
E spender il vostro fiato;
Arguir da ogni lato,
E provar una imbrattaria.

Lassovi le gentili arte
Ch' Aristotele scrisse in carte
E le Platoniche parte,
Che le piu son eresie.

possédait le pénitent de Todi ; elle le poussait non-seulement dans le cloître et dans le sanctuaire, mais aux champs, dans les bois, dans tous les lieux où le Créateur se révèle par la beauté des créatures. Jacopone s'en allait chantant des psaumes, improvisant des vers, noyant ses chants dans ses larmes ; il embrassait d'une étreinte désespérée les arbres ; et, quand on lui demandait pourquoi il pleurait de la sorte : « Ah ! je pleure, s'écriait-il, de ce que l'amour n'est pas aimé. » Sans doute on trouve des excès, d'incroyables hardiesses dans les désirs exprimés par ses chants, mais c'est l'excès de la charité, c'est l'ardeur de l'amour, c'est l'excès de Moïse et de saint Paul souhaitant de devenir anathème pour le salut des pécheurs. En pénétrant dans la vie troublée et extraordinaire de cet homme qui passe successivement du cloître dans la prison, et de la prison sur les autels, on hésite, on a peur. Les temps étaient périlleux et les hommes mauvais. Il n'entre pas dans mon sujet d'exposer la lutte de Jacopone contre le pape Boniface VIII. Qui avait tort, et de quel côté a été le triomphe ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que la gloire de Dieu ne fut jamais intéressée à cacher les fautes des justes. Les incroyants peuvent s'en réjouir, les faibles s'en étonner ; les esprits fermes dans la foi en prennent sujet d'admirer la supériorité du Christianisme, qui jamais n'a imaginé les saints comme des hommes impossibles, sans passions et sans faiblesse : il les conçoit tels que la nature les a faits, passionnés, faillibles, mais capables d'effacer par un jour de repentir plusieurs années d'erreurs.

Nous nous arrêterons un instant à étudier Jacopone religieux et poëte de saint François. Au moment où il abandonnait la fortune, les applaudissements, les agitations de la place publique, il semble qu'il renonçait à tout ce qui entretient la vie de l'intelligence. Mais cet homme qui se dépouillait, ne

Simplice e puro intelletto
Se ne va su tutto schietto ;
Sale al divinal cospetto
Senza lor filosofia.....

Poésie, lib. I, satir I.

faisait que se délivrer. La poésie est dans l'âme du poëte comme la statue dans le marbre ; elle y est captive et il faut qu'elle en sorte. De même que le ciseau fait voler en éclats les couches de pierre sous lesquelles se dérobait la forme conçue par le sculpteur, ainsi, la pénitence en frappant à coups redoublés sur Jacopone, emportait l'une après l'autre les enveloppes de la sensualité, de la vanité, de l'intérêt, qui retenaient l'inspiration prisonnière.

Pour s'être dégagé du commerce du monde, il ne s'en trouvait que plus près de la nature ; il n'aimait que d'un amour plus désintéressé, plus clairvoyant, la beauté idéale, présente, quoique voilée, dans tous les ouvrages de la création. Au plus fort des ravissements, et quand Dieu seul semblait le posséder il s'écriait : « Je veux aller à l'aventure, je veux visiter les vallées, les montagnes et les plaines ; je veux voir si ma bonne étoile m'y fera rencontrer mon amour si doux. — Tout ce que l'univers contient me presse d'aimer : bêtes des champs, oiseaux, poissons des mers, tout ce qui plane dans l'air, toutes les créatures chantent devant mon amour [1] . »

Quand une âme entend ce chant des créatures, elle ne tarde pas à le répéter ; le rhythme naît de lui-même sur les lèvres émues. D'ailleurs Jacopone entrant dans le cloître, le trouvait tout retentissant des cantiques de saint Bonaventure et de saint François : je ne m'étonne donc plus qu'il les ait continués, surpassés, et que ce converti, abîmé dans les prières et dans les jeûnes, y ait trouvé des vers immortels.

Saint Thomas d'Aquin venait d'écrire ses admirables proses

1 ... Per lo mio amore io voglio aventura,
Cercar vo valli, montagne e pianura,
Se per la mia forse buona ventura,
Io mi scontrassi nel mio dolce amore....

... Quanto e nel mondo mi' nvita ad amare,
Bestie e ucelli, e pesci dentro in mare ;
Cio ch' è sotto all' abisso, et sopra all' are
Tutti fan versi davante al mio amore....

Poésie, lib. vi, cant. 34.

pour la fête du Saint-Sacrement ; et le Dies iræ, qu'on attribue au pape Innocent III, faisait gronder ses strophes menaçantes sous les voûtes des églises. Jacopone y fit gémir la Vierge désolée et composa le Stabat mater. La liturgie catholique n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes ; si douce, qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et consolée par les anges ; si simple enfin dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par les chants et par le cœur. Cet œuvre incomparable suffirait à la gloire de Jacopone; mais en même temps que le Stabat du calvaire, il avait voulu composer le Stabat de la crèche ; il l'écrivit sur les mêmes rimes, tellement qu'on peut douter quel fut le premier du chant de douleur ou du chant d'allégresse. Cependant la postérité a fait un choix entre ces deux perles ; elle a laissé l'une enfouie dans la poussière des bibliothèques, tandis qu'elle a enchâssé l'autre dans l'or brillant des saintes liturgies. C'est dans cette glorieuse nuit de Noël 1854 que j'essaie de traduire ce poëme que je crois inédit. Mais je sens s'échapper à mesure l'intraduisible charme de la langue, de la mélodie et de la naïveté antique.

« Elle était debout la gracieuse Mère : auprès de la paille elle se tenait joyeuse, tandis que gisait son enfant.

« Son âme réjouie, tressaillante et toute embrasée, était traversée d'un rayon d'allégresse.

« Quel est l'homme qui ne se réjouirait pas, s'il voyait la Mère du Christ dans un si doux passe-temps ?

« Qui pourrait ne point partager sa félicité, s'il contemplait la mère du Christ jouant avec son jeune fils ?

« Pour les péchés de sa nation, elle vit le Christ au milieu des bêtes, et livré à la froidure.

« Elle vit le Christ, son doux enfant, vagissant, mais adoré, sous un vil abri.

« Devant le Christ, né dans la crèche, les citoyens du ciel viennent chanter avec une immense joie.

« Debout se tenait le vieillard et la Vierge, sans parole et sans langage, le cœur muet de surprise [1]. »

La grâce de ce petit tableau ne rappelle-t-elle pas cette vieille peinture de l'école ombrienne, où l'on voit au premier plan l'Enfant-Jésus couché par terre sur un peu de paille ; auprès se tiennent saint Joseph debout, s'appuyant de son bâton, et la Vierge Marie agenouillée dans tout le recueillement d'une sainte, et dans toute la joie d'une jeune mère ; dans le haut les anges, et à côté l'artiste n'a pas oublié le bœuf et l'âne et les bergers, ces bons serviteurs à qui le peuple catholique faisait partager la joie de Noël.

La langue de Jacopone n'est pas la langue littéraire des grands poëtes italiens, mais c'est le dialecte des montagnes de l'Ombrie, tel que le parlaient les laboureurs et les pâtres. Quelquefois on pourrait croire que les chants mystiques du Franciscain sont empruntés aux plus beaux passages de l'Imi-

1

Stabat Mater speciosa,
Juxta fœnum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Cujus animam gaudentem
Lætabundam et ferventem
Pertransivit jubilus.

Quis est qui non gauderet,
Christi matrem si videret,
In tanto solatio.

Quis non posset collætari,
Christi matrem contemplari :
Ludentem cum filio !

Vidit suum dulcem natum,
Vagientem, adoratum
Vili diversorio.

Stabat senex cum puella,
Non cum verbo nec loquela,
Stupescentes cordibus.

Tiré du Manuscrit de la Bibliothèque royale, n° 7,785, fol. 109, verso.

TATION. Ainsi quand il donne à l'âme deux ailes pour monter à Dieu, savoir : la charité du cœur et la pureté de l'intelligence, on se prend à réciter cette admirable traduction de Corneille:

> Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
> La pureté du cœur et la simplicité ;
> Elles te porteront avec facilité
> Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles [1].

Il faudrait pouvoir suivre les improvisations de ce génie inégal ; sublime, quand il célèbre les fiançailles de l'âme et de l'amour divin ; ironique et familier, quand il raconte la dispute de l'esprit qui veut faire pénitence, et du corps qui regimbe sous la verge ; ingénieux et charmant, s'il compose la parure de l'âme appelée aux fêtes du paradis [2]. Mais j'honore surtout dans Jacopone le poëte de la pauvreté et du pauvre. Il s'est voué à chanter chrétiennement les joies et les douleurs de l'humanité. Il s'est fait petit avec les petits ; il a voulu avant tout réjouir et consoler la bonne fileuse au berceau de son nouveau-né, et élever à Dieu l'âme du chevrier perdu dans la montagne. Il est de toutes les fêtes des pauvres bonnes gens ; il connaît leurs devoirs et leurs peines. Pour eux il a résumé en soixante-six couplets la philosophie du peuple qu'on appelle les PROVERBES [3]. Le peuple n'a jamais eu de plus grands serviteurs que les hommes qui lui apprirent à bénir sa destinée, qui rendirent la bêche légère sur

1 Comparez l'Imitation de Jésus-Christ, liv. II, ch. IV, avec Jacopone, POÉSIE, lib. V, cant. 35.

2 Voir Jacopone, POÉSIE, lib. V. cant. 23 ; — lib. IV, cant. 33 ; — et surtout lib. II, 14, le cantique qui commence par ces mots :

> Anima che desideri
> D'andare a Paradiso,
> Se tu non bel viso,
> Non vi potrai gia antrare...

Voir aussi POÉSIE, lib. II, cant. 2. un poëme de 440 vers en belles stances de huit vers hendécasyllabes sur la réparation de la nature humaine, où l'on retrouve les allures de l'épopée du Tasse : et le beau morceau lyrique où notre poëte représente le Christ en quête de l'âme errante, POÉSIE. lib. IV, cant. 6.

3 POÉSIE, lib. II, 32.

l'épaule du laboureur, et firent rayonner l'espérance dans la cabane du tisserand. Plus d'une fois, sans doute, au coucher du soleil, quand les habitants de Todi revenaient du travail, aiguillonnant leurs bœufs pour gravir en serpentant la colline, suivis de leurs femmes et de leurs enfants basanés, on entendit retentir la chanson de la dame Pauvreté, la dame souveraine des Franciscains :

Doux amour de Pauvreté,
Combien nous devons t'aimer !

Pauvre petite Pauvreté !
L'Humilité est ta sœur :
Il vous suffit d'une écuelle
Pour boire et pour manger.

La Pauvreté veut seulement
Du pain, de l'eau, des racines,
Et,si quelque hôte lui survient,
Elle y ajoute un grain de sel.

La Pauvreté marche tranquille ;
Elle n'a aucune inquiétude ;
Elle n'a pas peur que les voleurs
La puissent dépouiler.

La Pauvreté frappe à la porte ;
Elle n'a ni sac ni bourse ;
Elle ne porte avec elle aucune chose
Sinon la nourriture qu'on lui donne.

La Pauvreté n'a pas de lit,
Ni de maison, ni d'abri ;
Elle n'a ni manteau, ni table.
Elle s'assied à terre pour manger.

La Pauvreté meurt en paix ;
Elle ne fait pas de testament ;
Ni amis, ni parents
Ne se disputent son héritage.

La Pauvreté a un amour joyeux
Qui méprise tout le monde ;
Elle ne va pas autour de ses amis
Pour avoir leur héritage.

Pauvre petite Pauvreté,
Citadine du ciel,
Aucune chose de la terre
Tu ne peux désirer.

La Pauvreté marche triste
Si elle désire les richesses;
Elle vit toujours affligée,
Et ne se peut jamais consoler.

La Pauvreté fait l'homme parfait ;
Elle vit toujours avec son bien-aimé.
Tout ce qui pourrait la rendre esclave,
Elle le méprise.

La Pauvreté ne gagne rien ;
De tout son temps elle est prodigue ;
Elle ne garde rien
Pour le soir ou pour le lendemain.

La Pauvreté s'en va légère :
Elle vit joyeuse, sans arrogance,
Et pour tout viatique
Elle ne veut rien porter.

La Pauvreté, qui n'est point trompeuse,
A coutume de toujours faire le bien,
Et dans le ciel elle attend le moment
De redemander son avoir.

Pauvreté ! grande monarchie,
Tu as tout le monde sous ton autorité.
Tu as la haute seigneurie
Sur toutes les choses que tu as méprisées.

Pauvreté ! haut savoir
De mépriser les richesses ;
Autant la volonté s'humilie,
Autant elle s'élève dans la liberté

Au vrai pauvre de profession,
Le grand royaume est promis;
C'est la parole même du Christ !
Qui ne peut jamais tromper.

Pauvreté ! haute perfection,
D'autant plus croît ta raison,
Que déjà tu as en possession
Le gage de la vie éternelle.

Pauvreté gracieuse,
Toujours abondante et joyeuse,
Qui peut dire que ce soit chose indigne
D'aimer toujours la Pauvreté ?

Pauvreté ! plus celui qui t'aime
Te goûte, plus il te désire ;
Car tu es cette fontaine
Qui ne diminue jamais.

Pauvreté ! tu vas criant,
Et à haute voix prêchant :
« Mettez de côté les richesses,
« Que nous devons abandonner.

« Méprisez les richesses,
« Et les honneurs, et les grandeurs.
« Oh ! dites : Où sont les richesses
« De ceux qui sont passés ? »

Que celui qui veut la Pauvreté
Laisse le monde et ses folies,
Et au dedans comme au dehors,
Qu'il se méprise lui-même.

La Pauvreté n'a aucun avoir ;
Elle ne possède rien ;
Elle se méprise elle-même ;
Mais elle règnera avec le Christ.

O pauvre François !
Patriarche nouveau,
Tu portes l'étendard nouveau
Marqué au signe de la croix [1].

Vers la fin de 1306, Jacopone chargé d'années, tout brisé des étreintes de l'amour divin, tomba malade et reconnut les approches de la mort. Sur son lit il chantait son beau cantique : ANIMA BENEDETTA. Frère Jean, de l'Alvernia, arriva à temps pour lui donner le baiser de paix et ensuite les saints mystères. Ravi de joie en sentant la présence intime du bien-aimé, il chanta encore le cantique : JESU NOSTRA FIDENZA. Après quoi il exhorta les Frères à bien vivre, leva les mains au ciel, et rendit le dernier soupir. C'était la nuit de Noël, au moment où le prêtre, dans l'église voisine, chantait le GLORIA IN EXCELSIS. Les pauvres se pressèrent à son tombeau et gardèrent fidèlement le culte de sa mémoire. Aucun acte officiel ne justifie le titre de Bienheureux que la postérité lui a donné, mais on voit en 1596 l'évêque Angelo Cesi élever dans l'église de Saint-Fortunat de Todi un monument où il recueillit les restes du saint pénitent, il y fit graver cette inscription :

1 Voir le texte dans les NOTES.

« Ce sont les os du bienheureux Jacopone de Benedetti, de
« Todi, Frère-Mineur, qui s'étant rendu insensé pour l'amour
« du Christ par un artifice nouveau, trompa le monde et ravit
« le ciel [1]. »

Tout en tirant de l'oubli avec une admiration respectueuse les poésies de Jacopone, nous ne méconnaissons pas ses défauts. Il a du génie, mais il n'a pas de goût; le goût, cette pudeur de l'imagination qui ne supporte pas les excès. Jacopone aime au contraire les images repoussantes : il est emporté, il est téméraire, il va chercher son langage poétique dans le peuple, il ramasse hardiment les fortes expressions, les rudes métaphores que le moissonneur a laissé tomber sur le sillon, et le pèlerin sur le bord de la route. Il n'hésite pas à recueillir le terme trivial dont il paraît aimer la saveur amère et sauvage. Dans un de ses poëmes, il demande à Dieu, en expiation de ses fautes, tous les maux de cette vie. Alors il fait un dénombrement de maladies affreuses avec des mots horribles. Tournez quelques feuillets et vous verrez les vertus descendre au-devant de lui toutes radieuses de beauté, sur une échelle de fleurs et de lumières. Vous vous croirez transporté à Pise, douce ville où il ferait si bon mourir, au Campo-Santo, en face du triomphe de la mort d'Orcagna, où l'on voit trois cadavres à trois degrés divers de décomposition, des estropiés dégoûtants, des lépreux qui voudraient mourir, des démons grimaçant. Quoi de plus laid? Levez les yeux, quoi de plus touchant, de plus gracieux que ce groupe de jeunes hommes et de jeunes femmes devisant d'amour au son du luth, dans l'oubli de la mort qui va les moissonner, tandis que les solitaires l'attendent paisiblement dans leur montagne, occupés l'un à lire la Bible, l'autre à tirer le lait de ses chèvres? A vrai dire, Jacopone et Orcagna, le poëte et le peintre représentent bien le caractère du moyen âge, époque plus douée d'inspiration que de mesure, plus prompte à concevoir les grandes pensées que persévérante à les soutenir,

1 Martyrologium franciscanum, p. 590, in-folio.

qui commença tant de monuments et en acheva si peu, qui poussa si vigoureusement la réforme chrétienne, et qui laissa subsister tant de désordres, capable de tout, en un mot, hormis de cette médiocrité sans gloire mais paisible, dont se contentent les siècles faibles.

Jacopone a été, en un sens, le précurseur du Dante : le premier a rendu la langue-italienne vivante, le second la fait immortelle. Dante tient de plus près qu'on ne pense à l'école religieuse et littéraire de saint François. Il a épuisé toutes les richesses de son génie à célébrer le patriarche d'Assise; il a dérobé à saint Bonaventure les plus pures clartés de la théologie mystique ; il a voulu être enseveli avec l'habit du Tiers-Ordre dans la belle église des Franciscains de Sainte-Croix, à Florence. Durant les orages de sa vie il avait beaucoup péché ; mais il pensa que le jugement de Dieu lui serait plus doux s'il s'y présentait sous les livrées de l'humilité, et que la foudre qui n'épargne pas les lauriers du poëte, respecterait le vêtement du pauvre.

Saint François eut en Espagne un fils bien-aimé qui chanta les gloires de son père : Lope de Vega était du Tiers-Ordre. Après une vie troublée, bien calamiteuse , il se reposa dans l'humilité et la prière. C'est assurément une des plus curieuses biographies qu'on puisse étudier que celle de ce grand poëte[1]. Je me suis plu à en suivre les traces dans cette espèce de drame en cinq actes , la Dorothée. Ce sont ses mémoires, ou plutôt ses confessions ; le poëte y met à nu les égarements de son cœur, qu'il devait racheter par l'expiation du repentir et du génie. Mais c'est surtout dans ses poésies lyriques qu'on retrouve la physionomie morale de Lope ; c'est là qu'il a retracé jour par jour ses pensées, ses joies et ses douleurs, ses souvenirs et ses espérances : c'est comme un écho fidèle de tous les événements de sa vie. Dans une âme aussi naturellement poétique que celle de Lope, toutes les impressions qui l'agitaient devaient se manifester subitement et comme

1 Voir pour tous les détails les recherches de Fauriel et de lord Holland.

d'elles-mêmes sous la forme sensible d'un hymne, d'une exclamation, d'un soupir, d'une prière.

Sur le revers septentrional des monts Asturiens s'ouvre la magnifique vallée de Carriedo, arrosée par la Pisuerga et peuplée de quinze villages, au nombre desquels est celui de la Vega, patrie de Lope, le fief antique de ses nobles ancêtres. Là il passa son enfance, là se développa son génie précoce. Avant de savoir écrire, il dictait à ses camarades plus âgés des vers, qu'il compare aux piaulements des petits oiseaux. A dix ans, il commença ses études universitaires à Alcala de Henarès ; il ne les avait pas encore terminées, lorsqu'il perdit son père et sa mère. Un créancier impitoyable ruina ce pauvre orphelin. Que faire ? Tout simplement le tour du monde avec un enfant de son âge. Mais le monde s'allongeait démesurément devant eux, ils se découragèrent à Astorga, et revinrent à Madrid. Lope trouva, pour son malheur, un asile chez une de ses parentes. Sa jeunesse fut violemmment agitée par les passions et assombrie par la misère. Il se mit au service du duc d'Albe, le petit-fils du fameux gouverneur des Pays-Bas ; il y était encore en 1584, lorsqu'il se maria. Veuf après peu de temps, ses goûts religieux et chevaleresques l'engagèrent dans la fameuse Armada. Le spectacle des préparatifs de l'expédition, le mouvement de cette flotte de sept cent trente voiles, les émotions et la majestueuse beauté du départ firent sur l'âme poétique de Lope une vive et durable impression; et pour que la tristesse de son âme fût complète, il revint à Cadix avec les débris de la flotte invincible. Alors il mena pendant quelque temps une vie errante : il parcourut les différentes contrées de l'Espagne pour récolter en chemin des images, des impressions, des tableaux. Ce temps de course et de vie sauvage fut pour son génie comme une époque de retraite, pendant laquelle il se prépara à la mission poétique qu'il devait accomplir. A Madrid, il fut obligé de recommencer la vie insipide de favori et de secrétaire de grand seigneur. La noblesse de son esprit avait en horreur ce servage intellectuel : aussi, devenu indépendant par le travail, il ne remit

plus jamais le pied dans les palais des grands ; il savait trop combien ils méprisent ce qu'ils appellent le reste de l'espèce humaine. « Si je n'avais été bien convaincu, dit-il, que les personnages des tapisseries qui décorent les murailles des palais sont complétement privés de sentiment, j'en aurais eu pitié bien sincère. »

C'est vers cette époque qu'il épousa Juana, sage et discrète personne qui lui promettait un tranquille bonheur. En effet, comme époux, et comme père, il fut heureux. Cette félicité domestique l'éleva, le purifia, le rendit plus sérieux et plus grave ; et en 1600 s'ouvre sa grande renommée dramatique. Mais ce bonheur tenait à quatre vies fragiles que le moindre choc pouvait briser.... La mort vint. Son fils aîné, le bien-aimé San-Carlos, mourut, et emporta les riches espérances que l'imagination du poëte et le cœur du père avaient conçues. Dona Juana mourut.... Et Lope, accablé, reconnut dans son malheur le châtiment providentiel de ses désordres passés. Les sentiments religieux, qui n'avaient jamais été effacés en lui, se réveillèrent tout à coup dans ce cœur souffrant, et tout en pleurant comme homme le malheur qui le frappait, il bénit comme chrétien la main sévèrement miséricordieuse qui châtie ceux qu'elle veut sauver. Eût-il jamais songé, au milieu de son bonheur, qu'il avait un passé de désordres à expier des fautes sans nombre et mortelles pour l'âme à racheter par la pénitence ? Lope fut pénitent ; pénitent, il fut prêtre et se consacra tout entier à faire le bien, à édifier les hommes.

Ce changement de vie se refléta dans ses œuvres, et on remarque que sa passion dramatique devint plus vive à mesure que son cœur se purifiait et que son âme s'élevait dans les mystérieuses profondeurs de la foi. Il vivait calme et paisible dans sa maison de Madrid, située près d'une porte de la ville et entourée d'un petit jardin, où il y avait deux arbres, un peu d'eau dans une rigole, et huit fleurs. Ses mœurs étaient simples et ses besoins modestes ; ses plus grandes jouissances, il les demandait à la prière et à la nature, à une journée de campagne, à l'eau pure de la source, au parfum d'une

fleur, à la forme d'un nuage. Il aimait les arts, les beaux livres, et par-dessus tout les prodigalités de la bienfaisance. Chapelain d'une confrérie qui avait pour but le soulagement matériel et moral des pâtres indigents, on vit plus d'une fois l'illustre poëte ensevelir les pauvres. Il remplissait tous ses devoirs de prêtre avec le zèle le plus scrupuleux : ceux de ses amis qui assistaient ordinairement à sa messe racontent avec émotion ses élans, ses larmes, sa ferveur. Enrôlé dans la victorieuse milice des Pauvres de Jésus-Christ, il porta toujours le saint habit franciscain et la corde de la pénitence. Il aima saint François d'Assise avec transport : il chanta les merveilles de sa vie, et pour cela, il retrouva dans son âme toute la pureté de l'innocence, et son mâle génie, éprouvé par tant de tristesse, eut des accents d'une ineffable douceur.

AU SÉRAPHIQUE PÈRE SAINT FRANÇOIS.

Un jeune marchand voulut se marier en son pays ; on lui propose deux belles demoiselles.

L'une se nomme l'Humilité, l'autre la Pauvreté, dames que Dieu a tant aimées, qu'il naquit et mourut avec elles.

L'Humilité lui a promis le siége que par orgueil Luzbel a perdu dans le ciel.

L'autre lui promet en dot la vie éternelle ; après que Dieu s'est donné lui-même, peut-elle offrir un plus grand trésor ?

Il les épouse toutes deux ; l'entremetteuse de cet heureux mariage est la Chasteté, à laquelle il est voué.

C'est le Christ qui est le parrain ; pour gage de la dot, il donne à François ses cinq plaies ; c'est tout ce qu'il a gagné sur la terre.

On passe le contrat ; Dieu lui-même écrit sur les pieds, le côté et les mains du marié tout ce qu'il aura de sa fortune.

Oh ! qu'il est riche ce jeune marchand, puisque le Christ lui-même atteste par ses cinq signatures de sang qu'il a payé sa dette !

A la noce, à la noce, ô belles vertus ! François se marie, il y a de grandes fêtes !

A l'heure où l'Aube pleure sur les muguets et les lis, où elle écrit en lettres de diamant sur les feuilles de l'hyacinthe ;

Dans les montagnes que l'Alvernia couronne d'âpres rochers, formant pour arriver jusqu'au ciel des obélisques de neige ;

Sur les rameaux et dans leurs nids les oiseaux faisant silence ;

. . . .

et les fontaines faisant taire leur bruissement sonore :

. . . .

François brûlant d'amour pour le Christ, demandait au Christ, comme c'est l'office de celui qui aime, de lui donner des peines.

Alors rompant les airs, un séraphin crucifié, percé de cinq plaies et voilé de six ailes, s'approcha de sa poitrine ;

François quittant le sol, tout ravi dans une divine extase, livre ses cinq sens à cinq flèches d'amour.

Embrasé, dans son être infini, d'un feu ardent, le séraphin se faisant tout entier comme un sceau,

Imprima sur cette page qu'il voyait si pure une divine estampe ; il imprima sur son corps le Christ mort, et dans son âme le Christ vivant.

Telle la cire obéissante montre à son maître l'antique écusson gravé en un instant sur l'enveloppe flottante [1].

1 L'on se servait anciennement d'un fil pour lier les lettres : le sceau était apposé sur ce fil.

François demeura consacré comme ce voile divin sur lequel le Christ imprima son sang ; mais ici il a imprimé ses douleurs mêmes.

Le Christ reçut ses plaies de la main de l'homme ; par une faveur plus grande, comblé de plus d'honneur dans son martyre, François a reçu les siennes de Dieu lui-même.

O sublime Séraphin ! ô François, vous êtes glorifié avant de mourir, car le Christ ne reçut la plaie du côté qu'après sa mort.

Et s'il montra, vivant, toutes ses blessures, ce ne fut que lorsque glorieux et triomphant de la mort, il revint avec les dépouilles du limbe.

Vous êtes monté par l'humilité sur le trône que Lucifer perdit par orgueil dans le ciel ; ainsi vous êtes la lumière du ciel empyrée.

Vous-même, vous vous êtes fait petit ; mais Dieu vous a rendu si grand, que le sol foulé par vos pieds croit se sentir foulé par le Christ lui-même.

Dieu s'ajustant avec vous, comme autrefois Élie avec l'enfant mort, a ressuscité l'humilité que vos fils professent.

Quels exemples qu'un Bonaventure, un Antoine, un Bernardin, un Diégo, un Julien, et tant de pontifes et d'archevêques !

Votre Ordre est un ciel dont vous avez été le soleil ; et vous voulez que ce soleil ait une lumineuse compagne, Claire, plus claire encore que son nom.

Des martyrs sans nombre sont ses étoiles innombrables.

Comme les plaies, il semble que vous ayez partagé l'empire ; et c'est pourquoi tant de rois ont mis votre bure, comme un vêtement plus précieux, par-dessus leurs riches brocarts.

Votre cordon, ô François ! est l'échelle de Jacob ; ses nœuds

sont des degrés par lesquels nous avons vu monter jusqu au ciel empyrée.

Non les géants, mais les humbles ; car le divin bras élève les cœurs abaissés, et humilie les poitrines superbes.

Lorsque le grand précurseur, vêtu de peaux rudes, les cheveux en désordres et hérissés, parut sur les bords du Jourdain sacré, on lui demanda s'il était le Christ promis.

Comme lui, ô François ! vous êtes ceint d'une peau sauvage, mais vous êtes blessé aux mains, au côté et aux pieds ; vous êtes transformé dans le Christ par l'amour, vous êtes semblable au Christ par votre corps et par votre sang.

De quel nom, en vous voyant, Israël vous aurait-il nommé ? Et vous, pour ne point démentir votre humilité, quelle réponse lui auriez-vous faite ?

Qui peut douter que François n'eût répondu : « Je ne suis point le Christ, mais il s'est imprimé en moi, et ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi ! »

Ce chérubin aussi beau que le cèdre et le palmier, qu'il tombe ! Qu'il tombe celui dont la naissance se confondit avec celle de l'Aurore, celui qui eut de l'audace là où tout pouvoir s'abaisse et s'anéantit.

Qu'il tombe, perdant la victoire et la palme, qu'il soit renversé du mont sublime où il portait témoignage, et qu'à cette même place l'humilité vous élève, humble François, en corps et en âme.

Lorsqu'au divin séraphin crucifié vous renvoyez les rayons dont il vous perce, vous êtes un clair miroir dans lequel il se contemple ;

Il trouve en vous son image ; il voit un nouveau séraphin s'élevant pour remplacer celui qui est tombé. Si vous n'étiez

qu'un ange, il ne s'étonnerait point ; mais il considère vos plaies, et il s'émerveille [1] !

François était devenu le séraphique inspirateur de la poésie de Lope, il était son seul amour... J'oubliais sa fille Marcella, enfant de génie, auquel le poëte dédiait ses chefs-d'œuvre, que Guilhem de Castro prenait pour l'ange tutélaire de son premier volume, que le père aimait avec une tendresse inexprimable, que le prêtre franciscain vénérait comme une sainte. A quinze ans, cette fleur alla s'épanouir dans les solitudes du Carmel.

Ainsi l'art et la poésie rayonnent autour du tombeau de saint François d'Assise ; et lorsque le vieux pèlerin arrivant de Pérouse s'arrête sur le pont de San-Vittorino, saisi d'admiration à la vue du colossal édifice, de l'imposant ensemble du Sagro-Convento, tous les souvenirs du moyen âge, de l'art, de la poésie, de l'histoire, surgissent dans son âme ; il monte la Colline du Paradis, il entre dans l'église inférieure, après avoir traversé les immenses galeries gothiques : le frémissement de l'esprit est inexprimable. Ce lieu est véritablement la porte du ciel ; il s'en exhale un parfum de christianisme, une odeur de pénitence et de componction qui vous saisit,vous pénètre, vous imprégne en quelque sorte. Les murs racontent les magnifiques histoires de Jésus-Christ et de son serviteur François. Les rayons du soleil n'y descendent qu'à travers l'auréole des vitraux aux mille couleurs. La voix puissante de l'orgue, qui tantôt mugit, tantôt soupire et prie dans une religieuse extase, vous ébranle jusqu'au fond de l'âme. Du sanctuaire retentissent, en l'honneur de François, les chants liturgiques dans les graves modulations grégoriennes ; vous êtes sous un charme divin. Si les beautés de ces chants sont généralement ignorées ou méconnues, si des hommes heureusement doués y demeurent insensibles, c'est qu'il ne suffit pas pour les comprendre d'une organisation musicale et d'un goût exercé ; il est encore une autre condition... il faut re-

1 Voir le texte dans les NOTES.

trouver au fond de son âme au moins quelques vestiges de la foi chrétienne. Ici l'harmonie vient du dedans; car le rhythme y est si vague, si indistinct, si confus, qu'il disparaît presque entièrement à l'oreille. C'est pour cette raison que ces mélodies prédisposent si puissamment à la méditation et à la prière. Presque toutes écrites dans une tonalité indécise et flottante, elles n'apportent à l'âme que de plaintives et douloureuses inflexions ; ajoutées les unes aux autres dans une succession capricieuse, comme des soupirs, des sanglots, des élans du cœur, c'est quelque chose d'intérieur, qui n'a pas de formes ni de contours, qui traverse les organes, pour ainsi dire, sans les toucher, et dégage l'âme de tout lien. Alors, oublieuse des temps et des lieux, elle se plonge dans des contemplations infinies. C'est quelque chose de fluide, d'éthéré, de vaporeux, de transparent comme la fumée de l'encensoir que le lévite balance devant l'Hostie qui a sauvé le monde. La voix de l'homme ne s'élève plus seule et timide ; ma prière ne se perdra pas dans l'espace immense qui sépare le ciel de la terre : escortée de toute la communion des saints, elle pénètrera les cieux pour se consommer dans l'unité de la prière divine du Sauveur.

Au fond de la chapelle du Crucifix deux portes s'ouvrent dans un double cloître gothique : c'est le cimetière, le Campo-Santo de la basilique franciscaine. C'est là où l'on retrouve le respect et l'antique affection pour les morts : des mains fraternelles y roulent le linceul ; la tombe a sa place dans la demeure, au sein des habitudes de la vie. C'est un avertissement continuel. Les vivants viennent prier et pleurer dans les galeries de ce cloître, dont les nombreuses inscriptions sont comme un écho de l'autre monde ; ils saluent les morts comme on salue les vivants. La règle protége le souvenir du mort et perpétue l'hommage qu'on lui doit. Le nom inscrit sur la dalle est religieusement répété dans le Memento de la messe. C'est là où l'on comprend l'égalité de la tombe ; elle est solennelle, complète... Qui oserait, après cela, aspirer à la vanité du tombeau ?

Les quatre cloîtres sont grandioses et d'un aspect imposant. La partie occidentale du couvent plonge dans un rapide et abrupt précipice, au fond duquel roule un torrent. Les religieux ont ménagé sur toute la pente de la colline de délicieuses promenades dans un taillis. Mais ce qu'il y a d'incomparable, c'est la galerie gothique du midi. De là on voit toute la vallée de l'Ombrie, avec l'horizon bleu des hautes montagnes de l'Apennin. La plaine est admirablement cultivée, elle apparaît comme un jardin séparé du monde, et préparé pour le bonheur de ceux qui l'habitent. La vigne est suspendue en guirlandes au tronc des ormeaux. Le pâle olivier adoucit partout les teintes ; son feuillage léger donne à la campagne quelque chose de transparent, d'aérien. Autour des habitations champêtres, des bouquets de peupliers et de cyprès. L'eau des petites rivières qui tombe des montagnes coule rapide dans son lit. Sur la même ligne qu'Assise s'élèvent en amphithéâtre les villes pittoresques de Spello et de Trévi ; çà et là, dans les renfoncements de la montagne, d'antiques châteaux ruinés. Au milieu de la plaine, sur un mamelon isolé, Monte-Falco dessine ses tours sur l'azur du ciel ; au fond, Spolète et sa forteresse ; Pérouse, à l'extrémité opposée... L'aspect général est si singulièrement pittoresque qu'il ne peut être comparé qu'au paysage idéal des vieux tableaux catholiques.

La physionomie de la ville d'Assise est toute religieuse : à chaque pas vous trouvez un sanctuaire. C'est l'église de Sainte-Claire ; c'est l'église de la Minerve ; c'est la cathédrale de San-Rufino, avec sa grande tour et son curieux portail ; c'est l'église Neuve, bâtie sur l'emplacement de la maison paternelle de saint François. A l'extrémité orientale, près des vieilles murailles flanquées de tours crénelées, c'est l'humble couvent des Capucins. Les rues sont silencieuses et bordées de maisons des quatorzième et quinzième siècles, peintes à l'extérieur. Il y a des morceaux d'architecture d'une grande beauté ; les madones surtout sont remarquables. C'est une perpétuelle prédication, un sujet d'étude très-curieux. Et le

grand débris féodal de la citadelle.... O vieille cité d'Assise ! très-douce, très-calme, le voyageur racontera de vous des choses glorieuses !

« O bienheureux François d'Assise ! que ceux qui sortent d'Égypte vous suivent donc avec assurance ; ils diviseront les eaux de la mer Rouge avec le bâton de la croix de Jésus-Christ ; ils traverseront les déserts, et après avoir passé le fleuve du Jourdain par la mort, la merveilleuse puissance de la croix les fera entrer dans la terre de promission, dans la terre des vivants, où nous introduise le véritable conducteur du peuple de Dieu, Jésus-Christ crucifié, notre Sauveur, par les mérites de son serviteur François, à la louange et à la gloire d'un seul Dieu en trois personnes, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles [1]. » AMEN.

1 S. Bonaventura, cap. XVI.

FIN.

NOTES

BIBLIOGRAPHIE

En offrant cette notice des monuments de l'HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, nous n'avons point la prétention de donner une bibliographie franciscaine complète, mais nous espérons que tous nos lecteurs y verront une marque du zèle infatigable, patient et judicieux que nous avons mis à suivre, dans les livres et les monuments de tout genre, les traces vénérées d'un grand homme, et les chrétiens y verront de plus le témoignage authentique de notre foi, de notre amour pour l'Église de Jésus-Christ, et de la pieuse exactitude avec laquelle nous avons recueilli tous les vestiges laissés sur la terre par un grand serviteur de Dieu.

I. OPERA SANCTI PATRIS NOSTRI SERAPHICI FRANCISCI, édition donnée par le P. de la Haye, Franciscain. Paris, Charles Rouillard, 1641, in-folio. Cette édition, fort exacte et complète, est divisée en quatre parties. La première contient : Docta et Devota Nicolai de Lyra Contemplatio ; c'est une pieuse exposition de la vie de saint François dans les commentaires sur dix psaumes commençant par les dix lettres de son nom. Viennent ensuite les lettres, les exhortations, les prières et le testament de saint François. La deuxième partie contient : la première règle, la seconde règle, la première règle des religieuses de Sainte-Claire, la règle du Tiers-Ordre. La troisième partie contient : vingt-huit conférences monastiques, l'office de la Passion, des sentences et des paraboles, et les poésies de saint François dont nous avons fait imprimer quelques fragments dans ces NOTES. Ces poëmes, qu'on pourrait appe-

ler les POÈMES DE L'AMOUR sont au nombre de trois. Le premier, CANTICUM SOLIS, a été publié pour la première fois par Barthélemy de Pise, et ensuite par Marc de Lisbonne, dans sa chronique. Il a été traduit en latin par Jean de la Haye, et en espagnol par Cornejo, dans sa chronique de l'Ordre séraphique, t. I, p. 482. — Le second poëme, IN FOCO L'AMOR MI MISE ! a été imprimé pour la première fois dans les œuvres de saint Bernardin de Sienne tom. IV. Il y est expressément attribué à saint François. Henri Chifellius d'Anvers l'a traduit en mauvais latin héroïque. — Le troisième poëme, AMOR DE CARITATE, est tiré d'un manuscrit d'Assise, et des œuvres de saint Bernardin de Sienne, tome IV (ad sermonem feriæ sextæ parasceves). Il a été imprimé aussi dans Beato Jacopone de Todi, à qui on l'attribuait. Le jésuite Lampugnano en a donné une assez ridicule traduction en vers élégiaques, anacréontiques, saphiques, etc. On peut voir une fort bonne appréciation littéraire des poëmes de saint François d'Assise, par M. Gœrres de Munich, dans la REVUE EUROPÉENNE. Ces antiques et sublimes poësies italiennes on été entièrement méconnues en Italie, et encore dans ce siècle, le P. Papini, dans son histoire de saint François, semble l'excuser du titre glorieux de poëte, qui lui avait été décerné ; et le dix-septième siècle, avec ses instincts païens, les appelle les chants d'une âme frappée par le Cupidon céleste (quos cœlestis Cupido ictus inflixit). — Mariana de Florence, dans sa chronique, fait mention d'un quatrième poëme italien de saint François, adressé à sainte Claire et à ses sœurs. Il a été impossible de le retrouver. L'appendice contient les opuscules douteux. — Les œuvres de saint François ont été imprimées plusieurs fois sans commentaires, à Milan, à Alexandrie, à Naples, à Lyon, et plus exactement à Salamanque, 1624, par les soins du frère Joannetin Nino. — Avec les commentaires à Anvers ; chez Plantin, 1623, in-4°, par les soins de Luc Wadding. — L'édition du P. de la Haye a été réimprimée à Lyon chez Pierre Rigaud, 1653, in-folio. Elle a servi de base à la jolie édition publiée en 1849, à Cologne, en un volume in-12, par les soins de M. Vonderburg.

II. THOMAS DE CELANO est le premier historien de saint François, dont il avait été l'ami et le disciple. Il écrivit sa vie d'après l'ordre formel et sous les yeux du Pape Grégoire IX, ce cardinal Ugolini qui avait aimé et protégé François et Dominique. Les Bollandistes ont publié ce monument d'après un manuscrit de l'abbaye de Long-Pont. Déjà dom Martène en avait donné la préface dans le tome I de son THESAURUS ANECDOTORUM. Thomas y proteste qu'il restera dans les bornes de la simple vérité historique ; « Actus et vitam beatissimi patris nostri Francisci pia devotione, veritate semper prævia et magistra, seriatim cupio, enarrare. »

III. VITA A TRIBUS IPSIUS SANCTI SOCIIS. Crescentius de Jesi, général des Frères-Mineurs, ordonna, par des lettres circulaires, de réunir et de lui envoyer tout ce qu'on pouvait avoir vu ou appris touchant la sainteté et les miracles de saint François. Il s'adressa paticulièrement à trois de ses douze premiers compagnons, Léon son secrétaire et son confesseur, Angelo et Rufin. Ces trois religieux, d'un caractère si simple et si loyal, interrogèrent leurs propres souvenirs et les souvenirs des contemporains de saint François, surtout des frères Jean, visiteur des Pauvres Dames, et Masseo de Marignan; ils glanèrent dans la belle prairie de cette histoire des fleurs odoriférantes et douces qui avaient été oubliées par les premiers historiens. « Pauca de multis gestis ipsius quæ per nos vidimus, vel per alios sanctos fratres scire potuimus..... velut de amœno prato quosdam flores, qui arbitrio nostro sunt pulchriores, excerpimus, relinquentes quæ in legendis posita. » Cette admirable histoire, précieuse surtout pour la première partie de la vie de saint François, a été publiée par les Bollandistes sur un manuscrit du couvent des Frères-Mineurs de Louvain. D. Martène vit aussi un manuscrit de cette histoire dans la Bibliothèque des chanoines réguliers de l'Agonie de Jésus-Christ à Tongres Il a fait imprimer dans son AMPLISSIMA COLLECTIO, tome I, page 1298, la lettre que les trois compagnons adressèrent au général Crescentius ; cette édition est exactement conforme à celle des Bollandistes et à celle de Wadding, qui avait vu et consulté les manuscrits de ces légendes primitives dans le couvent de saint-Isidore à Rome.

IV. S. BONAVENTUA. — LEGENDA MAJOR. — LEGENDA MINOR. —La vie de saint François, écrite par saint Bonaventure, qui, dans son enfance, avait été miraculeusement guéri par le saint patriarche, et qu'il composa étant général de l'Ordre, a été un des livres les plus populaires du moyen âge. Son authenticité est incontestable. On en trouve plus de cinquante éditions en diverses langues.

Voir le PRODROMUS AD OPERA OMNIA S. BONAVENTURÆ, ord. Min. Bassani. 1767. In-folio. Rare.

Saint Bonaventure exprime ainsi les vues qui l'ont dirigé dans la composition de la vie de saint François : « Utpote qui per ipsius invocationem et merita in pueruli ætate a mortis faucibus erutus, si præconia laudis ejus tacuero, sceleris timeo argui ut ingratus... Ut igitur vitæ ipsius veritas, ad posteros transmittenda, certius mihi constaret et clarius, adiens locum originis, conversationis et transitus viri sancti, cum familiaribus ejus adhuc superviventibus collationem de iis habui frequentem ac diligentem, et maxime cum quibusdam qui sanctitatis ejus et conscii fuerunt et sectatores præcipui, quibus propter agnitam veritatem probatamque virtutem fides

est indubitabilis adhibenda. » (Prologue.) Qui oserait donner un démenti et accuser de faiblesse et de crédulité puérile la plus grande intelligence du moyen âge?

V. FIORETTI DI FRANCESCO. Chronique très-célèbre de la fin du treizième siècle. Il y en a eu un très-grand nombre d'éditions. La plus ancienne est celle donnée en 1476, par Lunardo Longo, rector de la giesa de Sancto-Paulo de Vicenza. In-4° (Panzer, t. III, p. 510. — Les plus remarquables et les plus recherchées sont ensuite celles de Pérouse, 1481, in-4°, goth., — de Venise, 1546, in-8°, publiée par il Bindoni e il Pasini ; — de Rome, in-18, 1682, appresso Francesco Tizzoni ; — de Vérone, 1822, par les soins de Samba. — La Bibliothèque Royale de Paris renferme deux manuscrits précieux de cette délicieuse chronique ; un nouvel éditeur pourrait en tirer parti. Le premier de ces manuscrits est sous le n° 7706, in-folio. Le second, 7714, in-4°, est joint à la relation ancienne d'un voyage en Orient. Les Fioretti ont été traduites en français, par M. l'abbé Riche, en 1847, in-12.

VI. LIBER AUREUS, inscriptus Liber Conformitatum vitæ Beati ac Seraphici patris Francisci ad vitam Jesu Christi Domini nostri, auctore Bartholomeo de Pisis, Ord. Min. Bononiæ, 1590, in-folio. Cette édition, qui est la quatrième, a été revue, corrigée et publiée par le franciscain Jeremia Bucchio. — La première édition fort rare, est de Venise, sans date et sans nom d'imprimeur. La seconde édition,aussi très-rare,est de Milan, 1510, in-folio, litteris quadratis, per Gotardum Ponticum. — La troisième édition est de Milan, in-folio, 1512, in Ædibus Zanotti Castilionei. — Cet ouvrage infiniment curieux a été encore réimprimé en 1620, in-folio à Bologne. Philip. Bosquierus en a donné à Cologne une édition abrégée sous le titre d'ANTIQUITATES FRANCISCANÆ, 1623, in-8°. Il y a un fort beau manuscrit du Liber Aureus, dans la bibliothèque d'Angers. — Barthélemy de Pise, dont le nom de famille était de Albizi, naquit à Rivano dans la Toscane. Lorsqu'il présenta son beau livre, rempli des plus doux parfums de la poésie du moyen âge, et qui est presque en tout fondé sur des monuments historiques d'une inaltérable authenticité, au chapitre général assemblé à Assise en 1399, on lui vota des actions de grâces publiques, et on lui donna l'habit du saint patriarche. Pour marquer l'estime que les plus savants hommes font de ce livre, je rapporterai les propres paroles de Wadding : « Sub Bonifacio papa Nono, celebratum est capitulum generale Assisii : in eo decretum est, ut festum celebretur S. Josephi sponsi illibatæ Virginis : frater Bartholomæus Pisanus obtulit capitulo librum Conformitatum, et ipse recepit ab ipso Generali

habitum sancti Francisci ; dignum quippe judicaverunt, ut qui qualis fuerit Franciscus exacte descripsit, Francisci exuviis donaretur. Ita certe piis muneribus, vel religiosis honoribus, aut æquis subsidiis excitari oporteret, varia et nobilia ordinis ingenia ad honorificos subeundos labores, quibus summopere illustrari posset Religio. Calcaria namque addit virtuti spes præmii; et nullus est, quantumvis humilis, quem a labore non retrahat ingratitudo. »

VII. ANNALES MINORUM. P. Luca Wadding. Rome 1731, et années suivantes, in folio, 18 vol., seconde édition donnée par les soins du P. Joseph-Marie de Fonseca d'Ebora. Cette immense collection est un chef-d'œuvre. A la fin de chaque volume il y a un registre de bulles et autres monuments pontificaux. Lucas Wadding était Irlandais, mais à cause de ses travaux il habita l'Italie et mourut à Rome en 1665.

VIII. MARC DE LISBONNE, Frère-Mineur, de la province de Portugal et évêque de Porto ; Chronicas da ordem dos Frades Menores di Seraphico padre sam Francisco ; copilada e tomada dos antigos livros, et memoriaes da ordem ; em Lisboa, na officina de Pedro Crasbeeck, 1615, in-folio, 3 vol. La première édition de cet ouvrage est de 1556. Le bienheureux Marc de Lisbonne fit de très-longs voyages scientifiques, en Allemagne, en France et en Espagne ; ce n'est qu'après toutes ces recherches consciencieuses qu'il a composé sa Chronique. Elle a été traduite en italien, par Horace Diola ; en espagnol, par Diego de Navarre ; en français, par San teuil, in-4°. Paris, 1600. L'année suivante on réimprima à Troyes, in-8°, 2 volumes, la première partie de cette traduction : CHRONIQUES DES FRÈRES-MINEURS. C'est un livre écrit avec une grande naïveté et profondément chrétien. Le P. Blanconne a traduit la deuxième partie, in-4°. Paris, 1601, et la troisième partie, 1603. L'italien Barrezzo-Barrezzi compléta cette chronique en y ajoutant une quatrième partie, qui a été aussi traduite par le P Blanconne. Paris, in-4°, 1609. — Enfin, en 1623, on réimprima, avec quelques changements, tout ce corps d'ouvrage, 4 vol. in-4°. Le bienheureux Marc, après une vie sainte et laborieuse, mourut en 1591 : on voyait son portrait dans la bibliothèque du monastère de Notre-Dame de Saliceto, avec cette inscription :

Mas parces de Francisco
Su marcos evangelista.
Que su Marcos coronista.

IX. MARTYROLOGIUM FRANCISCANUM, opus fidelissime excerptum, tum ex vetustis codicibus et antiquis mss. monumentis : tum ex

probatis gravibusque authoribus, cura ac labore Arturi a monasterio Rothomagensis. Paris, 1638, in-folio. Le P. Arthur du Moustier étudia les monuments historiques dans les bibliothèques de l'Italie et de la France ; il mourut en 1662. Tous les martyrologes et monologes des Ordres religieux sont des livres rares ; ce sont des musées remplis d'inappréciables antiquités chrétiennes du moyen âge. Le P. Arthur s'exprime ainsi dans la préface sur le titre de BIENHEUREUX ou de MARTYR, qu'il donne aux illustres et pieux personnages dont il parle : « Itaque licet appellationem Beati vel Martyris, aut ejus modi subjunxerim, nequaquam in stricta et propria acceptatione, fundata in approbatione canonica et ecclesiastica, quæ deservit ad communem cultum et invocationem, sumenda est, sed eam tantum sanctitatem in his a nobis commendari sciant universi, quæ ex eorum virtute, et morum excellentia, seu miraculorum probata fama, proficiscitur. » Le P. Arthur est l'auteur de la bonne collection NEUSTRIA PIA, histoire complète de la Normandie, longtemps conservée manuscrite chez les Récollets de Rouen, et dont le troisième volume seulement a été publié en 1663, in-folio.

X. MENOLOGIUM, seu brevis et compendiosa illuminatio reducens in splendoribus sanctorum, beatorum, miraculosorum, incorruptorum, extaticorum, beneficorum Trium Ordinum S. Francisci, a Fortunato Huebero, Ord. Min. Monachii, 1698, in-folio. Ce travail du savant Frère-Mineur allemand, Fortunatus Huever, est fort estimé ; il y a un très-grand nombre de renseignements biographiques qu'on ne trouve que là.

XI. BIBLIOTHECA UNIVERSA FRANCISCANA, concinnata à P. Joanne a Sancto Antonio Salamantino. Madrid ex typographia causæ V. matris de Agreda, anno 1732, 3 vol. in-folio. Cet ouvrage est indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire monastique.

XII. PRODIGIUM NATURÆ, PORTENTUM GRATIÆ : hoc est Seraphici patris nostri Francisci vitæ acta ad Christi D. N. vitam et mortem regulata et coaptata, a P. Petro de Alva. Madrid, 1651, in-folio. Dans ce livre savant et précieux sont rangés, sous quarante-cinq titres, LES CONFORMITÉS de N.-S. Jésus-Christ et de saint François. Les trente-cinq tables de l'APPARATUS contiennent des monuments historiques de la plus haute importance. Pierre de Alva était procureur-général de la province du Pérou, à la cour romaine, pour travailler à la canonisation de saint François Solano.

XIII. PETRUS RODULPHIUS TOSSINIANENSIS, Historiarum seraphicæ religionis libri tres seriem temporum continentes, quibus breve ex-

plicantur fundamenta, universique ordinis amplificatio, gradus et instituta ; necnon viri scientia, virtutibus et fama præclari. Venise, apud Franciscum de Franciscis Senens. 1586, in-folio. Ce livre, rare et précieux comme histoire, renferme des portraits authentiques gravés sur bois par Porrus ; on y trouve des monuments inédits.

XIV. LE POESIE SPIRITUALI DEL B. JACOPONE DA TODI, FRATE MINORE, édition donnée par le chevalier Alessandro de Mortara in Lucca 1819, in-4°, per le stampe del Bertini. La première édition de ces Poésies a été donnée par Bonaccorsi. Florence, 1490, in-4°. Les autres éditions les plus remarquables sont celles de : Rome, 1558, in-4° ; de Naples, par les soins de Jean-Baptiste Modio, qui y joignit une vie du bienheureux poëte ; de Venise, 1617, in-4°, avec les commentaires de frère Jean Tresatti da Lugnano. Nous avons extrait deux cantiques en l'honneur de saint François et de la pauvreté, et nous les avons fait imprimer dans ces NOTES. Ces poésies admirables ont été traduites en portugais par Marc de Lisbonne, et publiées en 1571, in-8°. Il existe aussi une traduction espagnole, publiée à Lisbonne, 1576, in-8°, ex typographia Francisci Correa. On conservait dans la bibliothèque de l'église de Séville un manuscrit latin du B. Jacopone, qui commençait ainsi : « Incipiunt laudes, quas fecit sanctus frater Jacobus de Tuderto, Ord. frat. min., ad utilitatem et consolationem omnium cupientium per viam salutis, crucis et virtutum Dominum imitari. » La Bibliothèque Royale de Paris conserve deux manuscrits précieux de ce poëte précurseur de Dante. Le premier, n° 7883, in-folio, commence par les mêmes paroles que le manuscrit de Séville ; il paraît que c'était un texte canonique ; il est terminé par une série de saintes maximes et de pieuses aspirations à notre Sauveur Jésus-Christ. Le second, n° 8146, in 8°, contient, outre les poésies, plusieurs petits traités spirituels en prose. Le premier de ces traités a pour titre : TRATTATO DEL BEATO JACOPONE DA TODI ; IN CHE MODO L'UOMO PUÒ TOSTO PERVENIRE ALLA COGNITIONE DELLA VERITA ET PERFECTAMENTE LA PACE NELL' ANIMA POSSEDERE. Ce manuscrit a appartenu à Luca di Simone de la Robbia, célèbre sculpteur du quatorzième siècle, qui a décoré de ses œuvres l'antique cathédrale et l'hospice de Pistoie. On trouve des détails très-importants sur le B. Jacopone, dans Wadding et dans le VIRIDARIUM SANCTORUM du jésuite Raderus. Lyon, 1627, in-8°. Jacopone est le premier poëte qui ait composé des vers latins de douze syllabes, et rimés comme les vers de Racine ; voici les premiers vers d'une pièce latine sur la vanité du monde ; je l'ai copiée sur un beau et antique manus-

crit des Origines d'Isidore de Séville, qui appartenait à l'abbaye de Luxeuil, et qui est maintenant dans la bibliothèque de Vesoul (Haute-Saône). Cette pièce est publiée dans deux ou trois grandes collections.

Cur mundus militat sub vana gloria
Cujus prosperitas est transitoria ?
Tam cito labitur ejus potentia
Quam vasa figuli, quæ sunt fragilia,
Plus crede litteris scriptis in glacie,
Quam mundi fragillis vanæ fallaciæ,
Fallax in præmiis virtutis specie,
Quæ nunquam habuit tempus fiduciæ.
Magis credendum est viris fallacibus,
Quam mundi miseris prosperitatibus,
Falsis insomniis et voluptatibus.
Falsis quoque studiis et vanitatibus...

Cet homme admirable mourut dans la nuit de Noël 1306 ; il fut enterré dans l'église des Clarisses de Todi, et on plaça cette inscription sur son tombeau ; elle est l'abrégé de toute sa vie.

OSSA B. JACOPONI DE BENEDICTIS
TUDERTINI, FR. ORDINIS MINORUM,
QUI STULTUS PROPTER CHRISTUM
NOVA MUNDUM ARTE DELUSIT,
ET CŒLUM RAPUIT.
OBDORMIVIT IN DOMINO
DIE XXV DECEMBRIS, ANNO MCCCVI.

XV. EL CAVALLERO ASISIO, en el nacimiento vida y muerte del Seraphico padre Sanct Francisco, en octava rima, par Gabriel de Mata, Frère-Mineur espagnol ; Bilbao, 1687, in-4° ; espèce de poëme épique divisé en trois parties. On y reconnaît le genre chevaleresque espagnol qui devait aboutir à Don Quichotte ; pourtant dans ce poëme tout est historique et vraiment pieux. Gabriel de Mata a écrit aussi en vers les vies de sainte Claire, de saint Antoine de Padoue, de saint Bonaventure, de saint Bernardin de Sienne et de saint Louis, évêque. On voit à la tête de chaque partie du CAVALLERO ASISIO une gravure en bois représentant saint François d'Assise monté sur un cheval de guerre magnifiquement caparaçonné ; il porte l'étendard de la croix, et sur son écu sont peintes les cinq plaies sanglantes de Jésus Christ.

XVI CHRONICA SERAPHICI MONTIS ALVERNÆ, à P. Salvatore Vitale ord. min. Florentiæ, ex officina Zenobii Pignonii, 1630, in-4°.

Cet ouvrage avait paru en italien en 1628. Le P. Vitale habitait le mont Alvernia, il en recueillit tous les souvenirs, et il en forma comme un petit bouquet suave et odoriférant dans cette chronique, et dans un autre ouvrage intitulé : FLORETUM ALVERNINUM. Florence, 1628, in-8°. Cette chronique est très-curieuse, on y trouve un très-grand nombre de détails, de fragments d'auteurs oubliés, entre autres, d'un poëme épique latin, intitulé: FRANCISCIAS, par Mauro Spelli. Voici, pour donner une idée de sa manière, la description qu'il fait du brisement des rochers de l'Alvernia au moment de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ :

Hic specus, hæc rupis disjecta cæca vorago,
Atque immane patens, tum cum sol aureus orbi
Subduxit lucem, lethum indignatus acerbum
Auctoris rerum, et late sola vasta patentis
Telluris gemuere cavis decussa sub antris
Mœniaque horrisono mundi convulsa tremore
Implerunt trepidas gentes mugitibus atris
Apparens primùm, vicinos undique pagos
Spectatum accivit magnæ nova monstra ruinæ;
Namque ferunt vasto tremeret cum pondere tellus
Hæc saxa immanis pœnitus, vi quassa tremoris
Dissiluisse, atque ingenti deducta fragore
Qua modo laxa patent, traxisse voraginis ora. (Lib. XI.)

Il y a bien d'autres poëtes qui ont célébré saint François : dans le texte de notre histoire, nous citons les plus célèbres, ceux qui ont une valeur réelle ; quant aux autres, il est inutile d'en parler. Cependant avec Spelli j'indiquerai encore l'ARBOR S. FRANCISCI, d'Angelo Bardi ; son poëme est en langue italienne. Voici le passage correspondant à celui que nous venons de citer de la FRANCISCIAS :

Son qui scoscese rupi
Più degl' homini sensate
Ch' ove questi al suo Dio
Per Odio il sen partiro,
Queste sol per pieta di lui s' apriro.

On voit à la Bibliothèque Royale un grand volume rempli de planches gravées très-exactement et représentant les différentes parties de la sainte montagne de l'Alvernia.

XVIII. ORBIS SERAPHICUS, historia de tribus ordinibus à Seraphico patriarcha S. Francisco institutis deque eorum progressibus et honoribus per quatuor mundi partes. Ce monument historique est de la plus grande rareté ; il est partagé en cinq volumes. Le

premier a été publié à Rome, 1682, in-folio, ex typographia Stephani Caballi ; le second à Lyon, 1682, in-folio, per Joannem Posuel ; le troisième à Rome, 1684, in-folio, apud Nicolaum Angelum Tinassium ; le quatrième en 1685, à Rome, par le même imprimeur ; le cinquième à Rome, en 1689, in-folio, ex typographia Joan. Jac. Komarek Bohemi. La Bibliothèque des Récollets de Paris possédait, avant la révolution, les tomes I, II, IV, V. La Bibliothèque Royale ne possède que les tomes I, III et IV. Chose singulière, au moment de la suppression des monastères, il ne s'est pas trouvé un bibliographe assez amateur des antiques monuments chrétiens pour compléter cet ouvrage rare et précieux !

Le plan du P. de Gubernatis était si vaste, qu'il n'a pu en réaliser qu'une partie ; voici comment il l'expose au commencement du premier volume :

« Opus prægrande non attenta tenuitate mea, cum merito sanctæ obedientiæ assumpsi, quod octodecim integris voluminibus concludi posse non confido. Superest ergo ut tractationis seriem brevibus aperiam tres in partes repartitum opus (Deo dante) recipies. In prima, tomis quatuor comprehensa, trium ordinum a Seraphico patriarcha institutorum esse physicum vel quasi physicum, quoad quatuor ejus causas naturales, et quoad esse politicum, nempe de causa efficiente, finali, materiali, atque formali, successibus omnibus, qui tum in Ordine Minorum et Clarissarum monialium, tum in Tertio Ordine, qui de pœnitentia dicitur, a principio in hordiernum usque diem evenerunt : simul et de officiis ipsorum, deque omnibus, quæ ad ipsorum esse, aut complementum desiderari possunt ; etiam de capitulis, atque statutis generalibus ibidem editis a religionis exordio ad annum usque 1682, tractatus universum absolvitur.

« In secunda parte, per tomos plurimos distributa, provincias ordinate in familia primo cismontana, deinde in ultramontana, conventus et monasteria, quæ singulis in ordinis nostri provinciis per Europam, Asiam, Africam et Americam vel fuerunt olim, vel impræsentiarum existunt a religionis initio usque nunc, tum ex antiquis scriptoribus, præsertim ab Wadingo, tum ex novissimis notitiis, seu chronicis, quæ jubente reverendissimo P. F. Joseph Ximenez Samaniego, ex ministro generali, atque in cismontanis cooperante reverendissimo P. Antonio a S Joanne, ex commissario generali per singulas provincias, prævio deffinitoris juramento collecta, hùc transmissa sunt, integro, quantum fieri poterit, complemento describemus ; ubi fundatores, protectores, benefactores et religiosi, vel martyrio, vel sanctitate, vel fama pietatis, aut officiis

insignibus, vel legationibus, aut alio ex considerabili; titulo conspicui recensentur ; descriptis tandem provinciis per orbem universum : de missionibus itidem ad partes infidelium destinatis per integrum agetur.

« In tertia parte, quidquid vel ad titulum doctrinæ, vel sanctitatis, vel officiorum, tam intra, quam extra ordinem ; de honoribus tandem vel a romanis pontificibus, vel a regibus, deque favoribus singularibus a Deo ordini concessis plene tractabitur.

Le P. Dominico de Gubernatis a publié entièrement la première partie et le premier volume de la seconde. Voici la division des volumes de la première partie qui sont à la Bibliothèque Royale ; le tome I est partagé en cinq livres. Le premier livre traite de l'institution des Frères-Mineurs, la vie du saint patriarche y est racontée, et on y fait voir la nécessité du renouvellement monastique par le privilége de la pauvreté. Le deuxième livre traite du but de cette nouvelle institution religieuse. Le troisième livre est tout entier consacré à étudier le mécanisme matériel de l'administration hiérarchique de l'Ordre des Frères-Mineurs. Le quatrième est sur la règle, qui est la formalité essentielle d'un Ordre religieux (de essentiali formalitate Ordinis Minorum). Enfin, le livre cinq expose l'histoire des différentes réformes de l'Ordre, après avoir montré les causes du relâchement. Il est curieux de considérer ce vieux tronc franciscain communiquant la vie à dix-sept branches fortes et étendues. — Les tomes III et IV contiennent l'histoire des chapitres généraux depuis le premier réuni à Assise en 1216, jusqu'à celui de Tolède en 1673. Là sont exposés les règlements et les constitutions qui ont développé la règle primitive et l'ont adapté aux lieux et aux circonstances. Viennent ensuite les bulles apostoliques, les décrets des congrégations de cardinaux, et lettres encycliques des maîtres généraux de l'Ordre ; en un mot, tout ce qui concerne l'état politique et constitutionnel de l'Ordre (statum politicum religionis). — Le P. de Gubernatis était non-seulement un érudit consciencieux, mais encore un grand écrivain. Lisez cette page :

« Altissimam Fratrum Minorum gloriam, vel hominum oblivio, vel edacis temporis malignitas silentio potuisset involvere, ni ex immortali rerum gestarum fama, sacrisque Vaticani registris, nomen eorum permaneret in laude. Quippe qui non inter cœnobiticas tantum angustias, sanctitatis merito et miraculorum gloria illustres, sed et ubique terrarum contra spiritales nequitias instructa acie pro suggestu declamantes, sacras litteras in cathedris edocentes, et in aliorum commodum atramento dilucidantes, in urbibus et in pagis, in quovis angulo terræ populum catholicum sanctitatis exemplo, sacro divini Verbi, vel sacramentorum pabulo alere,

defendere, a vitiis revocare, et ad perennem adducere triumphum sine intermissionne contendunt. Verum forte inter infideles inglorii? Saracenos inter, et paganos, hæreticos, et schismaticos, et quovis titulo a veritate fidei aberrantes, incredibili labore vivendo, famem et nuditatem, opprobria et verbera, gravissima quævis vitæ incommoda, mortis pericula, mortemque ipsam non timendo, hæreses convellere, schismata, et errores universos confutare, Christi-Jesu crucem, et Evangelium, supremam Ecclesiæ romanæ venerationem, omnibus ingerere, et proprio sanguine constabilire non dubitarunt. Loquantur ad operum contestationem extrema totius Europæ regna, oquatur Aphrica, audiantur orbis antiqui partes universæ. Ego (inquit Europa) Serviam, Bulgariam, Rasciam, Russiam, Moldaviam, Walachiam, atque Bosniam vidi ab hæresi, ab inveterato schismate, ab idolatriæ cæcitate, per Minoritas, ab universis erroribus expurgatas, Christo et Ecclesiæ romanæ per integram errorum abjurationem sancte reconciliatas; Lithuaniam ab ipsis sancto lavacro regeneratam, Hungariam de Othomanici tyrannide vindicatam, per Germaniæ regna, per Angliam et Belgiam, per Galliam universam, et in omnibus Batavorum confiniis contra sectariorum novitates, Minoritas vidi usque ad effusionem sanguinis pro Christo decertantes, et gloriose triumphantes. Ego (clamat Aphrica) fœdissimis errorum monstris olim oppressa, ab Ægypto ad fretum Gaditanum Franciscanos habui, qui non modo sudoribus immensis, sed et sui cruoris rivulis memet expurgare, perque baptismi lavacrum Christo acceptabilem reddere studuerunt indefesso labore; ab Herculeis Columnis, per Atlanticum mare, Congum et Guineam excurrentes, Æthiopiam perlustrantes, insulas omnes in mediis fluctibus perquirentes, erecto ubique sanctæ Crucis vexillo, beatæ visionis effecerunt. Ego (inquit Asia) innumeris erroribus olim conspurcata, sed obstinatissimo præsertim schismate, Christo et Ecclesiæ usquequaque rebellis, hoc etiam Francisci filiis me debere profiteor, quod laboribus et ærumnis, injuriis, et morte ipsa contemptis, cessare noluerunt, donec prælatos et imperatores meos, abjurato schismate, sedi apostolicæ reconciliarint; atque ut de cæteris meis provinciis taceam, amplissima simul, et barbara Tartariæ regna ad extremum usque in Oriente Carthagum penetrantes, populos innumeros, reges, et imperatores per aquam baptismi christianæ mansuetudini subjecerunt; et novissime vastissima Indiarum regna Christo regenerare potuerunt. Universæ tum finitimæ, tum longinquæ regiones, et quæ etiam, nec solo quidem nomine nobis erant cognitæ, vocem tamen proclamantibus portentis ad nos protendere jam potuerunt; populos suo Minoritarum opera Christo renatos, principes, reges et imperatores sive per se, sive per legatos suos ad nostratium regum aulam, ad œcumenica concilia, ad sacros roman

pontificis pedes cum legitimis tabulis, ad juranda fidei, pacis, et obedientiæ fœdera invicto Minoritarum labore conductos, alte commemorant : tot inter patrata mirabilia ad animarum salutem per antiqui hujus mundi terminos ; etiam novus ille Americanus orbis de Cimmeriis errorum, tenebris veritati, imo vitæ restitutus verè redivivus consurgere non dedignetur. Audivimus eum adeo dæmonum servituti mancipatum, ut viventes filios suos eis immolare non erubuerit ; adeo præ nimia cæci atis caligine suffocatum, ut disputari necesse fuerit, an humanæ rationis capax existeret ; hanc ecce, quam Surius omnium fœditatum cloacam nominavit, jam Seraphim Assisias per filios suos ad humanæ vitæ regulas, imo ad eam sanctitudinis perfectionem adduxit ut primitivæ Ecclesiæ specimen et exemplar ex integro quasi representare videntur.

Verum enim vero, ut paucis de communi loquar, Sedis apostolicæ, Cæsarum item, et regum, etiam infidelium graviora negotia, aliquot Fratrum Minorum industriæ, sollicitudini, ac fidelitati commissa, nunc in humili cultu, simplici, et sincera conversatione, nunc pro rerum exigentia tota majestate, sed semper singulari sapientia, et authoritate, cito, secreto, fideliter, plerumque ultra exspectationem, etiam cum miraculis, gloriose peracta, vidit orbis universus; sedata inde principium bella, pacificatos popularium tumultus, atque per Minores ipsos extinctas omnium stupore tyrannides. Ad Ecclesiæ defensionem, ad fidei propugnationem quid non contulit Minoritarum diligentia? Sacra bella tum consilio, tum opere, miro fervore promota, in colligendis stipendiis, in adhortando, in scribendo, et in dirigendo milite magna felicitate tractavit et expedivit, adderem fidei catholicæ inter Turcas et omnis fere generis infideles purissimum cultum, nisi unum pro omnibus alte proclamaret sanctissimum Jesu Christi sepulchrum, in ipsa Maumetica tyrannide omni reverentia, et devotione custoditum, et peregrinorum pietati reservatum, regna et imperia per fratres vili sacco contectos tam feliciter administrata, qui legendo miratur, admiretur potius, quod in omni tempore Ecclesias etiam metropolitanas, et patriarchales, sacram itidem eminentissimæ dignitatis purpuram, imo et supremas Sedis apostolicæ claves per Fratres Minores omni sapientia et sanctitate gubernatas alte conspexit. Quid tandem potest esse in Ecclesia conspicuum, quid commendabile, quid exceptabile, quod ad ipsius amplitudinem et decorem indefesso labore, laboriosa vita, atramento et sanguine Minoritæ non promoverint? Hæc omnia, et alia id genus innumera ad sacræ Lateranensis Ecclesiæ sustentationem, et ampliationem præstitit, et per humiles filios suos, licet in habitu despicabiles, præstare non cessat sanctissimus pauperum patriarcha Franciscus. «

Et, lorsque ces vieux moines chrétiens succombaient sous le poids

du labeur, ils faisaient une halte dans la prière, et leur âme demandait à Dieu un peu de ce doux repos et de ce rafraîchissement éternel qu'il donne à tous ceux qui l'aiment. Le P. de Gubernatis finit la première partie de son travail par cette touchante prière à la reine des anges et des hommes, à la mère de la divine grâce :

PERORATIO CUM GRATIARUM ACTIONE

« O divinæ atque incarnatæ Sapientiæ Mater, et Virgo semper immaculata, per quam reges regnant, et legum conditores justa decernunt, ecce speciali ex gratia æternæ illius sapientiæ, quæ attingit a fine usque ad finem fortiter, suaviterque disponit omnia, quam in utero tuo virginali carne nostra vestire meruisti, teque, o piissima mater, intercedente, Minoriticas leges, tertio et quarto hujus operis tui tomis comprehensas, mihi jam datum est absolvere. Deo a quo omne datum optimum, et omne donum perfectum de sursum est, universa non possum non accepta referre, quæ ad ejus laudem, ad animarum profectum ibi congesta leguntur. Negligentias vero, somnolentias, et defectus recognosco meos, quos in opere sancto, ex naturali atque vitiata filiorum Adæ conditione interpositis non diffiteor. Si autem finis omnis legis est charitas, et plenitudino legis est dilectio ; cum universa statutorum series, duobus bisce voluminibus digesta, nihil aliud intendat, quam regulæ illius expositionem, quæ est norma vitæ, et arrha gloriæ, quam ex intercessione tua, dictante incarnato Verbo Dei Filio tuo, tibi dilectissimus famulus, et Filii tui signifer S. Franciscus ad nostram instructionem exscripsit ; tu, vera Mater pietatis charitatem veram, tu sinceram dilectionem infunde pectoribus nostris, quatenus a lege peccati sub qua eramus, liberati sub suavissimo Christi Filii tui jugo, quod indicatur benedicto fune, quo, præcingimur, exultemus in lege libertatis, ut post innumeros tibi devotissimos, et dilectissimos heroes, qui tibi hac ex lege summopere placuerunt, dilatetur cor nostrum ad currendam viam horum mandatorum ; donec sub umbra alarum tuarum, ad eum pervenire mereamur, qui dixit Abrahæ : Ego sum merces tua magna nimis. Omnibus etenim, quæ in mundo sunt, alte pro Deo renuntians tuus Ordo Minorum, nihil aliud quam Deum ipsum expostulat. Denique te suppliciter exoro, ut Unigenitum tuum , qui misit operarios in vineam suam, propitium facere digneris, quatenus ex infinita sua pietate qualescumque labores istos omnesque, qui exhinde procedent, fructus benigne respicere, et saltem in dilectarum sibi specialiter, interius tamen in purgatorio igne languentium animarum levamen acceptare non dedignetur. Amen. » (A la fin du tome IV).

C'est une chose à jamais déplorable que cette collection soit restée

inachevée ; elle était faite avec autant d'intelligence que de piété et dans un ordre tout à fait rationnel. Le P. de Gubernatis a fait imprimer à Rome, in-folio, 1689, un premier volume extrêmement rare, intitulé : DE MISSIONIBUS ANTIQUIS ORDINIS MINORUM, ouvrage important pour la grande histoire des missions monastiques. (Voir Lenglet Dufresnoy, tome III, in-4°).

XVIII. JOANNES MARIA DE VERNON. — Annales generales Tertii Ordinis S Francisci. — Paris, Chevillon, 1686, in-folio. La première partie traite en général de l'origine et des progrès du Tiers-Ordre ; la deuxième contient l'histoire des personnages illustres par leur sainteté, qui ont fleuri dans cet Ordre pendant les treizième et quatorzième siècles ; la troisième contient les quinzième, seizième et dix-septième siècles. Le P. de Vernon avait publié ce livre en français, 1667, trois volumes in-8°, et à part les vies de saint François, de sainte Élisabeth de Hongrie, de sainte Marguerite de Cortone, et du bienheureux Raymond Lulle.

XIX. CHRONOLOGIA HISTORICO-LEGALIS SERAPHICI ORDINIS MINORUM, a fratre Michaele Angelo a Neapoli. — Naples, 1650, in-folio. Le second volume n'a jamais paru ; mais on peut regarder comme un complément l'ouvrage publié sous le même titre à Venise, 1718, in-folio, par le P. Jules de Venise. Ces deux recueils, remplis de pièces importantes, forment une histoire assez complète des chapitres généraux.

XX. UBERTINUS DE ILIA, Arbor vitæ crucifixi. — Venise, in-4°, 1438. Lett. goth. — Ubertin de Casal avait connu saint Bonaventure et les premiers disciples de saint François ; son livre est précieux comme tradition. Il a été écrit en 1306, sur le mont Alvernia. — Il a été réimprimé à Venise, 1500, in-folio, par Andream de Bonettis, et en 1564, in 4°. — Frère Laurent de Tosano l'a traduit en italien. A la fin de cet ouvrage on trouve un petit traité mystique assez curieux : CHRISTUS PROLE MULTIPLICANS IN FRANCISCO.

XXI MATHIAS GROUWELS, Récollet de la province de la basse Allemagne, Historia critica sacræ indulgentiæ beatæ Mariæ Angelorum, vulgo de Portiunculâ. Anvers, 1726, in-12, typis Hieronymi Verdussen. — C'est dans ce savant ouvrage qu'il faut chercher la vérité sur cette question tant controversée depuis le quinzième siècle.

XXII. Sur la règle de saint François, consulter : EXPOSITIO IN REGULAM SANCTI FRANCISCI A PATRE HIERONYMO A POLITIO. Excel-

lent traité, imprimé pour la première fois à Rome, 1587, in 4°, — et ensuite à Rome, 1593 ; — à Naples, 1605 ; — à Paris, 1615, in-8° ; — à Cologne, 1615, apud Joannem Kinchium ; — à Naples, 1626, in 8°, apud Carlinum. — LA RÈGLE DU TIERS-ORDRE DE LA PÉNITENCE, traduite et expliquée par le P. Claude Frassen ; Paris, 1671, in-12. — Dans le tome VII des œuvres de saint Bonaventure, édition de Rome, étudier les traités suivants : EXPOSITIO IN REGULAM FRATRUM. — DETERMINATIONES QUESTIONUM CIRCA REGULAM. — QUARE FRATRES MINORES PRÆDICENT ET CONFESSIONES AUDIANT. — ALPHABETUM RELIGIOSORUM. Saint Bonaventure résume ainsi tout cet alphabet des religieux :

Ama paupertatem, sis vilibus contentus,
Bonis semper actibus jugiter intentus.
Cave multiloquium, studeas silere,
Deum omni tempore præ oculis habere.
Esuriem amplectere, gulam refrenando,
Fratrumque convivia segniter sectando.
Gaudere cum gaudentibus, cum flentibus plorare,
Humilibus consentiens, majores honorare.
In omnibus obediens, prælatoque parebis,
Karitatem insuper cum omnibus tenebis,
Lumbos stringe lubricos Domini timore,
Mundans cordis oculum casto cum pudore.
Nihil servans proprium, nudum sequens Christum,
Onus leve sufferens, mundum vincens istum,
Passum Christum recole corde gemebundo.
Quærens Dei gloriam nil aliud in mundo.
Resistendo vitiis, orando ferventer,
Sacramentum sumere debes reverenter.
Tu motum mentis comprime, iram mitigando,
Vanaque colloquia sollicite vitando.
Christo frui cupiens, cellam frequentabis,
Jesum super omnia sic dulciter amabis.
Zelo Dei fervens charitatis igne,
Et in te peccantibus ignoscas benigne.
Non nomen sed factum, non verbum sed adjectum facit beatum.

— COLLATIONES OCTO. — SPECULUM DISCIPLINÆ AD NOVITIOS. — DE PROFECTU RELIGIOSORUM. — DE INSTITUTIONE NOVITIORUM. — REMEDIUM DEFECTUUM RELIGIOSI. — Et enfin l'admirable petit livre DE PERFECTIONE VITÆ AD SORORES, où saint Bonaventure a versé tout son amour.

XXIII. Sur la grande lutte du monde, des biens de la terre, avec les pauvres religieux de Jésus-Christ, il faut consulter les traités de mon dur et prosaïque compatriote Guillaume de Saint-Amour :

Concio de Publicano et Pharisæo ; — De quantitate eleemosynæ ; — De valido mendicante quæstiones ; — Tractatus de periculis novissimorum temporum ex Scripturis sumptus.— Ce dernier ouvrage fut aussitôt traduit en vers français (quanquam Anagniæ damnatus, nihilominus à petulante juventute in linguam gallicam, in que rhythmos vernaculos translatus est, ut facilius a populo intelligeretur. Egass. Bulæus, Hist. universitatis Parisiens., t. iii, p. 348). Ces ouvrages, condamnés par l'autorité spirituelle et par les parlements, sont devenus fort rares. Guillelm. a S. Amor. opera ; in 4°, 1632. — Albert le Grand, saint Bonaventure et saint Thomas soutinrent les droits de Dieu et du spiritualisme. — Saint Bonaventure répondit par cinq traités admirables; il sont imprimés dans le tome vii de ses œuvres : Libellus apologeticus in eos, qui Ordini Fratrum Minorum adversantur. — De tribus quæstionibus ad magistrum innominatum. — De Paupertate Christi. — Quod Christus, et apostoli, et discipuli ejus discalceati incesserunt. — Apologia Pauperum — Ces divers traités de saint Bonaventure ont été imprimés avec ceux de saint Thomas sur le même sujet ; Rome, in 8°, 1773, avec de très-savantes notes du P. Benedictus Bonellius a Cavalesio Ord. Min. observant. — Et du P. Franciscus Bernardus-Maria de Rubeis. Ord. Præd. — De la Boulaie, dans son Histoire de l'Université de Paris, a inséré des pièces fort importantes sur cette grande controverse.

XXIV. La Vie de saint François, par le P. Candide Chalippe, récollet. Paris, in-4°, 1728. C'est le seul travail un peu complet que nous ayons sur le saint patriarche. Les recherches y sont consciencieuses, et j'y ai puisé un grand nombre d'indications.

XXV. La Storia di S. Francesco di Assisi, opera critica di Fr. Nicola Papini. In-4°, 2 vol. Fuligno, 1825. Assez mauvaise œuvre critique, par un ancien général des Frères-Mineurs conventuels.

XXVI. De invento corpore divi Francisci. Rome, 1819, in-4°, imprimerie de la Chambre apostolique. C'est un recueil des interrogatoires et des enquêtes faites par un tribunal formé exprès pour juger la vérité de la découverte du saint corps. On peut y joindre un recueil de pièces officielles et judiciaires, intitulé : Sententiæ dictæ a procuratoribus generalibus familiarum Franciscalium in causa inventi corporis D. Francisci. — Adnotationes subjecit Franciscus Guadagnius advocatus. — In-4° ; Rome, 1820, imprimerie de la Chambre apostolique.

XXVII. Collis paradisi amœnitates, seu sacri conventus

ASSISIENSIS HISTORIÆ, LIBRI II. — P. Angelo de Rivo-Torto. In-4°, 1704 ; livre très-précieux pour la partie artistique de l'histoire de saint François.

XXVIII. LUMI SERAPHICI DI PORTIUNCULA, par Ottavio, évêque d'Assise. Venise, 1701.

XXIX. P. SBARALA. — BULLARIUM FRANCISCANUM. Rome, in-folio, 1759. Dans cette importante collection on trouve des détails curieux sur les premiers couvents de l'Ordre des Mineurs.

XXX. Sur sainte Claire, consulter le P. Joseph de Madrid : VITA S. MATRIS CLARÆ. Lucæ, apud Sebastianum dominicum Capurri, 1727, in-4°. Cette vie a été traduite en italien et publiée à Rome, 1832, in-4°. Surius et les Bollandistes ont publié au 12 août la vie de sainte Claire, écrite quelque temps après sa mort par l'ordre du pape Alexandre IV. — Les Bollandistes ont complété l'édition de Surius avec deux anciens manuscrits : un de leur bibliothèque d'Anvers, l'autre des chanoines réguliers de Corsendonc. — *Vie de sainte Claire d'Assise* par l'abbé F. Demore in-12. Paris. 1856.

XXXI. Sur saint Antoine de Padoue, consulter : VITA ET MIRACULA SANCTI ANTONII PADUANI : — publiée d'abord en espagnol par le père Michel Pacheco; — ensuite en italien par le père François-Marie de Fano ; — en allemand par Jean-Baptiste Bircher, magistrat de Lucerne ; — en latin par les Frères-Mineurs conventuels de Lucerne. Lucerne, 1658, in-12, VITA AUCTORE ANONYMO VALDE ANTIQUO, publiée par les Bollandistes au 13 juin, d'après Surius et plusieurs manuscrits fort anciens. — Le même volume contient avec des notes et des dissertations savantes, LIBER DE MIRACULIS AD CANONIZATIONEM PRODUCTIS, tiré d'un manuscrit du couvent d'Ancône. A la fin se trouvent les actes pontificaux de la canonisation, et encore LEGENDA ALIA, SEU LIBER MIRACULORUM, que Wadding avait publié dans ses Annales, d'après de très-anciens manuscrits. — Voici l'éloge que Barthélemy de Trente fait de saint Antoine dans son LIBER EPILOGORUM IN GESTA SANCTORUM, Ms. de la bibliothèque Barberini, à Rome :

« Antonius quem ipse vidi et cognovi, Hispanus fuit genere, primo regulam Augustini amplectens, deinde Ordinem Fratrum Minorum ingrediens, verbo et exemplo multos ab errore revocavit. Desiderabat etiam Saracenos prædicare, et ex his recipere martyris coronam. Sermone facundus fuit, et multos Christo attraxit. In quodam capitulo fratrum sermonem fecit ; ubi eo sermocinante, sanctus Franciscus cuidam fratri apparuit, congregatis benedicens. Paduanos prædicavit, et multos usurarios ad restituendum induxit. Libros

et sermones compilavit. Demum apud locum qui dicitur Cellas in Domino quievit et inde Ecclesiam S. Mariæ virginis ubi Fratres Minores morantur, et ubi nobile monasterium sancto confessori est inchoatum, transfertur. In morte constitutus, O GLORIOSA DOMINA! etc., devote in ore habebat ; et uni fratrum dixit : Video Dominum. Plura etiam post mortem miracula est operatus. » (Bolland., p. 703, juin, t. II.)

SANCTI ANTONII PADOUANII Ord. MIN. OPERA OMNIA. Paris 1641, in-folio. Édition donnée par le P. de La Haye, avec les œuvres de saint François d'Assise. Elle se compose de ses sermons, de ses expositions mystiques sur l'Écriture sainte, et de ses concordances morales de la Bible, publiées d'après un manuscrit du couvent d'Ara-Cœli, à Rome.

Nous n'étendrons pas davantage cette notice bibliographique des ouvrages où nous avons puisé les matériaux de notre histoire de saint François d'Assise ; nous n'y avons inséré que ce qui nous a paru important après un sérieux et sévère examen. L'Ordre de Saint-François a été un des plus répandus, par conséquent un de ceux sur lesquels on a le plus écrit, et une bibliographie franciscaine complète formerait plusieurs volumes in-folio. Petro Alva, à la tête de son livre, énumère trois cent soixante quatorze auteurs qui ont parlé (ex professo) de saint François d'Assise ; et les auteurs qui n'en ont parlé que par incident sont innombrables.

POÉSIES

I CANTICI DI SAN FRANCESCO

I

Altissimo ; omnipotente ; bon Signore ; tue son le laude, la gloria, lo honore, e ogni benedictione. A te solo se confano, e nullo homo e degno de nominarte.

Laudato sia Dio mio Signore, con tute le creature, specialmente messer lo frate sole : il quale giorna, e illumina nui per lui, e ello è bello, e radiante con grande splendore : de te signore porta significatione.

Laudato sia mio Signore, per suor luna, e per le stelle : il quale in cielo le hai formate chiare e belle.

Laudato sia mio Signore, per frate vento, e per l'aire, e nuvolo. e sereno, e ogni tempo, et per le quale dai a tute creature sustentamento.

Laudato sia mio Signore, per suor aqua, la quale è molto utile, e humile, e preciosa, e casta.

Laudato sia mio Signore, per frate fuocho, per lo quale tu alumini la nocte, e ello è bello, e iocundo, e robustissimo, e forte.

Laudato sia mio Signore, per nostra madre terra, la quale no sostenta, e governa, e produci diversi frutti, e coloriti fiori, e herbe.

Laudato sia mio Signore, per que li que perdonano per lo tuo amore, e sosteneno infirmitade, e tribulatione. Beati queli che sostegnerano in pace : che de altissimo seranno incoronati.

Laudato sia mio Signore, per suor nostra morte corporale : de la quale nullo homo vivente puo scampare. Guai à queli che more in peccato mortale. Beati queli che se trovano ne le toe sanctissime voluntade, che la morte secunda non li pora far male.

Laudate e benedicete mio Signore, e regratiate, e servite à lui con grande humilitade.

II

In foco amor mi mise,
In foco amor mi mise,
In foco d'amor mi mise
Il mio sposo novello,
Quando l'anel mi mise
L'agnello amorosello,
Poiche in prigion mi mise,
Ferimmi d'un coltello,
Tutto il cor mi divise.
In foco amor.

Divisemi lo core
E 'l corpo cadè in terra.
Quel quadrel del amore,
Che balestro disserra,
Percosse con ardore
Di pace fece guerra.
Moromi di dolciore.
In foco.

Moromi innaddolciato.
Ne ven' maravigliate,
Tal colpo m'ha donato
Di lancie innamorate,
E 'l ferro è lungo e lato.
Cento braccia sappiate,
Che m' ha tutto passato .. ..
In foco.

.... ..Passato non per morte,
Ma di diletto ornato :
Poi rivissi si forte
Dentro dal cor fermato,
Che segui quelle scorte,
Che m'haveano guidato
Nella superna corte.
In foco.

Poi che tornato fui,
A Christo feci guerra
Tosto armato mi fui ;
Cavalcai in sua terra

Scontrandomi con lui,
Tostamente l' afferro,
Mi vendicai di lui.
In foco.

Poi che fui vendicato,
Si feci con lui pace ;
Perche prima era stato
L' amor molto verace
Di Christo innamorato :
Or' son fatto capace
Sempre l'ho in cor portato
Di Christo consolato
Infra l'amor mi mise.
In foco.

III

Amor de caritate
Perche m' hai si ferito ?
Lo cor tutt'ho partito,
Et arde per amore.
Arde, e incende,
Nullo trova loco :

Non pò fugir, perche l' e ligato ;
Si se consuma, come la cera al foco,
Vivendo more, languisce stemperato,
Domanda poter fugire un poco,
Et in fornace trovase locato :
Oime do' sun menato.
A si forte languire,
Vivendo si è morire,
Tanto monta l'ardore.

Inanzi ch'io provasse, domandava
Amor a Christo, pensando dolzura ;
In pace di dolzezza star pensava,
For d'ogni pena possedendo altura,
Provo tormento, qual non cogitava,
Chel cor me se fende per calura ;
Non posso dar figura,
De que sostegno semblanza,

Ch'io moro in dolcetanza,
Et vivo senza core.

Ho perduto core e senno tutto,
Voglia e placere, e tutto sentimento.
Ogni bellezza mi par fango brutto,
Delicie e richezze perdimento ;
Un arbore d'amor cun gran frutto
In cor plantato me da pascimento :
Che fe tal mutamento,
In me senza demora,
Iettando tutto fora,
Voglia, e senno, e vigore.

Per comperar l'amore, tutto hò dato ;
Lo mondo, e mene tutto per baratto :
Se tutto fosse mio quel ch' e creato,
Darialo per amor sanza ogni patto ;
Et trovome d'amor tutto ingannato
Che tutto hò dato, e non so o io son tratto :
Per amor son desfatto,
Pazzo si sun creduto :
Ma perche io sun venduto :
De mi non hò valore......

......Che celo e terra grida, e sempre clama,
Et tutte cose ch'io dibbia amare,
Ciascuna dice : Cum tutto core ama,
L'amore ch' hà fatto briga d'abbrazzare ;
Che quel amore percio che te brama,
Tutte ne hà fatte per ti a se trare,
Vego tanto abundare,
Bontade e cortesia,
Da quella luce pia,
Che se spande de fore.

Amor voglio più, se più podesse,
Ma como più, 'l mio core iam non trova,
Più che me dare con cio che volesse,
Non posso, questo e certo senza prova :
Tutto l'hò dato, per c'h'io possedesse
Quel amatore, che tanto me renova.
Bellezza antiqua, e nova,
Dapoi che t'ho trovata.

O luce smesurata
De si dolce splendore.

Vegando tal bellezza, si sum tratto
For de mi, non sò ò sum portato ;
Lo cor se strugge come cera sfatto,
De Christo se retrova figurato ;
Jam non se trovò mai tal baratto,
Per vestir Christo tutto m'ho spoliato,
Lo cor si transformato,
Amor grida, che sente,
Anegata e la mente,
Tanto sente dolzore.

Ligata e la mente cum dolceza,
Tutta se destendo ad abbrazzare ;
E quanto più resguarda a la belleza,
Tanto for de se più fa gittare ;
In Christo tutta posa cum riccheza,
De si memoria nulla pò servare ;
Ormai ad si più dare,
Altra cosa non cura,
Ne pò perder valura,
De si omne sentore.

In Christo transformata quasi è Christo,
Cum Dio unita tutta sta divina,
Sopra ogn'altura e si gran acquisto,
De Christo e tutto 'l suo, sta Regina.
Or dunca io potesse star più tristo,
De colpa domandando medicina :
Nulla ce più sentina,
Dove trovi peccato;
Lo vecchio n' è mozzato,
Purgato ogni fetore.

In Christo è nata nova creatura,
Spogliato homo vecchio, e fato novello ;
Mà tanto l'amore monta cum ardura,
Lo cor per che se fenda cum coltello,
Mente cum senno tolle tal calura :
Christo se me trae tutto tanto bello,
Abrazo me cum ello,
Et per amor si clamo,

Amor che tanto bramo,
Fa me morir d'amore.

Per te amor me consumo languendo,
Et vò stridendo per te abrazare :
Quando te parti, si moro vivendo,
Sospiro, e plango per ti ritrovare,
Et retornando el cor se va stendendo
Che in te si possa tutto transformare :
Donca più non tardare,
Amor or me soveni,
Ligato si me tiene,
Consumame lo core.

Resguarda dolce amore la pena mia,
Tanto calor non posso soffrire :
L'amor m'a preso, non sò o io me sia,
Que faza, o dica, non posso sentire,
Como smarito si vo per la via,
Spesso strangoscio per forte languire,
Non sò como sostenire
Possa tal tormento,
Lo qual cum passamento
Da me fura lo core......

—

CHRISTO.

Ordena questo amore, tu che m'ami,
Non è virtù senza ordene trovata :
Poiche trovare tanto tu me brami,
Sia la mente cum virtù renovata,
Ad me amare, voglio che tu chiami,
La caritate qual sia ordenata :
L'arbore si è provata,
Per l'ordene del frutto,
Lo qual demonstra tutto,
Dogni cosa el valore.

Tutte le cose che aio create,
Sun fatte cun numero e mensura,
Et al lor fin son tutte ordenate,
Conserva se per orden tal valura,
E molto pïù ancora caritate,

E ordenata ne la sua natura :
    Donca com per calura,
    Anima tu se impazzita ?
    Fora d'ordene tu se' uscita,
    Non te infreno el fervore.

—

FRANCESCO.

Christo lo cor tu m'hai furato,
Et dici che adamare ordin la mente,
Como da poi che in te sono mutato,
De mi esser po ramaso convenente?
Si come ferro, che tutto è infocato,
Et aere dal sol fatto relucente,
    De lor forma perdente
    Son per altra figura,
    Cosi la mente pura
    De ti e vestita amore.

Mà da che perde la sua qualitate,
Non po la cosa da si operare,
Como e formata si ha potestate,
Et opera cum frutto si pò fare :
Donca se è transformata in veritate,
In te sol Christo che se dolce amare,
    A ti si po imputare,
    Non à mi, quel ch'io fazo :
    Pero seo non te plazo,
    Tu a te non placi amore.

Io so ben questo che seo sum impazzito,
Tu summa sapienza me l'hai fatto,
E questo fo da ch'io fui ferito,
Et quanto cum l'amor feci baratto,
Che mi spogliando fui da te vestito,
A nova vita non so como fui tratto,
    De mi tutto disfatto ;
    Or son per amor forte,
    Rotte son le porte,
    Et iazo teco amore.

A tal fornace perche me menavi,
Se tu volevi che havesse temperanza,

Quando si smesurato me te davi,
Tollevi da me tutta mesuranza,
Poiche picciolello tu me bastavi,
Tenerti grande non aggio possanza :
Onde ne c'è fallanza,
Amor l'e tua, non mia,
Pero che questa via,
Tu la facesti amore.

Tu dall'amor non te defendesti,
De celo in terra el te fe venire,
Amore a tal bassezza descendesti,
Com'homo despetto per lo mondo gire,
Ne casa ne terre non volesti,
Tal povertate per nui arricchire.
In vita, e in morire,
Mostrasti per certanza,
Amor desmesuranza,
Che ardeva in lo tuo core,

Com'ebrio per lo mondo spesso andavi,
Amor te menava com'homo venduto,
In tutte cose amor sempre mostravi
De ti quasi niente perceputo.
Che stando in lo templo si gridavi,
A bever vegna chi ha sostegnuto,
Sete d'amor havuto,
Chel gli sera donato.
Amor smesurato,
Che pasce con dolzore......

... Amor amore, che si m'hai ferito,
Altro ch'amor non posso gridare.....
Amor amore si forte m'hai rapito,
Lo core sempre spande per amare,
Per te voglio spaamare.
Amor che eo reconoscera.
Amor per cortesia
Fame me morir d'amore.

Amor amore son Gionto à porto
Amor amore Jesu dammi conforto,
Amor amore Jesu si m'ha infiammato,
Amor amore Jesu iò son morto :
Fami star amor sempre abbrazato,

Cum teco transformato
In caritate, e in somma veritate.
Amor, amor, amor,
Ogni cosa clama Amore :
Amor tanto sei profundo,
Che più t'abbraccia,
Tanto più ti brama.

Amor, amor, tu sei cerchio rotundo
Con tutto el core, chi ti entra sempre t'ama,
Che tu sei strame, e trama per vestire.
E cosi dolce, che sempre crida amor, amor, amor,
Quanto tu mi fai amor, nol posso patire :
Amor, amor, tando mi te dai ;
Amor, amore, ben credo morire ;
Amor tanto preso m'hai,
Amor, amor, fammi in te transire.
Amor dolze languire.
Amor mio desioso,
Morir si dilettoso,
Amor mio delectoso ,
Anegami in amore.

Amor, amor, lo cor si me spezza ;
Amor, amor, tal sente ferita :
Amor Jesu, tramme a la tua belezza :
Amor, amor, per te son io rapita :
Amor, amor, viver for de ti spreza :
Amor, amor, l'anima teco unita,
Amor, tu sei sua vita ;
Jam non se po partire,
Perche la fai languire,
Tanto struggendo amore.

Amor, amor, Jesu desideroso,
Amor, amor, morir vo't'abrazando ;
Amor, amor, dolce Jesu meo sposo
Amor, amor, la morte te domando.
Amor, amor, Jesu si pietoso ;
Tu me te dai in te transformato,
Pensa che io vo'spasmando :
Non so ò io me sia,
Jesu speranza mia
Abissa me en amore.

POESIE DEL B. JACOPONE DA TODI

I

Dolce amor di povertade
Quanto ti degiamo amare!

Povertade poverella
Umiltade è tua sorella :
Ben ti basta una scudella
Et al bere e al mangiare.

Povertate questo vole
Pan e acqua e erbe sole,
Se le viene alcun di fore,
Si vi aggiunge un po di sale.

Povertade va sicura,
Che non ha nulla rancura,
De'ladron non ha paura,
Che la possino rubbare.

Povertà batte alla porta,
E non ha sacca nè borsa ;
Nulla cosa seco porta,
Se non quanto ha mangiare.

Povertade non a letto,
Non ha casa, c'haggia tetto ;
Non mantile ha pur nè desco,
Siede in terra a manducare.

Povertade muore in pace,
Nullo testamento face ;
Ne parenti nè cognate
Non si senton litigare.

Povertade amor giocondo,
Che disprezza tutto il mondo;
Nullo amico le va'ntorno
Per aver ereditade.

Povertade poverina,
Ma del cielo cittadina,
Nulla cosa, che è terrena
Tu non puoi disiderare.

Povertade, cheva trista,
Che disidera richezza,
Sempre mai ne vive afflitta,
Non si puo mai consolare.

Poveità fai l'huom perfetto,
Vivi semprè con diletto :
Tutto quel li fai sogetto,
Che ti piace disprezzare.

Povertade non guadagna ;
D'ogni tempo è tanto larga,
Nulla cosa non sparagna
Per la sera o pe'l dimane.

Povertade va leggera ;
Vive alegra e non altera ;
Et per tutto forastera ;
Nulla cosa vuol portare.

Povertà, che non è falza
Fa ben sempre per usanza ;
E nel cielo aspetta stanza,
Che'l de'aver pe'redetare.

Povertà, gran monarchia,
Tutto l'mondo nai'n tua balia ;
Quant'hai alta signoria
D'ogni cosa, ell'hai sprezzata.

Povertà, alto sapere ;
Disprezzando possedere ;

Quanto auvilia il suo volere,
Tanto sale in libertade.

Al ver povero professo
L'alto regno vien promesso :
Questo dice Christo istesso,
Che gia mai non puo fallare.

Povertà alta perfettione
Tanto cresce tuo ragione,
C'hai già in possessione
Somma vita eternale.

Povertade graziosa,
Sempre allegra e abondosa,
Chi puo dir gia indegna cosa
Amar sempre povertade ?

Povertade che ben t'ama,
Com'piu t' assaggia più n'affama,
Che tu s' quella fontana,
Che già mai non può scemare.

Povertade va gridando,
A gran voce predicando ;
Le richezze mette in bando,
Che si deggiano lassare.

Disprezzando le richezze
E gli onori e l'alterezze,
Dice ; ove son le rechezze
Di color, che son passati ?

Povertade chi la vuole
Lassa in mondo e' le sue fole ;
Et si dentro come fore
Se medesmo ha da sprezzare.

Povertade è nulla havere,
Nulla cosa possedere ;
Se medesmo vil tenere,
E con Christo poi regnare.

Libro II, cant. IV.

II

O Francesco poverello
Patriarca novello,
Porti novo vessillo
De la croce segnato.

Di croce troviam sette
Figure dimostrate,
Come troviamo scritte
Per ordine contate.
Haggiole abbreviate,
Per poterle contare ;
Ch'incresce l' ascoltare,
Devo lungo è 'l trattato.

La prima nel principio
Di tua conversione ;
Palazo in artificio
Vedesti in visione,
Et piena la magione
Di scuda cruciate,
L'armi in cio dimostrate
Del popol, chè tè dato.

Stando in oratione,
Di Christo meditando,
Tale infocatione
Ti fu infusa pensando,
Che ciò poi rimembrando,
Sempre ne lagrimavi.
Christo ti ricordavi
Nella croce levato.

Christo ti disse allhora ;
Se vuoi po' me venire,
La croce alta decora
Prendi con gran desire :
Cura di annichilire,
Se vuoi me seguitare,
Et te medesmo odiare,
Il tuo prossimo amato.

Stando la terza volta
A guardar tu a la croce,
Christo ti disse ; ascolta
(Con gran suono di voce

Per nome chiamo el doce
Francesco tre fiata)
La Chiesa è disviata,
Ripara lo suo stato.

Poi la quarta fiata
Vidde frate Silvestro
Una croce inaurata
Fulgente nel tuo petto.
Il Draco maladetto,
Ch' Asisi circondava,
La voce tua fugava
Di tutto quel Ducato.

O portento mirifico,
La Croce di due spate
Vidde in te fra Pacifico
Cosi ensemora attate,
Che in traverso scontrate;
Una dal capo a i piedi ;
L'altra alle bracchia vedi,
Se in Croce il fai spiegato.

Viddeti in acre stare
Beato fra Monaldo,
Ov' era a predicare
Santo Antonio tra tanto :
En Croce te mostrando
Frati benedicevi ;
Poi li disparevi,
Como trovam contato.

La settima, a Laverna
Stando in oratione,
Ne la parte superna
Con gran divotione,
Mirabil visione
Seraphin apparuto,
Crucifisso è veduto
Con sei ale mostrato.

Incorporotti stimmate
A lato piedi e mano ;
Duro gia fora a credere,
Se nol contiam di piano ;
Staendo vivo e sano
Molti si l'han mirate,
L'ha morte dichiarate,
Da molti fu palpato.

Fra gli altri sancta Chiara
Si gli appiccò co i denti
Di tal tesauro avara
Essa con la sua gente.
Ma non valse niente,
Che quel chiavo di carne
Trovo qual ferro starne
Ben duro e annervato.

La sua carne bianchissima
Pareva puerile ;
Avanti era brunissima
Per li freddi nevilli.
La fe amor si gentile,
Parea glorificata,
Da ogni gente ammirata
Del marabil ornato.

La piega laterale
Rosa parea vermiglia.
Il pianto si eratale,
Quale la maraviglia ;
In vederla, simiglia
Di Christo crucifisso.
Lo cor era in abisso,
Fedendo tal specchiato.

O pianto gaudioso
Ripieno d'ammiranza !
O pianto dilettòso
Pieno di consolanza !
Lacrime in abondanza
Ci furo allor gettate,
Veder tal novitate,
Christo novo piagato.

Fin giuso a le calcagna
Da gli occhi trahe l'umore
Questa veduta magna
D'esto infocato ardore.

A i santi stetti in core;
A lui di fuor è uscito
Il basalmo polito,
Che 'l corpo ha penetrato.

Dell' altissima palma,
Do' salisti Francesco,
Il frutto pigliô l'alma
Di Christo crocifisso,
Fosti in lui si trasfisso,
Che mai non ti mutasti:
Com ti ci trasformasti
Nel corpo è miniato.

L'amore ha questo officio,
Unir due in una forma.
Francesco nel supplicio
Di Christo lo trasforma;
Imprese quella norma
Di Christo, c'havea in core:
La mostra fe l'amore
Vestito d'un vergato.

L'amor divino altissimo
Con Christo l'abbracciòe;
L'affetto ardentissimo
Si lo c' incorporoe.
Lo cor li stemperoe
Come cera a sigillo;
Et impresseci quello,
Ov' era trasformato.

Parlar di tal figura
Con la mia lingua taccio:
Mysteria si oscura
D'intendere soiaccio:
Confesso, che non saccio
Spiegar tanta abondanza,
La smisurata amanza
Del cor tanto infocato.

Quanto fosse quel foco
Non lo potiam sapere;
Il corpo suo tal gioco
Non potè contenere.
In cinque parti aprire
Lo fece la fortura,
Per far dimostratura,
Che in lui era albergat

Nullo troviamo santo,
Che tai saigni portasse.
Mysterio alto cotanto
Se Dio non rivelasse,
Buono è, che io lo passe:
Non ne saccio parlare.
Il potran quei trattare,
Che l' averan gustato.

O stimmate ammirate,
Fabricate divine!
Gran cosa dimostrate,
Che a tai segni conviene;
Saperassi alla fine,
Quando sarà la giostra,
Che si fara la mostra
Del populo crociato.

O secca anima mea,
Che non puoi lacrimare,
Surgi, vientene via
D'esto fonte a potare,
Qui puoiti inebriare,
Et non te ne partire.
Lassatici morire
Al fonte innamorato.

Libro III, cantic. XXIII

DANTE

O insensata cura de mortali,
Quanto son difettivi sillogismi
Quei, che ti fanno in basso batter l'ali !
Chi dietro a jura, e chi ad anforismi
Sen' giva, et chi seguendo sacerdozio,
E chi regnar per forza, e per sofismi :
E chi rubare, e chi civil negozio,
Chi nel diletto della carne involto
S'affaticava, e chi si dava all' ozio :
Quando da tutte queste cose sciolto
Con Beatrice m'era suso in cielo
Cotanto gloriosamente accolto.
Poichè ciascuno fu tornato ne lo
Punto del cerchio, in che avanti s'era,
Fermossi, come a candelier candelo :
Ed io senti dentro a quella lumiera,
Che pria m'avea parlato, sorridendo
Incominciar facendosi piu mera ;
Cosi, com'io del suo raggio m'accendo,
Si riguardande nella luce eterna,
Li tuo' pensieri, onde cagioni, apprendo
Tu dubbi, ed hai voler, che si ricerna
In si aperta e si distesa lingua
Lo dicer mio, ch'al tuo sentir si sterna :
Ove dinanzi dissi : u'ben s'impingua,
Et là u'dissi : non surse il secundo :
E qui è uopo che ben si distingua.
La Providenza, che governa 'l mondo
Con quel consiglio, nei quale ogni aspetto
Creato è vinto, pria che vada al fondo,
Perocchè andasse ver lo suo diletto
La sposa di colui, ch' ad alte grida
Disposo lei col sangue benedetto,
In se sicura e anche a lui piu fida :

Duo principi ordino in suo favore,
Che quinci e quindi le fosser per guida.
  L'un fu tutto Sarafico in ardore,
L'oltro per sapienzia in terra fue
Di Cherubica luce uno splendore.
  Dell'un diro, perocchè d'amendue
Si dice, l'un pregiando, qual ch'uom prende,
Perchè ad un fine fur l'opere sue.
  Intra Tupino e l'acqua, che discende
Del colle eletto dal beato Ubaldo,
Fertile costa d'alto monte pende,
  Onde Perugia sente freddo e caldo
Da Porta Sole, e dirietro le piange
Per greve giogo Nocera con Gualdo.
  Di quella costa là, dov' ella frange
Piu sua rattezza, nacque al mondo un sole.
Come fa questo talvolta di Gange.
  Pero chi d'esso loco fa parole
Non dica Ascesi, che direbbe corto.
Ma Oriente, se proprio dir vuole.
  Non era ancor molto lontan dall' orto,
Ch'è commincio a far sentir la terra
Della sua gran virtude alcun conforto.
  Che per tal donna giovinetto in guerra
Del padre corse, a cui, com'alla morte,
La porta del piacer nessun disserra :
  E dinanzi alla sua spirital corte,
Et coram patre le si fece unito,
Poscia di di in di l'amo piu forte.
  Questa, privata del primo marito,
Mille e cent' anni e piu dispetta e scura
Fino a costui si stette senza invito :
  Nè valse udir, che la trovo sicura
Con Amiclate al suon della sua voce
Colui, ch'a tutto 'l mondo fe' paura :
  Nè valse esser costante, nè feroce,
Si che dove Maria rimasse giuso,
Ella con Christo salse in su la croce.
  Ma perch'io non proceda troppo chiuso,
Francesco e Povertà per questi amanti
Prendi oramai del mio parlar diffuso.
  La lor concordia, e i lor lieti sembianti
Amore e maraviglia, e dolce sguardo

Faceano esser cagion de' pensier santi :
  Tanto che 'l venerabile Bernardo
Si scalzo prima, e dietro a tanta pace
Corse, e correndo gli parv' esser tardo,
  O ignota richezza, o ben verace !
Scalzasi Egidio, e scalzasi Silvestro
Dietro allo sposo, si la sposa piace.
  Indi sen' va quel padre, et quel maestro
Con la sua donna, e con quella famiglia,
Che già legava l'umile capestro :
  Nè gli gravo vilta di cor le ciglia,
Per esser fi' di Pietro Bernadone,
Nè per parer dispetto a mara viglia.
  Ma regalmente sua dura intenzione
An Innocenzio aperse, e da lui ebbe
Primo sigillo a sua religione.
  Poi che la gente poverella crebbe
Dietro a costui, la cui mirabil vita
Meglio in gloria del ciel si canterebbe ;
  Di seconda corona redimita
Fu per Onorio dall'eterno spiro
La santa voglia d'esto archimandrita :
  E poi che per la sete del martiro
Nella presenza del Soldan superba
Predico Christo, et gli altri, che 'l seguiro ;
  Et per trovare a conversione acerba
Troppo la gente, et per non stare indarno,
Reddissi al frutto dell' Italica erba.
  Nel crudo sasso intra Tevere ed Arno
Da Christo prese l'ultimo sigillo,
Che le sue membra du'anni portarno.
  Quando a colui, ch'a tanto ben sortillo,
Piacque di trarlo suso alla mercede,
Ch'egli acquisto nel suo farci pusillo ;
  A i frati suoi, si com' a giuste erede :
Raccomando la sua donna piu cara,
Et commando che l'amassero a fede :
  E del suo grembo l'anima preclara
Muover si volle tornando al suo regno :
E al suo corpo non volle altra bara.
  Pensa oramai qual fu colui, che degno
Collega fu a mentener la barca
Di Pietro in alto mar per dritto segno :

E questi fu il nostro Patriarca :
Perchè qual segue lui, com'ei comanda,
Discerner puoi, che buona merce carca,
Ma il suo peculio di nuova vivanda
E' fatto ghiotto si, ch'esser non puote,
Che per diversi salti non si spanda:
E quanto le sue pecore rimote,
E vagabonde piu da esso vanno,
Piu tornano all'ovil di latte vote.
Ben son di quelle, che temono 'l danno,
E stringonsi al pastor ; ma son si poche,
Che le cappe fornisce poco panno.
Or se le mie parole non son fioche,
Se la tua audienza è stata attenta,
Si cio, ch'ho detto, alla mente rivoche,
In parte fia la tua voglia contenta :
Perchè vedrai la pianta ove si scheggia,
E vedra il corregger, ch'argomenta
Du' ben s'impingua, se non si vaneggia.

Il Paradiso, canto XI

LOPE DE VEGA

ROMANCE AL SERAPHICO PADRE SAN FRANCISCO

Un mancebo mercader
  Quiso casarse en su tierra,
  Dos casamientos lo trahen
  De dos hermosas doncellas.
Humildad llaman la una,
  La otra llaman Pobreza ;
  Damas que Dios quiso tanto,
  Que nacio y murio con ellas.
La Humildad le ha prometido
  La silla, que por sobervia
  Perdio en el cielo Luzbel,
  Para que se assiente en ella,
La Pobreza le promete
  En dote la vida eterna,
  Que despues de darse Dios,
  No tiene mayor riqueza.
Con entrambas se desposa,
  Haviendo sido tercera
  Del dichoso casamiento
  La castidad que professa.
Christo viene a ser padrino,
  Dando a Francisco por prenda
  Del dote sus cinco llagas,
  Que es quanto gano en la tierra.
Hacense las escrituras,
  Y escribe Dios de su letra
  En sus pies costado y manos
  Lo que ha de haver de su hacienda.
O qué rico mercader,
  Pues Christo mesmo confiessa
  Con cinco firmas de songre
  Que est a pagada la deuda.
A la boda, a la boda
  Virtudes bellas,
  Que se casa Francisco.
  Y hay grandes fiestas.

A LAS LLAGAS

Altiempo que el Alva llora
  Sobre azuzenas y lirios,
  Y con letras de diamantes
  Hojas escribe en jacintos :
En las montanas que Alverna
  Corona de asperos riscos,
  Que para llegar al cielo
  Forman de nieve obeliscos ;
Dando silencio las aves
  Ya en las ramas, ya en los nidos,
  Que para aprender amores
  Suspenden sus dulces silvos :
Emmudeciendo las fuentes
  Aquel sonoro ruido,
  Porque impedir los amantes
  Nunca fue de pechos limpios :
Francisco a Christo pedia
  Enamorado de Christo,
  Que le dé sus mismas penas,
  Como es de quien ama oficio :
Quando rompiendo los ayres
  Un Seraphin cruzifixo
  Llego a pecho seis alas
  Aunque eran sus llagas cinco.
Francisco dejando el suelo
  Todo en extasis divino,
  A cinco flechas de amor
  Rinde los cinco sentidos.

A las tres de los tres clavos
  Dar sus tres potencias quiso,
  Que para el costado el alma
  Le parece proprio sitio.
Entonces con fuego ardiente
  El Seraphin encendido
  Haciendose todo un sello,
  Con ser su ser infinito,
Imprimiole como estampa,
  Viendole papel tam limpio,
  En el cuerpo a Christo muerto,
  Y en el alma a Christo vivo.
Tal suele obediente cera
  Mostrar el blason antiguo
  Sobre la mena a su dueno
  En un instante esculpido.
Quedo Francisco sagrado
  Como aquel lienzo divino,
  Que si alli imprimio su sangre,
  Aqui sus dolores mismos.
Y para mayor favor
  Mas honrado en el martyrio,
  Pues le dio el hombre las llagas,
  Y el mismo Dios a Francisco.
O Séraphin soberano,
  Glorioso aun estando vivo.
  Pues la llaga del costado
  Se la dieron muerto a Christo.
Si vivo las cinco muestra.
  Es quando glorioso vino
  Ya triumphador de la muerte
  Con los despojos del limbo.
Si la silla, que en el cielo
  Perdio Luzbel por altivo,
  Por humildad ocupastes,
  Luz sois en el cielo empyreo.
Vos os hicistes menor,
  Pero Dios tan grande os hizo,
  Que el sol pisado de vos
  Piensa que le pisa Christo.
Ajustado Dios con vos,
  Como Elias con el nino,
  Resuscito la humildad,
  Que professan vuestros hijos.
Qué exemplo un Buenaventura,
  Un Antonio, un Bernadino,
  Un Diego, un Julian, y tantos
  Pontifices y Arzobispos !
Cielo es vuestra Religion,
  Y como sol haveis sido,
  Quereis que haya luna Clara
  Mas que su mismo appellido.
Pues infinitas estrellas,
  Son martyres infinitos,
  Como las llagas parece
  Que el Imperio haveis partido.
Y por esso tantos Reyes
  Sobre brocados ricos
  Pusieron vuestro sayal
  Por mas precioso vestido.
Vuestro Cordon es la escala
  De Iacob, pues hemos visto
  Por los nudos de sus passos
  Subir sobre el cielo empyreo,
No gigantes, sino humildes,
  Porque su brazo divino
  Levanta rendidos pechos,
  Y humilla pechos altivos.

SONETOS AL SERAPHICO PADRE S. FRANCISCO

Si de piel asperissima vestido,
  El cabello revuelto y erizado,
  Al grand Bautista en el Jordan sagrado,
  Si es Christo, le preguntan, prometido :
A vos, aunque tambien con piel cenido,

Pero en manos, costado y pies llagado,
En Christo por amores transformado,
Y a Christo en cuerpo y sangre parecido
Como os llamara, si Israel os viera ?
Y porque la humildad vuestra se arguya,
Qué digerades vos despues de visto ?
Quién duda que Francisco respondiera,
No soy yo Christo, soy estampa suya,
Ni vivo como yo, vive en mi Christo ?
Cayga el hermoso como cedro y palma,
Cayga el Cherub, que fue su nacimiento
Con el Aurora, y tuvo atrevimiento
Donde todo poder se humilia y calma.
Cayga, perdiendo la victoria y palma,
Del monte del excelso Testamento,
Y suba la humildad al mismo assiento,
A vos, Francisco humilde, en cuerpo y alma.
Si al crucifixo Seraphin divino
Volveis los rayos, sois espejo claro
Tan parecido, quando en vos se mira,
Que ya sois Seraphin y al justo vino,
Subiendo a ser del que cayo reparo,
Angel no es mucho, mas llegada admira.

VIE DE SAINT FRANÇOIS EN VERS FRANÇAIS

Les précieux fragments que nous donnons ici sont tirés d'une vie manuscrite de saint François d'Assise, écrite au treizième siècle, peu d'années après sa mort, par un Frère-Mineur Français. C'est une traduction de l'histoire latine de Thomas de Celano, composée par l'ordre de Grégoire IX, comtemporain, ami et protecteur de saint François ; le vieux poëte français proteste qu'il est scrupuleusement resté dans la vérité :

Seignor, ce n'est pas fable
Que je vos ai conté
Ainz est chose créable
Escrit d'autorité,
Ni a coulpe dotable
Ne soit de vérité.

Ainsi ce récit épique, si l'on peut se servir de cette pompeuse expression, doit être considéré comme AUTORITÉ, d'abord parce qu'il est contemporain, ensuite parce qu'il est toujours d'accord avec les autres historiens. Ces fragments du treizième siècle, un peu antérieurs à Joinville, ne pourraient-ils pas offrir quelque intérêt aux amateurs de notre vieille langue française ?

Cette vie en vers français est contenue dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale, BALUZE, 7956 [2] (in-4°, sur vélin), avec deux traités théologiques aussi écrits en vers français. D. Bernard de Montfaucon dans sa BIBLIOTHECA BIBLIOTHECARUM MANUSCRIPTORUM, tome II, page 1271, parle d'un manuscrit exactement semblable, qui était conservé à l'abbaye de Saint-Evroult, en Normandie. Il contenait :

Le MANUEL DES PÉCHÉS, ou la MANIÈRE DE SE BIEN CONFESSER ; un TRAITÉ DES SACREMENTS ; VIE ET MIRACLES DE SAINT FRANÇOIS, FONDATEUR DES MINEURS. — Tout cela était écrit en vers français. Ce serait une curieuse étude que celle de la division du travail des écrivains dans les monastères, et comment les manuscrits contenant les mêmes matériaux sortaient des mêmes monastères, comme plus tard les principales villes savantes de l'Europe ont eu leur spécialité typographique.

PROLOGUE

A la loenge et à l'onor
De Jhesuchrist Nostre Seignor,
Et de sa glorieuse Mère,
Et de saint François nostre père;
Et de noz frères la requeste
Qui de ce faire m'amoneste ;
Qui me commandent en priant
Et me prient en commandant,
Se Dex grâce me viaut doner,
De saint François voil translater
La sainte vie, au plus briemant
Que je porrai, veraiement,
Sanz rien oster et sanz riens mestre,
Se je puis, fors ce qu'an la letre
Ai trouvé escrit en l'estoire.
Que conforme pape Grégoire.
. . . .

PREMIÈRE PRÉDICATION

Lors commença à preeschier
Et as péchaors anuncier
Les paroles de pénitence ;
Qu'ils venissient à repantence.
Simples estoient ses paroles ;
Mas n'i èrent ne vainnes ne foles.
Ainçois parloit si ardanmant
De Deu, et si ataingnamnant
Que trop de li se merveloient
Trestuit icil qui l'esgardoient
Qu'il n'estoit pas granmant lassé.
Max Dex l'avoit bien espiré,
Si com il fit le péchaor
De qui il fit preeschaor.
Ses paroles furent ardanz,
Perçarent les ceurs des oianz.
Dex tele grace li dona
Que à preeschier commança
En la cité où il fu nez,
Et où ses sainz cors fu posez.
Là où aprist là enseigna.
Là où commença là fina.
Chascune foiz qu'il preeschoit
Et a aucun home parloit,
Primes disoit: «Dex nos doint pes!»
Et por ceste costume après
Nostre doz sain père, tenom
Totes les foiz que nos parlom.
Pes ama et pes preecha,
Les descordanz à pes torna.
. . . .

AMOUR DE SAINT FRANÇOIS POUR LA NATURE

Li bon Français de vie nete
Por la vallée d'Epoleite
Od ses frères .j. jor ala.
Ou chemin devant soi garda ;
D'oisiaux vit une grant volée
Qui estoit illeuc assemblée,
Et près dou chastel descendue.
Maintenant com il l'ot vaue,
Cele part corut et guerpi
Ses frères, qu'il menoit od li.
Por l'amor de Nostre Seignor,
De totes choses créator,
Totes créatures amoit.
La corut plustôt qu'il pooit ;
Si n'estoit-il pas moult isniax.
Diverses menières d'oisiax
J'avoit ; il les salua
Bonemant, et araisona
Autresin comme s'il aussent
Raison, et entendre saussent
Les paroles que il disoit.
Quand vit que nus ne se movoit

Por li, n'aloient ça ne la,
Plus pres et parmi aus ala,
Ne onques por ce nus ne se mut.
François mout liez entre aus estut
Donc dit que enprès se tenissent
Et la parole Deu oissent
Lors commança à sarmoner
Aux oisiaux, et de Deu parler.
Entre autre chose que il dit
Tele annoncion lor i fist :
« Frères oisiaus, vos devez bien
« Nostre Seignor sor tote rien
« Amer, et servir, et loer,
« Eles don vos poez voler
« Là où vos volez vos dona
« A cèle ore qu'il vos forma.
« De plume moult bien vos vesti
« Et trestouz vos cors en covri.
« Mension en l'air vos assit
« Et, por sa grant douçor, vos fit
« Nobles en terre créatures ;
« Quar vos estes touz dis sanz cures.
« Vos ne soiez, ne ne semez,
« Ne grainges ne greniers n'avez;
« Bien devez amer ce Seignor
« Qui vos porvut sans labor. »
Li oisau trestuit l'esgardoient,
Les eles et lor cos levoient,
Od granz joies les bes ovroient,
D'entendre le semblant faisaient;
Là ou voloit, entre aux aloit
Et à sa cote les toichoit ;
Onques .j. ne s'an remua
Devant ce que il les seigna,
Et commanda que à Deu alassent
Et là où vodroient volassent.
Les genz bien croire le devaient,
Quant li oisel le connoissoient.
Lors se commança à blâmer
Et moult durement accuser,
Et dit qu'el avoit préchié
Aus oisiaux, que si l'escoutaient
Et la parole Deu ooient.
Totes bestes amonestoit ;
Frères et sœurs le apeloit,
Qu'il loassent Nostre Seignor
Et amassent lor créator.
A François tuit abéissaient
Et son commandemant fesoient
Por plusors les poons mostrer.
Il devoit .j. jor sarmoner
En Chastiaul-Orban ce me samble,
Grant peuple ot coilli ensamble.
En cel leu où parler devoit
Grant planté d'arondes avoit,
Qui illeuc leur nif atornoient
Et grant noise i demenoient ;
Que por lor noise et por lor cri
Ne pooit François estre oï.
Vers les arondes regarda
Et en tel menière parla :
« Bèles sœurs arondes, assez
« Avez parlé, or me sofrez
« Que j'aie parlé une pose ;
« A tant chascune se repose.
« Escotez la parole de Deu
« Et ne vos movez de ce leu. »
Les arondes tantôt s'esturent,
Onques puis dou leu ne s'émurent
Jusqu'à tant que il ot parlé
Et qu'il ot son sarmon finé ;
Ainz escoutoient ausimant
Com s'aussent entandemant.
Quant les genz ce miracle virent
A dame Deu graces randirent,
Et saint François plus honorarent
Et tinrent plus chier et amarent ;
Et tuit cil grant joie faisoient
Qui ses dras atuichier pooint.
Tant à Chastiau-Grec séjorna,
Une fois uns frère aporta
.j. lièvre vif entre ses braz,
Qui ot osté pris en .j. laz.
A saint François grand pitié prit
Quand vit le lièvre, si li dit :
« Frères lièvres, venez à moi ;

« Vos sofrites ainsi deçoire,
« Venez, si me dites por quoi
« Les las daussiez aperçoivre. »
Li frères lors qui le tenoit
Le mit jus, et il corut droit
Où sainz François fu, et vint là
Touz coiz, ne ne se remua.
Tout à segur illeuc gisoit.
Sainz François le prit, qui voloit
Qu'il s'en allast, le mit à terre ;
Il recorut à li en erre,
Et il a terre le remist :
Ainsi plusors foies fist,
Tant qu'à .j. bois le fit porter
Près d'illeuc, le laissa aler.
Au conin avint ausimant
Joste Perrouse voiremant ;
Si est-ce moult sauvaige beste ;
Od gens pasvolentiers n'areste.
Une fois en un laz estoit,
Dedanz le batel se gisait.
Un pechaor ot prit poisson
Qui, en françois, teinche a non.
Tout vif à François le dona.
Il le prit, mas pas ne mega :
« Frère poisson, miauz vaut gardez
« De anginz que avant n'avez, »
Li douz François au poisson dit,
Et arriers en lève le mit ;
Sa benaiçon li dona.
Et Nostre Seignor aora.
Tant com il fu en orison,
Joste le batel le poisson
Jut illeuc, et en pais touz dis
Là où sainz François l'avoit mis,
Ne d'illeuc ne se remua
Devant que congié li dona.
Trop serait lonc à reconter,
Et à escrire, et à conter
La grant pitié, la grant douçor
Que, por l'amor Nostre Seignor,
Ot à chascune créature
De ire ne d'orguel n'avoit cure.
Issi tout son commandemant
Faisoient, non pas seulemant
Les choses vives, ainz faisoit
Ce qui sens ne vie n'avoit...

FÈTE DE NOEL DANS LA FORÊT

Une chose dom me recort,
Que le tierz an devant sa mort
Avint, ne voil pas oublier.
Mas des autres voil mout penser.
Nulle chose lessier ne vot
Que de Jhesucrist savor pot,
Que il ne feist son poor
De vaor et d'aparcevor.
De l'anfance Nostre Seignor
Li vint en volonté .j. jor
Que il la representeroit
Au premier Noël qui viendroit.
Ainsi vodroit vaor commant
Nostre sire jut humblemant
En Belleam, dedanz la creche
Son propos maintenant adrèce,
(Quar Noël assez pres estoit),
A .j. prodome qui manoit
En Chastiau-Grec lors envoia :
Jehans ot non : si li manda
S'il voloit que à lui venist
Ed son Noël od lui tenist,
.J. asne et .j. beuf porchaçast
Et une creche apparelast ;
Que tout fut prest à sa venue.
Cil ot la parole entendue
Et sot bien que il voloit fère.
Tot aparelast son afère
Que tout fut pret devant Noël,
Ne ni faille asne ne el.
Li hons saint François mout amoit
Et moult sovant le herberjoit ;
Il ama moult sa compagnie
Por ce qu'il ert de sainte vie ;

Et quant li Noëx aproicha,
François et ses frères vint là ;
Et plusor frères a li alarent,
De tout le pais assemblarent.
Plusors gens i vindrent la voille
De Noël à ceste mervoille:
Mout covetoient à savor
Et à oir, et à vaor
Que sainz François faire voloit.
Touz li païs i acouroit ;
Quar de cèle feste honorer.
Se voloit chacuns mout pener.
Et quant sainz François fu venu
Que tout vit pret,moult joianz fu.
Touz fu prez, li foins en la crèche;
Et commançarent à chanter,
Et li frère à celebrer
Joie de Belléam novale.
A François li ceurs estancèle
Que, devant la crèche en estant,
Sopire et à joie moult grant,
Et esgarde piteusemant
La creche, et moult dévostemant;
Quar de l'enfant le sevenoit
Jhesucrist, qui jahu avoit
En tel leu od grand povreté.
Si chantarent moult hautemant
Matines et moult, doucemant
Après, fu la messe chantée,
Desus la croiche célébrée.
Li foins dedanz le croiche fut.
Sainz François l'évengile lut
Hautemant, quar diacres fu ;
Des festivaux dras revetuz,
Si com il afiert à tel jor.
Lors commança à grant doçor
Préeschier, au peuple parler.
Quant il voloit Jhesu nomer,
L'anfant de Belléam nomoit ;
Quar en son cœur li sovenoit
De la sainte nativité,
Et de la grant humilité
Que nostres Sires volt sofrir,
Entre l'ane et le bœuf gésir
Si provremant, por nostre amor.
Moult ot en son ceur grant tendror
Que touz li puiples le veoit
Qui illeuc assemblez estoit.
.J. moult prodome qui là fu
Tel miracle i a vau :
En la chreche, ce li sambloit;
.J anfes touz pasmez estoit.
Près de mort iert, ce li sambloit;
Mas sainz François tout l'esvoilloit.
Ici ot grant sénéfiance.
Tote ert de Jhesucrit l'enfance
Entre oubliée et endormie,
Qui est ceurs des genz entevie,
Si que ne lor en sovenoit.
Sainz François esveillié l'avoit ;
Et l'enfant ce sénéfia
Que enz la croiche esvoilla ;
Et ès ceurs des genz ramenée.
Quant ceste feste fu finée,
Les genz à joie s'en alarent
Et à lor maisons retournarent.
Nule beste n'ot maladie
Qui ne fust por le foin guérie
Qui en la creche avoit esté ;
Et il estoit mout bien gardé.
Se feme d'enfant travaillat,
Tout maintenant se délivrat
Se dou foin sor son ventre aust ;
A plusors gens grant bien faisoit
Cil foins que nul home n'avoit
Ne feme anfermeté si grant,
Qui ne fut gueriz maintenant
Quant dou foin pooint avor
Et si li dient tout por vor
Que plusor genz en virent.
Cil de païs après ce firent
En cel leu une bele église,
Ou la creche ot esté assise ;
Ou non Deu l'ont édefiéie.
Et de saint François dédiéie.
. . . .

LITURGIES

Nous avons recueilli avec respect et avec amour ces belles liturgies franciscaines qui se distinguent par leur simplicité naïve et touchante. Les illustres personnages qui avaient connu et aimé saint François, saint Antoine, sainte Claire, chantèrent leur triomphe lorsqu'ils entendirent notre mère l'Eglise les proclamer ses enfants immortels. Saint Bonaventure nous assure positivement (cap. 13) que le pape Grégoire IX, et les cardinaux qui assistaient à Assise à la solennité de la canonisation, firent en l'honneur de François des hymnes et des antiennes qui formèrent une partie de son office. Ce témoignage est confirmé par tous les historiens, surtout par Nicolas de Lyra (Contemplatio de beati Francisci gestis, cap. 1) et Barthélemy de Pise (liber III Conformitatum). Dans les siècles suivants on rivalisa d'amour, et on l'exprima dans des chants merveilleux. Tous les offices franciscains composés en prose cadencée et rimée sont une des richesses littéraires du treizième et du quatorzième siècles ; dans cet âge héroïque de l'Ordre, l'humilité était du génie, comme la violette est un parfum, et à côté des noms illustres des princes de l'Eglise nous verrions les noms de pauvres moines, si la modestie n'avait jeté un voile impénétrable entre eux et la gloire. Le pape Grégoire IX composa et chanta l'hymne PROLES DE COELO PRODIIT ; l'antienne PLANGE TURBA PAUPERCULA ; et la prose CAPUT DRACONIS ULTIMUM ; on lui attribue aussi l'antienne SANCTE FRANCISCE, PROPERA. Thomas, prêtre-cardinal de Capoue, composa l'hymne IN CŒLESTI COLLEGIO et l'antienne SALVE, SANCTE PATER. Le cardinal Raynerius de Viterbe composa l'hymne PLAUDE, TURBA PAUPERCULA, et l'antienne CŒLORUM CANDOR SPLENDUIT, que plusieurs attribuent au cardinal Étienne de Casanova. Le cardinal Otto Blancus composa l'hymne DECUS MORUM, et le répons DE PAUPERTATIS HORREO. Frère Jean d'Alvernia est l'auteur de la préface propre QUI VENERANDUM, etc. Il mourut en 1322 : on voit sa tombe dans l'église de Sainte-Croix à Florence. Barthélemy de Pise (Conformit. lib. I, conf. 8, part. 2) attribue le sublime office des Stigmates au frère Gérard Odon, Français, ministre général des Mineurs.

L'Église célèbre généralement deux grandes fêtes de saint François : la solennité propre instituée par Grégoire IX pour le qua-

trième jour d'octobre et dilatée dans toutes les églises par Sixte IV en 1472. Pie V, dans sa réformation liturgique, laissa aux Mineurs leurs offices propres, et fit composer les leçons qui se lisent maintenant dans le Bréviaire romain. La seconde fête est celle de l'Impression des stigmates (17 sept.), instituée par Nicolas III, et étendue à toutes les églises par Paul V, afin qu'elle servît à allumer dans les cœurs des fidèles l'amour de Jésus-Christ crucifié. (Voir Gavanti, Thesaurus sacrorum rituum, in-4°.) Les Frères-Mineurs célèbrent en outre une autre fête, au 5 mai, la Translation de saint François. Dans le dix-huitième siècle, les Franciscains des provinces de France, entraînés par le funeste exemple des évêques de ce royaume, foulèrent aux pieds ces fleurs si fraîches et si tendres de la dévotion de leurs aïeux, et élaborèrent péniblement dans leur esprit sec et sans l'onction de la foi des offices nouveaux. Ils reniaient leur glorieux passé et s'ennuyaient de leurs illustres ancêtres, lorsque la révolution éclata ; toutes les fautes furent lavées dans le sang des martyrs.

ITALIE. Deux rites se partagent l'Italie, le rit ambrosien et le rit romain. Dans le Bréviaire ambrosien imprimé à Milan en 1557, l'office de saint François est du commun ; mais il y a trois leçons particulières et quatre oraisons. Le Bréviaire romain, avant la réformation de Pie V, contenait l'office comme le disent encore les Frères-Mineurs ; seulement il y avait quelquefois des différences et des parties propres suivant la dévotion des divers diocèses qui avaient adopté le rite romain. Voici ce que nous avons été à même d'observer.

Breviarium romanum. Venise, 1478, in-folio. Office solennel de neuf leçons tirées de la légende de saint Bonaventure.

Missale romanum. Venise, 1513 ; marque dans la rubrique de l'office de saint François que dans les églises où l'on aura son image, on célébrera sa fête avec la même solennité que les fêtes de la sainte Vierge.

Missale romanum. Paris, 1526. Office propre solennel ; on remarque la belle prose suivante :

Gloria vivorum fratrum egenorum,
Salve Francisce.
Conserva tuorum statum filiorum,
Pater Francisce.
O fons professorum, vita perfectorum
Nos jura Francisce.
Æstus vitiorum, virtus peccatorum,

Dilue Francisce.
Stigmatum sacrorum signa mirandorum,
Ostende Francisce.
Datori bonorum, ut gregi sanctorum
Jungamur Francisce.
In igneo cœlorum choro angelorum
Concede Francisce. Amen.

Missale romanum. Paris, 1555 : contient plusieurs belles séquences.

Missale romanum. Venise. — Junte, 1558 : contient une belle prose pour la messe de la fête de saint François et pendant l'Octave.

Les LITURGIES MONASTIQUES ont toujours célébré avec une grande solennité la fête du saint patriarche d'une de leurs plus illustres familles.

Breviarium secundum ritum Sixene monasterii ordinis S. Joannis Ierosolymitani. Saragosse, 1547. Contient l'office du Bréviaire des Mineurs. Aux laudes, on récite l'oraison suivante, qui est curieuse, puisque la fête des Stigmates n'était pas encore instituée pour toute l'église.

Accendatur in nobis, quæsumus Domine Jesu Christe, per beati Francisci merita, pro tua fide desiderium moriendi cujus menti passionis tuæ impressis vestigiis corpus ejus mirabiliter ac singulariter consignasti. Qui vivis, etc.

L'ALLEMAGNE a adopté la liturgie romaine ; mais avant la réformation de S. Pie V. les anciennes églises avaient leurs offices propres, et dans plusieurs diocèses l'office de saint François était très-solennel ; quelques-uns suivaient l'office des Frères-Mineurs, d'autres composaient des offices qui exprimaient d'une façon toute particulière leurs sentiments d'amour envers le saint patriarche. Pour ne pas grossir outre mesure cet appendice, nous ne citerons ici que la séquence magnifique du Missel d'Ausbourg, imprimé à Dilinghen 1555.

Gaude cœlum, terra plaude :
Flos novellus dignus laude,
Jam floret per sæcula.

Cui congaudens melodia
Nostri chori, hac in via
Laudis fundit pocula.

Hic est novus legislator,
Paupertatis renovator,
Franciscus dux Minorum.

Jesu passo compatiens
Exponit crucem sitiens,
Se genti paganorum.

Dum in cruce gloriatur
Signum crucis radicatur
In ejus corpusculo.

Affluens cruorem latus
In volis, plantis clavatus
Clare lucet sæculo.

Hic créaturis imperat,
Arcana suis reserat,
Futura speculatur.

Orbem exornat semine,
Felix tandem in agmine
Cœlesti collocatur.

Cæcos, claudos, surdos,
Mutos dat saluti restitutos
Tumuli fragrantia.

O quam multis vita redit
Lepra, pestis, dæmon cedit
Virtutum frequentia.

Ergo laudes voce cordis
Det Francisco totus orbis.
Sumens charismata.

Sed pro tuo, Pastor, grege
Cum regina coram rege
Semper offer stigmata.

En France, si l'on remonte dans les anciens rites gallicans, on trouve l'expression de la piété de nos aïeux envers le saint patriarche : et même, au milieu de la désolante abjection où était tombée la liturgie depuis un siècle, la fête de saint François était restée solennelle. Autrefois, quelques unes des anciennes églises avaient un office particulier.

Espagne. — Le royaume très-catholique s'est distingué entre tous les autres par un culte de prédilection pour saint François d'Assise. Le fond de tous ces rites est le rit romain, qui y avait été introduit au douzième siècle, époque de l'abolition du rit gothique ou mozarabe. C'est par conséquent après la canonisation de saint François d'Assise que les différentes églises espagnoles ont ajouté leurs offices propres au Bréviaire romain qu'elles avaient adopté.

Nous aurions pu étendre nos recherches; mais ce que nous en avons présenté dans ces notes suffira pour prouver combien grande était la dévotion des peuples de l'Europe envers saint François d'Assise. Les églises formaient alors différents chœurs confondant dans une seule harmonie les hymnes de leur amour. Voici le magnifique office que célèbrent les Frères-Mineurs :

OFFICE DE SAINT FRANÇOIS

AD I. VESPERAS

Antiphona. — Franciscus, vir catholicus et totus apostolicus, Ecclesiæ teneri fidem romanæ docuit : presbyterosque monuit præ cunctis revereri.

Psalm — Dixit Dominus. — Confitebor. — Beatus vir. — Laudate pueri. — Laudate Dominum omnes gentes.

Ant. — Cœpit sub Innocentio, cursumque sub Honorio perfe-

cit gloriosum : succedens his Gregorius, magnificavit amplius miraculis famosum.

Ant. — Hunc sanctus præelegerat in Patrem, quando præerat ecclesiæ minori : hunc spiritu prophetico prævisum, apostolico prædixerat honori.

Ant. — Franciscus Evangelicum nec apicem vel unicum transgreditur, nec iota ; nil jugo Christi suavius hoc onere, nil levius, in hujus vitæ rota.

Ant. — Hic creaturis imperat, qui nutui subjecerat se totum Creatoris, quidquid in rebus reperit delectamenti regerit in gloriam factoris.

CAPITULUM

Fratres, mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi : per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo (Galat. 6).

HYMNUS

Proles de cœlo prodiit,
Novis utens prodigiis,
Cœlum cæcis aperuit,
Siccis mare vestigiis.

Spoliatis Ægyptiis
Transit dives sed pauperis
Nec rem, nec nomen perdidit,
Factus felix pro miseris.

Assumptus cum apostolis,
In montem novi luminis,
In paupertatis prædiis
Christo Franciscus intulit.

Fac tria tabernacula
Votum secutus Simonis
Quem hujus non deseruit
Numen vel omen nominis.

Legi, prophetæ, gratiæ
Gratum gerens obsequium,
Trinitatis officium
Festo solemni celebrat.

Dum reparat virtutibus
Hospes triplex hospitium
Et beatarum mentium
Dum templum Christo consecrat.

Domum, portam et tumulum
Pater Francisce visita
Et Evæ prolem miseram
A somno mortis excita. Amen.

v Ora pro nobis, sancte Francisce,
r Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Ad Magnificat. Antiphona. — O stupor et gaudium, o judex homo mentium, tu nostræ militiæ currus et auriga ; ignea præsentibus transfiguratum fratribus in solari specie vexit te quadriga; in te signis radians, in te ventura nuntians, requievit spiritus duplex prophetarum, tuis adsta posteris, pater Francisce, miseris, nam increscunt gemitus ovium tuarum.

ORATIO

Deus, qui Ecclesiam tuam beati Francisci meritis fœtu novæ prolis amplificas : tribue nobis, ex ejus imitatione terrena despicere, et cœlestium donorum semper participatione gaudere. Per.

AD MATUTINUM

INVITAT. — Regi, quæ fecit opera Christo confiteantur, cujus in sancto vulnera Francisco renonvatur. Venite exultemus, etc.

HYMNUS

In cœlesti collegio,
Novus collega colitur,
In sanctorum rosario
Novellus flos producitur.

Franciscus florens gratia,
Forma factus humilium,
Lætus potitur gloria
Sortis consors sublimium.

Metit de sparso semine
Plenæ messis manipulum,
Fallens sub terræ tegmine,
Nostræ salutis æmulum.

Hic carnis supercilium,
Legi subjecit spiritus,
Mundum vicit et vitium
Se victo victor inclytus.

Linguæ manus preambula,
Verbo paravit semitam
Et amplectuntur sæcula
Doctrinam facto proditam.

In paupertatis prædio,
Minorum plantans vineam
Ostendit magisterio
Vitæ vivendi lineam.

Ad æternas divitias,
Turbam allexit pauperum
Quos ad cœli delicias,
Lingua vocavit operum.

Vita, doctrina splenduit,
Resplendet et miraculis :
Sic præfuit, quod profuit,
Viva lucerna populis.

Summi regis palatio
Doctor loca discipulos,
Salutis privilegio
Christi præmuni famulos.

De tenebris miseriæ,
Sequaces stellæ præviæ,
Quæramus patrem gratiæ,
Consortes tandem gloriæ. Amen.

IN PRIMO NOCTURNO

ANT. — Hic vir in vanitatibus nutritus indecenter, divinis charismatibus præventus est clementer.

PSALM. — De confessore non pontifice.

ANT. — Excelsi dextræ gratia mirificè mutatus, dat lapsis spem de venia cum Christo jam beatus.

ANT. — Mansuescit sed non penitus in primis per languores qui captis armis cœlitus, ad plenum mutat mores.

Les leçons sont composées par saint Bonaventure, qui abrégea sa Légende pour l'office de la fête et de l'octave. Au second nocturne nous mettrons les leçons du Bréviaire romain. Voici les beaux et poétiques Répons qui se trouvent après chaque leçon.

LECTIO I. — R Franciscus ut in publicum cessat negotiari, in agrum mox dominicum secedit meditari ; inventum evangelicum thesaurum vult mercari. V Deum quid agat unicum consultans, audiit cœlicum insigne sibi dari. Inventum.

LECTIO II. — R In Dei fervens opere statim ut sua vendidit, pauperibus impendere, pecuniam intendit. Quæ gravi suo pondere cor liberum offendit. V Quam formidante paupere presbytero recipere, adjectam vilipendit. Quæ.

LECTIO III. — R Dum pater hunc persequitur, latens dat locum ire constanter post aggreditur in publicum prodire. Squallenti vultu cernitur, putatur insanire. V Luto, saxis impetitur, sed patiens vir nititur ut surdus pertransire. Squallenti.

IN SECUNDO NOCTURNO

ANT. — Pertractum domi verberat plus cunctis furens pater, objurgans vincit, carcerat, quem furtim solvit mater.

ANT. — Jam liber patris furiæ non cedit effrenati, clamans se voluntarie pro Christo mala pati.

ANT. — Ductus ad loci præsulem sua patri resignat ; nudusque manens, exulem in mundo se designat.

LECTIO IV. — (Ex Breviario romano) Franciscus Assisii, in Umbria natus, patris exemplum secutus a prima ætate mercaturam fecit. Qui quodam die pauperem pro Christi amore flagitantem pecuniam, cum præter consuetudinem repulisset, repente eo facto commotus, large ei misericordiam impertivit, et ex eo die Deo promisit se nemini unquam poscenti eleemosynam negaturum. Cum vero post in gravem morbum incidisset, ex eo aliquando confirmatus, cœpit ardentius colere officia charitatis. Qua in exercitatione tantum profecit, ut evangelicæ perfectionis cupidus, quidquid haberet pauperibus largiretur. Quod ferens inique pater, eum ad Assisinatem episcopum duxit, ut corum illo bonis cederet paternis : qui rejectis etiam vestibus, patri concessit omnia, illud subjungens, sibi in posterum majorem facultatem fore dicendi : PATER NOSTER, QUI ES IN CŒLIS.

R Dum seminudo corpore laudes decantat Gallice zelator novæ legis, latronibus in nemore, respondet sic prophetice : Præco sum magni regis. V Audiit in nivis frigore projectus : jace rustice, futurus pastor gregis. Respondet.

LECTIO V. — Cum autem illud ex Evangelio audisset : Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris, non peram in via, neque duas tunicas, neque calceamenta ; sibi eam regulam servandam proposuit. Itaque detractis calceis, et una contextus tunica, cum duodecim socios adhibuisset, ordinem Minorum instituit. Quare Romam venit anno salutis millesimo ducentesimo nono, ut sui ordinis regula ab apostolicâ sede confirmaretur. Quem cum accedentem ad se summun pontifex Innocentius Tertius rejecisset ; quod in somnis postea sibi ille quem repulerat, collabentem Lateranensem basilicam suis humeris sustinere visus esset, conquisitum accersiri jussit : benigneque accipiens, omnem ejus institutorum rationem confirmavit. Franciscus igitur dimissis in omnes orbis terræ partes fratribus ad prædicandum Christi Evangelium, ipse cupiens sibi aliquam dari martyrii occasionem, navigavit in Syriam, ubi a rege Soldano liberalissime tractatus, cum nihil proficeret rediit in Italiam.

R Amicum quærit pristinum, qui spretum in cœnobio tunicula contexit, contemptu gaudens hominum. In leprosis fit obsequio quos antea despexit. V Sub typo trium ordinum, tres nutu Dei prævio ecclesias erexit. In leprosis.

LECTIO VI. — Multis igitur extructis suæ familiæ domiciliis se in solitudinem montis Alverni contulit : ubi quadraginta dierum propter honorem sancti Michaëlis archangeli jejunio inchoato festo die Exaltationis sanctæ Crucis ei seraphim crucifixi effigiem inter alas continens apparuit : qui ejus et manibus, et pedibus, et lateri vestigia clavorum impressit; quæ sanctus Bonaventura, cum Alexandri Quarti summi pontificis prædicationi interesset, narrasse Pontificem a se visu esse, litteris commendavit. His insignibus summi in eum Christi amoris maximam habebat omnium admirationem. Ac biennio post graviter ægrotans, deferri voluit in ecclesiam Sanctæ-Mariæ-Angelorum, ut ubi gratiæ spiritum a Deo acceperat, ibi spiritum vitæ redderet. Eo in loco fratres ad paupertatem ac patientiam, et sanctæ romanæ Ecclesiæ fidem servandam cohortatus psalmum illum pronuntians : VOCE MEA AD DOMINUM CLAMAVI, in eo versiculo : ME EXPECTANT JUSTI DONEC RETRIBUAS MIHI, efflavit animam, quarto nonas octobris ; quem miraculis clarum Gregorius Nonus pontifex maximus in sanctorum numerum scripsit.

R Audit in Evangelio quæ suis Christus loquitur ad prædicandum missis : Hoc, inquit, est quod cupio, lætanter his innititur, memoriæ commissis. V Non utens virga, calceo, nec pera, fune cingitur, duplicibus dimissis. Lætanter.

IN TERTIO NOCTURNO

Ant. — Cor verbis novæ gratiæ sollicitus apponit, verbumque pœnitentiæ simpliciter proponit.

Ant. — Pacem, salutem nuntiat in spiritus virtute, veræque paci sociat longinquos a salute.

Ant. — Ut novis sancti merita remunerantur natis, his nova tradit monita, viam simplicitatis.

Dans le Bréviaire romain, les leçons de ce nocturne sont tirées de l'homélie de saint Augustin (Serm. 10 de Verbis Domini) sur l'Évangile de saint Matthieu : Confiteor tibi Pater — Dans l'office propre des Franciscains, les leçons sont de la légende. Voici les Répons :

Lectio VII. — ℟ Carnis spicam contemptus arca Franciscus frangens, terens terrea, granum purum excussa palea, summi regis intrat in horrea. ℣ Vivo pani morte junctus, vita vivit, vita functus. Granum.

Lectio VIII. — ℟ De paupertatis horreo sanctus Franciscus satiat turbam Christi famelicam, in via ne deficiat Iter pandit ad gloriam, et vitæ viam ampliat. ℣ Pro paupertatis copia regnat dives in patria reges sibi substituens, quos hic ditat inopia. Iter.

Lectio IX. — ℟ Sex fratrum pater, septimus absortus luce cœlitus futura contemplatur inter minores minimus. Quis parvi gregis exitus præclare speculatur. ℣ Quadrans quoque novissimus culparum sibi cœlitus dimitti revelatur. Quis.

℟ Arcana suis reserans, octavum tandem recepit, et ad diversas gentes binos mittendos fœderans : humiliari præcipit, et esse patiens. ℣ Grex procidit obtemperans ; pastor erectos suscipit ad oscula gaudentes. Humiliari.

℟ Euntes, inquit, in eum, qui enutrit vos, Dominum jactate cogitatum : sic fratribus erroneum. Præcludit et in terminum calem cupiditatum. ℣ Sic curis cor extraneum non providet in crastinum in zonis est ligatum. Præcludit.

℟ Regressus, quos emiserat completo bissenario Fratrum tunc confirmando normam sancto quam scripserat. Jussa dat Innocentius papa de prædicando. ℣ In mna Franciscus fenerat quem dari monet ratio de lucro reponendo. Jussa.

Te Deum non dicitur.

AD LAUDES

ANTIPHONA 1. Sanctus Franciscus præviis orationum studiis, quid faciat instructus : non sibi soli vivere, sed aliis proficere vult Dei zelo ductus.

2. Hic prædicando circuit et quem non homo docuit, fit doctis in stuporem, virtutum verba loquitur, novumque nova sequitur militia ductorem.

3. Tres ordines hic ordinat : primumque fratrum nominat Minorum, pauperumque fit dominarum medius, sed pœnitentium tertius, sexum capit utrumque.

4. Doctus doctrice gratia, doctus experientia, quæ sunt perfectionis hæc fratres docet omnia, tam factis quam frequentia melliflui sermonis.

5. Laudans laudare monuit, laus illi semper adfuit, laus, inquam, Salvatoris, invitat aves, bestias et creaturas ad laudem Conditoris.

HYMNUS

Plaude turba paupercula,
Patre ditata paupere ;
Laudis propina pocula,
Sacro depressa ubere.

Hic simplex, rectus, humilis,
Pacis cultor amabilis,
Lumen in vase fictili,
Ardens, lucens in fragili.

Vili contectus tegmine,
Sancto calescens flamine ;
Vicit algorem caumata,
Christi dum gestat stigmata.

Carnem mundumque conterens,
Hostes malignos proterens
Auream victor meruit,
Aureolam, dum docuit.

Pauper, nudus egreditur,
Cœlum dives ingreditur,
Spargit virtutum munera,
Ægris profligat vulnera.

Verorum pater pauperum,
Nos pauperes fac spiritu :
Consortes redde superum,
Ereptos ab interitu.

Patri, Nato, Paraclito,
Decus, honor et gloria :
Sancti sint hujus merito,
Nobis æterna gaudia. Amen.

AD Benedictus.— ANT. —O martyr desiderio, Francisce quanto studio, compatiens hunc sequeris quem passum libro reperis quem aperuisti, tu contuens in aere Seraphin in cruce positum, ex tunc in palmis, latere et pedibus effigiem fers plagarum Christi, tu gregi tuo provide, qui post felicem transitum, diræ prius et lividæ, glorificatæ speciem carnis prætendisti.

AD VESPERAS

Comme aux premières vêpres, — excepté :

HYMNUS

Decus morum, dux minorum,
Franciscus tenens bravium
In te vice datur vitæ
Christe redemptor omnium.

Plaudat frater, regnat pater,
Concivis cœli civibus,
Cedat fletus, psallat cœtus,
Exultet cœlum laudibus.

Demptum solo, datum polo,
Signorum probant opera,
Ergo vivit, nam adivit
Æterna Christi munera.

Pro terrenis votis plenis
Reportat dona gloriæ
Quem decoras, quem honoras,
Summæ Deus clementiæ.

Hunc sequantur, huic jungantur
Qui ex Ægypto exeunt,
In quo duce, clara luce,
Vexilla Regis prodeunt.

Regis signum, ducem dignum
Insignit manu, latere.
Lux accedit, nox recedit
Jam lucis orto sidere.

Est dux fidus, clarum sidus
Ducit, relucet, devia
Devitando, demonstrando,
Beata nobis gaudia.

Mina gregem dux ad Regem
Collisor hostis callidi
Nos conducas et inducas
Ad cœnam Agni providi. Amen.

AD Magnificat. — ANT. — O virum mirabilem in signis et prodigiis, languores cum demoniis quoslibet pellentem! dat aurem suis avium prædicans sylvestrium verbis intendentem. O vitam laudabilem qua fidem sic magnificat, sed et multos vivificat mortuos defunctus, Francisce, nos cœlestium fac consortes civium quibus es conjunctus.

Pendant l'octave on récite le même office solennel ; il n'y a de changé que ce qui suit :

AD Benedictus. — ANT. — Sancte Francisce, propera, veni, Pater, accelera ad populum qui premitur et teritur sub onere, paleâ, luto, latere, et sepulto Egypto sub sabulo, nos libera carnis extincto vitio.

AD Magnificat. — ANT. — Salve sancte pater, patriæ lux, forma Minorum, virtutis speculum, recti via, regula morum, carnis ab exilio duc nos ad regna polorum. — Plange turba paupercula, ad patrem clama pauperum, hoc lugubre suspirium, pater Francisce, suspice, et prode Christo stigmata lateris, pedum, manuum, ut nobis reddat orphanis tanti patris vicarium.

Les leçons sont ainsi divisées :

Le deuxième jour : De institutione religionis et efficacia prædicandi.

Le troisième jour : De prærogativa virtutum.

Le quatrième jour : De studio orationis et spiritu prophetiæ.

Le cinquième jour : De obedientia creaturarum et de condescentione divina.

Le sixième jour : De sacris stigmatibus.

Le septième jour : De transitu mortis, et enfin le jour de l'octave on fait l'office de la solennité.

IN FESTO STIGMATUM BEATI FRANCISCI

(17 sept.)

IN I. VESPERIS

Antiphonæ. — Crucis vox hunc alloquitur. — Comme à Laudes ci-après.

Psalm. — Dixit Dominus. — Confitebor. — Beatus vir. — Laudate pueri. — Laudate Dominum omnes gentes.

HYMNUS

Crucis Christi mons Alverne recenset mysteria,
Ubi salutis æternæ dantur privilegia,
Dum Franciscus dat lucernæ crucis sua studia.

Hoc in monte vir devotus specu solitaria
Pauper a mundo semotus condensat jejunia
Vigil, nudus, ardens totus, crebra dat suspiria.

Solus ergo clausus orans, mente sursum agitur,
Super gestis crucis plorans, mœrore conficitur,
Crucisque fructum implorans, animo resolvitur.

Ad quem venit Rex e cœlo amictu seraphico
Sex alarum tectus velo, aspectu pacifico
Affixusque crucis telo, portento mirifico.

Cernit servus Redemptorem, passum impassibilem
Sæclorum imperatorem, tam pium tam humilem
Verborum audit tenorem, viro non effabilem.

Vertex montis inflammatur vicinis cernentibus,
Cor Francisci transformatur, amoris ardoribus,
Corpus vero mox ornatur, mirandis stigmatibus.

Collaudetur crucifixus tollens mundi scelera,
Quem laudat concrucifixus, crucis ferens vulnera
Franciscus prorsus innixus super mundi fœdera. Amen.

℣ Signasti, Domine, servum tuum Franciscum,

℟ Signis redemptionis nostræ.

AD Magnificat. — ANT. — Cœlorum candor splenduit, novum sidus emicuit, sacer Franciscus claruit, cui seraph apparuit, signans eum caractere, in volis, plantis, latere, dum formam crucis gerere vult corde, ore, opere.

AD MATUTINUM

HYMNUS

Crucis arma fulgentia
Vidit Franciscus dormiens,
Christum dicentem audiens:
Tua erunt hæc omnia.

Crucis vis et refugium
Hæc crucis arma præbuit
Quibus Franciscum induit
Adversus adversarium.

Crucis sacrata lectio
Ter Francisco se præbuit,
Dum ter librum aperuit,
Pro virtutis indicio.

Crucis Christi devotio,
Francisci traxit studia
Cunctaque cordis gaudia
Cum omni desiderio.

Crucis ut ad supplicia
Christum Franciscus positum
Videt, et audit monitum:
Hæc sequere vestigia.

Crucis hærens vestigiis
Crucis fructum consequitur
Quo corde, carne pungitur,
Et signatur indiciis.

Crucis virtus et gratia
Nos consignet in frontibus,
In membris et in sensibus
Pro perenni custodia. Amen.

IN PRIMO NOCTURNO. — Lectiones de Epistola B. Pauli ad Galatas, cap. 5 et 6.

IN SECUNDO NOCTURNO.— S. Bonaventura in legenda S. Francisci, cap. 13.

IN TERTIO NOCTURNO. — Homilia S. Gregorii papæ in Evangelium: Si quis vult post me venire, — UT IN COMMUNI UNIUS MARTYRIS.

AD LAUDES

ANTIPHONA 1. —Crucis vox hunc alloquitur ter dicens : Tu te præpara, vade, Francisce, repara domum meam quæ labitur.

2. Crucis verbum proponitur fratribus per Antonium, et Franciscus ad ostium in crucis modum cernitur.

3. Crucis arbor eximia per os Francisci surgere apparens, cogit fugere draconem et dæmonia.

4. Crucis signum TAU littera fronti Francisci scribitur : quæ variè distinguitur miranda lucis opera.

5. Crucis magnum mysterium super Francisco claruit : dum signatus apparuit cruce duorum ensium.

HYMNUS

Plaude, turba paupercula, etc.

AD VESPERAS

HYMNUS

Decus morum, etc.

AD Magnificat.—ANT.—Crucis apparet hostia, tensis in cruce brachiis, sex alis tecta variis cum vultus elegantia, quæ Francisci cor attrahit, augens ei charismata, suaque sacra stigmata, in ejus carne protrahit.

MESSE POUR LA FÊTE DES STIGMATES

(17 sept.)

INTROITUS

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo (Galat. 6). — PSALM. 141. Voce mea ad Dominum clamavi : voce mea ad Dominum deprecatus sum. ℣ Gloria Patri.

ORATIO

Domine Jesu Christe, qui frigescente mundo, ad inflammanda corda nostra tui amoris igne in carne beatissimi Patris nostri Francisci Passionis tuæ sacra stigmata renovasti : concede propitius, ut ejus meritis et precibus crucem jugiter feramus et dignos fructus pœnitentiæ faciamus. Qui vivis et regnas.

EPISTOLA B. PAULI AD GALATAS (cap. 6).

GRADUALE

Hic Franciscus, pauper et humilis, cœlum dives ingreditur, hymnis cœlestibus honoratur. Alleluia.

SEQUENTIA

Tunc ex alto vir Ierarcha
Venit, ecce rex monarcha,
Pavet iste patriarcha
Visione territus.

Defert ille signa Christi
Cicatricem confert isti,
Dum miratur corde tristi
Passionem tacitus.

Sacrum corpus consignatur,
Dextrum latus perforatur,
Cor amore inflammatur,
Cruentatum sanguine.

Verba miscent arcanorum,
Multa clarent futurorum,
Videt sanctus vim dictorum
Mystico spiramine.

Patent statim miri clavi
Nigri foris intus flavi,
Pungit dolor pœna gravi
Cruciant aculei.

Cessat artis armatura
In membrorum apertura,
Non impressit hos natura
Non tortura mallei.

Signa crucis quæ portasti
Unde mundo triumphasti,
Carnem hostem superasti
Inclyta victoria.

(Ex Missali roman., Lyon, 1526.)

Sanctum Evangelium secundum Matthæum (cap. 16).

SECRETA

Adsit nobis, quæsumus Domine Jesu Christe, beatissimi Patris nostri Francisci pia, humilis, et devota supplicatio : in cujus carne, prærogativa mirabili, passionis tuæ sacra stigmata renovasti, et præsta ut virtute præsentis oblationis tuæ passionis circa nos beneficia jugiter sentiamus.

PRÆFATIO

Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere : Domine sancte Pater omnipotens, æterne Deus : qui venerandum confessorem famulum tuum beatum FRANCISCUM, tua Deus altissima bonitate et clementia, sanctorum tuorum meritis et virtutibus sublimasti ; mentemque ipsius, sancti Spiritus operatione, amor ille seraphicus ardentissime incendit interius ; suumque corpus sacris stigmatibus insignivit exterius, signo crucifixi Jesu Christi Domini nostri. Per quem majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates, cœli cœlorumque virtutes ac beata seraphim, socia exultatione concelebrant, cum quibus et nostras voces, ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes.

POSTCOMMUNIO

Ecclesiam tuam, quæsumus Domine, gratia cœlestis amplificet, quam beati Francisci illuminare voluisti gloriosis meritis et exemplis.

PROSE

COMPOSÉE ET CHANTÉE PAR LE PAPE GRÉGOIRE IX LE JOUR DE LA CANONISATION

Caput draconis ultimum
Ultorum ferens gladium,
Excitabat vellum septimum.
Contra cœlum erigitur,

Et mittitur attrahere
Maximum partem siderum
Ad damnatorum numerum.
Verum de Christi latere

Novus legatus mittitur :
In cujus sacro corpore,
Vexillum crucis cernitur.
Franciscus princeps inclytus,
Signum regale bajulat,
Et celebrat concilia
Per cuncta mundi climata.

Contra draconis schismata
Acies trinas ordinat
Expeditorum militum
Ad fugandum exercitum,
Et his catervas dæmonum,
Quas draco super roborat.

LITANIES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Kyrie, eleison, etc.
S. Francisce, pater amabilis.
S. Francisce, pater admirabilis.
S. Francisce, pater benigne.
S. Francisce, pater venerabilis.
S. Francisce, vexillifer Jesu Christi.
Eques crucifixi.
Imitator Filii Dei.
Seraphim ardens.
Fornax charitatis.
Arca sanctitatis.
Vas puritatis.
Forma perfectionis.
Norma justitiæ.
Speculum pudicitiæ.
Regula pœnitentiæ.
Prodigiorum mirabilis.
Magister obedientiæ.
Exemplum virtutum.
Patriarcha pauperum.
Cultor pacis.
Profligator criminum.
Lumen tuæ patriæ.
Decus morum.
Expugnator dæmonum.
Vivificator mortuorum.
Salvator famelicorum.
Obsequium leprosorum.
Preco magni regis.
Forma humilitatis.
Victor vitiorum.
Planta minorum.
Lucerna populorum.
Martyr desiderio.
Prædicator silvestrium.
Portans dona gloriæ.
Auriga militiæ nostræ.
Novis utens prodigiis.
Cœlum cæcis aperiens.
Gratum gerens obsequium.
Templum Christo consecrans.
Hostes malignos proterens.
Spargens virtutum munera.
Tenens vitæ brabeum.
Spargens virtutum munera.
Ad gloriam iter amplians, ora pro nobis.

(Prodigium naturæ. Tabula xi)

HYMNUS DE GAUDIIS SANCTI FRANCISCI

Gaude fulgens Christi signis,
Francisce pater insignis,
Plagis salutiferis.

Gaude, quia dextram manum
Signat non opus humanum
Plaga signi fœderis.

Gaude tibi quod illatus,
Corde amor rupit latus
Instar Christi vulneris.

Gaude, sociatus teba,
Qua nos Pater sursum leva,
Ac de domo carceris.

Gaude, quod in via amoris
Crucifixum vi amoris
Dextro pede sequeris.

Gaude, quod pedem secundum
Christus sigillat, secundum
Formam sui vulneris,

Igitur Christo conformis
Plagis, et virtutum formis.
Adsta pater pueris.

Atque miles sumni ducis
Arma ferens, hic caducis
Opem feras miseris.

(Flos campi, p. 822, par Nicolas de Montmorency.)

PETIT OFFICE DE SAINT FRANÇOIS

Cet office est attribué à saint Bonaventure. Certainement il n'a pas été composé par le saint docteur; mais il est néanmoins si beau et si pieux, que nous le mettons ici comme un témoignage de la dévotion affectueuse de nos pères.

AD MATUTINUM

Invitat. — Jesum Christum mortem passum venite adoremus. Et Franciscum huic compassum devote collaudamus. — Venite exultemus.

HYMNUS

Jesu, puer dulcissime,
O amans amantissime,
Qui natus in præsepio,
Mundum replesti gaudio.

Franciscus post te clamitat
Bethleem puer ingeminat
Liquore mellis dulcius
Sonat Mariæ filius.

A quorum pari stabulo
Carnis in hoc ergastulo,
Tam sanctum mater filium
Parit de spinis filium.

Gloria tibi, Domine, etc. Amen.

Antiphona. — Quasi stella matutina, quam decora lux divina perfusus novo lumine, mundi, carnis et serpentis, pro salute nostræ gentis, victor superno numine.

Psalm. Misericordias Domini in æternum cantabo, etc.

℣ Iste puer magnus coram Domino,

℟ Nam et manus ejus cum ipso est. Pater noster.

Absolutio. Precibus et meritis B. Francisci, et omnium sanctorum perducat nos Dominus ad regna cœlorum. Amen.

Jube Domine benedicere.

Francisci sacra lectio hæc nostra sit profectio.

Lectio I. — Sancte Francisce pater dulcissime, nostræ militiæ ductor fidelissime, ora pro nobis Mariæ Filium, ut per te det nobis refrigerium, qui te nobis misit in sæculum. Tu autem, Domine, miserere nostri.

R Candida sidereum speculantur corda tonantem indicium candor virginitatis habet. — V Dum tua seraphico signantur lumine membra. — Indicium.

Lectio II. — Sol oriens mundo in tenebris, amator castitatis, perfectus evangelicæ zelator paupertatis, purus angelicæ obedientiæ sectator, qui gregis es seraphici dux, Pastor, Christo gratus, Minorum splendor gloriæ, cum seraphim beatus, ora pro nobis æterni Filium Patris, ut nos ducat ad gaudia supernæ civitatis.

R Inclyta Seraphici resonent miracula patris, cujus in extincto corpore frondet amor. — V Clarus Evangelicæ semper novitatis amator. — Cujus.

Lectio III. — O martyr desiderio seraphici ardoris, Francisce, cultor gloriæ angelici decoris, in passione Domini aquas rigans mœroris, cum Christo passo gladio confixus es doloris ; conversus cor in speciem tu cerei liquoris, impressam fers imaginem sic nostri redemptoris.

R Sanguine adhuc tepido (quis credere posset ?) Odore nectaris etherei stigmata quinque virent. V Sanctaque sacrati pia vulnera corporis undas gurgite adhuc vivo sanguinis eliciunt. — Odore. — Te Deum laudamus, etc.

AD LAUDES

Ant. — Hoc tibi seraphico signavit lumine corpus, tempore quo doluit Jesus amantis amans.

Psal. — Deus Deus meus, ad te de luce vigilo.

Capit. — Quasi terebinthus extendi ramos meos, et quasi vitis fructificavi flores odoris et honestatis.

HYMNUS

Aurea cœli sidera micant,
Lucifer alto lumine fulget,
Aeris atræ fugite nubes,
Falsaque mundi gaudia cessent.
Ferrei luxus spernite sæcli,
Callidus ipse fugiat hostis.
Lumine claro cernite verum
Seraphim senis clarior alis
Imprimit sacro stigmata viro.
Inclyta summo gloria regi. Amen.

V Signatus sum signo Dei vivi,
R In domo eorum qui me diligebant.

ORATIO

Omnipotens sempiterne Deus qui unigeniti Filii tui gloriosa nativitate mundum visitans humano generi remedia contulisti, quique hunc iterum a via veritatis errantem per Beatum Franciscum confessorem tuum ad lumen justitiæ revocare dignatus es, da quæsumus ut qui ex iniquitate nostra relabimur, pietatis tuæ gratia sublevemur. Per.

AD PRIMAM

DE VOCATIONE ET CONVERSIONE S. FRANCISCI PRO SALUTE MUNDI

HYMNUS

Ab ortu solis volitat
Ascendens alter angelus,
Tam clara voce clamitat
Splendore miro fulgidus.

Franciscus orbis speculum
Luce perfundens sæculum
Signo fulgens mirifico
Decoreque seraphico. Amen.

ANT. — Bina repercussis jam lucent sidera flammis.
Sidera divina juncta calore simul,
Ignibus in mediis liquido cum corpore corpus
Empyreum fixi signa gerens Domini.

PSAL. — Benedicam Dominum in omni tempore.

CAPIT. — Beatus vir qui legit, et audit verba prophetiæ hujus, et servat ea quæ in ea scripta sunt : tempus enim prope est.

v Lux orta est justo,
R Rectis corde lætitia.

ORATIO

Deus qui per beatum Franciscum confessorem tuum, labentem Ecclesiam reparare disponens, seraphicam religionem plantare voluisti; da ut per ejus exempla ad te gradientes liberis tibi mentibus servire mereamur. Per.

AD TERTIAM

DE INSTITUTIONE ORDINIS ET REGULÆ BEATI FRANCISCI

HYMNUS

O civis cœli curiæ,
Supernæ pater patriæ,
Ad laudem Jesu nominis
Confer medelam languidis.

Vas plenum bonis omnibus,
Cunctis olens virtutibus
Odoris miri lilium
Dei sequendo Filium.

Post Patrem tantæ gloriæ
Tantæ ducem victoriæ
Post hanc columnam luminis
Crucem portemus humeris. Amen.

ANT. — Tres ordines hic ordinat, primumque fratrum nominat Minorum, pauperumque fit Dominarum medius, sed pœnitentium tertius sexum capit utrumque.

PSAL — Cœli enarrant gloriam Dei.

CAPIT. — Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, et misericordia, et super Israël Dei.

v Justus ut palma florebit,

R Sicut cedrus Libani multiplicabitur

ORATIO

Deus qui populum tuum per Moysem ducem de manu Pharaonis, ac Egypti ergastulo liberare dignatus es, da nobis famulis tuis, ut quem in terris militiæ nostræ ducem cognovimus, ipsum quoque ad cœlestem gloriam sequi mereamur. Per.

AD SEXTAM

DE STUDIO ORATIONIS SANCTI FRANCISCI, AC SPIRITU PROPHETIÆ

HYMNUS

Summa Deus Trinitas,
O mera Christi charitas,
Francisci contemplatio,
Sit nostra meditatio.
Seraphicis ardoribus
Solvamur in mœroribus
Mixtumque fletu gaudium
Sit nobis refrigerium.
Devotæ mentis oculo
Ploremus in hoc sæculo
Amara Christi passio
Hæc nostra sit compassio. Amen.

ANT. — Multum amat quem inflammat amor ille seraphicus : in quo duplex requievit spiritus propheticus.

PSALM. — Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum. etc.

CAPIT. — De omni corde suo laudavit Deum, et dilexit eum qui fecit illum, et exaudita est oratio ejus.

v Esto fidelis usque ad mortem,

R Et dabo tibi coronam vitæ.

ORATIO

Adsit nobis, quæsumus Domine Jesu Christe, beatissimi Patris nostri pia, humilis, et devota supplicatio, in cujus carne prærogativa mirabili, passionis tuæ sacra stigmata renovasti, et præsta ut passionis tuæ circa nos beneficia jugiter sentiamus. Per.

AD NONAM

DE OBEDIENTIA CREATURARUM AD BEATUM FRANCISCUM

HYMNUS

Septem diurnis laudibus
Colatur vir seraphicus,
Supernæ civis patriæ
Sanctæque dux militiæ.

Ferarum cadit feritas
Et avium velocitas ;
Qui creaturis imperat,
Se totum Christo consecrat.

Æterno regi gloria,
Per quem reguntur omnia
Francisci piis precibus,
Fruamur nos cœlestibus. Amen.

ANT. — Quidquid in rebus reperit delectamenti, regerit in gloria factoris.

PSALM. — Quid est homo quod memor es ejus ? — Etc.

CAPIT. — Posuit Dominus timorem illius super omnem carnem, et dominatus est bestiis terræ, et volatilibus cœli.

V Gloria et honore coronasti eum Domine.

R Et constituisti eum super opera manuum tuarum.

ORATIO

Ecclesiam tuam, quæsumus Domine, benignus illustra, quam beati Francisci meritis et doctrinis illuminare voluisti, ut ad dona perveniat sempiterna. Per.

AD VESPERAS

DE IMPRESSIONE SACRORUM STIGMATUM B. FRANCISCI

ANT. — Crucis magnum mysterium super Francisco claruit, dum signatus apparuit cruce duorum ensium.

PSALM. — Laudate Dominum omnes gentes. — Etc.

CAPIT. — Ecce ego Joannes vidi alterum angelum, ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi.

HYMNUS

O lux de luce prodiens,
Francisci corpus feriens,
Cœlumque replens gaudio
In majestatis solio.

Paternæ splendor gloriæ
Signum gerens victoriæ,
Spes, amor et protectio,
Jesu nostra redemptio.

Hoc novæ lucis radio
Confixus est ut gladio
Honore fulgens regio
In cœlesti collegio.

In volis, plantis, latere
Signatur hoc caractere,
Quo felix jam per sæcula
Plaude turba paupercula.

Uni trinoque Domino
Sit gloria sine termino,
Te nostra laudent carmina,
O gloriosa domina. Amen.

℣ Signasti Domine servum tuum Franciscum,

℟ Signis redemptionis nostræ.

Ad Magnificat. — Ant. — O cui sacratas licuit contingere plagas, Cæsaris empyrei dulcis amator, ave.

ORATIO

Omnipotens sempiterne Deus, qui frigescente mundo, etc.

AD COMPLETORIUM

DE TRANSITU B. FRANCISCI, ET DE PORTATIONE AD CŒLUM

Ant. — O decus angelicum, pater ingens ordinis almi.

Seraphici semper gloria nostra, vale.
Fer, pater, auxilium nobis faveasque precamur :
Qui tua nobiscum stigmata sàcra colunt.
Me quoque mendicum solita pietate guberna
Qui tibi pro meritis munera parva fero.

Psalm. — Voce mea ad Dominum clamavi, etc.

HYMNUS

Supernæ vocis jubilo
Sanctorumque tripudio,
Seraphicis clamoribus
Exultet cœlum laudibus.

Cœlorum portas pandite,
Minorum decus canite :
Vexilla regis gloriæ
Portat miles victoriæ

Supernæ sedis præmia
Francisci tenet gloria,
Triumphum post mirificum
Chorum scandit seraphicum.

Ad laudem regis gloriæ,
Franciscique memoriæ
Hos finis post principium
Convertat ad initium. Amen.

Capit. — Valde speciosus es in splendore tuo, gyrasti cœlum in circuitu gloriæ tuæ, dextera Excelsi coronavit te.

℣ Gloriosus apparuisti in conspectu Domini.

℟ Propterea decorem induit te Dominus.

ORATIO

Deus qui sanctissimam animam beatissimi patris nostri Francisci, confessoris tui, fracto sacri corporis alabastro seraphicis spiritibus

sociare dignatus es ; da nobis famulis tuis, ut ejus meritis et intercessione, ad æterna polorum regna, te adjuvante, pervenire mereamur. Per.

Ex thesauro precum et litaniarum Guillelmi Gazet
Arras, 1602.

OFFICIUM SANCTÆ CLARÆ

(12 august.)

AD I. VÊSPERAS

Antiphona 1. — Jam sanctæ Claræ claritas splendore mundi cardines mirifice complevit, cujus perfecta sanctitas in devotas propagines velocius excrevit.

2.—Mundi totius gloriam ut Christum lucrifaceret vile quid arbitrata, finibilem lætitiam, ne infinitam perderet, semper est aspernata.

3. — Hæc in paternis laribus puella sacris moribus agebat cœlibatum quam prædocebat unctio, sine magistro medio cor Christo dare gratum.

4. — Sacra spirat infantia magni regis connubia virtute promereri moxque Francisci studia sectatur et in gratia conatur exerceri.

5. — Hanc et papa Gregorius fovit et Innocentius patrum more piorum quam Alexander inclytus adscripsit motus cœlitus catalogo sanctorum.

HYMNUS

Concinat plebs fidelium
Virginale præconium,
Matris Christi vestigium,
Et novitatis gaudium.

Pauperum primogenita
Dono cœlesti prædita,
Obtinet supra merita
Præmia vitæ reddita.

Novum sidus emicuit
Candor lucis apparuit;
Nam lux quæ lucem influit
Claram clarere voluit.

Claris orta natalibus.
Necdum relictis omnibus
Vacat plenis affectibus
Pietatis operibus.

Sub paupertatis regula
Patris Francisci ferula
Clara Christi discipula
Luce respersit sæcula

Mundus et caro vincitur
Matri Christi connectitur
Christo prorsùs innititur
Pauperem pauper sequitur.

Spretis nativo genere
Carnis et mundi fœdere
Clauditur velut carcere
Dives superno munere.

Clauditur velut tumulo
Nequam subducta sæculo
Patet in hoc ergastulo,
Solum Dei spectaculo,

Tegmina carnis vilia
Urgens famis inedia
Arcta quoque jejunia
Præstant orandi spatia.

Virginis hujus merito
Laus Patri vel Ingenito
Gloria unigenito
Virtus summa Paraclito. Amen.

Ad Magnificat. — Ant. Duce cœlesti numine, matre favente virgine, Clara re, Clara nomine, spreto nativo sanguine, est in sanctorum lumine, ac beatorum agmine, gloria tibi Domine.

ORATIO

Famulos tuos, quæsumus Domine, beatæ virginis tuæ Claræ votiva natalitia recensentes cœlestium gaudiorum sua facias interventione participes et tui Unigeniti coheredes. Per.

AD MATUTINUM

Invitat. — Regi qui carnem induit, sit laus cordis et oris, cujus in Clara claruit vis amoris. Venite exultemus.

HYMNUS

Generat virgo filias,
Mentis maternæ conscias,
Christi sponsas et socias,
Corruptionis inscias.

Clarum nomen effunditur,
Sanctum nomen extenditur,
Facto doctrina proditur,
Virtus divina panditur.

Construuntur cœnobia
Vasti per orbis spatia,
Crescit sororum copia,
Claret matris notitia.

Deficit virtus corporis
Morbo prolixi temporis
Sumit augmentum roboris
Virtus sacrati pectoris.

Tandem languore premitur,
Læta nimis egreditur,
Dies extrema clauditur
Spiritus cœlo redditur.

Te prosequentes laudibus
Piis faveto precibus,
Adesto postulantibus
Tuis, virgo, supplicibus.

Virginis hujus merito,
Laus Patri sit Ingenito
Gloria Unigenito
Virtus summa Paraclito. Amen.

IN PRIMO NOCTURNO

Antiphona. — 1. Hæc una de prudentibus, præfulsit virgo prudens in annis puellaribus, Christo placere studens.

2. Excelsi servus virginem Franciscus incitavit, amare Deum hominem, quem amor humanavit.

3. Cuncta pro Christi nomine contemnes, crine tonso coram altari Domini nubit æterno sponso.

Nous mettrons seulement au second nocturne les leçons du Bréviaire romain, celles qui sont dans l'office propre des Franciscains n'étant qu'un fragment de légende. Voici les répons si pleins d'une touchante poésie.

LECTIO I. — ℟ Francisci pia plantula mire fructificavit in orbe, cum discipula Clara quam informavit. Castitatis per sæcula cultum multiplicavit. ℣ Virgo sub sacra regula multarum jam præambula se Deo consecravit. — Castitatis.

LECTIO II. — ℟ In via pœnitentiæ glebas terit membrorum, semen serit justitiæ, lucem diffundit morum. Lucratur sic quotidie thesauros meritorum. ℣ Cujus ferventes hodie gressus devotæ filiæ sequuntur exemplorum. — Lucratur.

LECTIO III. — ℟ Hæc paupertatis titulo pollens, intitulata, post Christum sine sacculo currit exonerata. Relicto foris sæculo, mens intus est ditata. ℣ In paupertatis nidulo, nostri præsepis parvulo pauperi conformata. — Relicto.

IN SECUNDO NOCTURNO

ANTIPHONA. — 1. Oblata per Gregorium refutat possidere, nihilque transitorium cum Christo vult habere.

2. Parat magistra vasculum ut oleum quæratur, mox vero per miraculum vas plenum cœlo datur.

3. Hortatur hæc, ut pauperes pauperis matris natæ, nequaquam sint degeneres a matris paupertate.

LECTIO IV. — Clara nobilis virgo Assisii nata in Umbria, sanctum Franciscum concivem suum imitata, cuncta sua bona in eleemosynas et pauperum subsidia distribuit, et convertit. De sæculi strepitu fugiens, in campestrem declinavit ecclesiam; ibique ab eodem beato Francisco recepta tonsura, consanguineis ipsam reducere conantibus fortiter resistit. Et denique ad ecclesiam Sancti-Damiani fuit per eumdem adducta, ubi ei Dominus plures socias aggregavit, et sic ipsa sacrarum sororum collegium instituit, quarum regimen nimia sancti Francisci devicta importunitate, recepit. Suum monasterium sollicite ac prudenter in timore Domini, ac plena ordinis observantia annis quadraginta duobus mirabiliter gubernavit : ejus enim vita erat aliis eruditio et doctrina, unde ceteræ vivendi regulam didicerunt.

℟ A civibus obsidium removetur ob lacrymas et preces sanctæ Claræ. Dum cinere et cilicio, jubet sorores optimas ad Deum

exclamare. ℣ Orationum prælio meretur gentes pessimas de claustro deturbare. — Dum cinere.

LECTIO V. — Ut carne depressa, spiritu convalesceret, nudam humum et interdum sarmenta pro lecto habebat, et pro pulvinari sub capite durum lignum. Una tunica cum mantello de vili et hispidoso panno utebatur, aspero cilicio nonnunquam adhibito juxta carnem ; tanta se frænabat abstinentia, ut longo tempore, tribus in hebdomada diebus nihil pœnitus pro sui corporis alimento gustaverit ; reliquis autem diebus tali se ciborum parvitate restringens, ut aliæ quomodo subsistere poterat, mirarentur. Binas quot annis (antequam ægrotaret) quadragesimas solo pane et aqua refecta jejunabat. Vigiliis insuper, et orationibus assidue dedita, in his præcipue dies noctesque expendebat. Diutinis perplexa languoribus, cum ad exercitium corporale non posset surgere per seipsam, sororum suffragio levabatur, et fulcimentis ad tergum appositis, laborabat propriis manibus, ne in suis etiam esset infirmitatibus otiosa. Amatrix præcipua paupertatis, ab ea pro nulla unquam necessitate discessit, et possessiones pro sororum sustentatione a Gregorio Nono oblatas constantissime recusavit.

℟ Amica crucis plangere Crucifixum novitias docet quem ipsa plangit. Crux ei digno pondere, majores dat delicias quo major dolor angit. ℣ Hæc Christi sui munere, morbos atque molestias fugat, dum crucem tangit. — Crux.

LECTIO VI. — Multis et variis miraculis virtus ejus sanctitatis effulsit. Cuidam de sororibus sui monasterii loquelam restituit expeditam ; alteri aurem surdam aperuit ; laborantem febre, tumentem hydropisi, plagatam fistula, aliasque aliis oppressas languoribus liberavit. Fratrem de Ordine Minorum ab Insaniæ passione sanavit. Cum oleum in monasterio totaliter defecisset, Clara accepit urceum, atque lavit, et inventus est oleo beneficio divinæ largitatis impletus. Unius panis medietatem adeo multiplicavit, ut sororibus quinquaginta suffecerit. Sarracenis Assisium obsidentibus, et Claræ monasterium invadere conantibus, ægra se ad portam afferri voluit, unaque vas in quo sanctissimum Eucharistiæ sacramentum erat inclusum, ibique oravit : Ne tradas, Domine, bestiis animas confitentes tibi, et custodi famulas quas prætioso sanguine redemisti. In cujus oratione ea vox audita est : Ego vos semper custodiam. Sarraceni autem partim se fugæ mandarunt ; partim, qui murum ascenderant, capti oculis præcipites occiderunt. Ipsa denique virgo, cum in extremis ageret, a candido beatarum virginum cœtu (inter quas una eminentior ac fulgidior apparebat) visitata, ac sacra Eucharistia sumpta, et peccatorum indulgentia ab

Innocentio Quarto ditata, pridie Idus augusti animam Deo reddidit. Post obitum vero quam plurimis miraculis resplendentem Alexander Quartus inter sanctas virgines retulit.

R Vivens in mundo labili, sponso conjuncta nobili, sursum deliciatur clausaque carne fragili, tanquam in vase fictili Thesauro gloriatur. V Hæc in rota versatili, fulta virtute stabili, cum Christo delectatur. Thesauro.

IN TERTIO NOCTURNO

ANTIPHONA. — 1. Cor verbis sapientiæ medullitus apponit cum prædicator gratiæ verba vitæ proponit.

2. Trahit de testa nucleum, de littera saporem, de petra sugens oleum, de spina legens florem.

3. Format Clara discipulas, cœlesti disciplina, cujus est ad juvenculas convictus pro doctrina.

LECTIO VII. — R Carnis templo soluto spiritus cœlos scandit, et patet aditus. Benedictus sit talis exitus, multo magis talis introitus. V Vivo pani morte juncta, vita vivit vita sancta. — Benedictus.

LECTIO VIII. — R De pane pascit unico turbam sororum pauperum, claret signo mirifico, virtus signorum veterum. Dum cibat ex tam modico, magni conventus numerum. V Pro tenui viatico, mensa lætatur superum, regno beatur cœlico, pro vilitate cinerum. — Dum.

LECTIO IX. Te Deum laudamus.

AD LAUDES

ANTIPHONA. — 1. Post vitæ claræ terminum, Clara cum turba virginum ad cœlos evolavit, suum complexa Dominum, regnat in regno luminum, quo Dominus regnavit.

2. Agnes ad Agni nuptias et æternas delicias post Claram evocatur, ubi per Sion filias, post transitas miserias æterne jubilatur.

3. Sicut sorore prævia Christi passi vestigia sectatur gaudens cruce : sic, dum hæc signis rutilat, Agnes post ipsam vigilat Deus ad te de luce.

4. Honorat Christi dextera, per sanitatum munera, virginis mausoleum, sanat morbos et vulnera, ut benedicant opera quæ fecit Deus, Deum.

5. Laudans laudare studeat, in laudem semper prodeat plebs ista salvatoris : quam tanta ditat sanctitas, non cesset ipsa civitas a laude Conditoris.

HYMNUS

O Clara luce clarior,
Lucis æternæ filia,
Dies ista solemnior
Tua colit solemnia.

Francisco duce militans
Evincis trina prælia,
Carnem namque suppeditans,
Mundum atquæ dæmonia.

Vitæ labentis gaudia
Spernendo Christum sequeris,
Pascentem inter lilia :
Tuque cum Christo pasceris.

Jamjam in regno luminum
Patri conregnas filia ;
Da te sequentum agminum
Recta fore vestigia.

Custos sacrarum virginum,
Omni virtute prævia,
Ducis ad sponsum Dominum
Puellarum collegia.

Sit Patri, Nato, Flamini,
Decus, honor et gloria,
Nosque commendent numini
Sanctæ Claræ suffragia. Amen.

AD Benedictus. ANT. Novum sidus emicuit, candor lucis apparuit, lux claritatis adfuit, cœli splendor enituit: nam lux quæ lucem influit, Claram clarere voluit.

AD VESPERAS

HYMNUS

En præclara virgo Clara
Regnat in regno luminum,
Quam amasti, desponsasti,
Jesu corona virginum.

Paupertate, pietate
Mater et ejus agmina
Te sectantur, imitantur,
O gloriosa domina.

Mundo spreto, corde læto,
Francisci magisterio,
Carnem terit et te quærit,
Jesu, nostra redemptio.

Finit cursum, scandit sursum,
Claret multo prodigio,
Comprobatur, annotatur
In cœlesti collegio.

Per te solum parit prolem
Sanctarum gregem pauperum
Quem tu ditas et maritas
Conditor alme siderum.

Virgo pura nostri cura
Fac tibi sit in curia,
Sint optata per te data
Beata nobis gaudia. Amen.

AD Magnificat. ANT. Candor polorum micuit, nova stella enituit: nam Clara clare claruit cui fulgens apparuit cœlestis chorus virginum, inter quas mater luminum solamen præstat gloriæ, jam morienti Filiæ.

LITANIES DE SAINTE CLAIRE

Kyrie, eleison, etc.
Sancta Clara virgo, et mater virgin.
Clara virgo nobilis.
Clara virgo pulcherrima.
Clara virgo et vas munditiæ.
Clara virgo prudentissima.
Clara virgo ferventissima.
Clara virgo amabilis.
Clara virgo admirabilis.
Clara æternæ lucis filia.
Clara sponsa Christi dilectissima.
Clara discipula Christi pauperrima.
Clara sancti Spiritus cella aromatica.
Clara mater pedisequa.
Clara angelorum socia.
Clara apostolorum filia.
Clara Francisci plantula.
Clara stella clarissima.
Clara lux meridiâna.
Clara nostra lux et semita.
Clara turtur pudicissima.
Clara pauperum primogenita
Clara nardus præelecta.
Clara viola humillima.
Clara rosa fragrantissima.
Clara rosa suavissima.
Clara rosa purpurea.
Clara rosa aurea.
Clara rosa candidissima.
Clara rosa cœlica.
Clara cedrus exaltata.
Clara columba deargentata.
Clara columba mitissima.
Clara columba fecundissima.
Clara columba purissima.
Clara columba simplicissima.
Clara margarita pretiosissima.
Clara mater lætitiæ.
Clara gloria matris.
Clara honor et refrigerium nostrum, ora pro nobis.

Ex litaniis Sanctorum. Anvers, Plantin, 1621.

L'hymne suivante est comme un abrégé de la merveilleuse histoire des Clarisses et du Tiers-Ordre.

Salve Christi sponsa, Clara,
Salve virgo Deo chara,
Salve mater pauperum.

Tu mundi cuncta aspernata,
Franciscum es imitata,
Per apostolicam normam.

Cum Agnete sorore
Recepisti Jesu rorem,
Plantans multa cœnobia.

Currit mater post filias
Ad æterni sponsi nuptias,
Cum Beatrice filia.

Amata mox et Balbina
Tuæ neptes, hæc ruina
Mundi hujus agnita.

Pariterque properant
Ad te almam : refutant
Omnia lutulenta.

Ordo statim diffunditur,
Rumor hinc mox egreditur,
Per cuncta mundi climata.

Succenduntur juvenculæ
Exemplo suo Christum sequi
Per viam pauperculam.

Agnes Boemorum filia
Regia et imperatoria
Quæque spernens, fit discipula.

Filia Rodulphi Imperatoris
Summi Christi capta amore,
Parvi pendit imperia.

Isabel regis filia
Francorum inter lilia
Degit Parisiis.

Zingua quoque Hungarorum
Regis nata, supernorum
Mercedem considerat.

Cum Salome Poloniæ
Ex regali orto sanguine
Tuam normam profitentur.

Sanctia item regina
Vestem sumit cilicinam
Spernens tria regna.

Blanca prima regis Franciæ,
Refutans regnum Galliæ,
Tuæ regulæ subjecit.

Constantia Aragonæ
Regnum contemnit, et honorem,
Tua esse volens filia.

Eleonora regnum calcat
Portugalliæ, atque amat
Magis regi sub clausura.

Joanna Navarræ regis
Ex æstu divinæ legis
Cuncta regia abjicit.

Duæ regis Petri filiæ
Regnum videntes Siciliæ
Pauperculam vitam vovent.

Duæ regis Dalmatiæ
Philippi sequuntur aliæ,
Tuam voventes normam.

Aliaque Conimbriæ,
Alteraque Ulisponæ
Requiescunt reginæ.

Ambæ cum habitu Claræ
Ostendentes conculcare
Mundanam Pompam.

Multæ aliæ nobiles
Te secutæ sunt dominæ
Congregantes divitias.

Sed tu cuncta supergressa
Gloriam tandem ingressa
Comitativa virginum.

Ubi magnam obtines gloriam,
Tecumque habent magna spolia
Ablata Lucifero.

Quæ potes secure gaudere,
Cum nec mors valet nocere ;
Ergo nostri miserere. Amen.

Ex Petro Rodulphio, HISTH. SERAPH., p. 144.

ART

Pour faire une Notice complète de tous les monuments élevés par les beaux-arts en l'honneur de saint François d'Assise, il faudrait des volumes énormes ; nous voulons seulement donner quelques indications pour servir de complément à notre dernier chapitre, et mettre dans ces notes ce que nous n'avons pu insérer dans le texte.

I. Le premier peintre qui a sanctifié son pinceau par la représentation du séraphin d'Assise, est GIUNTA PISANO. Vers l'an 1230, l'illustre frère Élie l'avait appelé à Assise, où il a peint sur la porte de la grande sacristie, le seul portrait authentique que nous ayons de saint François. C'est celui qui est gravé à la tête de notre histoire (voir sur ce portrait Rosini, Storia della Pittura Italiana,). Dans l'église supérieure, il peignit de grandes fresques, parmi lesquelles on distingue le crucifiement de saint Pierre (voir Lastri, Etruria Pitrice). A Notre-Dame-des-Anges, on voit un ouvrage fort bien conservé de Giunta ; c'est un crucifix peint sur une croix de bois. La crucifixion qu'il avait peinte dans le réfectoire d'Assise est à jamais regrettable. Il y avait le portrait véritable de frère Elie, dont on ne peut trop rechercher et vénerer les traces dans l'histoire. A Sienne, dans la Contrada dell'Oca, on conserve le crucifix qui stigmatisa sainte Catherine, et qui a été peint par Giunta Pisano.

II. MARGARITONE (1212-1289), né à Arezzo, et disciple de l'école grecque, a peint un assez beau saint François à San-Bernardino de Sienne.

III. Le frère mineur, MINO DA TURRITA, nous a laissé dans l'église basse des fragments curieux de la vie de saint François.

IV. CIMABUE (1240 1300) a peint dans l'église de Sainte-Croix de Florence, un saint François entouré d'ornements ; et à Assise de magnifiques fresques dans l'église haute. Là il est admirable ; ce que le temps a laissé peut être comparé aux fragments d'Ennius, qui essayait à Rome la sublime posésie de Virgile. Vasari loue surtout les peintures de la voûte ; en effet, dans les figure de ces

évangélistes et de ces docteurs, qui, assis dans leurs chaires, instruisent les religieux de saint François, il y a je ne sais quelle originalité de composition qu'aucun autre n'avait encore pu atteindre; le coloris en est plein de vigueur, et les proportions, qui sont colossales à cause de la distance, y sont assez bien observées.

V. Au château de Guiglia, à peu de distance de Modène, on conconserve un beau tableau de saint François de BONAVENTURA BERLINGHIERI (1250). (Voir Bettinelli, risorgimento dell' Italia negl studj, nelle arti, ne' costumi, dopo il mille, 2 volumes in-8°, Bassano, 1775, tome I, page 192.)

VI. GIOTTO (1276-1336) est par excellence le peintre de saint François ; outre les peintures d'Assises dont nous vous avons parlé nous indiquerons le magnifique tableau de la stigmatisation, au Louvre, avec les charmantes miniatures du bas. Rumohr, dans ses recherches italiennes (en allemand, Berlin, 1827, tome II, page 51, in-8), a publié, d'après un manuscrit de Florence, une chanson singulière composée par Giotto, sur la pauvreté ; en voici une stance :

. . . .
Di quella povertà, che contro a voglia
Non è da dubitar, che tutta via
Che di pecchare è via
Facendo spesso e giudici far fallo
E d'onor Donna, e Damigella spoglia,
E fa far furto, forza è villania
    E spesso usar bugia
E ciascun priva d'onorato stallo
    Piccolo intervallo
Mancando roba, par che manchi senno
    S'avesse rotto renno
O qual vuolsia che povertà tel giungha
    Però ciascun fa ponga
Di non voler, che'nanzi gli si faccia.
Che pur pensando gia si turba in faccia.

Di quella povertà che haletta pure
Si provede per chiara sperienza
Che senza usar fallenza
S'osserva . . . . . etc.

VII. TADDEO GADDI (1300-1352), élève de Giotto, a mis saint François dans plusieurs de ses fresques, mais notamment avec les premiers Mineurs, dans une crucifixion de l'église haute d'Assise.

VIII. Beato Angelico de Fiesole (1387-1455), ce peintre inspiré qui mérita si bien de comprendre la vie séraphique du réformateur du monde par la pauvreté, s'est plu à le peindre souvent ; nous indiquerons surtout l'admirable tableau de saint François et saint Dominique s'embrassant, au Musée royal de Berlin.

IX. Pesellino (1426-1427), que la mort enleva trop tôt à la peinture, a raconté la vie de saint François dans le noviciat de Santa-Croce à Florence, avec un charme merveilleux. — Au Louvre il y a du même peintre une jolie stigmatisation.

X. Benozzo Gozzoli (1400-1478), ce poëte du Campo-Santo, qui y a laissé des ouvrages si imposants,capables, dit Vasari,d'épouvanter une légion de peintres, à peint l'histoire de saint François à Monte-Falco.

XI. Domenico Ghirlandajo (1451-1493), qui faisait les délices de Florence (fu diletto grande dell' eta sua, Vasari), et qu'une certaine parure en forme de guirlande, dont il était l'inventeur, a rendu si populaire parmi les jeunes filles, peignit la vie de saint François dans l'église de la Trinité. La scène de la mort du saint Patriarche est la plus belle et la plus pathétique.

Son fils Ridolfo Ghirlandajo, élève de fra Bartolomeo et de Raphaël, peignit à 19 ans la magnifique Incoronazione du Louvre, où saint François est admirablement représenté.

XII. Giovanny Bellini (1427-1517), peintre des gloires de la plus glorieuse des républiques, a représenté souvent saint François dans les délicieux petits tableaux dont il s'est plu à décorer les églises de sa patrie. Il faut voir celui qui est à l'Académie. La Vierge est assise dans un trône, elle est entourée de saint Louis, de saint François et d'autres saints, et de trois anges musiciens. Ce tableau égale les plus charmantes miniatures pour la fraîcheur du coloris et de la naïveté de l'expression. Il semble qu'un avant-goût de la béatitude céleste ait épanoui l'âme du vieillard pendant qu'il peignit toutes ces têtes ravissantes. La Vierge n'a pas en présence de saint François le voile de mélancolie que Jean Bellini aime tant à lui mettre ; ce n'est plus comme de coutume la Mère aux sept douleurs, mais c'est la source de sa joie, et dans le bas du tableau il lui a adressé cette courte prière :

Janua certa poli, duc mentem, dirige viam
Qua peragam ; commissa tua sint omnia cara.

Dans l'église du Redentore, on voit une madone du même

peintre entre saint François et saint Jérôme. Il y a là un ordre de beauté, dit M. Rio, qui n'est plus du domaine du goût.

XIII. FRANCESCO MORONE (1474-1529). Une madone avec saint François à la galerie Carrara de Bergame (Montalembert).

XIV. FRANCESCO FRANCIA (1450-1535), qui fut considéré et célébré, dit Malvasia, comme le premier homme de son siècle, et qui, suivant le témoignage de Vasari, était regardé à Bologne comme un dieu, s'est plu à retracer les faits de la vie de saint François : à la Pinacothèque de Bologne, il y a de lui une très-belle madone avec saint François, saint Augustin, sainte Monique, saint Sébastien et un ange jouant de la mandoline.

XV. GIOVANNI CAROTTO (1470-1536), saint François dans l'église de Saint-Bernardin de Vérone.

XVI. ERCOLE GRANDI. (1491-1531) a laissé peu de tableaux, car il peignait avec soin, presque avec timidité ; il y a de lui un assez beau tableau de saint François à Ferrare, chez le marquis Costabili.

XVII. SINIBALDO IBI. (1528), que Mariotti (Lettere Pittoriche Perugine, 1782, in-8°) met au nombre des meilleurs peintres de l'ancienne école pour son tableau et sa merveilleuse bannière de la cathédrale de Gubbio, a peint dans l'église de San-Francesco à Pérouse, sa patrie, saint Antoine entre saint François et saint Bernardin.

XVIII. VINCENZIO CATENA (mort en 1530). Ses peintures dans diverses églises de Venise offrent de grandes beautés. A Santa-Maria-Mater-Domini on remarque saint François et deux saints évêques.

XIX. BASTIAN FLORIGERIO (1533), dont on admire à Udine le beau saint Georges, a représenté saint François avec saint Jean l'Evangéliste et saint Antoine ; Venise, à l'Académie.

XX. ALESSANDRO BUONVICINI, dit IL MORETTO de Brescia (1520), peintre éminemment religieux ; son style est plein d'attrait, de grâce, de piété. Nous avons au Louvre deux tableaux de lui : l'un représente saint Antoine de Padoue et saint Bonaventure ; l'autre saint Bernardin et saint Louis de Toulouse, N°s 887 et 888.

XXI. LUDOVICO CARDI DA CIGOLI (1559-1613), peintre savant et toujours élevé ; il fit avec dévouement plusieurs tableaux de saint François, Musée du Louvre, n° 917.

XXII. ADONE DONI d'Assise a peint saint Fançois et saint Claire

dans une crucifixion au grand réfectoire, et les différentes scènes de la vie de saint François dans le cloître. Il suivit les doctrines de l'école du Pérugin.

XXIII. Cesare Sermei d'Assise (1600) a peint dans l'église basse les vies de saint François, de saint Louis, de saint Bonaventure et de sainte Claire. — Un joli tableau : c'est l'ange annonçant à Picca la naissance de François. Dans le péristyle de la sacristie il faut remarquer un saint François porté par les anges.

XXIV. Le Guercino (1630), qui a toujours vécu comme un saint, mais qui a très-peu le sentiment chrétien dans sa manière, a souvent peint saint François d'Assise. Au Louvre, n° 1042, saint François en extase aux sons harmonieux d'une musique céleste.

XXV. Philippo Lauri, de l'école romaine, a peint saint François en extase en écoutant la musique des anges. Musée du Louvre, n° 1083.

XXVI. Procaccini (1600) saint François d'Assise adorant l'Enfant-Jésus dans les bras de sa mère. Au Louvre, n° 1082.

XXVII. Pier di Cosimo Rosselli (1441-1521), ce poëte bizarre, qui ne voulait pas qu'on taillât les arbres de son jardin, tant il aimait l'aspect sauvage de ce développement sans ordre Pour éviter toute gêne imposée par les convenances sociales, il s'en allait seul dans les lieux écartés pour bâtir à son aise des châteaux dans les airs, comme dit Vasari ; il aimait à voir le ciel parsemé de nuages brisés et irrégulièrement groupés; ils se transformaient pour lui en batailles, en paysages, en cités fantastiques. Cosimo a fait plusieurs beaux tableaux où se trouve saint François ; au Louvre, n° 1204. Dans le couronnement de la Vierge, on voit admirablement représenté saint François d'Assise, saint Bonaventure et saint Louis, évêque de Toulouse.

XXVIII. Strozzi (1620), qui a peint à Gênes la grande fresque du Paradis, ouvrage vraiment fort bien conçu ; il était prêtre. Au Louvre, n° 1234, il y a de lui un joli tableau de saint Antoine de Padoue tenant l'Enfant-Jésus.

XXIX. Murillo (1650), dont la vie fut si pure et si laborieuse, a bien mérité de comprendre saint François et sa famille. Nous avons au Louvre, à la galerie espagnole, plusieurs tableaux Franciscains.

Nos 166 saint François en prière ; 167, saint François recevant le Christ dans ses bras ; 168, saint François portant la croix ; 170, saint Antoine de Padoue et l'Enfant-Jésus ; 172, saint Bonaventure

mort et écrivant la vie de saint François. Ce tableau est une curieuse légende dont je n'ai trouvé de vestige dans aucun livre ; elle n'a probablement été répandue qu'en Espagne ; saint Bonaventure aurait été surpris par la mort avant d'avoir eu le temps d'achever la vie de saint François. Dieu permit qu'il revînt pendant trois jours pour la terminer ; 173, saint Félix de Cantalice recevant l'aumône de la main d'un ange ; ravissant tableau plein de grâce et de naïveté ; 175, mort de sainte Claire, jolie esquisse du magnifique tableau de la galerie Aguado.

XXX. AYALA (1650), élève de Zurbaran ; n° 6, saint François en prière.

XXXI. CASTILLO (1600) élève de Luis Fernandez ; n° 42, saint François en extase.

XXXII ESPINOSA (1650), de l'école de Valence ; n° 89 apparition de la sainte Vierge et de l'Enfant-Jésus à saint François ; n° 90, saint François en prière ; n° 446, saint François avec les stigmates.

XXXIII. ZURBARAN (1630), le peintre des moines ; nos 345 et 346, saint François avec les stigmates. — Nos 347, 348, 349, 350, saint François en prière ; et au n° 357, le magnifique tableau de saint Dominique et de saint François tenant la croix triomphante sur le monde qu'ils ont conquis au treizième siècle par la pauvreté.

XXXIV. VILLEGAS (1550) a beaucoup de la manière italienne ; n° 317, saint François avec les stigmates.

XXXV. BLAS DEL PRADO (1600) a fait d'assez bons tableaux dans la salle capitulaire d'hiver de Tolède ; n° 211, saint François adorant l'Enfant-Jésus porté par sa mère.

Nous nous arrêtons à ces noms illustres dans les arts. Notre plus ardent désir serait de faire un pèlerinage artistique en Italie, et d'y recueillir tous les monuments que les arts du dessin ont élevés en l'honneur de saint François d'Assise : les édifices de l'architecture, les grands morceaux de sculpture, les terres cuites émaillées d'Andrea della Robbia, les vue pittoresques et grandioses des couvents traditionnels, les merveilleuses verrières d'Assise faites d'après les dessins de Cimabue et de Giotto, et tant de peintures, tant de tableaux aimés cachés au fond des petits sanctuaires de l'Apennin. Celui qui pourrait faire cette pérégrination serait heureux ; que Dieu le protége !

TABLE DES MATIÈRES

NOTES

323 — Abbeville, imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

OUVRAGES DE M. DAURIGNAC.

Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche, grand-maître de l'ordre Teutonique, d'après le P. Stœger, par M. DAURIGNAC, 1 vol. in-8 avec portrait. 6 fr., ou 1 vol. in-12. . . . . fr. 3 50

Il y avait en ce prince du Vincent de Paul, pour son inépuisable charité, et du Vauban pour son génie dans l'art des fortifications.

Vie du R. P. Clément Cathary de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Madagascar, mort en odeur de sainteté le 23 mai 1863. 1 fort. vol. in-18 angl. fr. 3 50

Pensées du R. P. C. Cathary, S. J. précédées du récit de quelques faits inédits et de grâces extraordinaires obtenues par son intercession, par M. DAURIGNAC, 1 vol. in-12 3 fr. orné d'un portrait. . . . . . . fr. 3 50

Les personnes qui ont lu la Vie du P. Cathary et les admirables lettres qu'elle renferme, accueilleront avec faveur ces écrits où se retrouvent son âme et son cœur illuminés, enflammés de l'amour divin.

Histoire de saint François de Borgia, 1 v. in-12 fr. 3 50
Histoire de saint François Régis, 1 v. in-12 fr. 3 50
Histoire de saint François d'Assise, 1 v. in-12 fr. 3 »»
Blanche de Castille, mère de saint Louis. 1 volume in-12. fr. 3 »»

Histoire de saint Ignace de Loyola. 2e éd. 2 vol. in-12, avec portrait et *fac-simile.* 6 fr. — Abrégé 1 v. in-12 fr. 2 »»

Histoire de saint François-Xavier. 2e éd. 2 v. in-12 avec portrait et *fac-simile.* 6 fr. — Abrégé 1 v. in-12 fr. 2 »»

aint Jeanne de Chantal, modèle de la jeune fille et de la jeune femme. 3e éd. 1 beau vol. in-12 . fr. 3 »»

Ces Vies très-complètes offrent une lecture aussi attrayante que solide. C'est le jugement qu'en portent NN. SS. les Évêques d'Arras et de Beauvais, dans leurs approbations.

OUVRAGES DE M. EUGÈNE DE MARGERIE.

Études littéraires. 1 fort vol. in-18 angl. . fr. 3 »»

La religion, l'histoire, l'hagiographie, la poésie, le roman, sont tour à tour l'objet d'études qui témoignent d'un goût aussi sûr qu éclairé.

Les six chevaux du corbillard, souvenirs d'un clerc d'avoué. 1 vol. in-18 angl. . . . . fr. 2 50
Contes d'un promeneur. 1 vol. in-18 anglais. fr. 2 50
Scènes de la vie chrétienne. 2 vol. in-12. . fr. 5 »»
Les Aventures d'un berger, 1 vol. in-18 net 60 c. remise exceptionnelle (12/10 25/20 65/50 140/100).
— Le même ouvrage, 1 vol. in-12. . . . . . fr. 1 50
Cinquante Proverbes, — Cinquante Histoires, — Nouvelles Histoires. Ces trois ouvrages forment trois volumes, mêmes formats et mêmes prix que les *Aventures d'un Berger.*

EXTRAIT DU CATALOGUE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR

Les poètes lauréats de l'Académie française, recueil des poèmes couronnés depuis 1800, avec une introduction (1671-1800), et des notices biographiques et littéraires, par Edmond BIRÉ et Emile GRIMAUD, 2 forts vol. in-12 fr. 7 »»

« Cet ouvrage, a dit M. Eugène de la Gournerie, sous le rapport de l'érudition, de la sûreté et de la modération des jugements, comme de la variété et de l'intérêt, ne laisse rien à désirer. Il est un des ouvrages de littérature les plus importants qui aient été publiés depuis longtemps. »

Louis XVI, par M. le comte DE FALLOUX, de l'Académie française, 4e édition, 1 vol. grand in-18 anglais. fr. 3 50

Guerres de la Vendée et de la Bretagne (1790-1832), par Eugène VEUILLOT. 3e édit., revue avec soin et augm. 1 beau et fort volume grand in-18 anglais. . . fr. 3 50

C'est la première fois que l'on réunit, en un seul volume, l'histoire de ces guerres qui forment, sous le double rapport politique et religieux, un des chapitres les plus mémorables et les plus intéressants de nos annales. La peinture des mœurs et du pays est mêlée au récit de la guerre et l'on y reconnaît que l'auteur des *Guerres de la Vendée* a longtemps habité le pays dont il raconte l'histoire.

Rome chrétienne, ou tableau historique des Souvenirs et des Monuments de Rome, par M. E. de la GOURNERIE, 4e édition revue et augm. 3 vol. in-18 anglais . fr. 9 »»

— Le même ouvrage, 3 vol. in-8 . . . . fr. 15 »»

Mgr l'évêque de Nantes, dans son approbation de *Rome chrétienne*, s'exprime ainsi : « Nous y avons trouvé, avec une doctrine toujours saine une érudition sagement contenue, une appréciation exacte des faits, des personnes et des choses, un style pur et simple, qui rappelle les beaux temps de notre littérature française... »

Mémoires du cardinal Pacca, sur le Pontificat de Pie VII, traduits par M. QUEYRAS, traducteur des *Œuvres complètes*. Nouvelle édition. 2 vol. in-18 anglais, avec portraits . . . . fr. 6 »»

Ces *Mémoires* sont un complément nécessaire aux histoires de Pie VII et de Napoléon.

ABBEVILLE. — IMP. BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX.

